L'héritage chrétien en Afrique du Nord

Une étude historique à partir du premier siècle jusqu'au Moyen Âge

« Pour un arbre, il y a une espérance :
Si on le coupe, il repousse,
Ses rejetons ne manqueront pas. »

« Comme le térébinthe et le chêne
Conservent leur tronc quand ils sont abattus,
une sainte postérité renaîtra de ce peuple. »

Job 14:7 ; Ésaïe 6:13

Robin Daniel

Traduit de l'anglais par Julian Brown et Mireille Boissonnat

Editions Tamaris

Nous tenons à exprimer nos remerciements chaleureux à ces amis
pour leur aide précieuse avec le manuscrit :

Patricia, Arlette et Mireille, Catherine, Michel, Christine

Dépôt légal : première édition 2008

Publié par : Editions Tamaris / Tamarisk Books
Apdo 800, E-29620, Torremolinos, Espagne.
(tamariskbooks@yahoo.co.uk)

ISBN : 978 0 9538565 2 7

Publié en anglais sous le titre
« This Holy Seed » Robin Daniel 1992.

Toutes les citations bibliques, sauf mention, sont tirées de la version « Français Courant », nouvelle édition révisée (Société biblique française 1997).

Réalisé pour Editions Tamaris par :
Bookprint Creative Services (www.bookprint.co.uk)

Imprimé en Grande Bretagne.

POUR NOS FRÈRES ET SŒURS EN AFRIQUE DU NORD, HÉRITIERS DES SAINTS ET DES MARTYRS

« Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez :
le sang des chrétiens est une semence.
Qui, en effet, à ce spectacle, ne se sent pas ébranlé
et ne cherche pas ce qu'il y a au fond de ce mystère ?
Qui donc l'a cherché sans se joindre à nous ?
Qui s'est joint à nous sans aspirer à souffrir
pour acheter la plénitude de la grâce divine,
pour obtenir de Dieu un pardon complet au prix de son sang ? »

Tertullien [1]

« Voilà pourquoi, malgré tant de cruelles persécutions,
on a cru et prêché hautement la résurrection
et l'immortalité de la chair,
Lesquelles ont d'abord paru en Jésus-Christ
pour se réaliser un jour en tous les hommes ;
Voilà pourquoi cette croyance a été semée par toute la terre
pour croître et se développer de plus en plus
par le sang fécond des martyrs. »

Augustin [2]

---

[1] *Apologeticus* 50

[2] *De civitate dei* 22:7

Table de matières

Troisième partie: L'époque de Cyprien (3ème siècle)

Quatrième partie: L'époque d'Augustin (4ème et début 5ème siècles)

Cinquième partie: Dernière récolte ? (5ème siècle et les suivants)

Annexes

Introduction

On trouve le christianisme dans les fondements de notre riche patrimoine nord-africain. La voie de Christ était déjà connue et embrassée en ce continent bien avant que son enseignement n'atteigne l'Europe du Nord, l'Amérique ou l'Extrême Orient.

En effet, cinquante ans seulement après le sermon que Christ prêcha sur la montagne, l'Évangile avait déjà pris racine dans le sol d'Afrique du Nord : c'était la foi vulnérable d'une minorité persécutée. Pendant trois siècles les habitants de cette terre écoutaient et répondaient à la parole de Dieu malgré le pouvoir romain, et non à cause de lui. Les gouverneurs et magistrats romains faisaient tout leur possible pour supprimer l'Église, pour anéantir ses responsables et forcer ses adeptes à rejoindre le culte païen. Une succession de tyrans occupant le siège de l'empereur instauraient sans répit au plus haut niveau des décrets écrasants dans le but d'éliminer toute trace du christianisme de la face du globe.

Les églises nord-africaines s'épanouissaient durant ces années de persécution. Leur foi solide et leur témoignage assuré auprès de ceux qui les entouraient s'avéraient si efficaces que déjà au 3e siècle ap. J-C, la majeure partie de la Tunisie et une grande partie de l'Algérie, de la Libye et du Maroc avaient été reconnues comme sociétés chrétiennes.

Les premiers chrétiens nord-africains se démarquaient des confessions modernes du Catholicisme et du Protestantisme. Ils s'attachaient simplement aux enseignements originels de Christ et aux écrits de ses premiers disciples, tels qu'ils leur avaient été transmis par les premières générations, et recueillis dans un livre : le *Nouveau Testament*. Il semble que leur secret résidait dans une nouvelle façon de vivre, fondée sur les principes nobles de l'amour, l'intégrité, et la bonté envers tous. Ils étaient habités d'un espoir indéfectible dans les promesses de Dieu, qui affirment que la joie et la vie sont présentes au-delà de l'obscurité de la tombe. Les pages qui suivent nous montreront ce à quoi nos ancêtres s'attachaient avec foi, et révèleront à nos yeux le merveilleux impact de cette foi sur l'ancienne société nord-africaine.

Un historien, spécialiste dans ce domaine, a appelé l'Afrique du Nord « le pays du christianisme sans compromis. »[1] Il eut raison de le faire. Cependant la pureté de la foi originelle était destinée à être mise à l'épreuve par les exigences d'un monde complexe et corrompu. Au fil des ans nous observons comment les communautés chrétiennes en voie de développement commençaient à s'organiser face à la peste, à la persécution, aux difficultés sociales et aux tensions internes. Au bout de quatre cents ans seulement nous les voyons obtenir la reconnaissance des plus hautes instances au monde pour la foi chrétienne, reconnaissance de son statut comme seule vraie religion et plus grand espoir de paix et de prospérité offert à l'humanité.

Il est indéniable que la vie et les écrits d'Augustin ont influencé définitivement la culture du monde entier – sans doute la contribution majeure de l'Afrique du Nord au patrimoine à la fois intellectuel et humain. Cependant l'église qui a connu un épanouissement si glorieux à son époque lui a survécu à peine cent cinquante ans avant de succomber à la déchéance et la destruction.

---

[1] Foakes-Jackson p.509

Le présent livre raconte l'âge d'or et l'humiliation, les fruits durables, les espoirs déçus, et finalement le déchaînement de puissances destinées à balayer ce qui restait du christianisme nord-africain. Nous apprendrons de multiples leçons qui, pour être salutaires, ne manquent pas de réconfort et d'espoir pour notre génération.

Nous ne partageons peut-être pas toujours les vues du grand Augustin – toutefois nous n'allons pas lui disputer le dernier mot. Au moment de lier la gerbe dans cette histoire, nous vous l'offrons, avec la requête qu'il plaça lui-même en conclusion de son livre monumental, *Cité de Dieu* :

Que me pardonnent ceux qui le trouvent ou trop court ou trop long !
Et ceux qui s'en trouvent satisfaits,
qu'ils s'en réjouissent
et en rendent grâce, non à moi,
mais avec moi à Dieu !

Amen.

Dates

av. J-C

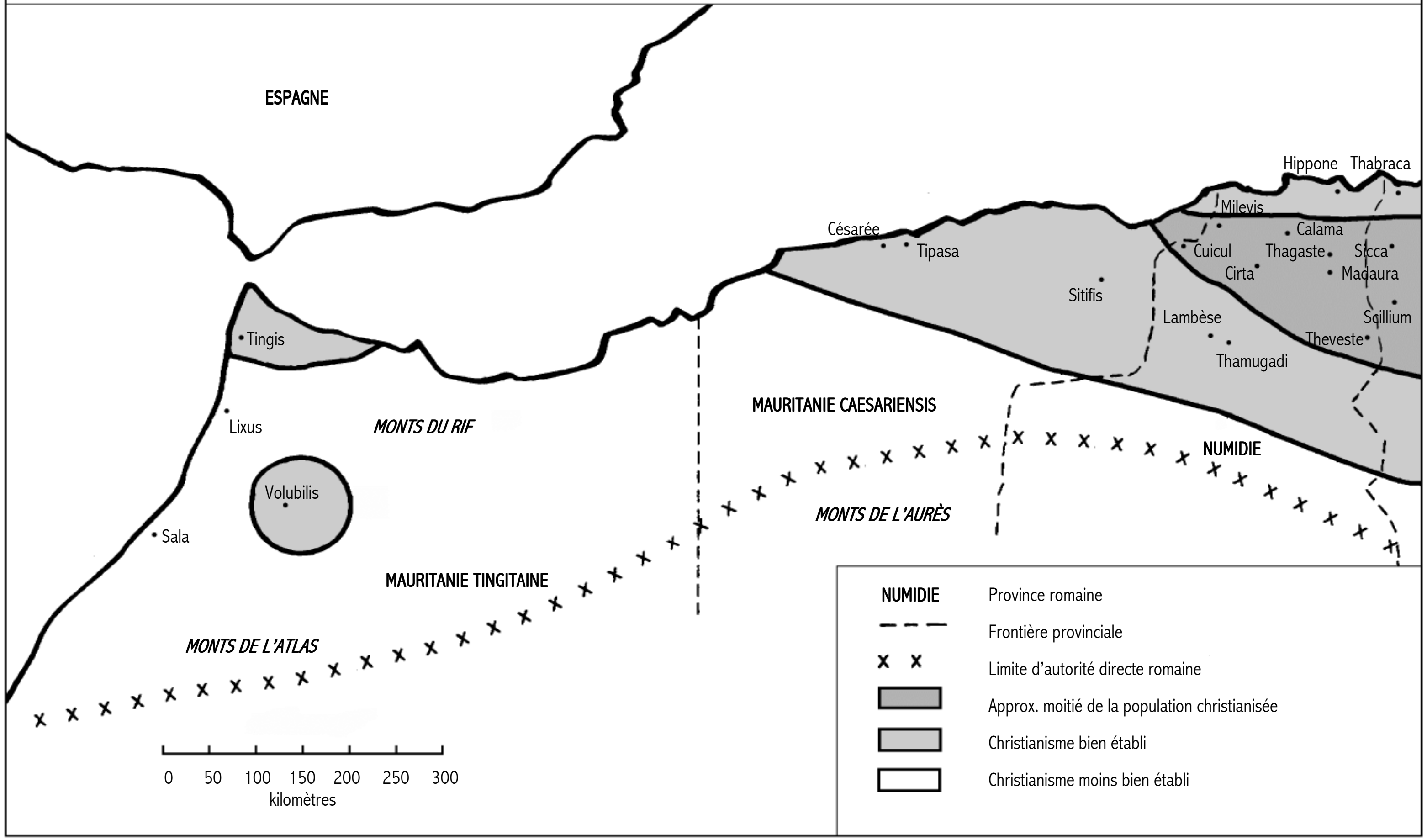
1000	colonie phénicienne sur la côte méditerranéenne d'Afrique du Nord
800	débuts de l'Empire carthaginois
146	défaite par Rome de l'Empire carthaginois

ap. J-C

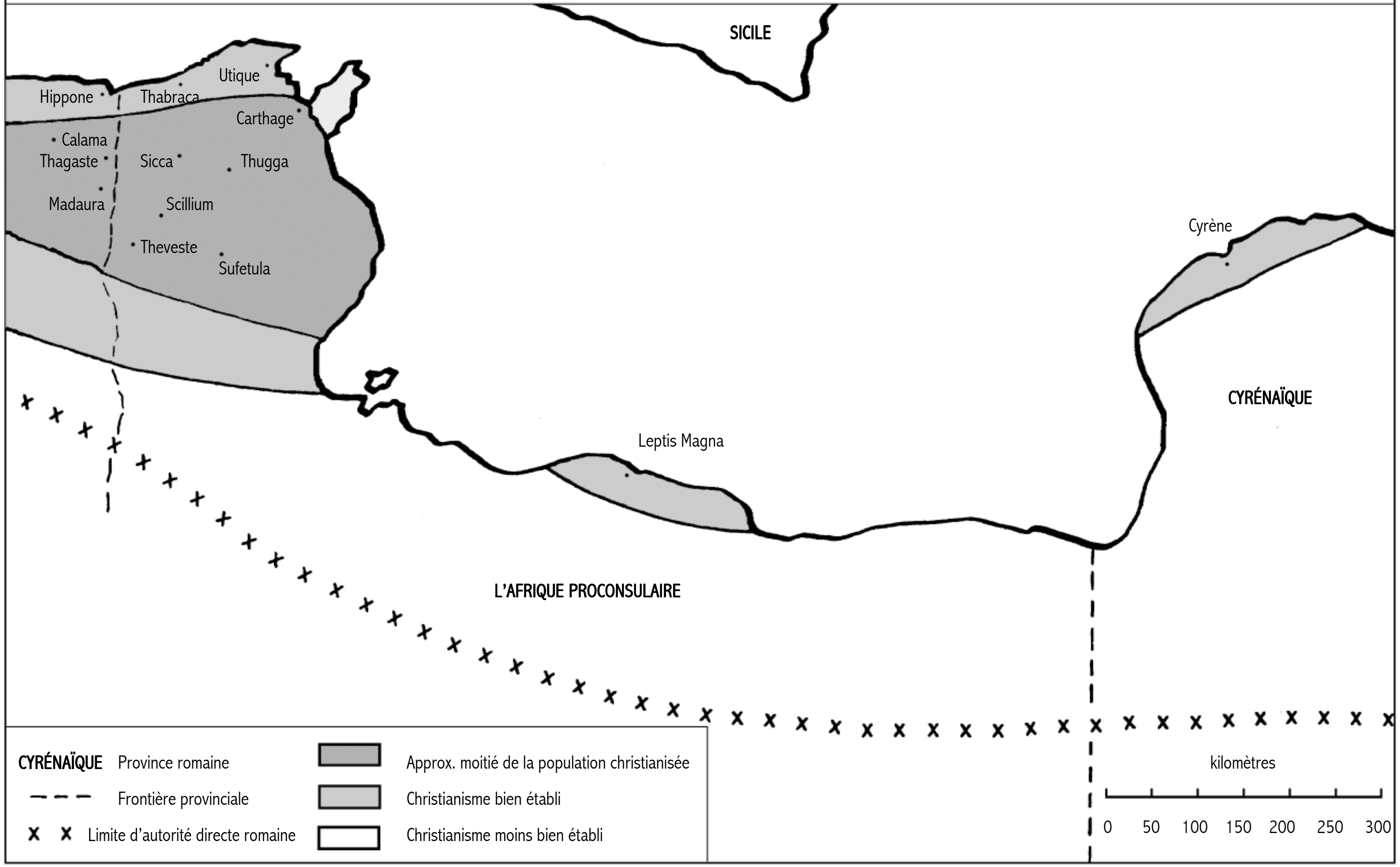
env. 68	martyre des apôtres Pierre et Paul
156	martyre de Polycarpe de Smyrne
env. 160	naissance de Tertullien
165	martyre de Justin
177-192	persécution sous Marc-Aurèle et Commode
177	persécution à Lyon et à Vienne
180	persécution à Scillium
env. 195	conversion de Tertullien
env. 200	naissance de Cyprien ; excommunication à Rome des montanistes
202-204	persécution sous Septime Sévère
203	martyre de Perpétue et Félicité ; Tertullien rejoint les montanistes
env. 230	mort de Tertullien
245	conversion de Cyprien
248	Cyprien nommé Dirigeant à Carthage
249-251	persécution sous Dèce
253-260	persécution sous Valérien
258	martyre de Cyprien
env. 260	naissance d'Arnobe
261	Gallienus déclare licite le christianisme
284-304	persécution sous Dioclétien
env. 305	début du donatisme
308	persécution sous Galère
310	édit de tolérance par Galère
312	accession de Constantin au trône
313	Édit de Milan garantissant la liberté de culte
316	Constantin décrète contre les donatistes
325	Concile de Nicée
327	mort d'Arnobe
354	naissance d'Augustin
372	soulèvement de Firmus
386	conversion d'Augustin
395	L'Empire romain divisé en moitiés est et ouest

396	Augustin devient Dirigeant à Hippone
410	sac de Rome par les Goths d'Alaric
411	conférence à Carthage pour résoudre le conflit donatiste
429	invasion vandale de l'Afrique du Nord
430	mort d'Augustin
439	prise de Carthage par les Vandales de Genséric
455	sac de Rome par Genséric
533	conquête byzantine de l'Afrique du Nord
647	l'invasion arabe commence avec leur victoire à Sbeïtla
670	fondation de Kairouan
683-686	Koceila règne en maître de l'Afrique du Nord
695-702	la Kahéna retient l'avance des Arabes
711	les Arabes et leur armée envahissent l'Espagne
750-1146	mouvement berghaouata au Maroc
740-1062	mouvement kharédjite en Algérie
809	fondation de Fès
893-1120	conquêtes chiites (khetama et ibadite) en Algérie
env. 1050	migration des Beni-Hilal et autres tribus d'Arabie
1060	destruction des dernières communautés chrétiennes par Abd-el-Moumène

L'Afrique du Nord Occidentale au 3e siècle ap. J-C.



L’Afrique du Nord Orientale au 3e siècle ap. J-C.



Quelques villes anciennes nord-africaines

Nom ancien	**Nom moderne**
Abitina	Chaoud
Caesarea (Césarée)	Cherchell
Calama	Guélma
Cirta	Constantine
Cuicul	Djemila
Curubis	Korba
Cyrene (Cyrène)	Chahat
Gummi	Mahdiya
Hippo (Hippone)	Annaba
Icosium	Alger
Lambaesis (Lambèse)	Tazoult
Lixus	Larache
Madaura	Mdaourouch
Milevis	Milève
Sala (Salé)	Salé
Scillium	Kasserine
Sicca	El Kef
Sitifis	Sétif
Sufetula	Sbeïtla
Thagaste	Souk Ahras
Thamugadi	Timgad
Theveste	Tébessa
Thugga	Dougga
Thysdrus	El Djem
Thabraca	Tabarka
Tingis	Tanger
Tipasa	Tipasa
Utica (Utique)	Utique
Volubilis	Oualili

Première Partie :

LES PREMIERS FRUITS

(1er et 2e siècles)

1. Une graine est semée

Perpétue se demandait comment aborder les choses avec son père. Que lui dire ? Elle finit par lui faire face. « Tu vois ce pichet, père ? À ton avis, est-ce un petit pot d'eau ou autre chose ? » Le vieil homme jeta un coup d'œil à l'objet en question, dans le coin de la cellule crasseuse de cette prison. « Ça en a tout l'air ! » répliqua-t-il. « Mais », continua Perpétue avec insistance, « pourrait-on l'appeler autrement ? » « Non ! » répondit-il. Perpétue ajouta alors doucement : « Eh bien, moi non plus, je ne peux pas m'appeler autrement que ce que je suis, et je suis chrétienne ! »

Née dans une famille aisée, Vivia Perpétue avait passé les longues journées ensoleillées de son enfance heureuse dans la belle ville de Carthage, sur le littoral méditerranéen d'Afrique du Nord. Ne manquant de rien, elle avait reçu une éducation dont peu de jeunes filles de son époque pouvaient profiter. Maintenant, ce n'était plus une enfant, mais une jeune femme mariée de vingt-deux ans, et la douceur de ses premières années avait cédé la place à une crise qui bouleversait complètement sa famille. Arrêtée et emprisonnée, Perpétue était accusée d'un crime grave : elle confessait la foi chrétienne.

Elle était déjà depuis plusieurs semaines dans la prison municipale. Avec le temps, son père avait espéré la persuader de changer d'idée, et obtenir ainsi sa libération. Mais l'échéance approchait, et elle ne manifestait aucune intention de vouloir céder. Voilà même qu'elle affirmait encore, plus fermement que jamais, être déterminée à suivre le Christ. Abattu et exaspéré, le vieil homme la quitta en colère.

Que pouvait-il faire d'autre ? C'était un homme honnête, un citoyen carthaginois sans reproche, qui fréquentait les milieux les plus respectables. Il ne s'était jamais trouvé en difficulté ; sa réputation était au-dessus de tout soupçon. Il adorait les mêmes dieux que ses voisins, et ne causait de trouble à personne. Mais voilà qu'aujourd'hui l'accablaient la honte et l'humiliation, tout cela à cause de sa fille rebelle et dévoyée. Son amour pour elle l'avait pourtant amené à gravir la colline jusqu'à la prison de la ville, à supplier qu'on le laisse pénétrer dans ses couloirs sombres et sordides. Il n'était ni dur, ni cruel. Il souffrait pour sa fille et désirait vraiment l'aider, l'arracher à cet horrible endroit. Il pensait à la joie et aux rires partagés dans des jours meilleurs, et il était bien décidé à la persuader de renoncer à cet étrange et fol entêtement dont elle était comme possédée. Perpétue écrivit dans son journal : « Comme les jeux approchaient, mon père est venu me voir, écrasé de chagrin, il s'est mis à arracher les poils de sa barbe, à se prostrer en maudissant sa vie, et j'ai pleuré de le voir si malheureux dans sa vieillesse. »

* * *

Perpétue n'était pas seule dans sa cellule. Son petit garçon, âgé de quelques semaines seulement, était avec elle, et elle en était reconnaissante. On le lui avait enlevé et elle savait qu'il l'avait appelée de ses pleurs. Mais le bébé était une source de chagrin supplémentaire pour le vieil homme. « Pense à ton petit garçon qui ne peut pas vivre sans toi », lui disait-il. « Renonce à ton orgueil, et ne cause pas la ruine de toute ta famille. » Et Perpétue pleurait en effet pour son enfant qui allait devoir vivre sans elle.

Des amis charitables avaient intercédé auprès de la direction de la prison pour lui obtenir la permission

de passer quelques heures dans une partie moins sombre du bâtiment. C'est là que sa mère et son frère étaient venus lui rendre visite, et ils lui avaient alors amené son précieux enfant. Elle écrivit : « La prison est tout à coup devenue un palais, et pour rien au monde je n'aurais voulu être ailleurs. » Après cela, elle n'avait pas voulu laisser repartir l'enfant. Elle le gardait avec elle tout le temps, le nourrissait au sein dans la chaleur et l'obscurité fétide de la cellule surpeuplée. Et elle priait que lui aussi, lorsqu'il grandirait, apprenne à connaître le chemin de la vérité, et ne craigne pas de le suivre.

Et puis il y avait Félicité, la fidèle Félicité, une servante, mais tellement plus qu'une servante, une sœur en Christ, une chère amie. Félicité avait peur. Non de la mort, mais d'être épargnée. L'Empire romain n'exécutait pas les femmes enceintes, or Félicité était dans son huitième mois de grossesse. Elle avait demandé à Perpétue et ses amis de prier pour qu'elle accouche avant le jour de leur procès. On dit que sa prière fut exaucée, et que l'accouchement se déclencha aussitôt. Elle cria de douleur, et un garde se moqua d'elle : « Si tu gémis maintenant, que feras-tu lorsque tu seras jetée devant les bêtes ? » Elle répondit : « Pour l'instant, j'endure ce que je souffre. Mais ce jour-là, un Autre sera avec moi, et portera ma douleur parce que je souffrirai en son nom. » Elle donna naissance à une petite fille. Trois jours plus tard, l'enfant était orpheline.

Le geôlier autorisait parfois des amis à visiter Perpétue et Félicité dans leur cellule. Il y faisait sombre, c'était très exigu, et elles étaient en butte à la brutalité et la grossièreté des gardes. Mais c'est là que les deux jeunes femmes, avec trois ou quatre compagnons, furent baptisées. Perpétue pria d'avoir la grâce de supporter ce qui l'attendait.

Elle avait été choisie avec ses amis parmi les chrétiens de Carthage. Les autorités voulaient en faire un exemple. Toute la ville attendait de voir s'ils accepteraient d'adorer les idoles et de renier le Christ. C'est ce qu'espérait le gouverneur ; cela en dissuaderait ou effraierait d'autres qui suivraient leur exemple. Mais c'était sans compter sur la détermination de Perpétue et ses amis, car il ne connaissait rien de la grâce de Dieu qui allait les soutenir à l'heure de l'épreuve. On voulait les donner en exemple, eh bien, ce serait un exemple digne et honorable, décidés qu'ils étaient de briller de tout l'amour de Dieu sur la scène qu'on leur préparait.

Perpétue portait dans son cœur son bien-aimé père. Elle aurait voulu lui plaire, mais il ne connaissait pas Christ comme elle. Serait-ce vraiment l'aider, se demandait-elle, que de renier la vérité ? Pour finir, lui seul en serait aveuglé. Elle devait lui montrer le chemin du Christ, quoi qu'il arrive, et prier qu'il comprenne.

Son frère la comprenait, la consolait, car lui aussi, comme sa mère, était chrétien. Il venait prier avec elle dans sa cellule, et lui suggéra de demander à Dieu qu'il lui révèle ce qui allait arriver. La réponse leur vint dans un rêve. Elle vit une étroite échelle dorée dressée entre la terre et le ciel, gardée au pied par une bête féroce, et cernée sur les côtés d'armes de guerre. Dans son rêve, elle vit Saturus, un des quatre chrétiens emprisonnés avec elle, qui commençait à gravir l'échelle. Elle le suivit, écrasant la tête de la bête pour atteindre le premier barreau de l'échelle. Arrivé au sommet, Saturus lui lança : « Perpétue, je t'attends ! » Le rattrapant, elle se trouva dans une prairie où un berger était en train de traire son troupeau, entouré de personnages vêtus de blanc. Le berger lui tendit la main et lui offrit un petit fromage. Elle s'en empara à deux mains, et la compagnie en blanc dit « amen ». Elle se réveilla là-dessus, un goût agréable encore sur les lèvres. Ce rêve-ci et d'autres étaient d'un grand réconfort pour Perpétue et ses amis ; ils

leur redonnaient courage et force pour supporter les tracasseries du moment joyeusement, et envisager l'avenir sans crainte. Ils savaient que ces visions venaient de Dieu, et s'accompliraient. Pour eux, c'était une certitude, le berger était leur Sauveur Jésus-Christ ; il allait bientôt les accueillir dans cette belle prairie. Ils y goûteraient la douceur de l'amour de Dieu.

Ils étaient complètement différents des prisonniers ordinaires, souvent fauteurs de troubles, qui rendaient la vie impossible aux gardes. Eux étaient patients, attentionnés, remplis d'une confiante sérénité. Le journal intime de Perpétue nous signale qu'un des soldats affectés à la prison « se mit à les avoir en haute estime, conscient que la toute-puissance de Dieu était à l'œuvre en nous. » Il s'appelait Pudens.

* * *

Lorsque la date de leur procès fut proclamée, son père vint à nouveau lui rendre visite. Elle essaya de le consoler. « Que la bonne volonté de Dieu s'accomplisse en nous », dit-elle, « nous ne sommes pas dans nos propres mains, mais dans les siennes. » « Ma fille », l'implora-t-il, « aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton père, si je suis digne d'être appelé ton père. Ne fais pas de moi l'objet des moqueries des hommes. Ne provoque pas notre déchéance, car si tu es condamnée, tu signes notre humiliation. » Il se jeta à ses pieds et pleura de désespoir, l'implorant de revenir de la voie misérable et détestable qu'elle avait choisi de suivre. Elle se tint devant lui tranquillement, attendant qu'il ait fini de dire ce qu'il avait à dire. Alors il partit, le cœur lourd, emmenant son petit garçon.

Il restait peu de temps ; Perpétue écrivit dans son journal : « Nous étions en train de nous restaurer à midi lorsqu'on nous a brusquement emmenés à l'interrogatoire. C'était sur la place du marché, la nouvelle s'en répandit immédiatement, et une foule avide se rassembla. On nous fit monter sur une estrade. Interrogés, les autres confessèrent leur foi courageusement. Puis ce fut mon tour. » Son père s'approcha le plus près possible, brandissant son enfant, lui criant : « Aie pitié de ton bébé ! » Le juge en fut ému, et l'exhorta à se rétracter avant qu'il ne soit trop tard. « Épargne ton père dans sa vieillesse ! Épargne les tendres années de ton enfant. Il suffit d'offrir un sacrifice en l'honneur de l'empereur et tu es libre. » « Impossible ! » répliqua-t-elle. « Es-tu chrétienne ? » demanda-t-il. « Je le suis ! » dit-elle sans flancher.

À ces mots, son père hurla de douleur et causa tant de perturbation que le juge, énervé, donna l'ordre qu'on l'éloigne. Dans l'altercation, il reçut plusieurs coups de gourdin des gardes. Perpétue assistait à cela. « La douleur de mon père m'a fait aussi mal que s'ils m'avaient frappée, moi » dit-elle, « le chagrin du vieil homme me torturait. » Mais elle ne pouvait céder. Elle ne pouvait renier la vérité. Elle ne pouvait tromper sa famille. Elle ne pouvait se détourner de son Sauveur. Le jugement fut prononcé. Elle fut condamnée avec les autres à être jetée aux bêtes sauvages dans l'arène.

Un jeune homme, vivant alors à Carthage, un avocat du nom de Tertullien, assistait probablement à cette scène. Il prononça ces mots : « Le sang des chrétiens est une semence. » Cette semence sainte, une fois tombée en terre, allait produire une récolte étonnante.

Cependant pour l'instant, on les avait ramenés dans leurs cellules. Ils y restèrent, attendant la grande fête donnée à l'occasion de l'anniversaire d'un des fils de l'empereur. C'est ce jour-là qu'ils devaient être

mis à mort pour amuser la ville. D'ici là, un des jeunes gens, Secundulus, décéda, mais au fil des jours, la prison fut le lieu de scènes remarquables. Les cinq jeunes gens, loin de s'apitoyer sur leur sort, s'en réjouissaient. Leur douceur prévenante et leur foi si ferme impressionnaient profondément tous ceux qui les voyaient. Les visiteurs qui venaient se repaître de leur spectacle et compatir à leur malheur étaient étonnés de les trouver remplis d'une étrange et rayonnante assurance. Ceux qui avaient eu l'intention de les réconforter les trouvaient déjà joyeux, réconfortés et fortifiés par Dieu lui-même. Certains en furent tellement stupéfaits qu'ils décidèrent sur l'heure de suivre la voie du Christ. Perpétue écrivit : « Ils s'en retournaient tous dans l'étonnement, et beaucoup crurent à cause de ce qu'ils avaient vu. » Le gardien de prison Pudens, profondément touché, décida apparemment de devenir chrétien également. Perpétue vit son père une dernière fois avant le jour fatal, mais pas son enfant qu'il refusa de lui amener.

C'était la coutume, la veille de leur exécution, d'offrir aux prisonniers condamnés un banquet public. Les cinq en profitèrent pour célébrer un repas de communion avec d'autres de leur groupe, en mémoire de leur Sauveur, le Christ qui avait souffert et était mort pour eux. La population de la ville s'était attroupée pour les voir. Certains partageaient la même foi qu'eux, d'autres pas encore. « Observez bien nos visages », leur dit Saturus, « afin de pouvoir nous reconnaître le jour de notre jugement. »

Le lendemain, le 7 mars de l'année 203, Perpétue, Félicité et les trois jeunes gens, Saturus, Saturninus et Revocatus, furent conduits dans l'arène – l'amphithéâtre public où avaient lieu les jeux et les courses de chars. Ils étaient soulagés que leur épreuve touche bientôt à sa fin, et heureux en pensant à l'accueil qu'ils allaient bientôt recevoir dans leur demeure céleste. On les roua de coups tandis qu'ils passaient entre les rangées de soldats, puis les assistants tentèrent de les vêtir de parures païennes de cérémonie – toges écarlates et jaunes pour les hommes comme les prêtres du dieu Saturne, et costumes de celles qui étaient consacrées à la déesse Cérès pour les femmes. Ils protestèrent, disant qu'ils n'étaient pas adorateurs d'idoles mais chrétiens, et finalement on les autorisa à garder leurs vêtements ordinaires. Ils s'avancèrent courageusement vers l'espace vide au centre de l'amphithéâtre sous les huées de l'immense foule installée sur les gradins. Enfin, on lâcha les bêtes, affamées et talonnées par leurs gardiens. Les trois hommes furent sauvagement déchiquetés par des léopards et des ours. On enveloppa Perpétue et Félicité dans un entrelacs de filets et, tandis qu'elles chantaient des psaumes joyeux et pleins de foi en Dieu, on les jeta devant une vache enragée qui les bouscula et les éventra cruellement.

Perpétue tomba de travers, et s'apercevant que sa tunique était déchirée sur le côté, elle s'en enveloppa « plus soucieuse de sa pudeur que de ses souffrances » nous dit-on. Elle ramassa ses cheveux épars, chercha du regard Félicité. Celle-ci était à terre. Elle l'aida à se relever. On les emmena dans une petite pièce donnant sur l'arène. Perpétue semblait dans un état second, malgré ses blessures, comme si elle n'avait rien senti, demandant quand les bêtes allaient être lâchées. Profitant de ce moment de répit, alors qu'elle reprenait son souffle, son frère et un ami nommé Rusticus vinrent la voir. « Restez fermes dans la foi, et aimez-vous les uns les autres », les exhorta-t-elle, « et que notre martyre ne soit pas pour vous source de honte ! » Puis elle se leva et retourna dans l'arène. À un autre bout du stade, Saturus encourageait le soldat Pudens : « Maintenant crois de tout ton cœur ; adieu, souviens-toi de ma foi, et que ces choses ne te troublent pas, mais plutôt te fortifient. »

Quand la foule se fut repue du spectacle des bêtes sauvages, constatant que certaines des victimes mutilées étaient encore en vie, elle demanda qu'on les achève. Perpétue et ses amis s'enlacèrent pour la

dernière fois et, animés d'une joie digne et paisible, ils s'avancèrent péniblement jusqu'au centre du stade où on les passa par l'épée. Le gladiateur désigné pour achever Perpétue était tout jeune. Il perdit ses moyens et loupa son coup, alors elle s'empara de son épée, et la pointa elle-même sur sa poitrine. Pour finir, elle aussi fut délivrée.

* * *

Carthage était un lieu étrange. C'était la capitale de l'Afrique, mais l'Afrique, à cette époque-là – du moins la province romaine qui portait ce nom – n'était qu'une étroite bande de terre le long de la rive sud de la Méditerranée. D'une certaine façon, Carthage au 3e siècle nous fait penser à Corinthe. Ces deux villes étaient des ports maritimes, à la population déracinée, fluctuante, occupée essentiellement au commerce, peu soucieuse d'autres critères sociaux que l'argent. L'une comme l'autre se caractérisaient par des mœurs relâchés, typiques de ces villes de transit fréquentées par des aventuriers de toutes sortes, privés du rôle régulateur des amis et de la famille, séduits par les plaisirs sensuels de la religion païenne. Toutes deux accueillaient une population cosmopolite, pluriethnique – Africains, Italiens, Juifs, Égyptiens, Gaulois. On y sentait une agitation, des pulsions et des opinions exacerbées qui donnaient lieu à des bagarres en pleine rue, au marché, et au tumulte violent du stade. Le climat chaud, les mouches, la misère malsaine des ruelles puantes et embouteillées, ne faisaient qu'aggraver le tout. Carthage était une ville fière d'elle-même, mais pourtant déchue de sa splendeur passée. Elle était assujettie à Rome, mais acceptait mal cette soumission. Elle dominait la région environnante, et les tribus de l'intérieur, mais n'exerçait qu'un contrôle factice en fait. Extérieurement, il semblait que le culte des anciennes divinités unissait le peuple, mais intérieurement, le doute sapait la croyance en leur existence.

Au sein de la population de Carthage, il y avait un groupe d'hommes et de femmes étranges : presque une famille, mais sans liens de sang ; presque une religion, mais sans dieux visibles ; presque une race, mais issus de bien des pays différents. On y trouvait des riches et des pauvres, des jeunes et des vieux, des érudits et des gens simples, et parmi eux des Africains, des Italiens, des Juifs, sans distinction. Ils faisaient preuve d'une gentillesse émouvante, d'un charme étrange et attirant. On ne les surprenait jamais à se quereller, tricher, ou se saouler. Ils ne participaient pas aux orgies dépravées de leurs voisins, n'allaient jamais aux représentations théâtrales, et ne mettaient jamais les pieds dans les célèbres temples de la ville. En fait, c'était une énigme, un mystère. Ils vivaient à Carthage, mais semblaient ne pas en faire vraiment partie. Au contraire, ils se réunissaient en secret en petits groupes ici et là, et personne ne savait ce qui se passait derrière leurs portes closes.

Pourtant il n'y avait pas plus généreux qu'eux. Lorsqu'on parvenait à les connaître, on ne pouvait s'empêcher de leur faire confiance, et de s'ouvrir à eux. Si on leur demandait en quoi ils croyaient, ils parlaient de quelqu'un qui était venu peu de temps auparavant comme sauveur de l'humanité, qui avait été rejeté par ceux dont il recherchait pourtant le bien, et avait été mis à mort. Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là ! Croyez-le ou non, trois jours plus tard, cet homme était sorti de son tombeau, et bizarrement, il était encore aux côtés de ses disciples.

Une belle histoire, certainement, une croyance inoffensive, et peut-être une histoire vraie ? Mais l'Empire romain ne se souciait guère de beauté, ni même de la vérité. La religion était utile pour contrôler

et manipuler les gens. Et cela marchait tant que tous adhéraient à la même religion et participaient au culte public. Mais voilà que, à leur grand dam, les autorités impériales découvraient, au cœur même de la capitale africaine, un groupe en constante progression de gens qui avaient décidé de ne pas s'associer au culte public, et refusaient d'offrir des sacrifices en l'honneur de l'empereur. La cohésion sociale, l'unité civilisatrice étaient menacées. Avant qu'il ne prenne trop d'importance, il fallait stopper ce mouvement, et d'autant plus rapidement que l'Empire était secoué de mécontentements et contestations qui n'auguraient rien de bon. Les Carthaginois commençaient à s'agiter et regimber contre leurs maîtres romains. Il leur fallait du spectacle. Comme les gardiens des bêtes sauvages avaient besoin de victimes pour l'arène, ces chrétiens allaient leur être utiles.

* * *

Perpétue et ses compagnons laissaient derrière eux une communauté de croyants sans doute bien perturbés – heureux que leurs bien-aimés soient désormais hors d'atteinte des pires cruautés, mais tristes d'avoir perdu leurs amis ; certains que le Berger du rêve de Perpétue les avait accueillis en un lieu meilleur, mais bien incertains quant à l'avenir de ceux qui restaient. Ils récupérèrent les pauvres corps des martyrs et les inhumèrent avec amour. Ils érigèrent une plaque pour commémorer leur résistance courageuse. Chaque année, à la date anniversaire, les chrétiens se réunissaient en souvenir de leur mort, et leur noble exemple les fortifiait. Une femme de la communauté avait recueilli la petite fille de Félicité, et l'avait élevée avec ses propres enfants. En grandissant, la fillette apprit que Félicité avait cru en Christ, et n'avait pas renié sa foi. On lui dit qu'un jour, elle verrait la mère qu'elle n'avait jamais connue, et qu'elle serait avec elle au Ciel où il n'y a plus ni larmes, ni séparation. Nous ne savons pas ce qu'il est advenu du fils de Perpétue. Il a peut-être été élevé par son grand-père en païen, ou alors par le frère de Perpétue, en chrétien.

Il nous manque également un autre détail : nous ne savons rien du mari de Perpétue. Son absence du récit s'explique peut-être par le fait qu'elle avait été forcée de l'épouser contre son gré, et qu'il ne se souciait guère d'elle ni de sa foi, et l'avait simplement abandonnée à l'heure de l'épreuve. Mais il est plus probable que son mari était l'un de ceux qui avaient partagé son emprisonnement. Apprenant son arrestation, Saturus s'était livré librement aux autorités. Dans le rêve de Perpétue, il l'attendait pour entrer avec elle dans le Royaume de la vie. Lui-même avait eu une vision du Ciel où Perpétue était à ses côtés. Ils ne devaient pas être séparés. Un chrétien capable de gagner l'amour d'une femme comme elle n'allait pas fuir le danger ; il allait proclamer sa foi, et en vivre – s'il le fallait, en mourir – dans l'arène, ou les montagnes, ou les déserts de l'intérieur. Il soutiendrait sa femme quoi qu'il arrive. Il y avait de tels hommes en Afrique du Nord en ce temps-là.

La politique malencontreuse de la Rome impériale s'était retournée contre elle, tout le monde s'en rendait compte. Le défi avait été relevé, la bataille remportée, et maintenant toute la ville de Carthage savait que les chrétiens ne cèderaient pas à la force. Six hommes et femmes de courage avaient tenu bon dans leur foi au Christ, sans se laisser intimider par les menaces cruelles, refusant de s'incliner devant la tyrannie romaine. Partout, dans la rue, au marché, les gens parlaient de ce qu'ils avaient vu et entendu, se demandant ce que cela voulait dire. De toute évidence, ce nouvel enseignement possédait une puissance

inhabituelle. Il délivrait de la peur de la mort, et remplissait ses disciples d'une joie et d'une assurance inexplicables. Alors les gens se demandaient ce qui allait arriver d'autre. La grande ville africaine attendait, dans l'incertitude, se demandant ce qui faisait la force de cette remarquable foi chrétienne.

Les détails de cette histoire, y compris les extraits du journal de Perpétue, sont tous véridiques ; nous les tirons du récit contemporain en latin. Pour le texte intégral traduit en français, voir Saints anciens d'Afrique du Nord *de Victor Saxer (p. 42 et suivantes).*

2. Indigènes et pionniers

Cela faisait déjà un millénaire que la Carthage de Perpétue vibrait au rythme de l'histoire. La population très diverse de la grande ville était issue d'un brassage de peuples venus littéralement du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Certains, après avoir accosté, avaient épousé les filles de bergers qui, depuis toujours, faisaient paître leurs troupeaux dans les plaines côtières. D'autres étaient descendus des montagnes de l'Atlas et du Rif, poussés par des conflits, ou l'ambition. D'autres encore venaient du sud, empruntant la route commerciale saharienne, et s'étaient arrêtés à Carthage, terminus méditerranéen au-delà duquel ils ne pouvaient poursuivre. Marins et fermiers, sénateurs et esclaves, Africains et Européens se côtoyaient dans les ruelles de la ville ancienne, et mêlaient leurs dialectes et leurs marchandises sur ses places de marché. Au 3e siècle, sa population comptait au moins 100 000 habitants.[1]

À l'origine, Carthage était un petit poste commercial fondé par les Phéniciens, rudes marchands débarqués des rivages orientaux de la Méditerranée vers l'an 1000 av. J-C. Mais ce n'étaient pas les premiers occupants de ce rivage au climat chaud. Des auteurs anciens nous ont laissé une description du peuple africain, connu sous le nom de Imazighen, ou Berbères, rencontré par les voyageurs phéniciens débarquant dans leurs étranges embarcations sur les côtes sud de la Méditerranée. C'étaient en majorité des bergers nomades, élevant des moutons et des chèvres, vivant sous tente, et se déplaçant avec les saisons. D'autres, sédentaires, habitaient des cahutes de torchis ou de pierres sèches dans les hautes vallées . Ils cultivaient des oliviers, avaient quelques têtes de bétail, et semaient du blé et de l'orge dans de petites parcelles. Les femmes tissaient et confectionnaient des poteries ; les hommes travaillaient la pierre et le bois et fabriquaient les outils dont ils avaient besoin. Ils n'utilisaient presque pas de métaux, et ne connaissaient pas l'usage de l'argent.

Leur alimentation ordinaire était une espèce de semoule sèche faite à base d'orge ou de blé grossièrement moulu que l'on appelait *seksu*, ou couscous. Ils se vêtaient de tuniques teintées de bandes rouges, et l'hiver portaient des capes en laine, à capuchon. Ils avaient du goût pour les bijoux, et coiffaient soigneusement leur barbe et leur chevelure. Ils avaient la réputation de bénéficier d'une constitution robuste et d'une longévité remarquable.

Le grand-père ou l'oncle le plus ancien régnaient sur les cellules familiales, et les terres étaient propriété commune de la famille ou du clan. Ils construisaient leurs villages au sommet de collines, pour mieux les défendre, et nouaient des alliances locales entre clans ou tribus, soit pour se protéger mutuellement, soit pour s'attaquer les uns les autres. De telles alliances étaient dirigées par une assemblée composée des chefs de familles. En période agitée, un homme connu pour ses prouesses militaires pouvait ainsi rallier plusieurs tribus, et devenir pour un temps petit chef ou roi local.[2]

* * *

[1] Raven p.101

[2] La nature et l'histoire des Imazighen est étudiée plus loin, annexe I.

Les Phéniciens n'avaient pas envahi les terres de ces Africains autochtones ; ils s'étaient contentés d'établir de petits comptoirs le long de la côte. Ils avaient fait de Carthage leur point d'attache principal en 800 ou 700 av. J-C., puis avaient continué vers l'ouest, établissant sur les côtes de rudimentaires dépôts ou ports d'échange, au-delà du Détroit de Gibraltar, et jusqu'à la côte atlantique du Maroc, jusqu'aux villes contemporaines de Larache et Essaouira. C'étaient de grands voyageurs, et ils avaient des liaisons maritimes à travers tout le monde connu d'alors, de l'Atlantique à la Mer Noire, et jusqu'à la Manche.

Mais ce vaste réseau commercial allait bientôt succomber. D'année en année, les Phéniciens voyaient leur terre d'origine, dans les contrées orientales de la Méditerranée, subir de plus en plus, et sans espoir, l'assaut militaire tout-puissant de l'empire assyrien. Pour finir, le grand soldat grec Alexandre s'empara de Tyr, la capitale phénicienne, au 4e siècle av. J-C. Leurs racines orientales ainsi arrachées, les aventuriers phéniciens qui s'étaient installés le long de la côte africaine choisirent d'y rester et de bâtir leur fortune dans leur pays d'adoption. Ils prirent le nom de leur établissement principal, et se firent appeler « Carthaginois ».

Ce fut comme un nouveau départ pour eux. Pendant huit siècles, ces Carthaginois industrieux développèrent un formidable empire méditerranéen, donnant bien du souci à son rival, de l'autre côté de la mer, à Rome. C'est ainsi qu'en 219 av. J-C., le général carthaginois de génie Hannibal fut sur le point de capturer la grande cité romaine elle-même, après avoir franchi les Alpes depuis la Gaule avec une caravane de 37 éléphants de combat. Pour finir, ses éléphants moururent, ainsi que nombre de ses hommes, et tandis qu'il attendait des renforts qui n'arrivèrent jamais, sa campagne militaire si prometteuse, comme l'Empire carthaginois lui-même, se dégonfla comme un soufflet.

En fait les Carthaginois ne tentèrent jamais de conquérir ou de régner sur l'Afrique du Nord par la force. Ils considéraient le continent comme fournisseur de matières premières, et de guerriers pour leurs expéditions plus lointaines. Les comptoirs commerciaux qu'ils établirent étaient en fait de tout petits marchés locaux, entourés de vastes domaines agricoles qui produisaient huile d'olive, blé et raisin. Ils n'avaient pas vraiment les moyens de les défendre en cas d'attaque sérieuse, et du coup les Carthaginois comptaient plutôt sur le maintien de relations amicales avec les Imazighen, et de liens commerciaux profitables aux deux groupes. Les mariages mixtes avec les autochtones étaient fréquents, ils leur apportaient leur langue punique et leur propre version de la religion païenne. Ils faisaient du troc avec les bergers et fermiers locaux, échangeant des articles en métal faits main, de la verrerie, des tissus teintés, venant d'autres régions méditerranéennes, contre de la laine africaine, des chevaux, de l'huile d'olive, et contre l'ivoire, les esclaves et les plumes d'autruche que procuraient les marchands sahariens. Ils introduisirent des cultures nouvelles – figuiers, grenadiers et vigne – et apprirent aux Imazighen à les planter et les cultiver. Cette agriculture extensive était une grande nouveauté pour ces derniers qui, jusque là, s'étaient contentés de paître leurs quelques têtes de bétail, et de récolter ce que produisaient leurs petits champs et vergers familiaux. Les Imazighen se montrèrent très ouverts à ces nouveautés agricoles. Il faut dire que la vente assurée des produits de la terre et de l'élevage qu'ils fournissaient leur était de grand profit. Ils appréciaient certainement aussi la plus grande variété alimentaire, les outils en métal et les divers produits manufacturés que ces voisins plus raffinés leur faisaient découvrir. Ils se mirent à porter

les toges de pourpre et les lourds bijoux des Carthaginois, et apprirent à parler leur langue.

* * *

Mais ceci ne pouvait pas durer pour toujours. Les Carthaginois avaient de fort bons amis en Afrique, mais de puissants ennemis ailleurs. Les Romains avaient été profondément choqués par le succès momentané de Hannibal. Au 2e siècle av. J-C., une armée romaine se présenta aux portes de Carthage, et peu de temps après, en 146 av. J-C., la ville tomba aux mains de ses assaillants.

Au début, l'arrivée des Romains en Afrique du Nord n'était motivée que par l'intention de détruire la puissance de leur grand rival méditerranéen, puis de retourner chez eux. Mais très vite, c'était inévitable, ils se retrouvèrent impliqués dans des alliances avec les chefs amazighs locaux qui s'empressèrent de tisser des liens avec les nouveaux venus comme ils l'avaient fait avec leurs prédécesseurs. Les Romains commencèrent à comprendre le potentiel que représentait l'Afrique pour le recrutement de mercenaires, renfort nécessaire aux troupes menacées sur les autres frontières de l'Empire. Très vite, les soldats romains cédèrent le pas aux fonctionnaires, et des projets de colonisation virent le jour. Des colons se mirent à arriver, venant surtout des provinces de l'Empire, plus que d'Italie même. Gaulois, Espagnols, Dalmates, Syriens et Juifs vinrent ajouter leur sang et leurs coutumes au creuset carthaginois ; ils parlaient latin ou grec plutôt que punique.

Les Romains étaient des administrateurs nés. Ayant décidé de s'installer, ils entreprirent d'organiser leur nouveau territoire nord-africain avec énergie et enthousiasme. Pour eux, l'Afrique était essentiellement un grenier à blé, obsédés qu'ils étaient par le besoin constant de pain pour leur Empire en plein développement mais si vulnérable. Ils déracinèrent des hectares d'oliviers pour les remplacer par du blé et de l'orge. Ils dépouillèrent les forêts pour en faire du bois de charpente partout où ils avaient un accès maritime pour le transport. Ils eurent tôt fait d'établir un système d'irrigation conséquent, de construire des aqueducs pour les villes de Carthage et de Césarée (Cherchell), et de tracer leurs routes si typiques, faites de grandes dalles de pierre juste extraites de carrières.

Ils laissèrent les responsables et les chefs locaux des Imazighen régner sur les terres et les populations disponibles, et dans les villes, on attribua au peuple carthaginois le statut de marchands et de commerçants. Les notables carthaginois et les chefs amazighs prêts à promettre loyauté à l'empereur reçurent très vite le statut et les privilèges de la citoyenneté romaine. Ils se rendirent compte, pour leur plus grande satisfaction, qu'il leur était possible de grimper rapidement dans la hiérarchie politique et sociale des villes en expansion nouvelle. De nombreux Nord-Africains devinrent officiers dans l'armée, et dès 190 ap. J-C, presque le tiers du Sénat, qui gouvernait l'Empire à Rome, était d'origine africaine.[1] Un Amazigh, Septime Sévère, fut élu empereur romain dès 193 : ainsi en allait-il de la vraie méritocratie romaine. Un autre devenu préfet à Rome écrivait avec la plus grande fierté : « Selon moi, notre race est privilégiée, presque prédestinée, tant elle est riche en personnes capables, aussi voit-on tous les enfants qu'elle a produits et formés accéder à de très hautes positions. »[2]

---

[1] Raven p.122

[2] Ayache p.54

Mais ceux qui n'avaient pas réussi à profiter de l'aubaine romaine n'étaient pas aussi enthousiastes. Comme les fonctionnaires de l'Empire tentaient de codifier et taxer le domaine agricole que les Carthaginois plus nonchalants n'avaient pas structuré de façon très rigide, ils rencontrèrent l'opposition d'autochtones qui avaient espéré, peut-être, tirer plus de profit personnel de ce changement de partenaires commerciaux. Ces derniers découvrirent que les Romains, à la différence de leurs prédécesseurs, étaient beaucoup plus déterminés à posséder et contrôler leur territoire. Les colons carthaginois, eux, avaient généralement payé un loyer pour les terres qu'ils avaient occupées. Comme la culture du blé s'étendait, certaines tribus durent abandonner leurs pâturages traditionnels au profit des Romains. Plusieurs choisirent de devenir métayers ; mais d'autres s'enfoncèrent plus loin à l'intérieur du pays, pour faire paître leurs troupeaux sur les terres stériles des hauts plateaux. Leur avenir était bien incertain.

Dès le premier siècle, les Romains avaient plus ou moins divisé la bande côtière en cinq provinces, plus par facilité administrative que par conformité à des frontières géographiques ou sociales. La province de la *Cyrénaïque* s'étendait le long de la côte depuis l'Égypte jusqu'en Libye actuelle. Plus à l'ouest, *l'Afrique proconsulaire* (renommée par la suite la *Tripolitaine*), couvrait les côtes de ce qui est aujourd'hui le Golfe de Syrte. C'était, autour de sa capitale Carthage (proche de l'actuelle Tunis), le centre administratif de l'Afrique du Nord romaine. Plus à l'ouest encore, on trouvait la *Numidie*, puis la *Mauritanie Caesariensis* (Algérie) et la *Mauritanie Tingitaine* qui longeait la côte atlantique jusqu'à Salé (près de Rabat). En retrait de la mer, la ville de Volubilis, dans le nord du Maroc, non loin du site de l'actuelle Meknès, prit progressivement de l'importance et devint la capitale des régions de l'ouest jusqu'au 4e siècle, lorsque des émeutes amenèrent les autorités romaines à rapatrier leur centre administratif sur la côte, à Tanger.

Les vastes plaines et montagnes de l'intérieur, quasiment ingouvernables, portaient simplement le nom de terre des *Gétules*, ou *Maures*, et restaient aux mains des chefs locaux. Le chef amazigh Jugurtha (154-104 av. J-C.) parvint, grâce à des méthodes plutôt brutales, à asseoir son pouvoir sur une vaste région à l'arrière de Carthage. Vers 25 av. J-C., un territoire plus à l'ouest fut reconnu propriété légitime de Juba II, un Amazigh dont la femme égyptienne Séléna était la fille d'Antoine et Cléopâtre. Juba avait reçu son éducation à Rome et s'y était distingué comme érudit. Pendant les 48 années d'un règne bienfaisant, il introduisit en Afrique du Nord de nombreux éléments des civilisations grecque et romaine. Les Imazighen appréciaient les produits et techniques artisanales de la culture méditerranéenne, et diversifiaient avec grand plaisir les cultures de leurs terres. La stabilité que la loi romaine avait procurée à la région signifiait que fermiers et artisans nord-africains pouvaient maintenant exporter leurs productions jusque sur les marchés lointains des extrémités de l'Empire. Ces alliés puissants avaient apporté paix et sécurité – mais aussi des aspects moins désirables de la société romaine : la brutalité sauvage de l'arène, l'institution humiliante de l'esclavage, la perversion et la débauche de l'idolâtrie païenne, de même que la dureté et la sécheresse de l'administration impériale impitoyablement efficace.

* * *

C'est ainsi que, vers le 1er siècle, nous trouvons en Afrique du Nord, un mélange de peuples, de langues et de cultures. Les habitants du pays s'étaient volontiers laissés entraîner dans le flot de la civilisation

méditerranéenne, adoptant avec aisance et enthousiasme les nouvelles idées et techniques qui se présentaient à eux. Le champ était maintenant prêt, dans l'attente de l'avènement de l'évolution la plus significative de toutes. Les quelques années à venir allaient ouvrir la voie à une époque nouvelle : l'arrivée de quelque chose dont l'Afrique du Nord n'avait aucune idée.

Les Phéniciens et les Romains, chacun à leur tour, étaient venus pour faire du commerce, s'installer, faire fortune. Mais venant de l'orient, le cap mis sur Cyrène et Carthage, des voyageurs très insolites étaient déjà en route. Leurs motivations étaient tout autres. Ils n'avaient aucune intention d'exploiter les ressources agricoles ou minérales du pays. Ils ne se proposaient ni de négocier avec les gens, encore moins de leur imposer leur domination. Ils n'apportaient ni armes, ni richesse, rien, en fait, hormis des paroles de bonté – un message d'amitié, d'espérance et de certitude. C'étaient les gens avec qui Perpétue allait lier son sort, et avec qui elle serait prête à donner sa vie.

3. La quête du Dieu créateur

Depuis toujours, les peuples d'Afrique du Nord ont manifesté un sens profond du sacré. Il est vrai que, de façon universelle, la nature humaine aspire à entrer en contact avec l'Invisible mystérieux : la croyance au surnaturel est commune à tous les continents, toutes les générations. Mais plus un peuple vit proche du monde naturel, plus il ressent le désir intense de communiquer avec les puissances présentes, aussi vague que soit sa perception de ces forces. L'athéisme ne peut prospérer que dans les grandes cités modernes faites de mains d'hommes, car l'homme y est environné de ses propres œuvres, et n'a le temps ni de réfléchir, ni de s'émerveiller, ni d'essayer de comprendre.

Comme tous ceux qui passent leurs journées dans les champs et les forêts, les anciens Imazighen de l'âge néolithique et de l'âge de fer ont dû trembler devant les puissances manifestes de la nature. Ils ont ressenti la même exaltation que celle qui est la nôtre lorsque, au lever du jour, nous apercevons la majesté renversante de sommets enneigés s'élevant dans la claire lumière du soleil. Tout comme nous-mêmes, ils sont restés bouche bée devant la violence irrésistible du torrent gonflé par la tempête, charriant arbres et rochers dans son lit, jusqu'en bas dans la plaine. Ils se sont aussi laissés méduser par le fracassement de la mer sur les rochers côtiers, et le vol des goélands portés par les vents. Ils se sont extasiés devant le coucher du soleil, boule d'or devenant boule de feu, sombrant ensuite doucement derrière la ligne grise des lointaines collines à la fin du jour.

Mais la nature était aussi source de terreur. Elle exerçait sur eux un pouvoir de vie ou de mort. S'il ne pleuvait pas, les récoltes périssaient, ce qui annonçait la famine. Si les troupeaux étaient frappés de maladie, eux-mêmes ne tardaient pas à succomber. La mortalité infantile était grande, et comment comprendre l'horrible, l'impénétrable destin qui faisait mourir l'un et survivre l'autre ? N'y avait-il aucun moyen d'influencer les événements ? Était-il impossible d'éviter la catastrophe, ou de garantir la survie ? La superbe indifférence de la nature cachait-elle des puissances invisibles ? Y avait-il moyen d'apaiser, de circonvenir ces puissances, d'obtenir leur soutien dans la lutte pour la vie ?

* * *

Il n'est pas facile de faire un saut en arrière de quatre mille ans pour essayer de savoir ce que nos ancêtres pensaient de la vie et de la mort, ou d'imaginer quelle explication ils tentaient de donner aux mystères du monde qui les entourait, et à l'enchaînement insondable des faits quotidiens – surtout dans la mesure où ils n'éprouvaient aucun besoin de consigner par écrit leurs convictions et spéculations intimes. Mais nous pouvons trouver quelques indices quant à leurs croyances, tout d'abord dans les objets qu'ils ont laissés derrière eux : idoles, autels, rochers sculptés ou peintures, tout ce qui pouvait en fait revêtir une signification religieuse. Et même si ces peuples primitifs n'écrivaient rien, nous pouvons trouver des allusions dans les écrits d'autres peuples qui les connaissaient, négociaient ou se battaient avec eux. Il est parfois encore possible de discerner des traces de ces anciennes croyances et pratiques dans les coutumes et superstitions qui ont perduré jusqu'à nos jours. Or nous avons de la chance, car, pour étudier la religion

des Imazighen d'autrefois, nous avons des traces de leurs croyances dans ces trois domaines.

Nous savons qu'ils s'intéressaient particulièrement au ciel – demeure du soleil pourvoyeur de lumière et de chaleur, et source de la pluie vivifiante. Il est vrai que le ciel regorge de merveilles : l'éclat des étoiles la nuit, la douce lueur de la lune, les couleurs magiques de l'arc-en-ciel déchirant les nuages à la fin de l'orage, les silencieux flocons de neige glissant mystérieusement jusqu'à terre, l'éclair terrifiant, le grondement menaçant du tonnerre. Il était logique que le ciel inspire respect, terreur et adoration. On trouve souvent des gravures du soleil dans les chambres funéraires ou sur des stèles. Le dieu soleil est parfois représenté comme un lion avec une crinière de feu ; cet animal était commun en Afrique du Nord jusqu'au-delà de l'époque romaine, et apparaît encore fréquemment dans des contes populaires. Des inscriptions gravées sur des sanctuaires et des tombes se réfèrent parfois à un dieu appelé *Ayyur*, à savoir la lune dans la langue des Imazighen.

Le culte des astres célestes s'est poursuivi jusqu'à l'époque historique. Hérodote, au 5e siècle av. J-C., nous signale que les Imazighen (les Libyens) de son temps, offraient des sacrifices à la fois au soleil et à la lune. Pline l'Ancien, au 1er siècle, le confirme. Cicéron nous dit que, lorsque le roi amazigh Massinissa a rencontré le général romain Scipion au 2e siècle av. J-C., il a adressé une prière au soleil : « Je te loue, ô Soleil très élevé, et vous autres divinités du ciel, qu'il m'ait été accordé, avant de quitter cette vie, d'accueillir sous mon toit, dans mon royaume, le grand P. Cornélius Scipion. »[1] Ibn Khaldoun nous raconte que de nombreux Imazighen du 14e siècle adoraient encore le soleil, la lune et les étoiles.

Les cieux parlent de mystères insondables, et tout comme l'homme cherchait à atteindre les cieux, les sommets sauvages de l'Atlas, sculptés par le vent, semblaient en faire autant. C'est peut-être la raison pour laquelle ces hauts sommets ont toujours inspiré un culte aux Imazighen. Pline l'Ancien nous rapporte que « pour les Libyens, l'Atlas est à la fois temple et dieu.. » Sur ces hauts lieux, les archéologues ont trouvé les restes de temples romains dédiés au dieu Saturne, construits en fait sur les sites d'autels phéniciens, eux-mêmes édifiés à partir des ruines d'anciens sanctuaires païens. Mais encore avant cela, remontant jusqu'à la période néolithique, les Imazighen gravaient des signes symboliques sur les sommets ennuagés de l'Atlas et du Rif, dans des cavernes et des grottes, sur des surplombs rocheux menaçant ou peut-être protégeant leurs humbles demeures.

Ces amoncellements rocheux étaient-ils le repaire des *jnoun*, les esprits de la terre ? Possible. Aujourd'hui encore, des offrandes votives gardent la forme de petits bols en terre presque identiques aux poteries préhistoriques découvertes par les archéologues. On attache encore des rubans aux buissons épineux qui abritent les esprits protecteurs de certains rochers sacrés, grottes hantées, sources ou arbres millénaires tout noueux. Ces gestes d'adoration, ou de supplication, témoignent d'une croyance tenace dans les génies locaux – croyance qui a, apparemment, traversé au moins quatre millénaires. Il fallait toujours s'assurer de la bienveillance de ces génies locaux avant de labourer un champ, faire la récolte, ou passer la nuit sur leur territoire. Malheur à ceux qui les offensaient ! Ils couraient le risque de subir le pire des châtiments : stérilité, cécité, folie, ou même trépas.

Nous connaissons le nom de cinquante-deux divinités locales de ce type, surtout grâce à des inscriptions ou dédicaces datant des époques phénicienne et romaine. La plupart ont un nom clairement

---

[1] cité par Camps p.200

amazigh, et ces noms montrent que c'étaient généralement des esprits pouvant favoriser la pluie, ou la fertilité, mais que chacun avait un pouvoir limité à sa petite sphère – colline, source ou village. C'était la religion typique, et simple, des premiers Imazighen – une forme d'animisme se rapprochant fort de celles pratiquées ailleurs dans le monde.

Un voyageur itinérant – commerçant, musicien ou soldat – prenait la précaution d'apaiser les esprits veillant sur chaque lieu qu'il traversait. Ceux qui voyageaient beaucoup, en particulier les soldats amazighs enrôlés dans l'armée romaine, englobaient ces divinités locales sous un seul nom, *Dii Mauri*, les dieux maures, et les invoquaient collectivement, ce qui garantissait de n'en oublier aucun. Parmi les dédicaces retrouvées, une des plus fréquentes était à la déesse *Warsissm* ou *Varsissima*, titre qui signifie, en fait, en langue amazighe « sans nom ». Ils étaient apparemment aussi soucieux d'apaiser le « dieu inconnu » que les Athéniens rencontrés par l'apôtre Paul.[1]

Il n'est pas facile de savoir comment ils s'y prenaient pour apaiser ces divinités. Des peintures rupestres et gravures datant du néolithique indiquent qu'ils offraient des béliers et taureaux en sacrifice, mais il est impossible de dire s'ils étaient dédiés à des dieux spécifiques, ou de quelle sorte de divinités il s'agissait. Les Imazighen pratiquent encore certains sacrifices d'animaux, très différents de ceux des Arabes du Proche-Orient, mais fort semblables à ceux des Phéniciens.

Nous avons parlé des préoccupations des vivants. Mais les Imazighen n'apportaient pas moins d'attention à l'ensevelissement de leurs morts. Leurs tombes étaient faites de blocs rocheux, disposées face au soleil levant. On enterrait le défunt avec des bijoux, des bols et vasques en poterie, comme s'il allait en avoir besoin dans l'au-delà. D'autres tombes étaient creusées dans la façade d'une falaise, et on les décorait de peintures ocre. Il s'agit d'ensevelissements remontant au néolithique, et qui se sont poursuivis jusqu'au cœur de la période phénicienne.

* * *

Par bien des aspects, la pratique religieuse des premiers Imazighen semble s'être bien peu distinguée de celle de leurs descendants ruraux actuels. De tout temps on a vu cette forte croyance, presque universelle, dans des puissances surnaturelles malveillantes, et le désir obsessionnel de s'en protéger. De nombreuses croyances et coutumes nord-africaines d'aujourd'hui sont étrangères aux doctrines et du Christianisme, et de l'Islam, et sont donc une trace d'époques plus anciennes encore.

Beaucoup de ces pratiques incluaient l'utilisation de « magie imitative » : on croyait possible de prendre de l'ascendant sur une personne, un animal ou un objet, en créant un modèle, une représentation de la victime visée, et en lui appliquant des gestes rituels. Cela l'obligerait à se conduire d'une certaine façon, ou à subir un sort particulier. Par exemple, on faisait un nœud sur un ruban, ou une mèche de cheveux, pour contenir et empêcher les intentions du rival, ou pour sceller l'utérus d'une rivale. Fermer un couteau de façon symbolique pouvait rendre impuissant celui dont le nom avait été gravé sur la lame.

On croyait pouvoir influencer le cours des choses par un geste rituel : bouleverser les circonstances en mettant un vêtement sur l'envers ; s'assurer de la fertilité des champs et des troupeaux par des rites liés

[1] Actes 17:23

aux saisons – l'année agricole était ponctuée de cérémonies associées à la trace du premier sillon, la confection de la première gerbe. Augustin, et d'autres pères plus tardifs, ont parlé, dans leurs écrits, d'orgies sexuelles extravagantes, de « nuits d'erreur », dont le but était de stimuler une fois l'an les dieux ou esprits de la fécondité, dans l'espoir qu'ils suscitent le même zèle parmi les troupeaux et le bétail.

Dans presque tous les pays semi-arides on rencontre des coutumes et superstitions liées à la pluie, et l'Afrique du Nord ne fait pas exception. Les femmes fabriquaient des poupées représentant la « fiancée de la pluie », comme elles le font encore aujourd'hui en certains endroits, et l'on transportait ces poupées en procession rituelle, au son de chants et de supplications adressées aux cieux. [1] Les habitants des Îles Canaries frappaient les eaux de l'océan avec des bâtons pour tenter de faire tomber les eaux du ciel. Augustin condamna cette ancienne pratique païenne, et il réprimanda aussi ceux qui se baignaient tout nus le jour du solstice d'été, provoquant ainsi des pensées lascives chez les spectateurs. Il semblerait que de telles coutumes aient disparu, mais on arrose encore quotidiennement trottoirs et pas de portes à certaines saisons – souvent de quelques gouttes seulement, insuffisantes pour ôter la poussière. Est-ce vraiment pour créer de la fraîcheur, ou ce geste avait-il à l'origine un sens plus profond, qui sait ?

À l'époque romaine, mais encore aujourd'hui, beaucoup croyaient que leur sort était écrit dans les astres. Ils consultaient astrologues et sorciers qui prédisaient l'avenir en observant les cieux, ou les entrailles d'un animal, ou un paquet de cartes. Ils s'assuraient de choisir un jour propice pour un mariage ou un voyage. Ils recherchaient, ou évitaient, certaines personnes, certains lieux, espérant contre toute logique pouvoir échapper à leur destin s'il était maléfique, ou en garantir l'accomplissement s'il était propice. La peur du « mauvais œil » – sort jeté par un rival jaloux – date d'avant l'époque romaine, de même que la croyance selon laquelle des individus ou même des objets inanimés peuvent abriter une puissance spirituelle, la *baraka*. Pour guérir de migraines, ou de vices comme la cleptomanie ou l'ivrognerie, on utilisait, et on utilise encore, des fers rougis au feu.

Le chiffre cinq, le symbole d'un œil ouvert, et la grenade stylisée avaient tous une signification religieuse ou magique ; ils sont encore fréquents aujourd'hui en Afrique du Nord. On les associait à l'ancienne déesse phénicienne Tanit, de même que le motif de la main ouverte, si commun aujourd'hui sur les pare-chocs des camions, les chambranles de portes, ou en bijou habilement ciselé. Désigné généralement comme « main de Fatima » (fille de Muhammad), ce motif a la réputation d'être une importation arabe, mais il remonte de toute évidence à une époque bien antérieure. On l'a trouvé dans les ruines phéniciennes de Carthage, et ailleurs.[2] On blanchissait à la chaux éteinte sanctuaires et lieux sacrés à l'époque romaine ; aujourd'hui, on voit la même chose appliquée aux tombes de « saints » islamiques, à des rochers ou arbres isolés, aux chambranles et cadres de fenêtres des maisons. Ce n'est parfois qu'un semblant de badigeon sur les murs extérieurs de la maison. Simple décoration, ou signification plus précise ? Le sens originel de pareilles coutumes est souvent bien peu connu de ceux qui les pratiquent.

Autrefois comme aujourd'hui, les femmes surtout, portaient des porte-bonheur faits d'os ou de coquillages porcelaines, pour se protéger des démons, du « mauvais œil », ou tout simplement pour éloigner la malchance. On rédigeait des sorts sur un bout de papier, ou d'os. Parfois on en délayait l'encre

[1] Laoust pp.202-255

[2] Moscati pp.179, 180

et on l'avalait, ou alors on enterrait le papier, ou encore on le brûlait à proximité de la victime visée pour qu'elle en respire la fumée. On portait parfois des amulettes – petits sachets en cuir contenant un lambeau de papier, ou un quelconque petit objet sensé avoir un pouvoir magique. Plus récemment, c'étaient des versets coraniques que l'on plaçait dans ces amulettes, ou un motif magique fait de lettres arabes, mais on utilise même aujourd'hui l'ancien alphabet Tifinagh, bien que très déformé, ce qui présuppose clairement une origine pré-islamique à toutes ces pratiques.[1] On croyait ferme aux vertus des plantes médicinales, et c'est tout aussi vrai aujourd'hui. Et parfois, il est très difficile, dans cette utilisation de substances végétales, minérales ou animales, de délimiter la frontière entre remèdes populaires et pratiques occultes.[2]

* * *

Telles étaient donc les croyances des anciens Imazighen, remontant, d'après ce que nous savons, jusqu'à l'Age de pierre, et perdurant pour certaines jusqu'à nos jours. Mais d'autres influences ont également laissé leurs traces au fil des siècles. À partir de l'an 1000 av. J-C., les Phéniciens, outre les produits de leur commerce et leurs nouvelles cultures, apportèrent de nouveaux dieux en Afrique du Nord. Les indigènes nord-africains adoptèrent leurs pratiques religieuses, tout en conservant leurs plus anciennes traditions animistes. Ils gravèrent des images des dieux phéniciens en bas-relief sur des parois rocheuses, ou des menhirs érigés en lieux de culte. Ces gravures s'accompagnaient parfois d'inscriptions en ancienne écriture Tifinagh ; des exemples plus tardifs utilisaient fréquemment des caractères puniques ou latins. Certaines de ces idoles étaient grotesques. Tertullien s'en prit à ses contemporains – fort tardivement, au 2e siècle – parce qu'ils adoraient des démons et de vaines idoles de pierre et de bois. Au 4e siècle, le peuple de Tipasa vouait encore un culte enthousiaste à un serpent de bronze à tête dorée.

Mais le principal dieu phénicien était Baal-Hammon, le dieu soleil. C'était un dieu important, révéré à travers tout le bassin méditerranéen, surtout dans les villes. Malgré les formes grossières du culte de Baal, les Imazighen adoptèrent vite ce dieu dominateur. En fait, Baal-Hammon, le dieu des dieux, répondait très probablement aux attentes profondes de ce peuple qui semblait déjà avoir le pressentiment de l'existence d'un Être suprême, siégeant au-dessus du panthéon des dieux et esprits locaux. Une vague croyance en un Dieu suprême avait peut-être toujours cohabité avec l'invocation quotidienne de puissances inférieures, mais plus accessibles. On trouve de nombreuses dédicaces à Baal, puis plus tard à Saturne, son équivalent romain, dans l'Afrique du Nord pré-chrétienne.[3]

Par la suite, les Juifs, puis les chrétiens trouvèrent les Imazighen particulièrement ouverts à leurs religions monothéistes, de même que les musulmans un peu plus tard. Il se peut que les Juifs, à partir du 4e siècle av. J-C., aient été les premiers à introduire le concept d'un dieu unique et tout-puissant. Mais il

---

[1] Akhmisse pp.43-44. L'alphabet Tifinagh est expliqué dans l'annexe n°1.

[2] Camps, Hart et Coon, abordent de façon beaucoup plus détaillée la religion populaire moderne en Afrique du Nord. Camps analyse également divers aspects du paganisme nord-africain antique. Servier (pp.465-468) identifie des croyances traditionnelles similaires en Europe du Sud, et conclut à un système religieux assez uniforme propre aux pays méditerranéens de l'antiquité. Voir aussi Rachik, Akhmisse, Laoust ; et l'éd. de Camps, *Encyclopédie Berbère* : articles sur *amulettes* (p.613), *animisme* (p.660), *arbres sacrés* (p.853) etc.

[3] Camps p.215 ; Frend, *The Donatist Church (TDC)* pp.77-79

est plus probable qu'ils aient plutôt donné une consistance à des notions existantes, mais encore très floues.[1] Des enseignants islamiques des 10e et 11e siècles donnaient au dieu unique le nom de *Yakouch*, ou *Youch*.[2] Le souvenir de ce nom avait-il survécu parmi les Imazighen depuis un passé lointain, ou était-ce un apport récent ? Nous n'en savons rien. Mais il est assez intriguant que des traces de monothéisme primitif aient été découvertes pas seulement là, mais parmi les peuples primitifs isolés les plus divers, aux quatre coins du monde – sorte de croyance apparemment spontanée en un Être suprême distant et peu défini, que masquait et obscurcissait la pratique du culte des ancêtres et des esprits.

Se pourrait-il que cette conscience quasi universelle d'un Dieu suprême soit un signe de l'origine commune de l'humanité, un retour en arrière culturel, un souvenir transmis de génération en génération, remontant jusqu'à nos tout premiers ancêtres, Noé, et avant lui Adam ? Certains érudits le pensent sérieusement.[3] Ou bien n'est-ce que le sentiment, récurrent en chaque génération, que la grandeur de l'homme, la complexité et la beauté prodigieuses de la nature doivent être le produit d'un esprit supérieur ? L'homme lui-même est doué de trop merveilleuses capacités – la vue, l'ouïe, la pensée, la parole – pour que l'humanité ait surgi par hasard de rien. Seul un Être plus grand que l'homme a pu créer l'homme, et seul un Être plus pur que l'homme a pu lui inspirer ces aspirations élevées, ces idéaux, qui le transportent lorsqu'il est au mieux de lui-même.

* * *

Si les Imazighen étaient possédés de tels sentiments, alors le culte de Baal-Hammon a dû grandement les décevoir, car il ne correspondait en rien à la beauté du monde naturel, ni à la noblesse des idéaux humains les plus purs. Le culte de Baal, et de sa compagne Tanit, était marqué par une cruauté repoussante. James Frazer, dans *The Golden Bough* (Le rameau d'or) décrit par le menu les sacrifices humains pratiqués dans le temple de Tanit. On plaçait les petits enfants sur les mains inclinées de l'idole, et de là, ils tombaient en

[1] C'est la coutume universelle des Imazighen d'invoquer Dieu sous le nom de *Rebbi*, mais l'origine de ce nom n'est pas claire. Le fait que les musulmans arabes donnent généralement à Dieu le nom de *Allah* pourrait suggérer que le nom *Rebbi* est antérieur à l'arrivée de l'Islam. Ce pourrait être le fruit d'une influence juive précoce. Le mot hébreu *rabbi* signifie "mon Seigneur", même si l'usage biblique l'attribue toujours à des hommes plutôt qu'à Dieu. Peut-être faut-il plutôt rechercher dans une autre langue sémitique l'origine du mot *Rebbi*, la langue punique, ou même dans des traces sémitiques plus anciennes encore de la langue tamazighte elle-même. L'utilisation occasionnelle du terme *rebb* (seigneur) dans le Coran a pu ainsi davantage convenir aux Imazighen que le néologisme *Allah*, ce qui expliquerait qu'ils aient adopté *Rebbi* comme le nom de Dieu.

[2] Norris p.6. En fait, « G. Marcy suggère que *Yakouch* est peut-être dérivé du nom de Jésus » (*Encyclopédie Berbère* p.431 et suivantes). C'est assez improbable. Une autre origine possible, mais non démontrée, de *Yakouch* serait une racine verbale tamazighte signifiant « donner ». Dieu serait ainsi connu comme « le donateur ». D'autres variations sur ce nom étaient *Youch*, *Ayyouch* ou *Aggouch* (Ouahmi Ould-Brahim ; Aherdan p.63). Les Touaregs sahariens du 19e siècle donnaient à Dieu le nom de *Amanay* ou *Amanay maqqaren*, et parfois *Mesi* (Norris p.228). Ces mots sont pourtant probablement dérivés de racines de latin et hébreu (*Mesi* = Messie).

[3] Custance, *DP* 34 ; Richardson pp.50,51. « Si nous remontons jusqu'aux peuples les plus primitifs, Pygmées d'Afrique ou Indiens de Californie centrale, - tous ont un Dieu céleste suprême à qui ils présentent des offrandes » (Schmidt, cité par Custance p.21). « À chaque fois que nous pouvons remonter aux stades les plus reculés du polythéisme, nous constatons qu'il résulte de combinaisons monothéistes. En Égypte, même Osiris, Isis, et Horus, si communément associés, se trouvent d'abord comme unités distinctes en divers lieux : Isis comme la déesse vierge, Horus comme un dieu à part entière » (Petrie, cité par Custance p.10).

glissant dans une fournaise. Pendant ce temps, la foule « dansait au son des flûtes et des tambourins pour noyer les hurlements des victimes passées au feu », et les parents n'avaient pas le droit de manifester leur douleur. Lors de fouilles archéologiques d'un site de Carthage datant du 7e siècle av. J-C., on a trouvé les restes calcinés de nouveaux-nés et d'enfants jusqu'à trois ans, ainsi que d'autres preuves de ce culte barbare. Il semble cependant que vers le 3e siècle av. J-C., on offrait un bélier ou un taureau à la place de l'enfant, du moins dans les familles plus fortunées.

Le symbole de Tanit était un triangle, pointe vers le haut, surmonté d'un petit cercle.[1] C'est un motif encore fréquent dans l'art et les bijoux amazighs. Le triangle prend parfois la forme d'une croix, ce qui a amené certains à penser que ces broches ou boucles d'oreilles, si semblables par certains côtés au crucifix, étaient la trace d'une ancienne tradition chrétienne. Mais il n'en est rien ; ces motifs datent d'avant la venue du christianisme en Afrique du Nord et sont un écho du culte païen le plus bizarre.[2]

Le culte des dieux phéniciens a disparu, mais on ne peut pas en dire autant des pratiques animistes qui l'avaient précédé. Le maintien de ces anciennes croyances et superstitions témoigne de la signification profonde que ces gens leur accordaient : elles répondaient à un besoin fortement ressenti, et exprimaient la tentative de ce peuple intelligent et sensible d'exercer un contrôle sur un monde complexe et menaçant.

* * *

Au 1er siècle, un nombre important d'Imazighen vivaient dans les ports méditerranéens en pleine croissance. Dans bien des familles, il y avait eu des mariages mixtes avec des fonctionnaires ou des marchands romains ; d'autres encore les fréquentaient quotidiennement sur les marchés et dans les ports. Ils enregistraient toutes les nouvelles, et intégraient toutes les opinions les plus actuelles circulant dans l'Empire. Leurs fils, des jeunes gens ambitieux, avaient acquis le langage et l'acuité mentale propres à une éducation classique. Ils débattaient avec leurs tuteurs lettrés des subtilités de la philosophie grecque, et étudiaient les explications mathématiques d'énigmes jusque là impénétrables. Les Imazighen participaient eux aussi à la vaste quête intellectuelle de ce monde méditerranéen, et avaient commencé à sonder les riches couches de la connaissance humaine. Quelles idées échangeaient-ils dans leurs instituts littéraires, ou dans les cours ombragées de leurs villas aux toits de tuiles rouges ?

Les populations animistes des plaines et collines de l'intérieur n'étaient pas les seules à penser qu'il devait y avoir un Être suprême au-dessus de la foule des petits dieux. Les Romains éduqués allaient dans le même sens. En fait, durant les dernières décennies du paganisme grec et romain, le désir d'un contact personnel avec le dieu unique pré-existant à toute chose était largement répandu. De plus en plus, on négligeait les vieilles divinités mythiques, et pourtant, la société dans son ensemble n'était ni sceptique, ni irrespectueuse du surnaturel. En réalité, les philosophes exerçaient davantage d'influence spirituelle que les prêtres païens romains. C'est eux qui s'efforçaient le plus assidûment de susciter chez leurs disciples l'aspiration à une perfection morale et éthique, et qui démontraient l'existence d'un « grand ordonnateur », d'une « cause première ». Les gens croyaient en une divinité « là-bas », ou « là-haut »,

[1] Moscati pp.180, 202, planche 6 ; Harden p.80, figures 24, 25, 31b

[2] Cooley p.17. Il est possible, cependant, que le motif traditionnel de la croix, porté par les Touaregs du Sahara, plus au sud, soit d'origine chrétienne (Gabus pp.63-67).

dieu invisible, véritable créateur du monde. La difficulté était de savoir comment entrer en relation avec lui.

Les citadins, à la même époque, se contentaient du culte des anciennes divinités païennes, et offraient des sacrifices à Saturne, ou à l'un des autres dieux : Mercure, dieu de l'éloquence et de l'habileté ; Mars, dieu de la guerre ; Vénus, déesse de l'amour ; Neptune, dieu de la mer, etc. D'autres rendaient un culte aux dieux des « religions à mystères », ainsi dénommées parce que leurs rites n'étaient révélés qu'aux initiés. Il s'agissait de dieux mi-humains, mi-animaux, et des mythes qui les concernaient. Le culte le plus populaire était sans doute le *Mithraïsme* dont les adeptes se plongeaient dans le bain vivifiant du sang d'un taureau rituellement égorgé. Un trait commun à ces religions était la mort et la résurrection du dieu. Les divinités principales allaient souvent par couples, mâle et femelle, l'un mourant, l'autre aidant à la résurrection. Mort et résurrection coïncidaient généralement avec les équinoxes d'automne et de printemps, et symbolisaient la fin de l'année écoulée et la naissance de l'année nouvelle. Les adeptes tentaient, à l'aide de banquets, de beuveries et de rites sexuels, de garantir leur propre immortalité, et de rendre leurs terres et leurs champs fertiles. Cependant, nombreux étaient ceux qui commençaient à penser que la grossièreté des religions à mystères était indigne des sublimes mystères qu'ils pressentaient dans la nature et l'univers. L'histoire des dieux ne semblait guère à la hauteur des forces du bien et du mal qu'ils discernaient dans le cœur de l'homme, et dans le monde qui les entourait – car les dieux ne se comportaient pas de façon moins cruelle ou débauchée que leurs adorateurs.

Au début de l'époque romaine, l'homme était avant tout intrigué par la nature passagère de toute chose, et aspirait avec avidité à la vie et à l'immortalité. Corruption et disparition inévitables semblaient être le destin de tout ce qui existait. Les bonnes choses ne semblaient jamais durer, l'humanité semblait vouée à l'anéantissement. Le cœur des hommes et des femmes abritait un grand espoir de victoire sur le vieil ennemi, la mort, et un désir fou de vie après la mort, de maintien en vie de tout ce qui était noble et vrai. Depuis Platon, les philosophes n'avaient pu donner plus qu'une réponse incertaine aux questions angoissées de l'homme. Les religions à mystères offraient davantage d'espérance, mais elles étaient nombreuses et variées ; et cette multiplicité même prouvait aux plus intelligents que ces mystères se situaient encore dans le crépuscule de l'imaginaire mythique, et non dans la lumière éclatante de faits avérés. Les cœurs assoiffés réclamaient un message d'espoir et de certitude renouvelés. Et lorsque ce message les atteignit, ce fut, pour beaucoup d'hommes et de femmes honnêtes et réfléchis, un soulagement immense, tout autant dans les villas et palais des villes, que dans les villages de la campagne que hantaient les esprits.[1]

* * *

Car voici que, dans les rues et sur les places des marchés, arrivaient des voyageurs parlant du ton assuré de témoins oculaires, ou d'hommes qui venaient de rencontrer et d'interroger des témoins oculaires. Ils

[1] Frend, *The Donatist Church* pp.94-111 « La puissance des esprits malins ne pouvait être neutralisée qu'en accédant à une connaissance secrète accordée à l'humanité par un Sauveur qui soit lui-même plus fort que la mort. La clé de l'immortalité offerte par… le christianisme était menacée par des dangers démoniaques dépassant leur compréhension » (Frend *TDC* pp.94-95). Bainton analyse le paganisme romain pp.71-112 ; Green pp.134-199 ; Foakes-Jackson pp.180-197.

n’annonçaient pas de vagues théories ou des divinités mythiques, mais des faits concrets et des événements récents, accomplis en un lieu et une époque identifiés. Ils présentaient un Enseignant remarquable, dont la sagesse, la pureté et le pouvoir de transformer les méchants et les faibles, démontraient sa supériorité sur tous les sages des temps passés. Il avait parlé du seul vrai Dieu (la cause première, le grand ordonnateur) comme s’il le connaissait personnellement. Ses journées surchargées s’étaient déroulées au milieu de foules bruyantes, remuantes, qui le pressaient, et pourtant, il était resté indemne de toute souillure morale, offrant aide, conseil et réconfort à chacun. Son enseignement allait droit au cœur, révélant la culpabilité et la honte de la nature humaine, s’adressant aux besoins et aux attentes de l’humanité tout entière. Mais plus encore que son enseignement, c’était sa personnalité qui en faisait le « sage parfait ». Il avait supporté patiemment la méchanceté d’hommes iniques, se soumettant paisiblement à un procès truqué et à une mort ignoble. Puis, à leur grand étonnement, cet homme innocent avait incarné sous leurs yeux le vieux récit du dieu qui meurt et ressuscite – non plus un conte fantaisiste cette fois, mais un fait avéré. Il s’était effectivement relevé du tombeau, et son tombeau vide en était encore la preuve. Il avait accompli réellement ce dont les ancêtres n’avaient fait que rêver. Et il était clair que le sacrifice de cette vie innocente pesait beaucoup plus lourd qu’un futile geste pieux. D’après leurs dires, en mourant, il avait enduré en son propre corps le châtiment divin pour le péché du monde, libérant les hommes de la condamnation à mort, et de la menace de l’enfer qui pèse sur chaque génération de pécheurs. Le clou du message, c’était ceci : quiconque mettait sa confiance dans cet être d’apparence divine devenait participant de sa pureté morale, de sa profonde sagesse et de son immortalité. Oubliées, les divinités mythiques bizarres de l’antiquité, leurs exigences médiocres et égoïstes ! Lui s’était révélé à leur génération, et surpassait de loin tous ces mythes discrédités. Il se nommait « le Seigneur Jésus Christ ».

Le simple récit de ces événements et de leur signification suscita un immense intérêt dans les ports méditerranéens d’Afrique du Nord. Mais qu’en était-il des populations de l’intérieur des terres, ignorantes de la quête d’immortalité des philosophes et des idéaux éthiques des penseurs grecs, esclaves des esprits malins habitant rochers et sources ? Que pourrait bien signifier l’Évangile pour ces gens de la campagne ?

Nous supposons que les premiers chrétiens leur transmirent un message haut en couleurs et convaincant. Les visiteurs affirmèrent que le Seul Grand Dieu, créateur du ciel, de la terre, et de toutes choses visibles et invisibles, s’était introduit dans leur univers. Il avait envoyé un homme puissant, un sauveur céleste, capable de calmer la tempête déchaînée, de guérir les malades et de ressusciter les morts. Les esprits mauvais les plus repoussants s’enfuyaient devant lui, et il détenait une autorité absolue sur les pouvoirs des ténèbres. Des foules s’attroupaient pour le voir, criaient leur joie car il délivrait corps et âmes de l’esclavage. Mais apparemment, les puissances du mal s’étaient liguées contre lui, s’étaient emparées de lui, avaient brisé son corps, l’avaient attaché à un poteau pour mourir en plein soleil. On avait déposé son corps dans une grotte taillée à même le rocher, et roulé une lourde pierre devant l’entrée. Mais un être pareil ne pouvait être soumis aux puissances terrestres. Trois jours plus tard, il s’était relevé de la mort, était sorti du tombeau, avait été vu vivant par des centaines de personnes, puis, majestueusement, royalement, était monté dans le ciel bleu dominant leur ville.

Alors quel était le sens de tout cela ? – la libération glorieuse des puissances des ténèbres, la paix tant attendue, enfin ! De son vivant, il avait ôté le joug des maladies, des angoisses et de l’oppression. Dans sa

mort, il avait pris sur lui la détresse d'un monde déchu. En ressuscitant, il avait renversé et écrasé pour toujours les puissances du mal. Et ces voyageurs intrépides annonçaient que, maintenant, ce grand Sauveur était vivant, et que son Esprit de force et de pureté ne résidait pas du tout dans les rochers et les cavernes, mais bien en ceux qui croyaient en lui. Et, ajoutaient-ils, si vous aussi implorez son aide, si vous mettez votre confiance en lui, vous trouverez en son tendre amour un abri infaillible et une protection sûre. Croyez-le ! Le Seigneur des esprits est infiniment bon ! Et par lui vous pourrez connaître le Dieu suprême, le créateur de toutes les merveilles de la nature. Et votre vie ne sera plus jamais la même.

4. Trésors et voyageurs

Il était fréquent que des commerçants venus d'Orient fassent escale dans les ports d'Afrique du Nord, au fil de leurs longs trajets sur la Méditerranée. Ces vaisseaux chargés de marchandises de Chypre, Jérusalem, Damas et Alexandrie, avaient souvent des passagers à bord, en nombre non négligeable, comme le récit des voyages de l'apôtre Paul nous l'indique dans les Actes des Apôtres. On n'y trouvait pas seulement des marchands mais aussi des fonctionnaires et des administrateurs romains, qui faisaient une plus courte traversée depuis la capitale impériale en Italie jusqu'à la province africaine. Carthage n'était qu'à trois jours par mer de Rome.

Bon nombre de ces itinéraires marins remontaient à l'époque phénicienne, et étaient bien connus et très fréquentés dès les premier et second siècles de notre ère. Les côtes d'Afrique du Nord, peuplées de façon très diverse, étaient vastes et accessibles. Elles ont dû attirer irrésistiblement les chrétiens de Palestine et d'Europe du Sud, qui priaient et recherchaient la volonté de Dieu, animés qu'ils étaient du zèle de leur foi toute fraîche, et désireux de la partager avec d'autres.

En fait, un certain nombre de Nord-Africains avaient déjà fait cette merveilleuse découverte. Des Libyens – Juifs de race ou convertis – avaient assisté, le jour de Pentecôte, au point de départ de l'Église chrétienne. Parmi la foule qui entendit Pierre prêcher l'Évangile du salut pour la première fois, des Nord-Africains firent certainement partie des trois mille qui crurent.[1]

Mais même avant cela, nous rencontrons Simon de Cyrène (port libyen proche de l'actuel Benghazi) portant la croix de Jésus. Il est fort probable qu'il soit devenu croyant, car ses deux fils Alexandre et Rufus semblaient familiers du cercle d'amis pour qui l'Évangile de Marc fut écrit.[2]

Quelques semaines après la mort de Christ, quelques Cyréniens de la Synagogue des Affranchis ont rencontré Étienne. Rencontre mémorable sans doute : « ils ne pouvaient pas lui résister, car il parlait avec la sagesse que lui donnait l'Esprit Saint »[3]. Plusieurs jours après, accompagnés par le jeune Saul de Tarse, ils entendirent Étienne exposer avec force le message des Écritures de l'Ancien Testament, et assistèrent à son martyre. Et peu de temps après, nous trouvons la mention de croyants de Cyrène et de Chypre. Non seulement ils étaient devenus chrétiens, mais ils avaient même entrepris courageusement de prêcher l'Évangile de Christ aux Juifs comme aux païens. Ils « se rendirent à Antioche et s'adressèrent aussi à des non-Juifs en leur annonçant la Bonne Nouvelle du Seigneur Jésus. »[4]. Leur ville d'origine, Cyrène, était un port florissant où se mêlaient Juifs, Phéniciens, Imazighen, et toutes sortes de visiteurs de toutes les rives méditerranéennes. L'arrière-plan cosmopolite de ces premiers croyants africains a certainement contribué à les ouvrir aux autres races au milieu desquelles ils vivaient. Ce furent les premiers missionnaires trans-culturels de l'Église chrétienne. On a retrouvé à Cyrène, au milieu du cimetière juif, des tombes chrétiennes très anciennes – preuve que ces croyants libyens, rentrant chez eux, avaient

---

[1] Actes 2:10

[2] Marc 15:21 ; Romains 16:13 Ne pas confondre Cyrène avec le poste musulman plus tardif de Kairouan, près de Sousse en Tunisie. Les deux sites portent le même nom arabe.

[3] Actes 6:10

[4] Actes 11:20

apporté leur foi nouvelle en Afrique du Nord.[1]

L'Évangile se répandait alors dans toutes les directions. Tertullien mentionne des contacts anciens entre Africains et chrétiens de Rome.[2] Il est donc probable que l'Évangile ait progressé à la fois vers l'Ouest à partir de la Palestine et d'Alexandrie, et vers le Sud à partir de l'Italie, atteignant probablement tous les ports principaux d'Afrique méditerranéenne cinquante ans après la mort du Christ.

À ces Libyens qui rapportèrent les premiers les nouvelles de cette remarquable Pentecôte, firent très vite suite d'autres qui avaient un peu prolongé leur séjour à Jérusalem, et en avaient profité pour frayer un peu avec les apôtres et les autres chrétiens là-bas. « Chaque jour, régulièrement, ils se réunissaient dans le temple... s'appliquaient fidèlement à écouter l'enseignement que donnaient les apôtres, à vivre dans la communion fraternelle, à prendre part aux repas communautaires et à participer aux prières. »[3]. La plupart de ces hommes et femmes avaient été dispersés après la mort d'Étienne, et étaient tout naturellement revenus chez eux, en Afrique. Ces derniers arrivés apportaient des nouvelles récentes de conversions étonnantes, de la miraculeuse libération de prison de Pierre, des terribles conséquences du mensonge d'Ananias et Saphira, de guérisons remarquables, du témoignage héroïque d'Étienne, de la conversion stupéfiante de Saul, le grand ennemi de la foi chrétienne.

Un peu plus tard, on apprit sur la côte libyenne que Pierre avait visité un centurion romain, et que les païens de sa maisonnée avaient reçu le salut de Dieu et le don de l'Esprit Saint, tout comme les Juifs. Les païens d'Afrique du Nord – Romains et Imazighen – allaient apprendre avec grand intérêt que les apôtres et les anciens de Jérusalem avaient accueilli des hommes et des femmes comme eux dans l'Église du Christ.

* * *

La vitalité, l'enthousiasme, de ces premiers croyants sont des plus impressionnants. Le célèbre historien Eusèbe de Césarée (263-339) parle ici du début du second siècle : « Vers cette époque-là, de nombreux chrétiens avaient l'esprit saisi par l'Écriture Sainte, et aspiraient à la perfection. Leur premier geste, en obéissance à l'enseignement de leur Sauveur, était de vendre tous leurs biens et de les redistribuer aux pauvres. Puis, quittant leurs foyers, ils se lançaient dans l'œuvre d'évangélistes, déterminés à prêcher la parole de la foi à ceux qui n'en avaient encore pas entendu parler, et à leur transmettre les livres des divins Évangiles. Ils se contentaient de poser les fondations de la foi dans ces contrées étrangères. Ils désignaient alors d'autres pasteurs, et leur confiaient la responsabilité d'édifier ceux qu'ils n'avaient fait qu'introduire à la foi. Puis ils partaient pour d'autres pays, d'autres nations, avec la grâce et l'aide de Dieu. »[4]

Imaginons ces hommes et femmes intrépides débarquant en Afrique, remplis d'espoir et d'attentes. Ils se tiennent sur le quai, lèvent les yeux vers les bâtiments pataudς de la ville, ruisselants de lumière matinale, se demandant dans lequel ils trouveraient un frère ou une sœur en Christ, et lequel pourrait

[1] Latourette, vol. II, pp.97 et suivantes ; Neill p.37

[2] *De Praescriptione Haereticorum* 36

[3] Actes 2:46, 42

[4] *Historia Eccles*. III, 37:2-3 (Série éd. Schaff, *Nicene & Post-Nicene Fathers* 2, vol. 1)

devenir un lieu de culte et de prière. Ces tout premiers voyageurs chrétiens n'arrivaient pas seulement en témoins directs de la vie et de l'enseignement des apôtres et de Jésus lui-même, mais apportaient dans leurs bagages leurs propres copies manuscrites des précieuses Saintes Écritures – peut-être l'Évangile de Marc, ou une des lettres de Paul – presque certainement écrites en grec. C'est dans cette langue en effet que sont les premiers manuscrits chrétiens trouvés en Afrique du Nord.[1]

Ils imitèrent peut-être Paul et se rendirent d'abord dans la communauté hébraïque locale. Les Juifs d'Afrique du Nord connaissaient déjà le Dieu véritable, Créateur de toutes choses. Et ils attendaient le vrai Messie qu'il avait promis d'envoyer. Ils trouveraient peut-être parmi ces vieilles familles juives des cœurs prêts à recevoir Jésus comme le Sauveur attendu de longue date. Ce fut le cas de certains, nous le savons, mais d'autres refusèrent de croire. Comme Paul, les voyageurs chrétiens se tournèrent alors vers les païens avec leurs préceptes éthiques creux, et leurs idoles de bois ou de pierre. Les écrivains du premier siècle consacrent beaucoup plus de temps aux questions et objections soulevées par les Juifs que les apologètes des deuxième et troisième siècles, car à cette époque, la plupart des convertis étaient d'origine, non plus juive, mais païenne.

* * *

Il serait fascinant de savoir plus précisément où les premiers croyants ont entendu l'Évangile, et comment ils ont commencé à se réunir pour se former et s'encourager les uns les autres. Ils se rassemblaient peut-être quotidiennement chez l'un ou chez l'autre pour débattre des implications de cette nouvelle façon de vivre, et pour lire ces rares fragments des Écritures circulant autour de la Méditerranée qui arrivaient jusqu'à eux. L'arrivée d'un chrétien de Palestine ou d'Asie mineure devait faire l'objet de grandes joies. Ils devaient se passer le mot, et, une fois rassemblés autour de lui, le bombarder de questions quant à sa compréhension de la foi, et sa connaissance d'autres églises. Avait-il rencontré Pierre ? Quel était l'avis de Paul sur ceci ? Et de Jacques sur cela ? Jean était-il toujours en prison à Patmos ? Ces visiteurs apportaient peut-être des portions des Écritures dont on faisait lecture à voix haute à toute l'assemblée, ou leur apprenaient les cantiques chantés à Jérusalem ou à Antioche. Ils prêtaient certainement une oreille sympathique aux problèmes et aux questions que leurs nouveaux frères et sœurs rencontraient dans leur volonté de mettre leur foi en pratique, et de l'expliquer à leurs familles et voisins ; et ils leur prodiguaient des conseils et des recommandations spirituelles.

Ces premiers croyants africains n'ont pas eu l'idée de nous laisser un témoignage de leurs activités. Ils n'ont rien construit de remarquable, n'ont pas suscité d'historiens assez célèbres pour rendre compte de leurs croyances et pratiques. Mais nous avons une preuve extraordinaire de l'efficacité de leur témoignage

[1] Latourette, vol. I, p.92. Il n'y a pas de preuve avérée qu'un des douze apôtres du Christ, Simon le Cananéen, ait prêché largement en Afrique du Nord avant de partir pour la Grande Bretagne où il mourrait en martyr. (McBirnie, *The Search for the Twelve Apostles*, pp.211-213) On ne trouve mention de ce voyage présumé que dans un document du neuvième siècle émanant de Constantinople (Istamboul) et dans un texte obscur attribué à un Dirigeant du quatrième siècle en Palestine. Si Simon avait prêché en Afrique, il est difficile de croire que des auteurs africains plus anciens, comme Tertullien, n'y auraient fait aucune référence en parlant des origines de leurs églises. Les premiers chrétiens nord-africains n'avaient apparemment jamais entendu parler de ce séjour, ce qui lui ôte toute crédibilité.

dans la taille et la maturité des communautés chrétiennes en place lorsque le voile fut levé quelques cent ans plus tard.[1] En effet, pour le premier siècle, nous n'avons trace que d'une communauté chrétienne clairement établie à l'ouest de l'Égypte, celle de Cyrène. Par contre, vers l'an 200, on connaît l'existence de nombreuses églises solides et florissantes dans les actuelles Tunisie et Algérie.[2]

* * *

La Bonne Nouvelle se répandait comme un incendie de forêt à travers les plaines côtières d'Afrique du Nord, comme en Palestine. De plus en plus de gens entendaient l'Évangile et le recevaient « avec joie et simplicité de cœur... ils louaient Dieu et ils étaient estimés par tout le monde. »[3]. Le message passait de l'un à l'autre, entre voisins, et c'était bel et bien une bonne nouvelle : l'amour de Dieu pour l'homme, démontré de façon convaincante, sans obligation politique ou commerciale. L'homme restait libre. En fait, il découvrait une liberté jamais expérimentée : libéré de l'emprise de mythes discrédités, de l'immoralité, et de la soumission à des dieux mesquins et capricieux. Grâce à ce message, ils pouvaient tenir la tête haute, sûrs d'eux, fiers d'appartenir à une communauté nouvelle et florissante, fondée sur les principes admirables de l'amour, la confiance et l'honnêteté. « Les portes fermées s'ouvrirent, et la lumière brilla dans les ténèbres »[4] : c'est ce qu'écrivit Cyprien, né dans une famille païenne de Carthage vers l'an 200, et mort cinquante ans plus tard, un des chrétiens les plus connus de tous les temps.

L'enseignement de Christ est marqué par une égalité essentielle qui met tout le monde au même plan. Personne n'est meilleur ou ne vaut plus qu'un autre puisque tous sont créés par le même Dieu, et jugés selon les mêmes critères. Tous ceux qui s'engagent sur le chemin de la vie éternelle sont aimés de Dieu et bienvenus dans la communion de son peuple. Bien des hommes et des femmes ont dû être attirés par ce principe d'égalité chrétienne. Toute personne, qu'elle soit humbles d'origine, et méprisée dans sa ville ou dans son école, pouvait participer aux rencontres de l'église en tant qu'enfant de Dieu, côtoyant les plus nobles et les plus riches du pays. Et même, grâce à la sanctification de sa vie et à la fermeté de son témoignage à l'heure de l'épreuve, il pouvait les surpasser, et gagner dans l'église un respect que le monde ne lui accorderait jamais. Tout comme pour son maître, pour la communauté chrétienne « il ne s'agit pas de ce que l'homme considère ; l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais l'Éternel regarde

---

[1] Après l'âge apostolique, les premiers chrétiens africains dont les noms apparaissent dans des documents historiques sont les martyrs scillitains, présentés au chapitre 9, et un certain Victor, né en Afrique proconsulaire et qui avait rempli la fonction de Dirigeant de l'église à Rome pendant treize ans (185-198). Ce qui lui doit sa notoriété, c'est son insistance sur le fait que Pâques soit célébré chaque année un dimanche, quelle que soit la date dans le mois, ce qui est devenu la tradition chrétienne de toutes les églises. Mais nous ne savons ni de quelle ville il était originaire, ni comment il en était arrivé à suivre la voie du Christ, ni les liens qu'il a entretenus avec son pays natif.

[2] Il se peut que certaines tombes du cimetière juif d'Hadrumetum (à Sousse), datées de l'an 50 ou 60, soient chrétiennes plutôt que juives, mais ceci n'a pas été fermement démontré. On sait qu'ont existé des églises du deuxième siècle à Carthage (Tunisie), à Sitifis, Lambaesis, Madaura (Sétif, Tazoult, Mdaourouch en Algérie), Uthma, Thuburbo, Minus et Thysdrus (toutes en Tunisie) et Leptis Magna (en Libye). Cooley p.29

[3] Actes 2:47

[4] *Ad Donatum* 4

au cœur. »[1]. La foi chrétienne a dû permettre de se sentir dignes et pleins d'assurance à plusieurs qui, sinon, auraient bredouillé en bas de l'échelle, tentant de s'élever dans la société. Ainsi cette foi vibrante et irrésistible déferla sur l'Afrique du Nord.

* * *

Ces groupes de chrétiens croissaient en effet tellement qu'en une ou deux générations après l'arrivée de l'Évangile en Afrique du Nord, il y en avait dans presque toutes les villes côtières. L'évangélisation était conquérante, dynamique et créatrice. Et en environ cent cinquante ans, les églises à Carthage, à Cyrène et ailleurs étaient prêtes à prendre place parmi les grands centres de la première Église si souvent cités dans les Actes des Apôtres : Antioche, Éphèse et Philippe.

Lorsque Tertullien adresse son « Apologie » aux gouverneurs romains en l'an 198, les églises qu'il décrit se réunissent régulièrement pour le culte et l'enseignement. Elles ont des responsables reconnus, et subviennent aux besoins des veuves et des orphelins. Elles ont leurs propres cimetières et leurs propres lieux de rencontre. Les chrétiens ne sont aucunement une minorité mal connue ou sans influence. « Nous n'avons commencé qu'hier », écrit Tertullien, « et pourtant nous avons occupé tous vos domaines : villes, îles, châteaux, bourgades, marchés, même vos camps militaires, vos entreprises, le palais, le sénat, le forum. »[2] Et quinze ans plus tard, c'est d'une croissance encore plus marquée qu'il témoigne : « Nous sommes une grande multitude, presque majoritaire dans chaque ville. »[3]

En si peu de temps, l'Évangile avait pénétré tous les niveaux de la société, et mis sa marque sur chaque domaine de l'existence. En 256, des représentants d'environ cinquante églises de la seule province d'Afrique proconsulaire, et vingt autres de Numidie, assistèrent à une conférence à Carthage. Cinquante ans plus tard, il y en avait encore davantage, et des documents attestent que les chrétiens étaient majoritaires dans toute la province d'Afrique, à l'exception de la péninsule de Cap Bon près de Tunis. On trouvait des communautés chrétiennes florissantes au nord du Maroc, près de Tanger, et plusieurs en partant vers l'est sur la côte libyenne. Ce taux de croissance extraordinaire reflète à la fois la puissance du message et l'énergie des messagers. Les champs étaient mûrs pour la récolte, et les moissonneurs maniaient la faucille allègrement.[4]

La vigne chrétienne envahissait rapidement la treille de la civilisation romaine, et ses pousses prospéraient lentement mais sûrement en direction des tribus de l'intérieur, des fermiers et bergers de l'Afrique du Nord amazighe.

* * *

La *pax romana* – cette période de paix, stabilité politique et prospérité économique assurée par la domination romaine – a sans aucun doute profité au christianisme. L'Afrique était alors une province très

[1] 1 Samuel 16:7 (Segond 1997)

[2] *Apologeticus* 37, 4

[3] *Ad Scapulam* 2

[4] Allusion à Jean 4:35

prospère. Elle n'avait que rarement connu le genre de guerre locale qui ravageait l'Europe du Sud. On pouvait y voyager à peu près en sécurité, et y trouver assez facilement des moyens de subsistance. Les habitants étaient ouverts aux idées nouvelles, ne ployaient pas sous le poids de la misère, des conflits et menaces qui, sinon, auraient pu les rendre méfiants et repliés sur leurs propres soucis. Les autorités romaines n'appréciaient peut-être pas la prédication chrétienne, mais au moins elles garantissaient le droit de chacun à une justice rigoureuse, et les protégeaient d'une vindicte populaire possible.

Ceci dit, même si la *pax romana* apportait son concours à la propagation de l'Évangile, les évangélistes chrétiens ne se limitaient absolument pas aux zones contrôlées par Rome. Au contraire, ces hommes et femmes courageux s'aventuraient bien au-delà des limites de l'Empire, comptant sur la protection, non des autorités impériales, mais du Dieu vivant ; au service du Christ, et non de la civilisation ; n'apportant pas des armes ou des marchandises, mais la bonne nouvelle de l'amour de Dieu pour les hommes. L'Évangile pénétra le pays beaucoup plus profondément que l'influence romaine. Tertullien parle avec enthousiasme de la conversion « des diverses tribus de Gétules (Imazighen), et des Maures, inaccessibles aux Romains, mais assujettis à Christ. »[1] On trouve effectivement des restes de bâtiments d'églises dans des hameaux reculés dont les documents romains n'ont aucune trace.[2] On fit ériger des épitaphes et des inscriptions honorant des agriculteurs ou des princes chrétiens, bien au-delà des frontières de l'administration romaine. L'amour de Dieu n'est pas lié par des contraintes humaines, et ceux qui sont remplis de cet amour le propageront jusqu'aux extrémités du monde.

---

[1] *Adversus Judaeos* 7

[2] Camps p.175

Deuxième Partie :

L'ÉPOQUE DE TERTULLIEN

(fin 2e et début 3e siècles)

5. La vie chrétienne

« L'Église chrétienne est un cas unique. C'est l'organisation, ou l'ensemble d'organisations, le plus ancien sur la planète. Aucune autre religion n'a créé une institution qui lui soit semblable. Le Judaïsme, à qui elle doit énormément, a donné naissance à une communauté éparpillée, comme elle, dans toutes sortes de pays. Cependant, le Judaïsme s'identifie autant à la race qu'à la pratique religieuse. Les églises chrétiennes par contre, ont recruté dans toutes les races, et le lien qui les unit n'est pas un lien de sang. »[1]

Alors qu'est-ce qui unit des personnes aussi différentes ? Est-ce leur soumission aux lois et décrets d'une autorité ecclésiastique ? Ou quelque chose de moins tangible ? Qu'est-ce que l'Église en fait ? Est-ce la même chose aujourd'hui qu'autrefois ? A-t-elle gagné, ou perdu quelque chose avec le temps ? L'Église est-elle une organisation, ou simplement une idée, une vision ?

Latourette parle des grands principes qui ont inspiré ses débuts : « Dès le départ, elle a visé un projet apparemment inspiré directement par l'exemple de Jésus lui-même, celui du pasteur ou du berger. » Elle s'est entièrement consacrée au « soin des personnes, à un idéal d'amour et d'altruisme pour s'efforcer de les amener à ce que le chrétien considère comme la vie la plus valable, et de les aider à la développer en eux. »[2]

La première église à Jérusalem, d'après ce que nous en montrent les Actes des Apôtres, était une communauté généreuse de ce type. Telle une famille nombreuse, elle comprenait des gens de tous âges, qui se connaissaient bien, s'aimaient et se soutenaient dans les vicissitudes de la vie de tous les jours. Ils se retrouvaient chaque jour dans le Temple, ils mangeaient ensemble dans leurs maisons, « avec joie et simplicité de cœur », ils s'enseignaient et s'encourageaient l'un l'autre, priaient ensemble, et rendaient grâce à Dieu pour sa miséricorde à leur égard.[3] Ils accueillaient dans leur sein tous ceux qui étaient prêts à suivre leur Maître. La population de Jérusalem éprouvait à leur égard une certaine crainte, et se gardait de les fréquenter trop légèrement ; était-ce le fruit de leurs stricts principes moraux, ou des miracles accomplis parmi eux ? Voici ce que nous lisons : « personne d'autre n'osait se joindre à eux, et pourtant le peuple les estimait beaucoup. Une foule de plus en plus nombreuse d'hommes et de femmes croyaient au Seigneur et s'ajoutaient à leur groupe. »[4]

Pourtant, en très peu de temps, les membres de cette communauté plutôt fermée allaient être appelés à porter la bonne nouvelle en Judée, Samarie, et, quelques années plus tard, jusqu'aux extrémités de la terre.[5] Nombreux furent les habitants de ces contrées lointaines qui accueillirent le message avec joie. Ainsi naquirent de nombreux groupes de chrétiens, le long des côtes méditerranéennes, en Europe, en Asie Mineure, et même plus loin. Et eux aussi se rassemblaient pour partager l'enseignement et l'encouragement, tous comme les chrétiens de Jérusalem.

---

[1] Latourette, vol. I, p.251

[2] Latourette, vol. I, p.252

[3] Actes 2:42-47

[4] Actes 5:13-14

[5] Actes 1:8 (Segond 1997)

* * *

À cette époque-là, leur unité, en dehors du groupe local, était plus théorique qu'autre chose : ils étaient trop disséminés pour avoir des contacts faciles ou fréquents avec des croyants ailleurs. Mais progressivement, les liens entre chrétiens d'une même ville, et avec ceux de la ville voisine, se renforcèrent. Ils vivaient dans un environnement semblable, rencontraient les mêmes problèmes, jouissaient des mêmes facilités. Ils se déplaçaient pour commerce ou affaires, et discutaient tout naturellement de préoccupations ou sujets communs. Et la préoccupation prioritaire était sans doute : comment vivre en serviteurs du Christ dans cette société idolâtre, comment éviter de se compromettre dans les tentations et les vices d'une ville païenne, comment gagner amis et voisins à la cause de la Vérité ?

Chrétiens et païens se côtoyaient en Afrique du Nord, tout comme en Asie et Europe. On trouve souvent, dans ces villes, un lieu de culte chrétien en pierres à côté d'un sanctuaire de Mithras, ou face à un temple païen. À la campagne, on trouve des pierres tombales chrétiennes sur des sites dédiés par ailleurs aux dieux locaux. Pour leurs habitations également, les chrétiens voisinaient avec des païens, ils ne formaient pas de quartiers réservés.

Ce n'était donc pas par les lieux qu'ils occupaient que les chrétiens se distinguaient des païens, mais par leur façon de vivre. Ils essayaient d'être la lampe qui apporte lumière et espoir à toute la ville, le sel qui lui donne sa saveur. Ils supportaient patiemment leurs voisins païens, entretenaient des relations honnêtes avec eux, et s'efforçaient d'éviter toute cause de conflit. Ils prenaient au sérieux l'ancien commandement « tu aimeras ton prochain comme toi-même », et c'est cet amour qui les contraignait à parler du salut en Christ dès que l'occasion se présentait.[1] Ils prouvaient la réalité de leur foi par la qualité de leur vie, n'ayant pas honte d'être identifiés comme chrétiens, mais prêts à expliquer la vérité de Dieu à tous ceux qui désiraient l'entendre.

* * *

La population d'Afrique du Nord était essentiellement constituée de trois catégories de gens, toutes représentées dans les églises. Les Imazighen étaient de loin les plus nombreux. Puis il y avait les Phéniciens avec qui ils avaient contracté des alliances, et qui formaient une classe d'artisans et de commerçants dans les bourgs et les villes. Enfin les Romains d'Italie, aristocrates, propriétaires de vastes exploitations agricoles, qui représentaient l'élite urbaine. Mais dans l'église, tous étaient frères et sœurs, membres d'une famille qui passait outre aux barrières de races, de langues et de classes sociales. Ils

[1] Marc 12:31 ; voir aussi Éphésiens 4:25, Romains 15:2. « Une fois établi, le christianisme s'est auto-propagé, il s'est développé naturellement de l'intérieur. Il a attiré des gens par le simple fait d'exister, lampe brillant dans l'obscurité, illuminant les ténèbres. Il n'y avait pas de missionnaires professionnels, consacrant leur vie entière à la tâche d'évangélisation, mais chaque communauté était une société missionnaire, chaque chrétien était un missionnaire, brûlant de l'amour de Christ, et du désir ardent de convertir ses contemporains. » (Schaff, *History of the Christian Church* (*HOTCC*) vol. II, p.20) L'empereur païen Julien (361-363) a attribué à trois causes la popularité précoce et la croissance rapide du christianisme : charité, honnêteté, et soins rendus aux morts (le fait d'accorder aux pauvres des rites funéraires décents) (Schaff, *HOTCC*, vol. II, p.381)

avaient des relations amicales avec les Juifs, et après les fortes controverses dont témoigne le Nouveau Testament, il s'était installé une tolérance et un respect mutuels, même si les chrétiens n'avaient pas abandonné l'espoir de gagner les Juifs à la foi.

Mais de toute évidence, les amitiés les plus solides les liaient à ceux qui leur ressemblaient. Au sein de leur propre communauté, les chrétiens cherchaient à vivre selon les commandements de Jésus, en étant serviteurs les uns des autres, comme Christ avait servi et lavé les pieds de ses disciples. L'Église n'entreprit pas de changer la société. Sa stratégie était plutôt d'attirer les gens dans son sein, et de transformer l'attitude et les valeurs de ses membres. Ce qui était primordial, c'était le salut de la personne. Leur vœu le plus cher était que des hommes et des femmes se réconcilient avec Dieu, et vivent alors chaque jour en harmonie avec lui. Ce n'est que lorsqu'ils tentaient de venir en aide à des gens, que ces premiers chrétiens contestaient des traits de la société qui leur étaient préjudiciables. De toute évidence, le Nouveau Testament, et surtout les paroles de Jésus, instauraient des idéaux qui, s'ils avaient été complètement suivis par tous les hommes, auraient révolutionné la société. Et d'ailleurs, beaucoup de dirigeants païens voyaient clairement les implications possibles de cet enseignement s'il venait à être adopté par un grand nombre. Il saperait les fondements, déchirerait le tissu social de l'époque.

* * *

Par exemple, les églises ne dénoncèrent pas officiellement l'institution de l'esclavage, ou les luttes traditionnelles barbares entre gladiateurs. Mais les chrétiens qui possédaient des esclaves étaient exhortés à les traiter décemment, comme ils auraient voulu que leur Maître céleste les traite.[1] Quant aux esclaves chrétiens, ils devaient rendre à leur maître terrestre un service honnête, tel une offrande acceptable et agréée de Dieu.[2] En réalité, de nombreux chrétiens choisirent d'affranchir leurs propres esclaves. Mais esclaves et maîtres chrétiens étaient heureux d'avoir, les uns, un maître charitable, les autres des esclaves honnêtes. « Combien d'esclaves nous connaissons, pourvus de tout, alors que des hommes libres sont réduits à la mendicité », disait Augustin deux cents ans plus tard.[3]

L'Afrique du Nord romaine ne connaissait pas alors un trafic d'esclaves comparable à ce qu'il devint par la suite. La plupart des esclaves de l'Empire romain étaient d'origine grecque ou d'Europe du nord. Les Imazighen eux-mêmes ne subissaient pas l'esclavage, sauf en de très rares exceptions. Mais un esclave devenant croyant était encouragé à ne pas se dresser brutalement contre cet état de fait. La conversion ne le dispensait pas des contraintes légales qui pesaient sur lui. Il espérait sans doute gagner son affranchissement, mais en attendant, il lui fallait supporter patiemment son sort. « Il faut que chacun demeure dans la condition où il était lorsque Dieu l'a appelé. Étais-tu esclave quand Dieu t'a appelé ? Ne t'en inquiète pas ; mais si une occasion se présente pour toi de devenir libre, profites-en. Car l'esclave qui a été appelé par le Seigneur est un homme libéré qui dépend du Seigneur ; de même, l'homme libre qui a été appelé par le Christ est son esclave. »[4]

---

[1] Éphésiens 6:9

[2] Éphésiens 6:5-8 ; Tite 2:9-10

[3] Hamman, *La Vie Quotidienne*, p.134

[4] 1 Corinthiens 7:20-22

Être esclave n'était pas une honte. Certains, surtout les Grecs, avaient une culture et une éducation plus poussées que leurs maîtres. Ils pouvaient aller et venir, de domaine en domaine, de rue en rue, très librement. Ambroise disait qu'un esclave pouvait fort bien surpasser son maître en caractère, être plus libre que lui qui était lié par Satan et le péché.

Le christianisme n'a donc pas essayé de susciter de la rancune, ni de fomenter des rébellions. Il enseignait au contraire à être heureux quelles que soient les circonstances.[1] Il n'a pas mené l'attaque contre le système de l'esclavage, ni critiqué publiquement quelque autre aspect du paganisme. Il a agi bien plus en profondeur. Le christianisme a initié une façon complètement nouvelle de considérer toutes les relations humaines – le premier devait être le dernier, et le plus grand, le serviteur de tous. Celui qui occupait une position humble était appelé à être élevé, et le Royaume des Cieux appartenait aux petits enfants. Un chrétien ne se souciait pas seulement de ses propres intérêts, mais de ceux des autres. Il tendait l'autre joue, faisait double trajet, priait pour ceux qui lui faisaient du mal. Bien souvent, un homme se rendait compte qu'il avait davantage en commun avec son esclave chrétien qu'avec sa propre famille païenne : ils partageaient une même foi, et les mêmes dangers qu'elle suscitait. Aux yeux de Dieu, et dans l'église, il n'y avait « ni Juif ni Grec…ni esclave ni libre… ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ-Jésus. »[2] Euelpistus, esclave de la maison impériale, comparut devant le tribunal, à Rome, au deuxième siècle, et lors de l'interrogatoire, il répondit : « Je suis esclave de l'empereur. Mais je suis aussi chrétien, car j'ai été affranchi par Jésus-Christ ! Par sa grâce, j'ai la même espérance que mes frères ! »[3]

Quelques esclaves ont même occupé des positions d'autorité dans la communauté chrétienne, certains ont été nommés dirigeants, partageant avec d'autres la responsabilité de leur église locale. Pour les chrétiens, c'était un privilège de prendre soin d'un esclave emprisonné ou persécuté pour sa foi en Christ, et ils faisaient assaut de dévouement en faveur de ceux qui avaient obtenu la couronne du martyr. Pareille démonstration d'amour envers l'esclave sonnait le glas du système qui l'avait humilié. L'Église n'a donc pas essayé d'abattre l'arbre de l'esclavage – ç'aurait été une tâche longue et périlleuse – elle s'est contentée d'en arracher l'écorce et de laisser mourir l'arbre.

* * *

Tant que les chrétiens n'étaient qu'une petite minorité, ils n'avaient guère de pouvoir contre le torrent de violence et de permissivité sexuelle qui traversait la société païenne ; quant à eux, ils s'en gardaient, tout autant que de la cruauté des jeux de l'amphithéâtre et de l'immoralité du monde des acteurs. Les autres pouvaient s'avilir ainsi, mais pas eux. Ils étaient « dans le monde », mais non « du monde », ils le savaient bien. Ils priaient les uns pour les autres, comme Jésus pour ses disciples : « Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du Mauvais. »[4] Néanmoins, comme ils croissaient en nombre

---

[1] Philippiens 4:4, 11-13 ; Genèse 39:20-23

[2] Galates 3:28 (Segond 1997)

[3] *Martyrium* (*Les véritables actes des martyrs*) 3 (Série éd. Roberts & Donaldson, *Ante-Nicene Fathers*, vol. 1, p.305) ; voir A. G. Hamman, *Les premiers martyrs de l'Église.*

[4] Jean 17:15

chaque année, les foules païennes qui s'attroupaient pour regarder le dernier spectacle à la mode, commencèrent à s'amenuiser, au point que l'on se mit à blâmer les chrétiens pour le déclin de la popularité des jeux et des théâtres.

Les églises ne tentèrent pas non plus de contester ou de saper le système inégal des classes sociales urbaines ou rurales. Ils croyaient que Dieu avait accordé des terres et des demeures à certains, des compétences à d'autres, ainsi que des dons personnels et celui d'éloquence. Mais ils imposaient un traitement égalitaire et respectueux de chacun. Ils ne craignaient pas les puissants, ne méprisaient pas les faibles. Ils craignaient Dieu seul, et aimaient tous les hommes. Tous recevaient une honnête mesure et étaient traités courtoisement, qu'ils soient pauvres et humbles, ou riches et puissants. Tous étaient également accueillis dans les réunions d'églises. « Vous ne devez pas…agir avec partialité à l'égard des autres », écrivait Jacques le frère de Jésus. « Supposez ceci : un homme riche portant un anneau d'or et des vêtements magnifiques entre dans votre assemblée ; un pauvre homme, aux vêtements usés, y entre aussi. Vous manifestez alors un respect particulier pour l'homme magnifiquement vêtu et vous lui dites : 'Veuillez vous asseoir ici, à cette place d'honneur' ; mais vous dites au pauvre : 'Toi, reste debout, ou assieds-toi là, par terre, à mes pieds.' Si tel est le cas, vous faites des distinctions entre vous et vous portez des jugements fondés sur de mauvaises raisons. »[1] Le caractère d'un homme importait beaucoup plus que sa richesse ou sa position sociale. Les tombes chrétiennes très anciennes portent rarement la mention du niveau social de la personne, même si les emblèmes ou les outils de son métier ornent soigneusement l'inscription familiale pleine d'affection.

* * *

Ces attitudes-là étaient absolument révolutionnaires, et touchaient le cœur de toute personne sensible. Mais les chrétiens n'étaient pas toujours en odeur de sainteté auprès de leurs concitoyens. Certains voyaient en eux un possible facteur de division, car ils n'étaient pas loin d'adopter un comportement autonome. On inculquait en permanence l'obligation de loyauté à l'idéal impérial, et quiconque semblait remettre en question cette coutume bien établie était soupçonné, non seulement de mettre en péril la paix de l'Empire romain, mais de menacer la civilisation même que celui-ci représentait.

Dans ses écrits qui datent de 150 ans après la mort de Christ, par exemple, Celse avait violemment critiqué les chrétiens qui refusaient de servir dans l'armée. Ils étaient une menace, disait-il : que se passerait-il si tout le monde suivait leur exemple ? L'Empire serait renversé par les barbares ! Origène reconnaissait qu'ils ne voulaient pas se battre, et il prenait la défense du pacifisme chrétien. Mais il faisait remarquer que leur but n'était pas de diviser la société, ni d'apporter leur soutien à une nation contre une autre, mais bien plutôt d'élever tous les hommes à un niveau moral bien plus haut, et même, si possible, d'éradiquer tout désir de se battre. Au même moment, Tertullien maintenait que les chrétiens, loin d'être sources de troubles, étaient en fait les meilleurs sujets de l'empereur, car ils refusaient de déclencher des insurrections ou des émeutes, et ne fomentaient jamais de complot contre les autorités. Au contraire, ils priaient Dieu pour que l'empereur bénéficie d'une longue vie et d'un règne paisible. Ils ne s'intéressaient

[1] Jacques 2:1-4

pas à la politique, et n'aspiraient aucunement au pouvoir du monde. Tout ce qu'ils voulaient, c'était qu'on les laisse en paix. Leur Maître avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi… »[1] Tertullien formulait cela très clairement dans le contexte nord-africain : « Quant à nous, toute ambition de gloire ou d'honneur s'est évaporée, nous n'avons aucun désir de nous organiser pour les conquérir. Rien n'est plus étranger à notre nature que les ruses politiques. Nous ne reconnaissons qu'une patrie universelle, le monde entier. »[2]

* * *

Les chrétiens n'étaient pas naïfs au point de penser que la société païenne dans son ensemble était prête à embrasser les idéaux chrétiens, ni que des moyens politiques pouvaient rapidement la débarrasser des vices inhérents à sa culture, ces vices si profitables à beaucoup. Leur but n'était pas de critiquer le système économique et social en place, mais d'indiquer aux individus une meilleure façon de vivre, d'instaurer une nouvelle communauté au sein de la société existante, dans laquelle les idéaux chrétiens seraient mis en pratique par des chrétiens authentiques.

En fait, la réputation de ces nouveaux groupes chrétiens reposait sur la pureté de leur comportement, visible pour tous. Ils devaient fortement se différencier de la culture urbaine de leur époque. Celle-ci était caractérisée par ses mœurs dépravées et son arrogance insultante d'une part ; et d'autre part par son obséquieuse servilité, ses jeux et ses concours sanglants, sa dureté et son indifférence envers les esclaves et les ouvriers qui y travaillaient. Ne nous imaginons pas que les premiers chrétiens étaient parfaits, mais du moins aspiraient-ils à la perfection. Ils accordaient une grande importance à l'intégrité et la compassion, et s'efforçaient d'aimer leurs prochains comme eux-mêmes. Ils étaient imparfaits, ils péchaient ; mais contrairement à leur entourage, ils reconnaissaient leurs fautes et tâchaient de les racheter. Des échecs, des manquements, il y en avait certainement autant que dans les églises du Nouveau Testament, mais ces premiers chrétiens nord-africains savaient comment régler ces problèmes et ils persévéraient plus que jamais à la suite du Christ.

Plus le ciel est sombre, plus les étoiles semblent briller. La bonté et l'honnêteté des chrétiens devaient paraître tout à fait extraordinaires au regard fatigué et rébarbatif de leurs voisins. Ils ne se plaignaient jamais, ils refusaient de s'impliquer dans des conflits, et étaient toujours prêts à aider qui en avait besoin. Lorsqu'ils se croisaient, ils parlaient sincèrement de leurs joies et de leurs chagrins ; ils se consolaient et priaient l'un pour l'autre. Tout en accomplissant leur travail, ils chantaient les cantiques spirituels qu'ils affectionnaient tant. Ils étaient reconnaissants en tout. Ils expérimentaient de toute évidence une vie bien supérieure à leurs voisins. « Vous faites partie du peuple de Dieu », leur disait-on. « Dieu vous a choisis et il vous aime. C'est pourquoi vous devez vous revêtir d'affectueuse bonté, de bienveillance, d'humilité, de douceur et de patience. Supportez-vous les uns les autres ;… pardonnez-vous réciproquement... Et par-dessus tout, mettez l'amour, ce lien qui vous permettra d'être parfaitement unis. »[3]

Ils s'aimaient vraiment l'un l'autre. Dans une lettre au maître chrétien d'un esclave fugitif et voleur,

---

[1] Jean 18:36 (Segond 1997)

[2] *Apologeticus* 38

[3] Colossiens 3:12-14

l'apôtre Paul écrivait que cet esclave venait de devenir chrétien, et il suppliait le maître de lui pardonner ses torts : « Reçois-le comme si c'était moi-même... Car maintenant il n'est plus un simple esclave, mais il est beaucoup mieux qu'un esclave : un frère très cher. »[1] Cette conception de la vie ne s'était pas éteinte avec la disparition des apôtres. Perpétue et Félicité – une maîtresse et sa servante – partagèrent une même foi, vécurent et moururent ensemble, s'encourageant et se réconfortant mutuellement dans l'arène de Carthage. Belle démonstration de l'unité de la communauté chrétienne. Les veuves, les orphelins, les voyageurs en mal du pays, trouvaient toujours un chaleureux accueil dans une famille chrétienne et même les païens et les Juifs leur étaient redevables. On n'avait jamais vu une chose pareille !

* * *

L'adultère et d'autres vices sexuels étaient une véritable plaie dans la société païenne et cela causait d'innombrables misères. La loi facilitait le divorce dont la menace était brandie à la moindre occasion, au point de rendre la vie de famille presque impossible. Les parents entretenaient une atmosphère de soupçon et de méfiance entre eux. Les enfants ne savaient souvent pas où étaient leurs parents ni qui ils étaient. Dans la communauté chrétienne par contre, c'était différent. Le mariage était respecté ; les chrétiens comparaient volontiers, à la façon de l'Écriture, la relation privilégiée entre le mari et sa femme à celle de Christ avec l'Église : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme vous l'êtes au Seigneur... Maris, aimez vos femmes tout comme le Christ a aimé l'Église jusqu'à donner sa vie pour elle. »[2]

La fidélité était une valeur nouvelle, typiquement chrétienne, et la fidélité entre époux particulièrement inviolable. Le divorce était hors de question pour les chrétiens. Jésus n'avait-il pas dit : « ils ne sont plus deux mais un seul être. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »[3] ? Les époux chrétiens apprenaient à se chérir, à s'apprécier, et à s'efforcer de maintenir l'harmonie entre eux. Pour eux, le mariage visait le soutien et l'encouragement mutuels dans le domaine non seulement matériel, mais aussi spirituel ; par leurs efforts pour s'aimer et se soutenir l'un l'autre, ils constataient que leur relation devenait éminemment précieuse. « Quelle union magnifique », disait Tertullien, « que l'union de deux croyants ! La même espérance, le même engagement, la même discipline, le même culte. Ils sont frère et sœur, compagnons de service, un esprit et une chair… Ils prient ensemble, jeûnent ensemble, s'instruisent, s'exhortent et se soutiennent l'un l'autre. Ils vont ensemble à l'Église du Seigneur, s'approchent ensemble de la table du Seigneur. Ils partagent les épreuves, les persécutions et les progrès spirituels. Ils ne se cachent rien l'un à l'autre, ne s'évitent ni ne s'irritent l'un l'autre. Leur joie est de visiter les malades, de subvenir aux besoins des nécessiteux, de donner généreusement l'aumône… Ils n'ont pas besoin de cacher le signe de la croix, de contenir leur joie chrétienne, de s'abstenir de paroles de bénédiction. Ils chantent des psaumes et des cantiques ensemble… Ils font la joie du Christ. Il leur donne sa paix. Lorsque deux sont unis en son nom, il est là ; et là où il est, le diable n'a pas sa place. »[4]

Le mariage signifiait qu'un nouveau lien se créait, mais aussi que d'anciens se dénouaient. Le mari et

[1] Philémon v.17,16

[2] Éphésiens 5:22,25

[3] Marc 10:8-9

[4] *Ad Uxorem* 2:8

sa femme faisaient leurs bagages et disaient adieux à leurs familles respectives et à la maison de leur enfance ; une fois unis, ils fondaient un nouveau foyer, qui, même s'il était humble, était riche de l'amour du Christ. La parole de Dieu parlait en effet à la fois d'union et de séparation : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux deviendront un seul être. »[1] La vieille tradition d'intégrer la femme ou le mari au foyer parental était pleine de difficultés, mais il n'était pas facile de briser ce moule. Il fallait faire preuve de compréhension et d'amour envers les parents âgés à qui l'on devait toujours le respect et l'honneur – voire le soutien lorsqu'il y en avait le besoin. Mais ils ne pouvaient plus s'attendre à l'obéissance aveugle et à la soumission de la part de leurs enfants mariés. Le mari était maintenant responsable de son propre foyer, de sa femme, et quand le temps serait venu, de ses enfants. Il n'avait pas le droit d'esquiver cette responsabilité. Et lorsque ses enfants seraient grands, à leur tour, ils quitteraient le nid parental pour se marier et fonder leur foyer, assurés qu'ils pourraient compter sur l'amour, le soutien et la prière de leurs parents à tout moment.

Dans la communauté chrétienne, les femmes appréciaient tout particulièrement leur statut. On les avait complètement exclues de bien des religions à mystères, et dans d'autres pratiques, elles avaient joué un rôle des plus douteux. En tant que chrétiennes, elles étaient respectées, honorées, et pouvaient exercer leurs talents et leur imagination de façon utile et gratifiante, surtout en enseignant des femmes plus jeunes et les enfants. Il y avait toujours également des veuves et des orphelins dont il fallait prendre soin, des voyageurs à accueillir. On confiait sans crainte toutes sortes de tâches et de responsabilités à une femme chrétienne ; son mari savait apprécier son soutien affectueux et ses conseils raisonnables. C'est Augustin qui a fait remarquer qu'Ève n'avait pas été prise des pieds d'Adam pour être son esclave, ou de sa tête pour être son maître, mais de son côté, pour être sa partenaire bien-aimée.[2] Quel réconfort pour un mari et une femme de pouvoir présenter ensemble chaque souci dans la prière, de pouvoir se réjouir ensemble des réponses à ces prières ! « Une femme vaillante... a plus de valeur que les perles. Son mari place sa confiance en elle. Elle s'exprime avec sagesse, elle sait donner des conseils avec bonté. »[3] Priscille, citée dans les Écritures, était une femme comme cela, et elle avait de nombreuses consœurs en Afrique du Nord.[4]

On accueillait aussi les enfants avec bonheur dans la communauté chrétienne. Jésus lui-même avait dit : « Laissez les enfants venir à moi ! Ne les en empêchez pas, car le Royaume de Dieu appartient à ceux qui sont comme eux. »[5] La foi simple d'un enfant était souvent source d'inspiration pour son père ou pour sa mère. En lisant les Écritures, les parents chrétiens y trouvaient de nombreux conseils pratiques sur la façon d'éduquer leurs enfants « en leur donnant une éducation et une discipline inspirées par le Seigneur. »[6] À Timothée, favorisé ainsi depuis son enfance, Paul écrivait : « Je garde le souvenir de la foi sincère qui est la tienne, cette foi qui anima ta grand-mère Loïs et ta mère Eunice avant toi. Je suis persuadé qu'elle est présente en toi aussi… Depuis ton enfance... tu connais les Saintes Écritures ; elles

[1] Éphésiens 5:31

[2] *De Genesi ad litteram* 1, IX, 13 (Schaff, *HOTCC* vol. II, p.363)

[3] Proverbes 31:10,11,26

[4] Actes 18:26

[5] Marc 10:14

[6] Éphésiens 6:4

peuvent te donner la sagesse qui conduit au salut par la foi en Jésus-Christ. »[1]

Ces enfants étaient libres de consacrer leur jeunesse et la force de leurs plus belles années au Royaume de Dieu, avec la bénédiction et l'encouragement de leurs parents. Ils avaient toujours eu connaissance de la différence entre le bien et le mal, s'étaient attachés à l'un et détournés de l'autre. Ils ignoraient le fardeau intolérable que représentent des années gâchées, le souvenir honteux de fautes passées, et ils n'avaient jamais développé le caractère égoïste et irritable de ceux qui, depuis l'enfance, n'ont jamais pensé qu'à eux-mêmes. L'amertume du combat mené pour oublier de mauvaises habitudes bien installées, sort de ceux qui viennent à Christ tardivement, leur était épargné. Naître dans une famille chrétienne était un privilège merveilleux, et plus d'un jeune devait se réjouir, à la fin d'une dure journée passée à l'école, au marché ou dans les rues de la ville, de rentrer à la maison, une maison chrétienne unie par l'amour.

* * *

Les chrétiens s'encourageaient mutuellement à travailler dur et à gagner leur vie. Ils pouvaient ainsi en aider d'autres moins fortunés qu'eux, en particulier ceux que la maladie ou la vieillesse empêchaient de garder un travail.[2] Le travail était considéré comme le devoir normal d'un chrétien, et la volonté de l'apôtre Paul de gagner sa vie en exerçant son métier de fabricant de tentes, montrait que le travail manuel n'était absolument pas méprisé.[3] « Car nous n'avons pas vécu en paresseux chez vous. Nous n'avons demandé à personne de nous nourrir gratuitement ; au contraire, acceptant peines et fatigues, nous avons travaillé jour et nuit pour n'être à la charge d'aucun de vous. »[4]

En réalité, de nombreux convertis se mettaient à pratiquer un métier honnête pour la première fois. « Que celui qui volait cesse de voler ; qu'il se mette à travailler de ses propres mains pour gagner honnêtement sa vie et avoir ainsi de quoi aider les pauvres. »[5] L'Église regardait de travers ceux qui, jouissant d'une bonne santé, capables donc de travailler, étaient oisifs. « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger non plus », déclarait l'apôtre Paul.[6] Le chrétien devait être prêt à assumer n'importe quel travail pourvu qu'il soit honnête, et d'autant plus s'il avait des parents à charge : « Si quelqu'un ne prend pas soin de sa parenté et surtout des membres sa propre famille, il a trahi sa foi, il est pire qu'un incroyant. »[7] Pour qui était prêt à se salir les mains, il y avait de multiples occasions de travailler, à la ville comme à la campagne. Aucun déshonneur ne s'attachait au dur labeur ou à un statut modeste. Plusieurs, envoyés travailler aux mines en période de persécution, se glorifiaient de pouvoir y témoigner de Christ malgré les conditions épouvantables de labeur. Ils se considéraient nommés là par Dieu, tels des lampes brillant dans l'obscurité, des envoyés du Christ, et pas du tout comme prisonniers des hommes.

Ceci dit, certains métiers étaient hors de question pour les chrétiens. Par exemple, ils ne pouvaient

[1] 2 Timothée 1:5 ; 3:15

[2] Actes 20:30-35

[3] Actes 18:3

[4] 2 Thessaloniciens 3:7-8

[5] Éphésiens 4:28

[6] 2 Thessaloniciens 3:10

[7] 1 Timothée 5:8

s'enrôler comme gladiateurs, dans le contexte de l'époque d'abominable cruauté envers l'homme comme envers l'animal. Ils n'acceptaient pas de se mêler au monde du théâtre à cause des scènes vulgaires et immorales, tirées des légendes des dieux, que l'on représentait en style religieux devant un public très pervers. Ils ne voulaient rien avoir à faire avec quelque forme d'idolâtrie ou d'astrologie que ce soit, ou encore avec les métiers liés au culte païen – fabrication de lampes, guirlandes et autres décorations des temples. Un chrétien ne pouvait être maître d'école, à cause de ce qu'il aurait dû enseigner : les tables de multiplication n'étaient pas gênantes, mais on mémorisait les lettres de l'alphabet avec des litanies faites de noms des dieux païens.[1] Un chrétien n'acceptait pas d'être juge, car il pourrait avoir à verser du sang. Il refusait d'être avocat, de peur d'avoir à défendre un coupable, ou de charger un innocent. Il ne voulait pas davantage être orateur public, car ceci risquait de l'entraîner à déclamer des flatteries mensongères à propos de tel ou tel chef ou protecteur dépravé. De nombreuses personnes renoncèrent à la carrière qu'ils avaient entamée parce qu'ils ne pouvaient l'accepter en toute conscience, et se contentèrent de métiers plus modestes. La richesse, et les métiers qui en assurait l'acquisition, n'étaient pas la priorité dans la vie. Les sermons que nous avons conservés des quatre premiers siècles exhortent constamment l'homme modeste à se contenter de ce qu'il a, et le riche à partager généreusement son abondance. Les commerçants devaient fixer le juste prix, et ne demander ni trop, ni trop peu.

Pendant les trois premiers siècles, il était communément admis parmi les chrétiens que le service militaire était inacceptable pour leur foi. En effet cela pouvait les amener à des gestes violents, à verser le sang, attitudes difficilement conciliables avec l'enseignement de Jésus lui-même.[2] Pouvait-on imaginer Jésus tuer un homme parce que son supérieur le lui avait ordonné ? Son disciple ne le pouvait pas davantage ! Selon Tertullien : « En désarmant Pierre, le Seigneur enleva désormais leur arme à tous les soldats. »[3] Le même Tertullien avançait d'autres arguments contre l'implication militaire : tout d'abord, ce service les faisait s'incliner devant un autre maître que Christ, et ensuite cela empêchait un homme d'accomplir ses obligations familiales. Par ailleurs, les officiers devaient présider les invocations rituelles des dieux protecteurs de leur bataillon. Ceci dit, il ne fallait rien faire à la hâte et sans réflexion. Ceux qui étaient soldats lorsqu'ils devenaient chrétiens n'étaient pas exhortés à renoncer immédiatement à leur métier, mais à en chercher un autre ensuite, dès qu'ils pourraient se libérer. En fait, l'État n'avait pas de mal à recruter pour l'armée. De nombreux volontaires païens se proposaient pour les forces impériales, et l'enrôlement forcé des chrétiens n'a jamais été un sujet de controverse dans l'Afrique du Nord romaine.

Nous voyons donc les chrétiens constituer leur propre communauté au sein de la société établie. Ce n'étaient que les tout débuts, ils ne représentaient qu'une minorité bien faible, qui luttait pour survivre dans ce puissant Empire païen. Ils auraient eu bien du mal à imaginer qu'un jour un chrétien siègerait sur

---

[1] Pour Tertullien, dans une société païenne, il était nécessaire que les enfants chrétiens fréquentent une école païenne, faute de quoi ils seraient analphabètes. Mais l'éducation chrétienne reçue à la maison les aiderait à évaluer ce qu'on leur enseignait, et à discerner le vrai du faux. Un enfant chrétien à l'école « ne craindra rien, comme quelqu'un qui accepterait du poison mais ne le boirait pas. » (*De Idolatria*, 10) Du coup, il incombait une grande responsabilité aux parents pour l'éduquer dans la vérité, et l'exercer au discernement.

[2] Voir Matthieu 5:39,44

[3] *De Idolatria* 19 ; référence à Matthieu 26:52

le trône impérial, promulguerait des lois imposant les principes chrétiens dans toute la terre civilisée.[1] Et pourtant, ce sont la patience, l'honnêteté, la bonté de ces premières générations de croyants qui ont emporté le respect de leurs voisins, et préparé la voie pour que la société tout entière accepte nombre de ces principes.

[1] En 315, par exemple, l'empereur Constantin promulgua une loi interdisant de marquer les esclaves au fer rouge au visage. L'année suivante, il facilita le processus d'émancipation, n'exigeant plus qu'un certificat écrit signé par le maître de l'esclave, au lieu de la cérémonie précédente, en présence du préfet et de son assistant. Il passa aussi des lois interdisant aux parents de tuer les enfants indésirables. (Schaff, vol. II, pp.350, 370)

6. Loyauté et amour

Les premiers chrétiens avaient entendu parler de la vie de Jésus, et expérimentaient dans leur vie la puissance de l'Esprit Saint. Quel dut donc être leur empressement à lire les écrits des premiers disciples ! Que disaient donc de Jésus ceux qui l'avaient effectivement vu et entendu ? Comment Pierre, Jean, Jacques, avaient-ils appliqué les enseignements de leur Maître dans d'autres régions du monde méditerranéen qui leur était commun à tous ? Les Écritures apportées en Afrique du Nord par des voyageurs chrétiens ne ressemblaient pas aux parchemins apportés depuis des générations par des enseignants juifs, enroulés autour d'une poignée en bois. Car les chrétiens étaient parmi les premiers à utiliser le *codex*, ou livre de pages manuscrites, reliées en un épais volume qui rendait le transport et la consultation plus faciles.

De petits groupes d'hommes et de femmes se penchaient sur les récits et les lettres qui leur parvenaient. Ceux qui savaient suffisamment lire, en transcrivaient parfois une copie pour leur usage, fort laborieusement, ou la commandaient à quelqu'un d'autre. Au début du 3e siècle, le grec n'était plus parlé dans tout l'univers méditerranéen. Aussi, ceux qui ne comprenaient pas la langue dans laquelle le Nouveau Testament avait été rédigé demandaient qu'on leur en explique le sens. Mais des traductions latines, plus faciles à comprendre, du moins par les membres instruits de la communauté chrétienne, commençaient à circuler.

Leurs rencontres se trouvèrent enrichies et stimulées par la parole de Dieu. Quelques années auparavant, Timothée avait été encouragé à en faire de même à Éphèse : « Applique-toi à lire publiquement l'Écriture, à exhorter et à enseigner. »[1] Justin le Martyr, écrivant de Rome vers l'an 150, rapporte que les rencontres de l'église débutaient par une lecture « des écrits des prophètes ou des apôtres ».[2] Un des responsables de l'église expliquait alors le passage, puis ils priaient et exprimaient leur louange ensemble. Cinquante ans plus tard, Tertullien nous raconte que chacun des fidèles devait s'avancer et chanter, dans la mesure du possible, un hymne à Dieu – soit tiré des Saintes Écritures, soit de sa propre composition.[3] Vu le petit nombre d'hymnes anciens qui nous sont parvenus, la louange chantée devait consister essentiellement en psaumes traduits en grec ou en latin.

* * *

Deux grandes fêtes étaient célébrées par la communauté chrétienne. Le point culminant de l'année, c'était Pâques, avec la célébration de la mort et de la résurrection du Sauveur. Mais la venue du Saint-Esprit à Pentecôte, cinquante jours plus tard, était aussi une fête importante. Pendant ces cinquante jours, les fidèles se tenaient debout, et non agenouillés, pour la prière.[4] Ainsi des traditions spécifiques se développèrent pour ces deux célébrations particulières. Mais par contre, les églises célébraient chaque

---

[1] 1 Timothée 4:13

[2] *Apologia* I:67

[3] *Apologeticus* 39

[4] Noël, célébration de la naissance du Sauveur, fut ajoutée plus tard, au 4e siècle, au calendrier chrétien.

semaine le Jour du Seigneur. D'après Tertullien, le premier jour de la semaine était un jour où l'on se reposait de son labeur et des affaires du monde. C'était un jour consacré au culte et à la communion entre chrétiens. « Le dimanche est un jour de fête, nous en faisons un jour de réjouissance ».[1]

C'était le jour, nous dit Tertullien, où les chrétiens se réunissaient pour célébrer le Repas du Seigneur. Ils se rassemblaient le soir, comme leurs homologues à Troas, lorsque l'apôtre Paul avait prêché jusqu'à l'aube.[2] Selon la coutume de l'époque, le dimanche commençait au crépuscule, si bien que leur rencontre correspondait en fait à notre samedi soir. On allumait les lampes, et la pénombre suggérait d'autant mieux le dernier repas partagé par Jésus avec ses disciples « dans la nuit où il fut livré »[3]. En période de persécution, les rencontres nocturnes étaient plus sûres. En d'autres lieux, les chrétiens préféraient se retrouver juste avant l'aube ou un peu plus tard dans la matinée.

Le Repas du Seigneur n'était pas un événement public, on le mentionnait d'ailleurs très rarement dans des écrits destinés aux non chrétiens. C'était au contraire l'occasion pour ceux qui avaient consacré leur vie au Christ de le commémorer avec amour, et de renforcer les liens entre ceux qui partageaient une même foi. Riches et pauvres, propriétaires et métayers, maîtres et serviteurs, ils se rassemblaient tous dans la grande salle d'une de leurs maisons, ou dans un lieu réservé à cet effet. C'est le cœur et l'esprit ouverts qu'ils prenaient place, se demandant quelle bénédiction le Seigneur leur apporterait tandis qu'ils élevaient leurs cœurs vers lui dans la prière, quelle bénédiction il leur enjoindrait d'aller partager avec les autres.

Ils se souvenaient de la façon dont Jésus, après avoir lavé les pieds de ses disciples, s'était assis à table avec eux pour la dernière fois. Ses paroles lorsqu'il avait pris le pain et l'avait rompu : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »[4] Ils revivaient cette scène, avec une miche de pain dont chacun prenait un morceau. Ils se souvenaient de la coupe de vin que leur Maître avait prise en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang qui est versé pour vous. »[5] Puis la coupe passait de main en main, et chacun y trempait les lèvres. Enfin ils se remémoraient ce que Jésus avait dit vers la fin de ce dernier repas avec ses disciples, et l'amour divin qui les liait les uns aux autres les bouleversait à nouveau. « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Il faut que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Si vous vous aimez les uns les autres, alors tous sauront que vous êtes mes disciples. »[6]

Selon le témoignage de Tertullien, à la fin du 2e siècle, et d'Augustin, au 4e, les visiteurs païens et les croyants non encore baptisés quittaient la pièce avant la célébration du Repas du Seigneur. « Chaque fois qu'ils assistaient à un culte, cette sortie juste avant que le rite le plus important ne soit célébré leur rappelait que certains mystères étaient réservés aux seuls chrétiens. »[7] Les plus riches bénédictions divines n'étaient accordées qu'à ceux qui étaient fidèles et sincères. Le pain et le vin – symboles du corps

---

[1] *Ad nationes* 13 ; *Apologeticus* 16

[2] Actes 20:7

[3] 1 Corinthiens 11:23

[4] Luc 22:19

[5] Luc 22:20

[6] Jean 13:34-35

[7] Foakes-Jackson p.230 ; également pp.229-236 ; Hamman, *La Vie Quotidienne*, p.239

et du sang du Christ – étaient partagés dans le plus grand respect. D'après Tertullien, les participants veillaient à ce qu'aucune miette, aucune goutte ne tombe au sol. Et à la fin de la rencontre, on emportait des morceaux du pain rompu à ceux que la maladie, ou la fatigue, avaient retenus chez eux.

* * *

Cette célébration était suivie d'un repas fraternel, l'*agape*. Voici comment Tertullien le décrit : « La nature de notre fête se révèle dans son nom, qui signifie *amour* en grec. Rien de vil ou d'inconvenant ici. Nous ne nous asseyons pour manger qu'après avoir d'abord rendu grâce à Dieu par la prière. Nous mangeons à notre faim ; nous buvons dans les limites de la raison. Nous prenons notre nourriture en sachant que, dans la même soirée, nous voulons aussi présenter nos prières à Dieu. Et dans nos conversations, nous sommes conscients que Dieu nous entend. »[1]

Les chrétiens apportaient du pain, du vin, d'autres aliments, en fonction de leurs moyens, et cela composait la base du repas. S'il y avait des restes, et si l'on avait recueilli des dons en argent, ils étaient remis aux nécessiteux de la communauté, aux orphelins et aux veuves sans soutien familial, et aux personnes qui, suite à une blessure ou à une maladie, ne pouvaient plus travailler. On les remettait également à celles qui étaient privées de leur moyen de subsistance à cause de leur foi chrétienne et dont la quête d'emploi était semée d'obstacles. On mettait de côté certaines sommes, pour pouvoir accueillir des voyageurs étrangers, pour venir en aide aux victimes de cambriolage ou de naufrage, ou pour pouvoir payer un enterrement décent aux plus démunis de la communauté. Quelques écrits parlent de l'utilisation de ces fonds pour racheter des chrétiens emprisonnés ou envoyés au bagne à cause de leur foi. Parfois aussi, ils servaient à aider d'autres églises touchées par la famine ou d'autres épreuves. « C'est une sorte de fond de charité », écrivait Tertullien, « car nous ne dépensons pas cet argent en banquets, beuveries, ou vulgaires réjouissances, mais pour nourrir et enterrer les pauvres, aider des orphelins et des orphelines sans ressources, des vieillards cloués chez eux, les victimes de naufrages, et ceux qui sont condamnés aux mines (à cause de leur foi), exilés ou emprisonnés. »[2]

Chaque membre de l'église était sollicité, mais sans obligation, et apportait la contribution dont il était capable ; mais ce n'était absolument pas une façon d'acheter un bienfait spirituel. « Les choses de Dieu sont sans prix », disait encore Tertullien. « Certes nous récoltons des fonds, mais ne prélevons pas de droits officiels comme si notre religion fixait des tarifs. Chacun apporte sa modeste offrande mensuelle le jour dit, ou quand il le décide, et selon ses moyens, car il n'y a pas d'obligation et l'offrande est volontaire. »[3] Mais sachant qu' « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir »[4], ils étaient heureux d'apporter leur contribution, selon leurs ressources et selon ce que le Seigneur leur mettait à cœur. Comme le dit l'apôtre Paul : « Il faut…que chacun donne comme il l'a décidé, non pas à regret ou par obligation ; car Dieu aime celui qui donne avec joie. »[5]

---

[1] *Apologeticus* 39

[2] *Apologeticus* 39

[3] *Apologeticus* 39

[4] Actes 20:35

[5] 2 Corinthiens 9:7

Les chrétiens enseignaient que les biens qu'ils possédaient leur étaient confiés pour qu'ils en soient de sages gérants, prévoyants et judicieux, recherchant dans la prière la direction de Dieu. Il fallait que chacun, homme ou femme, utilise ce qu'il avait reçu du Seigneur honnêtement, sans ostentation ou vanité : il aurait à rendre compte de cette gestion devant le trône du Tout-Puissant, et devait l'administrer sagement au profit du Royaume de Dieu.

Les pauvres eux-mêmes devaient rendre compte à Dieu de ce qu'ils possédaient, aussi modeste que ce soit ; il y avait toujours plus pauvre que soi, et personne n'était dispensé du privilège de subvenir aux besoins des nécessiteux, d'accumuler un trésor dans les cieux. La contribution de chacun était « selon ses possibilités ».[1] Voyez l'exemple de la veuve et de ses deux petites pièces, dont Jésus avait dit : « cette veuve pauvre a mis dans le tronc plus que tous les autres. Car tous les autres ont donné de l'argent dont ils n'avaient pas besoin ; mais elle, dans sa pauvreté, a offert tout ce qu'elle possédait, tout ce dont elle avait besoin pour vivre. »[2] Il y avait plus d'une veuve comme celle-ci dans les églises d'Afrique du Nord, possédant bien peu sur terre, mais un trésor dans les cieux.

* * *

Ceci dit, l'idéal chrétien allait bien au-delà de l'offrande d'argent. Il impliquait l'offrande de soi-même – son temps, sa force, ses capacités, au service de Dieu. Un croyant pouvait servir les autres dans l'église de bien des façons. Le Nouveau Testament l'enseignait clairement : « Instruisez-vous et avertissez-vous les uns les autres avec une pleine sagesse. »[3]… et pas seulement une fois par semaine ! « Encouragez-vous donc les uns les autres chaque jour », disait la parole de Dieu.[4] Beaucoup avaient besoin de tels encouragements : les nouveaux croyants avec leurs questions et leurs doutes, mais aussi d'autres confrontés à des problèmes plus stressants et plus douloureux : un maître intraitable, une femme païenne capricieuse, un mari incroyant tyrannique, ou peut-être une maladie chronique, ou la cécité, ou simplement la vieillesse. Les chrétiens devaient « prendre soin des orphelins et des veuves dans leur détresse »[5], et quelle que soit la détresse rencontrée lors de leurs visites, ils bénéficiaient toujours d'une ressource infaillible dans le besoin, l'amour tout proche de Dieu lui-même. On apprenait aux chrétiens de prier « en toute occasion... pour l'ensemble du peuple de Dieu. »[6] Et bien des prières trouvaient une réponse.

Tandis que leurs maris s'affairaient au travail et aux autres exigences de la vie, les femmes pouvaient se rendre tout particulièrement utiles. On les accueillait facilement chez les amis, les voisins, et elles pouvaient y exercer une bonne influence, tant on appréciait ces femmes douées de la beauté de caractère que Dieu seul peut conférer, « la parure impérissable d'un esprit doux et paisible, qui est d'une grande

[1] 1 Corinthiens 16:2 ; 2 Cor. 8:2-3

[2] Marc 12:43-44

[3] Colossiens 3:16

[4] Hébreux 3:13

[5] Jacques 1:27

[6] Éphésiens 6:18

valeur aux yeux de Dieu. »[1] Douces, aimables, capables d'écoute et d'amitié loyale, elles étaient une bénédiction où qu'elles aillent. Chacune était « connue pour ses belles actions : qu'elle ait bien élevé ses enfants, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des croyants, secouru les malheureux et pratiqué toute espèce d'actions bonnes. »[2] Pour elles, servir les enfants de Dieu était servir Jésus lui-même. Elles demandaient : « Seigneur, quand t'avons-nous vu affamé et t'avons-nous donné à manger, ou assoiffé et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger et t'avons-nous accueilli chez nous, ou nu et t'avons-nous habillé ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous allés te voir ? » Et Jésus répondait : « Je vous le déclare, c'est la vérité : toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »[3]

* * *

Lorsqu'un chrétien partait en voyage pour une autre ville, il s'enquérait auprès de ses amis s'ils n'y connaissaient personne qui suive la voie du Christ. Muni du nom d'un des responsables de l'église, et peut-être même de son domicile ou lieu de travail, le voyageur allait le voir dès son arrivée. Si, pour une raison ou une autre, le responsable lui-même ne pouvait pas prendre soin du visiteur, il lui trouvait un hébergement dans une autre famille. À cette époque-là, les auberges étaient fort mal famées, aussi les chrétiens n'y auraient jamais envoyé un frère. L'hospitalité pour l'étranger était un devoir fondamental, un critère qui influençait le choix des dirigeants : « En effet, un dirigeant d'église étant chargé de s'occuper des affaires de Dieu, il doit être irréprochable... Il doit être hospitalier. »[4]

Mais les églises se développant, des imposteurs tentaient parfois d'abuser de la générosité des chrétiens. Pour empêcher cela, ils prirent l'habitude d'emporter en voyage une lettre de recommandation, signée par un des anciens de leur église. Même les dirigeants qui se rendaient à une convention à Carthage, ou ailleurs, devaient être identifiés par au moins un autre dirigeant avant d'être admis. Seuls des responsables bien connus pouvaient se dispenser de cette précaution, car alors leur vie elle-même témoignait de leur foi. L'apôtre Paul ne demandait-il pas avec humour : « Aurions-nous besoin, comme certains, de vous présenter des lettres de recommandation ou de vous en demander ? C'est vous-mêmes qui êtes notre lettre, écrite dans nos cœurs et que tout le monde peut connaître et lire. »[5]

* * *

Les premiers chrétiens nord-africains baptisaient les convertis à la façon de Jean-Baptiste, en les immergeant dans l'eau. C'était avant tout le symbole d'un nouveau départ – la mort de l'ancienne personne et la résurrection de la nouvelle, la disparition du pécheur et l'émergence de l'enfant de Dieu. De même que l'eau purifiait le corps, le pardon de Dieu purifiait la conscience. Ces baptêmes avaient

[1] 1 Pierre 3:4

[2] 1 Timothée 5:10

[3] Matthieu 25:37-40

[4] Tite 1:7-8

[5] 2 Corinthiens 3:1-2

généralement lieu dans des ruisseaux ou rivières, parfois dans la mer. Les premiers baptistères ne datent que du début du 4e siècle, on en trouve avec des marches permettant de descendre dans l'eau, et même avec un moyen de chauffage sous le sol pour tiédir l'eau.

Un baptême était une occasion marquante et solennelle. Avant le jour désigné, les candidats au baptême se préparaient en priant et en jeûnant, et ils confessaient ouvertement leurs péchés. Puis, ils s'avançaient jusqu'à l'eau, en déclarant publiquement renoncer au diable et à ses vaines séductions. Ils devaient alors répondre de leur foi, affirmer leur confiance en Christ et leur désir de le suivre, puis on les plongeait dans l'eau au nom du Père, une seconde fois au nom du Fils, et enfin une troisième fois au nom de l'Esprit Saint. S'il s'agissait de malades, ou d'infirmes, ou s'il n'y avait pas de pièce d'eau disponible, on pouvait administrer le baptême en versant de l'eau sur la tête du croyant à trois reprises, au nom du Père, du Fils, et de l'Esprit Saint.[1]

À l'époque du Nouveau Testament, ceux qui croyaient étaient baptisés immédiatement, sur profession de leur foi en Jésus-Christ. Le fonctionnaire éthiopien, le centurion Corneille, Lydie, et le gardien de prison à Philippes avaient tous été baptisés le jour même où ils avaient entendu et cru l'Évangile. Ayant accepté le message de tout leur cœur, ils avaient été baptisés sur le champ. La prédication de l'Évangile au temps des apôtres s'accompagnait d'une passion et d'une dynamique qui ne permettaient aucun délai. Ceux qui désiraient proclamer publiquement leur foi nouvelle n'en étaient pas empêchés.[2] Il était pourtant évident que certains demandaient et recevaient le baptême sans que leur motivation soit très pure. Même le Nouveau Testament nous parle d'un magicien, Simon, qui donnait l'impression de croire la parole de Dieu et fut baptisé. Mais très vite, ses motivations apparurent bien confuses, et sa compréhension de la foi bien incertaine. Les paroles que Pierre lui adressa ensuite montrèrent que, s'il avait demandé le baptême indignement, il en porterait les conséquences, il souffrirait de son effronterie.[3]

Néanmoins, pour éviter ce genre de situations, les églises du 2e siècle considéraient sage de retarder le baptême au moins jusqu'à ce que les fondements de l'Évangile aient été correctement discutés et assimilés. Elles se mirent à donner un enseignement systématique aux candidats au baptême, veillant à ce qu'ils prennent au sérieux les implications de la démarche qu'ils entreprenaient. C'était doublement nécessaire à une époque où professer publiquement sa foi en Christ pouvait coûter la liberté ou la vie à un homme, et où accepter un nouveau venu dans la communauté chrétienne pouvait coûter à ses membres la liberté ou la vie si ce dernier se révélait être un traître ou un perturbateur. « Ceux à qui il incombe de baptiser devraient savoir que l'on n'administre pas le baptême indûment », disait Tertullien, « et qu'il est préférable de retarder le baptême selon l'état d'esprit et le caractère de chaque personne. »[4] Il conseillait de ne pas baptiser avant l'âge adulte, de peur qu'ils compromettent leur foi lorsqu'ils seraient assaillis par les tentations de l'adolescence, et ne couvrent de honte le nom de Christ. « Ceux qui entendent la parole de Dieu », ajoutait-il, « devraient aspirer au baptême, non le revendiquer comme un droit immédiat. Car celui qui y aspire l'honore, celui qui le revendique le méprise, … l'un désire ardemment le mériter, l'autre

---

[1] Foakes-Jackson pp.230-231.

[2] Actes 2:38, 41 ; 8:12, 38 ; 10:48 ; 16:33

[3] Actes 8:9-24

[4] *De Baptismo* 18:1

se le promet comme un dû. »[1]

Dès le 3e siècle, cette période d'enseignement et de préparation formelle était passée de six mois à un an, et parfois même à trois ans, selon le lieu. Les plus grandes églises désignaient des enseignants spécifiques pour instruire les candidats au baptême dans les rudiments de la foi. Chaque candidat ou candidate devait expliquer pourquoi il désirait être baptisé. Puis l'on vérifiait son métier ou son activité, et s'il était incompatible avec la foi chrétienne, il lui fallait l'abandonner avant que la cérémonie puisse avoir lieu. Une fois baptisé, il pouvait participer au Repas du Seigneur, et prendre sa place dans la vie de l'église.

* * *

Dès le début, les responsables d'église – et tous ceux qui se souciaient de la croissance spirituelle de leurs frères et sœurs – durent trouver une réponse au difficile problème posé par ceux qui, une fois baptisés, commettaient un péché grave. Le but de toute discipline était d'amener le pécheur à se repentir et se remettre en route. « Frères », disait l'apôtre Paul, « si quelqu'un vient à être pris en faute, vous qui avez l'Esprit de Dieu ramenez-le dans le droit chemin ; mais faites preuve de douceur à son égard. Et prenez bien garde, chacun, de ne pas vous laisser tenter, vous aussi. »[2] Si l'on constatait les signes d'un regret sincère, et une détermination de ne pas rechuter, le pécheur retrouvait sa place dans la communion de l'église ; il devait être pardonné et accueilli. « C'est pourquoi, maintenant », disait Paul, « vous devez plutôt lui pardonner et l'encourager, pour éviter qu'une trop grande tristesse ne le conduise au désespoir. »[3] Mais si, au contraire, il ne manifestait aucun regret authentique, et refusait d'obéir à la parole de Dieu, alors il devait être exclu de l'église et banni de ses rencontres. « Je voulais vous dire de ne pas avoir de contact avec quelqu'un qui, tout en se donnant le nom de chrétien, serait immoral, envieux, adorateur d'idoles, calomniateur, ivrogne ou voleur. Vous ne devez même pas partager un repas avec un tel homme. »[4]

En fait, dans cette logique, un croyant baptisé coupable d'immoralité sexuelle ou de participation dans le culte des idoles, était traité beaucoup plus sévèrement qu'un nouveau converti qui sortait à peine de ces pratiques séduisantes, tandis que l'idolâtrie ou l'adultère d'un païen en marge de la communauté – mari ou femme d'un croyant, par exemple – rencontrait beaucoup de tolérance. Pouvait-on attendre autre chose de quelqu'un qui ne connaissait pas le chemin du Seigneur ou la puissance de son Esprit ?

Tertullien, écrivant à la fin du second siècle, était soucieux de montrer le sérieux avec lequel les chrétiens considéraient la question de la discipline, et s'exhortaient les uns les autres à la pureté et la sainteté. « Nous sommes un corps uni par notre profession de foi, par une discipline spirituelle, et par le lien de l'espérance », disait-il. « Nous pratiquons l'exhortation, les remontrances, la censure spirituelle. Nous exerçons le jugement avec un grand sérieux, convaincus de le faire sous le regard de Dieu. C'est une anticipation solennelle du jugement à venir lorsque le péché d'un homme est si grave qu'il lui est

[1] *De Poenitentia* 6:20-21

[2] Galates 6:1

[3] 2 Corinthiens 2:7

[4] 1 Corinthiens 5:11

interdit de participer à la prière, aux rencontres et à toute la communion sacrée. »[1]

Si un chrétien était exclu des cultes de l'église, et du Repas du Seigneur, il trouvait cette sentence si accablante que certains s'infligeaient une pénitence de dix ou vingt ans, avec toutes sortes d'humiliations, pour prouver que leur repentance était sincère, et pour être rétablis dans la communion du peuple de Dieu. Tertullien disait qu'un croyant qui avait délibérément péché contre Dieu devait prouver sa repentance en confessant complètement son péché, en s'abstenant de tout plaisir, en se consacrant constamment à la prière et au jeûne, en implorant les frères de prier pour lui. Ce n'est qu'ainsi qu'il pouvait être sûr de ne pas rechuter.[2] Origène, à peu près à la même époque, disait que les chrétiens qui avaient commis un péché grave ne pouvaient être réintégrés dans la communion de l'église qu'après une longue période de mise à l'épreuve, permettant de tester la sincérité de leur repentance, mais qu'on ne pourrait jamais plus leur confier une position de responsabilité. Tertullien ajoutait que, pour une seule faute, un responsable serait démis de sa fonction et ses responsabilités, et ne pourrait jamais les retrouver. Il était essentiel, disait-il, que les chrétiens pratiquent ce qu'ils prêchent ; pour ceux qui les entouraient, il devait être évident que l'hypocrisie ne pouvait être tolérée dans l'église. Voilà pourquoi on imposait des critères aussi élevés.

* * *

Dans les plus petits bourgs et villages, les chrétiens continuaient de se réunir dans des maisons particulières, dans les champs ou dans les bois. Mais dans les grandes villes, vers la fin du 2e siècle, malgré les persécutions récurrentes qui affligeaient les communautés chrétiennes, on consacrait des bâtiments spéciaux au culte. Les églises bâties en Afrique du Nord ressemblaient aux habitations ordinaires, si ce n'est qu'elles avaient une grande pièce centrale, généralement surmontée d'un toit en coupole, et équipée de sièges surélevés à l'avant pour ceux qui présidaient les rencontres. Une partie de la pièce était isolée derrière une grille ; là se trouvait la Table du Seigneur, avec le pain et le vin préparés pour la célébration. La décoration de l'entrée était simple et modeste, à l'image des habitations – rien d'autre que, parfois, un dessin ou une gravure représentant une scène biblique, ou un symbole de la foi chrétienne, comme la belle plaque de marbre avec le Bon Berger, trouvée dans les catacombes de Sousse, en Tunisie.

Mais il semble que le symbole favori des premiers chrétiens ait été le poisson. Le mot grec *ichthus*, ou poisson, est un anagramme composé des initiales des mots Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur. Tertullien parle tendrement de ce symbole, témoignage de la foi en Jésus – Messie, Dieu incarné, Rédempteur – que portait fièrement ceux qui croyaient précisément qu'il était tout cela.

Les chrétiens d'Afrique du Nord aimaient décorer leurs outils, leurs maisons, leurs cimetières, de ce motif, ou encore d'une ancre ou d'une colombe. Par contre, on ne trouve pas de croix dans l'art chrétien d'Afrique du Nord jusqu'à la fin du 4e siècle.[3] C'est étrange, car c'était normal d'en trouver bien avant cette date dans d'autres parties de l'Empire. À Herculanum, par exemple, au sud de l'Italie, on a trouvé

[1] *Apologeticus* 39

[2] *De Poenitentia* 9

[3] Les responsables italiens à qui Tertullien écrivait vers l'an 198 connaissaient l'usage de la croix dans le culte chrétien. Mais Tertullien la mentionnait comme une coutume européenne, pas nécessairement africaine. (*Apologeticus* 16 ; *Ad nationes* 1:12)

les restes d'une croix enfouis dans la lave d'une éruption volcanique datant de l'an 79. La ressemblance de la croix avec le triangle inversé, symbole de la déesse phénicienne Tanit, explique peut-être qu'elle ait été si peu utilisée en Afrique du Nord.

Ce n'est qu'à partir des 3e et 4e siècles que les païens convertis commencèrent à adopter des noms vraiment chrétiens. Il s'agissait de noms empruntés à la Bible, ou alors de noms païens mais qui avaient été ceux de héros de la foi, ou de martyrs du passé. Le choix d'un nom était chose sérieuse. Certains noms exprimaient des qualités personnelles, comme l'humilité ou la patience ; d'autres suggéraient la joie, la victoire, la vie éternelle.[1] Mais auparavant, pendant les deux premiers siècles, les convertis gardaient généralement leurs noms païens, même s'ils représentaient des divinités qu'ils avaient jusque là adorées. Changer de nom aurait été une déclaration publique de conversion au christianisme, et donc de rejet des dieux qui servaient de fondement à la société. Outre le fait que cela pouvait offenser des proches non convertis, cela pouvait aussi provoquer des brimades inutiles, voire la persécution, non pas à cause de la vérité ou de principes moraux, mais pour un simple nom. Mieux valait démontrer la réalité pratique de l'amour de Dieu par une vie honnête et généreuse, et attirer amis et voisins à la foi de façon paisible et volontaire. Les premiers chrétiens prenaient très au sérieux le sage conseil de Pierre : « Soyez toujours prêts à répondre à tous ceux qui vous demandent des explications au sujet de l'espérance qui est en vous. Mais faites-le avec douceur et respect. »[2] Ceci dit, plus la communauté chrétienne croissait, plus ses membres répugnaient à cacher leur lampe sous le boisseau, et, petit à petit, ils se mirent à témoigner de l'espérance qu'ils professaient par les noms qu'ils portaient.

[1] Latourette, vol. I, pp.261, 283

[2] 1 Pierre 3:15-16 (Français Courant 1971)

7. Le triomphe de la vérité

À Carthage, aux environs de l'an 160 ap. J-C, chez un certain centurion au service du gouverneur romain, naquit un garçon appelé Quintus Septimius Florens Tertullianus. Ses parents étaient loin d'imaginer que leur fils deviendrait le Nord-Africain le plus extraordinaire de sa génération. Tertullien reçut une excellente éducation, s'appliquant à l'étude de la philosophie et du droit. Pendant sa jeunesse, il se livra avec panache à tous les vices exagérés de la société païenne. Il observa les usages du culte païen mais ne réfléchit guère à leur signification.

Cependant vers l'âge de trente-cinq ans les événements provoquèrent en lui une crise personnelle. Les autorités romaines de Carthage manifestaient depuis un certain temps une méfiance grandissante à l'égard de la communauté chrétienne en pleine expansion. Les chrétiens ne voulaient ni participer aux sacrifices publics ni jurer par le pouvoir divin de l'empereur. Le pouvoir arrêtait sommairement un certain nombre d'entre eux et leur ordonnait de renier leur foi. Tertullien était profondément touché par le courage extraordinaire qu'ils manifestaient face aux cruelles souffrances que leur infligeaient les autorités païennes. Il connaissait ces hommes et ces femmes ; il les savait innocents de tout crime. C'étaient d'honnêtes gens, meilleurs en fait que les païens qui les maltraitaient. Et il voyait de ses propres yeux comment ils refusaient de renier leur foi, et faisaient face à la mort sans douter un instant qu'ils ressusciteraient. Cette assurance, Tertullien ne l'avait pas trouvée dans son paganisme superficiel. Ces gens possédaient de toute évidence une joie d'un autre ordre que celle qu'on pouvait chercher dans les divertissements scabreux de Carthage. Ils rayonnaient d'une certaine noblesse paisible qui les élevait hors du commun, et au-dessus de leurs bourreaux romains. Alors qu'il méditait sur le sens de ces événements, pointa dans son esprit la conviction que cette poignée d'hommes et de femmes déterminés avait découvert quelque chose de très précieux. Si en effet la voie du Christ était la vérité, alors il n'y avait pour lui qu'une réaction possible.

Tertullien ne connaissait pas les demi-mesures. Lorsqu'il se convertit, il le fit avec tout l'enthousiasme fougueux et l'intense conviction qui le caractérisaient. De dispersée, sa vie devint résolument engagée. D'instable, son caractère devint entier. Son esprit agité se fixa enfin sur ce qu'il savait être juste et vrai. Il se sentit un homme nouveau, accompli : ce qu'il était devenu en réalité. Plus tard il écrivit : « On ne naît pas chrétien, on le devient »[1] – il parlait là de sa propre expérience. Sa puissante imagination était saisie par le chemin de Christ. Il avait enfin trouvé la cause que réclamait sa nature ardente, une cause digne de son dévouement et de son énergie. Ayant posé la main sur la charrue, il ne regarderait plus en arrière.

* * *

Mais si la vie de Tertullien était renouvelée par le message, sa conversion apportait également un nouveau souffle à la cause qu'il avait épousée. Peu après sa conversion, il commença à prêcher à Carthage avec tant de succès qu'il ne trouva bientôt plus de temps pour la carrière de rhétoricien juriste à laquelle il était

[1] *Apologeticus* 18:4

destiné. Il se consacra au travail de l'Évangile, se confiant simplement à Dieu pour ses besoins matériels. Il commença à écrire sur la nouvelle vie qui se révélait à lui. Dès le commencement, ses écrits laissaient paraître son amour pour sa patrie nord-africaine, et en particulier pour sa ville natale, Carthage.

Tertullien était presque hors pair parmi les auteurs chrétiens de sa génération. Une partie de son œuvre a été perdue, notamment ses premiers écrits et certains de ceux rédigés en grec. Les œuvres qui restent sont nombreuses, bien que généralement brèves. Ce sont des livres pratiques, d'actualité, qui traitent de questions urgentes auxquelles était confrontée la communauté chrétienne de son époque, et ils couvrent une multitude de sujets. En même temps ils fournissent une quantité de renseignements précieux sur la société nord-africaine païenne et chrétienne à la fin du deuxième siècle.

Le premier et sans doute le plus grand de ses chefs d'œuvres est *l'Apologeticus*, ou *l'Apologétique*, écrit autour de 198 ap. J-C lors du règne despotique et violent de l'empereur Septime Sévère. Il s'agit d'une présentation magistrale de la foi chrétienne et non pas d'un traité académique destiné à quelque empereur aux goûts philosophiques et littéraires. Au contraire, c'est une virulente polémique adressée en temps de persécution à des magistrats qui refusaient d'écouter même une seule parole dite pour défendre le christianisme, magistrats qui condamnaient les accusés tout simplement parce qu'ils avouaient pratiquer une religion défendue, et refusaient d'y renoncer. Loin d'être l'expression de regrets, ou la justification d'une offense, le terme « apologétique » signifie une démonstration raisonnée d'un point de vue, avec des preuves logiques de sa vérité et de son bien-fondé ainsi qu'un plaidoyer convaincant pour son adoption.

L'œuvre commence par démontrer qu'il était absurde d'arrêter les chrétiens comme s'il s'agissait de criminels, puis de les torturer, non pour leur faire avouer des crimes honteux mais pour les amener à dissimuler d'honnêtes croyances. « D'autres coupables sont torturés afin d'obtenir une confession », dit-il. « Pourquoi sommes-nous les seuls à devoir nier ce que nous confessons volontairement ? »[1] Pourquoi les gens insultent-ils le christianisme avec tant de passion, demande-il ? Le préjugé général contre nous est tout aussi illogique qu'il est sans fondement. Les gens parmi lesquels nous vivons reconnaissent que les chrétiens sont les meilleurs des hommes et des femmes, mais ils continuent à nous mépriser. Ils disent : « C'est un homme bon ce Caius Seius, sauf qu'il est chrétien ! » et « Je m'étonne que Lucius Titius, cet homme sage, soit tout à coup devenu chrétien. »[2] Pour quelle raison, demande Tertullien, les maris, les pères, ou les maîtres déplorent-ils la réforme des mœurs qui accompagne la foi chrétienne ? Se peut-il qu'ils préfèrent vraiment que leur épouse, leur fils, ou leur esclave soit païen et menteur plutôt que chrétien et honnête ?

Pourquoi les chrétiens étaient-ils tant détestés ? « Le Tibre a-t-il débordé dans la ville, le Nil n'a-t-il pas débordé dans les campagnes, le ciel est-il resté stérile, la terre a-t-elle tremblé, la peste ou la famine ont-elles sévi, immédiatement le cri monte : 'Les chrétiens aux lions !' »[3] Pourquoi devrions-nous être accusés pour des adversités qui sont communes à tous les hommes ? Était-ce là la vraie tradition de la justice romaine ? ! Or il parlait en connaissance de cause : « Tertullien est avocat et écrit pour plaider contre l'illégalité de la persécution des chrétiens et pour affirmer que les lois contre eux vont à l'encontre

[1] *Apologeticus* 2:10

[2] *Apologeticus* 3:1

[3] *Apologeticus* 40:2

des droits de l'homme. »[1] En effet, il déclarait que « c'est un droit fondamental pour tout homme, et un privilège de la nature, d'avoir la liberté d'adorer ce que bon lui semble »[2]. Un bon citoyen ne devrait pas être l'objet de préjugés à cause de sa religion ; les lois devraient mettre un frein aux mauvais comportements, non aux croyances honnêtes.

Si sa formation de juriste avait appris à Tertullien comment reconnaître les preuves, elle lui permettait aussi de savoir les utiliser à son avantage. Formé comme rhétoricien, doué pour trouver le mot juste, il apportait à son discours une puissance et une éloquence remarquables. « Son style vigoureux, énergique et éloquent va de pair avec sa pensée. Son laconisme et sa brusquerie le rendent parfois obscur, et son vocabulaire nous étonne par son manque de retenue. Aucun terme n'est trop technique ou trop archaïque, aucune expression trop vulgaire ou trop provinciale pour décrire sa pensée. Le mot latin est-il inadéquat ? Il prend un mot grec, ou crée un néologisme. Son style a tout de l'avalanche : un mélange de matières, une allure rapide et une trajectoire directe. Bois, pierre, terre, feuilles, fleurs, détritus, tout est rassemblé et projeté pêle-mêle pour frayer une piste, ou écraser un adversaire. »[3] De toute évidence, ses écrits sont l'œuvre d'un enthousiaste qui s'emballe parfois sous la force de sa conviction et la véhémence de ses arguments. Il en venait à des affirmations que les faits auraient eu du mal à étayer. Dans ses œuvres polémiques en particulier, « il importe de se souvenir qu'on est à l'écoute du plaidoyer d'un avocat fougueux et non de la déclaration sous serment d'un témoin ou de la récapitulation d'un juge. »[4]

Néanmoins, consciemment ou non, Tertullien était en train de créer un nouveau langage – ou du moins il forgeait de nouvelles formes à partir d'une langue ancienne : il transformait le latin en un véhicule capable de porter la grandeur et la puissance du plus profond message jamais entendu par l'homme. En fait, la littérature chrétienne d'expression latine commença avec Tertullien. Il élaborait des idées jamais exprimées dans cette langue jusque là, et son unique objet était de les dire avec force. C'est à lui que l'on doit le mot « trinité » pour décrire la nature de Dieu. On estime qu'il a inventé en tout environ 982 mots nouveaux.

Le grand historien français Julien, voit en Tertullien le tempérament vif d'un Amazigh embrasé par l'étincelle de la vérité chrétienne, et brûlant d'une conviction irrésistible. C'était « un Berbère converti ; mais sous l'identité chrétienne, il gardait toute la passion, toute l'intransigeance, toute l'indiscipline du Berbère. »[5] Tertullien lui-même déplorait parfois son humeur ardente. Cependant il poursuivait son chemin poussé en avant par sa certitude et son impatience, brandissant les mots comme des armes de guerre, poursuivant sans répit ses adversaires, les accablant de tout argument susceptible d'en venir à bout. Rares étaient ceux qui étaient capables de discuter ou d'argumenter avec lui. Était-ce surprenant ? ! Ses talents prodigieux ne laissaient de place dans l'arène pour aucun autre. Tertullien nous agace parfois, et il est impossible d'être toujours d'accord avec lui. En dépit de ses défauts, cet homme de grand génie était pourtant un des personnages les plus passionnants de l'histoire de l'Église.

---

[1] éd. Bettenson, *The Early Christian Fathers* p.15

[2] *Ad Scapulam* 2

[3] Plummer pp.114-115

[4] Plummer p.115

[5] cité par Guernier p.185

* * *

Tertullien avait un cœur d'évangéliste. Ses écrits étaient avant tout destinés à gagner les païens et les Juifs à la foi en Christ. Il présentait toutes les raisons de croire, et répondait à toutes les objections. Lorsque ses pensées se tournaient vers la communauté chrétienne, il désirait ardemment que le monde païen puisse, en la regardant, y voir une image de Christ. La vie des chrétiens devait être à la hauteur de la bonne nouvelle qu'ils annonçaient. À quoi servait, nous demande-t-il, une Église chrétienne qui encourait la désapprobation des gens de l'extérieur ? Que pouvait-elle accomplir si elle ne démontrait pas la sainteté de Christ ? Comment les païens pouvaient-ils être attirés par le Sauveur s'ils constataient que ceux qui le suivaient étaient dans un état de péché pire que le leur ? Tertullien désirait ardemment que l'Église témoigne fidèlement au monde. Lorsqu'il s'adressait aux habitants de Carthage, il aimait pouvoir montrer la transformation que Christ peut effectuer chez un homme ou une femme. Mais s'il n'y avait aucun signe de cette transformation, alors la proclamation de la bonne nouvelle tomberait dans des oreilles de sourds. Tertullien mettait ses critiques au défi de trouver un seul chrétien accusé de sacrilège ou de séduction, d'être meurtrier, coupeur de bourses, ou voleur des vêtements des nageurs. S'ils en trouvaient un seul ils constateraient d'eux-mêmes qu'il avait été exclu de l'assemblée des croyants. De telles déclarations exigeaient de la communauté chrétienne qu'elle vive comme Tertullien la décrivait. Toute corruption dans l'Église aurait coupé l'herbe sous les pieds de l'apologiste, et de tous ceux qui cherchaient à gagner les autres à la foi en Christ.

Tertullien insistait auprès de ses frères chrétiens pour qu'ils évitent tout compromis avec les groupes politiques et le pouvoir du siècle. Les empires, disait-il, sont destinés à croître et à décliner, mais l'Église est éternelle. C'est un royaume spirituel qui n'est ni terrestre ni physique, et elle doit rester libre de se consacrer aux besoins spirituels de tout homme quel qu'il soit. Si les autorités romaines la regardaient favorablement, sans doute se réjouirait-elle ; si elles la méprisaient et la détestaient, elle devrait le supporter. Mais en aucun cas elle ne pouvait être acquise à leur cause : car elle ne devait pas être l'instrument du pouvoir romain. Le chrétien certes était un bon et un honnête citoyen, mais il ne fondait son espérance ni sur une république, ni sur un royaume humains. Sa loyauté première allait au peuple appelé Église de Dieu, et son souverain était le Roi des rois. « Y a-t-il une nation, limitée par ses frontières, qui soit plus nombreuse que nous ne le sommes », demandait-il, « nous qui sommes une nation sans autre limite que la terre entière ? »[1]

On ne peut mettre en question la sincérité de Tertullien, encore moins son zèle. Il était sûr de sa position : toutes les autres n'étaient que sables mouvants. Un incroyant, que pouvait-il comprendre de la vérité ? Un homme du monde, que pouvait-il comprendre de la sainteté ? Comment un idolâtre pouvait-il percevoir ou juger l'enseignement des Écritures ? Comme l'apôtre Paul l'avait dit : seule une révélation de l'Esprit de Dieu pouvait nous amener à comprendre de telles choses. « L'homme qui n'a pas l'Esprit de Dieu ne peut pas recevoir les vérités qui viennent de cet Esprit : elles sont une folie pour lui ; il est incapable de les comprendre... L'homme qui a l'Esprit de Dieu peut juger de tout. »[2]

[1] *Apologeticus* 37

[2] 1 Corinthiens 2:14-15 (F.C. 1971)

Pour Tertullien, un chrétien qui avait renié sa foi était un lâche et un traître sans excuse, qui avait menti et blasphémé pour sauver sa peau. S'il revenait à la foi, l'Église ne devait pas l'accueillir comme si de rien n'était : ç'aurait été la meilleure façon de remplir ses rangs de fainéants à la dérive et d'hypocrites. L'Église de Jésus-Christ, disait-il, ne pouvait faire montre d'aucune tolérance devant une infidélité évidente envers son Seigneur, ni devant un péché délibéré contre lui. Tout chrétien qui retournait au culte des idoles ou à l'immoralité du paganisme devait être exclu de l'Église. Le Seigneur Jésus Christ n'était-il pas digne d'un meilleur service ? Un chrétien devait renoncer à lui-même, prendre sa croix, et suivre Christ : donner moins qu'un engagement total était une insulte envers Dieu et envers son peuple. On devait prendre au sérieux le péché délibéré, comme l'avaient fait les apôtres de Christ.[1]

Dans la vie des églises de son époque, chasser les démons était normal. Tertullien parlait de l'exorcisme, non comme d'un phénomène rare, difficile à cerner d'après le témoignage des autres, mais comme d'un fait indéniable connu de tous, et sur lequel il pouvait compter comme preuve de la vérité de son message. Il ne demandait pas à ses auditeurs païens de croire que le pouvoir d'exorciser existait encore, mais plutôt d'accepter le message de la Bonne Nouvelle si clairement vérifié par sa manifestation.

* * *

Tertullien connaissait bien les Écritures. Il les citait souvent, puisant autant dans les Évangiles et les épîtres que dans l'Ancien Testament. Il se situait dans le droit fil de la pure foi apostolique. Dans son œuvre, on trouve peu de ces ajouts doctrinaux qui commençaient alors à apparaître et allaient bientôt compliquer l'existence des églises. Il ne reconnaissait pas d'autres sacrements que le baptême et le Repas du Seigneur. Il s'élevait contre la récente pratique du baptême des nourrissons. Il parlait de Marie, la mère de Jésus, sans lui accorder de vénération particulière. Il niait la nécessité du célibat pour les dirigeants de l'Église, tout en reconnaissant sa valeur pour tout chrétien qui le choisissait volontairement. Il s'attachait avec fermeté au sacerdoce de tous les croyants ; il aimait rappeler à ses auditeurs que là où deux ou trois se réunissaient au nom de Christ, Christ était présent au milieu d'eux. Enfin il affirmait énergiquement que la véritable Église était gouvernée par l'Esprit de Dieu et non par les conférences des hommes. Il s'attendait à voir en son temps la fin du monde, le retour de Christ et le début du millénium.

* * *

Tertullien fut vraisemblablement nommé ancien de l'église à Carthage au bout de quelques années. Mais comme Clément d'Alexandrie et Origène, il ne monta jamais plus haut dans la hiérarchie ecclésiale naissante. Du reste, il semble avoir eu de sérieuses réserves à propos de telles structures. Sa femme était aussi chrétienne. Il écrivit deux traités sur le mariage chrétien, qu'il lui dédia en l'appelant affectueusement « ma très chère compagne et aide dans le service du Seigneur. »[2] Il est probable que, comme beaucoup d'hommes de son époque, Tertullien s'habillait d'une tunique blanche de lin, aux

[3] 1 Corinthiens 5:9-11

[2] *Ad Uxorem* 1:1

manches courtes, une sorte de longue chemise qui descendait jusqu'aux genoux, serrée par une ceinture. Il affichait son indépendance par rapport à la mode romaine de l'époque, en abandonnant la toge, cet habit extérieur long et ample, pour lui préférer le *himation* grec (une sorte de manteau) ou encore le *pallium*, tunique du philosophe ; il justifiait son choix dans un livre consacré à l'habillement. D'autres semblent avoir suivi son exemple, si bien que la toge commença à disparaître des églises. Il se chaussait de sandales lacées autour de la cheville. Il portait les cheveux courts ; peut-être aussi portait-il la barbiche, à la mode au début du 3e siècle. Clément d'Alexandrie, légèrement plus âgé que lui, parlait de la barbe comme étant « …la fleur de la virilité. La barbe est le don que fit Dieu aux hommes et aux lions ! »[1] La raser était à la fois le signe de goûts efféminés et une insulte au Créateur !

* * *

Tertullien habitait Carthage à l'époque où Perpétue et ses amis y furent mis à mort, en 203 ap. J-C. Certains pensent qu'il serait le rédacteur ou même l'auteur de l'histoire de leur martyre. En tout cas c'est certainement à la même époque qu'il décida d'intégrer le groupe de chrétiens appelés *montanistes* auquel, semble-t-il, appartenaient Perpétue et ses amis. Au début du 3e siècle, cette mouvance connaissait une certaine popularité en Afrique du Nord. Ses membres suivaient la doctrine et l'exemple d'un certain Montan, qui avait commencé à prêcher aux environs de l'an 170 dans la province de Phrygie, située au centre de la Turquie actuelle.

Montan croyait que sa génération était à l'aube d'une nouvelle ère, celle du Saint-Esprit, où tous les enfants de Dieu recevraient des révélations et des prophéties, selon la promesse des Écritures : « Voici ce qui arrivera dans les derniers jours, dit Dieu : je répandrai de mon Esprit sur tout homme ; vos fils et vos filles prophétiseront, et vos vieillards auront des rêves. Oui, je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes en ces jours-là, et ils prophétiseront. »[2] Les chrétiens qui fréquentaient Montan commençaient à voir et entendre de telles choses. « L'Esprit agit sur la pensée », disait-il, « à l'image d'un musicien jouant de la lyre », et ainsi le croyant pouvait recevoir et transmettre les véritables paroles de Dieu.

Les montanistes prenaient à cœur l'idéal du Nouveau Testament. Ils s'efforçaient de le mettre en pratique, malgré les difficultés qui pouvaient en résulter. Comme beaucoup d'autres, ils ne pouvaient concilier le service militaire et les enseignements de Jésus-Christ : le chrétien ne devait pas s'engager dans l'armée. L'étude de la littérature profane ou païenne ne lui convenait pas non plus : elle ne pouvait que l'égarer ou entraîner la chute de ceux qui suivraient son exemple. Les montanistes commençaient à se réunir dans leurs propres maisons où ils priaient, jeûnaient, et lisaient les Écritures ensemble ; ils s'encourageaient à viser la vie chrétienne la plus élevée. Ils espéraient une récompense céleste et une vie meilleure. Ils croyaient que le Christ allait revenir très bientôt, que tout œil le verrait, que toute langue confesserait qu'il est le Seigneur ;[3] alors il rassemblerait son peuple pour l'emmener vivre avec lui pour toujours dans la gloire. Le chrétien ne devait pas être empêtré dans les affaires d'un monde destiné à

[1] Hamman, *La Vie Quotidienne* p.69

[2] Actes 2:17-18 (F.C. 1971)

[3] Philippiens 2:11

disparaître, et s'il lui était demandé de souffrir la persécution ou le martyre pour Christ, il pouvait se réjouir d'avoir été honoré par Dieu de la sorte. Tertullien était tout à fait captivé par un tel groupe. Leur désir absolu d'obéir à la parole de Dieu l'attirait, tandis que leur sincérité sans détour ressemblait à la sienne.

Les montanistes se désolaient en voyant certaines tendances dans les églises d'Afrique du Nord et d'Asie Mineure : ils aspiraient à une sainteté qui soit visible dans la communauté chrétienne. Bon nombre de chrétiens, disaient-ils, ne vivent pas vraiment dans l'obéissance à Christ. Certains même, semblait-il, se laissaient aller à des activités déshonorantes, et participaient à de sordides divertissements païens ; le nom de Christ était blasphémé à cause des agissements de ces prétendus chrétiens. Ils devaient être exclus des églises. Même si on devait donner aux gens de l'extérieur – juifs et païens – l'occasion d'écouter l'Évangile, on ne devait pas les appeler chrétiens tant qu'ils ne l'étaient pas encore en réalité – tant qu'ils n'avaient pas voulu renoncer à eux-mêmes, prendre leur croix et suivre Christ.

Les montanistes étaient irrités par les structures d'autorité de plus en plus rigides qui liaient les églises entre elles et entravaient la liberté des assemblées. Les responsables des grands centres urbains avaient de plus en plus tendance à dominer leur troupeau, et même à prononcer des édits qu'ils voulaient imposer aux autres églises. Un responsable doit être respecté, disaient les montanistes, mais il n'est en aucun cas infaillible, et lui aussi doit se soumettre à l'autorité de la parole de Dieu. Selon eux, l'unité ne devait pas être imposée par la pression et la force : l'unité vraie était un fruit de la tolérance et de l'amour, et ne se trouvait que là où tous étaient remplis de l'Esprit de Christ. L'unité de l'Église devait être une affaire spirituelle et non institutionnelle, et cette unité devait laisser place aux diverses opinions et façons de servir. Le Sauveur lui-même était le chef de l'Église, son Esprit devait la guider : aucun homme ne pouvait prendre sa place.

Les assemblées aussi se rigidifiaient, ne laissant que peu de liberté au Saint-Esprit pour parler de manière directe et individuelle aux membres de l'église. Les montanistes faisaient remarquer que les dirigeants reconnus ne devaient pas être les seuls à recevoir les conseils de Dieu : tout croyant pouvait prier le Seigneur pour connaître sa volonté et contribuer à la vie de l'église pour le bien de tous.

Si dès ses débuts, la pureté idéaliste de ce groupe force notre respect, leur empressement au martyre suscite notre admiration inconditionnelle. Ils n'hésitaient pas à sacrifier leur vie lorsque la seule alternative était de renier leur Sauveur. Nous pouvons peut-être leur pardonner d'être plutôt rigides dans leur compréhension du bien et du mal, et de tolérer difficilement ceux qui désiraient suivre un chemin moins exigeant : car les principes qu'ils enseignaient n'étaient pas différents de ceux donnés par Jésus et ses apôtres. Ils y ajoutaient peu et n'en ôtaient rien. Leurs prophéties et leurs révélations n'introduisaient aucune nouvelle ou étrange doctrine ; elles consistaient surtout en des exhortations passionnées à s'aimer plus profondément, et à vivre une sainteté toujours plus grande. Peut-être penchaient-ils vers un légalisme excessif ; mais cela provenait simplement de leur profond désir de mettre en pratique ce qu'ils voyaient dans la parole de Dieu.

De nombreuses églises du deuxième siècle, par contre, prenaient un tout autre chemin. Certaines estimaient que le temps de la prophétie s'était arrêté au temps des apôtres. Les chrétiens, disaient-ils, ne pouvaient plus recevoir de révélations personnelles, et celui qui prétendait encore recevoir des prophéties de Dieu devait être un imposteur. Les montanistes étaient perturbés par de telles assertions, mais ils ne

désiraient absolument pas se séparer de leurs frères en Christ. Plutôt que de provoquer des divisions ouvertes, ils supportaient patiemment l'incompréhension et les préjugés, et faisaient de leur mieux pour influencer de l'intérieur la communauté chrétienne.

Malgré ceci, certains membres des églises établies de plus longue date supportaient mal ce qu'ils ressentaient comme des critiques de la part des montanistes, se méfiaient de leur esprit indépendant et ridiculisaient les révélations qu'ils prétendaient recevoir. Des plaintes à leur sujet remontaient au plus haut niveau et certaines églises de leur région d'origine, la Phrygie, les condamnaient. Un de leurs adversaires nommé Praxéas alla même jusqu'à Rome où il réussit à convaincre le Dirigeant de l'église à Rome que les montanistes étaient un élément de discorde et qu'ils menaçaient dangereusement l'unité de l'Église chrétienne dans le monde entier. Le résultat ne se fit pas attendre. Les montanistes furent officiellement excommuniés par l'église à Rome et ensuite par toutes les églises des provinces qui décidèrent de l'imiter ; ce groupement serait appelé plus tard l'Église *catholique*, c'est à dire l'Église universelle. Aucune fausse doctrine des montanistes n'était à l'origine de ce rejet et de cette exclusion, mais simplement le fait qu'ils dérangeaient la vie bien ordonnée des églises en refusant d'accepter les normes prescrites par leurs responsables officiels.

Par la suite, l'orthodoxie de Praxéas lui-même fut sérieusement mise en doute. Il est indéniable que sa pensée sur la divinité et l'humanité de Christ s'écartait de la vérité biblique, alors que celle des montanistes à ce sujet demeurait orthodoxe. Mais le ver était dans le fruit. Il n'est sans doute pas surprenant que les montanistes aient été si mal compris par des générations d'historiens de l'Église à tendance catholique ou épiscopalienne : en effet ils reprirent à leur époque le plaidoyer pour l'unité à tout prix. Ils leur composèrent des épitaphes, les expédiant en quelques mots comme « de sévères enthousiastes, héros au jour de la persécution, bigots en temps de paix. »[1] Cette critique est loin d'être suffisante.

Car cet épisode ne marqua nullement la fin des montanistes. En Tertullien ils trouvèrent leur meilleur défenseur : il écrivit une réfutation longue et bien développée contre Praxéas. Accordant tout son appui au mouvement qu'il nommait « la nouvelle prophétie », Tertullien non seulement donna au montanisme de la crédibilité, mais il en fit une puissance incontournable en Afrique du Nord. Les montanistes continuèrent à enseigner et à s'entraider selon la direction du Saint-Esprit, jouissant manifestement de la bénédiction de Dieu.[2]

* * *

Tertullien demeura à Carthage tout au long de sa vie, excepté au moins une visite à Rome où il aurait même servi un certain temps comme ancien dans l'église. C'est à Rome qu'il découvrit une version latine des Écritures parfois très divergente de celle employée plus tard par Cyprien à Carthage. Mais l'arrogance des responsables de l'église à Rome et leur hostilité infondée envers les montanistes influencèrent Tertullien de façon marquante et contribuèrent sans aucun doute à le pousser du côté montaniste. Son intelligence était trop grande, son esprit trop fervent pour qu'il se plie facilement aux ordres maladroits

[1] Foakes-Jackson p.254

[2] Les montanistes de l'Asie Mineure conservèrent leurs propres églises indépendantes, jusqu'au sixième siècle (Schaff, vol.II, p.421)

d'hommes moins doués que lui. Il ne désirait ni provoquer ni encourager la division ; de même les églises plus anciennes ne désiraient pas l'exclure de leur communion. Il s'attachait de tout cœur aux principes de la foi chrétienne, et s'il était en désaccord avec ses frères, c'était seulement parce qu'il trouvait leurs normes de sainteté trop faibles. Il reste le grand défenseur du vrai christianisme ; parmi ses textes contre le gnosticisme, et contre d'autres hérésies, les plus puissants ont été écrits après qu'il ait rejoint les montanistes. Enfin, on peut considérer que son éloquence enflammée était bien plus efficace lorsqu'elle était dirigée contre la bêtise de leur adversaire à tous, plutôt que contre les insuffisances de l'Église catholique qu'il avait quittée.

Tertullien considérait toujours l'unité comme le principe chrétien fondamental ; toutefois on ne devait pas la rechercher au dépens de la vérité. Il prétendait qu'une idée nouvelle devait toujours être mesurée à l'aune de la parole divine ; on devait discerner les erreurs à temps pour éviter qu'elles ne se répandent et ne s'enracinent. La vérité, écrivait-il, est unique, l'hérésie multiple ; on reconnaît la vérité à l'assentiment de toutes les églises tandis que l'hérésie est locale, limitée à une faction ; la vérité puise chez les apôtres tandis que l'hérésie est moderne ; la vérité s'appuie sur les Écritures tandis que l'hérésie s'élève contre et au-dessus d'elles.[1]

Il semble que pour finir, Tertullien ait été déçu par les tendances à l'excès de certains montanistes. Au sein de tels groupes vivants et libérés, les adhérents faisaient parfois preuve d'une capacité inquiétante à accepter sans les remettre en question les plus folles déclarations de leurs « prophètes », inspirées – du moins le croyaient-ils – par le Saint-Esprit. Tertullien voyait bien le côté admirable de leur foi, mais encore fallait-il que cette foi soit centrée sur la vérité. Il fallait qu'un discernement averti vienne modérer la liberté spirituelle. Il fallait certes accepter les vérités révélées par Dieu et qui cadrent avec l'Écriture inspirée ; par contre il ne fallait pas laisser les églises s'égarer dans des idées provenant de l'imagination galopante, sans doute bien intentionnée, mais aisément surchauffée, de l'esprit humain. « Mes chers amis », disait l'apôtre Jean quelques années auparavant, « ne croyez pas tous ceux qui prétendent avoir l'Esprit, mais mettez-les à l'épreuve pour vérifier si l'esprit qu'ils ont vient de Dieu. »[2] Paul de même remarquait que si l'Esprit donne à quelques-uns « le don de transmettre des messages reçus de Dieu », il donne également à d'autres « la capacité de distinguer les faux esprits du véritable Esprit. »[3] Il semble qu'après quelques années, Tertullien, entraînant avec lui plusieurs amis intimes, rompit avec les montanistes. Pour lui, la vérité primait encore sur toute autre considération.

* * *

Un seul dirigeant chrétien, le grand Origène, était l'égal de Tertullien dans sa génération. Né à Alexandrie, celui-ci s'installa plus tard à Césarée sur la côte palestinienne. Tertullien et Origène étaient à certains égards étonnamment semblables, et à d'autres tout à fait différents. L'un comme l'autre était doué d'une pensée originale et créative, qu'ils exerçaient en composant une foule d'écrits destinés à défendre la foi face aux païens, aux Juifs et aux hérétiques. Tous deux mènaient une vie d'une abnégation

[1] Voir *De Praescriptione Haereticorum* 32

[2] 1 Jean 4:1

[3] 1 Corinthiens 12:10

très stricte, et tous deux, par la parole et par l'exemple, exhortaient leur génération à une consécration chrétienne authentique. Chacun préférait souffrir la perte de toutes choses plutôt que de compromettre la vérité de l'Évangile. Cependant, tous deux passèrent la dernière partie de leur vie en désaccord avec la plus grande partie de l'Église et en conflit avec ses dirigeants les plus influents à Rome.

Telles sont les ressemblances superficielles entre eux ; mais il y a d'importantes et profondes différences. Une grande partie s'explique par le fait que l'un avait passé la moitié de sa vie dans les vices païens, alors que l'autre avait connu dès sa naissance les bénédictions d'une famille chrétienne stable. Le sérieux et la ferveur de Tertullien, sans doute déjà inscrits dans sa nature, furent magnifiés par la rupture complète avec son passé que lui imposa sa conversion ; en revanche, la « gentillesse et la luminosité » de l'aimable Origène résultaient du paisible développement en lui d'un caractère chrétien dès la tendre enfance. Leurs styles littéraires s'en ressentaient : le premier plein de hardiesse dogmatique, l'autre de courtoisie subtile et spéculative. Le premier auteur livrait des opinions franches, le second des aspirations élevées. Au désespoir moral de ce monde Tertullien réservait une sévère réprimande, et à son désespoir intellectuel la moquerie. Par contre, Origène éprouvait une profonde sympathie pour ces deux conditions, et souffrait avec ceux qui cherchaient en tâtonnant une explication aux mystères de l'univers. Tertullien avait étudié la philosophie lorsqu'il était encore païen et en avait retiré un mépris total ; la philosophie se révélait source d'hérésies et de mensonges innombrables. Elle conduisait l'homme dans des ténèbres profondes qui ne pouvaient être chassées qu'à la lumière de l'Évangile. Origène, l'ayant étudiée en tant que chrétien (et de manière bien plus approfondie), l'estimait hautement et la voyait comme une révélation partielle et préparatoire qui pouvait quand même servir de soutien à la vérité.

Bien que tous deux se retrouvèrent brouillés avec d'autres chrétiens, leurs motifs étaient différents. L'exclusion de Tertullien résultait de son propre choix ; celle d'Origène des actes de ses adversaires. Bien qu'il n'ait jamais été condamné à Carthage, Tertullien quitta intentionnellement l'église où il avait servi Dieu, se faisant un devoir de montrer du doigt ses faiblesses. Excommunié à Alexandrie et à Rome, Origène voyagea vers l'orient où il jouit d'une communion intime avec les églises de ces pays et se garda de critiquer personne. Peut-être remarquons-nous ici, comme nous en aurons encore l'occasion, à quel point le caractère d'un homme peut déterminer le ministère dont il se charge, et les opinions qu'il professe.

* * *

Certains affirment qu'en s'éloignant des montanistes, Tertullien revint ensuite vers le groupement catholique d'églises auquel adhérait la majorité des chrétiens en Afrique du Nord de son époque. De la part de ceux qui, de nos jours, vénèrent autant l'homme que l'institution catholique, une telle affirmation a tout l'air, comme dit le proverbe, de prendre ses désirs pour la réalité. En fait, deux siècles après, on trouve encore certains groupes chrétiens identifiés comme « tertullianistes. » Même s'ils n'étaient pas nombreux, leur existence prouve que Tertullien avait pris ses distances avec l'Église qu'il avait si rondement critiquée.[1] D'un autre côté, un siècle après sa mort, même Cyprien, le défenseur ardent de

[1] Augustin raconte comment, par ses efforts, les « tertullianistes » de Carthage se réconcilièrent enfin avec l'Église catholique au

l'unité catholique, estimait les écrits de Tertullien au-dessus de tous. On raconte qu'il avait l'habitude de dire à son secrétaire : « Passez-moi le maître ! » lorsqu'il demandait un livre de Tertullien. Puisqu'aucun dirigeant, ni de l'Église catholique à Carthage ni de celle à Rome, ne l'avait excommunié, Tertullien considérait sans doute qu'il n'y avait nul besoin d'une réconciliation officielle. Cet homme était naturellement enclin à rencontrer tous ceux qui aimaient et servaient Christ fidèlement, quelle que soit leur église, et à prier avec eux.

Le grand traducteur Jérôme, nous apprend que Tertullien a vécu jusqu'à un âge avancé. Nous ne connaissons ni les circonstances ni la date de sa mort, qui se situe vraisemblablement entre 220 et 240 ap. J-C. Ainsi Tertullien aurait eu au moins 60 ans lorsqu'il reçut l'appel du Ciel.

Tertullien s'adressait à la fois à une Église en plein essor et au monde qui l'observait, et soulignait vigoureusement le contraste entre les deux, contraste évident pour tous ceux qui désiraient y voir clair : « la vérité de la doctrine chrétienne face aux mensonges du paganisme ; la pureté de la morale chrétienne face au monde païen dévergondé ; la fraternité des chrétiens face à l'égoïsme et à la cruauté du paganisme. »[1] Vérité, pureté, et fraternité : voici ses grands thèmes. Quelle épitaphe lui donner sinon sa propre et inoubliable affirmation de la vérité divine qui ne doit, ni ne peut être cachée :

« La vérité ne demande point grâce pour elle.
Elle sait qu'elle vit dans ce monde en étrangère,
Que parmi les étrangers elle trouve facilement des ennemis,
Mais qu'elle a sa naissance, sa demeure et son espérance dans les cieux.

Il lui reste pourtant une seule chose qu'elle désire ardemment :
Ne pas être condamnée sans être connue. »

Tertullien [2]

4e siècle. (*De Haeresibus*, 6)

[1] Lloyd p.28

[2] *Apologeticus* 1:1

8. Les écritures inspirées

Les plus grands penseurs chrétiens des quatre premiers siècles s'attachèrent à définir et à défendre la foi. Ils se posaient des questions telles que : Christ était-il un homme comme nous ou plutôt un ange ? Ou encore était-il d'une toute autre espèce, ni homme, ni ange ? Christ a-t-il existé depuis toujours, ou commencé son existence quand il fut conçu dans le sein de la Vierge ? A-t-il vraiment été tenté de pécher comme nous le sommes, ce qui impliquerait qu'il aurait effectivement pu commettre le péché ? Ou alors lui était-il impossible de pécher, et n'aurait-il alors pas réellement subi de tentation ?

Les premiers chrétiens cherchaient les réponses à ce genre de questions dans l'Ancien Testament, dans les écrits des apôtres, et dans les paroles de Jésus lui-même, rapportées dans les Évangiles. Ils raisonnaient parfois sur la base de principes acquis, ceux de la logique et du bon sens. Mais, en dernier lieu, ils revenaient toujours vers l'Ancien Testament et les premiers écrits chrétiens, qu'ils tenaient pour inspirés par Dieu. Toute équivoque était tranchée en se référant à une parole du Seigneur Jésus, à une affirmation de Pierre, de Paul, voire d'un autre apôtre.

Dès la fin du 1e siècle tous les livres qui constituent notre Nouveau Testament étaient déjà rédigés ; mais ils circulaient parmi les communautés chrétiennes sous forme de textes isolés. Une église pouvait détenir un Évangile de Matthieu, une autre par exemple celui de Jean. Une autre avait peut-être quatre ou cinq des lettres de Paul ; ailleurs on trouvait la première épître de Pierre, ou le livre de l'Apocalypse. Mais d'autres écrits chrétiens devenaient populaires. Les dirigeants des églises furent donc obligés de trancher parmi ces écrits. Quels étaient ceux qui étaient écrits par les premiers apôtres ? Quels étaient ceux qui, inspirés par Dieu et confiés à des serviteurs choisis, faisaient autorité ? Et quels étaient ceux qui n'étaient que des écrits humains bien intentionnés ?

En fait, dès l'an 180 ap. J-C, les chrétiens de tous les continents s'accordaient généralement sur les écrits qui faisaient autorité, en d'autres termes *canoniques*. Bien avant cela, en 140, Marcion, un habitant du Pont (au Nord-Est de la Turquie actuelle) avait dressé une liste très brève de livres recevables. Cependant, comme il était attiré par les éléments mystiques du *gnosticisme*, il était prédisposé à rejeter tout ce qui était contre son avis. D'autres auteurs anciens acceptaient, en plus des livres approuvés par Marcion, ceux qu'utilisait leur propre église. En Occident, l'Évangile de Jean était moins populaire que les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, et Luc) ; et on mit du temps à accepter le livre des Hébreux. En Orient par contre, le livre de l'Apocalypse n'avait pas encore reçu l'approbation.

Au début du 3e siècle, pour décrire la vie de Christ, Tertullien se référait à chacun des quatre Évangiles. Dès le milieu du même siècle, tous les livres qui aujourd'hui composent le Nouveau Testament étaient reconnus authentiques et faisaient autorité. La lettre d'Athanase, Dirigeant de l'église à Alexandrie, écrite en 367 ap. J-C, est généralement considérée comme le premier écrit définissant le canon du Nouveau Testament (les 27 livres que nous lisons de nos jours). Trente ans après, une conférence à Carthage le confirmait tel qu'il est universellement reconnu aujourd'hui.

Le fait d'admettre ces livres comme recevables entraîna automatiquement le rejet de certains autres, que l'on appelle maintenant les *livres apocryphes* du Nouveau Testament. On y rapportait des miracles

aussi étranges que magnifiques, qui contrastaient avec les récits sobres et pudiques des Évangiles et des Actes des Apôtres. Ces récits étaient pourtant fort prisés par ceux qui recherchaient le fantastique, sans attacher d'importance aux doctrines qui les accompagnaient. Certains de ces livres, soi-disant écrits par les apôtres, contenaient, lorsqu'on les examinait de plus près, des enseignements incompatibles avec leurs écrits authentiques. Par exemple, le faux *Évangile de Pierre* contenait des doctrines que Pierre n'aurait jamais pu enseigner. Un autre écrit, la prétendue *Épître de Barnabas*, datait probablement du 2e siècle,[1] et parmi les plus célèbres figurait *La Didaché ou l'enseignement des douze apôtres*, écrite autour de 100 ap. J-C. Au 4e siècle, Athanase mentionnait ces écrits apocryphes comme « des livres qui ne faisaient pas autorité, mais que les premiers chrétiens recommandaient aux nouveaux croyants. »[2] Le récit allégorique intitulé *Le Pâtre d'Hermas* était très répandu en Afrique du Nord. Parmi ces écrits figuraient aussi une lettre intitulée *L'Épître de Clément* et plusieurs autres textes : des prétendus récits de l'enfance de Jésus, des voyages de Pierre, de Paul, et des autres apôtres. Au cours des quatre premiers siècles, certaines personnes ou églises défendirent la thése de l'inspiration de tel ou tel texte. Elles soutinrent aussi qu'il méritait une place égale à celle des Évangiles et Épîtres qui constituaient le Nouveau Testament actuel. Mais le consensus des églises penchait dans l'autre sens. Du reste, le lecteur attentif repérera vite dans ces textes apocryphes, des erreurs doctrinales et l'absence de l'équilibre et la réserve typiques des œuvres depuis lors reconnues par les églises comme l'authentique parole de Dieu.

* * *

Les écrits qui forment notre Nouveau Testament étaient tenus en haute estime par les églises primitives. Leurs dirigeants s'y référaient pour prêcher et enseigner ; leurs théologiens y faisaient appel sans cesse pour éclaircir et exposer les grandes affirmations de la foi. Tertullien notamment se basait totalement sur le témoignage des écrits apostoliques dans sa formulation de la Trinité. « Toute l'Écriture », disait-il, « établit clairement la doctrine de la Trinité. »[3] Les premiers chrétiens croyaient que ces documents, tout comme ceux de Moïse, des prophètes et des œuvres poétiques de l'Ancien Testament étaient inspirés par Dieu, car « c'est parce que le Saint-Esprit les guidait que des hommes ont parlé de la part de Dieu »[4]. Ils se sentaient poussés à sonder les Écritures, à croire aux promesses qui s'y trouvaient, et à mettre en pratique leurs préceptes au quotidien. Encore une fois, Tertullien l'exprimait fort bien : « Nous devons entretenir notre connaissance des écrits sacrés afin de voir si ce que nous vivons aujourd'hui doit être corrigé ou reconsidéré. Au moins, par ces saintes paroles, nous nourrissons notre foi, nous relevons notre espérance, nous affermissons notre confiance et nous resserrons aussi notre discipline en nous

---

[1] On ne doit pas faire la confusion entre *l'Épître de Barnabas* et le prétendu *Évangile de Barnabas.* On ne trouve aucune mention du second avant un document de la fin du 5e siècle, lorsqu'il en est question comme d'une œuvre hérétique, de date récente, et qui serait à rejeter. Un document italien du 18e siècle prétend être cet *Évangile de Barnabas* perdu. Mais le texte est en italien, il cite le Coran (7e siècle) ainsi que la *Divina Commedia* (13e siècle) et ne peut donc dater de l'époque des apôtres. On n'a retrouvé aucun autre exemplaire de ce faux « Évangile » sauf quelques fragments en espagnol qui ont disparu depuis. Il ne figure nulle part dans les nombreux recueils d'écrits authentiques du 1e siècle qui avaient cours chez les premiers chrétiens.

[2] *Epistolae Festales* 39 ; Bainton p.98

[3] *Adversus Praxean* 11

[4] 2 Pierre 1:21 (F.C. 1971)

replongeant sans cesse dans leurs commandements. »[1]

Ces premiers chrétiens connaissaient bien non seulement le Nouveau Testament, mais aussi l'Ancien. La plupart d'entre eux ne savaient pas lire l'hébreu du texte originel ; c'est la traduction grecque appelée *La Septante*, connue d'autre part sous le sigle LXX, qui était le plus fréquemment utilisée pendant les premiers siècles. Cette traduction à partir de l'Ancien Testament hébreu était le travail de soixante-dix, peut-être soixante-douze savants juifs de la ville d'Alexandrie, qui avaient œuvré vers 200 av. J-C. On les avait enfermés (ainsi le voulait la légende) chacun dans sa cellule et, ô miracle, tous avaient traduit chaque verset de la même façon. Notons au passage que ni Tertullien ni Augustin ne faisaient grand cas de ce conte populaire, mais ils appréciaient tous deux cette traduction.

Les premiers chrétiens vénéraient profondément la Septante, d'autant plus à cause de son origine soi-disant miraculeuse. C'est là qu'ils puisaient leurs arguments contre les Juifs. Malheureusement certains points de doctrine tirés de la Septante s'appuyaient sur une mauvaise traduction des versets en question ; aussi ce n'est qu'après la parution d'autres traductions, telle *La Vulgate* de Jérôme en latin, que ces idées furent enfin abandonnées.

* * *

La théologie de l'Église primitive ne fut pas rédigée de façon systématique. À l'instar du canon du Nouveau Testament, c'est selon les besoins de l'heure, ou pour répondre à des questions particulières qu'elle s'élabora. Les théologiens Justin, Irénée, Tertullien, et Origène composèrent la plupart de leur œuvre pour relever des défis lancés soit par leurs détracteurs, soit par des chrétiens dont les opinions leur semblaient évidemment fausses. Ces adversaires méritent notre gratitude, car ce sont eux qui poussèrent les meilleurs esprits du siècle à méditer sur les problèmes épineux et complexes ressortant des Écritures inspirées de Dieu. Chaque génération soulève le même genre de questions essentielles ; et les réponses que donnèrent Tertullien ou d'autres il y a des siècles de cela, conservent leur actualité.

Certains opposants demandèrent un jour pourquoi Dieu avait permis que l'homme tombe dans le péché. Dieu aurait dû le protéger de la tentation, ou du moins lui donner la force de la vaincre. Ils prétendirent que le Créateur, quand il avait laissé pécher Adam, avait dû manquer ou de bonté, ou de prescience, ou encore de pouvoir. Ils laissèrent entendre que, si Dieu existait réellement, il était responsable du mal dans le monde. À moins, insinuèrent-ils, qu'il n'existe pas !

Tertullien tomba sur ces détracteurs à bras raccourcis, dans le style que nous lui connaissons : « Venons-en à vos interrogations, ô chiens que l'apôtre chasse dehors,[2] vous qui aboyez contre le Dieu de vérité. Voici vos arguments, les os que vous rongez sans cesse : 'Si Dieu possède la bonté, la prescience et la puissance d'écarter le mal, pourquoi a-t-il permis que l'homme se laisse circonvenir par le diable, et désobéisse à sa loi, et donc meure ? Car, s'il était bon, il ne voudrait pas qu'une chose pareille se produise ; s'il savait toutes choses à l'avance, il ne pouvait ignorer que cela allait arriver et s'il était puissant, il pouvait l'empêcher. Tout évènement doit être compatible avec ces trois attributs de la majesté

[1] *Apologeticus* 39

[2] Allusion à Philippiens 3:2

divine.'»[1]

Tertullien se met alors à répondre à cette question. Prenant exemple sur Christ lui-même, il fait remarquer que la bonté, l'omniscience, et la puissance de Dieu sont clairement démontrées par son œuvre créatrice, et par l'envoi de prophètes ayant prédit l'avenir avec précision. Puis il suggère de ne pas chercher le mal dans la nature divine, mais plutôt dans la nature humaine. « Mon opinion est que [l'homme] fut créé pourvu du libre arbitre et de l'autonomie. Ce sont précisément ce libre arbitre et cette autonomie qui me montrent l'image et la ressemblance de Dieu... Et le fait qu'il ait été pourvu de ces qualités est confirmé par la loi que Dieu a alors établie. Car une loi n'a de sens que pour quelqu'un capable de choisir librement de lui obéir... Ainsi donc, la liberté totale de choix... a été accordée [à l'homme] dans les deux sens, pour qu'en maître de lui-même, il fît face constamment et au bien, pour choisir de le garder, et au mal, pour choisir de l'éviter ; car (l'homme étant soumis par ailleurs au jugement de Dieu) il fallait que Dieu rendît juste ce jugement selon le choix évidemment libre de l'homme. Sinon, si Dieu eût contraint l'homme indépendamment de sa volonté, ou au bien ou au mal, il y aurait injustice dans sa condamnation du mal ou sa récompense du bien accomplis sous l'effet d'une contrainte plutôt que par leur choix. »[2]

Dieu aurait pu contraindre l'homme à obéir sans défaillance, dit Tertullien. Mais que serait alors cette obéissance sinon l'esclavage au lieu de l'amour ? La véritable bonté est une vertu que l'on embrasse en toute liberté. L'homme n'est forcé ni d'être méchant, ni d'être saint. Par sa propre décision, il s'attache au bien et il résiste au mal ; en cela sa nature a été créée semblable à la nature divine. Or s'il est libre de choisir le bien, il l'est aussi de choisir le mal, ce qu'il fera par moments. La chute de l'homme et les vices de ce monde sont les conséquences logiques, inévitables, du libre arbitre que Dieu accorde à l'homme. Même de tels malheurs sont à préférer à l'obéissance sous la contrainte, qui tout en démontrant la puissance de Dieu, ferait de l'homme un esclave. Or en donnant à l'homme sa liberté, Dieu a démontré et non renié sa prescience, sa sagesse et sa bonté.

Tertullien supportait difficilement ceux qui prenaient plaisir à tourner en ridicule la sagesse divine. Dieu s'est révélé tel qu'il est, celui qui juge et qui en même temps rachète. « Vous le nommez juge », disait Tertullien, « et cette sévérité de juge, en rapport avec ce que méritent les différents cas, vous la lui reprochez comme une cruauté. Vous exigez un Dieu très bon, et cette clémence, en accord avec sa bonté, quand elle s'abaisse à l'échelle humaine, vous la dénigrez sous le nom de faiblesse. Il ne vous plaît ni sévère, ni indulgent – ni juge, ni ami. »[3] Il est vrai que le détracteur ne désire pas du tout être convaincu. Il prend davantage de plaisir à poser une question astucieuse qu'à entendre une réponse valable ; car découvrir la vérité ne le concerne guère.

* * *

Les faits concernant Christ – sa vie, sa mort, et sa résurrection – n'étaient pas contestés pendant les deux premiers siècles ; ces choses étaient connues de tous, des Juifs comme des gentils. En revanche on

[1] *Adversus Marcionem*, vol. II, 2:5, 1

[2] *Adversus Marcionem*, vol. II, 6:3, 6

[3] *Adversus Marcionem*, vol. II, 27:8

consacrait beaucoup de réflexion à la nature de Christ. Jésus était-il simplement homme, un homme bénéficiant d'une onction particulière de la puissance divine ? Était-ce un ange qui paraissait avoir un corps humain ? Était-il un être à part, créé par Dieu, mais différent de l'ange et de l'homme ? De nombreuses hypothèses de cette sorte étaient élaborées par des personnes aujourd'hui connues sous le nom de *gnostiques*. Les groupes *gnostiques* étaient imprégnés de la pensée grecque. Ils prétendaient mieux connaître la réalité que les autres, étant donné qu'ils s'initiaient aux mystères de la philosophie, de la mythologie et de l'astrologie. Ils interprétaient la Bible, et toute autre chose, à la lumière de leur savoir privilégié. Ils considéraient que la matière, et de façon générale tout ce qui existe au monde était mauvais. Il était par exemple impensable pour eux que le Fils du Dieu saint prenne un corps humain. Il était ou bien ange ou bien esprit !

Tertullien relève le défi : « Aucun ange n'est jamais descendu pour être crucifié », dit-il, « pour connaître la mort, pour être ressuscité... n'étant pas venus pour mourir, ils n'étaient pas non plus venus pour naître. Mais le Christ, envoyé pour mourir, nécessairement dut aussi naître afin de pouvoir mourir. »[1] Il est devenu véritablement un homme de chair et de sang comme nous-mêmes.

S'adressant à ces mêmes détracteurs à une autre occasion, Tertullien démonte l'argument selon lequel la chair humaine est déchue et par conséquent indigne du Fils de Dieu. « Aussi poursuivrai-je mon propos, pour voir si je puis revendiquer pour la chair toute la valeur que Dieu lui a conférée en la créant. » Dieu a créé Adam à partir de la boue, « et cette boue par conséquent est venue jusque dans les mains de Dieu, parfaitement bienheureuse d'avoir seulement été touchée. »[2] En formant le corps d'Adam, toutefois, Dieu pensait non seulement à Adam, mais aussi à son propre fils qui un jour prendrait la même forme. « Représente-toi, ami lecteur, Dieu tout entier occupé avec cette boue, totalement consacré à elle, avec ses mains, sa pensée, son action, sa réflexion, sa sagesse, sa prévoyance, et surtout avec cet amour qui lui en inspirait le dessein. Car tout ce qui était exprimé dans cette boue, était conçu à l'image du Christ, qui serait homme, car la Parole serait faite boue, et chair... Il a été donné à certaines choses d'être plus nobles que leur origine... L'or n'est que poussière lorsqu'on l'extrait de la terre, mais après qu'on l'ait raffiné, il devient une substance différente, plus noble, et plus précieuse que la matière vile d'où il est sorti. »[3] S'il est vrai que Christ a été créé de la même boue qu'Adam, il a cependant infiniment plus d'éclat.

L'idée que Christ soit à la fois Dieu et homme, qu'il ait une âme divine et un corps humain, n'est donc pas du tout absurde. « Apprends donc, comme Nicodème, que 'ce qui naît de la chair est chair ; et ce qui naît de l'Esprit est esprit.'[4] La chair ne peut se transformer en esprit, ni l'esprit en chair ; mais ils peuvent coexister tous deux en une personne. Par sa nature, Jésus était chair et esprit : chair en tant qu'homme, esprit en tant que Dieu. Il a été proclamé Fils de Dieu par l'ange, parce qu'il était esprit, et le titre de Fils de l'Homme était réservé à sa chair. Ainsi l'apôtre confirme que Christ était composé de deux réalités

---

[1] *De Carne Christi* 6. Les miracles qui ont rendu glorieux la naissance, le ministère de guérison, la résurrection et l'ascension de Christ indiquent clairement qu'il est plus grand que tous les prophètes. C'est pourquoi dès le commencement il reçoit le titre exclusif et honorifique de « Fils de Dieu. » Ce titre démontre qu'il est venu sur la terre pour représenter la Divinité en sa personne. Il faut souligner que les chrétiens de tous les âges ont constamment compris cette expression au sens symbolique et spirituel, non pas physique et charnel.

[2] *De Resurrectione Carnis* 6:1

[3] *De Resurrectione Carnis* 6:1

[4] Allusion à Jean 3:6 (Segond 1997)

quand il le désigne ‘intermédiaire entre Dieu et l’humanité’ ».[1]

* * *

Les gnostiques trouvaient bizarre le concept de la sainte trinité. Ils avaient du mal à comprendre comment Christ, tout en étant Dieu, pouvait cependant être distinct de Dieu. Ils enseignaient que Christ était un être tout à fait à part, mais qui ne devait pas être mis au même rang que Dieu. Tertullien s’attela à cette question. Il se demande d’abord ce qui peut être clairement connu de Dieu. « Avant tout commencement, Dieu existait seul ; il était à lui-même son monde, son espace, Être universel. Il était seul dans ce sens qu’autour de lui il n’y avait encore rien de créé. Du reste, on ne peut même pas dire qu’il fût seul. Il avait avec lui la personne qu’il avait en lui-même, c’est à dire sa Raison, puisque Dieu est raisonnable ; la Raison était donc en lui auparavant, et ainsi tout émane de lui. Cette Raison n’est autre chose que sa sagesse. Les Grecs l’appellent du nom de *logos* qui chez nous équivaut à ‘la Parole’. De là vient que chez nous, il est d’usage de traduire littéralement : ‘Au commencement la Parole était en Dieu’ »[2] Tertullien fait bien évidemment référence au début de l’Évangile de Jean, à un texte où « la Parole » (signifiant la raison, la pensée, le discours) représente Christ : « Au commencement de toutes choses, la Parole existait déjà ; celui qui est la Parole était avec Dieu, et il était Dieu. Il était donc avec Dieu au commencement. Dieu a fait toutes choses par lui ; rien n’a été fait sans lui. »[3]

Voilà qui est moins compliqué à comprendre qu’il ne semble. Tertullien explique que si nous nous observons, (étant créés à « l’image de Dieu et à sa ressemblance »[4]) nous nous reconnaissons doués de raison, et donc créatures rationnelles. Lorsque nous raisonnons en nous-mêmes, nous agissons comme Dieu, nous exprimons ce dont nous sommes conscients par le moyen de paroles. Chaque pensée s’exprime en paroles. Ainsi, la parole est en nous, mais distincte de nous.

Dieu raisonne de la même manière que l’homme, car l’homme est créé à l’image de Dieu, mais il existe une différence : les pensées de Dieu ont un pouvoir infini de création. L’homme, bien qu’il soit capable de pensées à grande échelle, n’a aucun pouvoir de donner l’existence à ce qu’il imagine. Mais il suffit à Dieu de penser une chose et il a la capacité de la créer instantanément, de la créer parfaite et à partir de rien. La Parole, qui a toujours existé dans la pensée de Dieu, est née ou engendrée au moment où Dieu a réalisé cette pensée. « Alors la Parole elle-même prend sa forme et son ornement... Voilà donc que la naissance de la Parole est complète, maintenant qu’elle a été manifestée par Dieu. »[5] Les disciples de Jésus reconnurent que leur Maître était la Parole venue de Dieu : « Celui qui est la Parole est devenu un homme et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. Nous avons vu sa gloire, la gloire que le Fils unique reçoit du Père. »[6]

Ainsi, nous dit Tertullien, « La Parole [Christ] considère Dieu comme étant son Père, parce que,

[1] *Adversus Praxean* 27 ; allusion à 1 Tim 2:5

[2] *Adversus Praxean* 5

[3] Jean 1:1-3

[4] Allusion à 1 Cor. 11:7

[5] *Adversus Praxean* 6

[6] Jean 1:14

sortant de Lui, elle est devenu le Fils premier-né, parce qu'elle est engendrée avant toutes choses ; unique, parce qu'elle seule est engendrée de Dieu, et à proprement parler, conçue et engendrée dans son cœur. »[1] D'ailleurs l'Écriture a démontré que cela est vrai, car Jésus a annoncé qu'il était venu de Dieu, issu de sa pensée intime. Il a parlé de la gloire qu'il partageait avec le Père avant même que le monde existe.[2] Il a parlé de l'amour que lui vouait le Père avant que le monde soit créé.[3] Le Père, a-t-il dit, l'avait envoyé dans la création.[4] Alors qu'il était encore dans le monde, il était « dans le Père. » « Le Père et moi, nous sommes un », disait Jésus, et encore : « Je ne suis pas tout seul pour juger, mais le Père qui m'a envoyé est avec moi. »[5] Il était issu du Père ; il était toujours un avec le Père, et après sa résurrection il est retourné auprès du Père. Ainsi il est à jamais et sans altération la Parole de Dieu, l'expression du divin Créateur en personne.

* * *

C'est ainsi que Tertullien tentait de répondre aux gnostiques. Il existait en revanche d'autres groupes qui se plaçaient à l'autre extrême et affirmaient que Christ et le Père étaient une seule et même personne. Pour eux aussi Tertullien possédait une réplique. Jésus lui-même avait dit : « le Père est plus grand que moi »,[6] et cela s'expliquait car « Le Père est en effet la substance dans sa totalité, tandis que le Fils n'est qu'une dérivation et une portion de la totalité [7]… le Fils a été produit par le Père, mais sans en être séparé. Dieu a effectivement produit la Parole... de même que la racine produit une pousse, la source une rivière, et le soleil un rayon. Voilà en effet des exemples de projections : elles proviennent de leur substance d'origine. Et je n'hésiterais pas à l'appeler 'Fils' et à dire que la pousse est fille de la racine, la rivière, fille de la source, et le rayon, fils du soleil, parce que tout ce qui donne naissance est parent et tout ce qui résulte d'une naissance est enfant, mais la Parole de Dieu l'est encore davantage, elle qui a précisément reçu aussi le nom de Fils. Cependant, la pousse n'est pas distincte de la racine, ni la rivière de la source, ni le rayon du soleil ; de même, la Parole n'est pas distincte de Dieu. Aussi, par rapport à ces images, je me fais fort d'affirmer qu'ils sont deux : Dieu et sa Parole, le Père et son Fils. De fait la racine et la pousse sont deux réalités, mais unies, la source et le fleuve sont deux parties, mais inséparables, le soleil et le rayon sont deux aspects, mais liés. Tout ce qui provient de quelque chose est nécessairement second par rapport à ce dont il provient. Or, là où il y a un second, il y a deux êtres, et là où il y a un troisième, il y en a trois. Le troisième est en effet l'Esprit qui vient de Dieu et du Fils, comme un fruit né de la pousse vient en troisième de la racine, comme un canal né du fleuve vient en troisième de la source, et comme le point où tombe le rayon vient en troisième du soleil. Aucun n'est cependant étranger à la souche dont il tire ses qualités propres. Ainsi la Trinité, qui émane du Père par degrés reliés et successifs, ne va

---

[1] *Adversus Praxean* 7

[2] Jean 17:5

[3] Jean 17:24

[4] Jean 17:18

[5] Jean 10:38, 30 ; 8:16

[6] Jean 14:28

[7] *Adversus Praxean* 9:2

nullement à l'encontre de son unicité, mais elle préserve dans son essence ses manifestations distinctes. »[1]

Ainsi, conclut Tertullien, Christ et le Saint-Esprit proviennent de l'être de Dieu lui-même. Ils avaient existé auprès de lui depuis l'éternité ; mais à un moment précis ils ont été envoyés comme révélation de lui-même. La Parole est Dieu, mais Dieu est plus que sa Parole. L'Esprit est Dieu, mais Dieu est plus que son Esprit. Dieu englobe tout : lui-même, sa Parole et son Esprit. La Parole de Dieu est sa révélation de lui-même ; et l'Esprit de Dieu, sa révélation de lui-même. Cependant Dieu reste lui-même, Dieu unique comme il le fut depuis toujours, et à jamais le sera.

Certains membres de ces groupes, voyant en Jésus la divinité incarnée, poussaient ce raisonnement jusqu'à affirmer que le Père était mort sur la croix, et qu'il portait le péché de l'homme. Tertullien leur répondait : « Silence ! Que cesse ce blasphème ! Que l'on se contente de dire que le Christ, le Fils de Dieu est mort, cela parce que c'est écrit... Puisque l'on estime que le Christ est constitué de deux substances, divine et humaine, il est évident que la substance divine est immortelle, tandis que l'humaine est mortelle. Quand l'Apôtre dit que 'le Christ est mort', il est évident qu'il veut dire en tant que chair, homme et Fils de l'Homme, non en tant qu'Esprit, Parole et Fils de Dieu »[2].

Christ avait deux natures, expliquait Tertullien, « non pas confondues mais réunies en une seule Personne, Jésus, qui est Dieu et homme... et chacune des deux a conservé sa spécificité au point que l'Esprit accomplit en lui, Jésus, ses propres œuvres, c'est-à-dire les prodiges, les miracles et les signes, et que la chair a acquitté les souffrances qui lui sont propres, en connaissant la faim avec le diable, la soif avec la Samaritaine, les larmes pour Lazare, l'angoisse jusque dans la mort, et enfin la chair mourut. »[3]. Christ a subi des tentations semblables aux nôtres dans le corps et dans l'esprit[4] sans être ni protégé contre elles, ni assuré d'une victoire instantanée sur elles ; mais l'Esprit divin demeurant en lui, l'a fortifié de sorte qu'il n'a pas cédé une seule fois. Son corps humain a souffert et est mort mais son Esprit divin est toujours resté en vie. Au moment de sa mort, l'Esprit a quitté son corps,[5] mais il lui a été rendu au moment de la résurrection.

Voici donc la différence entre le Fils et le Père. Le Père ne connaît pas d'altération, n'a pas de corps matériel, ne meurt ni ne ressuscite. C'est le Fils qui a souffert et est mort physiquement, comme seul un homme peut le faire. Il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »[6] « Ce cri », déclarait Tertullien « procède de la chair et de l'âme et non de la Parole, ni de l'Esprit. C'est le cri de l'homme et non pas celui de Dieu ; ce que l'apôtre comprenait bien quand il écrivait : 'Le Père n'a pas épargné son propre Fils.'[7] Ou encore ce qu'Ésaïe avait déclaré le premier : 'Le Seigneur le livra pour nos péchés.' »[8] C'était Dieu le Père qui a livré Dieu le Fils pour nous. C'est le Fils seul, issu du Père, qui est devenu homme, qui a porté sur la croix la souillure du péché. Et Tertullien illustre cela : « Qu'un fleuve soit contaminé…, quoique la source et le fleuve soient une seule et même chose, l'outrage fait au fleuve

---

[1] *Adversus Praxean* 7:5-7

[2] *Adversus Praxean* 29:1, 2

[3] *Adversus Praxean* 27

[4] Hébreux 4:15

[5] Luc 23:46

[6] Matthieu 27:46

[7] Allusion à Romains 8:32

[8] *Adversus Praxean* 30 ; allusion à Ésaïe 53:6

n'affectera pas la source. »[1] Le Fils a été mis à mort ; cependant le Père, puisqu'il n'a pas de corps matériel, ne pourra jamais mourir. Voici, dit Tertullien, comment nous comprenons la nature de Dieu.

* * *

Un tel débat théologique était essentiel pour que la foi soit conservée et transmise aux générations suivantes sans erreur ni corruption. Mais ce n'était pas à la portée de tout le monde de suivre ce dédale de raisonnements et de réfutations. Fort heureusement, les bases de la foi chrétienne étaient claires et merveilleusement pratiques. Même le croyant le plus simple était capable de prendre les paroles de Jésus au premier degré, c'est à dire comme des paroles à écouter et à mettre en pratique, même si on ne les comprenait pas totalement. Il n'était pas nécessaire de savoir lire et comprendre Tertullien pour servir Christ.

Dès la première heure, des évangélistes et des enseignants avaient annoncé la Bonne Nouvelle dans les régions reculées, puis appris aux personnes intéressées comment vivre en chrétiens. La plupart de ces itinérants connaissaient bien le message de l'Évangile et l'expliquaient avec précision. Par contre certains, comme Apollos à Éphèse, manquaient de connaissance dans les voies de Dieu.[2] Ils laissaient ici et là de petits groupes de croyants se débrouiller seuls sans l'appui de la moindre parcelle des Écritures. Certains de ces nouveaux groupes développaient des idées et des théories plutôt approximatives ; d'autres s'avéraient carrément dans l'erreur. Un problème se posait aux dirigeants des églises établies : comment distinguer les groupes qui devaient être reconnus comme de vraies églises de Christ des autres ? Tertullien leur proposa deux critères d'appréciation. Premièrement, l'église en question avait-elle été fondée par l'un des douze apôtres de Christ, ou par un homme désigné et approuvé par un apôtre ? Deuxièmement, l'église pratiquait-elle le même enseignement que celui dispensé par Christ et les apôtres ? On pouvait considérer comme « apostolique » le groupe qui satisfaisait à ces deux critères, et accepter ses membres comme étant des frères en Christ.

Tertullien développa alors le grand principe de l'unité des églises résultant de leur origine unique. Il nous renvoie aux onze disciples choisis par Jésus : « Ce fut d'abord en Judée qu'ils établirent la foi en Jésus et qu'ils installèrent des églises. Puis ils partirent à travers le monde, et annoncèrent aux nations la même doctrine et la même foi. Dans chaque cité ils fondèrent des églises auxquelles dès ce moment les autres églises empruntèrent la bouture de la foi, la semence de la doctrine, et ceci tous les jours pour devenir elles-mêmes des églises... c'est pourquoi ces églises, si nombreuses et si grandes soient-elles... ne sont que cette primitive église apostolique dont elles procèdent toutes... toutes sont une. Leur unité est avérée par le lien de la paix qu'elles entretiennent, par le nom de « frères » qu'elles échangent, par l'hospitalité qu'elles se rendent mutuellement. »[3]

Tertullien défiait les nouvelles églises proclamant des doctrines novatrices de prouver leurs origines. « Montrez l'origine de vos églises ; affichez la liste de vos dirigeants en succession ininterrompue depuis l'origine, de telle manière que le premier dirigeant ait comme garant et prédécesseur l'un des apôtres, ou

---

[1] *Adversus Praxean* 29

[2] Actes 18:24-26

[3] *De Prescriptione Haereticorum* 20, 4-8

l'un des hommes apostoliques restés jusqu'au bout en communion avec les apôtres. »[1]

Tertullien insistait également pour qu'on vérifie si la doctrine des nouvelles églises s'accordait avec l'enseignement de celles que les apôtres avaient fondées. « Le contenu de leur prédication, la révélation de Christ qu'ils ont reçue, doit être éprouvée, d'après moi, selon le témoignage des églises que les apôtres ont fondées en personne, ou instruites par leurs lettres... Nous sommes en communion avec les églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur : c'est là le garant de la vérité. »[2]

Mais la situation se compliquait à cause de la présence d'enseignants non orthodoxes, présentant des documents qui appuyaient leurs enseignements ; ils prétendaient que ceux-ci avaient été écrits par l'un des apôtres. Tertullien riposta : « Même s'ils présentent des garanties pour leurs hérésies, cela n'aboutira à rien ; car leur doctrine, comparée à celle des apôtres, manifestera par sa diversité et ses différences qu'elle n'a pas pour auteur un apôtre, ni même l'associé d'un apôtre... Ce critère sera appliqué aux églises plus récentes, qui sont fondées quotidiennement. Même si elles ne peuvent pas rapporter leur fondation à un apôtre ou à son associé, elles sont considérées comme apostoliques si, en accord avec la même foi, elles tiennent toutes à une seule et même doctrine. »[3]

Face à la prolifération d'églises nouvelles, Tertullien souhaitait que chacune puisse faire remonter ses origines par étapes successives jusqu'à un apôtre. Mais évidemment la preuve primordiale de l'orthodoxie d'une église était que sa doctrine soit en accord avec celle des apôtres, celle dont témoignent les Écritures et qui était enseignée dans les églises fondées plus anciennement. Cependant Tertullien disparut sans voir la mobilisation pour le grand combat entre *la doctrine* et *les origines*, qui allait avoir lieu un siècle après sa mort.

---

[1] *De Prescriptione Haereticorum* 32, 1

[2] *De Prescriptione Haereticorum* 21, 3-7

[3] *De Prescriptione Haereticorum* 32, 5-6

9. La croix et la couronne

Depuis le début du christianisme, des théologiens et des apologistes avaient expliqué et proclamé l'Évangile de façon très efficace. Néanmoins, le travail de ces érudits comptait sans doute moins dans l'expansion du christianisme que le témoignage visible de sa puissance évidente dans la vie de chrétiens de condition plus modeste. Certes la nouvelle foi se présentait à l'intelligence comme étant logique ; mais elle confirmait sa vérité avec non moins de force quand elle transformait les hommes issus de toutes les couches de la société. Son mérite éclatait dans les relations des premiers chrétiens avec leurs voisins, relations empreintes d'une honnêteté et d'une pureté admirables. Son attrait paraissait dans leur bonté envers les laissés-pour-compte et les faibles. Mais surtout, la puissance de la foi chrétienne se manifestait dans leur résistance indéfectible à la persécution. Ces chrétiens devaient être en communion avec une divinité extrêmement puissante ! Il était clair que la nouvelle foi était destinée à vaincre et à supplanter les philosophies et les sectes en déclin qui avaient si lamentablement déçu les générations précédentes.

Paradoxalement, les églises prenaient un essor rapide précisément aux époques où on les harcelait le plus sévèrement. Pendant les trois premiers siècles de son existence, le christianisme en Afrique du Nord demeura une religion illégale, subversive. Les disciples de Christ étaient en fait des hors-la-loi. Ils risquaient à chaque instant d'être poursuivis par le proconsul ou le préfet romain. Après de longues années où rien ne venait troubler la croissance paisible de l'Église, subitement, par le caprice d'un empereur ou d'un gouverneur, une violente persécution s'abattait sur elle. Chaque chrétien avait conscience qu'à tout moment l'heure pouvait arriver pour lui de témoigner de sa foi au prix de sa vie.

* * *

Les églises d'Afrique du Nord connaissaient déjà dans le Nouveau Testament le récit du martyre d'Étienne et de Jacques. Plus tard, ils avaient entendu parler de la rage meurtrière qui avait saisi l'empereur Néron ; déjà touché de folie, il s'était emporté contre les chrétiens de Rome, les accusant faussement d'avoir allumé l'incendie qui avait détruit une grande partie de la ville. Ils avaient pris connaissance aussi de la mort des apôtres Pierre et Paul, probablement à cette même époque. Ils étaient informés de temps à autre de troubles en d'autres régions de l'Empire, comme par exemple le martyre en 110 ap. J-C d'Ignace, Dirigeant de l'église à Antioche, emmené pour mourir à Rome. Là avait eu lieu aussi, en 165 ap. J-C, la mort de Justin le Martyr. Mais les derniers jours de Polycarpe, Dirigeant de l'église à Smyrne (Turquie), racontés dans une longue lettre par les chrétiens de cette ville, surpassaient tous les autres en horreur.

Dans sa jeunesse, Polycarpe avait été le disciple de l'apôtre Jean, et l'ami d'Ignace. À présent bien avancé en âge, il était souvent sollicité par les églises de sa région pour son conseil sage et plein d'amour ; on faisait régulièrement appel à lui comme conciliateur dans les différends. Il passait une vieillesse comblée, entouré par la communauté chrétienne qui l'aimait et l'honorait.

L'église à Smyrne fut profondément affligée lorsque les autorités païennes arrêtèrent plusieurs de ses

membres, et les mirent à mort à cause de leur foi. Une foule de païens et de Juifs s'était massée pour regarder le spectacle, et dans l'émotion du moment certains se mirent à réclamer le responsable de l'église. Ils hurlaient : « Qu'on amène Polycarpe ! »

Les croyants de Smyrne racontent avec exactitude la suite de l'affaire : « L'admirable... Polycarpe, quand il apprit tout ce qui s'était passé, ne se troubla point, il voulut même demeurer dans la ville. Sur l'insistance de la majorité il finit par s'éloigner. Il se retira dans une petite propriété située non loin de la cité. Il demeura là avec quelques compagnons, totalement absorbé par la prière pour tous les hommes et pour les églises partout dans le monde, selon son habitude. » Il y resta quelques jours, puis se déplaça dans une autre ferme du voisinage. Mais il refusa obstinément de fuir la région. Il était persuadé que les autorités viendraient le chercher, aussi les attendait-il calmement.

Il était tard lorsque les soldats arrivèrent à la ferme, et Polycarpe se reposait dans une chambre à l'étage. Entendant le remue-ménage en bas, il lâcha : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Il se leva, donna l'ordre qu'on apporte des vivres aux soldats, et leur demanda seulement de lui accorder une heure pour prier. En le voyant, les soldats furent impressionnés par son calme et son grand âge, surpris qu'on s'acharne autant contre un homme si âgé. « Polycarpe se mit debout pour prier, rempli de la grâce de Dieu », nous apprennent ses amis de Smyrne, « et ainsi pendant deux heures, sans pouvoir s'arrêter, il continua à prier à haute voix. Ses auditeurs étaient frappés de stupeur ; les soldats regrettaient d'avoir affaire à un vieillard si vénérable. » Il pria pour chacun d'eux, ainsi que pour ses frères et sœurs chrétiens, en citant leurs noms, du moins tous ceux dont il se souvint. Puis ils le firent monter sur un âne et se mirent en route pour le tribunal à Smyrne.

Comme ils s'approchaient de la ville, le hasard leur fit rencontrer sur la route Hérode, le chef de police, accompagné de son père. Ceux-ci firent monter Polycarpe dans leur carrosse pour lui faire des remontrances car il s'obstinait à refuser de prononcer « Seigneur César », et il n'acceptait pas de sauver sa vie en sacrifiant une offrande aux dieux. Toutefois Polycarpe persista respectueusement à refuser. Leur patience épuisée, ils s'emportèrent et jetèrent le vieillard hors du carrosse. La chute fut assez brutale pour qu'il se blesse à la jambe. Mais il n'en fit aucun cas, et poursuivit son chemin avec son escorte, pour arriver enfin à l'amphithéâtre où devaient se produire des jeux et des spectacles.

La lettre continue : « Au moment où Polycarpe pénétrait dans l'arène, une voix retentit du ciel : 'Courage, Polycarpe, sois un homme !' Personne ne sut qui parlait, mais ceux des nôtres qui étaient présents entendirent la voix. » Le tumulte de la foule augmenta jusqu'à noyer le son des paroles qui s'échangèrent. Le magistrat demanda à Polycarpe de jurer par le pouvoir divin de l'empereur, et d'insulter Christ. Sa réponse est l'un des trésors du patrimoine chrétien : « Voilà quatre-vingt-six ans que je le sers et jamais il ne m'a fait aucun mal. Pourquoi donc blasphémerais-je mon Roi et mon Sauveur ? »

Le magistrat lui adressa un nouvel avertissement. Polycarpe resta inflexible. « Vous vous flattez, si vous espérez me faire jurer par le 'pouvoir divin' de César, comme vous le dites ; si vous affectez d'ignorer ce que je suis, écoutez ma franche déclaration : je suis chrétien. Si vous voulez connaître l'enseignement du christianisme, accordez-moi un jour et écoutez-moi. » Alors le magistrat dit : « Persuade la foule ! » Polycarpe lui répondit : « Devant vous, je trouverais juste de m'expliquer, car nous avons appris à rendre aux magistrats et aux autorités établies par Dieu l'honneur qui leur revient... Mais cette meute ne me paraît pas mériter que je me défende devant elle. » Par un nouvel avertissement le

magistrat lui demanda instamment de faire des sacrifices, en le menaçant, s'il refusait encore, d'être jeté aux fauves. « Qu'ils viennent ! » lui répondit Polycarpe. « Nous autres, quand nous changeons, ce n'est pas du meilleur au pire ; il est beau de passer de la cruauté à la justice. » Le magistrat menaça alors de le brûler vif. « Vous me menacez d'un feu qui brûle une heure, puis s'éteint. Connaissez-vous le feu de la justice à venir ?... Allons, ne tardez plus ! Décidez comme il vous plaira ! »

On annonça la sentence, puis le héraut répéta trois fois à voix haute : « Polycarpe confesse qu'il est chrétien ! » On dressa le poteau et on entassa tout autour une énorme quantité de bois. Digne, Polycarpe se dirigea vers l'endroit, se plaça contre le poteau. Les bourreaux s'apprêtaient à l'y clouer afin qu'il ne tombe pas ; mais Polycarpe leur demanda de ne pas se donner cette peine. « Celui qui m'a donné la force d'affronter le feu me donnera aussi celle de rester immobile sur le bûcher. » Alors que les flammes l'enveloppaient, attaché simplement avec des cordes, on l'entendit remercier Dieu de lui avoir permis de souffrir comme son Sauveur pour la vérité. « Je te bénis de m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, digne d'être compté au nombre de tes martyrs... pour ressusciter à la vie éternelle. » Voyant les flammes danser autour de lui sans apparemment lui faire de mal, un soldat lui plongea son épée dans le côté. Il en sortit un flot de sang si épais que les flammes s'éteignirent. Mais le magistrat, résolu à ce que les chrétiens n'aient pas le dernier mot, ni ne conservent le corps de leur bien-aimé chef, donna l'ordre de rallumer le feu. Et Polycarpe entra dans la joie de son Seigneur.[1]

D'un commun accord les Juifs et les païens, la foule et les autorités, s'étaient unis pour anéantir la communauté chrétienne. Mais un tel projet les dépassait totalement. « Ils ignoraient » dit la lettre de Smyrne, « que jamais nous ne pourrions abandonner Christ, qui a souffert pour tous ceux qui sont en voie d'être sauvées du monde, lui l'innocent pour les pécheurs. Jamais nous ne pourrions en honorer un autre. » La persécution à Smyrne cessa avec la mort de Polycarpe en 156 ap. J-C : elle n'avait absolument pas réussi à intimider l'église. À présent c'était au tour de la Gaule et de l'Afrique du Nord d'être menacées.

* * *

Le littoral sud de la Méditerranée connut sa première persécution entre 177 et 192 ap. J-C, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle et de son fils Commode. À cette époque, les églises d'Afrique du Nord reçurent de Gaule des nouvelles d'événements, reflets des passions répandues dans tout l'Empire païen. En effet, dans les villes de Vienne et de Lyon la rumeur rapportait des abominations que les chrétiens pratiquaient, paraît-il, en secret : l'inceste, le meurtre, voire le cannibalisme. C'est pourquoi on les excluait des bâtiments publics, des thermes et des marchés, et on leur interdisait de se montrer en public. En 177 ap. J-C, nombre de serviteurs et d'esclaves travaillant pour des familles chrétiennes subirent d'immondes tortures pour leur faire avouer les faits allégués. En pleine place publique, on leur mettait l'épée à la gorge, et on faisait avouer à ces malheureux d'horribles méfaits, tandis que la foule s'excitait à mort. On traînait les chrétiens jusqu'au forum sous les hurlements incontrôlés d'une meute qui se passait les ragots d'une personne à l'autre. Mais l'accusation de trahison, que les autorités romaines avaient

[1] *Martyrium Polycarpi* (Hamman, *Les premiers martyrs de l'Église*, pp.25-34)

espéré faire valoir contre les chrétiens, ne trouva pas de preuves, même sous la torture.

La jeune esclave Biblias, qu'on avait forcée à témoigner contre la famille de son maître, fut emmenée une deuxième fois au supplice pour lui faire avouer davantage. Elle se retourna contre ses bourreaux, annonçant qu'elle aussi était chrétienne et que les accusations étaient fausses : la famille, dit-elle, était innocente de tout crime. Elle mourut courageusement, ferme dans sa foi. Puis Sanctus, un diacre de l'église à Lyon, fut saisi et torturé avec des plaques de bronze chauffées au rouge. Sanctus ne prononça aucune parole sauf celle-ci : « Je suis chrétien ! »

Dans une ville voisine Symphorien, un jeune homme d'une famille riche, refusa de s'incliner devant la statue de la déesse Cybèle. On le condamna à être décapité. Sa mère, elle aussi chrétienne, ne montra aucun signe de désarroi. Comme il s'approchait du lieu de l'exécution, elle l'appella : « Fils, sois ferme et ne crains pas une mort qui te mène assurément à la vie. Regarde celui qui règne dans les cieux. Aujourd'hui ta vie terrestre ne t'est pas ôtée, mais transformée d'une façon bénie, en vie céleste. »

Un grand nombre de personnes moururent à cette époque dans les prisons de Lyon, sans enquête judiciaire ni procès. Les rescapés écrivirent un récit des faits. Ils y font l'éloge touchant d'un certain Pothin, responsable de l'église, homme déjà âgé. « Le bienheureux Pothin, qui gouvernait alors l'église à Lyon, avait plus de quatre-vingt-dix ans. Il était physiquement très faible... Il fut traîné au tribunal par les soldats tandis que les magistrats de la ville et toute la foule l'accompagnaient, en poussant des cris… Au gouverneur qui lui demanda qui était le Dieu des chrétiens, il répondit : 'Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez'. Sur quoi il fut emmené et traîné sans pitié. » La foule se bousculait autour de lui, pour le frapper des poings et des pieds. Ceux qui ne pouvaient le toucher lui lançaient des projectiles. Respirant avec peine, il fut jeté en prison, où il mourut deux jours plus tard.

Une esclave nommée Blandine fut torturée pendant une journée entière, si longtemps que les assistants étaient surpris de la voir toujours en vie. Elle fut attachée à un poteau avec des fauves autour d'elle. On lui fit assister jour après jour aux supplices de ses amis, et elle priait sans cesse pour eux à voix haute, jusqu'au jour où enfin on l'emmèna dans l'arène. On l'attacha dans un filet pour la livrer à un taureau qui l'encorna. Elle mourut sans avoir dit un seul mot contre les chrétiens. On refusait d'ensevelir les corps des martyrs mais ils étaient brûlés, et leurs cendres jetées dans les eaux du Rhône.

La chronique que nous possédons des martyrs de Lyon et de Vienne révèle une fermeté remarquable chez ces chrétiens. Les suppliciés ne faisaient preuve d'aucune haine envers leurs persécuteurs, ni d'aucun ressentiment contre ceux qui leur imputaient des crimes qu'ils n'avaient jamais commis. « Là où est l'amour du Père, qu'avons-nous à craindre ? » écrivaient-ils, « ... et là où brille la gloire de Christ rien ne peut nous nuire ! » D'ailleurs ils ne condamnaient pas les frères et sœurs plus faibles, ceux qui, incapables d'endurer les mêmes supplices, capitulaient devant leurs bourreaux. Bien au contraire, ils montraient une grande tendresse à leur égard, doublée d'une humilité exceptionnelle. En fait ces événements servirent à prouver au peuple gaulois que les chrétiens n'étaient pas des criminels ordinaires. On ne pouvait les trouver coupables d'aucune abomination, on ne pouvait non plus leur faire renier, sous le coup de la peur, une foi qu'ils savaient être véridique.[1]

---

[1] Eusèbe *Eccles. Historia* V:1. Les chrétiens de Vienne et de Lyon faisaient preuve de sympathie envers les montanistes. Ils encourageaient les églises de Phrygie et de Rome à ne pas éteindre le Saint-Esprit en prenant des mesures contre les montanistes d'Orient.

* * *

La scène se déplace maintenant sur l’autre rive de la Méditerranée, dans la province d’Afrique Proconsulaire. C’est là, à la même époque, que les chrétiens de Scillium furent interpellés – sept hommes et trois femmes, dont les noms témoignent d’une origine amazighe et punique. L’un d’eux, du nom de Spératus, joue un rôle central dans la chronique qui nous est parvenue. On ignore si c’est par lui que les autres avaient accepté la foi, mais il est certain qu’il était le chef de ce petit groupe courageux. Ils possédaient les lettres de l’apôtre Paul et avaient apparemment l’habitude de les lire, ainsi que les autres Écritures, avec une grande attention. En l’an 180 ap. J-C, ils furent arrêtés, dans leur village de Scillium (proche de Sbeïtla, Tunisie) et on les emmena s’expliquer devant les autorités à Carthage.

La scène s’ouvre sur les scillitains debout dans la salle du tribunal devant le proconsul Saturnin. Le compte-rendu de l’instruction est minutieusement rédigé. Le proconsul courtois est décidé, malgré son dégoût, à accomplir le travail déplaisant qu’est un interrogatoire. Il préside l’affaire avec dignité et sang-froid. Dès ses premiers propos, il se montre enclin à la clémence au nom de l’empereur si toutefois les chrétiens se montrent raisonnables. Quant à Spératus, il proclame l’innocence de tout le groupe, ce qui pousse le proconsul à le questionner sur sa loyauté envers l’empereur. Spératus répondit : « Jamais nous n’avons fait de mal, jamais nous ne nous sommes prêtés à aucune injustice. Nous n’avons souhaité de mal à personne. Au contraire, quand on nous maltraitait, nous avons rendu grâces. Nous sommes donc des fidèles sujets de notre empereur. » Alors le proconsul tenta une autre approche et il avança : « Nous aussi nous sommes religieux, et notre religion est simple, nous jurons par la puissance divine de notre Seigneur l’empereur, nous prions pour son bien-être. Vous devez le faire aussi. » Reprenant l’une des paroles du fonctionnaire, Spératus répliqua : « Si vous voulez m’écouter tranquillement, je vais vous expliquer le mystère de la simplicité. » Le proconsul se leva : « Tu vas attaquer notre religion. Je ne t’écouterai pas. Jurez plutôt par la puissance divine de notre Seigneur l’empereur. » Spératus répondit : « Moi, je ne connais pas l’empire de ce monde, mais je sers ce Dieu qu’aucun homme ne peut voir de ses yeux. Je n’ai pas commis de vol. Si j’achète quelque chose je paie les taxes. C’est que je connais mon Seigneur, le Roi des rois et l’empereur de toutes les nations. »

Le proconsul se tut. Puis il se détourna de ce personnage têtu, pour s’intéresser à ses amis et tenter de les séparer de leur chef dans l’espoir qu’ils se montreraient plus dociles. « Abandonnez cette croyance », les prévint-il, « ne vous associez pas à sa folie ! » Mais les autres étaient tout aussi intraitables. Enfin il se vit obligé d’annoncer la sentence prescrite par la loi, et leur offrit quand même un répit de trente jours s’ils désiraient changer leur décision. Ils refusèrent d’accepter un report, se disant résolus à se montrer chrétiens. « Nous ne craignons personne », dit Cittinus, « puisque c’est le Seigneur, notre Dieu, qui est au Ciel. » Donata ajouta : « Nous honorons César comme il le mérite, mais nous ne craignons que Dieu. » Vestia dit : « Je suis chrétienne. » Secunda renchérit : « Je le suis, moi aussi. Je veux le rester. »

Tout, ou presque, était dit. Ils furent condamnés à mort. Le document officiel énonçant le crime dont on les accusait ne leur fait ni reproche, ni condamnation. Il énonce les faits, sans émotion : « Spératus, Nartzalus, Cittinus, Donata, Vestia, Secunda et tous les autres ont avoué vivre selon le rite chrétien. Attendu qu’on leur a offert de rentrer dans la religion romaine, et qu’ils ont refusé avec obstination, nous

les condamnons à périr par le glaive. » « Nous rendons grâces à Dieu ! » s'exclama Spératus. Et Nartzalus d'ajouter : « Aujourd'hui, nous sommes des martyrs au Ciel. Grâces à Dieu ! » Le héraut publia la sentence. Ils poussèrent encore un « Grâces à Dieu ! » C'en était fini. Le compte-rendu se termine par cette phrase à la fois simple et émouvante : « Ainsi ils reçurent ensemble la couronne du martyre, et ils sont dans le Royaume avec le Père, le fils, et le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen. »[1]

Pour tragique qu'il est, ce récit est remarquable par sa simplicité bouleversante, son attention attendrie aux détails, tout en veillant à l'exactitude et à l'impartialité. Chaque personnage exprime exactement ce qu'il doit dire ; l'histoire se déroule implacablement sous nos yeux, et son dénouement est inévitable. En observant les acteurs du drame, nous devinons les forces à l'œuvre : d'une part, un conflit inconciliable entre deux conceptions contrastées du monde. De l'autre, une incompréhension profonde entre deux groupes composés de gens parfaitement honnêtes et sincères que la conscience ou le devoir a rangés les uns contre les autres. Les serviteurs de Christ et ceux de l'Empire se trouvent aux prises les uns avec les autres, mais sans ressentir de haine personnelle.

On fit construire une église sur le site des tombeaux des martyrs ; ses ruines sont probablement celles qui ont été découvertes à l'ouest de Carthage, près du hameau de Douar Ech-Chott. On sait qu'à la même époque d'autres martyrs sont morts ailleurs en Afrique du Nord.

* * *

Trente ans plus tard on vit poindre une nouvelle et sinistre persécution. Cette fois l'instigateur était un Amazigh : l'empereur Septime Sévère, le premier Africain qui ait porté la pourpre impériale. Sévère était natif de Leptis Magna, près de l'actuelle Tripoli en Libye. Cet homme bizarre règna à Rome pendant dix-huit ans, de 193 ap. J-C jusqu'à sa mort loin de sa patrie en 211 ap. J-C à York en Angleterre. Les auteurs romains le disaient 'Berbère', parlant bien le latin, mais n'ayant jamais perdu son accent africain. Au début de son règne, Sévère était bien disposé envers les chrétiens. En effet, il croyait que c'était grâce à l'onction d'huile et à la prière d'un esclave chrétien nommé Procule qu'il avait été guéri d'une maladie grave. Il confia même l'éducation de ses fils à une nourrice et à un précepteur chrétiens. Mais Sévère avait épousé la fille du prêtre du dieu-soleil adoré dans la ville d'Emesa en Syrie. Aussi se mit-il à conjuguer le culte chrétien avec les rites des religions à mystère. Sévère et sa compagne, non contents de régner sur un vaste empire en maîtres absolus, décidèrent de se présenter comme Jupiter, dieu suprême de la terre entière, et sa reine Junon. Sévère, après avoir renversé deux prétendants au trône impérial, devint le maître incontesté du monde. À partir de ce moment, il se lança dans une stratégie sans répit ni scrupule, visant à étouffer jusqu'à la dernière étincelle de liberté brillant encore dans ses domaines. Le pouvoir impérial et le culte des dieux lui tournèrent la tête. Il commença à exiger l'obéissance inconditionnelle à sa moindre fantaisie : il était en particulier obsédé par l'idée qu'il ne pouvait compter sur les chrétiens pour se soumettre à ses ordres.

Il fut particulièrement irrité par un événement qui se produisit en Orient, mais fut colporté dans le monde entier, et laissa une profonde impression sur tous. Le jour où ses deux fils, Caracalla et Geta,

[1] Hamman, *Les premiers martyrs de l'Église*, pp.60-62 ; Saxer, *Saints anciens d'Afrique du Nord*, pp.31-34.

recevaient les titres impériaux « Auguste » et « César », Sévère prodigua des largesses à ses soldats, qui s'avancèrent pour les recevoir, portant des couronnes de laurier. Un homme se fit remarquer dans les rangs, la tête nue et la couronne à la main. On lui demanda pourquoi, et il répondit : « Je suis chrétien. »[1]

Une telle audace constituait un énorme affront à l'orgueil de Sévère. Ainsi, en 202 ap. J-C, il publia un décret interdisant la conversion au judaïsme ou au christianisme sous peine de mort. Comme c'était souvent le cas dans des situations pareilles, les fonctionnaires sur le terrain firent un excès de zèle afin de se faire remarquer. Ils dépassèrent les consignes qu'on leur donna, et se chargèrent d'écraser totalement la nouvelle religion. Parmi leurs premières victimes on compta Perpétue et ses amis de Carthage. L'Afrique du Nord allait en compter beaucoup d'autres.

Cependant le décret produisit ses effets les plus funestes plus à l'Est sur le littoral : en Alexandrie. C'est ici que Léonidas, père du grand théologien Origène, se vit déchu de ses biens et emmené pour mourir avec d'autres membres de l'église. Léonidas avait sept enfants, dont Origène était l'aîné. Il les avait élevés avec beaucoup de soin et de prières, et avec une discipline attentionnée. Chaque jour il faisait apprendre par cœur aux enfants un court texte de la Bible. Lorsque Origène, âgé de dix-sept ans, apprit qu'on avait arrêté son père, il se décida à l'accompagner au forum, et jusqu'à la mort s'il le fallait. Mais sa mère ne voulut pas perdre le même jour son mari et son fils et elle cacha ses vêtements : geste efficace s'il en est pour obliger le garçon à rester à la maison. Il ne lui restait qu'à écrire une lettre à son père en prison. Dans cette lettre il le supplia de ne pas s'inquiéter pour sa veuve et ses orphelins, mais de faire confiance à Dieu qui pourvoirait à leurs besoins.

Après la mort de Léonidas, la famille se trouva totalement démunie. Mais la confiance d'Origène ne fut pas déçue. Une chrétienne d'une grande bonté l'hébergea : elle était veuve et disposait d'une rente. Si grand était l'amour du jeune homme pour la parole de Dieu, et si grand son zèle pour suivre le chemin de Dieu, que malgré son âge – il n'avait que dix-huit ans – il fut bientôt nommé maître au collège fréquenté par les enfants chrétiens d'Alexandrie. Il remplit assidûment ses devoirs de directeur du collège pendant presque trente ans. Ses cours étaient très appréciés ; il avait apparemment le don de susciter l'enthousiasme chez ses élèves. Loin d'être un théoricien aride, Origène cherchait à obéir à la parole de Dieu et à suivre son enseignement au quotidien. En lisant le Nouveau Testament il fut frappé par les paroles de Jésus : « Vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement. »[2] Il lui sembla que pour obéir à cette parole, il ne devait pas demander d'honoraires pour son enseignement de la foi chrétienne. Aussi, pour subvenir à ses besoins, il vendit une partie de son bien, des parchemins qu'il avait recopiés lui-même à la main. De l'argent de cette vente il ne s'accorda qu'une petite somme quotidienne qui lui suffit un certain temps, bien que sa nourriture fût des plus maigres et qu'il ne possédât qu'un manteau. En hiver il supportait le froid, auquel il était très sensible, et il dormait à même le sol. Tout cela il le faisait pour Christ qui, comme il avait coutume de le dire, n'avait pas eu où reposer sa tête.[3]

Par la suite certains élèves d'Origène furent arrêtés et mis à mort à cause de leur foi. Origène les accompagna au tribunal et fut malmené par la meute d'Alexandrie. Sa vie fut épargnée ce jour-là, et il devint célèbre pour son enseignement dans les églises : d'abord celles d'Alexandrie, plus tard à Césarée

---

[1] Tertullien, *De Corona Militis* 1

[2] Matthieu 10:8

[3] Luc 9:58 (Segond 1997)

en Palestine. Il voyagea beaucoup au service de Christ. Il écrivit un bon nombre de livres de théologie, et amena de nombreux Juifs et païens à la foi chrétienne, même si certaines de ses idées philosophiques et ses interprétations allégoriques de la Bible sont considérées, comme elles l'étaient déjà, plutôt discutables.

Origène n'oublia jamais l'enseignement biblique et l'exemple précieux qu'il avait reçus de son père. Léonidas reste presque inconnu ; mais les travaux du fils qui suivit ses traces ont fait que par son influence le salut atteignit de nombreuses personnes. Le premier avait été appelé à mourir pour Christ ; le second, à vivre pour lui.[1]

* * *

La persécution continua dans plusieurs régions de l'Empire. Pour un temps elle devint si sévère que de nombreuses personnes croyaient voir en Sévère le grand Antichrist annoncé dans les Écritures, celui qui devait venir pour tenter de détruire l'Église juste avant le retour de Christ et la fin du monde.[2] Mais comme Sévère était apparemment persuadé que son décret impitoyable avait brisé le courage des chrétiens et achevé de détruire l'Église, ni lui, ni ses successeurs immédiats ne prêtèrent plus attention aux chrétiens pendant leur règne.

Pendant presque un demi-siècle, les églises connurent la paix. En l'absence de conflit elles prospérèrent discrètement. Mais il y avait là un danger mortel : de nombreux chrétiens commencèrent à prendre leurs aises, et se permirent de participer aux plaisirs et divertissements malsains de la cité. Peu à peu ils perdirent la discipline, la conscience d'être un peuple à part, et la solide conviction spirituelle qui les avait soutenus dans la grande crise traversée avec succès cinquante ans auparavant. Au cours du troisième siècle ils se mirent à rechercher l'amitié et les faveurs de leurs voisins païens. C'était donc tristement mal équipés qu'ils affronteraient les rudes épreuves qui allaient bientôt s'abattre sur eux.

[1] Lire la vie et l'œuvre d'Origène dans Schaff, *HOTCC* vol. II, pp.785-796 ; Foakes-Jackson pp.273-277

[2] 2 Thess. 2:3-4 ; 1 Jean 2:18 ; Apocalypse 13:5-8

10. Épreuve et témoignage

Nous voilà en l'an 249 ap. J-C. Une nouvelle menace de tempête surgit. Le nouvel empereur, Dèce, s'inquiètait de plus en plus des signes de déclin et d'échec militaire de l'Empire romain, et il attribuait ces malheurs à la colère des dieux. Dans l'espoir de faire revenir le bonheur dans ses domaines, il publia un décret prescrivant que tout citoyen, homme ou femme, devait offrir un sacrifice en public et devait pour le prouver se procurer un certificat auprès d'un fonctionnaire.

Dans tout l'Empire, on précipita les chrétiens sur la place publique, et on leur donna l'ordre d'offrir un sacrifice. Frappés de terreur, certains s'exécutèrent vite. Il s'agissait surtout de ceux dont l'engagement chrétien s'était affaibli pendant les molles années de paix ; ils accoururent vers les autels pour respecter le décret impérial. D'autres, avec la complicité des fonctionnaires, s'achetèrent des certificats sans faire le sacrifice prescrit. Mais nombreux furent ceux qui refusèrent et périrent. On compte parmi ces intraitables Origène. Emprisonné puis torturé dans la ville de Tyr, il mourut suite à ce supplice dans sa soixante-dixième année. Mais il est à remarquer que les chrétiens n'étaient plus accusés en public de meurtres, d'incestes et d'immoralité. La pureté et l'honnêteté de leur vie étaient universellement reconnues. Dorénavant c'était leur non-conformisme qui attirait l'hostilité, et non pas leurs prétendus crimes.

Cyprien, le Dirigeant de l'église à Carthage, proche de certains de ces chrétiens, écrivit un récit détaillé des persécutions qu'ils subirent. À Carthage même, plusieurs furent emprisonnés, y compris des femmes et des enfants, dont certains moururent suite à leurs supplices. Parmi eux, un dénommé Célérinus se trouvait par malchance à Rome au moment où fut publié le décret de Dèce. Il supporta sans fléchir les souffrances qu'on lui infligea dans cette ville et fut pour finir convoqué devant l'empereur en personne. Il donna un solide témoignage de foi en Christ. « Il fut le premier », dit Cyprien, « à affronter la bataille de notre temps ; il a marché au premier rang … il a lutté contre le prince lui-même, contre l'auteur du conflit ; par la fermeté inébranlable de son attitude, il a vaincu son adversaire, et il a montré à tous le chemin de la victoire... Pendant dix-neuf jours, il a été emprisonné et chargé de chaînes de fer. Mais, tandis que son corps était enchaîné, son âme est restée libre d'entraves. Sa chair dépérissait par l'effet prolongé de la faim et de la soif ; mais son âme vivait de foi et de vertu, Dieu la nourrissait d'aliments spirituels. Au milieu des tourments, Célérinus a été plus fort que ses tourments ; emprisonné, il a été plus grand que ses geôliers ; étendu à terre, il a été plus haut que ses bourreaux restés debout ; enchaîné, il était plus ferme que ceux qui l'enchaînaient ; traduit en jugement, il était plus imposant que ses juges ; et, quoique ses pieds fussent liés, il a écrasé et vaincu le serpent. »

Célérinus survécut à son épreuve. De retour en Afrique du Nord, il reprit ses responsabilités de lecteur dans l'église à Carthage. Là, les cicatrices et les nombreuses blessures de son corps émerveillaient les croyants qui s'étonnaient qu'un homme puisse supporter de telles brutalités à cause de sa foi, sans succomber à la mort ou au mensonge. « Et si quelqu'un ressemble à Thomas et n'en veut croire ses oreilles, eh bien ! Il croira le témoignage de ses yeux ; il constatera, en le voyant, l'exactitude de ce qu'on lui raconte. »[1]

---

[1] Cyprien, *Épître* 39:2

Un autre jeune, du nom d'Aurélius, passa par une épreuve semblable à Carthage même. En premier lieu on l'amena devant les magistrats de cette ville, il fut battu, et après la sentence, chassé de la province. Peu après il fut arrêté une seconde fois et amené devant le proconsul où une fois encore il réchappa à des violences bien plus terribles. « Il a lutté » écrit Cyprien, « dans un double combat ; deux fois il a confessé le Christ, deux fois, par sa confession, il s'est couvert de gloire. Après sa première victoire, il a connu l'exil. Puis il a repris le combat, plus rude encore et triomphé dans l'épreuve du martyre. À chaque fois que l'adversaire a voulu provoquer le serviteur de Dieu, plein de promptitude et de vaillance, il a combattu et vaincu. Il ne lui suffisait pas de combattre une seule fois en présence de quelques-uns, au temps de son exil ; il a eu le mérite d'engager la lutte au forum même, là où son courage fut plus éclatant. Ainsi il a vaincu, après les fonctionnaires de second rang, le proconsul lui-même, et après l'exil il a surmonté des tortures. » Tout comme Célérinus, Aurélius survécut et devint lecteur dans l'église à Carthage.[1]

C'est à la même époque que le nom de Numidicus devint célèbre parmi les chrétiens, car il fut sauvé au sens propre « à travers les flammes. »[2] L'église à Carthage lui portait beaucoup d'estime, car ce Numidicus avait été une source d'encouragement et un exemple pour ses amis. C'est pendant ces jours-là que la foule carthaginoise s'insurgea contre les chrétiens, leur reprochant d'avoir causé tous genres de malheurs, et elle lapida ou brûla tous ceux qu'elle réussit à saisir. Numidicus et son épouse étaient parmi ceux qui furent capturés par la foule violente puis emportés. Le malheureux vit sa femme mourir dans les flammes à son côté. Souffrant atrocement de blessures et de brûlures, Numidicus fut laissé pour mort. Mais sa fille, fouillant dans les restes calcinés, retrouva son corps encore vivant. Elle réussit à le soigner. Une fois sa santé pleinement rétablie, il devint un diacre collaborant à l'administration de l'église à Carthage.[3]

Si Célérinus, Aurélius, et Numidicus survécurent à la persécution de Dèce, nombreux furent ceux qui n'eurent pas cette chance. Célérinus reçut, dans une lettre de son ami Lucianus, des nouvelles de ses compagnons de captivité. Il nous apprend que douze d'entre eux étaient morts de faim ou de soif en prison. Deux autres, les dénommés Paulus et Mappalicus, étaient morts à Carthage sous la torture : leurs noms furent inscrits avec soin sur la liste toujours plus longue des martyrs.[4]

* * *

À cette époque, de nombreux croyants parmi les plus solides se virent déchus de leurs biens, et bannis des territoires romains. Ils se dirigèrent vers les villages de l'intérieur, loin de la civilisation et hors de portée des fonctionnaires de l'Empire. Ils s'y installèrent et recommencèrent leur vie. Ils devaient se passer du luxe de la civilisation, et s'habituer à ne plus recevoir de revenus fixes, mais on peut imaginer leur joie de pouvoir adorer Dieu en toute liberté. En outre, il est évident qu'ils n'ont pas gardé leur foi pour eux. Bientôt les Imazighen de l'intérieur étaient au courant du témoignage de ces réfugiés : ce qui leur était

[1] Cyprien, *Épître* 38:1

[2] 1 Corinthiens 3:15

[3] Cyprien, *Épître* 40

[4] Cyprien, *Épître* 8

arrivé, les raisons pour lesquelles ils avaient été chassés de chez eux, et d'où leur venait une foi si ferme et si joyeuse – au point qu'ils avaient consenti à tout perdre.[1]

De cette manière, et involontairement, Dèce fut la cause de la toute première annonce de l'Évangile aux populations des régions loin des villes du littoral. Mais l'empereur ne le sut jamais. Abandonné par ses dieux, il mourut dans une bataille contre les Goths en 251 ap. J-C, trois ans à peine après son accession au trône. Les églises purent respirer de nouveau. Faisant le bilan de leur situation, elles constatèrent que dans le feu de l'épreuve elles s'étaient affermies, et qu'elles avaient reçu de nouvelles forces. Elles étaient à nouveau délivrées de l'influence néfaste de ceux qui n'avaient eu de chrétien que le nom, et elles se félicitaient du courage glorieux de leurs nouveaux héros. Les survivants étaient plus que jamais décidés à suivre Christ contre vents et marées, dans la vie ou la mort, résolument attachés à lui quoiqu'il advienne !

* * *

On peut s'interroger sur ce qui poussait la société païenne à être si enragée contre les chrétiens ? Les habitants de Carthage et de Rome avaient-ils souffert quelque mal aux mains de ces hommes paisibles ? Quel crime avaient-ils commis ? Pour répondre à la question il suffit de remarquer qu'ils étaient différents. Ils ne se comportaient pas comme le commun des mortels, et dès lors ils étaient mystérieux. Ils étaient anormaux, imprévisibles, et aux yeux de leurs gouverneurs et de leurs voisins, ils étaient donc suspects.

De sinistres rumeurs couraient depuis les premiers temps. Que pouvaient faire les chrétiens dans leurs réunions secrètes ? Seuls les initiés aux mystères avaient le droit d'assister à leurs repas communs. À l'origine des diverses suspicions et calomnies se trouve le fait que ces réunions se tenaient à huis clos. Seuls y entraient les membres connus du groupe. Tramaient-ils un complot contre l'empereur ? Conspiraient-ils pour renverser les temples des dieux ? Et dans les prétendues « fêtes d'amour », que faisait-on exactement ? Tertullien, avec d'autres grands défenseurs de la foi, répondait à ces insinuations en affirmant haut et fort leur innocence. Il décrivait la communion sainte et inoffensive régnant entre ceux qui s'étaient consacrés à la pureté divine. Quand le repas commun est achevé, dit-il, il n'y a aucun rite sensuel, simplement un temps d'adoration sincère du Dieu au nom duquel les fidèles sont réunis. « Le repas finit comme il a commencé, par la prière... » et Tertullien pose la question : « Nous sommes-nous jamais unis pour faire du mal à quelqu'un ? Ce que nous sommes séparés, nous le sommes aussi ensemble en un corps ; tous ensemble nous sommes ce que nous sommes individuellement ; ne nuisant à personne, et n'attristant personne. Quand des hommes doux et honnêtes se réunissent, quand des hommes pieux et chastes s'associent, ce n'est point une 'faction', c'est une 'assemblée honorable'. »[2]

Peut-être la cause principale de la haine généralisée envers les chrétiens était-elle simplement leur absence aux divertissements publics (les fêtes païennes), ainsi que leur non-participation aux galas des corporations païennes d'artisans. Le motif de l'incompréhension et de la colère de leurs contemporains est

[1] Philippiens 3:8

[2] *Apologeticus* 39

à chercher moins dans ce que faisaient les chrétiens, que dans ce qu'ils refusaient de faire. Une fois encore Tertullien vole à leur secours. Il explique leurs motifs : « Nous n'avons rien de commun avec la frénésie des courses, avec l'immoralité du théâtre, avec l'atrocité de l'arène »[1], et il reconnait que les chrétiens n'achètent pas de guirlandes traditionnellement utilisées pour la décoration des temples païens. Mais que personne n'en conclue que les chrétiens étaient hostiles au monde environnant, bien au contraire ! Ils prenaient une part active à la ronde quotidienne des affaires : par exemple dans les marchés, les échoppes, au forum, et ailleurs dans les villes comme les campagnes. Ils travaillaient dans les mêmes champs et les mêmes ateliers. Ils mangeaient dans les mêmes auberges, portaient les mêmes habits, préparaient les mêmes plats, utilisaient le même mobilier. Ils témoignaient de l'amitié et du respect pour tous. Les chrétiens n'avaient nullement tourné le dos à leurs voisins, ni insulté ce qui leur était cher.[2]

Mais il régnait dans les villes et les campagnes de l'Empire romain des intérêts puissants qui voyaient dans l'essor rapide des communautés chrétiennes une grave menace. Les prêtres du paganisme étaient évidemment mécontents face à la perte d'influence des dieux païens, et la baisse du nombre de leurs fidèles. Les caisses des temples se vidaient, et l'on entendait gronder les fabricants d'images et de guirlandes, comme jadis l'avaient fait Démétrius et ses ouvriers à Éphèse, lorsque la déesse Artémis commençait à céder du terrain à la prédication de l'apôtre Paul.[3] Les fournisseurs « d'articles de luxe », les corporations du divertissement : joailliers, musiciens, danseurs, le corps théâtral tout entier, les athlètes et les gladiateurs, tous voyaient d'un mauvais œil les chrétiens qui refusaient leurs prestations, et pire, leur ôtaient de la clientèle. Il est vrai que parfois des montanistes extrêmes raillaient les adorateurs d'idoles pour la vanité et la frivolité de leur commerce religieux, les offensant et attirant inutilement du ressentiment sur leurs frères plus sages et plus discrets.

La loyauté à l'Empire, valeur importante, était un article de foi ardemment défendu non seulement par l'élite au pouvoir, mais aussi par la masse des citoyens. Les chrétiens qui refusaient de suivre les coutumes séculaires de l'Empire s'exposaient à l'incompréhension sinon à la rancune, car ils paraissaient miner les fondations mêmes de la civilisation. Ils ne voulaient prendre aucune part à la religion d'État ; ils n'offraient pas de sacrifices pour assurer la paix et la sécurité du pays ; ils refusaient de brûler de l'encens comme preuve de soumission aux empereurs et aux dieux, les garants du bien-être de l'Empire. Les chrétiens donnaient l'impression de s'être entièrement soustraits à la société, profitant de ses avantages mais fuyant ses devoirs. Pour les membres de l'église propriétaires de terres et de villas, il était particulièrement difficile d'esquiver les obligations du culte des idoles : on attendait d'eux une cotisation généreuse aux frais des sacrifices publics et des spectacles. Les membres des familles aisées étaient en premier exposés à la méchanceté de voisins païens jaloux, ou d'espions à la solde d'un empereur méfiant. D'ailleurs, les accusations les plus dangereuses contre les chrétiens étaient le fait d'inconnus. On pouvait poursuivre toute personne identifiée qui portait un témoignage léger ou mensonger, mais l'accusation anonyme restait impunie. De cette manière toutes sortes de calomnies grossières et irresponsables étaient dirigées contre la foi chrétienne. À cette époque, les Juifs (jaloux de leur statut privilégié d'adhérents d'une religion autorisée par la loi) se mettaient au premier rang des attaquants : par exemple ils avaient

[1] *Apologeticus* 38

[2] *Apologeticus* 42

[3] Actes 19:23-27

joué un rôle primordial dans le martyre de Polycarpe.

En plus de cela, Tertullien nous apprend que, d'après son expérience, on détestait souvent les chrétiens simplement à cause de leur amour fraternel. Les païens s'irritaient de leur façon de se considérer comme frères et sœurs, de se venir en aide et de soutenir les veuves, les orphelins, et ceux d'entre eux qui étaient tombés dans la misère. « Mais c'est surtout cette pratique de la charité qui, aux yeux de beaucoup, imprime sur nous une marque infamante. 'Voyez', disent-ils, 'comme les chrétiens s'aiment les uns les autres !' car eux se détestent les uns les autres ; 'Voyez', disent-ils, 'comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres !' car eux sont plutôt prêts à se tuer les uns les autres. Quant au nom de 'frères' par lequel nous sommes désignés, il ne les offense, je crois, que parce que chez eux tous les signes d'amitié ne sont qu'apparence. »[1]

La communauté chrétienne prenait soin de rendre honneur à l'empereur, d'obéir à la loi, et de payer tous ses impôts. La parole de Dieu leur enseignait que « Chacun doit se soumettre aux autorités qui exercent le pouvoir. Car toute autorité vient de Dieu ; celles qui existent ont été établies par lui. »[2] Tertullien s'empressait de souligner que les chrétiens n'avaient pas d'ambitions politiques ; ce n'étaient pas des rebelles contre le gouvernement. Ce sont, disait-il, des gens de paix, honnêtes et respectueux. Les meilleurs des empereurs, les fonctionnaires les plus sages l'ont reconnu, car ils ont discerné chez les chrétiens une fibre de caractère qu'ils auraient aimé trouver chez tous leurs sujets. Seuls les mauvais empereurs, ajoutait-il, persécutaient l'Église : ou bien parce que peu sûrs d'eux-mêmes, ils avaient soif de l'approbation des païens extrémistes, ou bien parce que pétulants et égoïstes, ils agissaient par impulsion plutôt qu'après mûre réflexion. S'adressant aux gouverneurs romains, il plaidait pour la tolérance, et leur promettait la loyauté en contrepartie.

Malgré ceci les chrétiens se trouvaient parfois en opposition avec les autorités à cause de leur devoir spirituel. S'il est vrai qu'ils devaient payer à César ce qui lui était dû, ils n'en étaient pas moins obligés de payer à Dieu ce qui lui appartenait.[3] Ils savaient que l'autorité de l'empereur était sujette à l'autorité de Celui qui avait créé toutes choses. Dans certains cas, ils n'avaient pas d'autre choix que d'obéir « à Dieu plutôt qu'aux hommes. »[4] Par exemple, ils ne pouvaient offrir de sacrifice aux idoles, même lorsque la loi l'exigeait, ni maudire le nom de Christ. Certains d'entre eux refusaient de prêter serment au tribunal selon la formule prescrite, persuadés que cela serait mal pour un chrétien. Jésus leur avait appris : « Je vous dis de ne faire aucun serment... ni par le ciel... ni par la terre... N'en fais pas non plus par ta tête, car tu ne peux pas rendre blanc ou noir un seul de tes cheveux. Si c'est oui, dites 'oui', si c'est non, dites 'non', tout simplement ; ce que l'on dit en plus vient du Mauvais. »[5] D'autres, à cause de leur foi chrétienne, avaient des scrupules à servir dans l'armée. Pareils refus ne manquaient pas de jeter de l'huile sur le feu de la rancune.

La haute société romaine, composée pour la plupart de propriétaires terriens, se méfiait naturellement de toute doctrine qui pouvait mettre en danger le *statu quo* et menacer à la fois leur richesse et leur

[1] *Apologeticus* 39

[2] Romains 13:1

[3] Allusion à Marc 12:17

[4] Actes 5:29

[5] Matthieu 5:34-37

position. Les aspects égalitaires de l'enseignement chrétien n'étaient pas faits pour plaire aux riches aristocrates païens. Un état de tension se développait particulièrement en temps de disette ou de sécheresse. Les prédicateurs chrétiens se sentaient peu enclins à approuver l'énorme écart entre riches et pauvres, alors que leurs amis et leurs voisins étaient affamés et sans logement. À l'exemple de Christ, ils encourageaient ceux qui possédaient des trésors sur terre à les amasser plutôt au Ciel. Ils s'inspiraient des paroles du Nouveau Testament sur la richesse et ses pièges, en citant également les bénédictions prononcées sur les indigents et les opprimés. De telles idées plaisaient aux pauvres, mais n'attiraient guère la sympathie du pouvoir romain. Les fonctionnaires du pays, recrutés surtout parmi les aristocrates, n'hésitaient pas à imposer tout décret impérial qui promettait d'extirper ces enseignements pour les détruire.

Rappelons par ailleurs que les croyants étaient confrontés, d'une part à une législation très sévère du côté du tribunal municipal, et de l'autre à la hargne imprévisible d'une foule en colère. Mais ils étaient aussi soumis à l'autorité légale presque absolue exercée par un chef de famille sur les membres de son foyer. Un mari païen pouvait condamner son épouse chrétienne à mort. Il arrivait qu'un père déshérite son fils, et qu'il impose à ses esclaves toutes sortes de peines pour les punir d'avoir confessé la foi chrétienne.

* * *

Les forces déployées contre les églises étaient donc nombreuses et puissantes. L'une des plus grandes difficultés venait du fait que le christianisme n'était pas une religion officiellement reconnue dans l'Empire romain. Par conséquent, le chrétien n'avait pas le droit de se défendre devant un tribunal. Tertullien rapportait comment parfois les païens les provoquaient en disant : « D'après la loi, vous n'existez même pas ! »[1] Mais il soulignait que les chrétiens existaient bel et bien, qu'on le veuille ou non, et posait ensuite la question : qui est dans le tort, les chrétiens ou la loi ?

On peut se demander pourquoi l'Église n'avait pas tenté d'obtenir un statut légal. Après tout, c'est ce qu'avaient fait les Juifs. La difficulté venait de ce que les Romains pensaient que la religion d'une personne dépendait de sa race, et non de ses convictions personnelles. Les Grecs avaient leurs dieux, et les Romains de même. Celse par exemple affirmait : « Il n'y a pas de raison de blâmer les Juifs, car chaque homme devrait respecter les coutumes de son pays ; par contre les chrétiens ont abandonné leurs traditions nationales pour embrasser l'enseignement de Jésus. »[2] Pour le législateur romain, le premier devoir d'un homme n'était pas celui qu'il devait à sa conscience, ni à ses dieux, mais à l'État. L'Empire se réservait le choix des dieux qui feraient l'objet du culte populaire. Sans trop se soucier des croyances personnelles que pouvait avoir un homme, l'obligation stricte et sans appel lui était imposée d'assister aux cérémonies publiques de la religion d'État pour afficher son conformisme. Une foi nouvelle qui interdisait à ses adhérents d'adorer une idole ne manquait pas de heurter de front un tel système. Pour ce régime autoritaire, l'idée d'un citoyen loyal mais qui aurait une religion indépendante, n'était pas recevable.

[1] *Apologeticus* 4

[2] Origène, *Contra Celsum* 5:25

Tertullien plaidait pourtant avec les magistrats romains pour qu'on écoute simplement les chrétiens sans parti pris. Si les autorités se donnaient seulement la peine de découvrir ce qu'étaient en réalité les croyances des chrétiens, elles cesseraient de s'enrager contre eux. D'ailleurs, disait-il, elles ne trouveraient rien de blâmable chez eux. Une personne accusée de crime violent, remarquait-il, avait le droit de se défendre, même de demander les services d'un avocat. « Ils ont toute liberté de répondre, de répliquer, puisqu'il est illégal de condamner un accusé sans qu'il se soit défendu, sans qu'il ait été entendu. Aux chrétiens seuls, on ne permet pas de dire ce qui les disculperait, soutiendrait la vérité, éviterait au juge d'être injuste. Le juge se soumet à l'exigence de la haine publique : il ne veut que l'aveu du nom de Christ, et non une enquête sur le délit. »[1]

Ce qui inspire toute cette hostilité, disait Tertullien, n'est qu'aveuglement, ignorance et préjugé. Si on voulait seulement s'arrêter un moment pour examiner les faits, on les verrait sous un autre jour. « Tous ceux qui jusqu'ici haïssaient parce qu'ils ignoraient, cessent de haïr aussitôt qu'ils cessent d'ignorer... La ville, crie-t-on, est envahie ; jusque dans les campagnes, dans les bourgs fortifiés, dans les îles, il y a des chrétiens ; des gens de tout sexe, tout âge, toute condition, tout rang adhèrent au peuple chrétien, et l'on s'en afflige comme d'un désastre ! Et ils n'ont même pas la curiosité d'aller vérifier s'il n'y a pas là un bien qu'ils n'auraient pas remarqué. »[2]

Tertullien faisait souvent allusion au fait que les chrétiens étaient prêts à mourir plutôt qu'à renier leur foi : le courage des martyrs comptait parmi les pièces lourdes de son artillerie. La vérité de la foi chrétienne était démontrée par la fermeté de ses adeptes. « Examinez donc avec nous si le Christ est véritablement Dieu, si cette croyance corrige et rend meilleurs ceux qui la connaissent. Car si tel est le cas, il s'ensuit que tout ce qui lui est contraire est faux. »[3] Il soulignait la retenue et la sérénité des chrétiens opprimés. Ils ne prenaient pas les armes, ni se dérobaient devant les autorités impériales : « Combien de fois sévissez-vous contre les chrétiens, obéissant tantôt à vos haines personnelles, tantôt à vos lois ? Combien de fois sans votre permission, une populace hostile ne se rua-t-elle pas sur nous, de sa propre décision, avec des pierres et des torches enflammées ?... Mais ces gens si unis, si courageux jusqu'à la mort, quelles représailles vous font-ils subir pour de tels outrages ? »[4]

* * *

Il est probable que la plupart des proconsuls romains, comme un certain Pline le Jeune, ne savaient trop comment traiter les personnes qu'on faisait comparaître devant eux. Ledit Pline écrivait en 112 ap. J-C de la province de Bythinie à l'empereur Trajan pour demander son avis : « Maître, c'est une règle pour moi de vous soumettre tous les points sur lesquels j'ai des doutes », disait-il. « Je n'ai jamais assisté encore à des procès contre les chrétiens ; je ne sais donc à quels faits et dans quelle mesure s'appliquent d'ordinaire la peine ou les poursuites. Je me demande non sans perplexité s'il y a des différences à observer selon les âges, selon la faiblesse ou la robustesse du sujet, si l'on pardonne au repentir, si l'on ne

[1] *Apologeticus* 2

[2] *Apologeticus* 1

[3] *Apologeticus* 21

[4] *Apologeticus* 37

doit rien au chrétien de longue date qui cesse de l'être, si l'on punit le seul nom de chrétien en l'absence de crimes, ou les crimes qu'implique le nom. » La dernière question de cette longue énumération provient de la superstition courante chez les païens (du moins au début) selon laquelle les chrétiens étaient coupables de crimes tels que l'infanticide, le cannibalisme, l'inceste... Pline voulait savoir si l'accusé qui avouait être chrétien était automatiquement coupable de ces délits.

Il ressort de documents tels que celui-ci que les magistrats et les proconsuls comme Pline, ceux qui condamnaient les chrétiens aux supplices les plus atroces avant de les faire mourir cruellement en public, n'étaient que des fonctionnaires obéissant aux ordres, motivés par simple sens du devoir. Ils désiraient seulement s'assurer que le peuple adhérait paisiblement aux lois sur la religion de l'État. Il est vrai qu'ils manquaient de compassion, mais on peut considérer que leur métier les forçait à refouler tout sentiment qu'ils pouvaient éprouver. Si dans l'ensemble ils étaient dépourvus de curiosité quant à la vérité, ils n'éprouvaient généralement pas d'hostilité envers ceux auxquels ils infligeaient froidement ces affreux supplices. Ils étaient simplement les instruments d'un régime cruel et inhumain, dans un monde qui faisait peu de cas des vies humaines. Dans une telle société, les souffrances sanglantes qu'on voyait partout et quotidiennement étaient banales : il est vrai qu'elles étaient aussi mises en scène régulièrement dans les spectacles populaires.

Pline résume ainsi sa méthode d'interrogatoire de ceux qui comparaissaient devant lui : « Je leur demande s'ils sont chrétiens. S'ils le confessent, je leur pose la question une seconde puis une troisième fois, en les menaçant de la peine de mort ; ceux qui persévèrent, je les fais exécuter. Quoique signifiât leur aveu, je suis sûr qu'il faut punir du moins cet entêtement et cette obstination inflexibles. » Pline était le type de ceux qui étaient persuadés que, hors de toute considération du mérite de leur foi, les chrétiens avaient un défaut majeur, l'insoumission aux autorités. Ils refusaient de s'incliner devant les décisions de l'État, et d'abandonner la foi lorsqu'on leur ordonnait de le faire.

Pline informe l'empereur qu'un tract anonyme lui a été remis : celui-ci portait le nom de nombreuses personnes prétendues chrétiennes. Il les avait convoquées. « Tous ceux qui ont nié être chrétiens ou l'avoir été, j'ai considéré devoir les relâcher s'ils invoquaient les dieux selon la formule que je leur dictais et sacrifiaient de l'encens et du vin devant votre image [celle de l'empereur] que j'avais fait apporter à cette intention, avec les statues des divinités, et si en outre ils blasphémaient le Christ – toutes choses qu'il est, dit-on, impossible d'obtenir de ceux qui sont vraiment chrétiens... D'autres, qui avaient aussi été dénoncés, dirent d'abord qu'ils étaient chrétiens, puis prétendirent qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils avaient cessé de l'être... Tous ceux-là ont adoré votre image ainsi que les statues des dieux et ont blasphémé le Christ. » Même Pline savait que ces personnes n'étaient pas « vraiment chrétiens », telle était la réputation de ceux qui appartenaient réellement à Christ. L'expérience lui avait appris que rien ne pouvait pousser un vrai chrétien à blasphémer son Sauveur.

Pline réussit à arracher des aveux à certains, mais les turpitudes macabres qu'il espérait entendre faisaient singulièrement défaut. D'ailleurs leurs délits ne présentaient aucun intérêt. « Ils ont affirmé que toute leur faute ou leur erreur, s'était bornée à avoir l'habitude de se réunir un jour fixe avant le lever du soleil, de successivement chanter entre eux un hymne au Christ comme à un Dieu, puis de s'engager par serment – non à perpétrer quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni brigandage, ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice ; ces rites accomplis, ils avaient

coutume de se séparer et de se réunir encore pour prendre leur nourriture, qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et innocente. »

Pline trouva ces aveux sans fard de la vérité insuffisants, et il nous montre le cœur glacial d'un fonctionnaire de l'Empire : « J'ai cru d'autant plus nécessaire de soutirer la vérité à deux esclaves, qu'on disait diaconesses, en les soumettant à la torture. Mais je n'ai trouvé qu'une superstition déraisonnable et sans mesure. Aussi ai-je suspendu l'enquête pour recourir à votre avis. »[1]

* * *

L'objectif des autorités était moins de faire mourir les chrétiens, que de les rallier au culte des dieux romains. La politique impériale visait moins à dépeupler les églises qu'à repeupler les temples ; moins à changer la foi du peuple qu'à rendre celui-ci docile ; les empereurs ne perdaient jamais de vue que la province de l'Afrique était une région bien instable de l'Empire. Il existait des centaines de tribus, dont chacune était un ennemi potentiel, tapies à seulement quelques kilomètres de la côte, derrière une frontière que l'Empire ne pouvait sérieusement défendre du point de vue militaire. Les proconsuls vivaient constamment dans l'inquiétude ; dans ces provinces difficiles ils devaient écraser le moindre signe de révolte, même de contestation, sans lui laisser le temps de devenir une grave menace politique.

Tout pays qui fonde son principe d'unité sur l'uniformité de la religion, et qui contrôle sa population grâce à une caste officielle de prêtres, se sent menacé par une minorité qui choisit de tourner le dos à sa religion nationale. Tant que la minorité reste cachée, tant qu'elle se conforme ouvertement aux observances religieuses, on la laisse généralement en paix. Mais dès que la minorité affiche son non-conformisme ouvertement, les autorités perdent une part de leur pouvoir sur le peuple. Et dès que le groupe non-conformiste devient assez fort pour que le peuple le reconnaisse publiquement comme une alternative au culte existant, il menace d'attirer un nombre toujours croissant d'adeptes. Chacun sait qu'une minorité courageuse et en plein essor tend à devenir la majorité, si elle n'est pas reprise en mains.

Voilà les motifs qui poussaient l'administration romaine à chercher désespérément à écraser les jeunes églises nord-africaines. Elle ne pouvait se douter de ce que serait son échec. Les églises d'Afrique du Nord allaient bel et bien survivre au plus puissant Empire militaire que le monde ait jamais connu.

[1] *Épître* 10 (*Ad Trajan*) : 96

11. La grâce et la gloire

Les chrétiens d'Afrique du Nord se livrèrent aux supplices les plus terribles avec une témérité étonnante. On chiffre en centaines, voire en milliers, ceux qui payèrent d'atroces souffrances leur dévouement à Christ. Ils se déclaraient heureux de les supporter, et mouraient la joie au cœur. Ils refusaient catégoriquement de sacrifier aux dieux de Rome, tout comme de prêter serment par le pouvoir divin de l'empereur. Pareil zèle est difficile à comprendre pour nous, car ce comportement ne nous est pas du tout familier. Et nous pouvons nous interroger sur les raisons de leur obstination et de leur détermination à proclamer ouvertement, même au prix de leur vie, leur foi en Christ.

Rappelons avant tout que s'ils tenaient bon, c'est qu'ils étaient sûrs de leur position, tout à fait convaincus d'avoir découvert la vérité : Christ était vraiment « la lumière du monde. »[1] Ils faisaient confiance à ses paroles, certains que sa voie était la meilleure de toutes : ils voyaient la différence de leurs propres yeux. Fiers d'êtres chrétiens, comment pourraient-ils jamais prononcer le grossier mensonge qui était exigé d'eux ? L'amour du vrai Dieu les avait touchés ; ils avaient goûté à la bonté, à la chaleur de la communauté chrétienne ; c'était pour eux un avant-goût du paradis au sein d'un monde cruel. Leur foi était une source de grande joie, puisque par elle leur vie était transformée. Ils ne doutaient pas un instant de sa vérité. Rien ne pouvait la leur enlever, ni les obliger à la renier.

Plus que cela, ils débordaient d'une reconnaissance personnelle envers leur Sauveur, qui les avait aimés alors qu'ils ne savaient rien de lui. N'était-il pas venu les chercher comme un berger ses brebis perdues ? Dans la misère et l'humiliation, ne s'était-il pas occupé d'eux ? Ne les avait-il pas retirés du puits, de la boue sans fond ? N'avait-il pas placé leurs pieds sur le roc ?[2] Pouvaient-ils renier leur Seigneur lorsque c'était Lui qui leur avait donné tout le bien qu'ils possédaient, et tout le bonheur dont ils jouissaient ? Tout ce qui donnait un sens à la vie était un don de sa part : la santé, la vigueur, l'amitié, l'amour et la dignité, le pardon, le sentiment d'appartenance, l'immense espérance de l'éternité... Comment maudire celui qui les avait sauvés, soutenus, aimés jusqu'au bout, celui qui par amour avait tout donné pour eux, avait peiné sous le poids d'une lourde croix et enfin, était mort attaché à cette croix pour eux ?

Un sens profond de l'honneur qui leur était fait les inspirait également : ils étaient son propre peuple, un peuple destiné à ressusciter de la tombe et à régner avec lui pour toujours. Et un tel privilège devenait encore plus merveilleux si l'on était choisi pour rendre témoignage à son nom devant le monde. Ils brûlaient du désir de servir Christ. Que faire pour montrer leur amour et leur loyauté ? Comment l'honorer pour toute sa bonté envers eux ? Les désagréments qu'on supportait sereinement pour lui pendant quelques jours, le témoignage fidèle, la ferme confession de foi au moment où la foule se bousculait pour entendre le jugement, l'éclat d'une lame d'épée, puis la vie éternelle... Peut-être que parmi la foule qui les observait dans la prison ou sur la place certains seraient gagnés à la vérité à l'instant de leur départ pour un monde meilleur ? Même si les premiers disciples de Christ l'avaient abandonné et

---

[1] Jean 8:12

[2] Allusion au Psaume 40:3

avaient pris la fuite, eux seraient courageux et resteraient avec lui ; si Pierre l'avait renié, eux au moins n'auraient pas honte d'être reconnus comme ses amis. Comme Saul de Tarse, ils se sentaient choisis pour faire connaître son nom devant les gouverneurs et les rois.[1] Ils étaient décidés à offrir une belle confession de foi devant les autorités de leur époque, comme Jésus l'avait fait devant Ponce Pilate.[2]

Le défi de la persécution ne les prenait pas au dépourvu. Leur maître qui les avait appelés à cette noble tâche avait promis de les assister de ses forces : « Quant à vous, faites attention à vous-mêmes. Car des gens vous feront passer devant les tribunaux ; on vous battra dans les synagogues. Vous devrez comparaître devant des gouverneurs et des rois à cause de moi, pour apporter votre témoignage devant eux. Il faut avant tout que la Bonne Nouvelle soit annoncée à tous les peuples. Et lorsqu'on vous arrêtera pour vous conduire devant le tribunal, ne vous inquiétez pas d'avance de ce que vous aurez à dire ; mais dites les paroles qui vous seront données à ce moment-là, car elles ne viendront pas de vous, mais du Saint-Esprit... Tout le monde vous haïra à cause de moi. Mais celui qui tiendra bon jusqu'à la fin sera sauvé. »[3] La réalité de cette parole se manifestait à présent. Au moment de l'épreuve, ces hommes et ces femmes recevaient une merveilleuse liberté pour confesser Christ ; comme une joie et une éloquence répandues sur eux d'en haut. Ils se sentaient heureux d'être chrétiens, privilégiés entre tous les peuples de la terre. Ils n'avaient aucune honte car ils n'avaient rien à cacher. Leur maître n'était coupable d'aucun crime, et eux non plus. Son nom, ils étaient fiers de le porter. Tertullien insistait sur ce sentiment intense de loyauté : « Nous disons, et nous le disons publiquement, et nous crions, quand nous sommes déchirés par vos tortures et ensanglantés : 'Nous adorons Dieu par le Christ.' Croyez-le un homme, si vous voulez ; c'est par lui que Dieu a voulu être connu et adoré. »[4]

* * *

Au milieu de leurs souffrances, les chrétiens persécutés se fortifiaient de la certitude absolue qu'une vie meilleure les attendait. Il leur suffisait de franchir le seuil de la mort pour entrer dans leur demeure éternelle, et se trouver à jamais bénis en présence de Dieu, chez qui il n'y a ni larmes, ni peines. Dans ce lieu parfait ils seraient réunis joyeusement avec les leurs. Ils étaient impatients d'y être reçus, non comme on reçoit un mauvais ouvrier, mais comme un bon et fidèle serviteur qui plaît à son maître. Une confession courageuse de leur foi en Christ ne resterait pas sans récompense. « Quiconque reconnaît publiquement qu'il est mon disciple », disait Jésus, « je reconnaîtrai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux qu'il est à moi. »[5] Aussi, comme le dit le tout premier hymne de l'Église : « Si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui ; si nous restons fermes, nous régnerons aussi avec lui. »[6]

Nombreux étaient ceux et celles qui désiraient ainsi régner avec lui, et soupiraient après une couronne

---

[1] Actes 9:15-16

[2] 1 Timothée 6:13

[3] Marc 13:9-13

[4] *Apologeticus* 21

[5] Matthieu 10:32

[6] 2 Timothée 2:11-12

de martyr. Certains de la victoire ultime sur les puissances des ténèbres, ils avaient déjà coupé les liens qui les retenaient dans ce monde triste et trompeur. Car celui-ci était destiné à disparaître bientôt avec ses ambitions minables et sa débauche répugnante. Ils n'avaient aucun désir d'y rester captifs. Tertullien parlait pour eux tous lorsqu'il déclarait : « Nous désirons accéder le plus vite possible au règne et non demeurer en esclavage... Que vienne vite ton règne, Seigneur, c'est le vœu des chrétiens, ce sera la déroute des païens, l'allégresse des anges... c'est ce pour quoi nous luttons et nous prions ! »[1]

Ils s'attendaient sans cesse au retour de Christ. Chaque nouveau bouleversement, chaque désastre qui frappait l'Empire, leur rappelait les paroles de leur maître qui étaient à la fois un avertissement et une promesse : « Je viens bientôt ! »[2]. Il avait ajouté : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra. »[3] Il reviendrait sauver son peuple, tandis que pour le monde il reviendrait en juge. « Le juge est proche, il est prêt à entrer ! »[4] déclarent encore les Écritures. « Le jour du Seigneur viendra de façon aussi imprévisible qu'un voleur pendant la nuit. Quand les gens diront : 'Tout est en paix, en sécurité', c'est alors que, tout à coup, la ruine s'abattra sur eux…Personne ne pourra y échapper. »[5]

L'apogée de l'Empire romain était révolue, celui-ci commençait à décliner, des signes menaçants paraissaient de tous côtés, signes que la fin du monde approchait à grands pas : épidémies, guerres, tremblements de terre, l'effondrement de gouvernements stables, et la désillusion généralisée quant aux idéaux de l'Empire. Jésus avait dit : « Quand vous entendrez le bruit de guerres proches et des nouvelles sur des guerres lointaines, ne vous effrayez pas ; il faut que cela arrive, mais ce ne sera pas encore la fin de ce monde. Un peuple combattra contre un autre peuple, et un royaume attaquera un autre royaume ; il y aura des tremblements de terre dans différentes régions, ainsi que des famines. Ce sera comme les premières douleurs de l'accouchement... en ces jours-là, la détresse sera plus grande que toutes celles qu'on a connues depuis le commencement du monde. »[6]

La conjoncture était mauvaise dans tous les domaines : la condition de l'humanité paraissait sans espoir, et destinée à devenir pire encore. Ceux qui pensaient autrement passaient pour de grands optimistes. Le chrétien qui serait ôté du monde avant l'horreur de ces derniers jours pouvait s'estimer heureux. Tertullien écrivait : « La foi guette toujours, bien qu'ignorant tout de cette heure, et elle craint quotidiennement ce que chaque jour elle espère. »[7] Le désir de quitter ce monde avant son ultime embrasement suffisait à beaucoup d'entre eux pour couper les dernières attaches qui les retenaient, pour leur donner du courage avant l'épreuve finale.

Les disciples de Jésus étaient sûrs de la victoire finale, quels que soient les supplices à affronter. Le comportement des païens, leurs accès de haine, leur révolte insensée contre le Fils de l'homme, tout cela avait été prédit dans la parole de Dieu : « Ils combattront [Christ], mais [Christ] les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois ; il les vaincra avec ceux qu'il a appelés et choisis, ses

---

[1] *De Oratione* 5

[2] Apocalypse 22:20

[3] Matthieu 24:42

[4] Jacques 5:9

[5] 1 Thessaloniciens 5:2-3

[6] Marc 13:7-8, 19

[7] *De Anima* 33

fidèles. »[1] Tertullien prévoyait le jour où les royaumes de la terre seraient renversés, où tout genou plierait devant le Seigneur Jésus.[2] Par l'imagination il voyait déjà la venue de Christ, le jour du Jugement et la destruction du bourreau. La victoire finale effacerait le souvenir de toutes les humiliations dégradantes que le peuple de Dieu avait subies aux mains d'hommes cruels et iniques. « Mais quel spectacle se prépare ! La venue du Seigneur, à présent reconnu, exalté, triomphant ! Quelle allégresse chez les anges, quel éclat des saints ressuscités ! Et puis le règne splendide des justes, et la cité nouvelle de Jérusalem ! Et l'on verra bien d'autres choses en ce jour du jugement dernier, inattendu des peuples, ce jour dont ils ont ri !... En ce jour, qu'admirerai-je ?... je verrai ce grand nombre de rois dont l'arrivée au Ciel avait été annoncée, gémissant ensemble dans les ténèbres... Les gouverneurs et persécuteurs du Nom du Seigneur se consumeront dans des flammes plus féroces encore que celles dont ils ont affligé les chrétiens... des philosophes... des poètes... des tragédiens… des comédiens... des pilotes de chars. »[3] Ce jour-là, nous observerons le sort de ceux qui ont craché sur Christ, se sont moqué de lui, l'ont fouetté et crucifié.

Si la persécution arrivait, le salut ne se ferait pas attendre. Les chrétiens se fortifiaient à cause des paroles de leur maître : « Quand ces événements commenceront à se produire, redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance sera proche. »[4] Le retour du Seigneur se rapprochait sans cesse. À quels signes reconnaîtrait-on ce moment ? « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa clarté, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme arriver parmi les nuages, avec beaucoup de puissance et de gloire. Il enverra les anges aux quatre coins de la terre pour rassembler ceux qu'il a choisis, d'un bout du monde à l'autre. »[5] Avec chaque jour qui passait, les chrétiens soupiraient après de tels signes. Ils seraient parmi le peuple choisi, celui qu'il viendrait prendre. Forts de cette certitude, ils ne craignaient pas l'éclat momentané de l'épée ni les menaces éphémères des hommes.

Dans l'attente de cet événement inouï, ils tiraient surtout leur réconfort du livre qui venait de compléter le canon du Nouveau Testament – celui qu'on appelait l'Apocalypse. Il avait été écrit, croyait-on, par l'apôtre Jean vieillissant, prisonnier à l'époque sur l'île de Patmos. Les ultimes pages de ce livre font une description détaillée et éblouissante de la victoire finale de Christ, et des merveilles de la ville céleste. Car Jean avait reçu une vision de l'avenir et il racontait ce qu'il avait vu. Aux martyrs était réservé un honneur particulier, car ils avaient continué jusqu'au bout à faire connaître le nom de Christ, renoncé au compromis avec le monde et ses tyrans idolâtres. « Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été exécutés pour leur fidélité à la vérité révélée par Jésus et à la parole de Dieu. Ils n'avaient pas adoré la bête, ni sa statue, et ils n'avaient pas reçu la marque de la bête sur le front, ni sur la main. Ils revinrent à la vie et régnèrent avec le Christ pendant mille ans. »[6]

Le martyr s'attendait en effet à recevoir une grande récompense s'il se montrait fidèle jusqu'à la mort. Ceux qui auraient perdu la vie pour le Royaume de Dieu seraient immédiatement élevés à la gloire,

[1] Apocalypse 17:14

[2] Allusion à Philippiens 2:10

[3] *De Spectaculis* 30 (*Corpus Christianorum Series Latina* vol. I, pp.252-253)

[4] Luc 21:28

[5] Marc 13:24-27

[6] Apocalypse 20:4

comme « prêtres de Dieu et du Christ »[1], tandis que leurs frères morts de maladie ou de grand âge, demeureraient encore en Hadès, le séjour des morts, où ils attendraient la fin du monde et le jour du jugement pour entrer dans leur demeure éternelle. Dans la vision de Jean, « les autres morts ne revinrent pas à la vie avant que les mille ans soient passés. »[2] Et, après les mille ans, Satan serait relâché pour « séduire les nations » et « les rassembler pour la guerre. »[3] Il y aurait une dernière destruction et enfin seraient créés « un nouveau ciel et une nouvelle terre. »[4]

La prophétie selon laquelle les martyrs seraient glorifiés pour régner mille ans avec Christ exerçait à cette époque une grande influence sur la pensée chrétienne partout dans le monde. On trouve des allusions au « millénium » dans les écrits de Polycarpe en Asie Mineure, d'Irénée en Gaule, de Justin le Martyr à Rome, et chez les montanistes de Phrygie et d'Afrique du Nord. Plusieurs d'entre eux estimaient que ces passages du livre de l'Apocalypse renvoyaient à un royaume au sens propre, royaume terrestre qui devait encore être instauré et où Christ et ses saints régneraient réellement pendant mille ans. D'autres, notamment Clément et Origène à Alexandrie et par la suite Augustin en Afrique, enseignaient que le « millénium » avait déjà commencé avec la première venue de Christ et que celui-ci, monté au Ciel, y régnait avec les martyrs. Indépendamment de l'interprétation qu'ils avaient choisie, les chrétiens tiraient de ces textes le réconfort et la hardiesse nécessaires dans les conflits qu'ils devaient affronter.

Il nous reste encore à examiner un facteur déterminant dans la résolution acharnée des chrétiens à tenir bon dans leur foi : ils étaient très conscients de l'alternative s'ils lâchaient prise. Ils se savaient impliqués, non seulement dans un conflit d'idées ou de principes moraux, mais dans un féroce combat entre puissances spirituelles. Leur rejet total de l'idolâtrie, leur refus de prendre part à la religion païenne sous quelque aspect que ce soit, provenaient d'une conviction : les idoles n'étaient pas seulement d'inutiles blocs de bois ou de pierre. Elles étaient habitées par de puissantes forces malveillantes, forces capables de ruiner un homme ou une femme, de briser sa santé, sa personnalité, de lui ôter ses moyens d'existence – forces capables aussi de le mener à la folie, voire à la mort.

Les pouvoirs particuliers de ces esprits étaient bien connus. Leurs adeptes pouvaient démontrer des phénomènes extraordinaires qui ne s'expliquaient d'aucune autre manière. Les prêtres païens et les nécromanciens se délectaient du monde surnaturel. Cependant la source de leur ensorcellement était profondément satanique. Une fois l'esprit mauvais invoqué, l'adepte se retrouvait, pieds et poings liés, livré à l'être affreux qu'il avait appelé à l'aide. La communauté chrétienne ne s'y trompait pas : le sacrifice offert à une idole, voire le serment prononcé par le pouvoir divin de l'empereur n'étaient nullement une courtoisie vide et sans signification. Ils savaient que ces fausses religions reposaient sur des forces du mal extrêmement dangereuses. Des malheurs inimaginables s'abattaient sur ceux qui s'y laissaient engloutir. Pas question de retourner à l'esclavage ![5] La parole de Dieu ne mettait-elle pas clairement les chrétiens en garde contre tout commerce avec ces puissances sataniques ? « Ce que les païens sacrifient est offert aux démons et non à Dieu. Or, je ne veux pas que vous soyez en communion

---

[1] Apocalypse 20:6

[2] Apocalypse 20:5

[3] Apocalypse 20:2, 7-8 (Segond 1997)

[4] Apocalypse 21:1

[5] Galates 4:8-9 ; 5:1

avec des démons. Vous ne pouvez pas boire à la fois à la coupe du Seigneur et à la coupe des démons ; vous ne pouvez pas manger à la fois à la table du Seigneur et à la table des démons. »[1]

Les païens n'étaient pas seuls à s'être familiarisés avec le surnaturel. La plus haute puissance spirituelle de toutes était bien entendu « le Dieu tout-puissant », qui dispensait des pouvoirs spectaculaires à ceux qui le connaissaient d'une manière intime. Tout comme leurs frères de l'époque du Nouveau Testament, les chrétiens des 2e et 3e siècles chassaient souvent les esprits mauvais ; les guérisons miraculeuses n'étaient pas rares chez eux. Les martyrs témoignaient de rêves et de visions, d'une signification spirituelle évidente, comme le faisaient aussi plusieurs de leurs frères moins exaltés. Nombre de personnes, paraît-il, avaient été attirées à la foi en Christ par de telles manifestations surnaturelles. L'exceptionnelle ardeur de beaucoup de chrétiens provenait certainement dans bien des cas de leur connaissance intime à la fois de la puissance du diable, et de celle de Dieu. Ils savaient sans l'ombre d'un doute auquel des deux ils désiraient appartenir.[2]

* * *

Pour un chrétien, le jour de son procès, loin d'être une humiliation à supporter, était une occasion à saisir. Lorsqu'on l'obligeait à se montrer ainsi en public, c'était l'heure de laisser éclater l'amour de Dieu. Si notre époque tente d'évacuer le sens du sermon sur la montagne ou refuse d'écouter ses défis, eux au contraire les acceptaient et s'en délectaient. Face à l'ennemi les chrétiens pardonnaient, tendaient l'autre joue, bénissaient. « Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez », disait leur Maître : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous maltraitent. Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre ; si quelqu'un te prend ton manteau, laisse-le prendre aussi ta chemise. »[3] Les chrétiens priaient pour leurs bourreaux, et ils parcouraient avec joie pour le Seigneur le « deuxième kilomètre » symbolique.[4] Ils savaient que leur fidélité serait récompensée par une bénédiction. « Heureux ceux qu'on persécute parce qu'ils agissent comme Dieu le demande, car le Royaume des Cieux est à eux ! Heureux êtes-vous si les hommes vous insultent, vous persécutent et disent faussement toute sorte de mal contre vous parce que vous croyez en moi. Réjouissez-vous, soyez heureux, car une grande récompense vous attend dans les cieux. »[5]

Dans les malheurs ils trouvaient le réconfort. Car l'Esprit de Dieu remplissait leur cœur d'une joie ardente, qui leur prêtait hardiesse et confiance. Dans la détresse ils découvraient que Jésus le « serviteur souffrant » est proche de ses serviteurs qui souffrent. Leur message, bien plus que celui de la force irrésistible de Dieu, était l'annonce de sa présence chaleureuse – son amour constant, et sa tendresse envers les faibles et les opprimés. Ils voyaient juste. Car le christianisme ne proclame pas un Dieu qui se contente d'énoncer de loin des décrets implacables ou des décisions sans recours, mais au contraire un Père plein d'amour, qui vient à notre rencontre et nous sauve. Dans l'Évangile il n'est pas question d'un

---

[1] 1 Corinthiens 10:20-21

[2] Frend pp.94-95

[3] Luc 6:27-29

[4] Allusion à Matthieu 5:41 (F.C. 1971)

[5] Matthieu 5:10-12

être qui revêt les puissants de gloire, mais de celui qui remplit les humbles de bonheur. « Il a renversé les rois de leur trônes, et il a placé les humbles au premier rang. Il a comblé de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches les mains vides. »[1]

Le comportement des chrétiens au tribunal ou dans l'arène était une source constante d'émerveillement pour les foules de témoins. Un témoignage fidèle donné dans la gueule même de la mort était déjà un exploit, déjà une victoire. Confesser en public sa foi en Christ faisait partie de la vocation de l'Église, celle de proclamer l'Évangile au monde : c'était donc une occasion à saisir coûte que coûte. Qu'ils soient jetés aux oubliettes ou aux fauves, enchaînés devant les préfets et les proconsuls, on n'entendait jamais dire que les chrétiens aient montré de la colère ou manqué de respect envers le pouvoir, et ce n'est que rarement qu'on parlait de crainte ou de désarroi. Les séances du tribunal étaient empreintes de leur paisible reconnaissance envers Dieu, ponctuées de déclarations résolues de leur confiance en celui qui gouverne toutes choses. Ils savaient que les magistrats n'étaient que des pions, déplacés par la main de l'Éternel comme il l'entendait. Jésus n'avait-il pas dit à Pilate : « Tu n'as aucun pouvoir sur moi à part celui que Dieu t'a accordé d'en haut » ?[2] La certitude que Dieu dominait sur tout inspirait leur conduite calme et noble, si impressionnante dans les récits de ces séances – le courage devant les menaces, la courtoisie même envers le bourreau le plus cruel, le consentement joyeux à la souffrance puisqu'elle était le chemin choisi par le Seigneur pour les mener vers son glorieux Royaume céleste.

Tout cela touchait profondément les spectateurs. Une documentation solide recense les cas de païens qui au moment où ils assistaient à la condamnation et à la mort d'un chrétien, saisissaient la vérité de l'Évangile et se décidaient à suivre Christ.[3] Peut-être plus nombreux encore étaient ceux des païens et des Juifs qui gardaient un vif souvenir de ce qu'ils avaient vu et entendu et finissaient par devenir croyants. S'adressant aux gouverneurs romains, Tertullien écrivit : « Mais elles ne servent à rien, vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre communauté. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez. » Alors Tertullien leur lança le superbe défi qui ferait désormais partie de notre patrimoine chrétien : « C'est une semence que le sang des chrétiens ! » déclara-t-il. « Il y a beaucoup de [vos philosophes] qui exhortent à supporter la douleur et la mort... Et pourtant leurs paroles ne trouvent pas autant de disciples que chez les chrétiens qui enseignent par leurs actions. Cette 'obstination' même, que vous nous reprochez, est une leçon. Qui, en effet, à ce spectacle, ne se sent pas ébranlé et ne cherche pas ce qu'il y a au fond de ce mystère ? Qui donc l'a cherché sans se joindre à nous ? Et qui s'est joint à nous sans aspirer à souffrir pour gagner la plénitude de la grâce de Dieu ?... Et voilà pourquoi nous vous rendons grâces, à l'instant, pour vos sentences. Telle est la contradiction entre les choses divines et les choses humaines : vous nous condamnez, Dieu nous absout. »[4]

Il est incontestablement vrai que le sang des martyrs était la semence de l'Église. Une foule impatiente de partisans et d'amis assiégeait les portes des prisons pour rendre visite aux frères et sœurs en captivité. La proclamation de l'Évangile n'a jamais trouvé d'aussi bonne *tribune* que les séances publiques des

---

[1] Luc 1:52-53

[2] Jean 19:11 (F.C. 1971)

[3] Neill pp.43-44

[4] *Apologeticus* 50

tribunaux nord-africains. Les tombes des martyrs devenaient le lieu de rassemblement privilégié de la communauté chrétienne. Et les églises puisaient leurs forces dans l'exemple épique de leurs grands héros, en fêtant chaque année l'anniversaire de leur supplice comme leur jour de triomphe. Les chrétiens emprisonnés envoyaient des messages d'exhortation et de conseil aux églises, qui les recevaient comme si Dieu avait directement inspiré leurs paroles. Les songes et les visions des prisonniers étaient accueillis comme des oracles de Dieu ; enfin, les récits des martyrs étaient la littérature la plus appréciée des églises primitives. Les communautés chrétiennes s'accroissaient et prospéraient d'autant plus qu'elles subissaient des coups destinés à les détruire.

* * *

Quelles conclusions peut-on tirer de cette remarquable réaction face à la persécution ? Les sévices du pouvoir romain, loin d'écraser la foi chrétienne, lui ont donné une renommée accrue ; plutôt que d'anéantir l'Église, ils lui ont donné une force nouvelle. Quelles en étaient les raisons ? Premièrement, rappelons qu'au 3e siècle, les chrétiens étaient déjà une importante minorité dans les villes et villages d'Afrique du Nord, et par endroits même la majorité. Une résistance courageuse aux autorités pouvait plus facilement s'organiser lorsqu'ils étaient très nombreux. Car les magistrats étaient totalement incapables de les emprisonner ou de les tuer tous. D'une part, il manquait de place dans les prisons, d'autre part un tel recours aurait paralysé la vie publique de leur ville. Même si certains spectateurs venus apporter publiquement leur soutien aux martyrs allaient sûrement s'en mordre les doigts, l'Église dans son ensemble ne craignait pas d'être détruite. Pour chaque chrétien enfermé dans une cellule, il y en avait cent dehors impatients de soutenir leur frère à son heure de gloire, et le moment passé, de rendre hommage à sa mémoire.

L'essor continu de la communauté chrétienne pendant les années précédant l'épreuve de la persécution explique sans doute sa hardiesse et sa remarquable capacité de survie à l'époque où les coups tombaient. Les églises avaient moissonné par beau temps. Par conséquent, comme Joseph en Égypte, elles avaient engrangé d'amples provisions spirituelles pour la famine. Comme les cinq jeunes filles sages, elles avaient prévu suffisamment d'huile pour leurs lampes. C'étaient des flammes ardentes capables de briller même dans la nuit la plus sombre.[1]

D'autre part, grâce au recul de l'histoire, nous voyons que du point de vue purement humain les forces en faveur du christianisme étaient bien plus puissantes que celles qui étaient contre lui. Convaincus de la vérité de l'Évangile et de l'erreur du paganisme, les chrétiens étaient forts de leur victoire ; quant aux païens, leur propre religion ne leur inspirait nullement une telle confiance. Même s'ils s'y accrochaient par habitude, les contresens évidents et la corruption morale du paganisme leur faisaient honte. Les armes de la calomnie si abondamment employées contre les chrétiens au début retombaient impuissantes à terre dès qu'un martyr démontrait en public la noble foi qui l'habitait. Le paganisme était bien incapable d'inspirer une telle droiture, un tel courage ; encore moins d'insuffler l'espérance généreuse d'un salut assuré, d'une vie éternelle, valeurs qui fortifiaient les chrétiens pendant leurs dernières heures. Il ne

[1] Allusion à Genèse 41:46-57 ; Matthieu 25:1-13

pouvait pas plus égaler la tendre fraternité qui caractérisait la communauté des chrétiens, et qui surmontait les différences injustes de rang, de culture, voire de race qui gangrenaient la société païenne.

La persécution ne manquait pas d'unifier la communauté chrétienne ; devant ce malheur partagé, on oubliait les anciennes rancunes. Car une fois que l'édit de l'empereur était proclamé, qui savait où tomberait le premier coup ? Tout de suite on se rendait visite pour s'exhorter à tenir bon. Dès qu'arrivait la nouvelle de l'arrestation d'un des leurs, on se solidarisait. On organisait des visites en prison pour apporter toutes sortes de consolations et pour l'encourager. On fortifiait le prisonnier en lisant la Bible avec lui, on louait sa foi, on célébrait la gloire de la mission que Dieu lui confiait ; bref, on faisait tout pour lui faire traverser en vainqueur le champ de bataille devant lui. On priait ardemment pour lui et avec lui. Le jour du procès, on venait nombreux pour remplir la salle du tribunal ou la place publique afin de soutenir son frère moralement, prier pour lui, écouter ses dernières paroles, affermir son courage et l'empêcher de faiblir. Ceux qui étaient choisis pour paraître devant la foule étaient considérés comme soldats de Christ et champions de la communauté chrétienne. En portant témoignage à la vérité de l'Évangile, ils attestaient aussi la force et la foi de leur communauté. Le martyr représentait l'église dont il était membre : l'héroïsme de l'un rejaillissait en honneur sur tous.

Les véritables héros de l'Église primitive en Afrique du Nord n'étaient ni ses grands orateurs ni ses théologiens. Les hommes et les femmes dont on se souvenait avec le plus d'émotion, dont les hauts faits étaient répétés avec la plus grande dévotion, étaient pauvres en biens terrestres – mais riches dans la foi. « Parmi les grandes ironies de l'histoire », écrit Samuel Brengle, « on relève l'indifférence totale envers le titre et le rang social dans le regard qu'on porte sur un homme à la fin de sa vie. L'ultime appréciation des hommes démontre combien l'histoire se moque du statut ou du titre d'une personne ou du poste qu'elle a occupé ; seuls comptent la qualité de ses actions, ainsi que la fibre de son esprit et son cœur. »[1] On se rappelle jusqu'à ce jour avec tendresse Félicité, Spératus et Célérinus, tandis que les aristocrates altiers qui les ont condamnés sont retombés dans l'oubli. Qu'elle est juste, la parole de Christ : « Beaucoup qui sont maintenant les premiers seront les derniers, et ceux qui sont maintenant les derniers seront les premiers. »[2]

[1] cité dans Oswald Sanders, *Spiritual Leadership* p.13

[2] Marc 10:31

Troisième Partie :

L'ÉPOQUE DE CYPRIEN

(3ème siècle)

12. Humanité et humilité

Alors que le second siècle cédait la place au troisième, alors que Tertullien se joignait aux montanistes, naissait à Carthage un homme dont la renommée égalerait presque la sienne, et qui le dépasserait sans doute par son rayonnement. Thascius Caecilius Cyprianus, comme son illustre prédécesseur, grandit dans une famille de païens aisés mais, dans sa jeunesse, à la différence de l'autre, il tourna le dos à la débauche grossière de la société païenne. Il donnait des signes précoces d'une nature sensible et raffinée.

De par sa nature profonde, Cyprien était beaucoup plus africain que romain. Il allait d'ailleurs bientôt prendre la défense des intérêts de son peuple et de sa patrie, ce qui ne l'empêchait ni d'être à l'aise dans le cercle d'intellectuels latinisants de sa ville, ni d'être accepté par l'aristocratie. Il était plein de promesses, et gagnait rapidement une place de choix dans la confrérie des juristes de Carthage. C'était un jeune homme fortuné et influent.

Arrivé à l'âge mûr de quarante-cinq ans, en 245 ap. J-C, il devint chrétien grâce à l'amitié et aux bons conseils d'un homme âgé nommé Caecilius, ancien de l'église à Carthage. Jetant un regard sur son ancienne vie, voici comment Cyprien la décrivait. Certes, il était considéré comme un membre riche et éminent de la société carthaginoise, mais les apparences sont souvent trompeuses : « J'étais empêtré dans une foule de mauvaises habitudes dont je ne croyais pouvoir me débarrasser. Je me laissais aller aux penchants vicieux de ma nature. Désespérant de devenir meilleur, j'étais indulgent envers mes faiblesses, comme envers une chose faisant partie de moi-même. » Finalement sa conscience coupable trouva la liberté, et par la foi en Christ il reçut la paix avec Dieu. Il raconte combien grand fut son soulagement. « Mais quand les souillures de mon ancienne vie eurent été lavées... et que mon cœur purifié se fut rempli de la chaste et sereine lumière d'en haut ; quand l'Esprit venu du Ciel, par une seconde naissance eut fait de moi un homme nouveau, ce fut un changement merveilleux : au doute succéda la certitude, au mystère la clarté, la lumière aux ténèbres ; ce qui me paraissait difficile auparavant était devenu facile, ce qui semblait impossible devenait faisable. »[1]

Cyprien était alors propriétaire à Carthage d'une belle maison et de jardins. Après sa conversion il les vendit en faveur des pauvres. Ses amis étonnés lui montrèrent leur estime en rachetant ses biens pour les restituer à leur propriétaire. Il conserva toujours son aptitude à gagner l'affection et la loyauté de ceux qui le côtoyaient. Encore jeune chrétien, il avait la réputation d'être un homme d'une probité, d'une générosité, et d'un tact exceptionnels. Sa capacité à prendre des décisions fermes et sages et son comportement aimable étaient tels qu'il s'attirait la confiance des autres. Il abandonna sa carrière de juriste, mais sa formation et son expérience ont certainement forgé les qualités qui allaient faire de lui un gouverneur et administrateur ecclésiastique si efficace.

On lui attribue une mémoire excellente, ce que confirment les abondantes citations dans ses écrits. Une connaissance minutieuse de la parole de Dieu était d'un grand secours particulièrement à cette époque, où les livres étaient des manuscrits difficiles à manier et la numérotation des versets ne figurait pas encore dans le texte biblique : il n'était pas facile de rechercher un verset en plein milieu d'un

[1] *Épître* 1 (*Ad Donatum*), 4

discours ou d'un débat. Avant tout, c'était un perfectionniste qui s'efforçait sans cesse de rester à la hauteur de ses propres critères de foi et de sanctification. Son plus cher désir était de ressembler à Jésus. Il refusait de se reposer sur la certitude qu'il avait de l'amour de Dieu, ou de mal en user. « Il faut » disait-il, « …que la crainte soit la gardienne de l'innocence, afin que le Seigneur, qui a eu la bonté de venir dans nos âmes en y répandant sa grâce, y trouve une demeure qui lui plaise, une justice de conduite qui le retienne. Sinon, de la sécurité acquise naîtrait la négligence, et l'antique ennemi [le péché] s'y glisserait de nouveau. »[1] Il ne s'est jamais marié : sa vie était consacrée à la famille de Dieu, plutôt qu'à une famille qui lui serait propre.

On remarque dans ses écrits une patience et une discipline semblables à celles dont il usa pour dompter sa forte personnalité, et qu'il désirait tant voir à l'œuvre dans l'église. On trouve dans ses lettres et traités un équilibre heureux, dans ses argumentations une clarté sereine. Il choisissait constamment de gravir la douce pente de la persuasion plutôt que de s'essouffler sur le rude terrain de la confrontation. Il consacrait un soin particulier au détail, et encore plus au style. Toutes ses phrases étaient pesées, toutes ses données exactes, sa conclusion toujours précise. C'était un Africain dans l'âme, mais un Africain manifestement formé à l'école romaine.

Comme ses contemporains, il devait porter les cheveux courts et peut-être une barbe soigneusement taillée. Sa tunique de lin serrée devait descendre jusqu'aux genoux. Cintrée à la taille, pourvue de manches, ornée de broderie au devant et aux poignets, c'était un habit bien plus somptueux que la simple tunique blanche qu'avait portée la génération précédente. En hiver il se protégeait du froid par un manteau ou une cape de laine grossière.[2]

* * *

Deux ans environ après la conversion de Cyprien, le Dirigeant de l'église à Carthage mourut. Les fidèles réclamèrent que Cyprien lui succède ; il fut effectivement nommé peu après. Cette promotion si rapide témoignait de sa réputation, mais elle n'allait pas lui garantir la reconnaissance des anciens en place, qui se considéraient comme les *leaders* naturels de l'église. En effet, dès le début de sa charge, ils furent cinq à s'opposer à lui, dirigés par un certain Novatus. Ils protestaient contre la promotion d'un néophyte à un poste aussi élevé.

De fait Cyprien ne voulait pas d'une telle distinction, il s'en sentait indigne. Il était même prêt à quitter Carthage pour aller chercher ailleurs une existence plus calme ; finalement on le convainquit de rester. En de pareilles circonstances, il arrive que toute une vie se trouve à la croisée des chemins. De la décision d'un individu peut dépendre l'avenir de tout un peuple, de toute une église. Souvent l'histoire chrétienne dépendait ainsi de la décision d'un homme ou d'une femme confrontés à un choix. L'assemblée de fidèles à Carthage supplia Cyprien de prendre la tête de leur église, et pendant les années mouvementées où il fut leur Dirigeant, leur soutien inconditionnel et loyal lui fut assuré. Certes, il rencontra de l'opposition, mais elle venait plutôt du corps des anciens que des membres ordinaires de l'église.

---

[1] *Épître* 1

[2] Voir, au sujet de l'habillement, Hamman, *La Vie Quotidienne* p.67 et suivantes.

La courte lune de miel de Cyprien comme Dirigeant à Carthage dura à peine dix-huit mois. Les églises avaient connu la paix pendant quarante ans, mais cette période touchait à sa fin, et des jours plus sombres s'annonçaient à l'horizon. Certes il n'y avait pas eu que des avantages dans cette longue période sans persécution. La foi s'était certainement propagée, mais de nombreux adeptes étaient peu affermis et peu fiables. Des scandales avaient éclaté, notamment des accusations de malhonnêteté et d'étalage de richesses, dont certaines visaient des responsables d'église. Promus au poste de responsables, certains ne semblaient pas connaître la foi qu'ils prêchaient, ni les Écritures qu'ils devaient commenter. On rapporte qu'en d'autres endroits les chrétiens se compromettaient avec le culte des idoles. Il fallait appliquer un remède drastique ; Cyprien crut être divinement averti de l'imminence de cela. Il parla à l'église de l'épreuve qui approchait, il pressa les membres de se préparer ; de se reprendre en main avant qu'il ne soit trop tard, de faire cesser la convoitise, l'orgueil, les faux serments, la discorde, l'amour du confort et du luxe qui avaient ramolli la fibre de leur foi.

Alors que s'achevait l'année 249, Dèce accéda au trône impérial et les épreuves, comme autant de coups de massue, frappèrent l'église à Carthage. Tandis que certains confessaient leur foi sur la place publique et versaient vaillamment leur sang, Cyprien lui, choisit de se cacher. Pendant une année il écrivit des lettres à son église pour l'encourager à tenir bon dans la foi, à se montrer prudente et à éviter de provoquer sans motif. L'heure de l'épreuve passée, il revint à Carthage. Et à partir de ce jour il dut affronter le mépris de Novatus et d'autres, qui lui reprochaient de s'être enfui lorsqu'il avait vu venir le loup, comme le mercenaire qui abandonne la cause de Christ pour sauver sa propre peau.[1]

Depuis, les auteurs ont eu tendance à justifier sa prudence et son choix de la clandestinité. Certains citent l'ordre de Christ : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. »[2] D'autres insistent sur le fait qu'exactement comme Christ, Cyprien était protégé par la providence divine : « Personne ne l'arrêta, parce que son heure n'était pas encore venue. »[3] Lui-même sentait peut-être que sa présence dans Carthage attirerait inutilement l'attention et causerait des souffrances à la communauté chrétienne. Il sentait que celle-ci avait besoin de lui, non pour une brève flambée de gloire, mais pour la besogne patiente d'édification de l'église sur des bases solides. Cyprien n'était pas homme à craindre le danger, mais pas non plus à le courtiser. Par son caractère, il n'allait pas se complaire dans la persécution, mais pas non plus l'esquiver lorsqu'il s'agirait de faire preuve de courage. Sans doute faisait-il partie de ces hommes qui préféraient la sagesse à l'héroïsme, et qui s'attachaient à l'adage : « Pour éviter une défaite, il vaut mieux parfois fuir la bataille. » Huit ans plus tard, il se montra tout le contraire d'un lâche lorsque, avec grande sérénité, il affronta l'heure de son martyre. À ce moment le travail qu'il avait à peine commencé au moment de l'alerte précédente était déjà achevé.

* * *

La suite allait légitimer sa fuite, tout comme l'avait été sa nomination. En effet les dix-huit mois pénibles de persécution laissèrent l'église devant des interrogations qui exigeaient un esprit de sagesse et de

[1] Jean 10:12-13

[2] Matthieu 10:23

[3] Jean 8:20

discernement. Dès son retour à Carthage, ses capacités de dirigeant furent mises à l'épreuve dans deux problèmes qui y surgirent, comme d'ailleurs dans d'autres églises de la région. Premièrement, de nombreux hommes et femmes avaient tenu bon devant la persécution. Loin de céder au compromis, ils avaient confessé courageusement leur foi en Christ, et avaient assumé les conséquences de leur attitude : la torture, l'emprisonnement, et la mort. Ils avaient enduré tout cela sans faiblir. La crise passée, les survivants bénéficièrent d'un grand prestige dans la communauté chrétienne. Ils étaient devenus une fraternité à part, les « confesseurs », dont l'indomptable témoignage public avait fait des héros voire des champions de la foi. On les considérait comme étant remplis d'Esprit Saint et de la grâce de Dieu. Chacune de leurs paroles était respectée, encensée, si bien que leur influence sur les cœurs et les consciences des chrétiens était considérable. Il devint vite évident que le respect dont ils jouissaient était supérieur à celui qu'on prêtait aux Dirigeants officiels des églises, qui s'étaient souvent montrés bien moins valeureux. De nombreux chrétiens se demandaient qui étaient leurs véritables dirigeants : ceux qui avaient été nommés par des hommes, ou bien ceux qui avaient triomphé par la puissance de Dieu ?

Cyprien était inquiet de cet état de choses. Dans l'esprit de bien des croyants, les prières et les conseils des confesseurs revêtaient une valeur particulière, on peut presque dire magique, tout à fait supérieure à celles de leurs frères plus ordinaires. Pire : on avait tendance à fermer l'œil en ce qui les concernait sur la discipline et l'humilité requises de tout disciple de Jésus-Christ, puisqu'ils avaient déjà fait leurs preuves. Il semble que le fait d'avoir momentanément souffert pour Christ comptait plus au regard de l'église que les vertus moins spectaculaires qui construisent de véritables qualités d'âme. Mais quelle était la plus grande preuve de foi : un aveu rapide de loyauté à Christ sur la place publique, ou des années de persévérance à son service ? Quel était le plus grand exploit aux yeux de Dieu : la mort glorieuse du chrétien, ou sa belle vie ?

Une deuxième question se posait : comment fallait-il traiter ceux qui, loin de tenir bon, avaient fait demi-tour devant la persécution, avaient offert les sacrifices aux idoles et renié leur foi ? Ils prétendaient que les événements les avaient pris au dépourvu, comme Pierre dans la cour du grand-prêtre, et tout comme Pierre avait été réhabilité, ils désiraient l'être, eux aussi. Ils exprimaient plus ou moins de remords et de repentir et ils demandaient qu'on les réintègre dans l'église. Certains d'entre eux s'étaient même procuré auprès de l'un des confesseurs un « certificat de paix », document qui sollicitait voire autorisait la réhabilitation. De nombreuses personnes croyaient que les confesseurs, puisqu'ils avaient gagné un si grand accès au Royaume de Dieu, détenaient en quelque sorte l'autorité d'intercesseurs pour protéger leurs frères plus faibles et mener leurs âmes à bon port. Ces certificats étaient déconcertants par leur variété. Certains énonçaient de vagues généralités : « Qu'on laisse cet homme et les siens participer au Repas du Seigneur. » D'autres étaient plus précis.

Les responsables des églises étaient placés devant un dilemme : reconnaître ou non la légitimité de ces chèques tirés du capital spirituel des confesseurs ? S'ils disaient oui, ne se rendaient-ils pas complices des blasphèmes qu'avaient prononcés par le passé ceux qui aujourd'hui présentaient des certificats ? S'ils refusaient, n'était-ce pas discréditer ces confesseurs tellement encensés par tous ?

* * *

Ce problème ne datait pas tout à fait d'hier : en effet Tertullien, à l'issue d'une persécution antérieure, avait tranché selon son habitude. Il déclarait que les confesseurs n'avaient ni le droit de pardonner les péchés ni celui de s'immiscer dans la discipline de l'église. À son époque certaines personnes exclues par les responsables de l'église allaient voir les confesseurs en prison pour y solliciter leur pardon. Tertullien ironisait : « Les plus empressés à payer le droit d'entrée dans la prison sont ceux qui ont perdu le droit d'entrer à l'église. »[1] De plus, à supposer que ce confesseur « soit assuré de subir le martyre, que sa tête soit déjà inclinée pour recevoir le coup du glaive, que son corps soit déjà étendu sur la croix, qu'il soit déjà attaché au poteau et le lion lâché, à supposer qu'il soit déjà fixé à la roue et le feu allumé…qui autorise un simple homme à pardonner des fautes que Dieu seul peut pardonner ? »[2]

Certains des « confesseurs », en fait, ne passaient qu'un court moment entre les murs d'une prison. Ceux-ci subissaient moins de souffrances que leurs frères restés à l'extérieur, qui peinaient nuit et jour dans un service fidèle pour le Seigneur. Et Tertullien reprochait aux chrétiens : « Quant à vous, vous conférez à vos martyrs un pouvoir total de pardon ! Dès que le premier venu est chargé de chaînes – des chaînes encore douces dans le nouveau régime de la garde à vue – aussitôt les adultères l'entourent, aussitôt les fornicateurs accourent. »[3]

Dans l'église à Carthage certains poussaient plus loin le raisonnement de Tertullien, et s'opposaient globalement à la restauration de ceux qui avaient offert un sacrifice à une idole, ou maudit Christ. Ils prétendaient que la discipline enseignée par le Nouveau Testament exigeait de les exclure définitivement de l'église.[4] D'autres réclamaient une plus grande tolérance et prônaient la réconciliation. Ils avaient à leur tête Novatus, l'ancien qui s'était énergiquement opposé à la nomination de Cyprien comme Dirigeant. Novatus avait affiché sa position à Carthage, puis il plia bagage pour aller consulter l'église à Rome. À son arrivée il trouva les avis tout aussi partagés, et le Dirigeant lui-même opposé à ses vues sur la question. Novatus mena campagne pour faire nommer à Rome un Dirigeant rival, Novatien, qui par hasard portait un nom très proche du sien. Mais celui-ci prit une attitude encore plus dure envers ceux qu'on nommait les « déchus ». Novatus ne trouva donc pas à Rome le soutien unanime qu'il attendait.

Au début, Cyprien était d'avis d'adopter une attitude sévère envers ces « déchus » qui avaient renié leur foi. À l'image de son prédécesseur Tertullien à Carthage et de son contemporain Novatien à Rome, il refusait même la réconciliation à ceux qui la demandaient sur leur lit de mort. Cependant une telle rigueur s'accordait mal avec sa propre conviction que le salut n'existait pas hors de la communion de l'Église. Il croyait au pardon de Dieu par le sacrifice de Christ, offert à tout chrétien tombé qui s'était sincèrement repenti : si Dieu lui accordait le pardon, l'Église avait-elle le droit de le lui refuser ? Il lui semblait que non. De plus, le nombre de chrétiens apostats qui désiraient être réconciliés était tel que l'exclusion risquait de les pousser à fonder leur propre église, ce qui aux yeux de Cyprien rendrait la situation encore pire qu'elle ne l'était auparavant.

Son cœur tendre trouva là une bonne raison de manifester une attitude plus conciliante. D'ailleurs, sa décision se précisa lorsqu'il se trouva face à des cas de personnes au seuil de la mort qui imploraient la

---

[1] *Ad Martyres* 1

[2] *De Pudicita* 22

[3] *De Pudicita* 22

[4] 1 Corinthiens 5:9-13 ; 6:9-10

réconciliation et sa bénédiction avant qu'il ne soit trop tard. Or certains retrouvèrent la santé. « Déchus », pardonnés et restaurés, ils se retrouvaient désormais membres de l'église. En leur présence il devenait impossible d'en refuser d'autres, qui n'étaient pas moins coupables qu'eux, mais que le hasard n'avait pas rendus malades.

C'est le moment que choisirent Novatus et ses amis pour déclarer leur refus de l'autorité de Cyprien sur l'église, et pour imposer un des leurs comme Dirigeant à sa place. Les passions se déchaînèrent ; en l'occurrence, l'affaire n'alla pas très loin. Rares étaient les membres de la communauté chrétienne à soutenir le nouveau venu, et ainsi le défi lancé à l'autorité de Cyprien fit long feu. Mais si cette escarmouche fut vite gagnée, le conflit se poursuivit sur un front plus vaste : il s'agissait maintenant de doctrines, et non de simples questions de personnes.

En l'an 251 ap. J-C, Cyprien convoqua à Carthage une conférence pour débattre de ces questions. Chaque église de la région fut invitée à envoyer un délégué. Après de longues délibérations, la conférence statua. Seraient restaurés ceux qui n'avaient fait que se procurer un document (un certificat prouvant qu'ils avaient offert le sacrifice, ou bien reçu l'approbation du pouvoir). Ceux qui avaient vraiment offert des sacrifices aux idoles devraient se soumettre à une longue pénitence. On distingua par ailleurs ceux qui avaient offert le sacrifice de leur propre gré, et ceux qui y avaient été contraints par la torture – ainsi que ceux qui avaient poussé leur famille à apostasier avec eux, et les autres qui avaient apostasié pour sauver leur famille. Quant aux confesseurs, Cyprien leur ordonna de préciser le nom de chaque personne dont ils recommandaient la réintégration ; ils devaient se borner à recommander ceux qui faisaient preuve d'un regret sincère et qui étaient décidés à tenir bon si les événements venaient à se répéter. Dans la pratique Cyprien était enclin à laisser de côté les certificats pour traiter chaque cas de façon isolée ; il était important que le Dirigeant de l'église concernée trouve des signes authentiques de repentance chez le « déchu » avant de le restaurer. Par contre un responsable ayant apostasié serait à jamais exclu de toute fonction.

Un an plus tard, en 252 ap. J-C, se tint une deuxième conférence à Carthage. Le nouvel empereur, Gallus, menaçait à nouveau l'Église. Dans cette conjoncture un bon nombre de chrétiens qui avaient renié leur foi par le passé vinrent vers Cyprien très inquiets : comment pourraient-ils tenir bon comme chrétiens, privés de la communion de l'église et du Repas du Seigneur ? La conférence autorisa de nouvelles dérogations. Tous les repentis authentiques étaient immédiatement réintégrés et encouragés à faire preuve à l'avenir de plus de résistance. En fait la mort emporta l'empereur Gallus avant qu'il ne donnât suite à ses menaces.

* * *

La controverse, comme nous l'avons vu, ne se limitait pas à l'Afrique. Les novatianistes, à Rome, refusaient de participer au culte avec des chrétiens qui avaient renié le Seigneur et s'étaient, selon eux, rendus coupables du péché impardonnable.[1] Ils se mirent à fonder leurs propres églises. Les disciples de Novatien « commencèrent à se faire appeler 'les purs', attitude qui se conjuguait avec un attachement

[1] Marc 3:28-29 ; Luc 12:8-10

strict aux Saintes Écritures. Ils prétendaient être l'Église 'évangélique'. »[1] Des années après la mort de Novatien il restait à Rome une église dissidente portant ce nom. Les novatianistes se dispersèrent dans bien des régions de l'Empire, dont l'Afrique du Nord où l'on peut supposer qu'ils firent alliance avec le reste des montanistes.[2] Comme ces derniers, les novatianistes n'acceptaient comme frères que ceux qu'ils jugeaient être de fidèles disciples de Christ.

Il existait désormais en Afrique du Nord de nombreux groupes de chrétiens qui enseignaient au nom de Jésus, mais ne s'encombraient pas de loyauté envers l'Église catholique officielle de Carthage, dont Cyprien était le Dirigeant. Le terme d'*Église catholique* apparaît pour la première fois dans des lettres écrites environ l'an 115 ap. J-C par Ignace, le responsable de l'église à Antioche. Il désignait par ce terme l'Église universelle, qui comprend tous les chrétiens du monde entier, et il tenait pour évident que les membres de toutes les églises locales en faisaient partie. Un siècle et demi plus tard, Cyprien était confronté à une situation à la fois plus complexe et plus douloureuse : l'ancienne association d'églises qu'il nommait « catholique » n'incluait déjà plus tous ceux qui confessaient la foi chrétienne. De fait, l'Église catholique n'était plus catholique.[3] À l'époque de Cyprien, à son grand regret elle n'était plus désormais qu'une confession parmi d'autres, bien qu'elle soit encore la plus importante.

C'est ce qui explique la deuxième grande controverse à laquelle Cyprien dut faire face : savoir si les membres d'autres groupes chrétiens pouvaient être comptés comme frères en Christ. En effet, nombreux étaient ceux qui avaient reçu le baptême de la main de montanistes, de novatianistes, ou d'autres personnes hors de l'Église catholique officielle. Une question se posait alors à propos de la validité de leur baptême : étaient-ils ou non de vrais chrétiens ? Cyprien refusait d'envisager qu'un chrétien sincère puisse, ou veuille, se séparer de l'ancienne Église catholique, l'universelle. Une telle action équivalait au suicide spirituel. Pour lui, ceux qui n'étaient pas membres de l'Église catholique n'étaient pas chrétiens du tout : coupés des promesses de Christ, ils ne pouvaient hériter de la vie éternelle.

Voilà les deux grandes controverses qui occupèrent les dix brèves années où Cyprien fut Dirigeant de l'église à Carthage. C'est pour réagir aux questions soulevées par ces débats que Cyprien proposa sa propre doctrine de l'Église et de son ministère. Cette doctrine a eu ses adeptes et ses détracteurs, mais a incontestablement marqué chaque génération de chrétiens depuis son époque.

* * *

Cependant les événements ne laissèrent pas Cyprien réfléchir longtemps à de telles questions dans sa tour d'ivoire. Car déjà un grand péril d'un tout autre genre s'approchait des frontières nord-africaines. La peste qui avait déjà traîné son cortège de malheurs d'Éthiopie en Égypte, finit par arriver à Carthage en l'an 252 ap. J-C.

Nombreux étaient les païens qui tenaient les chrétiens pour responsables de ce fléau redoutable. Ils croyaient qu'il s'agissait d'une vengeance des divinités ancestrales offensées : un châtiment mérité pour avoir supporté avec insouciance la foi chrétienne qui progressait si bien qu'elle supplantait les dieux de

[1] Frend p.128 ; voir également p.319 ; Monceaux, vol. II, pp.34-35

[2] On sait que les deux mouvances fusionnèrent en Phrygie (Schaff, *HOTCC*, vol. II, p.197).

[3] Le terme *catholique* signifie bien entendu « universel » ou « mondial ».

l'Afrique et de Rome. Les païens regardaient maintenant d'un très mauvais œil cette confrérie toujours croissante parmi eux : elle avait tourné le dos aux coutumes, et rejeté les anciens dieux. Ainsi les églises, en plus des souffrances causées par la peste, durent supporter la menace des personnes qui les en rendaient responsables. La peste n'avait pas fini d'infliger la désolation, la maladie et la mort, que la foule enragée par le fléau y ajoutait encore des émeutes, des insultes, de la violence, et du sang versé de ses propres mains.

Ce fut une nouvelle occasion pour les rues de Carthage meurtrie de devenir le lieu de manifestation de l'amour chrétien. Les croyants soignaient leurs frères et sœurs mourants avec tendresse, faisant l'impossible pour rendre leurs derniers jours supportables. Ils n'avaient pas peur de mourir avec eux, car ils pressentaient joyeusement des retrouvailles en présence de Christ. Mais leurs voisins païens n'étaient pas habités d'une espérance semblable. Révoltés par la putréfaction des morts et des mourants, ils évitaient les agonisants qui encombraient les cours et les ruelles, espérant en vain échapper à la contagion, et prolonger de quelques jours leur séjour dans ce qui restait de leur univers désolé, car ils n'en connaissaient pas d'autre.

D'ailleurs la description qui nous est donnée des païens les montre terrorisés, courant ici et là, paniqués, ne sachant quoi faire ni où aller. C'était comme une fourmilière éventrée, hors de contrôle et qui grouillait d'une agitation hystérique. Chacun ne pensait qu'à soi, on négligeait de soigner l'ami angoissé, de s'occuper du cadavre d'un parent décédé. Jetés dans la rue, les cadavres empestaient l'air déjà empli d'un nuage de mouches, tandis que la vermine rongeait les chairs gonflées. La contagion s'étendait, la peste triomphait. Comme un tyran, elle oppressait le peuple, détruisant grands et petits : elle choisissait ses victimes chez l'aristocrate comme chez le mendiant. L'odeur nauséabonde de la mort, comme un sombre nuage, enveloppait Carthage suppliciée.[1]

Cyprien convoqua les chrétiens. Il leur expliqua les symptômes de la peste, il les avertit de ne pas attendre que Dieu leur accorde l'immunité. Il renforça leur détermination à se confier en Dieu au sein de la tempête. Il les assura que leurs morts, loin d'être perdus, seraient au contraire enfin libérés des chaînes odieuses de la servitude humaine. Ils étaient entrés, leur dit-il, dans la joie de la vie éternelle. Nous ne sommes pas comme les méchants, dépourvus d'espérance. « Les Juifs, les idolâtres, les ennemis de Christ, ne voient qu'un fléau dans la mortalité qui nous afflige ; les serviteurs de Dieu le regardent comme l'entrée au port du salut. »[2] Car en ce moment précis le Seigneur peut nous rappeler à lui, pour nous donner les bienfaits qu'il nous a promis. Cyprien blâmait la pratique illogique de se vêtir de noir en signe de deuil : « À quoi bon des habits de deuil, quand ils ont revêtu dans le Ciel la robe blanche ? Ne prêtons pas le flanc aux censures des païens : c'est avec raison qu'ils nous reprocheraient de pleurer comme à jamais perdues des âmes que nous disons vivantes auprès de Dieu. »[3]

Le moment où notre voisin est dans le besoin, disait-il, nous offre la meilleure occasion de montrer l'amour de Christ. Les païens, enfermés dans leur frayeur égoïste, n'ont plus aucune pensée pour un voisin qui se meurt, mais le chrétien a le devoir d'agir autrement. Si nous soignons nos propres amis, qui s'en étonnera ? Le Seigneur nous commande de faire le bien également aux pécheurs et aux collecteurs

[1] *Vita Cypriani* 9

[2] *De Mortalitate* 2

[3] *De Mortalitate* 2

d'impôts, et d'aimer nos ennemis. Et si les païens nous accusent d'être la source de leurs malheurs, et ajoutent encore à notre chagrin ? Eh bien, Christ a prié pour ceux qui le persécutaient ; nous qui sommes ses disciples, faisons de même !

Cyprien suggéra divers types d'assistance que les croyants pouvaient apporter, chacun selon ses possibilités. Ceux qui disposaient d'argent devaient tout d'abord acheter de la nourriture et tout autre réconfort nécessaire aux personnes atteintes ; ensuite ils devaient faire le maximum pour soulager leur souffrance. Ceux qui n'avaient pas de moyens pouvaient consacrer leur temps aux malheureux dans un esprit d'amour. De tout cœur les chrétiens de Carthage se mirent au travail. Ils soignèrent les malades et enterrèrent les morts païens comme les chrétiens, avec une bonté désintéressée, comme un service rendu à Christ lui-même. C'est sans doute le plus beau moment de la vie de Cyprien. On reste ébloui par sa capacité d'inspirer et de motiver. Les controverses étaient effacées, oubliées les querelles entre personnes et les factions en conflit. Face à la misère humaine, on découvre en lui un chrétien plein de bonté et de compassion, avec un don pour rallier le peuple de Dieu au service de Dieu. Et la bénédiction de Dieu reposait sur lui.

La peste dura encore vingt ans dans plusieurs régions du monde. Alors que passaient de longs mois exténuants, les païens étaient témoins des actes d'amour et de la sereine assurance des chrétiens devant la mort. Nombreux étaient ceux qui commençaient à se poser des questions au sujet d'un tel comportement : d'où venait tant de bonté envers les pauvres, les vieillards et les veuves ? Pourquoi s'avilir jusqu'à s'occuper des esclaves, des orphelins en guenilles ? Comment ces gens pouvaient-ils montrer tant d'amour précisément aux personnes mêmes qui les avaient tant maltraités ? Et comment se faisait-il que la mort ne les terrorisait pas ? Nous verrons que la compassion et la grande foi réveillées par Cyprien au sein de la communauté chrétienne ne furent pas de sitôt oubliées par le peuple de Carthage.

* * *

Cyprien n'était pas un de ces princes arrogants qui prennent plaisir à dominer. Il apparaît comme un homme de cœur tout à fait attachant. Il écrivait aux anciens et aux diacres de son église à Carthage : « Dès que j'ai pris mes fonctions, j'ai résolu de ne rien faire par moi-même sans m'assister de vos conseils et sans m'appuyer sur le vœu de mon peuple. »[1] Cyprien se pliait aux décisions des quatre conférences de Carthage qu'il avait tant contribué à mettre sur pied. Il gagna la loyauté des membres de son église parce qu'il partageait régulièrement sa réflexion avec eux en leur expliquant ses projets et ses décisions. « L'autorité ne me fait pas peur chez Cyprien », disait plus tard Augustin, « car je suis rassuré par son humilité. »[2] On voit dans son comportement envers des adversaires venus demander la réconciliation, avec quelle générosité il oubliait les tensions et les conflits du passé. Il n'était pas rancunier, mais lent à s'offenser. À l'époque où il avait fui Carthage, il reçut une lettre au ton accusateur de l'église à Rome. Il la renvoya aux expéditeurs, accompagnée d'un mot courtois où il les invitait à vérifier qu'elle provenait effectivement de leur église, car il lui semblait qu'elle avait pu être interceptée et falsifiée. Il y joignit une

[1] *Épître* 5

[2] Walker, *The Churchmanship of St. Cyprian* p.55

explication complète de ses actions.[1]

Ses écrits révèlent sa dette envers Tertullien. Rappelons sa phrase « Passez-moi le maître ! » lorsqu'il se tournait vers son secrétaire pour lui demander un livre de cet auteur. Cyprien pensait, en accord avec son « maître », qu'il n'existait pas de salut hors de l'Église, mais il poussa plus loin l'argument de Tertullien en assimilant l'Église universelle de Christ à la dénomination catholique officielle. À cet égard, sa doctrine de l'Église divergeait de façon spectaculaire de celle de son illustre prédécesseur. En effet, si l'on pousse sa logique jusqu'au bout, elle excluait Tertullien de l'Église, et sans doute aussi du salut. Cyprien ne cite jamais nommément Tertullien dans ses écrits ; les idées et les images qu'il lui emprunte sont souvent adoucies, notamment pour en ôter l'offense. On peut imaginer (sans certitude toutefois) que les deux hommes se sont connus. Certes, ils habitaient la même ville, mais au moment de la mort de Tertullien, Cyprien était encore un païen pratiquant la profession de juriste.

* * *

En 257 ap. J-C un décret signé par l'empereur Valérien interdit aux chrétiens de se rassembler, menaçant les responsables réfractaires de sanctions très graves. Cyprien fut arrêté sur-le-champ. On le mena devant le gouverneur de la province africaine pour un interrogatoire. Prié de s'expliquer, il répondit d'une voix ferme : « Je suis chrétien et Dirigeant. Je ne connais pas d'autre Dieu que le Dieu véritable, celui qui a fait la terre et le ciel, la mer et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous servons, nous les chrétiens. C'est lui que nous prions jour et nuit, pour nous et pour tous les hommes, comme pour le salut des empereurs eux-mêmes. » Le gouverneur l'interrogea sur les autres responsables de l'église. Il répondit avec courtoisie : « Nos principes leur interdisent de se livrer eux-mêmes[2]... et je ne puis vous les livrer... mais votre enquête les trouvera présents à leur poste. »[3]

Le gouverneur lui lut le texte du nouveau décret, puis on prononça la peine : Cyprien serait séparé de ses fidèles et banni de Carthage. On l'emmena non loin de là au lieu dit Curubis. Fort heureusement c'était une ville agréable donnant sur la mer ; il semble par ailleurs qu'on ait montré tous les égards possibles à Cyprien. Il recevait de nombreux amis, et il écrivit beaucoup de lettres admirables remplies de conseils et d'encouragements. Il n'oublia pas les chrétiens emmenés à la même époque vers de bien pires endroits ou encore forcés de travailler dans d'exécrables mines, et il fit tout son possible pour soulager leurs souffrances, leur expédiant de l'argent et d'autres secours.

Un an plus tard Cyprien fut de nouveau convoqué à Carthage, où il apprit qu'un nouveau gouverneur venait d'arriver. Pour sa part l'empereur Valérien, devant l'inefficacité de son premier décret contre les chrétiens, le fit suivre d'un deuxième bien plus sévère dont les termes étaient sans appel. C'était la peine de mort pour tous les Dirigeants et autres responsables d'église. Tous les biens des chrétiens étaient confisqués, maisons, champs etc., et eux-mêmes condamnés à l'exil ou à la mort. Cyprien savait que le décret signifiait la fin de son parcours. Ses amis le poussèrent à trouver une occasion de fuite ; il refusa. On l'emmena au palais du gouverneur situé à environ dix kilomètres de Carthage, où on lui accorda le

[1] *Épîtres* 17 et 18

[2] Signifiant qu'ils refusaient de se rendre volontairement pour subir la peine.

[3] *Actes Proconsulaires du martyre de Cyprien* pp.47-51

privilège d'un dîner avec des amis proches. De nombreux chrétiens de Carthage, apprenant le lieu où on l'avait emmené, quittèrent la ville et veillèrent toute la nuit devant la maison, de peur que leur bien-aimé Dirigeant ne soit envoyé en exil ou mis à mort sans qu'ils le sachent.

Le lendemain, on emmena Cyprien au lieu de jugement, à quelque distance du palais du gouverneur. Tandis qu'il attendait l'arrivée du gouverneur, fatigué et échauffé après sa marche sous un soleil brûlant, l'un des soldats qui le gardait lui offrit des vêtements propres. Cyprien le remercia mais les refusa en disant : « Pourquoi appliquer des remèdes à des maux qui aujourd'hui peut-être disparaîtront ? » Le gouverneur prit place et ordonna à Cyprien d'offrir un sacrifice aux dieux ; celui-ci refusa, et le gouverneur l'avertit de réfléchir sérieusement au risque qu'il courait. « Dans une affaire si claire » répondit-il, « il n'y a pas lieu de délibérer. » Le gouverneur annonça la sentence, le condamnant à être décapité. « Grâces soient rendues à Dieu ! » répondit Cyprien ; et un cri monta de la foule des chrétiens : « Nous aussi, qu'on nous décapite avec lui ! » On les retint.

À l'approche du soir, les soldats l'amenèrent sur la place publique. Une vaste foule s'était rassemblée pour acclamer l'homme qui avait gagné tout leur respect, et aussi leur affection ; un bon nombre grimpèrent dans les arbres pour mieux voir. Il s'agenouilla pour prier, ôta son manteau, puis il fit donner au bourreau vingt-cinq pièces d'or. Il noua lui-même le bandeau sur ses yeux, puis deux amis lui attachèrent les mains. Par la suite sa dépouille fut exposée aux regards des curieux. Les chrétiens de Carthage revinrent dans la nuit et l'emmenèrent à leur cimetière à la lueur des torches. Ils se mirent à veiller autour du tombeau, s'y succédant pour prier et s'exhorter à ne jamais oublier l'exemple de l'homme courageux et magnanime qui avait constamment prié pour eux et pris soin d'eux.

C'est ainsi qu'en 258 ap. J-C Cyprien trouva la mort, âgé d'environ 58 ans. Il n'avait dirigé l'église à Carthage que pendant dix ans, mais quelles années marquantes ! La ville africaine tout entière acclama son plus illustre fils qui venait de subir le martyre. La foule qui en 250 avait crié : « Cyprien aux lions ! », huit ans plus tard l'honora et le pleura, tant son action pendant la peste les avait impressionnés. Depuis cette époque Cyprien n'avait plus souffert d'insulte jusqu'à sa mort. Ainsi les chrétiens avaient surmonté leur impopularité, motif des émeutes du siècle précédent. À présent le peuple de Carthage, païens et chrétiens confondus, reconnaissait en Cyprien un grand homme, pétri de sagesse et de bonté, un homme qui avait cherché la paix plutôt que le conflit. Le *leader* capable de gagner l'admiration et l'amour de ses opposants mérite une place dans l'histoire. Honorer un tel homme de son vivant n'est que prendre de l'avance sur le verdict des siècles.

Un siècle et demi plus tard, c'est au tour d'Augustin d'honorer sa mémoire, le jour de commémoration de sa mort, dans un prêche adressé à la foule réunie dans le majestueux bâtiment construit sur le site du martyre. Rome s'était alors effondrée, le gouverneur de l'époque était oublié, mais Cyprien demeurait un joyau brillant de la couronne nord-africaine. Les honneurs et les soutiens ne lui avaient pas manqué pendant ses derniers jours ; mais il s'était volontairement séparé de ces bagatelles pour recevoir des mains de son Sauveur une récompense bien plus grande.

On trouvera les documents concernant la vie et l'œuvre de Cyprien d'une part dans la vie de Cyprien écrite par son ami et collègue Pontius (traduction française : éditions Les pères dans la foi, Brépols, No. 56), et d'autre part dans les lettres de Cyprien. Celles-ci se trouvent en édition bilingue Latin-Français

traduite par Bayard (collection Les Belles Lettres, 1961).

13. Assemblées et ministères

S'il est vrai que Cyprien et Tertullien étaient contemporains, au moins pendant trente ans, nous voyons dans ces deux hommes exceptionnels les représentants de deux époques distinctes de l'histoire de l'Église. On peut considérer Tertullien comme étant le dernier des fils de l'âge apostolique, époque caractérisée par des groupes de chrétiens relativement informels et autonomes à la manière des églises dont parle le Nouveau Testament. Cyprien par contre est le premier à se faire l'avocat par excellence du nouveau mode catholique de gouvernement des églises, destiné à prévaloir pendant des siècles. Tertullien voyait dans l'Église une fraternité mondiale englobant tous les croyants. Pour Cyprien, elle représentait déjà une association bien réglée, dont les composantes étaient soumises à l'autorité ecclésiastique centrale.

On constate ainsi un tournant dans l'histoire du christianisme au 3e siècle : la transformation d'églises indépendantes en une structure unifiée, l'Église catholique. C'est le siècle de l'assimilation des communautés chrétiennes locales dans une structure internationale formalisée. C'est aussi celui où l'Église renonce finalement à la participation spontanée de tous ses membres au culte, et où la fonction de direction se réduit au ministère d'un unique Dirigeant. Nous verrons que c'est avant tout à Cyprien que sont dûs ces changements en Afrique.

* * *

Les églises de l'époque du Nouveau Testament et du siècle qui suivit, vivaient, petites et dispersées, dans l'attente sans cesse renouvelée du retour du Seigneur et de la fin du monde. Elles géraient rapidement les problèmes rencontrés, et « au cas par cas. » Elles s'inspiraient simplement des principes bibliques de l'amour et de la vérité. Le souci d'une organisation précise ne semblait pas à l'époque d'une grande importance, car à chaque église correspondaient des responsables reconnus, et aucune ne sentait la nécessité d'une autorité autre ou supérieure. Si en réalité l'enseignement et le culte des églises de toute l'Asie, d'Europe, et d'Afrique étaient les mêmes, c'est que chacune se laissait guider par les mêmes textes de l'Écriture et les mêmes traditions apostoliques sans cesse revisitées, et non qu'elles s'efforçaient de maintenir une quelconque uniformité dans les structures.

Par contre, à l'aube du second siècle, on vit de nouveaux courants faire pression sur les églises du monde entier, les forçant à se serrer les coudes. En effet, elles étaient menacées par deux ennemis communs : la persécution au dehors, et l'erreur au dedans. Les nouvelles tensions, et l'incertitude qu'elles faisaient régner, rendaient impératif un contact plus étroit entre les communautés chrétiennes. À titre d'exemple : s'il arrivait qu'un frère propage dans son église un enseignement que d'autres jugeaient erroné, ceux-ci allaient tout naturellement chercher un avis dans l'assemblée voisine. S'il devenait nécessaire d'exclure le frère égaré de la communion, il était prudent de prévenir les chrétiens des villes voisines, qui pouvaient prendre les dispositions correspondantes. La décision prise dans une église était normalement partagée par ses voisins. Avec le temps et la multiplication des contacts, les églises les plus

prestigieuses, celles à Rome et à Carthage par exemple, se mirent à compter sur le ralliement des autres à toutes leurs décisions. Ainsi naissait l'organigramme qui donnerait plus tard la hiérarchie de l'Église catholique.

Dans les moments de difficulté, si la persécution frappait une ville, il arrivait que certains chrétiens jugent bon de prendre le large pour un temps, jusqu'à ce que les passions se calment. Nous voyons donc en Afrique du Nord des croyants ballottés d'un endroit à l'autre, tout comme ceux de la Palestine au temps du martyre d'Étienne.[1] Ils allaient se réfugier chez un frère dans une région plus paisible, pour y trouver aide et courage. Ceux qui choisissaient de rester chez eux couraient le risque de perdre leurs biens ou leur travail. Ils recevaient alors des dons, en vivres ou en vêtements, de la part de chrétiens du village voisin ou même plus éloigné. Les croyants souffrant la persécution à Lyon et à Vienne, en Gaule, envoyèrent les nouvelles de leurs difficultés jusqu'aux provinces orientales de Phrygie et d'Asie ; ils étaient persuadés sans doute que les églises de ces régions les prenaient à cœur, et qu'elles les aideraient si possible. De ces pressions extérieures et intérieures résultait une unification progressive des églises, et un soutien réciproque dans les années de paix comme dans celles de l'épreuve.

Malgré tout cela les églises locales restaient des groupes indépendants, unis par de simples liens d'amour fraternel et de respect mutuel. L'absence de formalisme qui semblait jadis bonne aux apôtres, et au Saint-Esprit dont ils demandaient l'inspiration, restait la caractéristique des communautés chrétiennes. Remarquable liberté spirituelle, que celle des églises primitives ! Chacun pouvait participer à la vie de la communauté et aux assemblées ; chacun y prenait part comme il s'y sentait poussé par l'Esprit de Dieu. L'apôtre Paul nous décrivait ainsi les groupes chrétiens qu'il connaissait : « En chacun l'Esprit Saint se manifeste par un don pour le bien de tous. L'Esprit donne à l'un de parler selon la sagesse, et à un autre le même Esprit donne de parler selon la connaissance. Ce seul et même Esprit donne à l'un une foi exceptionnelle et à un autre le pouvoir de guérir les malades. L'Esprit accorde à l'un de pouvoir accomplir des miracles, à un autre le don de transmettre des messages reçus de Dieu, à un autre encore la capacité de distinguer les faux esprits du véritable Esprit. À l'un il donne la possibilité de parler en des langues inconnues et à un autre la possibilité d'interpréter ces langues. C'est le seul et même Esprit qui produit tout cela ; il accorde à chacun un don différent, comme il le veut. »[2]

On se demande comment cette pluralité de dons et de capacités donnés par Dieu s'articulait dans la pratique pour permettre une assemblée bien ordonnée. « Que faut-il en conclure, frères ? » poursuivait Paul. « Lorsque vous vous réunissez pour le culte, l'un de vous peut chanter un cantique, un autre apporter un enseignement, un autre une révélation, un autre un message en langues inconnues et un autre encore l'interprétation de ce message : tout cela doit aider l'église à progresser… Vous pouvez tous donner, l'un après l'autre, des messages divins, afin que tous soient instruits et encouragés. »[3] L'absence de formalisme imposait à chaque membre l'obligation de fournir un effort particulier pour rechercher la face de Dieu, et mettre tout son cœur dans sa participation aux assemblées, pour le bien de tous. Chacun n'avait pas simplement la possibilité de prendre part ; chacun y était exhorté. Ils se sentaient ensemble responsables de la vie de l'église, et devaient se mettre « au service les uns des autres. » Chacun était

[1] Actes 8:1, 4-5

[2] 1 Corinthiens 12:7-11

[3] 1 Corinthiens 14:26,31

invité à encourager les autres – et ce non pas une fois par semaine, mais « chaque jour. »[1]

* * *

Dans la communauté chrétienne se trouvaient naturellement des hommes et des femmes doués par Dieu d'une capacité ou d'un pouvoir spirituel remarquables. Ces personnes étaient le don de Christ à l'église : « C'est lui qui... a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, à d'autres d'être évangélistes, à d'autres d'être pasteurs et enseignants. Il a agi ainsi pour préparer les membres du peuple de Dieu à accomplir la tâche du service chrétien… »[2] Tous les chrétiens pouvaient aspirer à remplir une tâche semblable ; néanmoins le but n'était pas d'élever l'homme talentueux et fort de caractère au-dessus de ses frères ; selon Paul, c'était bien au contraire de former et d'équiper tous les membres de l'église pour faire d'eux un peuple efficace pour l'œuvre de Dieu.

On trouvait en plus dans chaque église des hommes – nommés « anciens » et « diacres » – chargés du progrès et de la bonne marche de l'église, aussi bien que de l'administration et de la discipline. Leur rôle était vital. Ils n'étaient pas tant choisis pour leur aptitude créatrice que pour leur caractère irréprochable, comme en témoigne la liste des critères de choix des anciens et des diacres donnée par Paul.[3] Ils devaient veiller à ce que les besoins pratiques et spirituels de tous les membres de l'église soient satisfaits. Ensuite, ils devaient décider des activités de l'église, des horaires et du contenu des assemblées ; ils présidaient aussi aux cérémonies de mariage et d'enterrement. Il leur incombait d'encourager ceux qui avaient reçu un don spirituel à développer et à bien exercer ce don avec humilité ; ensuite d'appliquer la discipline lorsqu'un membre de l'église commettait une faute. En somme, ils portaient la lourde responsabilité de s'assurer que l'enseignement et la pratique de l'église continuent à être conformes aux principes de la parole de Dieu. Plus tard, ils s'occuperaient des bâtiments occupés par l'église.

L'ancien devait avoir une connaissance pratique des Écritures. Des assemblées chrétiennes qui permettent la libre participation s'ouvrent évidemment aux simulateurs. C'est pourquoi il était nécessaire que chaque ancien soit « capable d'enseigner » et « d'encourager les autres par le véritable enseignement, et…démontrer leur erreur à ceux qui le contredisent. »[4] Sans doute, certains d'entre eux pouvaient expliquer la parole de Dieu avec une habileté exceptionnelle, mais d'autres se mettaient au service de l'église d'autres façons. Un tel était peut-être plus apte à l'évangélisation, pour échanger des propos au milieu des passants au marché ou sur la place, et les mener à la foi en Christ. Tel autre faisait peut-être preuve d'un grand don de foi, de sagesse, voire de guérison. Un troisième encore, s'avérait apte à réconforter les accablés ou les endeuillés, en leur rendant visite pour les encourager. Chacun, quelle que soit sa contribution, était connu comme un vrai homme de Dieu, et respecté par tous.

Le Nouveau Testament parle de ces responsables tantôt comme des « anciens » (grec : *presbuteroi*) et tantôt comme des « dirigeants » (*episkopoi*). Le second terme était employé surtout dans les églises de croyants issus du paganisme, tandis que le premier s'utilisait dans les églises de Juifs convertis. Mais les

[1] Galates 5:13 ; Hébreux 3:13 ; voir aussi Colossiens 3:16-17 ; Hébreux 10:23-25

[2] Éphésiens 4:11-12 (F.C. 1971)

[3] 1 Timothée 3:1-13

[4] 1 Timothée 3:2 ; Tite 1:9

deux titres sont vraiment interchangeables : ils se rapportaient à la même fonction et s'appliquaient aux mêmes hommes qui étaient « anciens » parce que c'étaient les doyens reconnus de la communauté chrétienne, et « dirigeants » parce qu'ils assuraient la direction, c'est à dire qu'ils s'occupaient des besoins spirituels de la communauté. Le titre d'« ancien » décrit parfaitement leur statut dans l'église, celui de « dirigeant », leur fonction.[1]

Nous pouvons supposer que la plupart des dirigeants passaient la majeure partie de leur temps à l'artisanat, la profession, ou le commerce grâce auxquels ils gagnaient leur vie. Leur temps libre était absorbé par les soucis familiaux et par ceux de l'église. C'étaient des hommes occupés ; ils étaient donc heureux de se partager, selon leurs aptitudes, la responsabilité du suivi de la communauté chrétienne : quand un tel n'était pas disponible, tel autre le remplaçait. Ainsi, comme ils traversaient la Lycaonie et la Pisidie, Paul et Barnabas nommaient dans chaque église plusieurs anciens.[2] De même, Tite reçut l'ordre de nommer un groupe semblable dans chaque église de l'île de Crète.[3] Partout dans le Nouveau Testament on rencontre cette direction collégiale. Par exemple plusieurs anciens existaient à Philippes,[4] et à Éphèse ;[5] l'aide destinée à l'église à Jérusalem devait être expédiée au corps des anciens ;[6] Jacques et Pierre se référait chacun à un groupe d'anciens dans les églises qui recevaient leurs lettres.[7]

Pour le Nouveau Testament, les anciens étaient en quelque sorte « issus de la base ». Un homme était choisi pour participer à la direction de l'église dont il était déjà membre.[8] Par conséquent celui qui était choisi pour faire part du groupe des anciens connaissait réellement le lieu et les personnes dont il était chargé. Il travaillait dans les mêmes champs, fréquentait les mêmes marchés qu'elles, il parlait leur langue et il affrontait les mêmes difficultés. On ne faisait pas venir un homme de loin pour se charger d'une église qu'il ne connaissait pas. Lorsqu'un apôtre ou un ouvrier itinérant tel que Paul, Timothée, ou Tite était envoyé pour fonder une église dans une ville lointaine, ou pour aider une église existante, il n'en devenait pas le dirigeant permanent. Au contraire, ils nommaient parmi les membres de l'église des anciens, qu'ils enseignaient et encourageaient. Après une période allant de quelques mois à quelques années au plus, ils s'en allaient dans une autre ville.

Les anciens étaient choisis pour leur sagesse et leurs qualités spirituelles : un responsable potentiel devait être « rempli du Saint-Esprit et de sagesse. »[9] Le Nouveau Testament requiert d'autres aptitudes

---

[1] En Actes 20:17, 28 lorsque Paul rencontre les anciens de l'église d'Éphèse, les deux termes grecs sont employés comme équivalents ; il en est de même en Tite 1:5-7.

[2] Actes 14:23

[3] Tite 1:5

[4] Philippiens 1:1

[5] Actes 20:17

[6] Actes 11:30

[7] Jacques 5:14 ; 1 Pierre 5:1 ; voir également 1 Timothée 4:14

[8] Actes 14:23 ; Tite 1:5

[9] Actes 6:3, se rapportant aux sept hommes choisis pour servir l'église de Jérusalem. L'Écriture ne nomme nulle part les Sept « diacres. » D'ailleurs il nous semble probable que ceux d'entre eux qui restèrent à Jérusalem faisaient partie du corps auquel il est fait référence plus loin dans le livre des Actes comme étant « les anciens » (Actes 11:30 ; 15:4 etc.). Si ceci était le cas, ils seraient chargés de diriger l'église de Jérusalem tandis que les apôtres se préoccupaient d'asseoir la base doctrinale de la foi et de proclamer l'Évangile partout dans le monde. (Voir Eusèbe, *Historia Ecclesia* II, 1:1).

pour devenir responsable, mais elles ne se rapportent ni au niveau d'études ni à l'origine ethnique.[1] On ne pouvait être exclu de la direction de l'église par raison de son rang social. Pour se mettre au service de Dieu, l'homme ou la femme ne devait pas non plus faire preuve d'excellence intellectuelle. Rappelons que les apôtres Pierre, Jacques et Jean étaient de simples pêcheurs. Personne n'était disqualifié par ses origines ethniques ou régionales, pourvu qu'il soit un membre régulier de l'église du lieu où il devait servir. Par exemple, nous comptons à Antioche cinq anciens, chacun originaire d'un pays différent : Barnabas, de Chypre ; Siméon, peut-être un Africain noir ; Lucius de Cyrène, peut-être un Amazigh ; Manaën de Palestine et enfin Saul, un Juif de Tarse.[2] Cependant, on les recevait tous comme des hommes d'Antioche car ils s'étaient établis dans cette ville, ils y faisaient du commerce, prenaient part à sa vie et parlaient la langue de ses habitants.[3]

On ne trouve aucune trace dans le Nouveau Testament d'un ancien qui occupait un poste plus élevé que les autres ; au contraire c'est ensemble qu'ils prenaient leurs décisions. Même l'apôtre Pierre ne se considérait pas au-dessus des autres responsables de l'église. Dans la lettre qu'il leur écrivit il parle de lui-même comme d'un ancien parmi les anciens, et ne donne pas d'ordres mais au contraire demande leur accord comme à ses égaux.[4] Depuis des siècles la valeur d'une décision prise en commun est reconnue : elle garantit la prudence de ce qui est décidé tout en assurant que la décision sera exécutée avec enthousiasme. « Quand on ne consulte personne, les projets échouent. Grâce à de nombreux conseils, ils se réalisent. »[5] Ceci se constate dans l'église comme dans d'autres domaines. Les responsables de chaque ville se réunissaient donc : ils demandaient ensemble dans la prière les moyens de mener à bien leur charge commune. Par exemple à Antioche, où « pendant qu'ils célébraient le culte du Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : 'Mettez à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés'. »[6] Après leur avoir imposé les mains, ils les envoyèrent prêcher l'Évangile en d'autres lieux.

Les anciens étaient assistés par un groupe qu'on nomme parfois les « diacres » (grec : *diakonoi*). Au temps des apôtres, ces assistants s'occupaient de tâches matérielles telles que la distribution de nourriture et l'aide aux veuves. Plus tard ils s'occupèrent également de l'entretien des bâtiments, du mobilier et des livres que possédait l'église, et parfois de son cimetière. Parmi eux se trouvaient des femmes, telles que Phébé, assistante à l'église de Cenchrées (près de Corinthe).[7] D'autres femmes, comme Priscille,

---

[1] 1 Timothée 3:1-7 ; Tite 1:6-9

[2] Actes 13:1

[3] Il semble que Barnabas et Saul se soient installés à Antioche expressément pour aider à y fonder l'église (Actes 11:19-26). Ceci fait, ils repartirent en laissant l'église aux mains de ses dirigeants locaux (Actes 13:1-2).

[4] 1 Pierre 5:1. À l'occasion de la visite de Paul à Jérusalem, celui-ci s'adresse « aux plus considérés » (Segond 1997) dont Pierre, Jean et Jacques le frère de Jésus (Galates 2:2, 9). Selon certains, Jacques serait le dirigeant de l'église de Jérusalem. Mais rien ne le prouve : il s'agit d'un nouveau converti qui ne faisait même pas partie des douze apôtres, à cette époque tous encore en activité dans la ville.

Jacques fit probablement partie du groupe d'anciens réunis à un autre moment célèbre pour discuter de l'intégration des croyants non-juifs dans l'Église. Il apporta aux discussions une contribution qui fut bien accueillie ; mais en définitive ce fut l'assemblée « des apôtres et des anciens » qui trancha le débat. De même, la lettre qui résumait leurs recommandations fut envoyée par « les apôtres et les anciens » et non par Jacques ! (Actes 15:6, 22, 23)

[5] Proverbes 15:22

[6] Actes 13:2

[7] Romains 16:1-2 (Segond 1997)

recevaient l'approbation des églises et la bénédiction du Seigneur dans leur service sans pour autant être, à notre connaissance, officiellement nommées à un poste.

Comme nous le voyons dans le Nouveau Testament, la direction spirituelle se développait au sein de chaque église locale, renversant les barrières dues à la race, à la culture, et à l'éducation. Chaque assemblée locale était dirigée par plusieurs hommes qui portaient ensemble la responsabilité des décisions, de la gestion et de la discipline. Mais l'œuvre chrétienne n'était pas une chasse gardée : ils ne participaient pas seuls aux assemblées de l'église. Chaque croyant jouissait d'une grande liberté d'apporter quelque chose de lui-même. Ainsi faisait-il fructifier pour le bien commun le don que Dieu lui avait accordé. Ce système fonctionnait si bien que les églises du 1e siècle connaissaient un grand succès. Dynamiques, elles voyaient des résultats dans leur enseignement et dans leur rayonnement. Leurs structures souples et légères permettaient la diffusion rapide de la Bonne Nouvelle dans tout le bassin méditerranéen.

* * *

L'évolution vers une structure plus rigide, et la promotion d'un dirigeant au-dessus de ses collègues, se firent lentement. Dans sa lettre de 96 ap. J-C envoyée à l'église à Corinthe, Clément ne faisait guère mention des dons de l'Esprit, dont Paul avait écrit à une autre occasion dans une lettre à la même église. Néanmoins ses propos sur la direction de l'église montraient que peu d'autres changements étaient intervenus en cette fin du premier siècle. Il évoquait bien sûr les diacres : concernant les dirigeants et les anciens, il employait indifféremment ces deux termes, ainsi que le faisait le Nouveau Testament comme nous l'avons vu. Clément signait sa lettre au nom de l'église à Rome, mais rien n'indiquait qu'il était considéré comme l'unique ni même le principal dirigeant de cette ville. Il n'était pas fait mention non plus d'un Dirigeant unique à Corinthe. *La Didaché*, document supposé être l'enseignement des douze apôtres, rédigé en Égypte (voire en Syrie) dix ou vingt ans après la lettre de Clément, parlait d'une direction collective dans les églises de l'époque, et demandait aux chrétiens : « Choisissez-vous... des dirigeants et des diacres dignes du Seigneur. »[1]

Mais l'évolution était de plus en plus nette à partir de là, bien que son allure soit plus ou moins rapide selon l'endroit. Aux environs de l'an 115 ap. J-C, Ignace d'Antioche insistait auprès des églises d'Asie Mineure (la Turquie) pour qu'elles obéissent au « Dirigeant » nommé dans chaque ville.[2] On peut deviner derrière ses exhortations répétées une certaine résistance des églises à cette nouvelle forme de direction ; mais cela est loin d'être évident. D'ailleurs le nouveau modèle ne semblait pas s'établir partout au même rythme, même si l'on regarde la seule Asie Mineure. De Smyrne, un des chefs-lieux de la région, Polycarpe signait une lettre datée aux environs de l'an 150 ap. J-C, s'identifiant comme étant l'un des anciens. Il ne faisait aucune allusion à un Dirigeant unique, ni dans sa ville, ni dans l'église à Philippes à laquelle sa lettre était adressée.[3]

En 138 ap. J-C, Justin le Martyr nous apprend que l'église à Rome reconnaissait une personne qui

---

[1] *Didache* 15

[2] *Aux Magnésiens* 6, 7 ; *Aux Tralliens* 3, 7, 13, etc.

[3] *Épître aux Philippiens* 1

« présidait » à la célébration du Repas du Seigneur ; il reste à savoir si celui qui dirigeait la réunion était également responsable de l'administration de l'église. Justin n'explique pas non plus si c'était la même personne qui présidait à chaque célébration du Repas du Seigneur.[1]

* * *

Dès les dernières décennies du 2e siècle, la forme primitive de direction d'église évoluait presque partout vers un degré de plus grande élaboration. C'est alors que Tertullien parle du triple ministère des églises d'Afrique : les dirigeants, les anciens et les diacres. Ailleurs et notamment dans les grandes églises, on trouvait des catégories supplémentaires appelées « diacres auxiliaires », et « lecteurs. » C'étaient de toute évidence les signes d'une hiérarchie naissante. À Rome en 250 ap. J-C, Eusèbe nous apprend qu'on ne comptait pas moins de quarante-six anciens, sept diacres, sept diacres auxiliaires, quarante-deux serviteurs, et cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, recevant tous un soutien de l'église. L'église à Rome portait secours à plus de quinze cents veuves ou indigents à l'époque, et le total (par estimation) des croyants s'élevait à 50.000, une foule qui sans doute se réunissait en plusieurs endroits.[2] On se représente sans peine l'immense travail administratif exigé par ces activités. On voyait de plus en plus les églises confier la gestion des problèmes administratifs à leur dirigeant le plus compétent. Petit à petit, celui-ci prenait le rôle de dirigeant principal de l'église. Il abandonnait sa profession ou son emploi pour se consacrer entièrement à ce travail.

Il se peut que la tendance à concentrer la gestion entre les mains d'un individu ait été encouragée par le droit romain, qui exigeait de tout corps public et de toute association qu'elle nomme un porte-parole. L'ancien désigné pour cette fonction acquérait tout naturellement un certain statut dans l'église. Dès le milieu du 3e siècle, de nombreuses églises nord-africaines avaient désigné parmi leurs anciens un pareil représentant.

La mode qui voulait que chaque église place à sa tête un responsable unique se cristallisa pour devenir une pratique officielle dans la seconde moitié du 3e siècle. C'est à cette époque que Cyprien organisa la série de conférences qui compta tant dans le développement de l'Église. Il s'agissait de forums où les responsables d'église d'une vaste région avaient l'occasion de discuter et de s'accorder sur des sujets qui touchaient chacune d'elles de façon urgente. Ces discussions avaient lieu dans un endroit facilement accessible : en Afrique il s'agissait généralement de Carthage. On demandait à chaque église locale d'envoyer un délégué. Ayant dûment choisi un des anciens pour cette tâche exigeante, on attendait avec impatience son retour pour écouter le rapport, ce qui ne manquait pas d'élever l'ancien en question au-dessus de ses collègues. Lui seul était en mesure d'influencer les décisions de la conférence, lui seul pouvait transmettre à son église les opinions des dirigeants éloignés. Par conséquent un homme était effectivement installé comme le Dirigeant[3] ou « l'évêque » de chaque église, et ce de façon permanente. On remarque à partir de cette époque que l'enseignement et la gestion de l'église étaient de plus en plus

---

[1] *Apologia* I: 65

[2] Eusèbe, *Historia Ecclesia* VI, 43:11

[3] Dorénavant nous distinguerons celui qui exerçait son ministère en solitaire (le « Dirigeant ») de celui qui faisait partie d'une équipe (un « dirigeant »).

concentrés entre les mains de cet homme. On s'éloignait ici au grand galop de la simple structure du Nouveau Testament : une direction collégiale, et la participation de tous.

* * *

Cyprien fut en fait le grand partisan dans le contexte nord-africain du « ministère en solo ». Pour trouver une justification biblique il puisait abondamment dans des analogies quelque peu fantaisistes : puisqu' il y avait une Église, une seule foi, un seul baptême, il s'ensuivait que chaque église devait n'avoir qu'un seul Dirigeant. Il calquait rigoureusement le modèle de l'Église sur le peuple de Dieu dans l'Ancien Testament. En effet Cyprien, parlant du Dirigeant d'une église, disait généralement « le prêtre ». Selon lui le Dirigeant occupait pratiquement la place du prêtre chez les anciens Israélites : il se situait comme un intercesseur entre Dieu et son peuple, et présentait à Dieu prières et offrandes à leur place. Il était le « juge » de son peuple, il avait le droit d'attendre de lui l'obéissance parfaite. Le croyant entrait en possession des privilèges de la nouvelle alliance à partir du moment où il était baptisé par le Dirigeant, de la même manière que les Israélites étaient introduits dans l'ancienne alliance par le rite de la circoncision. Un repenti ne pouvait recevoir le pardon qu'au moment où le Dirigeant lui imposait les mains et prononçait le pardon de son offense. Cyprien voyait le Repas du Seigneur comme un sacrifice saint que le Dirigeant offrait à Dieu sur l'autel, tout comme le grand-prêtre de l'Ancien Testament offrait des sacrifices pour le compte des fidèles.[1]

Au centre du système de Cyprien on trouvait les actes sacrés du responsable officiellement désigné, qui agissait comme le représentant de Christ, revêtu de son autorité divine. Certaines prérogatives que l'Écriture réserve à Christ seul étaient dorénavant exercées par les prêtres de l'Église catholique. Certains privilèges donnés dans la parole de Dieu à tous les croyants étaient réservés par Cyprien aux seuls Dirigeants. Tertullien avait dit que la simple cape d'un austère philosophe convenait à celui qui enseignait le christianisme ; par contre le prêtre de Cyprien devait porter une robe spéciale digne de son statut élevé.

Quant aux assistants ou *diacres*, Cyprien les considérait comme les successeurs des Lévites de l'Ancien Testament, qui aidaient le prêtre dans les actes et les gestes du culte. Tout comme leurs homologues de l'Ancien Testament, le Dirigeant et ses diacres bénéficiaient du soutien matériel de l'assemblée. De fait, les diacres avaient une position très en vue. C'étaient eux qui s'occupaient, sous la direction du Dirigeant, des finances et de la gestion. Ils étaient généralement au nombre de sept, en imitation des sept assistants qu'avaient choisis les premiers croyants à Jérusalem pour aider les apôtres.[2] Cyprien rabaissait intentionnellement le rôle des anciens : il ne leur laissait que peu ou rien à faire dans l'église.

* * *

Au début de sa carrière, Tertullien s'était accommodé de la nouvelle tendance d'une direction d'en haut et

[1] *Épître* 15

[2] Actes 6:3-6

d'une distinction toujours plus marquée entre le clergé et le peuple dit *laïque*. Même s'il s'y trouvait mal à l'aise, sans doute y voyait-il une solution nécessaire à la complexité croissante des problèmes administratifs. Plus tard, à mesure qu'il penchait vers la doctrine montaniste, il accorda toujours davantage d'importance à la participation de chaque membre du corps de Christ. Dans son enseignement il affirmait que le Saint-Esprit devait diriger les assemblées de l'Église, de façon à parler à travers chaque membre pour l'encouragement de tous. Tertullien, fermement attaché au principe du sacerdoce universel, rappellait souvent à ses amis comment Christ « a fait de nous un royaume de prêtres pour servir Dieu, son Père. »[1] Il soutenait le droit de tout homme chrétien se trouvant loin d'une église de baptiser, de dispenser le Repas du Seigneur, de se charger de tout ce qui était normalement réservé aux responsables reconnus. « Là où il y a trois fidèles », disait-il, « il y a une église, même si ce sont des croyants ordinaires. »[2]

Tertullien notait que le Seigneur avait adressé le commandement de baptiser à tous ceux qui portaient le nom de disciple.[3] Pourtant les croyants ne devaient jamais se charger d'une telle tâche à la légère ou sans réflexion : « …l'obligation de respect et d'humilité (propre aussi aux dirigeants) est d'autant plus essentielle pour les laïques afin qu'ils ne revendiquent pas indûment la charge confiée aux dirigeants. …Qu'il suffise…à un laïque d'user de ce pouvoir seulement dans les cas de nécessité, c'est-à-dire lorsqu'il y sera obligé par les circonstances du lieu, du temps ou de la personne…. »[4] Il faut donc nous remettre en question nous-mêmes, ajoutait-il. Le chrétien devrait pouvoir se présenter chaque jour devant le Seigneur avec un cœur pur et saint, et prêt pour n'importe quelle bonne action : « Dieu veut que nous soyons tous dans des conditions telles qu'en toute circonstance nous soyons en mesure d'administrer ses sacrements. »[5] Tertullien au moins, n'avait pas perdu de vue l'immense idéal du Nouveau Testament.

* * *

Dans le Nouveau Testament, on ne trouve pas trace d'une église ayant un Dirigeant unique. Pourtant, dès le quatrième siècle, il n'existait presqu'aucune église en Afrique du Nord sans un tel personnage. Le Dirigeant, responsable du gouvernement de l'église, avait donc la charge du culte, de l'enseignement, sans parler de la mission. Ces dispositions étaient sans doute valables lorsqu'un Cyprien ou un Augustin occupait le poste, hommes de talent, d'une piété authentique et pourvus de la sagesse nécessaire pour déléguer au mieux les multiples tâches. Mais qu'arriverait-il lorsque ces grands hommes disparaîtraient, et qu'on appellerait des hommes moins doués à leur place ? Les événements n'allaient pas tarder à en révéler les désastreuses conséquences.

---

[1] Apocalypse 1:6

[2] *De Exhortatione Castitatis* 7

[3] Allusion à Matthieu 28:18-20, où il est demandé aux onze de baptiser et de faire des disciples, et de leur enseigner à leur tour à baptiser et à faire des disciples, et ainsi de suite.

[4] *De Baptismo* 17

[5] *De Exhortatione Castitatis* 7

14. L'Église enchaînée

Les empereurs se succédaient, les uns fins politiciens, les autres bons vivants. Certains se plongeaient dans la gestion de leurs vastes domaines. D'autres étaient faibles, voire mauvais. Certains prêtaient attention aux disciples de Christ, d'autres les négligeaient. « Les chrétiens se voyaient tour à tour abandonnés, amadoués ou persécutés, selon le caprice du militaire qui a pendant un moment réussi à tenir les rênes impériales. »[1]

Au bourreau Dèce succéda dès 253 ap. J-C Valérien, qui mit fin immédiatement à la persécution des chrétiens. Cependant il avait un penchant pour la magie et l'usage des horoscopes. Une fois installé sur le trône impérial il se laissa de plus en plus influencer par des adeptes des arts sataniques. Quatre ans après son accession parut un décret qui défendait aux chrétiens de se réunir et menaçait de mort tout responsable d'église qui poussait ses membres à le faire. À cette époque plusieurs Dirigeants partirent en exil et parmi eux, en Afrique du Nord, Cyprien.

Un an plus tard, en 258, Valérien décréta une deuxième loi, bien plus sévère que la première, et qui franchissait un pas dans l'histoire de la persécution de l'Église primitive. Désormais un code compliqué et inaltérable établissait les peines que risquaient les adeptes de la foi chrétienne. Pour les responsables c'était la peine capitale, sans appel ni dérogation possibles. Les chrétiens qui jouissaient d'un certain rang social (sénateurs, propriétaires terriens, personnalités publiques) se voyaient déchus de leurs titres, et privés de leurs biens. S'ils persistaient dans la foi, ils étaient mis à mort. Les dames qui possédaient des terres les voyaient confisquées et étaient bannies de l'Empire. Un fonctionnaire ayant confessé, fût-ce dans le passé, appartenir à la foi chrétienne était enchaîné et envoyé travailler dans les domaines de l'État.

Puisqu'elle vivait à l'ombre du pouvoir impérial, l'église à Rome connaissait en cette période de dures souffrances. Cependant le moral des chrétiens de la ville impériale ne faiblissait pas. Certains d'entre eux, enfermés depuis un an dans les cachots romains, adressaient à Cyprien qui était à Carthage ces paroles ardentes : « Existe-t-il une destinée plus glorieuse, plus bénie, que la grâce divine puisse réserver à l'homme que de confesser Dieu comme Seigneur en ayant le corps lacéré, l'esprit prêt au départ, au milieu des supplices et de la crainte de sa propre mort, mais en étant libre de confesser Christ, le fils de Dieu, libre de devenir le compagnon des souffrances de Christ au nom de Christ ? »[2]

Cette expression de joie dans les souffrances était doublée d'une détermination à tenir ferme coûte que coûte. « Si nous n'avons pas encore versé notre sang, nous sommes prêts à le faire. C'est pourquoi, bien-aimé Cyprien, nous te demandons de prier chaque jour que le Seigneur nous accorde de plus en plus, à chacun, sa paix et sa puissance ; et que lui, le meilleur des capitaines, nous mène enfin au champ de bataille qui s'ouvre à nous, pour nous y présenter, nous ses soldats qu'il a formés et éprouvés au champ de tous les dangers, équipés d'armes invincibles. » L'église à Rome resta debout pendant ces heures décisives, et ses responsables donnèrent un exemple courageux. Il semble que cinq d'entre eux aient été

[1] Foakes-Jackson p.48

[2] Lettre introuvable dans les éditions françaises. Traduction anglaise dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. V, p.303

envoyés au martyre en six ans de 250 à 256 ap. J-C.[1] Cependant, les églises au sud de la Méditerranée ne manquaient pas non plus de fermeté.

* * *

Plutôt que de renier Christ dans leurs actes ou leurs paroles, de nombreux Nord-Africains et Nord-Africaines subirent la confiscation de leurs biens, l'exil, l'emprisonnement, la torture, voire la mort. Le harcèlement et la menace étaient impuissants à détourner ces chrétiens de la voie qu'ils avaient choisie et qu'ils savaient être la bonne. S'il est vrai qu'une minorité céda enfin pour sauver sa vie, le nombre de ceux qui refusèrent de s'incliner devant les décrets était si grand que le projet de détruire l'Église fut dès le début voué à l'échec. On eut beau les menacer, les tuer, ces gens n'en restaient pas moins chrétiens. Même s'ils reniaient leur foi, leurs juges constataient plus tard que ce reniement n'avait pas de sens : un instant de faiblesse mais non un changement dans leurs convictions. Le fait de consentir sous la torture à offrir un sacrifice aux idoles n'était pas une preuve de conversion au paganisme, et d'ailleurs la plupart des chrétiens refusaient avec fermeté de faire ce sacrifice. Au contraire, ils étaient heureux de confesser en public leur foi en Christ. Devant des foules de témoins, ils partaient au supplice en chantant des hymnes et en proclamant la parole de Dieu. Peut-on s'étonner de voir les autorités romaines s'interroger sur l'utilité de poursuivre des gens qui se réjouissaient d'avoir été capturés ? À quoi bon exécuter ceux qui mouraient avec joie ? À quoi cela servait-il d'éliminer des hommes dont la mort, plus que la vie, attirait des adeptes ?

Réagissant aux nouvelles lois, Cyprien exhortait les chrétiens à user de prudence. Lors de visites aux croyants en prison, leur disait-il, il importe de ne pas provoquer inutilement les autorités, ni les païens. Certains chrétiens en effet, notamment dans le courant montaniste, poussés par la soif de gloire à rechercher le martyre, ridiculisaient en public les dieux païens, et insultaient les fonctionnaires chargés de maintenir la réputation quelque peu ternie de ceux-ci. Ces fanatiques espéraient démontrer à leurs persécuteurs que la politique impériale était sans avenir, résultat qui ne pouvait, selon Cyprien, être obtenu qu'à condition d'associer à la témérité amour et courtoisie.

À ceux qui subissaient l'interrogatoire, Cyprien conseillait de répondre dignement et avec sagesse, et de se confier en Dieu, qui les affermirait à l'heure de l'épreuve. Ainsi leur avait commandé Christ : « Et lorsqu'on vous arrêtera pour vous conduire devant le tribunal, ne vous inquiétez pas d'avance de ce que vous aurez à dire ; mais dites les paroles qui vous seront données à ce moment-là, car elles ne viendront pas de vous, mais du Saint-Esprit. »[2] Cyprien insistait pour qu'en aucun cas on ne révèle aux autorités le nom d'un autre chrétien. Un croyant pouvait confesser sa foi en Christ sans honte, et même avec joie, mais il ne devait par contre jamais trahir un frère. Il en était ainsi dans l'Église depuis les premiers temps : Justin le Martyr, convoqué par le juge cent ans auparavant, avait confessé sa foi en un Dieu unique et dans le Sauveur Jésus Christ, tout en signalant poliment à son persécuteur qu'il n'avait rien à ajouter, ni sur la foi d'autres personnes, ni sur les lieux où elles se réunissaient. Or il déclarait cela malgré les

[1] Foakes-Jackson p.261

[2] Marc 13:11

menaces de flagellation et de mort qui allaient peu après être mises à exécution.[1]

À l'instar de Justin, et de l'apôtre Paul avant lui, Cyprien fortifiait ses frères dans leur épreuve, en leur rappelant que les souffrances de ce monde sont passagères tandis que les gloires du monde à venir durent pour toujours : car il y aurait une récompense pour avoir enduré avec fermeté les épreuves sur la terre. « La souffrance légère et momentanée que nous éprouvons nous prépare une gloire abondante et éternelle, beaucoup plus importante que cette souffrance. Car nous portons notre attention non pas sur ce qui est visible, mais sur ce qui est invisible. Ce qui est visible ne dure que peu de temps, mais ce qui est invisible dure toujours… Ce que nous souffrons dans le temps présent ne peut se comparer à la gloire que Dieu nous révélera. »[2]

* * *

Après le premier décret de Valérien, Cyprien fut arrêté, emmené à Curubis, et mis sous surveillance. C'est là qu'il apprit les terribles souffrances qui avaient frappé les frères en Numidie. Il leur écrivit des mots d'encouragement et de réconfort. La foi en Christ leur valait une sentence de travaux forcés dans les mines d'or et d'argent, peine qui dépassait de loin les simples inconvénients d'une prison. Il connaissait personnellement plusieurs de ces chrétiens persécutés, car neuf d'entre eux étaient des Dirigeants qui étaient venus à la conférence de Carthage l'année précédente, en 256 ap. J-C. Avec eux se trouvaient d'autres Dirigeants et des membres de leurs églises, parmi lesquels des femmes et des enfants.

Battus sauvagement, on leur avait marqué le front au fer rouge comme à des bagnards ou à des esclaves fugitifs, et on leur avait entravé les pieds et les chevilles dans des fers, alourdis de grosses chaînes. La tête à demi rasée, le corps presque nu, nourris juste assez pour survivre, ils travaillaient tout le jour dans la pénombre souterraine. Ils étouffaient dans l'atmosphère enfumée des torches qui éclairaient les mines, d'une saleté repoussante. De nuit, ils s'allongeaient pour dormir à même le sol froid, épuisés. Ils faisaient face à tout cela avec une foi intarissable et un humour à toute épreuve : « Ceux qui sont condamnés avec nous » écrivait l'un d'entre eux, « vous adressent devant Dieu les plus grandes actions de grâces, très cher Cyprien, car votre lettre a rendu vigueur aux cœurs ébranlés, guéri les membres flagellés, délivré les pieds chargés d'entraves, paré à nouveau de leur chevelure les têtes à demi tondues. Elle a illuminé les ténèbres de notre prison, aplani les pentes si raides de la mine en un paysage spacieux, elle nous a fait respirer un parfum de fleurs et a dissipé la puanteur de la fumée. »[3] Sans doute l'auteur de cette lettre s'efforçait-il d'alléger ses souffrances en les tournant en ridicule, mais les phrases soignées et les contrastes un peu maladroits révélaient quand même l'horreur de sa situation.

La plupart de ces confesseurs numides ne purent survivre longtemps à ce traitement éreintant, car ces conditions sévères étaient insupportables à l'organisme humain. Avant que Cyprien ne puisse leur écrire une réponse, un grand nombre avait déjà succombé à leurs privations. Beaucoup d'autres moururent pendant les deux années suivantes. Dès la publication du deuxième décret plus intransigeant de Valérien en 258 ap. J-C, ceux des Dirigeants qui étaient toujours vivants furent probablement retirés de la mine et

---

[1] Traduction anglaise dans *Martyrium* (ANF vol. I, pp.305-306)

[2] 2 Corinthiens 4:17-18 ; Romains 8:18 (F.C. 1971)

[3] *Épître* 77

décapités, comme aussi Cyprien lui-même. Parmi eux figuraient Némesianus et Jadus, dont les noms furent ajoutés à la liste des martyrs ; libérés de la captivité, ils entrèrent dans la joie de leur maître.[1]

* * *

Quelques semaines avant la mort de Cyprien se produisit un événement entouré de mystère, qui figure néanmoins souvent dans la littérature tardive des églises nord-africaines, et qui leur laissa une profonde impression. À Utique, près de Carthage, il semblerait qu'un terrible massacre de chrétiens ait eu lieu ; au moins trois cents personnes, hommes, femmes et enfants de tous âges y trouvèrent la mort. Le proconsul qui en décida était le même administrateur impitoyable qui avait condamné Cyprien, mais à Utique les événements prirent une tournure tragique : on raconte que les martyrs, à qui l'on avait donné le choix entre l'apostasie, et une mise à mort dans une fosse de chaux vive brûlante, se lancèrent ensemble dans la fosse où ils périrent tous, revêtus ainsi littéralement des robes blanches symboliques qui sont promises dans le livre de l'Apocalypse, aux saints victorieux.[2] C'est pourquoi on les appela *massa candida* (masse, ou compagnie, blanche).

L'existence de la fosse de chaux vive n'est pas à mettre en doute, mais il est plus probable que ce ne furent pas les saints vivants, mais leurs cadavres inanimés qui y furent plongés. Selon certains auteurs modernes, les trois cents corps avaient été déposés dans la fosse après leur supplice, pour empêcher qu'ils ne se décomposent à l'air libre. Les Romains avaient en effet coutume, après une grande bataille, de déposer les cadavres dans une fosse remplie de chaux vive. Le décret de Valérien précisait bien la décapitation comme punition adéquate. On trouve également dans une homélie d'Augustin prononcée à la mémoire de la *massa candida* un passage qui donne à croire qu'ils étaient bien morts décapités. Nous ne savons guère plus sur cette « masse », sauf qu'un mémorial leur a été construit à Utique, à Calama (Guélma, Algérie) et peut-être ailleurs. On sait que plusieurs versions de leur histoire, avec quelques ajouts, et au moins une « saga » en vers, se sont propagées dans tout l'Empire.[3]

* * *

Plus à l'Ouest, au printemps 259 ap. J-C, quelques mois après la mort de Cyprien, trois amis traversaient les monts de Numidie. Il s'agissait de Marien, lecteur d'une des églises, Jacques, diacre qui à l'époque de Dèce avait déjà souffert pour sa foi, et un troisième compagnon anonyme qui nous a laissé le récit de leur aventure. Les trois hommes, assis dans une carriole brinquebalante, poursuivaient leur chemin sur une piste rocailleuse de haute montagne, entre les rochers acérés et les étroites parois des défilés. Vers midi, Jacques s'assoupit, et dans son sommeil eut une vision qu'il raconta ainsi à ses amis : un jeune homme d'une taille exceptionnelle lui apparut et annonça qu'il allait bientôt souffrir le martyre. Les trois amis poursuivirent leur route jusqu'à un endroit nommé Mugas, près de Cirta (non loin de Constantine dans

[1] Les noms de ces deux martyrs sont absents des traductions françaises des lettres ; la source en anglais est *Ante-Nicene Fathers*, vol. V, p.303 ; en français, Monceaux, vol. II, pp.139-141 ; enfin la citation fait allusion à Matthieu 25:21 (Segond 1997).

[2] Apocalypse 3:4-5 ; 7:9, 13

[3] Monceaux, vol. II, pp.142-147

l'Algérie actuelle).

Là ils s'arrêtèrent dans une ferme, où ils trouvèrent des chrétiens, qui leur donnèrent des nouvelles des persécutions terribles qui venaient de s'abattre sur la ville voisine de Cirta. Les magistrats de la région avaient fait appel à des troupes de soldats pour les aider dans leur chasse aux responsables chrétiens bannis des villes impériales. Deux Dirigeants capturés par les soldats, Secundinus et Agapius, en route sous escorte militaire vers le tribunal de Cirta, étaient passés par Mugas et avaient été hébergés à la ferme pour la nuit. Leur courage et leurs exhortations pleines de verve avaient fortifié tous les occupants. Cependant l'accueil réservé par les habitants du bourg aux deux Dirigeants avait éveillé les soupçons de leur escorte. Deux jours après, un centurion avec ses soldats reprirent le chemin de Mugas ; ils s'emparèrent des chrétiens de la ferme par surprise et les emmenèrent tous à Cirta, et parmi eux les trois voyageurs.

Dans cette ville, après un bref interrogatoire certains furent relâchés, mais ceux qui occupaient des postes de responsabilité dans les églises furent enfermés dans la geôle municipale. On les fit revenir pour de nouveaux interrogatoires et pour les torturer, en particulier Marien que l'on soupçonnait de cacher la vérité. Le magistrat ne le croyait pas lorsqu'il affirmait être un simple lecteur dans son église, et non un diacre comme son compagnon. Selon le fonctionnaire il s'agissait d'une ruse pour éviter la sanction du décret qui s'appliquait exclusivement aux responsables principaux. On suspendit Marien par les pouces aux côtés de plusieurs autres, et on le flagella longtemps, mais sans résultat. Enfin il retourna à sa cellule où il retrouva ses amis. Leurs supplices et leurs épreuves furent adoucis par des rêves et des visions dans lesquels ils recevaient des promesses de salut et des preuves de bénédiction. Une fois, Marien se crut transporté au paradis, il se vit devant le tribunal céleste. À la droite du juge, il reconnut Cyprien, qui l'appela et le salua.

Quelques jours après, le magistrat décida de porter l'affaire au gouverneur provincial. Il renvoya les prisonniers vers l'intérieur, jusqu'à Lambaesis (Tazoult). Alors que le convoi se mettait en route, un croyant parmi la foule joyeuse fut tellement ému à la pensée du martyre qui attendait les voyageurs qu'il ne put cacher sa propre foi et se joignit à eux. Arrivés à Lambaesis, on les dirigea vers la prison où ils furent consciencieusement divisés en deux groupes : les responsables, dont les motifs d'accusation relevaient du deuxième décret de Valérien, et les autres, accusés d'avoir participé à une assemblée et donc coupables d'avoir enfreint le premier décret. Pour mieux s'occuper des autres, le gouverneur laissa les responsables tranquilles pendant quelques jours. C'est dans cet intervalle que Jacques reçut une vision : il se trouvait au paradis où il voyait un banquet préparé pour les chrétiens fidèles, et il apprit que le lendemain il serait parmi les convives.

Le lendemain justement, Jacques fut amené devant le gouverneur avec Marien et les autres responsables. Tous furent condamnés à être décapités. On les emmena à un endroit hors de la ville où coulait un torrent. Les assistants les alignèrent pour faciliter la tâche du bourreau. Comme ils attendaient, les yeux bandés par une écharpe, ils virent défiler devant eux des scènes merveilleuses : des chevauchées de jeunes vêtus de blanc, sur des montures blanches comme la neige. Quelques-uns entendirent le bruit du passage des chevaux ; quant à Marien, il éleva la voix pour prophétiser que bientôt le sang des justes serait vengé. Avec force et assurance, il prédit la peste, la captivité, la famine, les tremblements de terre, et d'autres catastrophes qu'il voyait comme suspendues au-dessus du monde, prêtes à fondre sur lui. Ceux

qui attendaient que tombe l'épée furent fortifiés par ces déclarations téméraires de l'immense et souveraine puissance de Dieu. Ils furent galvanisés par le courage de la foi de Marien et par les défis qu'il lança aux pouvoirs des ténèbres. Le bourreau acheva sa sinistre tâche, et les têtes ainsi que les corps des martyrs furent poussés sans cérémonie dans le torrent.

Ainsi un simple voyage commencé dans les monts de Numidie emmena les voyageurs jusqu'à la ville céleste. Ils furent heureux d'y arriver, et d'être accueillis par de nombreux amis, là où « il n'y aura plus de mort, il n'y aura plus ni deuil, ni lamentations, ni douleur... Ils n'auront plus jamais faim ou soif ; ni le soleil, ni aucune chaleur torride ne les brûleront plus... Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. »[1] L'auteur anonyme de la chronique ajoute le détail suivant : parmi les spectateurs, une croyante encore plus héroïque que les autres, remercia Dieu. C'était la mère de Marien. Augustin lui réserva une mention pleine de respect et d'affection lorsque, un siècle et demi plus tard, il parla de ces faits.[2]

* * *

Bon nombre de chrétiens se rencontraient pour la première fois en prison. Leur amitié, née dans les peines partagées, bien qu'elle soit de courte durée, n'en venait pas moins du cœur. On nous apprend que Montan,[3] Flavianus, Renus et quelques autres avaient été jetés en prison à Carthage en 259 ap. J-C. Ils y firent la connaissance d'une chrétienne nommée Quartillose, arrêtée avant eux. Dès qu'elle eut appris la nouvelle du martyre de son mari et de son fils, elle avait reçu dans une vision l'assurance qu'elle les suivrait quelques jours après. Les multiples privations, la faim et la soif dont souffraient ces compagnons de misère étaient adoucies par la visite d'amis chrétiens qui réussissaient à convaincre les gardiens de les laisser entrer. D'autre part les condamnés avaient souvent des songes et des visions. L'un de ces songes eut une conséquence très pratique car il permit de mettre fin à une querelle entre deux de ces jeunes : Montan vit en rêve les gardiens pénétrer dans sa cellule, d'où ils emmenèrent les prisonniers vers une vaste plaine. Ils y furent accueillis par Cyprien et Lucius, son successeur à la direction de l'église à Carthage. Les chrétiens étaient tout habillés de blanc, mais Montan remarqua que sa robe était tachée. Il savait ce que signifiaient ces marques. Aussi, dès le réveil il alla voir un frère avec lequel il s'était disputé, et il lui demanda pardon. Leur amitié fut renouvelée ce jour-là et ils continuèrent de prier ensemble chaque jour et de s'encourager l'un l'autre à tenir bon dans l'espérance.

Les mois passaient lentement, le gouverneur venait de mourir et on tardait à nommer un successeur. Le jour vint où l'on fit de nouveaux interrogatoires, et quelques-uns de cette petite « église en captivité » furent emmenés pour être mis à mort. Quelques jours après, les gardiens revinrent ; chaque fois, ils en sortaient un ou deux du groupe, qui ne reviendraient plus jamais. Si leurs effectifs diminuaient, leur foi restait constante. Sur la route de l'échafaud, certains prêchaient à la foule avec passion, tandis que d'autres, plus sereins, murmuraient des versets des Écritures, pour se fortifier au combat. Montan, lui, saisit l'occasion offerte pour parler à la foule. Il prêcha contre l'idolâtrie, contre ces hommes pleins d'orgueil et d'obstination qui semaient la discorde dans les églises ; il attaqua encore ceux qui par leur

---

[1] Apocalypse 21:4 ; 7:16-17

[2] Monceaux, vol. II, pp.153-157

[3] Il s'agit bien sûr d'un autre que le Phrygien du même nom dont les disciples étaient appelés montanistes.

indécision coupable reniaient la foi. Il encouragea les fidèles à persévérer ; il exhorta les responsables d'église à s'unir. Puis subitement debout devant le bourreau, sur le point de mourir, il se souvint de Flavianus, l'un des leurs qui avait été mené devant le tribunal avec eux et puis, sans motif apparent, renvoyé dans sa cellule. Il pria avec ferveur que Flavianus puisse les rejoindre dans trois jours. Sûr que sa requête serait exaucée, il ôta l'écharpe de ses yeux, la déchira en deux, et donna la pièce destinée à Flavianus aux croyants parmi la foule, en leur recommandant de creuser pour son ami une tombe auprès des autres.

Le lendemain se produisit un étrange événement : alors que Flavianus paraissait devant le Tribunal le juge, à son insu, et avec la complicité de personnalités connues, décida de le relâcher. En effet Flavianus, qui était depuis des années un orateur public, était nouvellement converti au christianisme, et à présent il était diacre dans l'église à Carthage. À plusieurs reprises ses anciens élèves et admirateurs s'étaient adressés aux autorités pour supplier qu'on le relâche, prétendant qu'il n'était pas diacre comme il l'affirmait, qu'il échappait par conséquent au règlement du décret impérial. Ils plaidèrent devant les magistrats, et à Flavianus aussi ils demandèrent instamment : « Renonce donc à ton obstination ; commence par offrir un sacrifice, tu feras après ce que tu voudras. C'est folie de courir au devant de la mort, et d'avoir peur de vivre. » Les paroles bien intentionnées de vieux amis et d'étudiants païens suscitèrent sans doute en lui des émotions partagées. Il les remercia de leur affection et de leur sympathie, puis subitement poussé par le désir de les gagner à sa nouvelle foi, il leur apprit, nous dit-on, des choses qu'il n'avait jamais prononcées dans l'école de rhétorique. « Mieux vaut » dit-il, « sauver la liberté de sa conscience que d'adorer des pierres. Il n'y a qu'un Dieu, celui qui a tout créé ; c'est lui seul que nous devons adorer. » Convaincu d'avoir trouvé la voie de la vérité et de la vie éternelle, Flavianus poursuivit : « Alors même qu'on nous tue, nous vivons ; ce n'est pas la mort qui triomphe de nous, c'est nous qui triomphons de la mort. Et vous-mêmes, si vous voulez connaître la vérité, vous devez vous faire chrétiens. »

Le jour où il avait vu Montan et les autres faire face à la mort, tandis que pour sa part il recevait l'ordre de retourner à sa cellule, il avait été profondément déçu que le juge change d'avis à son sujet. Mais à ce moment-là, un verset du livre des Proverbes lui revint à l'esprit, et lui rappela que « le cœur du roi est…dans la main de l'Éternel. »[1] « Pourquoi m'affliger ? » se dit-il. « Ou pourquoi m'irriter contre un homme dont les décisions sont dictées d'en haut ? » Revenant à sa cellule avec les gardiens, ceux-ci trouvèrent la porte bloquée, et ne réussirent à l'ouvrir qu'aux prix de nombreux efforts. Flavianus y vit un signe qu'il n'y resterait pas longtemps.

Lors de la convocation suivante, Flavianus fut confronté à un nouveau stratagème : un soldat complice du juge présenta un document attestant que Flavianus n'était pas diacre d'église et qu'il devait par conséquent être relâché. Alors l'affaire prit une tournure bizarre. Le proconsul demanda à Flavianus pourquoi il avait faussement prétendu être diacre. Il répondit : « Je le suis ! » On lui montra l'attestation, sur quoi il répondit, indigné : « Pouvez-vous croire que je vous ai trompé, et que l'auteur de ce faux certificat dit vrai ? » – « Tu mens ! » hurla la foule – « Quel intérêt aurais-je à mentir ? » déclara Flavianus. Perplexe devant son refus de profiter de la relaxe offerte, le proconsul se résigna à prononcer la

[1] Allusion aux Proverbes 21:1 (Segond 1997)

sentence réglementaire. Radieux, Flavianus se dirigea vers l'échafaud.

Autour de lui, la foule se pressait, et il échangeait des paroles d'encouragement avec les chrétiens présents. Il se mit à leur raconter les visions qu'il avait eues en prison ; Cyprien lui était apparu comme après son martyre et Flavianus lui avait demandé si le coup du bourreau était douloureux ? « Notre chair ne souffre plus », avait répondu Cyprien, « quand l'âme est au Ciel. » Il raconta ses visions successives ; puis enfin il expliqua comment un homme lui était apparu pour dire : « Pourquoi t'affliger ? Deux fois déjà tu as confessé Dieu ; demain, tu seras martyr par le glaive. » La foule des curieux se resserra autour de lui pour mieux l'entendre. À cet instant, une pluie abondante commença à tomber. Tous ceux qui n'étaient pas chrétiens s'en allèrent trouver un abri. Flavianus, ne voyant plus autour de lui que les fidèles, saisit l'occasion pour faire ses adieux. Il leur donna le baiser de la paix, puis, montant plus haut afin d'être entendu de tous, les exhorta tous à l'unité, l'obéissance, et l'amour. « Mes très chers frères », dit-il, « vous aurez en vous la paix, si vous respectez la paix de l'Église, si vous restez unis dans la charité. Ne pensez pas que mes paroles soient vaines ; car notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a dit peu avant sa passion : 'Ma volonté est que vous vous aimiez les uns les autres.' » Puis il descendit, et s'avança vers l'échafaud. L'écharpe laissée par Montan attachée sur les yeux, il s'agenouilla, pria et attendit le coup d'épée. Il était enfin rendu à ses amis. Ils avaient prié qu'il les rejoigne vite : leur prière était exaucée. Tout le groupe avait obtenu ce que souhaitait l'apôtre : « quitter ce corps pour aller demeurer auprès du Seigneur. »[1]

* * *

Plusieurs années passèrent, et les empereurs se succédaient : on ne prêtait guère attention aux chrétiens. Des troubles à cette époque, nous ne connaissons que des incidents isolés qui se produisirent au sein de l'armée romaine. En 295 ap. J-C, à Theveste (Tébessa, Algérie) un jeune du nom de Maximilien fut amené par son père pour s'inscrire au service de l'Empire. Mais alors qu'il se trouvait devant le proconsul pour les formalités d'inscription, Maximilien annonça qu'il était chrétien et en tant que tel, ne pouvait porter les armes. Le fonctionnaire ne voulut rien savoir. On commença par mesurer sa taille. Le moment vint de lui passer autour du cou un pendentif de plomb qui constituait le sceau sacro-saint du serment militaire. Maximilien arrêta les fonctionnaires une nouvelle fois – « Je n'accepte pas le sceau », dit-il, « car j'ai déjà le sceau de Christ mon Dieu ! »

On usa de tous les arguments possibles pour le convaincre : il persista. Le proconsul, qui pensait que le jeune homme faisait un caprice, pressa le père de le raisonner, et demanda lui-même qu'il réfléchisse aux conséquences de ce comportement étrange. Mais Maximilien répondit en se refusant à toute concession – « Je suis de service auprès de mon Dieu ; je ne puis servir le monde. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien. » Le proconsul lui répondit, fort à propos, que même dans la garde de l'empereur il y avait des soldats chrétiens, qui n'hésitaient pas à porter les armes. Cela, Maximilien ne pouvait le nier – « Ils savent » dit-il, « ce qu'ils ont à faire. Moi, je suis chrétien et je ne puis faire le mal. » Le proconsul insista encore pour qu'il lui dise : « Ceux qui servent dans l'armée, quel mal font-ils ? » – « Vous savez ce qu'ils

[1] Monceaux, vol. II, pp.166-178 ; 2 Corinthiens 5:8

font ! » répondit Maximilien. Déconcerté, le proconsul fut enfin obligé d'appliquer la sanction pour refus de service militaire.

Maximilien accepta sereinement sa décision, prononçant des paroles devenues familières : « Grâces soient rendues à Dieu ! » Devant l'échafaud il encouragea les croyants à l'imiter. Puis il se tourna calmement vers son père et lui demanda de donner au bourreau les vêtements neufs qu'on lui avait achetés pour son service militaire. Il ajouta, avant de lui dire adieu, qu'il espérait que son père le rejoindrait bientôt. Il avait tout juste vingt et un ans. La jeune recrue regrettait en fait d'avoir à désobéir, tout comme le proconsul regrettait le bon soldat qu'il avait perdu. On pourrait voir dans cet épisode la perte tragique d'une vie encore jeune, et cependant Maximilien faisait un choix lucide en pleine connaissance de ses conséquences. La mort ne lui faisait pas peur : il était persuadé qu'au-delà de son portail éclatant un état bien meilleur l'attendait. En effet une foi qui n'est valable que pour le monde présent ne vaut pas la peine qu'on la possède : « si nous avons mis notre espérance dans le Christ uniquement pour cette vie, alors nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. »[1]

Tout au long de ce récit le personnage du père est touchant. Il avait accompli son devoir en présentant son fils au bureau de recrutement. Il avait même acheté pour le jeune homme un équipement neuf ; mais il n'alla pas plus loin. Lorsque le proconsul le pria d'intervenir, il répondit simplement : « Il sait bien, par lui-même, ce qu'il a à faire. » Au tribunal, le vieil homme écouta attentivement mais sans prononcer un seul mot. Il soutint son fils jusqu'au dernier moment. Alors, selon la chronique, il rentra chez lui plein de joie d'avoir pu envoyer une telle offrande au Seigneur en avant-coureur, puisqu'il devait bientôt suivre son fils. Qu'il soit ou non devenu martyr, le père est à sa manière un héros.[2]

* * *

À cette époque se produisirent les premiers martyres attestés de la province occidentale reculée, la *Mauritanie Tingitaine* (le Maroc du Nord). En l'an 298 ap. J-C, dans sa capitale Tingis (Tanger) eut lieu, avec fastes, l'anniversaire de Maximien, le commandant placé par Dioclétien à la tête de la moitié occidentale de son Empire. Au beau milieu des banquets et des offrandes de sacrifices, un centurion dénommé Marcellus arracha la grosse ceinture de son uniforme d'officier romain, la jeta devant l'étendard, et déclara : « Je sers Jésus Christ, le Roi éternel ! » Puis il jeta à terre ses armes et le sceptre de son rang. « Désormais, je cesse de servir vos empereurs ; adorer vos dieux de pierre et de bois, idoles sourdes et muettes, me répugne. Si telle est la condition des soldats, qu'ils sont forcés d'offrir le sacrifice aux dieux et aux empereurs, je jette mon bâton et mon ceinturon, je renonce aux enseignes, et je refuse de servir ! » Les autres soldats, une fois ressaisis, arrêtèrent Marcellus et le menèrent devant le commandant, qui le mit en prison. Marcellus déclara : « Il ne convient pas au chrétien qui vit dans la crainte du Seigneur Christ de se battre pour les affaires du monde présent. » Après trois mois, on le fit sortir, on l'interrogea sur les faits, et il fut exécuté.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Cassianus, un militaire chargé de rédiger le procès-verbal de

[1] 1 Corinthiens 15:19

[2] Monceaux, vol. III, pp.114-117

l'interrogatoire, observait tout avec une grande curiosité. Les convictions du jeune homme, et les raisons qu'il avançait pour les défendre, firent une profonde impression sur Cassianus. Au moment où le juge prononçait la sentence de mort à l'encontre de Marcellus, le greffier jeta brusquement à terre ses tablettes et son *stylus*. Le personnel militaire resta cloué sur place. Marcellus, lui, sourit malgré ses chaînes. Le juge, excédé, quitta son siège, exigea une explication. Cassianus lui répondit : « C'est que vous avez rendu une sentence injuste. » Sans lui laisser dire une parole de plus, on le précipita au cachot.

Un mois plus tard vint son tour d'être conduit au tribunal. Il fit écho aux sentiments de Marcellus, fut condamné et exécuté. Telle était la conviction chrétienne, et tel était le pouvoir d'un témoignage courageux à l'heure de l'épreuve. Cassianus devint comme le héros populaire de sa région, et on composa un cantique en hommage à la foi du martyr courageux de Tanger.[1]

[1] Monceaux, vol. III, pp.118-121

15. Liaisons ecclésiastiques

À l'époque des apôtres, chaque communauté chrétienne locale avait pour conseillers ses propres responsables, qui à leur tour cherchaient conseil auprès du Seigneur. Certes, une église locale pouvait demander l'avis d'autres églises ou de visiteurs, des hommes expérimentés tels que Paul ou Timothée. Elle n'était pas pour autant « téléguidée » à partir d'Antioche, de Jérusalem, ou d'une quelconque ville lointaine. Une église extérieure n'avait le droit de lui imposer ni son autorité ni sa discipline.

Les liens entre les églises étaient plutôt spontanés et informels. Ils se limitaient à de rares visites, et à des lettres occasionnelles portées par des messagers d'une ville à l'autre. On ne réfléchissait guère aux possibilités d'une organisation systématique des églises, ni à l'établissement de liens administratifs officiels entre elles. Les auteurs du Nouveau Testament ne mentionnent aucune organisation internationale servant à coordonner les chrétiens d'Asie, d'Europe, et d'Afrique. Dans leurs lettres il n'était question que des églises locales indépendantes : par exemple « toutes les églises de Christ »[1], les églises de « la Syrie et la Cilicie » [2], « les églises de Galatie »[3], « les églises de la province d'Asie »[4], « les églises chrétiennes de Judée. »[5] Ils ne parlaient que rarement de « l'Église » au sens d'un ensemble plus large, ou alors cela renvoyait à une abstraction, car il n'existait pas encore d'institution portant ce nom. Le « corps de Christ » était une réalité mystique, mais qui était ni fonctionnelle ni administrative.

Néanmoins à la fin du deuxième siècle, nous avons la trace du questionnement des chrétiens nord-africains quant à l'organisation des églises. Ils réfléchissaient notamment à la nature de l'unité des chrétiens. Dans quel sens pouvait-on affirmer que les églises locales constituaient l'Église universelle ? Quelles étaient les conséquences de leur appartenance au corps universel de Christ ? Dans une question disputée, devaient-elles toutes se ranger au même avis ; ou encore laisser s'exprimer leurs différences ? Lorsqu'une église prenait une décision, les autres étaient-elles obligées de l'appliquer et de la défendre ? Si c'était le cas, lesquelles disposaient de l'autorité nécessaire pour prendre une décision ? Devait-on réunir une conférence pour se mettre d'accord sur une question d'intérêt commun ? Mais alors, quelle autorité la conférence détenait-elle pour faire respecter ses conclusions ? Ou fallait-il au contraire que chaque groupe de chrétiens décide seul de la doctrine ou de la pratique à suivre, en cherchant conseil auprès de Dieu lui-même dans la prière et l'étude disciplinée des Écritures ?

Il y avait parmi les croyants deux avis incompatibles, issus de réponses radicalement différentes à la question : « Qu'est-ce que l'Église ? » Pour Cyprien, la réponse était très précise : c'était une institution fondée par Christ, gouvernée par ses apôtres et leurs successeurs. Elle comprenait toute église locale fondée par les apôtres en personne, ou par des hommes qu'ils avaient désignés. Pour Cyprien, l'Église d'origine, l'Église primitive, comptait beaucoup ; pour lui, les églises locales fondées par les représentants de celle-ci étaient comme des rejetons de la souche ancienne. D'autres, tels les montanistes,

[1] Romains 16:16 ; 1 Corinthiens 7:17 ; 11:16 ; 14:33 ; 2 Corinthiens 8:23 ; 11:28 ; 2 Thessaloniciens 1:4 ; Apocalypse 2:7 ; 22:16

[2] Actes 15:41

[3] 1 Corinthiens 16:1

[4] 1 Corinthiens 16:19

[5] Galates 1:22

avaient un regard différent sur l'Église : pour eux, ce n'était pas une institution, mais une fraternité à laquelle appartenaient tout naturellement tous ceux qui aimaient Christ. Le signe de l'authenticité d'une assemblée de croyants locale n'était ni la date ni le mode de sa fondation, mais plutôt l'exactitude de sa doctrine et de ses croyances actuelles.[1]

L'Église, selon Cyprien, comprenait tous ceux qui se montraient loyaux envers les Dirigeants légitimes, c'est-à-dire ceux qui pouvaient attribuer leur nomination à l'un des apôtres, ou à quelqu'un nommé par un apôtre ou l'un de ses successeurs. Il fallait qu'ils soient eux-mêmes loyaux envers les responsables des églises les plus anciennes aux métropoles comme Rome ou Carthage. Cyprien donnait à cette grande association de croyants le nom d'« Église catholique. » Ses adversaires objectaient l'impossibilité pour chaque groupe de croyants de faire remonter leurs origines jusqu'à un apôtre. Il importait plutôt de s'assurer que la doctrine et la pratique du groupe étaient conformes à celles des apôtres. Par ailleurs ils soutenaient que l'Église n'était pas une organisation aux ordres d'individus d'une ville ou d'une autre, mais qu'elle obéissait à Dieu seul. L'Église, de ce point de vue, comprenait toute personne appartenant à Christ, qu'elle se réclame d'un groupe de croyants ou d'un autre. L'accent était mis sur la vie spirituelle de l'église locale, c'est à dire sur une relation présente et vivante avec Dieu, et non sur le fait d'identifier et d'entretenir des liens officiels avec des églises lointaines et plus anciennes.[2]

De ces deux regards opposés sur la nature de l'Église découlaient des divergences importantes. Si une assemblée chrétienne donnait la place prépondérante à la loyauté envers les responsables approuvés, elle accueillait tous ceux qui s'engageaient à suivre ces responsables en participant à la vie des églises qu'ils avaient fondées, quels que soient leurs éventuels manquements ou péchés. Mais si l'on donnait la priorité à l'acte de foi personnel et à la sanctification, les assemblées locales ne devaient accepter comme membres que ceux qui se montraient de véritables disciples de Christ. Ces questions étaient au centre de nombreux débats, où l'on se demandait par exemple : devait-on inviter chacun à participer à la louange de la communauté, ou seuls les croyants sincères ? Parmi ceux qui fréquentaient l'église, quels étaient ceux qui avaient droit de prendre part aux délibérations, et de bénéficier de son aide matérielle et financière ? Toute personne qui se disait chrétienne faisait-elle partie de l'église, ou seulement celles qui obéissaient aux commandements de Christ ? Seuls les croyants, ou aussi ceux qui étaient en recherche ? Tous ceux qui assistaient aux rencontres, ou seulement les baptisés ? Enfin, que penser des baptisés qui n'assistaient pas à l'assemblée ?

Cyprien, avec la mouvance catholique, considérait l'Église comme un champ où poussent à la fois le

---

[1] Les seuls textes explicitement montanistes en Afrique du Nord qui ont survécu sont de Tertullien. Par conséquent il est difficile d'évaluer le nombre et la répartition des chrétiens qui intégrèrent le mouvement après sa mort. Pourtant, de nombreux récits de martyrs nord-africains manifestent la même foi robuste et les accents doctrinaux typiques à la fois de Tertullien et des montanistes d'Asie. Tertullien, bien sûr, était hautement respecté, de son vivant comme après : ses œuvres étaient largement diffusées à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église catholique. On pourrait en conclure que le phénomène montaniste avait plus d'influence que le nombre de ses adhérents ne l'indique ; et aussi, qu'en plus des groupes distincts de montanistes, il existait parmi les catholiques (et les novatianistes) des églises nord-africaines de nombreux sympathisants.
Concernant les croyances montanistes, les enseignements de Tertullien sont clairs et distinctifs ; c'est à partir de son œuvre (ainsi que des paroles rapportées de Montan) qu'on a reconstitué les opinions des montanistes nord-africains du troisième siècle.

[2] Voir l'avis de Tertullien sur les églises plus nouvelles à la fin du chapitre 8 : « Ces églises concordent pourtant toutes sur la même foi, et *en vertu de cette consanguinité de doctrine* sont considérées tout de même comme apostoliques. »

blé et les mauvaises herbes. Pour faire fructifier le blé, on devait soigner le champ mais sans en arracher les mauvaises herbes, de peur d'endommager le blé. On espérait même que certaines mauvaises herbes se révéleraient être des épis de blé. Mais d'autres croyants, tels les montanistes et les novatianistes, voyaient l'Église comme l'épouse de Christ vouée à être sainte, fidèle, entièrement digne de son Époux divin. Les implications n'étaient pas simples. Le parti catholique désirait voir le maximum de personnes – bons et méchants réunis – pénétrer dans son enceinte pour écouter son enseignement et tirer profit de ses sacrements. Il acceptait comme membres tous ceux qui reconnaissaient l'autorité officielle de ses responsables. Ses opposants se contentaient d'une Église de moindre taille, mais qui devait briller comme une lampe dans les ténèbres du monde et qui était une fraternité de disciples sincères, libres de tout soupçon d'immoralité, de malhonnêteté, ou d'idolâtrie. Les catholiques penchaient vers la tolérance dans la doctrine, et le libéralisme en matière de discipline. Par contre, les montanistes et les novatianistes aspiraient à faire valoir la vérité et à vivre dans l'obéissance. Ils traitaient donc avec sévérité celui qui manquait à ces hautes exigences. Les assemblées locales penchaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : enfin quelques-unes comptaient dans leurs rangs des tenants de chaque point de vue.

* * *

Le mot d'ordre du parti catholique était l'unité, unité qui se maintenait par l'amour et la tolérance envers les faibles et les défaillants. Les catholiques insistaient sur des textes comme la prière de Jésus pour ses disciples : « qu'ils soient un comme toi et moi nous sommes un... Je prie…aussi pour ceux qui croiront en moi à cause de leur prédication. Je prie pour que tous soient un. Père... qu'ils soient parfaitement un et que le monde reconnaisse ainsi que tu m'as envoyé et que tu les aimes comme tu m'aimes. »[1] Une telle unité ne pouvait être maintenue que par une loyauté absolue à l'Église officielle, par la soumission aux Dirigeants porteurs de l'autorité de Christ. Cyprien affirmait que celui qui quittait l'Église catholique et rejoignait un autre groupe de chrétiens agissait comme un homme abandonnant sa femme pour les charmes d'une maîtresse. « Quiconque se sépare de l'Église pour s'unir à une adultère se prive des promesses faites à l'Église ; et quiconque abandonne l'Église du Christ, n'accédera pas aux récompenses du Christ. C'est un étranger, un profane, un ennemi. » C'est à cette époque-là que Cyprien lança l'affirmation qui a été citée tant de fois par ses partisans comme par ses détracteurs : « Nul ne peut avoir Dieu pour Père s'il n'a pas l'Église pour mère. »[2] Par conséquent la personne qui quittait l'Église catholique se coupait du Christ.

Les montanistes et les novatianistes n'étaient pas moins attachés à l'unité, mais à une unité fondée sur plus de discernement. Il s'agissait de l'unité dans l'Esprit de tous ceux qui avaient reçu la vérité, unité de conviction et non pas unité administrative. Elle avait pour source la loyauté envers la personne de Christ, la soumission à l'Esprit Saint et à la parole inspirée de Dieu. Tertullien disait : « L'ensemble de ceux qui partagent cette même foi est reconnu comme Église par Celui qui l'a fondée et consacrée... c'est pourquoi ce sera l'Église de l'Esprit…et non l'Église des Dirigeants aussi nombreux soient-ils. »[3] L'apôtre Paul

[1] Jean 17:11, 20-21, 23 (F.C. 1971)

[2] *De Catholicae Ecclesiae Unitate* 6

[3] Tertullien, *De Pudicita* 21

n'avait-il pas enseigné : « Il y a un seul corps et un seul Saint-Esprit, de même qu'il y a une seule espérance à laquelle Dieu vous a appelés. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu, le Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous et demeure en tous. »[1] Ainsi tous ceux qui s'attachaient à cette seule foi, et qui se mettaient au service du seul Seigneur étaient logiquement membres de ce seul corps qui se répandait au-delà des frontières géographiques, administratives, ou ecclésiastiques.

Tandis que les catholiques insistaient sur l'« amour » qui rassemblait les saints et les pécheurs, les montanistes, par contre, insistaient sur la « vérité » qui séparait les saints des pécheurs. Pour le catholique, l'amour signifiait la tolération du péché et de l'erreur. Pour un montaniste comme Tertullien, la vérité exigeait de dénoncer ces choses et d'y renoncer. Les montanistes, très soucieux de préserver la pureté, n'étaient pas pour autant incapables d'aimer. Ils étaient convaincus que l'amour du chrétien pour son frère serait son témoignage aux yeux du monde, qui verrait le reflet de l'amour du Père dans la bonté et la compassion régnant entre eux. Comme Dieu a aimé le monde et a envoyé son Fils unique mourir à sa place, ainsi un chrétien devait aimer son prochain, fût-il païen, et faire tout pour le gagner au chemin du salut. Mais l'amour qui ne s'appuyait pas sur la vérité, disait Tertullien, était indigne de son nom. L'unité chrétienne ne pouvait se construire que sur le fondement de la vérité chrétienne.

Cyprien prenait une toute autre position : pour lui l'unité pesait toujours plus lourd dans la balance spirituelle que la vérité. La personne qui détruisait l'unité de l'Église n'avait aucun mérite à croire et à enseigner la doctrine orthodoxe : « Celui qui détruit l'unité ne préserve ni le commandement de Dieu, ni la foi au Père et au Fils, ni la vie elle-même, ni le salut. »[2] Bref, une telle personne, selon Cyprien, malgré le bien-fondé de ses croyances n'était même pas chrétienne. La doctrine de Cyprien le conduisait inévitablement à conclure que celui qui était sauvé l'était non pas par la foi personnelle en Christ, mais par l'appartenance à l'Église catholique. Un homme qui comme Novatien avait quitté l'Église catholique n'était plus désormais à compter parmi les chrétiens. « Sachez d'abord que nous ne devons pas être curieux de connaître ce que Novatien enseigne, puisqu'il enseigne hors de l'Église. Quel que soit ce personnage, quelle que soit sa qualité, il n'est pas chrétien, puisqu'en dehors de l'Église de Christ. »[3] Certainement le pire péché qu'un homme puisse commettre était de fonder une église séparatiste : péché bien pire que celui du renégat qui avait renié Christ et qui ensuite était revenu au bercail catholique. « L'apostat a péché une fois », disait Cyprien, « mais le séparatiste pèche chaque jour. Et l'apostat s'il devient martyr, peut posséder la promesse du Royaume, mais le séparatiste s'il est exécuté en dehors de l'Église, n'obtient pas la récompense de l'Église. »[4]

Pour trouver un fondement biblique à ces affirmations, Cyprien était obligé d'avoir recours une fois de plus à des analogies douteuses : il sortait ses textes de leur contexte d'origine dans l'Écriture Sainte, et il en tirait un sens que n'avaient jamais envisagé leurs auteurs.[5] Tout à fait convaincu de ses thèses, il s'emparait allègrement de tout verset susceptible de les appuyer – pratique déplorable, hélas encore

[1] Éphésiens 4:4-6

[2] cité dans Walker p.53

[3] *Épître* 55, 24:1

[4] cité dans Walker p.52

[5] Voir par ex. *De Catholicae Ecclesiae Unitate* 7 ; *Épître* 73:11 ; 74:15

courante aujourd'hui. Par exemple, il soutenait que le salut existait uniquement pour ceux qui s'étaient réfugiés dans l'Église catholique, car le déluge avait emporté tous les hommes, hormis ceux qui s'étaient réfugiés dans l'arche de Noé. Il affirmait que l'Église devait être une institution unique, car Christ portait une robe sans coutures, qui ne pouvait être déchirée. Pour prouver que le salut est garanti aux membres de l'Église catholique, il citait la parole de Jésus : « Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les arracher de la main du Père. Moi et le Père, nous sommes un. »[1] Citant une autre parole de Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; et celui qui ne m'aide pas à rassembler disperse »,[2] il affirmait que tous ceux qui n'étaient pas « avec » l'Église catholique étaient « contre » Christ.

Faire un pareil rapprochement entre ces versets et le fondement institutionnel de l'Église ne convainc pas : le salut de Dieu n'est pas un bien exclusif, ni de l'Église catholique, ni d'aucune autre Église. L'apôtre Paul en prison ne s'est-il pas réjoui que l'Évangile soit proclamé, peu importe que ce soit par des amis ou des ennemis ?[3] Un homme n'avait-il pas, à une autre époque, exorcisé des démons au nom de Jésus, bien qu'il ne soit pas officiellement un des disciples ; devait-on le reprendre, parce qu'il tentait de servir Christ sans autorisation ? Pas du tout, répondit Jésus : « Ne l'en empêchez pas, car personne ne peut accomplir un miracle en mon nom et tout de suite après dire du mal de moi. Car celui qui n'est pas contre nous est pour nous. »[4] Jésus, apparemment, était moins exigeant que Cyprien pour définir qui avait le droit de le servir. L'Église de Christ paraît moins stricte que l'Église de Cyprien.

* * *

Cyprien reconnaissait la justesse d'une grande partie de l'enseignement de Novatien. Dès lors se posait une question troublante : si la vérité existait en dehors de l'Église catholique, était-il possible que l'erreur existe en son sein ? Pour Cyprien, la garantie que l'Église reste orthodoxe résidait dans la structure sûre et rigide dont il se faisait l'avocat. Les nouveaux responsables étaient nommés par les responsables déjà en place, et par conséquent l'enseignement était dispensé exclusivement par des Dirigeants autorisés, dont la légitimité et la conformité étaient officiellement attestées. Il était persuadé que, si chaque nouveau Dirigeant était nommé par les Dirigeants déjà en place, et si à son tour chaque assemblée obéissait aux décisions du Dirigeant qui la gouvernait, tout irait bien.[5] N'était-ce pas un peu naïf ? Sa confiance en la capacité de l'homme de transmettre ce qu'on lui avait enseigné précisément, sans adjonction ni omission (et de vouloir vivre en harmonie avec son discours), ne venait-elle pas du niveau d'exigence très élevé qu'il se fixait à lui-même, plutôt que d'une juste estimation de la nature humaine ?

Cyprien aurait trouvé un fondement plus solide s'il avait pris pour autorité la parole écrite de Dieu plutôt que les hiérarchies humaines. En mettant l'accent sur la conformité aux décisions des Dirigeants et des conférences, il était logique que le critère de l'orthodoxie devienne l'obéissance aux hommes plutôt

---

[1] Jean 10:29, 30 (Segond 1997)

[2] Matthieu 12:30

[3] Philippiens 1:15-18

[4] Marc 9:39-40

[5] *Épître* 30:I, 1-2 ; 67:V ; 68:V, 1

que la conformité à la parole de Dieu. La première voie est la plus facile parce qu'elle satisfait à notre soif d'être reconnus par nos pairs et nos supérieurs. Chaque génération a ses « pharisiens » qui préfèrent l'approbation des hommes à celle de Dieu.[1] C'était un feu qui couvait discrètement, et le système de Cyprien était sûr d'en attiser la flamme.

Sans doute peut-on excuser Cyprien, qui s'exprimait après tout comme un fils de son époque. Il ne disposait pas de l'expérience de dix-sept siècles d'erreurs et de corruption au sein de l'Église catholique officielle, et de vérité et de sainteté en dehors d'elle. Peut-être n'avait-il jamais connu une assemblée chrétienne pieuse, équilibrée et pleine d'amour hors de l'administration ecclésiastique dont il faisait partie. Nombre des séparatistes de son époque penchaient vers des doctrines novatrices et des pratiques douteuses, qui les rendaient moins crédibles aux yeux de ceux dont les convictions allaient être différentes. L'idée que se faisait Cyprien de certains fondateurs de nouvelles communautés chrétiennes était entachée d'amertume, car il avait goûté au fruit de la controverse et des discordes. Nous pouvons compatir avec lui. En effet, il était pénible à un homme comme Cyprien, passionné d'unité, d'amour, et de tolérance, de voir la communauté chrétienne ainsi déchirée.

Pour Cyprien, l'amour et la tolérance étaient l'envers et l'endroit d'une même médaille, à condition qu'on les exerce au sein de l'Église catholique. Il est regrettable qu'il n'ait pas fait preuve de générosité au-delà de cette limite. On peut difficilement sympathiser avec son affirmation maintes fois répétée que ceux qui se séparaient de l'Église catholique se condamnaient ainsi éternellement. Un jour, Cyprien reprit un verset qu'affectionnaient les fondateurs de groupuscules chrétiens, pour leur poser la question-piège : « Comment se peut-il que deux ou trois se réunissent au nom de Christ tandis qu'il est évident qu'ils se sont séparés de Christ et de son Évangile ? »[2] Si cela était évident pour Cyprien, ce ne l'était pas pour ses interlocuteurs, ni sans doute pour nous-mêmes. Ils croyaient aussi fermement en Christ que lui : ils se séparaient, non pas de leur Sauveur mais de l'organisation qui, selon eux, l'avait trahi. Il est vrai que Cyprien n'était pas à même de prévoir la triste déchéance à venir ; et peut-être ne lui était-il pas possible de comprendre qu'en se séparant d'une église corrompue, les « deux ou trois » se montraient sans doute des disciples de Christ plus fidèles, lui plaisant davantage, que le ramassis qui ne craignait pas de déshonorer son nom par leur mondanité grossière et leur péché.

* * *

La pensée de Cyprien sur le baptême découlait de son point de vue sur l'Église. Elle présentait encore une fois un écart important avec la pratique du Nouveau Testament. Les apôtres avaient baptisé tous ceux qui professaient leur foi en Christ, quel que soit le lieu : l'Éthiopien, baptisé par Philippe dans un plan d'eau en pleine campagne, le gardien de prison de Philippes baptisé apparemment à son domicile, et Lydie dans un fleuve. Aucun de ceux-ci n'avait eu connaissance d'une Église officielle. Le fait d'être plongé dans l'eau représentait symboliquement la purification du péché que le croyant avait déjà reçue par la foi en Christ : la cérémonie elle-même ne le sauvait ni le changeait aucunement. Disparaître sous l'eau et en

---

[1] Jean 12:43

[2] cité dans Walker p.53

ressortir constituait un rappel visible que son ancienne vie de péché était finie, et que sa nouvelle vie en Christ commençait. Il n'était pas baptisé dans l'Église, mais « en Christ », accepté non par un groupement humain, mais par Dieu.[1] D'ailleurs le Nouveau Testament ne fait aucune référence à l'Église dans les descriptions de baptêmes qu'on y trouve.

Mais puisque pour Cyprien le fait d'être membre de l'Église officielle était tellement important, le baptême administré par le Dirigeant dans sa fonction de prêtre devenait le moyen par lequel on était reçu au sein du peuple de Dieu, et ainsi sauvé éternellement. Il ne parlait pas du « baptême en Christ » mais du « baptême dans l'Église »,[2] et il soutenait que la cérémonie était nulle si elle était présidée par une personne hors de l'Église catholique. L'Église est « une, et seule en possession de donner la grâce du baptême. »[3] Le baptême administré par les montanistes ou les novatianistes était invalide selon lui et ne recevait pas la bénédiction divine. Par conséquent celui qui avait été baptisé en dehors de l'Église catholique devait être re-baptisé pour y être reçu.

À l'instar du Repas du Seigneur, le baptême était considéré comme un « sacrement », c'est à dire une cérémonie extérieure qui agissait à l'intérieur de la personne de manière miraculeuse. L'eau du baptême lavait du péché et scellait la réception au sein de l'Église. Cyprien appelait la cérémonie « le baptême qui sauve », et il faisait allusion au « bain régénérateur. »[4] Selon lui, il se produisait un miracle lorsque le Dirigeant plongeait la personne dans l'eau : à cet instant elle naissait de nouveau. Un second miracle avait lieu au moment où elle sortait de l'eau, lorsque le Dirigeant lui imposait ses mains : elle recevait le Saint-Esprit : « Ceux qui sont baptisés dans l'Église sont présentés aux prêtres de l'Église, et par notre prière, et l'imposition des mains, reçoivent le Saint-Esprit et le sceau du Seigneur qui consomme leur initiation. »[5] Dès lors le don de l'Esprit Saint n'était plus la prérogative de Christ, qui l'offrait librement à tous les siens. Le Saint-Esprit, comme le salut, devenaient le privilège de l'Église catholique, dispensé par les soins de Dirigeants reconnus agissant en qualité de prêtres. Encore une fois Cyprien attribuait à l'Église des capacités que les Écritures réservent à Christ.[6]

---

[1] Romains 6:3-5 ; Galates 3:27. On a affirmé que le texte en 1 Corinthiens 12:13 se réfère au baptême *dans l'eau* comme moyen d'entrer dans l'Église. D'autres commentateurs suggèrent plutôt (renvoyant à des textes comme Marc 1:18) qu'en 1 Corinthiens 12 il est question de la fonction de l'Esprit – qui est de rassembler des personnes diverses pour en faire un Corps et qui leur attribue des dons divers. Dès lors, ce texte évoque non pas le baptême d'eau, travail des dirigeants d'églises, mais le baptême dans l'Esprit, travail de Dieu – au lieu d'une cérémonie publique, un contact avec la puissance divine ; au lieu d'un baptême dans l'eau qui symbolise notre pardon, un baptême dans l'Esprit qui nous prépare au service. Si l'on préfère tout de même voir ici une évocation du baptême d'eau, le Corps auquel participaient les baptisés à Corinthe est bien un corps spirituel, et non administratif : il s'agit d'un corps mystique, le Corps de Christ, qui dépasse tous les partis ecclésiastiques.

[2] *Épître* 72:9, 22, etc.

[3] *Épître* 73:11

[4] *Épître* 72:3 ; 73:5 ; 75:11. Il est surprenant de constater que le regard catholique sur les « sacrements » présente une ressemblance à la tradition animiste, notamment au principe de la « magie imitative » (voir au chapitre 3).

[5] *Épître* 73:9

[6] L'idée selon laquelle l'Esprit Saint se reçoit par l'imposition des mains d'un Dirigeant sur une personne était une nouveauté de la tradition ecclésiastique alors en plein essor, plutôt qu'une doctrine biblique. Dans le Nouveau Testament, Dieu donne le Saint-Esprit à tous ceux qui mettent leur foi en Christ (Romains 8:9 ; Galates 3:2). Dans les Écritures, les moments où le Saint-Esprit est reçu par l'imposition des mains se limitent aux cas suivants : les Samaritains, Saul de Tarse, et les disciples de Jean-Baptiste. Toutes ces personnes sortent du profil typique d'un chrétien, et sans ce geste il y aurait eu des motifs de douter de leur

Dès cette époque le baptême fut fréquemment donné à des nouveau-nés qui ne pouvaient en aucune manière comprendre la foi, et cela garantissait leur appartenance à Christ, car ils avaient été baptisés dans son Église. Or, pour nombre de ces bébés, le cours de leur vie allait montrer que le baptême n'avait pas opéré de miracle, et encore moins le salut.

* * *

La pensée de Cyprien ne s'était pas formée progressivement, mais elle était déjà présente dans ses toutes premières lettres en tant que Dirigeant à Carthage. À cette époque, il était croyant depuis trois ans à peine. Néanmoins ses opinions sur l'Église furent bien accueillies en Afrique du Nord, si bien que dès la fin du 3e siècle toutes les villes et presque tous les villages avaient leur Dirigeant, et qu'en outre au 4e siècle on trouvait souvent deux Dirigeants ayant chacun son église, et souscrivant à des doctrines distinctes.

La conception que se faisait Cyprien de l'Église s'exprimait administrativement dans ses efforts sans relâche pour asseoir l'autorité du Dirigeant unique sur chaque assemblée. D'après ce système, le Dirigeant d'une église était nommé, ou « ordonné », exclusivement par les Dirigeants des autres églises. Ceux-ci devaient vérifier la conformité de son enseignement et de son caractère avec les traditions bibliques et apostoliques. Cyprien laissait s'exprimer la préférence des membres et des anciens de chaque église, ainsi qu'ils l'avaient fait pour sa propre nomination, mais sans leur donner le droit de ratification. Le Dirigeant qui déplaisait au corps des Dirigeants risquait de subir une simple excommunication, et son église avec lui si elle le soutenait. Ils étaient exclus d'un trait de l'Église catholique et donc du salut trouvé exclusivement en elle. En somme les églises devaient se placer sans équivoque sous le contrôle de « l'Église », et les membres sous le contrôle du Dirigeant.

Les Dirigeants de toutes les églises étaient égaux, déclarait Cyprien. Aucun ne pouvait s'élever au-dessus de ses frères, car tous étaient prêtres, alors que Christ était le Grand-Prêtre. Ainsi, ni le Dirigeant à Rome, agissant de sa propre initiative, ni le Dirigeant à Carthage ou une autre ville, ne détenait une quelconque autorité sur les autres églises. Au contraire, l'autorité appartenait aux conférences de Dirigeants. Si Cyprien menait campagne pour établir l'autorité d'un seul Dirigeant par assemblée, il soulignait aussi constamment l'autorité des conférences de Dirigeants pour prendre des décisions sur des sujets qui touchaient toutes les assemblées. Il n'était pas le premier à convoquer une conférence de Dirigeants – avant lui deux s'étaient tenues en Afrique du Nord – mais à son époque elles devinrent plus fréquentes, et fréquentées plus assidûment. Il nous apprend que, en 220 ap. J-C, un total de 70 Dirigeants se réunirent à Carthage, représentant 70 assemblées des deux provinces d'Afrique et de Numidie. Vingt ans plus tard, ce chiffre s'élevait à 89. Ensuite, c'est à un rythme croissant que se réunirent les conférences – en 252, 253, en 254, et deux fois en 256. Le nombre de participants était en constante hausse. On y discutait des traditions de l'Église pour les codifier. Les conférences publiaient des déclarations concernant certaines doctrines et pratiques, et définissaient des positions communes auxquelles les églises locales devaient souscrire.

---

acceptation (Actes 8:17-18 ; 9:17 ; 19:6). Par contre, d'autres, parmi lesquels figurent des prosélytes et des gentils, reçurent le Saint-Esprit indépendamment de ce geste, mais leur acceptation fut rendue visible d'une autre manière (Actes 10:44-46).

Depuis cette époque, les chrétiens des traditions « catholique » et « orthodoxe » se sont soumis aux décisions de ces conférences, considérées comme la parole définitive venant du passé. Ils se sont également référés aux déclarations du Dirigeant à Rome (ou une autre ville), considérées comme la parole définitive du temps présent. Certaines de ces décisions et déclarations étaient fondées dès le début sur des bases précaires, car quelque peu éloignées de l'enseignement de Christ et des apôtres. Pourtant, ceux qui les remettaient en question s'attiraient des difficultés. En effet, une organisation complexe cède difficilement la place aux hommes et aux femmes qui voudraient penser différemment, et étudier les Écritures avec un esprit ouvert. Un tel système craint par-dessus tout le désordre : c'est la raison pour laquelle l'Église catholique, dès l'époque de Cyprien, a presque invariablement préféré la conciliation et le compromis à la définition précise des doctrines.[1] La préservation de l'Église a toujours été considérée comme plus importante que la proclamation de la vérité. Du reste, la nature humaine est ainsi faite : la tradition compte presque toujours plus que la vérité dans l'esprit de l'homme.

Or Tertullien n'était pas homme à se plier à un tel système. « Notre Seigneur Jésus-Christ », disait-il, « se nomme lui-même la Vérité, et non la tradition. »[2] Il reconnaissait que les traditions humaines pouvaient résulter de l'erreur, de la faiblesse, ou encore du péché. Cyprien lui-même n'avait-il pas dit qu'une tradition dépourvue de vérité n'était guère plus qu'une erreur qui avait pris de l'âge ?[3] Les pharisiens de l'époque de Jésus n'avaient-ils pas fait preuve d'une même tendance à élever la tradition au-dessus de la parole de Dieu ? « 'Ce peuple, dit Dieu, m'honore en paroles, mais de cœur il est loin de moi. Le culte que ces gens me rendent est sans valeur, car les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des prescriptions humaines.' 'Vous laissez de côté les commandements de Dieu, dit Jésus, pour respecter les règles transmises par les hommes.' Puis il ajouta : 'Vous savez fort bien rejeter le commandement de Dieu pour vous en tenir à votre propre tradition !' »[4] L'Église catholique nord-africaine du 3e siècle frôlait de près ces dérives.

C'est ce qu'avaient affirmé les montanistes cinquante ans plus tôt, eux qui aspiraient à une relation directe avec Dieu et désiraient le connaître, non pas l'étudier ; eux qui tentaient de rendre aux assemblées la spontanéité et la liberté qu'elles avaient perdues depuis l'âge apostolique ; eux qui étaient convaincus que toute autorité humaine doit se soumettre à l'Esprit de Dieu et qui refusaient d'admettre qu'on puisse conférer un don spirituel en faisant nommer officiellement un homme par ses pairs. Ils soutenaient que les dons de l'Esprit et l'autorité spirituelle ne pouvaient venir que de Dieu qui les accorde à qui il veut, à l'intérieur comme à l'extérieur des structures créées par l'homme. Le système ecclésiastique de Cyprien n'était pas fait pour plaire à de tels idéalistes : et effectivement, ils n'éprouvaient aucun désir de s'y associer.

---

[1] Foakes-Jackson p.254

[2] Cité dans Plummer p.113 ; allusion à Jean 14:6

[3] *Épître* 73:9

[4] Marc 7:6-9

16. Distance et diversité

Les rencontres entre l'Orient et l'Occident sont souvent fructueuses et toujours exigeantes. De fait, la première expansion dynamique de l'Évangile dans le bassin méditerranéen fut le fruit de l'association d'une foi orientale sémitique et du pragmatisme et de la logique de l'Occident. Saul de Tarse, grand champion et spécialiste de cette foi, était un oriental à la tournure d'esprit occidentale : un mystique certes, mais doué d'un esprit pratique et systématique. C'était le secret de sa réussite ; d'ailleurs ce chemin s'est souvent avéré mener au progrès. L'Orient mystique et l'Occident pragmatique : conjugués, ils sont plus que la simple addition de leurs particularités, à condition de pouvoir se comprendre, de collaborer, et d'avancer dans la même direction et non dans des directions opposées. L'église à Carthage, distante de six cents kilomètres seulement par mer de Rome, capitale de l'Occident, était aussi à seulement dix jours de croisière le long de la côte égyptienne de la ville orientale d'Alexandrie ; à cause de cela elle héritait des deux traditions. Elle pouvait se nourrir aux deux râteliers – à condition d'arriver à en préserver l'harmonie dans un esprit d'amour.[1]

À l'époque qui suivit celle des apôtres, Carthage, Alexandrie, et Rome étaient les trois grands centres de la chrétienté. L'étude du rapport triangulaire entre les églises de ces trois villes célèbres est à la fois passionnante et d'un intérêt majeur. Les églises de notre époque expérimentent encore les mêmes confrontations d'idées et fluctuations d'opinions qui ont touché ces trois églises anciennes. Les rapports entre elles étaient tantôt chaleureux, tantôt tendus, mais toujours empreints de respect.

Si leurs origines se ressemblaient, et si à l'époque romaine elles avaient un statut plus ou moins comparable, par la suite leurs destinées ont pris des chemins totalement différents. L'église à Rome, avec ses excès et ses excentricités, a continué de prospérer, et de dominer pendant quinze siècles comme siège d'une importante structure internationale. De l'église à Carthage, il ne reste rien sauf les récits de ses martyrs, et les écrits de ses grands théologiens. Pourtant ces documents ont été traduits en d'innombrables langues, et ils ne cessent de passionner et d'inspirer les chrétiens de tous les pays et de toutes les générations. De même, si l'église à Alexandrie a cessé d'influencer la chrétienté, nous devons quand même à ses théologiens d'une part le Symbole de Nicée, ce texte qui a façonné et affermi la foi de millions de croyants, et d'autre part une méthode d'interprétation biblique qui a profondément marqué la théologie chrétienne depuis lors.

* * *

Les origines de l'église à Alexandrie sont obscures. Elle aurait été fondée par Marc, le neveu de Barnabas. Une tradition raconte qu'après avoir terminé son récit de la vie de Christ, il laissa le manuscrit

---

[1] « Les plus brillants éclairs du génie ont résulté de l'impact des civilisations et du tintamarre d'idées contrastées. Si l'on évite ce genre de tension assez longtemps, il s'ensuit la stagnation mentale – cette stagnation qui caractérise obligatoirement une société vivant en univers clos... De l'étude de l'histoire se dégage une évidence : que les inventions brillantes (telles que l'alphabet) proviennent des frontières entre deux cultures ; particulièrement, de la frontière entre l'Orient et l'Occident » (Parkinson pp.7-8, 94).

aux soins de la jeune église à Rome, partit pour l'Égypte, et réussit à y fonder plusieurs groupes de chrétiens.[1] Apollos, l'homme éloquent qui tira profit des conseils discrets de Priscille et Aquilas, était, nous le savons, un fils d'Alexandrie,[2] mais rien ne nous indique qu'il y serait retourné pour aider à l'évangéliser. Alexandrie était un centre de culture grecque : d'ailleurs son église témoigne d'une double dette à la pensée sémite et grecque. Ses théologiens, parmi lesquels Clément et Origène, sondaient les textes de l'Ancien Testament. Et pourtant dans leur interprétation, ils étaient fiers de préserver et de mettre en pratique les méthodes de la philosophie grecque.

Le contraste entre eux et leurs voisins méditerranéens est grand : en effet, à Alexandrie on faisait ses délices des spéculations intellectuelles subtiles et compliquées. Si les Nord-Africains se penchaient sur les réalités de la pratique chrétienne, les Alexandrins arpentaient sans cesse les méandres de la pensée philosophique. Les Nord-Africains prenaient les Écritures « au pied de la lettre », alors que les Alexandrins tissaient avec elles un écheveau d'allégories. Tandis que les auteurs nord-africains de cette époque scrutaient la parole de Dieu pour y trouver de l'aide dans les problèmes et les défis de la vie quotidienne, leurs pairs en Alexandrie tentaient de sonder ses profondeurs pour y contempler les mystères cachés de la théologie. Les questions qui soulevaient l'intérêt des Nord-Africains – le montanisme, le novatianisme et le donatisme – étaient plus morales que doctrinales. D'ailleurs lorsqu'ils s'adonnaient à la spéculation intellectuelle, c'était davantage sur eux-mêmes que sur l'univers ou son Créateur. La nature de l'homme et sa relation avec Dieu, ces sujets valaient la peine d'être discutés. Mais les sujets qui fascinaient les Alexandrins, tels que le mystère des attributs divins ou la nature de Christ – ceux-là, il fallait les accepter sans raisonner. Les églises nord-africaines n'étaient pas en conflit avec Alexandrie ; elles avaient des positions assez différentes, mais ne cherchaient pas à les imposer l'une à l'autre, et ne craignaient aucune ingérence réciproque.

* * *

La relation entre l'église de Carthage et sa sœur à Rome était bien plus tumultueuse. Rome était bien sûr la capitale de l'Empire, la plaque tournante de presque tout le commerce et l'administration méditerranéens : les Romains étaient par nature des administrateurs plutôt que des intellectuels. De fondation ancienne, l'église à Rome pouvait s'enorgueillir du fait que Paul lui avait adressé sa propre lettre, sans doute la plus consistante de toute son œuvre. L'église à Rome prétendait avoir eu Pierre et Paul pour premiers responsables ; un certain Linus leur avait succédé, et ensuite Anacletus, puis en l'an 90 ap. J-C environ, Clément.[3] Celui-ci étant le « quatrième dans l'ordre de succession des apôtres » il héritait de l'autorité apostolique. C'est Clément qui insistait sur l'obéissance et l'uniformité. Si en Alexandrie les débats théologiques étaient tranchés par la logique, à Rome ils se réglaient par un recours à l'autorité.

Cependant Clément, un personnage humble, ne manifestait aucunement la soif brutale de domination

[1] Eusèbe, *Historia Ecclesia* II, 16:1

[2] Actes 18:24-26

[3] On doit distinguer celui-ci de Clément d'Alexandrie

sur les autres églises qui caractérisa nombre de ses successeurs. Les premiers signes de telles prétentions autoritaires apparurent autour de 195 ap. J-C, lorsque le Dirigeant Victor décida que toutes les églises du monde devaient se conformer à son décret concernant la date officielle de célébration de Pâques. Il menaça de couper toute relation avec les églises d'Asie Mineure car elles refusaient d'abandonner une date qu'elles disaient avoir reçue de l'apôtre Jean en personne. De Lyon, Irénée écrivit une lettre dans laquelle il qualifiait la conduite de Victor de déraisonnable, et le Dirigeant romain eut la sagesse de retirer ses menaces. Mais les mêmes motivations firent que Victor refusa d'écouter les réclamations de plus de pureté pour l'église. Il prit le parti de ce Praxéas dont les opinions, nous l'avons vu, n'étaient pas orthodoxes, mais dont le loyalisme envers Rome était incontestable ; et il condamna les montanistes dont l'enseignement était orthodoxe mais dont la soumission à l'église à Rome laissait à désirer.

Victor fut le premier d'une longue succession de Dirigeants romains qui briguèrent la primauté. Ils considéraient l'église de Rome comme la tête naturelle de l'organisation internationale toujours croissante qu'ils nommaient l'Église catholique et dont selon eux, tous les chrétiens devaient être membres. Cependant leur insistance sur l'unité de l'organisation, et la conformité aux us et coutumes, n'était possible qu'au prix d'un grand libéralisme dans les croyances. C'est ainsi que les Dirigeants successifs à Rome se montrèrent très lents à corriger les erreurs de doctrine. Ce n'était pas le seul courage moral, ni l'intégrité spirituelle qui faisaient défaut ; Rome manquait en fait de théologiens capables intellectuellement de débattre avec ceux qui proposaient des idées novatrices ou de subtiles hérésies. Pendant plusieurs siècles les Dirigeants à Rome négligèrent maintes fois de traiter les véritables difficultés de doctrine, comptant plutôt sur la pression du vote pour imposer leur point de vue. Dans une succession de crises, nous les voyons préoccupés de définir et de défendre non pas l'Évangile, mais l'Église catholique. Le grand mal à leurs yeux n'était pas l'erreur, mais le schisme, et en cela ils s'accordaient parfaitement avec Cyprien à Carthage.

Néanmoins Cyprien s'opposa à ses pairs à Rome sur un autre sujet. Rappelons que, pour Cyprien, le baptême administré en dehors de l'Église catholique n'était pas valable : celui qui avait été baptisé hors de « l'Église » devait, lorsqu'il en devenait membre, recevoir un nouveau baptême. Étienne, Dirigeant à Rome, prit le contre-pied de cette position, et refusa catégoriquement d'accepter ceux qui adhéraient à cette idée. Étienne soutint qu'un baptême au nom de la Trinité était valable quel que soit le président de la cérémonie, sa doctrine, voire même ses mœurs. C'est lui qui, le premier, diffusa l'idée que le baptême était un sacrement qui octroyait un bienfait sans tenir compte de la foi ou du caractère de ceux qui le recevaient, ni de ceux qui le dispensaient. De telles déclarations allaient mener l'Église catholique romaine à d'étranges distorsions au Moyen-Age.

Cependant l'Afrique n'était pas la seule à résister au décret d'Étienne. Les chrétiens novatianistes à Rome s'y opposaient pour des raisons légèrement différentes, mais avec autant de ténacité. Ils insistaient sur la pureté de doctrine et de mœurs, et ils contestaient à l'Église son droit de pardonner les péchés de ceux qui avaient bafoué la loi divine, offert un sacrifice aux idoles, voire renié la foi. De telles personnes, disaient-ils, ne pouvaient pas être pardonnées et réintégrées à l'Église sur le seul ordre du Dirigeant : elles devaient donner les signes d'une repentance profonde pour montrer qu'elles recherchaient le pardon et la réconciliation avec Dieu. Cyprien en Afrique se trouvait donc en conflit avec les deux partis dans la capitale italienne. Contre Étienne, il soutenait l'indépendance des églises nord-africaines. Contre les

novatianistes, il défendait le droit d'un Dirigeant de réintroduire les chrétiens renégats dans l'Église.

De son côté, Étienne faisait son possible pour imposer ses règles aux églises nord-africaines. Cyprien lui répondit avec fermeté qu'il avait tout loisir de légiférer pour l'église à Rome, mais qu'il n'avait aucun droit sur les autres églises. Le Dirigeant à Rome, disait-il, ne dépassait en rien les Dirigeants d'autres villes ; tout Dirigeant était prêtre, mais Christ seul était le Grand-Prêtre. Étienne, comme le feraient ses successeurs à Rome, soulignait les paroles que Christ avait dites à Pierre : « sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Ils prétendaient que puisque Pierre avait été le premier Dirigeant à Rome, il leur avait légué son autorité. Comme lui, ils avaient le pouvoir de lier et de délier, quel que soit le sens de cette expression. Avant eux, Tertullien avait remarqué que l'autorité de lier et de délier n'avait été donnée ni à l'Église, ni à ses futurs Dirigeants, mais une fois à Pierre,[1] et une autre fois à tous les apôtres.[2] « Qui donc es-tu, pour détruire et travestir l'intention manifeste du Seigneur, qui confère ce droit à Pierre personnellement ? »[3] Pierre, ou plutôt la foi de Pierre, pouvait bien être la « pierre » sur laquelle se bâtirait l'Église, sans pour autant que son autorité ecclésiastique soit transmise à ceux que le hasard avait placés dans la ville où il avait passé ses derniers jours. À présent, de Césarée, Origène entra en lice avec l'idée suivante : « Donc si tu penses que l'Église entière est bâtie sur Pierre seul, que dis-tu de Jean et du reste des apôtres ? »[4] Cyprien abonda dans ce sens, faisant remarquer que Pierre lui-même ne prétendait pas donner d'ordres aux autres apôtres, et que lui-même avait accepté une correction de l'un d'entre eux.[5]

Cela ne suffit pas pour convaincre l'église à Rome. Certains allèrent même jusqu'à nommer son Dirigeant « le souverain Pontife », ce qui signifie « le prêtre suprême », et lui prêtèrent le pouvoir de pardonner les péchés. Avec sa verve ironique, Tertullien se saisit du titre grandiloquent et le lança à la figure de ses interlocuteurs : « Le Souverain Pontife, l'évêque [Dirigeant] des évêques, édicte : 'Moi, je pardonne les péchés d'adultère et de fornication à tous ceux qui ont fait pénitence'... Et où devrait-on publier cette mesure d'indulgence ? C'est là même je pense, sur la porte d'entrée... sous l'enseigne des lieux de la débauche : c'est là qu'il faut publier semblable pénitence, aux lieux mêmes où le péché a été commis... mais non, c'est à l'Église qu'on en fait la lecture, c'est à l'Église qu'on le proclame, alors que l'Église est vierge. Loin, loin de l'épouse du Christ une telle proclamation ! »[6] L'Église, communauté des saints, n'était pas l'endroit pour publier de telles choses : « Vous appartenez au peuple de Dieu, par conséquent il ne convient pas qu'une forme quelconque d'immoralité, d'impureté ou d'envie soit même mentionnée parmi vous... Sachez-le bien : aucun être immoral, impur ou avare…n'aura jamais part au Royaume du Christ et de Dieu. »[7] C'étaient les paroles de l'apôtre Paul. Par sa proclamation le Dirigeant à Rome les avait carrément contredites. Où donc était son autorité apostolique ? D'ailleurs, les prétentions du Dirigeant à Rome et de son parti d'absoudre les péchés allaient gagner en absurdité au fil des siècles.

---

[1] Matthieu 16:17-19

[2] Matthieu 18:18

[3] *De Pudicita* 21

[4] cité par Walker, *The Churchmanship of St. Cyprian*

[5] Galates 2:11-14

[6] *De Pudicita* 1. Celui qui porte le titre de « Souverain Pontife » dans l'œuvre de Tertullien est le diable (*Ad Uxorem* 1:8). C'est sans doute pourquoi il lui semble avoir atteint le comble de l'ironie en voyant le Dirigeant de Rome s'attribuer ce titre.

[7] Éphésiens 5:3-5

Étienne persistait à exiger que les églises africaines se conforment à ses édits : enfin il déclara qu'il n'aurait plus de relations avec les églises qui rebaptisaient les baptisés. Il les menaça d'être excommuniées de l'Église catholique si elles ne se soumettaient pas à lui. Pour contre-attaquer, Cyprien décida de convoquer un maximum de responsables chrétiens sympathiques à son point de vue, en une conférence destinée à unifier et donner forme à la contestation nord-africaine contre les ordonnances démesurées de ces ambitieux à Rome. C'est ainsi qu'en 256 ap. J-C, quatre-vingt-sept Dirigeants se réunirent à Carthage. La conférence affirma que les églises africaines étaient indépendantes de celle à Rome et elle mit en avant le gouvernement de l'Église catholique, en particulier sa manière d'exercer l'autorité. Elle opposa le système de Cyprien, celui de réunir des conférences de Dirigeants, au système des édits papaux, revendiqué par le Dirigeant à Rome.[1]

Pendant un certain temps, les églises européennes suivirent le chemin tracé par Étienne, tandis que les églises africaines et orientales s'y opposaient. En 314 ap. J-C enfin, tous les Dirigeants se retrouvèrent pour une conférence à Arles, au sud de la France. Ils décidèrent en faveur d'Étienne, et imposèrent à tous sa doctrine du baptême. Mais Cyprien ne vécut pas assez longtemps pour voir l'ultime défaite du point du vue qu'il avait maintenu toute sa vie. Même si les relations amicales furent rétablies entre les églises de Carthage et de Rome après la mort d'Étienne, en 258 ap. J-C, néanmoins la polémique était loin d'être terminée, comme nous le verrons plus loin.[2]

* * *

Tandis qu'à Carthage et à Rome les Dirigeants débattaient de ces sujets en conférences, l'Évangile poursuivait son progrès dans l'arrière-pays, colporté par des ambassadeurs plus modestes mais peut-être plus méritants. En fait, au 3e siècle on assista à une espèce de ruée vers le Royaume de Dieu. Des milliers d'hommes et de femmes habitant aussi bien la plaine que les monts du littoral nord-africain entendirent l'appel de la Bonne Nouvelle et répondirent « présents ». Les troubles de leur époque les poussaient-ils vers les chrétiens pour trouver du réconfort ou de l'aide, morale ou matérielle, puisque ceux-ci s'étaient montrés les amis des pauvres ? Ou voyaient-ils dans cette nouvelle foi un refuge contre les esprits qui tourmentaient leurs aïeux ? À moins que l'Évangile ait été le point de ralliement de tous ceux qui

---

[1] Il est bien entendu que les montanistes n'admettaient aucune autorité ecclésiastique. Par ailleurs, le Nouveau Testament nous apprend que les apôtres n'exerçaient pas de discipline formelle sur les églises. S'ils étaient constamment éprouvés par des enseignants irritants au judaïsme trop scrupuleux, et par les partisans de la gnose, il n'y a pas de preuve qu'à un quelconque moment les apôtres aient excommunié une église pour avoir soutenu ces hommes, voire embrassé leur point de vue. Dans leurs lettres, ils exhortent les églises et leur rappellent les commandements de Dieu, mais ils ne leur donnent jamais l'ordre de se conformer à leurs idées ; ils ne les punissent pas non plus de ne pas suivre leur conseil.

L'autorité dans le Nouveau Testament reposait entièrement entre les mains des anciens de chaque assemblée. Eux seuls étaient responsables pour la discipline de leurs membres. L'apôtre Paul par exemple conseille à l'église de Corinthe de discipliner l'un de ses membres égarés : il n'impose pas lui-même la discipline (1 Corinthiens 5:2-5).

Réunis à Jérusalem pour débattre de l'incorporation des gentils (Actes 15), le groupe d'apôtres ne disposait en réalité d'aucun moyen pratique d'imposer leur conseil. Seulement ils comptaient sur l'effet d'une exhortation discrète, reposant sur de solides principes bibliques et doublée d'une prière fervente pour les responsables d'églises : que le Saint-Esprit les dirige, qu'ils embrassent la vérité avec enthousiasme, et qu'ils orientent leurs assemblées en conséquence.

[2] Voir le chapitre 28

souhaitaient se libérer de la tyrannie qui affligeait la société païenne ? Quoi qu'il en soit, Dieu répandit sur l'Afrique du Nord un nouvel espoir et une résolution renouvelée, si bien que son peuple commença à goûter aux fruits de l'honnêteté et de la bonté.

De nouvelles églises naissaient sans cesse. On encourageait les propriétaires terriens et les fermiers à bâtir une salle de réunion dans leurs domaines, et à contribuer au soutien d'évangélistes. Dès la fin du 3e siècle on dénombrait vingt bâtiments de ce type dans la seule ville de Carthage, et huit à Hippone, sans compter des douzaines dans les environs.[1] Sur la base de la liste des Dirigeants présents aux conférences, comme celle de Carthage en 256 ap. J-C, il est possible de se faire une idée de l'étendue de la chrétienté en Afrique du Nord. En effet des délégations vinrent cette année-là de toutes les grandes villes de l'intérieur du pays, dans un rayon de trois cents kilomètres autour de Carthage, ainsi que de la Numidie, la province voisine à l'Ouest. Le rapport de l'époque nous apprend que la conférence avait réuni « un grand nombre de Dirigeants des provinces d'Afrique Proconsulaire, de Numidie et de Mauritanie, ainsi que des anciens et des diacres. »[2]

Le fait que ce récit parle de délégués de la province romaine de Mauritanie prouve qu'à cette époque l'Évangile s'était déjà propagé très loin à l'Ouest. Mais l'identité de ces croyants mauritaniens reste floue. D'après ce rapport, pas un seul des Dirigeants qui participaient au débat formel ne venait d'une grande ville mauritanienne. Qui étaient ces croyants des provinces occidentales reculées ? Peut-être des évangélistes envoyés travailler en Mauritanie par les églises de Numidie et d'Afrique Proconsulaire ? Ou des chrétiens mauritaniens de fraîche date, qui n'étaient pas encore reconnus comme Dirigeants ? Les deux explications ont été avancées, mais on ne peut savoir avec certitude. Il est possible également que les églises mauritaniennes aient décidé, pour leurs propres raisons, d'envoyer des observateurs et non pas des délégués officiels. On peut se demander si elles étaient mécontentes du schéma administratif proposé par Cyprien ? Ou si elles s'opposaient, soit au principe de conférences convoquées pour imposer des lois aux églises lointaines, soit en particulier à l'objectif affiché de cette conférence précise ? Une autre explication serait qu'à cette époque, la province de Mauritanie entretenait des relations officielles avec les églises d'Espagne plutôt qu'avec celles d'Afrique. Une dernière hypothèse consiste à dire que la Mauritanie était une région administrative autonome, dont les Dirigeants pouvaient être invités à assister à cette conférence sans toutefois prendre part aux décisions.[3]

Quelle que soit l'explication de leur participation modeste et apparemment silencieuse à cette occasion, on peut démontrer que les églises mauritaniennes, moins importantes et moins âgées que celles de l'Est, n'avaient certes pas moins de vitalité. En effet, elles s'accroissaient au même rythme que celles des provinces africaine et numide. Dans les récits des martyrs on trouve la trace d'assemblées bien peuplées à Tipasa, Césarée (Cherchell), Tingis (Tanger), et Lixus (Larache) à l'extrême Ouest. L'assemblée chrétienne de Volubilis (au nord du Maroc) était si bien établie qu'elle allait survivre aux églises de Carthage et de Cyrène.

L'Évangile se propageait non seulement vers l'Ouest, mais aussi vers le Sud, dans les monts et les plaines de l'intérieur. Déjà la vie de l'Esprit dépassait largement les frontières du pouvoir impérial. On

---

[1] Hamman, *La Vie Quotidienne* p.289

[2] *Le Septième Concile de Carthage*, ANF vol. V, p.565

[3] Février, vol. I, pp.171-181

entend souvent dire que la chrétienté primitive en Afrique du Nord se limitait à l'aristocratie romaine voire romanisée, et que par ailleurs les Imazighen n'étaient christianisés qu'à mesure de leur intégration à la civilisation romaine, et dans les régions où la présence étrangère avait pénétré. Mais cela est loin de la vérité, car la romanisation et la christianisation en Afrique du Nord, comme ailleurs dans le bassin méditerranéen, n'allaient pas toujours de pair. Bien au-delà des régions sous contrôle romain il existait des tribus qui se déclaraient chrétiennes. Il suffit de donner pour exemple le roi des Ukutameni au 5e siècle – la future tribu des Ketama, chiites de l'intérieur algérien. Ce roi se nommait ouvertement « le serviteur de Dieu. »[1] Il y avait, avant et après cette date, bien d'autres exemples : des clans, voire des confédérations dont le prince était chrétien et qui professaient avec confiance la foi chrétienne. Ces tribus faisaient preuve de bien plus de loyauté envers Christ qu'envers Rome.

Si la foi chrétienne ne se cantonnait pas à l'intérieur des frontières de l'Empire, elle ne se limitait pas non plus aux villes romaines. D'ailleurs des réfugiés fuyant la persécution païenne s'installaient un peu partout dans l'arrière-pays nord-africain. On y trouve très souvent des ruines de cimetières et de bâtiments chrétiens. Dans l'état actuel des fouilles, on sait que tous les villages du Sud numide retrouvés ont compté au moins une église.[2] Un exemple est la petite salle d'assemblée, dans la campagne au nord de Thamugadi (Timgad, Algérie) : on y trouve encore une pierre portant les noms des chrétiens du village, du Dirigeant, et du diacre.[3]

Les églises urbaines étaient cosmopolites. Elles comprenaient des chrétiens amazighs, des immigrés de toutes les régions de l'Empire, ainsi que des croyants d'origine juive ou phénicienne. Ceux qui parlaient le grec et le latin étaient certainement l'élite lettrée de ces églises de villes, et c'est de leur milieu que surgirent aussi la plupart des grands écrivains et théologiens nord-africains. Mais ils ne constituaient nullement la majorité. Dans tous les pays les actes du peuple illettré font rarement l'objet d'une chronique : le berger, le pêcheur, et le paysan ne rédigent pas en général le récit de leurs exploits, et il est trop facile pour l'historien de les négliger. Mais nous avons ça et là, dans des récits et des inscriptions, de petits aperçus de chrétiens qui autrement seraient restés inconnus et parfois demeurent anonymes. Les récits des martyrs par exemple citent des petits commerçants, des soldats, des mères de famille, des ouvriers agricoles, des esclaves, aussi bien que des avocats, des orateurs, des propriétaires terriens et d'autres membres des classes aisées. En dehors des villes les étrangers étaient rares, et les chrétiens étaient ici en majorité des Imazighen. Bien des inscriptions rurales sont rédigées dans un latin approximatif. Sans doute cette tâche était-elle confiée à la personne la plus instruite de l'assemblée, même

[1] Camps p.175

[2] Raven p.179

[3] Février, vol. I, p.184. De telles ruines demandent des recherches plus poussées. En effet, il existe des indices de la présence, à l'époque islamique, et peut-être même préislamique, de peuples « chrétiens » bien au-delà de ce qu'on avait jusqu'ici supposé être leur ultime limite. Les premiers voyageurs européens firent la découverte, dans plusieurs localités, de bâtiments qui datent de façon évidente d'avant l'ère coloniale et dont les villageois racontent qu'ils auraient appartenu aux « chrétiens. » Il n'est pas clair qui étaient ces « chrétiens », ni à quelle date ils étaient présents. De telles ruines « chrétiennes » existent aussi loin au Sud que la vallée du Sousse et Figuig au Maroc. Pour des exemples de cela, voir Montagne, *Un magasin collectif*, Hespéris, 1929 (tableau 22) ; Doutté, *En Tribu*, Paris, Paul Geuthner, 1914 (tableau 56, p.260) ; Campbell, *With the Bible in North Africa*, Kilmarnock, 1944 (pp. 27, 105-106) ; Meakin (pp. 309-311). On ne peut considérer de tels témoignages comme concluants, néanmoins ils sont d'un grand intérêt.

si elle ne savait pas écrire correctement et la majorité de ses frères étaient illettrés. L'Évangile avait pénétré bien au-delà des écoles et des tribunaux des Romains, et la communauté chrétienne comptait des membres issus de tous les rangs et de toutes les races qui composaient la société nord-africaine.

* * *

Dès le 3e siècle en Afrique du Nord, le latin avait supplanté presque partout le grec pour être la langue des croyants pour la louange et l'enseignement. On peut donc se demander ce que faisaient ceux qui ne connaissaient pas ces langues étrangères : leurs louanges, leurs sermons étaient-ils en tamazight ? On peut répondre par l'affirmative, puisque l'on sait que les langues locales étaient employées dans d'autres régions de l'Empire. Le tamazight s'écrivait rarement, et par conséquent il ne reste que peu de traces de son usage : il pouvait bien servir dans les prières et les sermons, mais les inscriptions et les documents étaient généralement rédigés en latin, et eux seuls ont survécu.

Les premiers chrétiens auraient-ils hésité à employer les langues locales dans l'œuvre de Dieu ? Certains l'ont affirmé. Mais ils passent à côté du fait qu'au jour de Pentecôte, l'Évangile était entendu en plus d'une dizaine de langues. Pourquoi donc les apôtres n'ont-ils apparemment pas tenté de parler les langues des peuples auxquels ils seraient envoyés par la suite ? Lors de leur passage à Lystre, Paul et Barnabas auraient pu éviter bien des embarras et des dangers s'ils avaient pu s'adresser aux populations dans leur langue lycaonienne.[1] On doit chercher l'explication, d'une part dans le climat social peu commun du bassin méditerranéen à l'époque des apôtres, et d'autre part dans la particularité de leur ministère. Ils se déplaçaient rapidement dans un monde où la majorité de la population urbaine parlait couramment le grec. En effet Paul et ses collègues travaillaient exclusivement dans les villes – leur ministère était clairement urbain. Une fois une église était implantée dans un grand centre, il incombait aux chrétiens de la localité de propager l'Évangile dans la campagne environnante. Selon Origène, les églises urbaines au 3e siècle envoyaient régulièrement leurs missionnaires dans les villages.[2] L'assemblée chrétienne locale était mieux apte à le faire que les apôtres, puisque plusieurs de ses membres parlaient naturellement le dialecte du lieu où ils habitaient.

Juste après l'époque des apôtres on remarque dans les lettres envoyées depuis plusieurs régions de l'Empire une insistance pour l'annonce de l'Évangile, non pas dans la langue des gens instruits comme dans les églises urbaines, mais dans des dialectes ruraux. Irénée de Lyon (environ 130 à 200 ap. J-C) dans son travail au sud de la France, affirmait qu'il utilisait aussi bien la langue celte que le grec.[3] Et un exemple éloquent nous vient d'Espagne, où l'Évangile semble avoir rencontré plus de succès dans la campagne hispanophone que dans les villes où on parlait le latin.[4] Ceci explique le peu de poids qu' eurent les églises primitives espagnoles dans le monde : il leur manquait des personnalités célèbres et de la littérature. Elles payaient ainsi le prix de l'utilisation de leur propre langue. Mais elles furent récompensées, car après la chute de Rome, ces mêmes églises espagnoles subsistèrent. Même si les

[1] Actes 14:8-20

[2] Schaff, vol. II, p.21

[3] Neill p.34

[4] Latourette, vol. I, pp.96-97

chrétiens africains n'insistèrent pas sur l'usage de la langue locale, il n'en reste pas moins qu'ils l'employèrent plus que certains ne l'ont prétendu.

En Égypte au milieu du 3e siècle, dans des régions fort reculées du désert, certains croyants commençaient à traduire les Écritures dans les divers dialectes de la langue appelée aujourd'hui le Copte.[1] Tertullien, qui rédigeait ses écrits en Afrique du Nord à la même époque, affirme que certaines tribus de la province de Mauritanie connaissaient les Évangiles, ce qui suppose qu'ils en avaient discuté, les avaient prêchés, à défaut de les avoir lus, dans leur dialecte. Au 4e siècle, à Hippone, Augustin fait référence expressément à un travail d'évangélisation dans une langue qu'il appellait *le punique* mais qui était presque certainement le tamazight (libyque).[2] Il semble qu'à cette époque dans certaines régions, la connaissance de la langue locale était souhaitable sinon obligatoire, pour un responsable d'église. Dans la lettre qu'il envoya à Crispin, responsable à Calama (aujourd'hui Guélma) une localité à quelques soixante-dix kilomètres d'Hippone, Augustin exhortait ce dernier à se déplacer dans sa communauté pour se renseigner avec précision sur les croyances de ses membres, même s'il devait se faire accompagner d'un interprète.

Des preuves existent d'une pénétration de l'Évangile dans l'arrière-pays nord-africain. Néanmoins il est vrai que son progrès était plus lent, et son impact moins profond qu'à l'Est en Égypte ou au Nord en Europe. Depuis toujours les voyages ont été facilités en Europe par le grand choix de routes maritimes ou fluviales du continent. De même, les évangélistes égyptiens profitaient de l'aisance des déplacements sur le Nil : dans le sillage des commerçants, le témoignage chrétien remontait ce vaste fleuve sur deux mille kilomètres. L'efficacité de ces témoins se mesure encore de nos jours par l'influence profonde du christianisme sur les Égyptiens coptes et les Soudanais du Sud. La Bible a été traduite très tôt en copte et en amharique (la langue de l'Éthiopie), ce qui explique peut-être l'utilisation ininterrompue de ces langues pour le culte pendant seize siècles d'occupation et de domination étrangère. Si les évangélistes nord-africains avaient pénétré davantage dans l'intérieur et ceci en plus grand nombre, et s'ils avaient traduit les Écritures en tamazight, peut-être se trouverait-il une église amazighe prospère encore aujourd'hui.

Certes le paysage hostile et escarpé a pu leur opposer un obstacle. Augustin, par exemple, était contraint de faire un voyage d'une semaine à cheval pour franchir les 150 kilomètres qui séparaient

---

[1] Neill p.36

[2] Dans l'assemblée présidée par Augustin à Hippone, nombreux étaient ceux qui « pratiquent mal le latin » (*Ennarrationes in Ioannein* 7:18). Les paysans auraient eu de plus grandes difficultés encore. Mais quelle était donc leur langue maternelle ? Frend remarque : « Une grande confusion régnait dans le passé grâce à Augustin, qui qualifiait de 'punique' la langue parlée à la campagne…Depuis les temps ancestraux le parler libyque ou berbère, non pas sémite [c'est à dire punique], ou alors le latin sont les langues maternelles de la plaine numide… Si l'on convient que la langue berbère emprunte un peu au latin, mais presque rien au punique, il faut conclure que les villages contactés par Augustin parlaient le libyque. Le fait que dans la bouche d'un Romain la langue libyque soit 'impossible à prononcer' suffit pour consigner tous les dialectes du pays sous le vocable 'punique'. » « À l'heure actuelle il subsiste peu de doutes que la langue parlée par les fils de la Numidie, ainsi que dans les monts de la province proconsulaire, était libyque et non punique. » (Frend pp.57-58, 335)

Enfin Brown avoue qu'Augustin « avait coutume d'employer ce terme [le punique], traditionnel mais sans nuance aucune, pour décrire toute langue parlée en Afrique du Nord qui n'était pas le latin. » (Brown p.22)

Hippone des églises voisines vers l'intérieur, Cirta ou Milève.[1] Il n'était pas rare que des bandits enlèvent un voyageur chrétien et le libèrent contre rançon. Aussi les pistes servant aux caravanes pour rapporter du grand Sud le sel, la gomme, les esclaves et l'or, n'étaient-elles pas faciles d'accès pour les chrétiens désireux d'annoncer l'Évangile à l'intérieur. En effet elles étaient sous la férule de puissants marchands qui étaient des brigands peu scrupuleux, ayant chacun à sa solde une armée de mercenaires qui semait la terreur. Parfois ceux-ci s'alliaient avec le chef d'un domaine qu'ils devaient traverser avec leur butin de guerre. Bien courageux, l'évangéliste qui osait engager la lutte avec de tels hommes, ou s'attarder sur de tels chemins ! Mais il est difficile d'expliquer pourquoi les Écritures n'ont pas été traduites dans la langue locale.

[1] Brown p.193

17. La renommée des martyrs

Les fonctionnaires romains étaient perplexes devant la ténacité des chrétiens face à la persécution. Jusqu'à présent les exécutions en public n'avaient réussi qu'à offrir aux victimes une tribune pour annoncer l'Évangile, et à allonger la liste des héros, dont les discours et les actes les remplissaient d'enthousiasme. Les autorités reconnaissaient que l'influence des chrétiens exécutés était égale sinon supérieure à celle des chrétiens vivants, et elles faisaient leur possible pour étouffer le culte des martyrs. Le proconsul qui avait condamné Cyprien à mort avait déjà défendu aux chrétiens de visiter les tombes de ceux qui avaient péri pour la foi. Mais bien sûr l'interdit ne pouvait pas porter ; les croyants se rendaient auprès de la dernière demeure de leurs chers défunts et s'y réunissaient ouvertement pour célébrer des cultes.

Chaque église conservait un livre, le « Mémorial », où elle inscrivait le nom de ses martyrs, et les prédicateurs faisaient constamment allusion aux récits écrits de leurs discours et de leurs actes. On fêtait chaque année l'anniversaire de leur mort par une lecture publique du récit de leurs derniers jours. Au 3e siècle, au plus fort d'une importante persécution, dans son exil Cyprien écrivait une lettre dans laquelle il exhortait les églises à noter la date de la mort de chaque martyr, ainsi que l'emplacement de sa tombe, afin de pouvoir célébrer son anniversaire avec pompe.

Les prisonniers et prisonnières désiraient que leur témoignage soit pour la communauté une source constante de force et d'encouragement. Ils vivaient leurs derniers jours conscients que chaque détail serait noté pour la postérité avec une grande attention. Ce même désir poussait les amis des suppliciés à écrire le récit des événements. L'auteur du récit de Jacques et Marien informe son lecteur que « cette tâche de proclamer leur gloire nous a été laissée par les très nobles témoins de Dieu : je parle de Marien, l'un de nos frères les plus aimés, et de Jacques... Ce sont eux », poursuit-il, « qui m'ont prié de porter à la connaissance de nos frères l'histoire de leur combat. »[1]

Le nombre de martyrs se multipliait au rythme des générations successives dont chacune payait son tribut. Chaque jour annonçait l'anniversaire d'un martyr, voire de plusieurs ; aussi devenait-il de plus en plus laborieux de lire la liste quotidienne des noms, avec les récits qui l'accompagnaient. On tentait de réduire et de résumer les récits d'événements les plus éloignés dans l'espace ou le temps ; parfois on y ajoutait des commentaires pour en clarifier la leçon. Par suite de ces multiples révisions et réécritures, il commençait à exister plusieurs versions d'un même martyre utilisées dans des églises différentes. En général les originaux étaient les versions les plus discrètes et les plus sobres. Les faits eux-mêmes étaient en tout cas plus poignants et plus frappants que ne pouvait l'être la meilleure dramatisation ultérieure. Nul besoin d'enjoliver les choses.

Les récits qui existent encore sont touchants par leur simplicité et leur franchise. Il s'en dégage un ton authentique, celui du reportage d'événements réels. Les acteurs sont des personnages vraiment humains. Comme nous, ils étaient en proie à la peur, et ils avaient besoin de réconfort. À la lecture des récits on est attiré par ces jeunes gens et ces jeunes femmes : leur foi n'est pas différente de la nôtre. L'intervalle de

[1] Monceaux, vol. II, p.157

presque deux mille ans qui nous sépare disparaît, et nous sommes attirés par le grand amour qu'ils avaient les uns pour les autres et pour leur Seigneur. Nous partageons leur espérance d'une vie éternelle, et nous nous imaginons presque à leur côté sur la tribune publique, portant notre regard au-delà des souffrances de ce siècle, pour anticiper la communion joyeuse du monde à venir. Il est vrai qu'un jour nous les y rencontrerons, et ce seront des personnes et non plus de simples noms.

Ils se réjouissaient de leur sort, un sort qui ne dépendait en définitive que d'eux-mêmes. Ce n'étaient pas des victimes contraintes : ils auraient pu, dans la plupart des cas, sauver leur vie par le simple fait de maudire le nom de Christ et d'offrir le sacrifice prescrit. Mais c'était exactement ce qu'ils refusaient. Ils comprenaient bien les choix qu'on leur proposait : sans aucune hésitation, ils se décidaient à abandonner cette vie pour la cause qu'ils croyaient véritable. Une telle consécration peut sembler difficile à comprendre de nos jours. Sans doute est-ce nous plutôt qu'eux qui montrons une faiblesse de caractère.

* * *

Parfois cependant les honneurs prodigués aux martyrs prenaient des allures exagérées. Leurs reliques, tels les vêtements, les ossements, les livres, devenaient des objets de vénération, de superstition, voire d'adoration. Au moment où Cyprien, agenouillé devant le bourreau, fut décapité, on avait placé des mouchoirs et des vêtements autour de lui pour capter quelques gouttes de son sang et les emporter : il s'agissait d'une pratique courante. De même, on se déplaçait de très loin pour visiter le lieu sacré où étaient préservées les reliques du martyr. Les gens venaient y prier et chercher conseil auprès de Dieu. Sans doute les souvenirs de sainteté associés à cet endroit, et l'exemple de celui ou de celle qui y avait laissé son nom leur étaient d'un grand secours. Il arrivait fréquemment qu'un chrétien demande à être enterré à côté des reliques d'un certain martyr, afin qu'à la résurrection des morts il monte avec lui au Ciel.

Peut-on discerner dans ce culte des reliques des traces de croyances animistes qui perduraient ? Était-ce l'antique vénération des arbres sacrés et des pierres magiques, sous un habillage chrétien ? Les croyants ne le voyaient pas ainsi. Mais leurs responsables s'opposaient souvent à ces pratiques : Cyprien et Tertullien les admonestaient pour leurs pratiques superstitieuses, les avertissant de ne pas compter sur le mérite des martyrs, mais plutôt sur le sacrifice de Christ. Il fallut qu'Augustin rappelle à ses auditeurs que les réunions au cimetière étaient prévues pour rendre un culte à Dieu, et non aux martyrs. Néanmoins nous pouvons peut-être deviner les sentiments qui habitaient les cœurs de certains dans la communauté chrétienne. La victoire ferme des martyrs sur les puissances des ténèbres et de la mort touchait de toute évidence une corde sensible chez des personnes dont les ancêtres avaient lutté désespérément contre ces mêmes puissances.

Sans doute les honneurs rendus aux martyrs par les chrétiens nous paraissent excessifs. Néanmoins il n'y avait aucune trace de ce fanatisme incontrôlé qui caractérise certaines sectes bizarres des religions orientales, dont les adeptes se livrent à de violentes extases, s'infligent des blessures et répandent leur propre sang. Il n'y avait rien de cela dans les récits des martyrs chrétiens. C'est de plein gré qu'ils marchaient vers la mort, et ils lui faisaient un accueil serein, restant dignes et calmes. Jusqu'au dernier moment ils faisaient preuve d'un amour sincère et plein de maturité pour Dieu et pour l'humanité. De

façon générale leurs derniers mots étaient des paroles d'encouragement pour leurs frères, plutôt que des anathèmes prononcés contre leurs persécuteurs.

Que dire de la populace qui, dans les forums et les lieux d'exécution, observait et écoutait ce qui se passait ? Les récits nous surprennent peut-être, car ils nous apprennent que c'était plus souvent la curiosité que la colère qui émouvait la foule païenne de cette fin du 3e siècle. Les jours où les disciples de Christ étaient l'objet d'un ressentiment féroce, et où ils étaient les victimes de commérages outranciers, étaient révolus. À présent on les plaignait sans doute, mais on les respectait aussi. La constance de leur foi et leur joie intérieure avaient gagné de nombreuses personnes à leur cause et allaient survivre à l'agonie d'un paganisme mourant.

* * *

La dernière et sans doute la pire des grandes épreuves de l'Église est associée au nom de l'empereur Dioclétien. Il était issu d'une famille d'esclaves au service d'un sénateur. Il avait été proclamé empereur par les soldats le jour où il avait plongé son épée dans le corps d'un commandant de l'armée qu'il avait jugé coupable, sans enquête ni procès, du meurtre de son prédécesseur. Son ascension vertigineuse, si elle le révélait totalement dépourvu de scrupules, montrait aussi ses grandes capacités. Il se mit immédiatement à rétablir l'autorité du trône impérial, et à réformer l'administration de l'Empire.

Il est paradoxal de constater qu'à l'époque de Dioclétien, comme auparavant d'ailleurs, le palais impérial était un bastion de la foi.[1] La femme de Dioclétien, Prisca, et sa fille, Valeria, ainsi que deux de ses proches conseillers, étaient des croyants reconnus. La liberté de culte existait depuis un certain temps avant son accession au pouvoir, et cette tolérance dura encore dix-huit ans. Hormis des cas isolés de mauvais traitements infligés par des fonctionnaires trop zélés, l'Église n'était pas soumise à des pressions de façon générale. En fait, on pouvait penser que les lois sur la tolérance de certains empereurs précédents – notamment celles de Galliénus en 261 ap. J-C, qui autorisaient les églises à posséder des biens – reconnaissaient officiellement une place à la foi chrétienne parmi les religions licites de l'Empire.

Cela faisait quarante ans que les églises nord-africaines se développaient. Elles bâtissaient des salles de réunion dans les villes et les bourgades. De nombreuses personnes rejoignaient le christianisme, et de nouvelles assemblées naissaient là où on n'en avait jamais vu. Mais dans bien des cas, comme on allait s'en rendre compte, cette croissance était plus superficielle que profonde. Les nombreuses personnes qui s'étaient ajoutées aux églises savaient louer Dieu pour la bonne vie qu'il leur accordait, mais elles avaient connu peu de difficultés et de combats et leur foi n'avait pas encore été éprouvée. Quant aux plus vieux, leurs afflictions passées avaient disparu dans les brumes du souvenir. Une certaine paresse les avait rendus plus mous, plus pesants ; ils n'étaient pas du tout prêts pour les rigueurs du combat spirituel.

* * *

[1] Paul envoie des salutations à l'église de Philippes de la part de « tous les membres du peuple de Dieu... *spécialement ceux du palais de l'empereur.* » (Philippiens 4:22 ; F.C. 1971)

Un peu contre son gré, l'empereur Dioclétien se laissa finalement persuader par les philosophes païens de son entourage à mettre un frein à l'extraordinaire croissance de l'Église. Son premier décret de 303 ap. J-C remit essentiellement en application celui, très complet, de Valérien en 258 ap. J-C sans toutefois exiger la peine de mort et les sanctions à l'encontre des nobles dames chrétiennes. Le décret réactualisé s'avéra néanmoins tranchant et accablant : les bâtiments d'église devaient être abandonnés, les écrits chrétiens brûlés en public, et les chrétiens privés de leurs biens. Les réunions étaient interdites. Enfin tout homme libre se réclamant de la foi chrétienne était réduit à l'état d'esclave, privé de ses droits civiques et judiciaires.

Suite à ce décret, toute l'Afrique du Nord fut plongée dans la tourmente. Nombreux étaient ceux qui, après avoir professé la foi, décidaient qu'après tout ils n'étaient pas croyants. Mais d'autres se découvraient un courage tout nouveau. Leur première confession publique, aussi hésitante fût-elle, réveillait leur foi somnolente, et leur inspirait une nouvelle détermination à se tenir aux côtés de Christ et de son peuple. Il arrivait d'ailleurs souvent que le premier effort timide pour se montrer sous leurs vraies couleurs insufflait à ces croyants une telle confiance et une telle joie que dès lors ils se décidaient à parler de Christ à toute occasion, au-dehors de la prison comme en dedans.

On compta par exemple dans la petite ville d'Abitina (Chaoud, près de Carthage) quarante-neuf personnes arrêtées, dont trente hommes et dix-neuf femmes, qui avouèrent avoir tenu des réunions chrétiennes illégales. Emmenés à Carthage, ils poursuivirent leurs réunions dans la prison, où ils offraient à Dieu des louanges et des prières et récitaient par cœur des textes des Écritures. Parmi les hommes la plupart étaient issus de couches populaires de la société, petits commerçants, artisans, quoique l'un d'eux soit conseiller municipal.

Avant leur arrestation, ils s'étaient réunis de façon régulière pour lire la Bible chez l'un d'entre eux, nommé Éméritus. On envoya chercher celui-ci et le magistrat l'interrogea : « Pourquoi leur as-tu permis d'entrer ? » – « Parce que ce sont mes frères, et je ne pouvais pas leur interdire d'entrer. » – « Mais tu aurais dû le faire. » Sur quoi Éméritus répondit : « Certainement pas ! Comment garder notre dignité sans célébrer le Seigneur ? ! » – « Mais les ordres de l'empereur César sont prioritaires. » – « Dieu est plus grand que les empereurs. » Le magistrat lui demanda : « Alors, possèdes-tu des Écritures chez toi ? Dans ta maison ? » – « Je les ai dans mon cœur. » Le récit nous apprend que le magistrat, ne sachant plus que dire, les renvoya en prison où ils restèrent bien sûr pendant assez longtemps.

Fundanus, le Dirigeant de l'église à Abitina, avait apparemment tenté un peu plus tôt de trouver une entente avec les autorités. En leur remettant les Écritures appartenant à l'église d'Abitina il s'était soumis, du moins extérieurement, aux termes du décret. À présent que les croyants abitinéens étaient emprisonnés à Carthage, le Dirigeant à Carthage, Mensurius, assisté de son diacre Cécilien, tenta de calmer la situation en recommandant à la foule qui était accourue de s'éloigner de la prison. Un fossé de plus en plus profond se creusait entre les croyants nord-africains ardents et leurs Dirigeants plus prudents. L'écart allait devenir de plus en plus évident, provoquant dans les églises nord-africaines la plus désastreuse de leurs controverses.[1]

Mensurius lui-même, troisième Dirigeant à Carthage dans la succession de Cyprien, reçut l'ordre de

[1] Monceaux, vol. III, pp.96-101 ; Frend pp.8-10 ; *Acta Saturnini presbuteris* pp.16-20, ed. Baluze

jeter aux flammes sa copie manuscrite des Écritures. Fort d'une louable audace, il les cacha et livra à leur place quelques ouvrages hérétiques. D'autres, hélas, faisaient preuve de moins de courage ou de présence d'esprit. Nous tenons de la magistrature romaine le compte-rendu officiel des événements qui se déroulèrent à l'église à Cirta (Constantine, Algérie). Le magistrat de cette ville, accompagné d'une troupe armée, fit irruption dans la « maison où se réunissaient les chrétiens. » Il y trouva le Dirigeant Paulus, entouré de presque tous les responsables de l'église. Le fonctionnaire, agissant selon les articles du décret et les ordres qu'il avait reçus, ordonna aux chrétiens de livrer leurs saintes Écritures et leurs objets de culte. Ils furent tellement surpris que personne ne protesta. Paulus déclara seulement que les livres se trouvaient chez les lecteurs. Il resta assis et muet tandis que les fonctionnaires perquisitionnaient dans toutes les salles, la salle de prière, les magasins, la bibliothèque, le réfectoire. L'on dressa la liste des objets saisis mais presque rien d'autre ne se produisit. À la découverte de quelques objets cachés survint un moment d'agitation, lorsque le magistrat avertit solennellement les personnes présentes des conséquences de toute dissimulation devant les autorités impériales. Certains parmi les croyants furetèrent dans la maison pour lui apporter des objets, espérant sans doute l'amadouer. Alors deux des sous-diacres s'insurgèrent, honteux de tant de lâcheté : refusant de répondre aux questions, ils furent tout de suite enchaînés. Le magistrat s'en alla pour perquisitionner systématiquement dans les maisons des lecteurs de l'église. Partout on lui remit les livres et les documents. Si le mari était absent, la femme affolée s'empressait de rechercher tout document qui pouvait se trouver dans la maison.

Ainsi se termine le compte-rendu officiel. Il est évident qu'il avait été rédigé par ceux qui n'éprouvaient pour les chrétiens que du mépris. Son propos n'était pas du tout de les honorer. Et c'est précisément là que réside tout son intérêt, car il nous montre l'envers de la médaille des récits mirifiques des martyrs. Ce document froidement administratif laisse paraître les ombres cachées en arrière-plan de ces récits héroïques. Nous lisons dans ce compte-rendu de fonctionnaire la veulerie, la faiblesse tremblante des responsables de l'église à Cirta. Sans doute n'étaient-ils pas les seuls. Et pourtant, par la suite on trouvait leurs semblables souvent habités d'une foi nouvelle, d'un zèle tel qu'ils étaient prêts à emboîter le pas aux martyrs. Voilà le miracle de la chrétienté nord-africaine : un bois qui semblait parfois très humide, mais qui ne demandait qu'une étincelle pour devenir un brasier triomphant.[1]

* * *

Peu de temps après, éclata un vrai incendie au palais de Dioclétien, situé dans la ville de Nicomédia (en Turquie du nord-ouest). L'empereur fit torturer ses esclaves pour découvrir les coupables. Quelques jours plus tard le feu se déchaîna à nouveau, et ce fut au tour des chrétiens de la maison impériale de souffrir cruellement. L'épouse et la fille de Dioclétien furent obligées de sacrifier aux dieux tandis que les deux conseillers chrétiens, avec le Dirigeant de l'église à Nicomédia, furent exécutés. Les chrétiens protestèrent de leur innocence. Mais il se trouvait que la date des deux incendies coïncidait avec l'adoption officielle de la foi chrétienne dans le royaume d'Arménie, qui jouxtait l'Empire à l'est. Les régions limitrophes du domaine de Dioclétien étaient en pleine effervescence, et celui-ci craignait de voir

[1] Monceaux, vol. III, pp.93-95

dans ces révoltes la main des Arméniens. Ainsi fut promulgué le deuxième décret de l'empereur, dans lequel il ordonnait d'arrêter tous les responsables chrétiens.

Dèce avait déjà tenté quarante ans auparavant d'écraser l'Église en terrorisant ses fidèles. Dioclétien prit le parti de détruire l'Église en éliminant ses responsables. Le projet de Dèce, d'éradiquer par la force la foi chrétienne de son Empire, était manifestement voué à l'échec. Son successeur par contre espérait au moins faire s'effondrer la structure de l'Église. Le troupeau amputé de ses bergers se disperserait peut-être de son propre gré ? La persécution continua donc de sévir, interminable et amère, pendant toute l'année 303 ap. J-C.

En décembre de cette année-là, Dioclétien atteignit la vingtième année de son règne. Il décida d'annoncer une amnistie générale pour fêter l'occasion. Aux responsables d'église récemment arrêtés il proposa la libération s'ils renonçaient à la foi et acceptaient de sacrifier aux dieux, faute de quoi ils devraient subir la torture. Les prisons désemplirent rapidement, ne serait-ce que parce que les gouverneurs profitèrent de l'occasion pour relâcher les chrétiens, qui s'étaient conduits de façon aussi irréprochable pendant leur incarcération qu'avant.

Mais au printemps de l'année suivante Dioclétien tomba gravement malade, et sembla même perdre la raison pour un temps. Suite à sa maladie et à sa démission peu après, le parti païen qui dominait le Sénat romain décida de formuler de nouvelles mesures pour éradiquer la foi. En 304 ap. J-C une loi fut votée, la plus sévère de toutes, qui frappait de mort tout chrétien qui refusait d'offrir le sacrifice. C'est l'empereur Galère qui fut responsable de l'application implacable de ce décret brutal. Le carnage atteignit son seuil maximal pendant l'horrible année 308. L'année suivante Galère lui-même se retrouva mourant, rongé par ce même mal hideux dont le jugement divin avait avant lui frappé Hérode Agrippa.[1] En 311 ap. J-C, alors que sa vie s'éteignait à petit feu, Galère proclama un décret insolite. Le texte rendait aux chrétiens leurs privilèges, et se terminait par une requête pitoyable pour qu'ils offrent à Dieu des prières pour leur empereur agonisant.

Deux ans après, les persécutions étaient terminées. La foi chrétienne fut proclamée religion officielle de l'Empire romain. Deux événements conjugués : l'accession au pouvoir de Constantin et l'Édit de Milan (313 ap. J-C) libérèrent les églises du fardeau des souffrances héroïques qu'elles avaient enduré durant deux siècles et demi.

Avant de quitter les récits des martyrs, il nous reste à raconter une dernière histoire. Les événements dont il est question se seraient déroulés après le temps des grandes persécutions, car on y raconte que les temples des dieux étaient détruits. Cependant dans la ville où se passe l'action les chrétiens étaient encore en minorité, et les païens faisaient preuve d'un zèle surprenant pour défendre l'honneur de leur idole. L'histoire concerne une jeune fille qui habitait la ville portuaire de Tipasa (Algérie). Elle avait quatorze ans et se nommait Salsa. Bien que née de parents païens, elle avait choisi la voie de Christ et reçu le baptême. Au jour fixé, le peuple de Tipasa se réunit pour la fête du Dragon, divinité locale que représentait une idole en forme de serpent à la tête recouverte d'or. Le temple de cette divinité était situé sur un piton rocheux surplombant la mer.

Salsa rechignait à accompagner ses parents au temple pour la fête du dieu-dragon ; néanmoins elle le

[1] Actes 12:22-23

fit par devoir filial. Elle regardait en tremblant les adeptes suivre les rites sacrilèges, tentant de faire partager à ses parents et voisins l'horreur que cela lui inspirait, mais en vain. Ils ricanaient, se moquaient d'elle. Les festivités se terminèrent, comme le voulait la coutume, par un banquet, suivi de copieuses libations de vin et d'une sieste prolongée. Tirant profit de l'assoupissement général, Salsa se glissa dans le sanctuaire de l'idole. Elle détacha sa tête dorée et, du haut du précipice, la fit rouler dans la mer. Il est facile d'imaginer la fureur des fêtards trouvant au réveil leur idole mutilée. Ils firent monter la garde, décidés au cas où le malfaiteur reviendrait, à le prendre en flagrant délit. La jeune fille, pas effarouchée du tout, avait décidé d'octroyer le même sort au corps de l'idole qu'à sa tête. Une deuxième fois, elle réussit à pénétrer dans le sanctuaire, et à ébranler le corps du serpent de bronze. Il dévala la pente rocheuse et plongea dans la mer. Mais cette fois-là, Salsa fut prise sur le fait. Enragés, les adeptes mirent son corps en pièces et le précipitèrent du haut de la falaise. Les chrétiens tirèrent son cadavre de l'eau pour l'enterrer près du port. Aujourd'hui encore, on peut voir les ruines de son sanctuaire, décorées de mosaïques et d'inscriptions.

Des légendes se développèrent autour du simple récit. Par exemple, une histoire circulait selon laquelle son corps, emporté par les courants marins, s'accrocha à l'ancre d'un navire marchand – après quoi survint une violente tempête qui dura trois jours et ne se calma que lorsque le capitaine, averti par des rêves répétés, retira le corps de l'eau. Quelques années plus tard, en 372 ap. J-C, un chef nord-africain s'insurgea contre la puissance romaine. Après avoir dévasté plusieurs villes de la province, il arriva devant les murs de Tipasa. Il pénétra dans le sanctuaire de Salsa où il subit une expérience insolite et de mauvais augure. Il fut bientôt repoussé par les habitants, et mourut peu après – grâce, dit-on, à l'intervention de la martyre.

Ces enjolivements n'ôtent rien à la naïve sincérité de l'entreprise désespérée de Salsa, résolue à porter un coup personnel – et finalement efficace – contre le mensonge de l'idolâtrie. La jeune innocente qui avait préféré la vérité à la vie, a gagné une place dans l'imaginaire de ses contemporains. Elle est devenue une héroïne plus que locale, car le sanctuaire bâti sur sa tombe a attiré des chrétiens de toute la région, et même d'aussi loin que la Gaule et la Syrie. Chaque année on a fêté son martyre dans les églises d'Espagne et d'Italie aussi bien qu'en Afrique du Nord. Un grand cimetière entoure le tombeau, qui se voit encore de nos jours. Il s'y trouve des tombeaux de chrétiens d'âge mûr et pleins d'expérience qui ont choisi de se faire enterrer auprès de la jeune fille : leur vieillesse s'est voulue, par ce geste, solidaire de la cause qu'elle avait naïvement épousée dans sa jeunesse.[1]

---

[1] Monceaux, vol. III, pp.164-167

18. Conversion et consécration

Entre la mort de Cyprien à Carthage et la nomination d'Augustin comme Dirigeant de l'église voisine à Hippone en 395 ap. J-C, il se passe plus de cent ans. C'est durant cette période qu'apparaît un personnage énigmatique : Arnobe. S'il ne peut se mesurer ni spirituellement ni intellectuellement à un Tertullien ou à un Augustin, il les égale certainement par l'amour de sa patrie et de son peuple.

Arnobe naquit en 260 ap. J-C. Jeune encore, il était un brillant professeur de rhétorique dans la ville de Sicca (El Kef, Tunisie). Il ajoutait du piment à son cours en puisant des illustrations dans sa vaste connaissance du théâtre grec et latin et de la littérature contemporaine, et il présentait tout cela dans un style aussi chaleureux que robuste. C'est à juste titre que les habitants de Sicca étaient fiers de ce fils du pays si cultivé. Ses étudiants aussi devaient apprécier son amour de leur ville natale commune. Ses écrits regorgent d'allusions à la terre de son enfance : s'il parlait de malheurs et de catastrophes, il se souvenait des sécheresses et des sauterelles dont il avait lui-même connu les ravages. Pour parler des richesses de sa région, il faisait la description des troupeaux, des oliviers et des vignes. Il dépeignait le chameau à genoux pour recevoir son chargement, il évoquait une année où les terres des Gétules, vers l'intérieur, étaient desséchées tandis que sur la plaine côtière les Maures et les Numides connaissaient des récoltes magnifiques.

Arnobe était un Amazigh dans l'âme, et fier de l'être. Le pouvoir romain ne lui plaisait guère. Il parlait par expérience personnelle des anciennes divinités nord-africaines, et il se moquait des dieux de pacotille importés de Rome, et qui lui semblaient tellement inférieurs. Il prenait grand plaisir à réciter les gloires de l'Afrique antique, notamment l'histoire du général carthaginois, Hannibal, qui jadis avait ébranlé les fondations de Rome. La conquête romaine était, selon lui, un des malheurs soufferts par son peuple.

Mais lorsqu'il s'agissait de discussions religieuses, il se rangeait toujours contre les chrétiens de sa ville natale. Ils étaient sans doute nombreux, car d'une part il y avait un Dirigeant délégué de Sicca à la conférence de 256 ap. J-C convoquée par Cyprien, et d'autre part on voit encore aujourd'hui les ruines de leurs salles de réunion. Sans doute trouvaient-ils chez ce rhéteur païen cultivé un adversaire redoutable, en débat public ou privé. De son côté, Arnobe se régalait certainement de ce que le débat polémique lui offrait d'une joute intellectuelle et le stimulait. Il l'emportait sans peine sur la majorité des chrétiens, qui n'avaient pas eu l'avantage de son excellente éducation. Mais il était aussi plein d'admiration pour leur loyauté opiniâtre envers la foi, et pour leur ferme résistance face au décret brutal de Dioclétien.

* * *

Un grand intérêt pour les questions de morale et d'éthique poussait Arnobe à vouloir en savoir plus sur les différentes religions et systèmes philosophiques qu'il rencontrait, mais aucun ne semblait donner des réponses satisfaisantes. Il était hanté par un désir indicible de croire, de découvrir la vérité, et d'adorer ce qui lui serait révélé comme dieu ou esprit. Il pratiquait tous les rites païens jusque dans les moindres détails, mais il restait mécontent à la fois du culte des idoles et de la sagesse des philosophes. Quelques

années plus tard il avoua, non sans gêne : « J'adorais naguère…ô aveuglement ! J'adorais des statues qui sortaient des forges, des dieux fabriqués sur l'enclume à coups de marteau, des os d'éléphant, des peintures, des bandelettes attachées à de vieux arbres. Si j'apercevais une pierre polie et frottée d'huile d'olive, je croyais y trouver une puissance divine, je me prosternais devant elle, je l'invoquais, et j'implorais des bienfaits d'un bloc insensible. »[1]

Arnobe, déçu, se lassait de tout cela, et ne voyait qu'une sotte prétention dans le culte d'une idole faite de la main d'homme. Les mythes des dieux romains et les religions à mystère étaient pour lui méprisables. « La ville de Sicca était surnommée 'vénusienne', car elle abritait le siège de l'exécrable culte de la déesse de la luxure [Vénus] : c'est en effet dans les temples de cette divinité que des jeunes filles abandonnaient leur virginité. » Ceci explique qu'Arnobe « se montrait impitoyable dans sa dénonciation de l'immoralité des dieux païens, notamment de Jupiter, leur champion dans tous les vices. »[2] Il conspuait les religions, mais il avait une attitude tout autre envers la sorcellerie, car il ne doutait pas que de véritables pouvoirs (qu'il verrait plus tard comme sataniques) accompagnaient la magie noire que pratiquaient ses ancêtres plusieurs générations avant l'arrivée des Romains en Afrique du Nord. Il avait vu de ses propres yeux l'effet de tels pouvoirs. Aussi, après sa conversion au christianisme, il défia les sorciers païens d'accomplir des miracles identiques à ceux de Christ, sûr qu'ils en seraient incapables. Mais il les croyait capables par contre de prédire l'avenir ; et également de provoquer, par des sortilèges, la folie ou même la mort de la personne visée. Il les croyait aussi capables de détruire l'affection entre les membres d'une famille ; de déchaîner les forces d'amour ou de haine ; d'obtenir la victoire ou la défaite d'un cheval de course dans l'arène ; de rendre sourd ou muet ; ou encore d'ouvrir une porte verrouillée sans avoir besoin de clé.

S'il ne doutait pas de la réalité spirituelle du paganisme, il était déçu de constater son manque de moralité. Se tournant ailleurs, le niveau élevé de l'éthique des philosophes lui plaisait, mais il remarquait en eux une absence totale de puissance spirituelle. Il reprochait au paganisme animiste, tout comme à la philosophie abstraite, d'être dépourvus d'éléments essentiels. Pouvait-on passer par-dessus leurs défauts, ne garder que la vraie valeur de chacun et en retirer une synthèse plus satisfaisante ? Arnobe le tenta, mais sa longue recherche intellectuelle le déçut. En effet, les détenteurs de pouvoirs manquaient de principes, et les hommes à principes manquaient de pouvoir : le moyen de les réconcilier n'existait pas. Il tomba un certain temps dans un scepticisme désespéré – ne sachant en quoi croire, il finit par ne plus croire à rien. Mais son cœur avait toujours autant soif de vérité. Si seulement il pouvait la trouver, il lui consacrerait sa vie entière et passerait sa vie à la faire connaître à ceux qui étaient dans un désespoir pareil au sien.

Alors qu'il méditait sur ces faits, Arnobe fut interpellé par certains aspects du christianisme qu'il ignorait auparavant. Il s'agissait des miracles de Christ, qui témoignaient d'une puissance supérieure à celle du paganisme, et d'une morale plus élevée que celle des philosophes. D'autre part les chrétiens étaient totalement convaincus de posséder l'immortalité, ce qui chez les intellectuels grecs n'était qu'une espérance spéculative. Enfin, les chrétiens faisaient preuve, face à la persécution, d'un héroïsme qui surpassait de loin le dévouement de n'importe quel païen pour son idole ou démon. Il se demanda ce que

[1] *Adversus Nationes* 1:39 (Monceaux, vol. III, p.243)

[2] Schaff, vol. II, p.857

tout ceci signifiait : serait-ce le christianisme en définitive qui conjuguait la puissance spirituelle et la vertu ? Si l'Évangile de Christ était la vérité, pouvait-il lui-même changer d'avis et devenir chrétien, lui, le professeur érudit de rhétorique, célèbre pour avoir contredit avec tant d'éloquence et de verve les chrétiens ? Ne perdrait-il pas le respect de ses admirateurs ? C'est alors qu'Arnobe fit une série de rêves remarquables qu'il prit, de la part de Dieu, comme une confirmation des convictions qui commençaient à l'habiter.

* * *

Les chrétiens de Sicca furent surpris, voire déconcertés, par la nouvelle, qui tomba en 295 ou 296 ap. J-C, qu'Arnobe s'était converti à leur foi. Ils refusèrent d'abord d'y croire, pensant qu'il s'agissait d'une manœuvre pour infiltrer la communauté chrétienne afin de mieux la détruire. Le Dirigeant de l'église refusa de donner le baptême au nom de Christ à celui dont tous connaissaient l'opposition passé. Cependant la sincérité d'Arnobe était incontestable et pour le prouver il commença à écrire sa grande « apologie. » Le livre est intitulé *Contre les païens*, ce qui laisse supposer que son objectif était de convaincre les païens de leur erreur, mais peut-être son projet était-il tout autant de témoigner devant les chrétiens de la réalité de sa conversion ; et aussi, sans doute, de servir d'exutoire aux sentiments refoulés d'Arnobe qui trouvaient enfin une expression au travers de sa nouvelle foi. Quelques trois siècles plus tôt, l'apôtre Paul avait lui aussi trouvé l'église lente à croire que son persécuteur était vraiment converti. Paul s'était exilé dans le désert d'Arabie pour prier et se recueillir avant de commencer à écrire.[1] Arnobe aurait peut-être bien fait de suivre cet exemple. Car Jérôme, le grand traducteur de la Bible latine, nous apprend à propos d'Arnobe, qu'il a écrit son apologie au tout début de sa vie chrétienne, ce qui explique certaines particularités de cette œuvre.

Achevé en 304 ap. J-C environ, au plus fort de la dernière grande persécution de Dioclétien, son livre fait allusion au harcèlement des chrétiens, à la mise au feu des Écritures saintes, et à la destruction des salles de réunion. Il n'a rien d'un traité rationnel et soigné, que l'on attendrait à juste titre d'un théologien mature : il ressemble plutôt à une série d'affirmations réunies à la hâte. Si la sincérité de leur auteur n'est pas à prouver, on peut se demander s'il n'aurait pas affiné, voire nuancé ses propos s'il les avait écrits après un temps consacré à méditer et à écouter l'enseignement chrétien. En fait il défend une foi qu'il connaissait à peine, et il dépeint avec plus d'assurance le paganisme qu'il rejetait, que le christianisme qu'il embrassait. Sûr de son terrain lorsqu'il parle des mythes païens, il ne cite jamais par contre l'Ancien Testament, et le Nouveau une seule fois.

Toutefois Arnobe avait bel et bien saisi l'essentiel de la vie chrétienne : « Nous avons appris du Christ qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal, qu'il vaut mieux souffrir l'injustice que de la commettre, verser son propre sang que de souiller ses mains et sa conscience du sang d'autrui. Le monde ingrat jouit depuis longtemps déjà des bienfaits du Christ. Et si tous consentaient à prêter un peu l'oreille à ses commandements salutaires et pacifiques, il y a longtemps que le monde entier, transformant son épée en

[1] Galates 1:17

instrument de paix, vivrait dans la plus douce tranquillité. »[1] Plein d'indignation, il s'adresse aux païens : « Pourquoi donc nos écrits méritent-ils d'être jetés au feu ? Pourquoi nos assemblées méritent-elles d'être sauvagement dispersées ? On y adore le Dieu Très-Haut, on y implore la paix, le pardon pour tous les représentants de l'autorité…on n'y entend rien qui n'encourage à l'humanité, à la douceur, à la modestie, à la vertu, à la maîtrise de soi, à la générosité pour partager ses biens et à l'unité solide de la fraternité. »[2]

Le livre a dû demander à Arnobe de longs mois de travail. Sa façon d'écrire nous apprend que c'était un savant à la fois cultivé et original. S'il était d'une nature curieuse, il était également ferme dans ses convictions. Son style est agréable, intègre et généreux, mais il est empreint d'une telle émotivité que le raisonnement peut y être noyé. Arnobe se complaît dans des aphorismes tels que : « C'est la croyance qui fait la religion » ;[3] il établit des analogies originales : par exemple il regarde la persécution du chrétien comme un bienfait, pareil à la bête féroce qui, pleine de rage devant un prisonnier, réussit à détruire sa cellule et lui rend ainsi involontairement la liberté.

Ses thèmes, il les chante presque : qu'il s'agisse de la majesté de Dieu, de la faiblesse de l'esprit humain, de notre besoin de foi… son cœur s'élève pour louer ce Dieu qu'il connaît depuis si peu de temps. Voici l'un de ses plus beaux textes : « Ô Dieu très grand, ô souverain Créateur des choses invisibles ! Ô Dieu invisible et incompréhensible à tous les êtres ! Tu es digne, tu es vraiment digne, si du moins des mortels ont le droit de le dire, tu es digne de recevoir à jamais les actions de grâces de toute créature ! Tu es digne que, notre vie entière, nous nous prosternions, nous nous agenouillions devant toi, pour t'adresser sans trêve des prières et des supplications. En effet, tu es la cause première, tu domines toutes choses, tu es le fondement de tout ce qui existe, Dieu infini, immortel, sans commencement ni fin, toi le seul Dieu, toi que n'enferme aucune forme corporelle, toi que n'arrête aucune limite. Ta grandeur et ta perfection ne se plient à aucune contrainte, ni d'espace, ni de mouvement, ni de forme. Aucun langage humain ne peut pleinement te définir ou te cerner, toi qu'on ne peut comprendre qu'en se taisant, toi qu'on peut seulement deviner dans l'ombre, à la condition de ne pas laisser échapper une parole. Pardonne, roi souverain, à ceux qui poursuivent tes serviteurs ; et dans ta miséricorde, pardonne à ceux qui fuient le culte de ton nom. »[4]

Nous ne savons en définitive que peu de choses sur Arnobe, sauf ce qu'il nous apprend lui-même dans l'unique œuvre que nous avons de lui. Monceaux fait remarquer avec sagesse : « Bien des auteurs ne ressemblent pas à leurs livres. »[5] Le reste de sa carrière est obscur. Poursuivit-il ses cours de rhétorique à Sicca ? Se maria-t-il ? Comment affronta-t-il la dernière persécution, et que fit-il pendant la période de paix qui a suivi ? Nous n'en savons rien. Nous ne savons pas non plus si l'église à Sicca l'a finalement accepté comme membre ou si sa science et sa renommée l'ont empêché de prendre l'humble place du néophyte à côté des commerçants et des fermiers qui constituaient l'église.

Nous savons cependant que son influence a encouragé et marqué au moins l'un de ses élèves : Lactance. Celui-ci fut nommé précepteur du fils de l'empereur. À son tour il écrivit quelques traités de

---

[1] *Adversus Nationes* 1:6

[2] *Adversus Nationes* 4:36

[3] Monceaux, vol. III, p.283

[4] Monceaux, vol. III, p.284

[5] Monceaux,vol. IV, p.245

doctrine sur divers sujets : la providence divine, le châtiment de Dieu à l'encontre des persécuteurs de l'Église, enfin les sept tomes de son *Divinae Institutiones*.[1] Jérôme fit une référence passagère à Arnobe en 327 ap. J-C : peut-être cet éloge fut-il composé à l'occasion de sa mort.

La vie et la foi d'Arnobe demeurent donc obscurs : mais ce que nous savons suffit à lui accorder un rang d'honneur dans la chrétienté nord-africaine. Amazigh de toutes les fibres de son être, et homme dont le talent était doublé de sérieux, il consacra son temps et ses compétences à cette œuvre audacieuse qui défendait les principes de l'Évangile ; et il risqua sa carrière et jusqu'à sa vie pour la cause de Christ.[2]

* * *

Tandis qu'Arnobe et ses semblables profitaient des douces récoltes de leurs terres, heureux parmi les leurs, d'autres rompaient leurs attaches, et gagnaient sans regrets le désert. Certains chrétiens trouvaient si difficiles de résister aux tentations de la ville qu'ils préféraient l'abandonner et recommencer leur vie ailleurs, bien loin des lieux qu'ils avaient fréquentés avant leur conversion.

Tandis que l'existence citadine rendait certains très insatisfaits, d'autres de même étaient déçus par la vie des églises. Dès le début, au sein même des communautés chrétiennes, des personnes au tempérament ardent s'étaient manifestées mécontentes du comportement de l'ensemble des chrétiens, qui ne correspondait pas aux hautes exigences qu'ils s'appliquaient à eux-mêmes. Ils trouvaient que la mentalité tiède et passive des églises traditionnelles les freinait spirituellement au lieu de les faire progresser. La majorité avait la sagesse de se mettre au travail pour améliorer cet état de choses. Certains cependant ne possédaient ni les dons spirituels ni la foi pour cette tâche, surtout lorsqu'ils trouvaient les bergers de l'église aussi contents d'eux-mêmes que le troupeau. Nombreux furent ces croyants radicaux qui quittèrent définitivement la communauté chrétienne pour chercher une communion plus intense avec Dieu dans la prière soit seul, soit avec leurs semblables – dans un endroit lointain où les distractions n'existaient pas.

Antoine fut parmi les premiers à le faire. Sa biographie a probablement été rédigée par Athanase, Dirigeant de l'église à Alexandrie. Il était né dans une famille aisée vers la fin du troisième siècle ; il avait seulement une sœur. Un jour, dans la salle de réunion de l'église de son village, il entendit lire, dans l'Évangile selon Matthieu, l'histoire d'un certain jeune homme riche qui était allé vers Jésus pour lui demander ce qu'il devait faire pour hériter de la vie éternelle. Antoine, lui aussi jeune et riche, fut particulièrement sensible à sa question. La réponse que donna Jésus à ce jeune homme le toucha profondément : « Si tu veux être parfait…va vendre tout ce que tu possèdes et donne l'argent aux pauvres, alors tu auras des richesses dans les cieux ; puis viens et suis-moi. »[3] Ces paroles furent pour Antoine « comme s'il avait reçu un ordre personnel de Dieu, et comme si le récit avait été écrit pour lui. Antoine

[1] Lactance écrit au sujet de la liberté de culte : « La religion ne peut pas naître de contraintes ; il faut utiliser plutôt le verbe que les verges pour qu'il y ait acte volontaire. . la cruauté et la piété sont totalement différentes, et la vérité ne peut se confondre avec la violence, ni la justice avec la cruauté... En effet, la religion plus que tout autre chose est sujet au libre consentement. » *Divinae Institutiones* V:19:11,17,23. Voir aussi Schaff, vol. II, p.36.

[2] Un exposé de la vie d'Arnobe et de son *Apologie* se trouve dans Monceaux, vol. III, pp.242-286.

[3] Matthieu 19:21

sortit aussitôt de la maison du Seigneur. Les biens qu'il avait de ses parents, il en fit cadeau aux gens de son village pour n'en être plus embarrassé, lui et sa sœur. Il vendit aussi les biens meubles qu'ils possédaient et en reçut une somme assez importante, qu'il distribua aux pauvres, à l'exception d'une petite réserve pour sa sœur. » Antoine se retira d'abord dans une grotte en montagne, et plus tard s'enfonça plus profondément dans le désert égyptien à l'est du Nil.[1]

Beaucoup d'hommes comme lui choisirent le désert ; on croyait alors que les espaces arides étaient le domaine des démons, et que c'était là qu'on devait se rendre pour les combattre. Antoine y resta vingt ans en ermite : il communiait avec Dieu, il opérait des miracles et chassait les démons. En 338 ap. J-C il revint pour un temps vers le monde civilisé, afin d'appuyer de son influence le débat contre les *ariens*, qui niaient par leur doctrine la divinité de Christ. Mais dès qu'il le put il retourna dans sa retraite solitaire. Le récit de sa vie trouva place dans la littérature de l'Empire, si bien que dès 386 ap. J-C son influence était ressentie à travers tout le bassin méditerranéen.

* * *

Si Antoine et d'autres choisirent un pèlerinage solitaire, certains pour s'évader du monde préféraient fonder une communauté monastique où un groupe d'hommes voire de femmes vivaient ensemble, obéissant à une stricte règle de vie, et s'adonnant à un régime quotidien de prières et d'exercices spirituels. Des terres incultes étaient occupées et cultivées par de telles communautés, qui se sentaient souvent appelées à faire fleurir le désert « comme un narcisse. »[2] L'idée du monachisme vint avant tout d'une religion orientale appelée le *manichéisme* ; on ne le trouve nulle part dans la Bible.

Il semble que les premiers monastères chrétiens aient été fondés par un Égyptien, Pachôme, autour de 318 ap. J-C. Ces communautés isolées, composées d'hommes ou parfois de femmes, faisaient vœu de célibat, inspirés du désir de se consacrer davantage au service divin, peut-être également par répugnance à mettre des enfants au monde, un monde en perdition et mourant. L'idéal monastique comportait parfois d'étranges pratiques, comme l'auto-flagellation pour dompter ses désirs charnels ; ou des épreuves d'endurance pour démontrer le pouvoir de l'Esprit sur le corps. Le célèbre Siméon le Stylite (390-459) passa trente ans en solitaire perché en haut d'un pilier, dont il ne descendait que pour prêcher aux foules qui se rassemblaient au pied de son perchoir. D'autres croyants passaient leur temps à recopier ou à traduire les Écritures ou des ouvrages de théologie. Rappelons que, pendant encore douze siècles, tout livre devait être écrit à la main jusqu'à ce que les presses commencent leur fonction au moment de la Réforme en Europe.

Le monachisme ne réussit à susciter ni beaucoup de curiosité ni beaucoup de soutien dans la population pendant l'ère de la persécution. Par contre, en 313 ap. J-C (date de l'Édit de Milan) l'Église soudain libérée des contraintes législatives, attira vers elle les populations enthousiastes de la ville et de la campagne. En même temps, cet édit ôtait aux chrétiens les plus zélés l'occasion d'exprimer l'ardeur de leur foi par les confessions publiques voire le martyre. L'Église se remplissait d'une meute indisciplinée.

---

[1] Cité par Cooley p.47

[2] Ésaïe 35:1 (Segond 1997)

À mesure que celle-ci s'engouffrait par la porte d'entrée, beaucoup de membres plus ardents se dérobaient par l'issue de secours et leur zèle, qui désormais ne pouvait s'exprimer par le martyre, les dirigeait vers les monastères, les grottes, ou encore les mouvements plus visibles de dissidence spirituelle.[1] Comme le constate l'historien anglais Bainton : « À mesure que les masses populaires entraient dans l'Église, les moines partaient au désert. »[2]

Le grand écrivain Jérôme (340-420) commença sa carrière monastique comme ermite au désert syrien. Mais finalement il trouva les rudes labeurs intellectuels de Rome plus efficaces pour dompter les passions de la chair que les privations physiques du désert. Il entreprit l'immense tâche de traduire l'Ancien et le Nouveau Testaments de leurs langues d'origine en latin idiomatique. Il en résulta *la Vulgate*, Bible de référence jusqu'à aujourd'hui dans l'Église catholique romaine.

Augustin appuya la pratique du monachisme, et dès 400 ap. J-C il existait plusieurs maisons communautaires en Afrique du Nord. Il passa lui-même la plus grande partie de sa vie dans une communauté de ce genre à Hippone ; sa sœur, devenue veuve, fit sa demeure dans une autre. Par ailleurs en ce début du 5e siècle, une aristocrate du nom de Mélanie abandonna ses domaines, et libéra huit mille de ses esclaves. Elle fonda alors deux monastères dans la région de Thagaste, la ville natale d'Augustin, qui regroupèrent 80 moines et 130 religieuses. C'est là qu'elle passa le reste de sa vie.

Le monachisme ne fut jamais une caractéristique principale ni typique du christianisme nord-africain. Cependant il réussit à introduire dans ces pays l'idéal du célibat, qui allait marquer de nombreux responsables chrétiens – dont Augustin n'était pas des moindres – et qui allait avoir une portée décisive sur le mode de vie dans les églises.

---

[1] Les premiers succès du donatisme étaient probablement influencés par de tels sentiments.

[2] Bainton p.126

Quatrième Partie :

L’ÉPOQUE D’AUGUSTIN

(4ème et début 5ème siècles)

19. Le défi donatiste

L'Édit de Milan, promulgué par Constantin, entra en vigueur, et l'Église des martyrs, usée par les persécutions, se trouva à l'aube d'un jour somptueux de grâce impériale, puisqu'elle comptait parmi ses membres l'empereur en personne. Dix ans après, un groupe de Dirigeants invités au palais pour dîner avec Constantin en étaient encore tout étonnés et bouleversés. Ceux qui avaient survécu aux grandes persécutions, et dont certains étaient estropiés, d'autres aveugles, ils s'avancèrent entre deux haies de soldats romains pour s'asseoir avec l'empereur. L'un d'eux au moins se demanda certainement ce soir-là si le Royaume de Dieu n'était pas arrivé sur terre, ou s'il était en plein rêve.[1]

À première vue, l'Édit n'avait rien de très révolutionnaire. Il n'annonçait aucune nouveauté, ne condamnait aucun usage du passé. La permission était simplement donnée à chacun d'offrir le culte qui lui semblait bon, avec des dispositions pour rendre aux églises leurs biens confisqués. Mais ce simple décret, passé en 313 ap. J-C, eut deux conséquences importantes à long terme : il mit tout de suite fin à la persécution des chrétiens dans l'Empire entier, dont l'Afrique du Nord, et conduisit rapidement à une alliance qui allait se révéler durable entre l'Église et l'État romain. Les chrétiens n'étaient plus obligés de se réunir chez eux la nuit toutes portes fermées, ou dans la pénombre souterraine, parmi les caveaux de leurs ancêtres. Ils pouvaient se rassembler sans crainte là où ils le désiraient ; certains étaient même nommés à des postes de responsabilité dans l'administration impériale. L'avenir promettait d'être beau ; aussi les églises nord-africaines, optimistes, se mirent à espérer l'avènement de leur âge d'or.

Mais déjà paraissaient des signes inquiétants qui annonçaient le déclin progressif du vaste Empire : et l'Église, qui faisait cause commune avec le pouvoir séculier, courait évidemment le risque de partager sa chute. Apparemment Cyprien avait prévu cela ; peu de temps avant son martyre en 258 ap. J-C il écrivait à un fonctionnaire romain de Carthage : « Tu devrais savoir que le monde a déjà vieilli, qu'il ne possède plus les mêmes forces qu'auparavant, qu'il n'a plus la même vigueur, la même résistance, la même robustesse qu'autrefois... Telle est la condition imposée au monde, telle est la loi de Dieu : tout ce qui est né doit périr ; ce qui a crû vieillit. »[2]

Dès 250 ap. J-C, la tempête financière qui souffla sur tout l'Empire n'épargna pas l'Afrique du Nord. La teneur en or de la monnaie romaine se réduisit comme peau de chagrin, entraînant des difficultés croissantes pour le vendeur comme pour l'acheteur. On abandonna à la pourriture les récoltes qui rapportaient jadis un bon prix. Les produits d'importation étaient inabordables. Il devint de moins en moins évident que les avantages de la présence romaine en Afrique du Nord l'emportaient sur ses inconvénients. Le pouvoir policier de la 3e légion, mis en place au 3e siècle par l'empereur Alexandre Sévère, commençait à s'affaiblir. Les tribus de la montagne et de la plaine sentirent que le pouvoir impérial vacillait, et risquèrent quelques attaques contre les avant-postes romains. Les chefs de Numidie et de Mauritanie Césarienne l'un après l'autre renoncèrent à leur collaboration de circonstance avec le pouvoir romain : ils rassemblèrent des hommes et des moyens en vue d'un soulèvement armé. La flamme

[1] Eusèbe, *Vita Constantini* III, 15 ; Bainton p.122

[2] *Traité* 5 (*À Démétrianus*)

de la révolte couvait, puis flamba partout en Afrique du Nord, sauf dans la province dite Afrique Proconsulaire (la Tunisie) où la population était confortablement installée au cœur de villes dont la prospérité augmentait, et n'était donc pas séduite par des idées révolutionnaires.

Ailleurs, les masses populaires étaient quasiment exclues de ces bienfaits. Elles vivaient du produit de la terre. Un système d'impôts apparemment arbitraire provoquait chez les ouvriers et les artisans réclamations et rancune. En certains endroits ils s'emparèrent des terres de colons romains. Cyprien lui-même fut obligé de racheter avec une somme de cent mille séquestres donnée par l'église à Carthage, des chrétiens que des rebelles numides armés avaient enlevés. Bien des années auparavant, l'empereur Amazigh Septime Sévère avait donné à son fils le conseil suivant : « Paye généreusement le soldat, et ne t'occupe pas des autres. » Et en effet, l'administration romaine s'appuyait surtout sur la puissance de l'armée, et sur la peur de la violence qu'inspirait la vue d'un soldat.

Les grands propriétaires faisaient en général office de magistrats dans leur région. Leurs contemporains prétendaient (non sans raison) que tout en dispensant la justice, ils pratiquaient l'injustice. Notamment, la paie de leurs employés n'arrivait pas toujours aussi vite, et n'était pas toujours calculée sur une base aussi juste, que l'auraient souhaité ces derniers. Le magistrat cumulait en une seule fonction le privilège d'imposer des taxes et celui de les percevoir. Agissant à la fois comme procureur et juge, ils avaient le droit d'emprisonner un esclave, ou de faire exécuter un ouvrier affranchi. Les temps devenaient de plus en plus durs et, à mesure que se dégradait la situation des populations rurales, les faibles se réfugiaient chez les forts, tandis que les forts cherchaient le patronage de plus forts qu'eux. Ce genre de rapport était fait pour déstabiliser tous les acteurs de la situation. Même un propriétaire chrétien, fût-il homme intègre, devenait facilement l'objet de jalousies qui, tout en étant sans fondement, n'en étaient pas moins blessantes.

Constantin avait déplacé sa capitale impériale de Rome à Constantinople (Istamboul moderne) en 330 ap. J-C. La tâche déjà peu aisée de coordonner le gouvernement de ses lointaines provinces nord-africaines, redoublait de difficultés avec la distance. Le maintien de la paix sur la rive sud de la Méditerranée devenait de plus en plus ardu. Mais Constantin, ayant gagné l'Église à sa cause, comptait bien sur son aide dans cette besogne. Maintenant que la liberté de conscience et de culte était assurée, se disait-il, les Dirigeants d'église seraient capables d'entraîner leurs membres vers une collaboration paisible pour le bien de tous. Projet admirable d'un empereur chrétien sincère, mais projet malheureusement bien naïf !

Alors que les églises d'Europe et d'Asie s'enfonçaient dans la jungle des théologies arienne, gnostique, et autres hérésies qui foisonnaient, les églises nord-africaines étaient préoccupées par leur propre situation. Elles n'avaient que peu d'intérêt pour les subtilités qui passionnaient les Dirigeants lors des conférences convoquées périodiquement à l'autre extrémité de l'Empire. Leur attention était entièrement occupée par un phénomène appelé le *donatisme*, qui était né sur leur propre sol, et qui divisait effectivement en deux la communauté chrétienne d'Afrique du Nord.

Cette controverse donatiste trouvait apparemment son origine chez les nombreux chrétiens renégats qu'avait laissés la persécution de Dioclétien. Ils refaisaient surface, comme des débris rejetés par la mer après une tempête, misérables, qui n'avaient pas leur place : personne ne savait ce qu'il fallait en faire. Cette même question avait inquiété Cyprien et ses collègues après la première grande persécution.

Seulement cette fois, parmi ceux qu'on accusait d'avoir renié Christ on comptait des Dirigeants célèbres et d'autres responsables. La question se posait donc : devait-on à nouveau recevoir de telles personnes dans les églises ou devait-on les exclure comme des traîtres ? Mais derrière ces questions sur l'individu et ses actes ressurgissaient les mêmes avis radicalement opposés qu'au siècle précédent quant à la nature de l'Église et à sa raison d'être. L'Église était-elle appelée à être une organisation internationale, qui accueillait et instruisait sans distinction tous ceux qui désiraient la soutenir, et qui les encourageait à abandonner leurs défauts ? Ou était-elle une fraternité de croyants, que l'appel divin avait tirés du monde, pour devenir les fidèles serviteurs de Christ, et pour refuser le compromis avec les mécréants ? C'était une polémique ancienne, mais cette fois-ci elle était menée avec tant d'intensité, et dans un tel contexte d'usure et de désintégration de l'Empire, qu'elle semblait vouée à une fin tragique.

Constantin désirait pour son vaste Empire paix et sérénité, et il était pressé d'établir une Église solide, unie, capable de l'appuyer dans sa tâche d'administrateur. Dès le commencement de son règne, il édicta la tolérance universelle en matière de religion. Dans cette perspective il encouragea les églises à réintégrer les renégats, ce qui selon lui serait l'occasion d'un nouveau départ. Mais très vite Constantin se rendit compte que les Dirigeants chrétiens numides, ainsi que la majorité des chrétiens de Carthage et d'autres encore, ne voyaient pas l'affaire du même œil. Ceux-ci étaient formels : il fallait distinguer les chrétiens qui avaient résisté à la persécution de ceux qui ne l'avaient pas fait. Ils dressaient des listes de Dirigeants supposés avoir trahi les Écritures aux mains de fonctionnaires romains, et ils refusaient d'accepter de telles personnes comme responsables de leurs églises. Ils évitaient tout contact avec ceux qui avaient maudit le nom de Christ ou sacrifié à une idole, citant à l'appui des versets sévères comme ceux de l'Apôtre Paul : « Je voulais vous dire de ne pas avoir de contact avec un homme qui, tout en se donnant le nom de chrétien, serait immoral, envieux, adorateur d'idoles, calomniateur, ivrogne ou voleur. Vous ne devez pas même partager un repas avec un tel homme. »[1]

* * *

Deux ans avant l'intronisation de Constantin, Mensurius, Dirigeant de l'église à Carthage, mourut. Un diacre de l'église nommé Cécilien fut choisi pour lui succéder. Ce choix déplut à beaucoup dans l'église, car ils sentaient que le comportement de Cécilien pendant la persécution le disqualifiait pour ce poste. Ils dénonçaient sa nomination, tout comme, soixante ans auparavant Novatus et son parti avaient contesté celle de Cyprien au même poste. Ils prétendaient que devant Dieu la nomination était invalide, car d'une part Cécilien était un traître, et d'autre part l'un de ceux qui l'avaient installé, le Dirigeant Félix, était lui-même coupable d'avoir livré les Écritures aux autorités païennes. Réunis en secret à Carthage, soixante-dix Dirigeants numides proposèrent et nommèrent officiellement un autre Dirigeant, Majorinus, à sa place. Il en résulta des réunions en plusieurs endroits, dans lesquelles chaque parti complotait pour faire échouer l'autre. Le Dirigeant rival, Majorinus, mourut quelques années plus tard, et le fougueux Donat fut choisi pour prendre sa place : dorénavant son nom allait être donné au parti qu'il représentait.

Le conflit entre les partisans des Dirigeants rivaux s'échauffait, mais sans apporter de solution. Les

[1] 1 Corinthiens 5:11

donatistes allèguaient les faits suivants : Cécilien et son prédécesseur Mensurius avaient jeté l'opprobre sur les martyrs de l'église d'Abitina emprisonnés à Carthage ; ils avaient interdit à leurs amis de leur porter secours dans leurs souffrances.[1] Cécilien, alors qu'il était encore diacre, avait remis les Écritures appartenant à l'église à Carthage entre des mains idolâtres. C'était déjà un délit que d'altérer une seule lettre des Écritures ; mépriser la parole de Dieu au point de la livrer tout entière à la destruction était un crime sans appel. Ce à quoi ses partisans les plus ardents répliquaient que le parti de Donat avait suscité des épisodes honteux de fanatisme pendant la persécution en provoquant les fonctionnaires impériaux à agir contre eux : ils avaient ainsi fait passer pour martyrs éclatants des imposteurs sans foi ni loi. Le conflit se limitait encore à une dispute autour de la question de savoir qui on pourrait reconnaître comme Dirigeant à Carthage. Cependant, des forces occultes étaient déjà à l'œuvre dans les villages et les bourgs environnants. En effet les églises se rangeaient d'un côté ou de l'autre, et ce pour des motifs qui s'écartaient considérablement de la polémique originelle.

* * *

Conscient qu'il ne se présentait aucune solution facile au conflit, Constantin décida d'appeler à son aide les églises d'Italie et de Gaule. En 313 ap. J-C il convoqua à Rome une commission de quinze Dirigeants italiens et de trois gallicans, présidée par celui de Rome. Sa tâche consistait à écouter les deux partis, à se renseigner sur ce qui s'était réellement passé, et à tenter une réconciliation. Elle conclut enfin à l'innocence de Cécilien ; deux Dirigeants furent envoyés en Afrique munis d'une déclaration proclamant que Cécilien jouissait du soutien de l'Église catholique. À leur arrivée à Carthage les émissaires furent troublés de constater que le parti opposé à Cécilien n'était pas du tout déconcerté par la déclaration. Bien au contraire, ils refusèrent de se dédire et firent appel à l'empereur en personne. Constantin montra une patience à toute épreuve en convoquant une commission élargie à Arles dans le sud de la Gaule, en 314 ap. J-C. Celle-ci comptait au moins trente-trois Dirigeants ; une nouvelle fois Cécilien fut acquitté et confirmé dans ses fonctions. Les Dirigeants conclurent que ni Cécilien ni Félix n'avaient livré les Écritures au pouvoir. Pendant les trois années suivantes, Constantin se garda de prononcer une parole en public sur la question ; quant à Cécilien, il était retenu à Rome par des affaires personnelles.

Mais l'agitation des églises nord-africaines augmentait à tel point que Constantin se vit obligé de passer à l'action : en 316 ap. J-C il amorça l'application légale de la décision d'Arles. Les donatistes étaient menacés de peines s'ils persistaient ; ils devaient cesser leurs réunions, ou subir les conséquences. Cela ne servit qu'à nourrir leur sentiment d'injustice, à accroître leur popularité, et à renforcer leur détermination à fonder leurs propres églises. Leur position était clairement énoncée : ils n'acceptaient sous aucun prétexte de se soumettre ou de se lier à des personnes qui avaient renié Christ en public, et qui ne montraient pas le moindre remords. De nombreux donatistes refusant de s'incliner devant le décret impérial, souffrirent aux mains du pouvoir romain et furent harcelés, intimidés, emprisonnés. Il régnait dans les nouvelles églises une ambiance fébrile, une énergie militante et un courage semblables à ceux des années de persécution païenne qui venaient tout juste de finir.

[1] Voir le chapitre 17

* * *

À mesure que leur position se durcissait, les donatistes voyaient leurs églises s'emplir d'une foule toujours plus grande. Elle était composée de pauvres, pleins de rancunes contre des voisins riches ; de paysans jaloux du luxe des citadins ; d'illettrés humiliés par les brimades d'aristocrates intellectuels ; enfin, d'Imazighen écœurés de voir des soldats romains fouler le sol qu'ils considéraient comme leur patrimoine. Il arrivait parfois qu'une assemblée entière avec son Dirigeant coupe ses attaches au catholicisme et passe chez les donatistes. Ces derniers devaient trouver un bon écho chez les anciens adeptes de Montan et de Novatien.[1] On trouvait même de grands propriétaires terriens avec de fortes sympathies donatistes, parmi lesquels Crispin de Calama (Guélma), qui fit rebaptiser quatre-vingt de ses ouvriers catholiques. Le soutien apporté au mouvement par des hommes influents donnait du courage aux plus humbles, et en même temps leur procurait une certaine protection.

Les Dirigeants donatistes se sentaient appuyés par les foules ; en effet, la nouvelle de leur résistance aux décrets de Rome et de Carthage éveillait un vif intérêt chez les tribus de l'intérieur déjà excitées : la cause donatiste était soudain devenue populaire. À ceci près : ses partisans enthousiastes ignoraient presque tout d'elle, hormis que le mouvement s'opposait à Rome.

Que pouvaient faire les responsables d'église désireux d'enseigner la doctrine chrétienne à cette marée de sympathisants ? Comment entreprendre de donner à un tel nombre, ne serait-ce que les bases de l'Évangile, le salut par la foi en Christ le Rédempteur ? Comment parler personnellement à chacun des nouveaux venus pour s'assurer qu'il avait bien compris ce qu'il avait entendu ? Du reste il est probable que les efforts pour prêcher l'Évangile tombaient dans les oreilles d'un sourd. En effet le peuple ne venait pas pour savoir comment se faire pardonner ses péchés ; il cherchait seulement à discuter des moyens de débarrasser son pays des soldats et des fonctionnaires romains. À mesure que se propageait par monts et par vaux le malaise de l'Afrique du Nord, augmentait aussi la popularité de ces quelques prédicateurs qui, avec témérité et naïveté dénonçaient l'autorité. Les églises locales qui réclamaient l'indépendance par rapport à Rome s'attiraient les mécontents de chaque ville ou village, plutôt agressifs, et avec eux ceux qui ne voulaient pas payer leurs impôts.

N'est-il pas ironique de constater que c'est peut-être à ce moment et par ce moyen que l'Évangile progressa le plus loin vers l'intérieur de l'Afrique du Nord ? Hélas, l'Évangile que la population entendait était altéré et corrompu, tellement pauvre en amour pour l'ennemi, et parlant si peu de la bénédiction promise aux artisans de paix. Les églises donatistes étaient dépourvues de moyens face à cette popularité jamais vue – et ce chaos ingérable.

Bientôt elles se rendirent compte qu'elles étaient involontairement en train d'épouser la cause de

[1] Voir Frend, *The Donatist Church* pp.118-124 pour un aperçu de Tertullien en tant que précurseur des donatistes. Toutefois il reste des divergences importantes entre ceux-ci et les montanistes de l'époque de Tertullien. Parmi les différences, on compte évidemment le fait que les donatistes reprirent pour leur compte tout le système hiérarchique de Cyprien : ils nommèrent des Dirigeants et convoquèrent des conférences. En revanche, leur capacité de survie remonte peut-être à leur habitude d'impliquer chaque membre de la communauté dans la vie de l'Esprit. Leur fort sens de la responsabilité corporelle et individuelle était d'inspiration typiquement montaniste. (Frend p.319)

bandes d'agitateurs qui se donnaient le nom d'*agonistae*, c'est à dire militants. D'autres leur prêtaient le titre de *circoncellions*, ce qui veut dire « ceux qui rôdent autour des fermes. »[1] Les joutes verbales des salles de Carthage, relativement courtoises, se trouvèrent tout à coup supplantées par des combats beaucoup plus violents, avec des armes plus lourdes, dans les campagnes. Une révolte violente se propageait, qui concernait de nombreux paysans sans terre, métayers et saisonniers, tous excités par les circoncellions. Exaspérés par l'augmentation incessante des impôts, qui écrasaient les pauvres alors que les riches s'en dispensaient de diverses manières, armés de massues, ils se déchaînèrent dans les campagnes, se proclamant les soldats de Christ, scandant des slogans donatistes, et terrorisant les populations rurales. Ils pillaient les lieux d'assemblée catholiques, s'attaquaient à leurs responsables et même assassinèrent au moins un de leurs Dirigeants. Ils s'interposèrent dans les querelles personnelles, exigeant par exemple le remboursement d'une dette, ou menaçant un propriétaire qui avait puni son esclave.

Les chefs donatistes ne disposaient d'aucun moyen pour freiner les circoncellions. Ils avaient simplement le malheur d'être embarqués ensemble sur un navire qui tanguait et roulait, sans pilote ni personne à la barre. De nombreux circoncellions, excédés, se précipitèrent au danger, s'exposant à la mutilation ou la mort. Ils s'abandonnèrent à des orgies et des danses frénétiques sur les tombes des martyrs. Augustin nous apprend que leur cri de guerre : « Dieu soit loué ! » était plus redouté que le rugissement d'un lion. Finalement les circoncellions convergèrent sur certaines villes, détruisirent les bâtiments et massacrèrent leurs habitants, si bien que l'Empire envoya des troupes pour les maîtriser, et le calme fut rétabli.

Tous les donatistes ne se félicitaient pas de leurs nouveaux alliés, loin s'en faut. Et en effet, les donatistes et les circoncellions demeurèrent des mouvements distincts jusque'en l'année 347 ap. J-C. Effectivement, avant cette date ils se retrouvaient souvent comme adversaires. Les donatistes refusèrent un certain temps d'accueillir les défunts circoncellions dans les cimetières dépendant de leurs églises. Mais les responsables numides du mouvement donatiste appuyèrent les revendications des circoncellions de leur province, et leurs homologues carthaginois hésitèrent peut-être à provoquer la scission en insistant sur une autre politique. Dorénavant les deux mouvements vivraient ou mourraient ensemble.

* * *

En tant qu'homme politique, Constantin privilégiait naturellement le parti catholique – car il représentait les forces conservatrices, les tenants de l'ordre, de l'unité et de la soumission à l'autorité. Les Dirigeants catholiques, hommes intellectuels parlant le latin, étaient les protégés des riches rentiers et des aristocrates qui gouvernaient l'Empire. En dépit des protestations de Cyprien, les catholiques avaient pris l'habitude de se tourner de plus en plus vers Rome pour recevoir des conseils spirituels. Ils se préoccupaient de l'unité mondiale, et s'intéressaient par conséquent à la destinée de tout l'Empire, plutôt qu'aux revendications purement nord-africaines. En revanche, les donatistes faisaient tout de suite figure

[1] Ou bien : « ceux qui rôdent autour des sanctuaires » – ce qui signifie les tombes des martyrs, où on laissait des offrandes de nourriture.

de fauteurs de trouble. Ils étaient issus de la tradition indépendante et débridée des montanistes et des novatianistes, qui s'étaient avérés difficiles à soumettre ou à contrôler. Et bien sûr, les donatistes avaient le malheur de s'attirer le soutien d'un ramassis de racaille qui terrorisait les campagnes au vu et au su de tout le monde. Il n'était pas difficile de savoir lequel des deux partis Constantin soutiendrait ; mais il s'efforça néanmoins de rester patient et impartial.

De toute évidence, sa précédente tentative de résoudre ce problème avait été un échec total ; certainement la situation le laissait perplexe. En 317 ap. J-C il écrivit une nouvelle lettre aux Dirigeants catholiques nord-africains, où il les suppliait autant que possible de ne pas riposter aux attaques des circoncellions. En 321 ap. J-C, espérant que la raison et la bonté réussiraient là où les décrets avaient échoué, il accorda aux donatistes la liberté d'agir selon leur conscience tout en faisant appel à leur sagesse et à leur souci de réconciliation. Ceci eut pour seul effet de leur permettre de renforcer leur position. Les églises donatistes étaient à présent bien installées, et leur influence augmentait avec le nombre de leurs fidèles. Pour encore quatre-vingt ans, les donatistes purent légitimement revendiquer le soutien de la majorité des chrétiens nord-africains.

La vigueur du mouvement ne s'explique que parce que, abstraction faite des arguments maladroits de ses premiers responsables et de la violence incontrôlée de ses éléments indésirables, il existait réellement en Afrique du Nord un nombre important de chrétiens opposés par principe à la structure autoritaire de l'Église catholique, et à son pacte ouvert avec l'État romain. Tandis que les catholiques parlaient le même latin que les soldats et magistrats, les donatistes étaient en majorité de langue tamazighte : ils se considéraient comme des Africains plutôt que comme des Romains.[1] Cette marmite bouillante était assaisonnée d'une bonne dose d'orgueil national, même parmi ceux dont la première allégeance revenait à Christ. Le cri des donatistes : « Quoi de commun entre l'empereur et l'Église ? » exprimait le sentiment de nombreuses personnes qui n'avaient reçu que souffrances et brimades des mains des empereurs païens, et qui souhaitaient désormais que leurs églises soient libres de la lourde tutelle de la hiérarchie ecclésiastique de l'empereur. En effet les conférences de Dirigeants catholiques, avec leurs discours prétentieux en latin, ne trouvaient guère d'écho dans le cœur des hommes et des femmes du terroir. Par contraste les donatistes, exilés loin des villes, dispersés sur tout le territoire, parlaient la langue du peuple et partageaient ses aspirations de liberté ; c'est ainsi qu'ils frappaient l'imagination et gagnaient l'estime des paysans et des artisans chez qui ils trouvaient un refuge.[2]

---

[1] « La découverte d'un grand nombre d'inscriptions libyennes et romano-libyennes en Numidie mit fin à la question contestée de la langue pratiquée par les peuples natifs de Numidie au temps d'Augustin : on conclut en faveur du libyque ou proto-berbère. » Certes, les donatistes utilisaient le latin pour leurs conférences et leurs écrits théologiques, cependant Frend remarque : « Il ne fait pas de doute que si le latin était la langue des inscriptions, le berbère était utilisé dans les cultes donatistes en région rurale » (*The Donatist Church* pp.xiv ; 335).

[2] « Il est clair que les sentiments d'appartenance linguistique, voire ethnique, comptaient parmi les facteurs tributaires du schisme donatiste, schisme qui déchirait l'Église nord-africaine de génération en génération, la laissant désespérément affaiblie devant ses ennemis au jour où tomba le jugement. » (Neill p.38)

« Les parties opprimées (l'élément berbère et l'élément punique) se conjuguèrent pour soutenir les donatistes précisément parce que le courant opposé, plus conservateur, était préféré par les Latins aristocrates ainsi que par leurs homologues à Rome. Les Berbères en particulier étaient anti-romains. Leur conversion au christianisme date de l'époque où Rome persécutait les chrétiens ; à présent ils soutenaient la branche de l'Église chrétienne désapprouvée par Rome » (Bainton p.120).

* * *

Dans un premier temps, les donatistes s'étaient tournés vers l'empereur pour obtenir justice contre leurs adversaires. Comme le jugement s'était avéré défavorable, ils assimilèrent d'autant plus l'État au grand ennemi, et l'Église officielle, à son instrument d'oppression. Ils dénoncèrent le groupement catholique, alléguant qu'il était corrompu et qu'il avait abandonné Christ. De nombreuses assemblées chrétiennes locales étaient divisées sur la question. Bientôt les villes et villages d'Afrique du Nord eurent à la fois une église donatiste et une église catholique, chacune avec son Dirigeant. Les partisans donatistes commencèrent à se dire la véritable Église de Dieu, le restant fidèle, qui n'avait pas quitté le chemin de la vérité. Ils s'encourageaient mutuellement à dénoncer les hypocrites et les idolâtres. Ils avaient coutume de citer la parole de l'Écriture : « Vous devez les quitter et vous séparer d'eux. Ne touchez à rien d'impur. »[1] Pour leur part, les catholiques se considéraient depuis toujours comme la seule vraie Église.

Pour le voyageur en Afrique du Nord, il aurait été difficile de percevoir les différences entre les deux églises dont les bâtiments étaient souvent situés côte à côte. Elles possédaient les mêmes Écritures, leurs cultes suivaient un ordre semblable, elles étaient dirigées selon un même schéma d'autorité. « Nous sommes frères », disait Augustin, « nous invoquons un même Dieu, nous croyons en un même Christ, nous entendons le même Évangile, nous chantons les mêmes psaumes, nous répondons par le même Amen, nous entendons le même Alléluia, nous célébrons la même Pâques. Pourquoi es-tu hors de l'Église et moi dedans ? »[2]

La question laissait Constantin, comme toute autre personne, dans la perplexité. Elle se compliquait du fait que donatistes et catholiques se disputaient la propriété de certains bâtiments, confisqués et restitués au gré des édits impériaux des années précédentes. Dans un premier temps Constantin tenta d'intimider les donatistes par la loi ; puis il essaya une lettre pour les convaincre, enfin il décida de faire comme s'ils n'existaient pas. Son successeur, Constant, tenta de les acheter. Le jour où Donat vit l'argent de l'empereur, il prononça la phrase célèbre qui allait devenir la devise des donatistes et qui contenait leur revendication d'une séparation entre l'Église et l'État : « Quoi de commun entre l'empereur et l'Église ? » Ce cri résonna dans toute l'Afrique du Nord, et partout on proclama le devoir de se séparer de l'Église impériale, l'Église catholique. Les *circoncellions* saisirent l'occasion pour commettre les pires atrocités ; ils versèrent dans de tels excès que Donat lui-même en appela au pouvoir civil. Malheureusement le fonctionnaire militaire chargé de réprimer l'émeute ne fit pas de distinction entre les donatistes probablement innocents, et les circoncellions manifestement coupables. Décidée à écraser les provocateurs, l'armée procéda à l'arrestation à titre exemplaire des commanditaires présumés, sans se soucier des détails. Donat et les autres Dirigeants furent exilés, malgré les efforts magnanimes des catholiques pour les sauver. Ils furent faits prisonniers de l'empereur à Rome.

Donat lui-même mourut en exil en 355 ap. J-C. Moteur du mouvement depuis quarante ans, c'était un grand organisateur, orateur, écrivain, et homme d'intégrité. Fier, fervent, fuyant le compromis, cet

---

[1] 2 Corinthiens 6:17

[2] Augustin, *Ennarrationes in Psalmos* 54:16 (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.297)

homme exigeait de soi-même et des autres une conduite chrétienne exemplaire. Augustin témoigna toujours beaucoup de respect à son adversaire, qu'il plaçait comme Cyprien parmi les « joyaux précieux » de l'Église de Christ. Le rôle de Donat fut confié à Parménian, l'un de ses partisans les mieux qualifiés. Parménian était en fait un étranger d'origine ibérienne ou gauloise. Comme son prédécesseur, c'était un orateur de talent, et un écrivain de nombreux pamphlets polémiques. Dans le dialogue qu'il entretint avec le porte parole des catholiques, Optat de Milève, il existe en fait beaucoup de points où les adversaires étaient en parfait accord. Mais ni l'un ni l'autre ne put construire la paix sur cette base.

En 361 ap. J-C un païen, Julien, succéda aux empereurs chrétiens. Aussitôt, les donatistes exilés firent appel à lui, et obtinrent la permission de retourner en Afrique. Julien, surnommé l'Apostat, ne respectait guère l'Église catholique, qu'il accusait d'avoir abandonné les idéaux primitifs de Christ. Voyant que la majorité de ses sujets africains préférait le donatisme, il ne trouva aucun inconvénient à accorder cette requête. Tout de suite les Dirigeants donatistes reprirent possession de nombreux anciens bâtiments d'église. Avec ostentation, ils se mirent à les nettoyer avec du sel et de l'eau, puis les blanchir copieusement à la chaux. Les catholiques furent offensés ; et d'autant plus lorsque beaucoup de leurs membres se firent rebaptiser comme donatistes, et qu'un certain nombre de leurs Dirigeants changèrent de bord. Les donatistes regagnaient rapidement le terrain perdu.

* * *

Jusqu'alors les circoncellions ne paraissaient être guère plus que des fauteurs de trouble malveillants et des têtes brûlées. Mais on observait vers l'intérieur les présages d'une tentative de soulèvement armé. En effet, déjà en 365 ap. J-C, de nombreuses tribus s'étaient alliées et soulevées avec le seul objectif d'expulser le pouvoir romain de l'Afrique du Nord. Parmi les mutins se trouvaient des circoncellions qui, en plus de massues, s'armaient de couteaux, de lances et de haches. Cette agitation continua pendant trente ans. Menés par le chef amazigh Firmus, qui se donnait le titre d'« empereur d'Afrique », les rebelles prirent les villes de Césarée (Cherchell), et d'Icosium (Alger). Firmus fut finalement arrêté et tué en 375 ap. J-C sur la côte méditerranéenne devant les murs de Tipasa, grâce, disait-on, à l'intervention de l'esprit de la jeune fille Salsa martyrisée quelques années auparavant, dans le sanctuaire de laquelle il avait pénétré. Mais deux années plus tard, les tribus se soulevèrent de nouveau sous la direction de Gildo, le frère de Firmus (certains affirment qu'un frère avait trahi l'autre). Gildo fit obstacle à l'approvisionnement de l'Empire, et menaça ainsi de mettre Rome à genoux. C'est le moment qu'il choisit pour apporter son soutien à la lutte des donatistes contre l'Église catholique, ce qui, loin de l'aider, ne manqua pas d'attirer des ennuis à sa cause. L'armée romaine appela des renforts et marcha sur le camp des rebelles. Gildo et nombre de ses partisans furent tués dans ce conflit, et le soulèvement prit fin.

La force l'avait donc remporté : les insurgés refoulés se soumirent vite dans les provinces proconsulaire et mauritanienne. Mais le donatisme, et avec lui les partis tumultueux qui appuyaient sa cause, régnaient encore sur les autres régions, notamment sur les reliefs accidentés de la Numidie. D'ailleurs à travers toute l'Afrique du Nord le nombre de ses sympathisants dépassait de loin celui des catholiques. Le donatisme, nous apprend Jérôme, était la religion de « presque toute l'Afrique. »

Les temps étaient périlleux et violents pour ceux qui devaient gouverner les provinces au sud de la

Méditerranée. Le nouvel empereur Honorius décida de régler la situation une fois pour toutes. Il publia des décrets punissant de mort tout homme jugé coupable d'avoir provoqué une émeute : en plus des morts au combat, on compta donc aussi ceux qui furent exécutés par décret impérial. À l'époque de l'idéaliste Constantin, aucun donatiste n'avait été mis à mort, car il espérait toujours une réconciliation. Mais à présent les donatistes comptaient leurs martyrs. L'État avait pris le parti d'un chrétien contre un autre, d'une église contre l'autre. Les croyants mouraient, non pas pour Christ, mais pour leur parti. Il n'y avait pas de raison que l'effusion de sang s'achève.

* * *

Voilà le décor dans lequel Augustin entra en scène avec prudence et beaucoup de réflexion, alors que le quatrième siècle cédait la place au cinquième. Il avait observé avec inquiétude depuis de nombreuses années le déroulement des événements. Son propre cousin était donatiste, ainsi que la plupart des chrétiens de sa ville d'Hippone. Il refusa de s'arrêter en présence des scandales et des conflits de bâtiments ou de personnalités, mais se consacra directement à deux courts livres qui devaient dévoiler les problèmes fondamentaux de la controverse. C'est là qu'il exposa aussi sa vision de la nature de l'Église.

À ce sujet ses opinions suivaient de près celles de Cyprien, avec quelques réserves cependant. En effet cet homme évitait par nature les définitions simplistes et les conclusions hâtives. D'ailleurs, comme le dit Bainton : « Les réponses simples n'existent pas chez lui. » Il possédait cependant un atout majeur : il était capable de discuter avec ses adversaires calmement et amicalement. Sa main de fer portait un gant de velours. Son esprit subtil et incisif mettait à nu toute faille dans la logique de l'argument qu'on lui présentait. Par ailleurs, il remarquait immédiatement le verset biblique mal à propos, voire éloigné de son contexte pour soutenir ce qu'il n'était pas sensé justifier. Dans des polémiques antérieures, il avait fait preuve d'une telle patience, d'une telle attention courtoise aux minuties, que ses interlocuteurs déroutés avaient fini par rendre les armes. Les premières discussions entre Augustin et les responsables donatistes avaient donné un résultat semblable. Les donatistes, humiliés, n'étaient pas arrivés à faire valoir leur point de vue.

Dès le départ, ils hésitaient à se lancer dans un débat public avec un adversaire aussi redoutable. Augustin avait beaucoup de mal à fixer avec eux un lieu et un moment pour confronter leurs opinions contradictoires. Certains donatistes comme par exemple Cresconius, déclaraient que les talents d'Augustin pour la dialectique et la rhétorique lui donnaient un avantage injuste. D'autres, en guise de justification, répétaient les slogans des premières heures du schisme : « Les enfants des martyrs n'ont rien à dire aux enfants des traîtres. »

Plus de quatre-vingt années s'étaient écoulées depuis l'élection de Majorinus comme rival de Cécilien à Carthage. Peu de personnes présentes à l'époque étaient toujours en vie. Plus rares encore étaient celles qui se souvenaient des persécutions, lorsque, disait-on, des manuscrits avaient été rendus aux autorités païennes. Car Majorinus avait été remplacé par Donat ; celui-ci était mort. À son tour le successeur de Donat avait cédé la place à un autre. D'autre part les donatistes étaient désorientés par une scission en leur sein et la nomination d'un nouveau Dirigeant à Carthage. À présent, trois hommes prétendaient occuper ce poste ; la confusion ne fit qu'augmenter lorsque les églises donatistes de la province mauritanienne

annoncèrent leur séparation des autres provinces.

* * *

Les forces donatistes avaient beau être divisées, le zèle pour leur cause n'avait pas faibli. Elles persistaient à raconter les événements de la persécution comme s'ils s'étaient passés tout récemment. Tous les incidents intervenus depuis cette époque ne leur semblaient qu'une aggravation du premier délit. Pour eux en effet, l'accession de Constantin n'était pas le signe d'une époque de changement et de triomphe de l'Église comme le voyaient les chrétiens ailleurs. Constantin les avait attaqués ; ses successeurs n'avaient pas plus de mérite à leurs yeux que les empereurs païens du passé.

À présent les donatistes s'étaient engagés dans une voie dont l'issue était problématique. Leur situation était injustifiable pour un chrétien, ce dont beaucoup étaient conscients. Leurs premiers chefs avaient commis deux erreurs profondes et irréparables. D'abord, ils avaient fondé leur position sur les forfaits présumés d'un seul homme, Cécilien ; ensuite, ils avaient accepté au sein de leur mouvement un grand nombre de personnes dont la motivation était politique plutôt que spirituelle. La première action les avait précipités dans un conflit de personnalités qui avait mal tourné ; la seconde dans un chaos politique qu'ils étaient impuissants à maîtriser. N'ayant pas voulu chercher avec détermination une entente amicale sur les principes de liberté et de sanctification dans les églises, ils se retrouvaient malgré eux les figures de proue d'un mouvement changé en révolte économique et sociale.

Un désaveu public des *circoncellions* de la part de Donat ainsi que de ses associés, dans lequel ils auraient clairement exprimé leur opposition à la violence, n'aurait-il pas contribué à apporter une solution ? Peut-être ; mais sans doute les responsables donatistes hésitaient-ils à faire naître le moindre ressentiment entre eux-mêmes et la populace incontrôlée, capable à tout moment de basculer du soutien enthousiaste vers la revanche vindicative. Ils étaient conscients d'être assis sur une poudrière dont la mèche était déjà allumée, et qui risquait à tout moment d'exploser.

Mais certains donatistes, dont le talentueux enseignant Tyconius, étaient décidément malheureux de l'attitude hostile de leurs collègues. Ils n'aimaient pas la hargne des chefs de leur faction discourant contre leurs adversaires. S'il est vrai, disaient-ils, que la fidélité et l'intégrité étaient une obligation pour tous, l'amour par contre était ou devait être la plus belle qualité et le signe du chrétien. « Un serviteur du Seigneur ne doit pas se quereller. Il doit être aimable envers tous, capable d'enseigner et patient, il doit instruire avec douceur ses contradicteurs. »[1] Certains d'entre eux n'étaient-ils pas devenus des pharisiens, se battant pour la lettre de la loi avec un acharnement qui en déniait l'esprit ? Comment comprendre qu'un mouvement voué à la pureté et à la sainteté dans l'Église tolère autant de violences et d'hostilité envers ceux de l'extérieur ?

Depuis le début de la polémique les catholiques faisaient preuve d'une discipline plus stricte et d'une mentalité plus charitable que leurs adversaires, et de nombreux donatistes déploraient la tournure que prenaient les événements. Ils se demandaient ce qui était arrivé. À quoi songeaient-ils ? La cause de Christ avancerait-elle à coups d'épées et renforcée par les cris d'une troupe de rebelles armés ? Où se

[1] 2 Timothée 2:24-25 (F.C. 1971)

trouvait l'Évangile de la paix dans cette tourmente ? L'apôtre ne disait-il pas : « Je pourrais être capable de parler les langues des hommes et celles des anges, mais si je n'ai pas d'amour, mes discours ne sont rien de plus qu'un tambour bruyant ou qu'une cloche qui résonne. Je pourrais avoir le don d'annoncer des messages reçus de Dieu, je pourrais posséder toute la connaissance et comprendre tous les secrets, je pourrais avoir toute la foi nécessaire pour déplacer des montagnes, mais si je n'ai pas d'amour, je ne suis rien. Je pourrais distribuer tous mes biens et même livrer mon corps pour être brûlé, mais si ne n'ai pas d'amour, cela ne me sert de rien. »[1] Mais un vacarme comme celui de tambours ou de cloches résonnantes noyait les rares voix des protestataires. Ceux-ci marchaient à un autre pas que celui de la foule agitée de passions violentes. Ils se retirèrent un à un, quittant le mouvement qu'ils ne pouvaient plus approuver.

Il était temps, pensa Augustin, de trouver un compromis. Une conférence préparatoire fut convoquée à Hippone en 393 ap. J-C. Il y en eut ainsi dix-huit entre cette année et l'an 419, où pas un aspect de la doctrine ou de la discipline ne manqua d'être examiné. Tout le long du parcours Augustin enfonça ses arguments avec sa fermeté et sa courtoisie habituelles : il espérait toujours trouver un accord à l'amiable avec les Dirigeants donatistes. Il voulait bien leur céder sur certains points, comme la reconnaissance de leurs Dirigeants et de la discipline qu'ils imposaient aux membres ; et il priait instamment les autorités romaines de s'abstenir de les maltraiter. Il était prêt à accueillir quiconque parmi eux désirait rejoindre les catholiques. Cette aimable tolérance, ainsi que les signes évidents d'un retour à la pureté et à la sanctification dans l'Église catholique, commencèrent à convaincre certaines personnes qui trouvaient les premières revendications donatistes justifiées, mais ne supportaient plus la barbarie primitive de leurs dernières recrues.

* * *

Au début de la controverse, les donatistes avaient l'avantage d'une position valable, raisonnable, ayant depuis longtemps des antécédents respectables. Leurs idées différaient très peu de celles des montanistes et des novatianistes, qui affirmaient aussi que l'Église était une communauté appartenant à Dieu, vivant dans ce monde, mais qui en demeurait distincte. Ils pensaient que seuls les croyants sincères avaient le droit d'en être les membres. Ils accueillaient les gens de l'extérieur qui désiraient se joindre à eux ; mais ils insistaient que ceux-ci fassent preuve d'une foi véritable – notamment en demeurant fermes dans cette foi par temps de persécution – avant de participer pleinement à la vie et au culte de la communauté chrétienne. Un deuxième principe leur était cher : l'indépendance. Ils désiraient que leurs églises soient libres par rapport à l'État, et à la hiérarchie catholique auto-renouvelée qui concentrait de plus en plus son autorité à Rome.[2]

Il est clair que ces opinions étaient fondées et logiques : Tertullien et Cyprien avaient tous deux

[1] 1 Corinthiens 13:1-3 (F.C. 1971)

[2] « Les donatistes se voyaient comme un mouvement dont le but était de préserver et de protéger une alternative à la société environnante. Ils étaient toujours conscients des menaces contre leur identité : d'abord la persécution, ensuite le compromis. Le catholicisme d'Augustin, par contre, reflète l'attitude d'un groupe sûr de sa propre capacité d'absorber le monde environnant sans rien perdre de son identité... en bonne position pour remplir ce qu'il considérait sa mission historique, de dominer, d'absorber, voire de diriger tout un Empire » (Brown p.214).

soutenu un point de vue analogue. Rappelons que les donatistes, à l'instar des montanistes et des novatianistes, étaient d'une justesse sans faille dans leur enseignement sur la divinité de Christ et le salut qu'il a assuré par son sacrifice sur la croix, alors que ces doctrines faisaient l'objet de longues et sérieuses disputes ailleurs dans l'Empire. Ils s'opposaient aussi à certaines pratiques des catholiques comme le monachisme qu'ils voyaient comme une nouveauté sans fondement biblique. À leurs débuts, les donatistes étaient manifestement de véritables chrétiens évangéliques. Ils allaient devenir les victimes d'une ambition ecclésiastique démesurée, être sacrifiés sur l'autel d'une politique impériale inflexible, et rester jusqu'à aujourd'hui marqués par une image négative.[1] Hélas, leurs premiers chefs étaient incapables de contrôler l'allure, encore moins le ton de leur campagne. Aussi, le comportement de leurs partisans les plus sauvages finit par laisser une tache hideuse sur un vêtement qui au début était propre et respectable. Malheureusement, la tache ne quitta jamais le vêtement, qui devint irrécupérable.

[1] Voir Frend pp.128-129, 319. Augustin lui-même, quand il avait l'occasion de parler personnellement avec ses adversaires, trouvait parmi eux plusieurs dignes de son respect sincère. En 397 ap. J-C, avec son ami Alypius, il rendit visite à Fortunius, le Dirigeant donatiste âgé à Thubursicum Bure (Teboursouk). « Une foule excitée les accueilla, et les deux rivaux se quittèrent dans la bonne entente. Augustin avoua même : 'À mon avis, vous trouverez difficilement parmi vos évêques un autre dont le jugement et les sentiments sont aussi corrects que nous les avons vus chez ce vieillard.' » Brown p.230

20. La rupture inévitable

La polémique donatiste semblait destinée à durer pendant tout le siècle, et même après. Où en effet trouver un terrain d'entente, un cadre permettant un compromis ? Les donatistes refusaient de rejoindre l'Église catholique, tandis que les catholiques n'acceptaient pas leur dissidence. Les donatistes n'étaient pas prêts à accepter les personnes soupçonnées d'apostasie, tandis que les catholiques insistaient pour les garder dans leurs rangs.

Suite au sac de Rome en 410 ap. J-C, le gouvernement impérial s'occupait surtout de problèmes internes, mais en Afrique du Nord un dénouement s'annonçait imminent. Les Dirigeants catholiques envoyèrent une importante délégation à l'empereur Honorius pour protester contre la liberté accordée aux donatistes en Afrique. En 411, l'empereur consentit à inviter des délégués à une conférence spéciale pour trouver enfin une solution à ce problème. Marcellin, le proconsul d'Afrique, devait présider aux séances. C'était un homme dont Augustin et Jérôme ont loué les qualités chrétiennes. On promit aux donatistes, d'une part la suspension de tout interdit ou peine légale datant d'avant la conférence, et d'autre part la liberté de rentrer chez eux en sécurité, quel qu'en soit le résultat. Par contre on les avertit que tout refus de participer déclencherait une procédure judiciaire pour les obliger à se soumettre.

Ceci obligeait bien évidemment les donatistes à se rendre bon gré mal gré à la conférence. À la fin de mai de cette année-là une troupe de 279 Dirigeants donatistes entrèrent dans la ville et se trouvèrent face à 286 Dirigeants du parti catholique. Ils venaient à Carthage de bien loin, depuis Tanger à l'ouest et Tripoli à l'est. Le premier jour de juin, ils prirent place dans le grand hall réservé à cet effet. La conférence commença, la plus importante jamais réunie en Afrique. Les donatistes avaient comme chef Pétilien, jadis un éminent avocat, Dirigeant de l'église donatiste à Cirta (Constantine). Face à lui, les catholiques avaient Augustin, Dirigeant de l'église à Hippone. À cinquante-huit ans, il était au sommet de sa carrière, orateur expérimenté et adversaire redoutable.

Le début de la conférence ne présageait rien de bon pour les donatistes. Marcellin ouvrit la session en lisant une longue déclaration de l'empereur. Celle-ci donnait comme objectif à la conférence de « confirmer la foi catholique », et parlait des donatistes comme de gens « qui ont souillé l'Afrique par leur vaine erreur et leur dissension superstitieuse. » Un temps considérable fut passé dans des chicanes préalables sur les termes du débat. S'agissait-il d'un rassemblement de Dirigeants pour discuter de questions théologiques ou d'un tribunal judiciaire convoqué en premier lieu pour entendre les accusations des catholiques à l'encontre des donatistes, et prononcer un jugement contre eux ? Un grand débat s'éleva à propos de la légère inégalité d'effectifs entre les deux délégations. En effet les catholiques, craignant d'être en minorité, avaient envoyé chercher vingt autres Dirigeants, et les donatistes prétendaient que, compte tenu des absents, ils étaient en majorité. Ensuite, on dut justifier l'identité de chaque participant, au milieu d'accusations réciproques. Finalement sept Dirigeants de chaque côté furent choisis pour représenter leur parti.

Mais les deux camps continuèrent de soulever des points de contestation. Marcellin proposa, s'il déplaisait aux donatistes en tant que juge, qu'ils en nomment eux-mêmes un autre de rang égal, comme

adjoint. Ils refusèrent de profiter de l'offre car, disaient-ils, ils n'avaient jamais demandé un premier juge, encore moins un second. Lorsque Marcellin demanda aux donatistes de s'asseoir, ils refusèrent, prétextant que l'Écriture Sainte leur interdisait de s'asseoir avec les impies. Sur ce, Marcellin ordonna qu'on enlève son propre siège et il resta lui-même debout. Augustin, courtois, s'adressa aux donatistes comme à des frères ; mais ils n'acceptèrent pas cette approche amicale, et ripostèrent qu'il ne pouvait y avoir de fraternité entre eux et les méchants. Les deux premiers jours furent entièrement accaparés par des retards semblables, mais la conférence proprement dite commença malgré tout le troisième jour. Les orateurs principaux étaient Augustin pour les catholiques, et Pétilien pour les donatistes.

La tension était vive. En effet, les premières joutes furent toutes gagnées par Pétilien. Il prit soin de détourner la discussion du simple cas de Cécilien, qui avait déjà fait l'objet d'une décision de Constantin contre son parti : il savait que Marcellin était obligé de respecter la législation impériale antérieure. Mais au lieu de cela, avec beaucoup d'habileté il contraignit les catholiques à se justifier car, pour prononcer un jugement contre les donatistes au nom de l'empereur, il leur fallait démontrer qu'ils étaient la véritable Église de Christ en Afrique du Nord, ayant le droit de condamner ses adversaires. « D'un seul coup, la conférence se transforma en une discussion sur la nature de la véritable Église, question sur laquelle les donatistes avaient préparé un manifeste impressionnant. »[1] Le débat occupa trois sessions de trois jours distincts, dont deux jours et demi sans référence au cas de Cécilien ; au sujet de l'Église, les donatistes l'emportaient manifestement sur leurs adversaires.

* * *

En ce qui concerne les critères de décision en matière de doctrine ou de pratique, la conférence de 411 eut au moins le mérite de réussir tout de suite un grand exploit : il marqua l'acceptation par les deux partis de l'autorité suprême des Écritures comme référence définitive dans les questions de croyance et de pratique des églises. Au cours de polémiques précédentes on avait beaucoup cité les Écritures, mais c'est à ce moment qu'une distinction fut enfin établie entre les livres canoniques du Nouveau Testament tels qu'ils sont aujourd'hui, et les autres écrits des premiers chrétiens. C'est au Nouveau Testament ainsi constitué que firent appel Augustin et Pétilien pour soutenir leurs thèses respectives. Les donatistes auraient voulu introduire dans le débat les décisions de leurs propres conférences, ainsi que les visions et les paroles de leurs prophètes et de leurs martyrs – confirmées par de prétendus miracles. Quant aux catholiques, eux aussi apportaient des déclarations de leurs conférences et de Dirigeants d'autres régions du monde. Mais aucun terrain d'entente ne fut trouvé qui pût permettre de s'accorder sur la base de ces textes contestés et douteux. On conclut, non sans quelques protestations, que seul le témoignage des Écritures saintes pouvait permettre de trancher.

Les deux côtés s'entendirent pour donner à l'Église de Christ le titre de « sainte Église catholique. » Toutefois les donatistes mettaient l'accent sur la suprême nécessité de la sainteté, tandis que les catholiques insistaient sur la catholicité, autrement dit l'universalité, reléguant la sainteté visible au second plan. Les catholiques avançaient comme argument majeur le fait indéniable que les donatistes

[1] Brown p.332

s'étaient séparés des autres chrétiens. Ils insistaient sur la volonté de Christ que son Église soit unie. Les donatistes en convenaient mais disaient que son Église devait être sainte comme il était saint. Leur cri de ralliement était celui de l'apôtre : « Chassez le méchant du milieu de vous ! »[1] : parole qu'ils appliquaient à Cécilien et à tous ses partisans. Augustin fit remarquer que toute action disciplinaire devait incomber aux Dirigeants officiellement nommés par l'Église, et non pas à un parti rebelle en son sein. À quoi les donatistes répondirent que si tel était le cas, l'Église aurait dû exclure des hommes de l'espèce de Cécilien au lieu de les nommer Dirigeants. L'Église catholique, disaient-ils, avait manqué au devoir de discipline dont parlait Paul. Puisqu'elle n'avait pas assumé la responsabilité que Dieu lui avait accordée, et qu'elle avait désobéi à la parole de Dieu, elle ne méritait plus le respect de tout chrétien véritable. Ils citaient les paroles de Christ : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Il enlève tout rameau qui, uni à moi, ne porte pas de fruit... Celui qui ne demeure pas uni à moi est jeté dehors, comme un rameau, et il sèche. »[2] Et ils ajoutaient que Cécilien était un tel sarment, coupé et séparé de Christ, ainsi que tous ceux qui le soutenaient. Quant à eux, ils étaient demeurés unis à la vigne, l'Église vivante de Pierre, et non pas l'Église déchue de Judas.

De fait les donatistes prétendaient que c'étaient eux, et non les catholiques, les vrais héritiers de la tradition de Cyprien. N'avait-il pas préféré endurer le martyre plutôt que de se compromettre avec le monde ? La véritable Église, selon eux, était celle qui subissait la persécution, et non celle qui persécutait. Effectivement, les donatistes s'étaient toujours considérés comme les représentants africains légitimes de l'Église universelle ou *catholique*. Augustin demanda si les donatistes dont l'influence se limitait à un continent, pouvaient être considérés comme la véritable Église de Christ en Afrique, alors que pour le monde entier celle-ci était au contraire constituée de leurs adversaires. À quoi les donatistes répliquèrent que les frontières géographiques ne signifiaient rien, car le Fils de Dieu lui-même lorsqu'il était venu sur terre n'avait habité qu'un seul petit pays, et pendant son ministère il avait encore moins de partisans qu'eux-mêmes. Ils ajoutèrent qu'en matière de moralité la minorité avait souvent raison, car la majorité silencieuse s'engageait inévitablement sur le large chemin qui mène à la destruction.

Les donatistes se voyaient comme le petit reste demeuré fidèle, l'Église pure qui n'avait pas étouffé l'Esprit de Dieu, l'Église dont Dieu écoutait les prières. Eux seuls se préoccupaient de la sanctification ; eux seuls se détournaient des péchés et des transgressions qui éloignaient l'homme de Dieu. Pétilien cita les prophètes de l'Ancien Testament pour montrer que Dieu avait souvent fermé les oreilles de son peuple choisi à cause de ses méfaits, tandis qu'il avait promis le salut à un reste fidèle qui s'était séparé de la masse corrompue des mécréants.[3] Il cita les paroles de Christ : « Étroite est la porte et difficile le chemin qui mènent à la vie ; peu nombreux sont ceux qui les trouvent. »[4] Augustin affirma que ces versets ne s'appliquaient pas à l'objet du débat.

Augustin, quant à lui, était prêt à parcourir un long chemin pour obtenir la paix, mais pas à capituler sur les sujets qu'il considérait primordiaux.[5] Il pensait que la conception donatiste de l'Église était fausse,

---

[1] 1 Corinthiens 5:13

[2] Jean 15:1-2, 6

[3] Brown p.218

[4] Matthieu 7:14

[5] On peut supposer que pour Augustin, catholicisme et christianisme avaient toujours été des synonymes. Il avait passé son

car elle confondait l'Église militante sur terre et l'Église triomphante au Ciel. L'Église sur terre serait toujours comme l'arche de Noé, un refuge pour les faibles et les nécessiteux. Ce n'est qu'au Ciel qu'elle serait pure et sans tache. Aussi longtemps que durerait le monde, l'Église compterait des membres indignes qui ne seraient exclus qu'au jugement dernier. Dans l'intervalle ce n'était pas à l'homme de se placer en juge au-dessus de son frère. Celui qui abandonnait l'Église parce qu'il trouvait ses membres indignes se rendait coupable d'un plus grand péché qu'eux : celui de la division, qui était une offense à l'amour.

Il cita la parabole de l'ivraie. L'Église, dit Augustin, contiendrait toujours du blé et des mauvaises herbes, des hommes bons et des mauvais. « Veux-tu que nous allions enlever la mauvaise herbe ? » demandaient les serviteurs dans la parabole. « Non », répondit le maître, « …laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson. »[1] La moisson n'aurait lieu qu'au jugement dernier : les fidèles ne seraient pas séparés des mécréants avant ce jour. Puis Augustin cita la parabole du filet. L'Église, dit-il, était comme un filet que les pêcheurs jetaient à la mer, dans lequel étaient pris des poissons, certains bons à manger et d'autres sans valeur. Mais le poisson ne serait effectivement trié qu'à « la fin du monde : les anges viendraient séparer les méchants d'avec les bons. »[2] L'Église, dit Augustin, contenait inévitablement de mauvaises herbes parmi le bon grain, une mauvaise pêche à côté de la bonne. Il ne lui appartenait pas de juger entre l'un et l'autre, mais de les enseigner et de les encourager tous, de faire en sorte que progressent les faibles, les méchants, et les ignorants.

Pour les donatistes il était clair cependant que ces paraboles ne parlaient pas du tout de l'Église. Selon l'explication de Christ lui-même, ce n'était pas dans l'Église que poussaient les plantes mais dans le monde ; ce n'était pas dans l'Église qu'on pêchait le poisson, mais dans le monde. « Le champ, c'est le monde »,[3] disait-il explicitement. Le bon grain et les mauvaises herbes poussaient côte à côte dans les villes et les villages, et non dans les assemblées chrétiennes. Ce n'était pas dans les églises qu'on pêchait les bons et les mauvais poissons, mais dans les rues et les marchés où ils allaient se confondre jusqu'à la fin des temps. Il était impossible que ces paraboles soient une image des bons et des mauvais cohabitant sans discrimination dans l'Église, car à l'époque de Jésus il n'y avait pas encore d'Église. Les paraboles décrivaient le Royaume de Dieu, qui est loin d'être la même chose que l'Église chrétienne. Augustin pour toute réponse, affirma simplement que ces paraboles se rapportaient à l'Église.

Augustin avait déjà écrit une réfutation soigneuse de l'attitude donatiste envers les sacrements. Selon eux, la cérémonie du baptême et celle du Repas du Seigneur ne pouvaient être accompagnées de bénédiction divine si les sacrements étaient administrés par un homme indigne. Ils soutenaient par

---

enfance dans la petite ville de Thagaste qui, exceptionnellement, était presque unanimement pour la cause catholique ; sa mère était particulièrement attachée à l'Église catholique. Après sa conversion en Europe, Augustin fréquenta exclusivement les cercles exaltés de la cour et l'église de Milan, où la foi catholique prospérait, et l'Église était manifestement unie face à ses adversaires païens – les intellectuels latinisants, les philosophes néoplatoniciens et les manichéens d'Europe. En 388 ap. J-C, à son retour en Afrique, il était essentiellement ignorant du donatisme africain. Sans doute fut-il surpris par la popularité dont jouissait ce mouvement, et perplexe de voir les catholiques d'Hippone réduits à une faible minorité toujours en diminution. Ses origines l'auraient empêché de songer à devenir lui-même donatiste.

[1] Matthieu 13:24-30

[2] Matthieu 13:47-50

[3] Matthieu 13:38

exemple qu'un faux Dirigeant, comme un faux prophète ou enseignant, ne pouvait qu'égarer le peuple de Dieu, et qu'il était certainement impuissant à le bénir.[1] Augustin n'était pas d'accord. Celui qui dispense les sacrements est en réalité le Christ, disait-il : le Dirigeant n'est pas plus qu'un agent par lequel il choisit de faire son œuvre. La valeur d'un sacrement n'était pas plus anéantie par le caractère du Dirigeant qu'un rayon de soleil deviendrait impur en se reflétant dans les eaux d'un caniveau.[2] Selon ce principe, même s'il était prouvé que Cécilien avait rendu les Écritures aux païens, et même s'il était coupable d'un forfait plus grave encore, il pouvait tout à fait légitimement administrer un sacrement parce qu'il avait été choisi par l'Église catholique – donc par Christ – pour être le Dirigeant à Carthage. Augustin ajoutait cependant que les sacrements n'étaient utiles qu'au chrétien qui était membre de la véritable Église, l'Église catholique. Celui qui s'était séparé de l'Église ne pouvait recevoir la bénédiction de Christ. Bien entendu, les donatistes n'étaient pas d'accord avec l'idée que l'Église catholique soit la seule véritable, ni avec l'affirmation que ses sacrements étaient toujours efficaces et cela de façon automatique. Ils ne trouvaient pas l'interprétation biblique d'Augustin convaincante.

* * *

Mais c'est au cours de la séance finale qu'Augustin prit le dessus. Il était désormais décidé à forcer un avis sur la question précise de la condamnation de Cécilien. Ce Dirigeant avait-il ou non trahi la foi, et corrompu l'Église catholique en Afrique du Nord ? En ce qui concernait les fautes de Cécilien, les donatistes étaient sur un terrain moins solide. Pétilien s'acquitta mal d'une discussion avec Augustin à ce sujet ; il s'abaissa même à faire des remarques mesquines et personnelles sur la jeunesse indisciplinée d'Augustin, en insinuant que celui-ci restait manichéen en son for intérieur. Augustin avoua franchement les péchés commis avant sa conversion, et confessa que si ce n'était par la grâce de Dieu, il n'aurait aucun espoir. Sa réputation morale sans tache ainsi que ses célèbres travaux théologiques suffirent pour répondre aux autres insinuations.

Pétilien posa alors la question la plus pertinente : pourquoi les catholiques approuvaient-ils l'usage de la force pour soumettre ceux qui contestaient leur point de vue ou étaient rebelles à leur autorité ? Or autour de 408 ap. J-C, Augustin avait changé d'opinion au sujet de la coercition par le bras civil. Avant cette date il ne voulait compter que sur la persuasion. « Je veux que personne ne soit forcé à croire contre son gré » disait-il.[3] Mais malgré sa grande patience, il se lassa enfin du refus persistant des donatistes de se laisser convaincre. En plus, Augustin avait constaté qu'un bon nombre de personnes avaient réintégré l'Église catholique tout simplement suite à une menace de punition. Sa propre ville d'Hippone n'avait-elle pas vu par cette méthode une minorité catholique transformée en majorité ? Augustin commença à penser que la fin justifiait les moyens lorsqu'il s'agissait d'user de la force. Il essaya de trouver une justification dans la Bible, répondant à Pétilien avec des paroles citées hors de leur contexte, et qui

---

[1] Cyprien avait dit la même chose. Augustin se rangeait avec Étienne, le Dirigeant à Rome, sur cette question : il était d'avis qu'un « sacrement » était efficace indépendamment du caractère des personnes qui le dispensaient et qui le recevaient. Voir le Chapitre 15.

[2] *De Baptismo* 4:16-18

[3] cité par Foakes-Jackson p.500

provenaient d'une autre parabole de Jésus : « Oblige les gens à entrer ! »[1] Sans jamais prôner la violence, il commença à parler de l'incarcération et de la confiscation des biens comme de moyens légitimes pour pousser les donatistes à intégrer l'Église catholique. Il dit son approbation à l'encontre de certaines lois récentes qui imposaient la peine de mort aux païens pratiquant la sorcellerie et l'idolâtrie, loi que les donatistes eux-mêmes, semble-t-il, n'avaient jamais songé à contester. Si hors de la communauté chrétienne il était possible d'imposer la soumission par la force, ce moyen n'était-il pas justifiable aussi à l'intérieur ?

Augustin n'était pas un homme brutal ou rancunier. Il s'opposait énergiquement à l'utilisation de la torture, pratique alors courante dans les enquêtes criminelles, car elle faisait avouer aux innocents des crimes imaginaires, puis les laissait estropiés. En plus, il se différenciait de certains catholiques, dont Optat de Milève, qui soutenaient l'application de la peine de mort pour hérésie. Il aurait pu dédaigner de recourir aux poursuites judiciaires ; cependant, épuisé par les longues années de conflit, même lui ne vit pas d'autre moyen de rétablir l'ordre. Au désespoir de ne jamais pouvoir gagner les donatistes par la force de la raison, il se tourna vers celle de la loi. Il acceptait la triste réalité qu'une Église d'État, et de façon générale toute religion d'État, ne peut garantir l'obéissance à ses pratiques et à ses responsables que par la menace, et si nécessaire par le recours à la contrainte physique.

Avec le recul, il n'est que trop évident que l'esprit de l'Empire romain s'était glissé dans l'Église catholique : ces deux forces s'unissaient avec le dessein de gouverner le monde. L'Empire romain et l'Église catholique, le pouvoir séculier et le pouvoir religieux, se soutenaient mutuellement tels deux vignes entrelacées. La conférence de 411 était le premier fruit de cette collaboration. Hélas, depuis cette époque, de façon systématique, l'Église catholique a manié le pouvoir politique afin d'imposer la soumission religieuse ; ses dignitaires ont, souvent et partout, justifié l'usage de contrainte précisément par les arguments qu'avait donné Augustin devant cette conférence. Il est tragique qu'un homme aussi généreux soit à l'origine d'une force historique aussi sombre et infâme ; mais même lui ne put résister aux pouvoirs conjugués de la nature humaine et des réalités politiques.[2]

Marcellin, qui s'était tenu à l'écart, prit alors le mors entre ses dents. Il refusa la demande d'une décision sur la nature de l'Église, et imposa que soit rendu un jugement contre les donatistes sur la question de Cécilien. Il fut très sensible à la courtoisie discrète et au pouvoir de persuasion d'Augustin. Même si Marcellin n'était pas venu à la conférence avec la conviction qu'il valait mieux, pour le bien de l'Empire, que le parti catholique gagne, il serait arrivé à cet avis suite au comportement déplaisant et peu judicieux des délégués donatistes, qui se montraient de plus en plus insolents à mesure qu'augmentait leur frustration. Il leur accorda néanmoins la liberté de retourner chez eux sans crainte, et un délai de réflexion pour accepter ou rejeter les conditions. Celles-ci étaient simples : ils pouvaient conserver leurs églises, leurs bâtiments et leurs Dirigeants, si seulement ils acceptaient d'intégrer l'Église catholique, de suivre sa doctrine et de se soumettre à ses règlements. Mais en cas de refus ils subiraient les pires sanctions de la loi.

À l'issue de la conférence, les donatistes, faisant preuve d'un optimisme pitoyable, prétendirent que le

[1] Luc 14:23

[2] Il est évident qu'Augustin aurait été révolté par les atrocités de l'inquisition médiévale et des croisades. Nous avons déjà vu combien il détestait la violence et l'effusion de sang.

débat avait tourné en leur faveur. Ils firent de nouveau appel à l'empereur, mais sans succès. L'année suivante, en 412 ap. J-C, un décret fut publié qui frappait d'une lourde amende toute personne s'impliquant dans une activité chrétienne en dehors de l'Église catholique officielle. Les indigents qui ne pouvaient s'acquitter de l'amende furent battus de verges ; on donna l'ordre aux maîtres de forcer leurs esclaves à s'y conformer. Les Dirigeants et les autres responsables donatistes furent bannis, leurs terres et leurs lieux de culte confisqués. Ceux qui les abritaient risquaient une peine sévère. Deux ans plus tard, comme si toutes ces mesures ne suffisaient pas, on rajouta une loi qui les privait de leurs droits civiques.

* * *

La défaite des donatistes fut-elle un triomphe personnel pour Augustin ? Son influence dans la polémique avait-elle été décisive ? Probablement pas : leur déroute était prévisible depuis longtemps. Augustin se borna à faire pencher la balance du côté qui leur était déjà défavorable. À partir de ce moment, le donatisme déclina rapidement, non seulement à cause des décrets impériaux, mais parce que le mouvement dans son ensemble était irrémédiablement discrédité. De nombreux sympathisants étaient revenus à l'Église catholique avant cette conférence, et pour les autres, ces brimades impériales les contraignirent à prendre une décision qu'ils avaient déjà envisagée depuis longtemps. La déception s'était accrue chez les donatistes les plus sages, au caractère vraiment chrétien, face à l'impuissance de leurs responsables à contrôler les circoncellions, ou du moins à séparer entièrement leurs églises de ces compagnons ingouvernables. Rares étaient les vrais croyants qui supportaient encore de pareilles atrocités.

Les nouvelles lois furent appliquées sévèrement, mais elles ne frappèrent que les derniers restes d'un mouvement qui jadis avait rassemblé la majorité des chrétiens nord-africains. La mise à sac de Rome en 410 ap. J-C, et le démembrement de l'Empire qui s'ensuivit, ne favorisèrent guère un nouvel essor du donatisme. À Césarée (Cherchell) en 418 ap. J-C, un débat public opposa encore Augustin aux derniers Dirigeants donatistes. En vain : le donatisme en tant que mouvement était mort. L'histoire des donatistes n'est guère édifiante, est même tragique à bien des égards. Néanmoins elle a une grande valeur pédagogique.

Du côté catholique, on ne profita pas longtemps de la victoire. Leurs églises, avec les quelques communautés donatistes restantes, succombèrent bientôt à l'envahisseur Vandale. Des donatistes on ne relève plus de traces sauf un bref renouveau deux cents ans plus tard au 6e siècle. Ils n'eurent jamais d'adeptes ailleurs dans le monde, car ils rejetaient toute proposition venue de groupes hérétiques d'Europe ou d'Asie. Ils finirent comme ils avaient commencé : un mouvement local limité à l'Afrique, mais lié inséparablement à l'essor triomphant et à la chute tragique de l'Église sur le littoral sud de la Méditerranée. C'est une dernière démonstration spectaculaire du phénomène répété dans l'histoire de la chrétienté nord-africaine : l'effondrement en temps de paix de communautés chrétiennes qui se sont épanouies aux moments d'épreuve. Les dissensions qui suivent une persécution sont toujours plus dangereuses pour l'Église que la persécution elle-même.

* * *

Les donatistes sont mal-aimés des historiens de l'Église. Même s'ils étaient plus nombreux que les catholiques aux premières heures de la polémique, et le sont restés presque jusqu'à la fin, fort peu de choses ont été écrites, ou du moins préservées, à leur sujet. Nous devinons à peine les espoirs et les idéaux de leurs membres plus modérés et plus équilibrés : la plupart n'étaient ni de grands écrivains ni des orateurs, et leurs collègues plus turbulents leur firent vite de l'ombre. Le sort de l'homme raisonnable est souvent d'être foulé aux pieds par l'extrémiste : n'ayant pas le cœur aux luttes et aux polémiques, il se retire finalement du combat, attristé mais plus sage. Les documents dont nous disposons pour cette époque sont ou bien le fait de fonctionnaires impériaux, ou celui de catholiques. Plus récemment, la plupart des commentaires sur la controverse sont de la plume d'historiens ayant un penchant évident pour la perspective épiscopalienne ou catholique. Il est donc rare de pouvoir étudier les événements de l'autre point de vue, sous l'angle donatiste.

De plus, les donatistes font doublement mauvaise figure : nous les trouvons difficiles, refusant de participer aux conférences, n'ayant aucun désir de compromis, et repoussant toute offre d'amitié. Les condamner trop vite pour cela, c'est risquer d'ignorer le fait que les conférences, le compromis et l'amitié, étaient les éléments du projet catholique visant à la réconciliation et l'unité. Les donatistes souhaitaient simplement qu'on les laisse en paix ; ils voulaient fonder des églises à leur idée : les conférences et le compromis ne leur apportaient rien. Influencer l'Église catholique, voire la gouverner, ne figurait pas parmi leurs projets. Ils ne désiraient qu'une chose : en être libres. Le fait qu'ils acceptèrent de participer aux conférences successives préparées par les catholiques, tout en sachant qu'en Augustin ils auraient un adversaire qu'ils ne pourraient égaler ni pour la puissance intellectuelle ni pour l'éloquence, n'était-ce pas la preuve de leur souplesse ? Cela ne témoignait-il pas qu'ils n'étaient pas tout à fait les bigots agressifs que l'on disait parfois ? Leur participation tenait-elle à un désir de démontrer le nombre et la puissance de leur parti ; ou à expliquer et à gagner la sympathie pour leur point de vue ; ou bien au fait qu'ils y étaient contraints par la loi ? En tout cas, à la différence des catholiques, qui désiraient les dominer, ils étaient loin de vouloir contraindre leurs adversaires.

Les reproches faits aux donatistes depuis ces jours-là ont presque toujours été qu'ils se voyaient distincts de l'Église catholique. Mais avec le recul, est-ce là une erreur tellement grave, si tant est qu'il y ait erreur ? Il ne faut pas oublier qu'au début leur projet n'était pas de diviser la communauté chrétienne, mais d'améliorer son niveau de foi et de sanctification. N'ayant rencontré aucun écho, aucun désir de se réformer, il ne leur restait qu'à fonder leurs propres églises et à suivre les directives de leur conscience. Ils ressemblent en ceci aux *hussites*, aux *vaudois*, et aux *luthériens* d'Europe. Si on peut faire un rapprochement entre les donatistes et les luthériens, forcés les uns comme les autres de quitter l'Église qu'ils espéraient réformer, peut-être peut-on en faire un autre entre Augustin et Érasme : chacun a tenté d'insuffler dans l'Église catholique une contre-réforme, pour ôter les abus à l'origine de la dissension. Luther comme Donat a quitté l'Église catholique, car pour lui la sainteté visible importait plus que l'unité visible. Comme Érasme, Augustin a tenté patiemment de guérir la division car il pensait que l'unité visible primait sur la sainteté visible.

* * *

Augustin l'avait emporté dans le débat officiel, mais il n'avait pas pour autant gagné le cœur des Nord-Africains. La victoire remportée lors de la conférence dut être mise en vigueur par la force. Ce n'est pas ainsi que, logiquement, on convainc les masses populaires, et particulièrement en Afrique du Nord. Le peuple penche d'un côté ou de l'autre sous l'influence du charisme personnel, de la *baraka* de l'homme qui les représente. Si les donatistes finalement échouèrent, c'est surtout parce qu'ils n'avaient pas de *leader* capable de les contenir dans le cadre de l'amour et de la patience, signes distinctifs du véritable chrétien qui attirent toujours la bénédiction divine. Donat mort, aucun de ses collègues ne fut en mesure d'exercer pareille influence bienfaisante sur ses pairs. Il manquait un *leader* doué de la grandeur morale et intellectuelle d'un Tertullien. Le célèbre Nord-Africain se serait certainement reconnu dans l'idéal originel des donatistes, mais il leur aurait sûrement déconseillé le pacte imprudent avec des factions politiques. Tertullien n'était pas à la hauteur de la finesse d'Augustin dans un débat, mais au moins son esprit tranchant aurait pressenti certains dangers. Il aurait exhorté les donatistes à se comporter avec dignité et patience. Il leur aurait déclaré qu'ils devaient gagner le respect d'autrui, puis aurait fait remarquer aux païens qui les observaient qu'ils l'avaient mérité. Tertullien avait coutume de donner en exemple le comportement irréprochable des hommes et femmes chrétiens de son époque ; il aurait souligné que les donatistes ne voulaient rien de mal, mais qu'ils désiraient simplement louer Dieu et organiser leurs églises, libres des contraintes impériales et ecclésiastiques. Tertullien n'aurait pas désiré réunifier les catholiques et les donatistes, puisque sa vision de l'Église et des églises ne demandait pas qu'on se soumette à une organisation. Pourtant il aurait encouragé tous ceux qui aimaient Christ à s'aimer les uns les autres, et il aurait refusé même de penser à une alliance avec des hommes profanateurs et violents. L'unité qu'on impose par la force sera toujours fragile et de plus mal-aimée. Tertullien quant à lui, avait une opinion précise : si un homme avait la foi en Christ, c'était un frère bien-aimé ; sinon, c'était un voisin nécessiteux. La personne qui connaissait l'Évangile était un semeur ; celle qui ne la connaissait pas, un champ à ensemencer. Aucune place dans un tel schéma pour une cause chrétienne soutenue par des païens, et vauriens de surcroît.

Sans doute, cela se comprend, les donatistes étaient contents que leur mouvement encore jeune soit tellement populaire, même s'ils n'en saisissaient pas trop les causes sous-jacentes. Pendant un certain temps ils se laissèrent porter en triomphe par la vague : leurs adeptes se comptaient en milliers, ceux des catholiques en centaines. Mais la compromission politique à courte vue entraîna leur défaite. Avec le temps, les donatistes furent tellement assimilés dans l'esprit du pouvoir et du public aux circoncellions, qu'ils n'eurent aucune chance d'échapper à la condamnation généralisée qu'inspirèrent les incendieurs de ferme, les saccageurs de maisons et d'églises. De grands périls guettent ceux qui s'impliquent dans un soulèvement populaire. Les propos aigris et hostiles, surtout lorsqu'ils se doublent d'actes violents, sont inconciliables avec l'enseignement de Christ et de ses apôtres : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. »[1]

L'Église n'a pas la vocation d'être un outil entre les mains de l'État, ni une écharde dans son côté. Les chrétiens doivent vivre au sein de la société dans la paix et le respect. Ils ne se battent pas pour un

---

[1] Luc 6:27

avantage terrestre, mais sont pèlerins et étrangers sur la terre, aspirant à un héritage meilleur dans l'au-delà, préoccupés à employer leur brève existence à faire tout le bien possible. « Mon royaume n'appartient pas à ce monde ; » dit Jésus, « si mon royaume appartenait à ce monde, mes serviteurs auraient combattu... »[1] Ses disciples prendront soin de se démarquer des mouvances agressives et des disputes politiques. Ils veilleront et prieront tandis que le monde se bat pour accaparer pouvoirs et privilèges – puis le tumulte fini, ils pénétreront discrètement sur le champ de bataille pour panser les blessures des victimes. Les serviteurs de Christ feront surgir une église des cendres qui restent, en leur insufflant une vie nouvelle. Agir de la sorte fait appel à plus de courage, de patience, et à beaucoup plus d'amour que de courir dans les bras de la violence : celle-ci finit trop souvent dans une tragédie de sang, de haine et de mort.

De tous les malheurs des donatistes, le principal fut d'avoir bâti leurs raisonnements dès le début sur une base faible et irréfléchie. Ils réclamaient la condamnation de Cécilien ; or la découverte qu'une telle condamnation était sans aucun fondement les laissa totalement déconfits. Là n'était pas le centre du débat. Qu'importaient les actions supposées d'un homme ? Le vrai débat était plus vaste : savoir si les églises devaient se plier aux directives de l'organisation catholique, à son accueil tolérant de chrétiens déchus et pécheurs, ou si elles devaient être libres de s'organiser comme elles le souhaitaient, en communautés distinctes de croyants véritables. C'est là que Pétilien essaya de recentrer le débat à la conférence de 411 ; mais il était déjà trop tard.

La question fit de nouveau surface quelques douze siècles plus tard, pendant la longue lutte entre les églises d'État et les églises libres en Europe. Mais le dénouement fut alors plus heureux. L'expérience avait appris que la paix ne s'épanouit qu'avec la liberté. Le passage du temps avait permis à tous les acteurs de comprendre que le respect mutuel, devoir de tous les chrétiens, ne pouvait exister que si nous nous mettions d'accord pour autoriser chacun à rendre à Dieu le culte qu'il choisissait, et si chaque église pouvait s'organiser comme il lui semblait que Dieu l'indiquait.[2]

La polémique donatiste suit un schéma que les historiens connaissent bien : les événements avancent vers leur conclusion d'un pas lent mais inexorable. Un empereur chrétien sincère mais, hélas ! naïf, une Église d'État terriblement autoritaire, une populace instable, une revendication de liberté commune aux communautés païenne et chrétienne... c'était plus qu'il n'en fallait pour faire naître la discorde. De plus, chacun courait avec les yeux bandés car il n'avait jamais été confronté à une pareille situation. Il leur manquait l'avantage du recul, et des enseignements que, pour notre part, le passage des siècles nous a

[1] Jean 18:36

[2] Ambroise de Milan (env. 340-397) avait déjà reconnu ce principe, car il acceptait que les églises locales aient le plein droit de conserver leurs coutumes particulières, à condition que celles-ci n'aillent pas à l'encontre de principes bibliques. Par exemple, les chrétiens jeûnaient le samedi à Rome, mais pas à Milan, ville distante de moins de 500 km. Ambroise disait, « Quand je vais à Rome, moi aussi je jeûne le samedi ; quand je suis ici, je ne le fais pas. » Et il donna le conseil avisé : « Si tu visites une église, conforme-toi à la coutume du lieu. » (Brown p.87)

Quelques années auparavant (env. 150), Polycarpe, en visite à Rome, s'étonna de voir qu'on y célébrait la fête de Pâques un autre jour qu'à Smyrne. Il s'entretint avec Anicetus, le Dirigeant à Rome, mais Irénée (un disciple de Polycarpe) nous apprend « qu'ils conclurent rapidement et paisiblement un accord à ce sujet, puisqu'ils n'avaient pas l'amour de la dispute. » Commentant le récit que donne Irénée de ces événements, Schaff écrit : « La lettre prouve que les chrétiens du temps de Polycarpe savaient garder l'unité de l'Esprit sans l'uniformité des rites et des cérémonies. » (Schaff, vol. II, pp.213-214)

donné. Pris dans des courants auxquels les meilleurs ne pouvaient pas résister, et des complications dépassant les plus sages, ils se mirent à se jalouser et à se condamner réciproquement, et ils s'exposèrent tous au juste châtiment de Dieu sur un mouvement qui s'était égaré, et sur une Église qui s'était conformée au monde incroyant.

Quant à Augustin, il traversa cet épisode avec charme et grâce. Il avait sans doute tantôt raison, et tantôt tort ; malgré tout, il dominait clairement ses contemporains. Et nous croyons qu'en toutes choses Dieu travaillait pour le bien de ceux qui l'aimaient véritablement, de ceux qu'il avait appelés selon son plan.[1]

[1] Allusion à Romains 8:28

21. Désespoir et délivrance

« La vie d'Augustin nous séduit d'autant plus que c'était un grand pécheur qui devint un grand saint : or la grandeur est toujours plus admirable lorsqu'on y accède envers et contre tout. »[1] Pendant sa jeunesse, Augustin ne laissait augurer ni de grandeur intellectuelle, ni de valeur spirituelle. Dans ses *Confessions*, peut-être le plus facile à lire de ses premiers écrits, Augustin montre à son lecteur non seulement les péchés de son passé, mais aussi les attitudes et les fausses croyances dont ils découlaient, qui dominèrent sa personnalité et dictèrent sa conduite jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Même une fois convaincu de la vérité de la foi chrétienne, sa liaison avec une maîtresse le retint pour un temps de s'engager dans cette voie, fait ignoré de ses contemporains. Il avait environ quarante-trois ans lorsqu'il écrivit ses *Confessions*, et à ce moment-là, la communauté chrétienne reconnaissait en lui un homme de valeur et de bonté. S'il écrivit son autobiographie, c'était par souci de montrer à ses admirateurs la véritable source des qualités qu'ils lui attribuaient ; c'est en effet la grâce de Dieu qui, si souvent, l'avait sauvé de lui-même. Augustin nous dévoile dans son livre ses émotions et ses pensées, mais cette examen de soi ne lui montrait que sa dépendance totale et profonde envers le Dieu qui l'avait créé, qui était allé vers lui et l'avait sauvé.

Aurelius Augustinus était un fils du terroir, né en 354. Sa petite ville natale de Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras) était située à un carrefour du commerce, dans les reliefs de la province de Numidie, au sud de l'Annaba moderne. Il avait au moins un frère et deux sœurs. Son père Patricius était un petit propriétaire ; il était aussi fonctionnaire de l'administration locale. C'était un païen qui tolérait cependant la foi chrétienne de sa femme. Il ne s'opposa manifestement pas à ce que l'enfant reçoive, encore jeune, une instruction chrétienne. Pendant des années, Augustin assista régulièrement aux cours pour garçons à Thagaste, mais ne laissait rien paraître de sa future grandeur. Plus tard il confia que ces années d'école avaient été malheureuses et avaient eu le seul mérite de le préparer aux conflits, aux injustices et aux déceptions de la vie adulte.[2] Les études scolaires lui étaient pénibles, particulièrement celle des langues étrangères comme le grec. Toutefois ce jeune sensible et réfléchi s'adonnait à la lecture de tous les livres qui se trouvaient à sa portée. Il connaissait le latin dès son enfance, car c'était la langue parlée dans sa famille.

Il passait beaucoup d'heures dans l'oisiveté : dépourvu de contrôle paternel, il vivait comme il l'entendait. Il traînait avec d'autres garçons de son âge, et sous leur influence, nous dit-il, il vola des poires dans un verger, alors qu'elles étaient encore vertes. « Pourquoi l'avoir fait ? » se demanda-t-il. Seul, il n'aurait certainement pas volé ce fruit. Son acte était à mettre au compte de la perversité humaine naturelle, aiguillée par la bravade de cette bande de garçons. Il était sociable, très apprécié de ses pairs, mais le désir de les impressionner lui causait bien des ennuis. Adolescent, il se vantait de péchés qu'il n'avait pas commis, simplement pour gagner l'admiration de ses camarades. C'était sans doute pour suivre ses camarades qu'il se mit à fréquenter les théâtres pour y voir jouer des pièces obscènes ; avec eux il prit goût aussi aux sports cruels de l'arène. Les influences opposées de ses camarades et de sa mère

---

[1] Pine-Coffin, introduction à *Confessions*, p.11

[2] Chadwick p.7

Monique se disputaient le cœur du jeune Augustin.

La mère d'Augustin était chrétienne. Elle avait passé la plus grande partie de son enfance en compagnie d'une servante dévouée à la famille, une femme maintenant âgée qui vivait chez eux depuis toujours : celle-ci avait instruit la fillette dans la voie de Christ. Mais les parents de Monique choisirent pour elle un époux païen. Monique ne cessa jamais de prier pour la conversion de Patricius, malgré son infidélité. Elle s'efforçait de le gagner à la vérité par une loyauté empreinte de grâce et d'amour. Elle saisissait toute la portée du conseil de l'apôtre Pierre : « Vous de même, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que si quelques-uns d'entre eux ne croient pas à la parole de Dieu, ils soient gagnés à la foi par votre conduite. Des paroles ne seront même pas nécessaires : il leur suffira de voir combien votre conduite est pure et respectueuse. »[1] Elle lui parlait peu du chemin de Christ, mais elle en témoignait amplement par sa manière de vivre. Augustin nous confie que son père était bon mais vif. « Elle savait... ne pas tenir tête à la colère de l'homme, ni en actes ni en paroles. Une fois la crise passée et le calme revenu, s'il s'était emporté d'une façon irréfléchie, elle lui rendait compte de sa conduite à elle. »[2] Monique refusait d'écouter les ragots et les plaintes des autres femmes sur leurs maris. En plus, par la douceur et la sympathie elle réussissait souvent à mettre fin aux querelles entre les femmes elles-mêmes : elle faisait tout son possible pour que chacune comprenne le point de vue de l'autre.

Le père d'Augustin mourut alors que son fils était âgé de dix-sept ans. Cependant la douleur des adieux fut adoucie par le fruit de la patience et de l'abnégation de Monique : en effet, dans ses tout derniers jours, Patricius se convertit et demanda le baptême. Tout au long de sa vie il s'était privé pour pourvoir à l'éducation de son fils. Mais à cause de sa croyance païenne, Patricius n'avait pas grand-chose de plus à lui léguer.

* * *

Il en est de l'histoire du monde comme de celle de l'Église : de nombreux hommes exceptionnels paraissent hériter leurs qualités d'une mère remarquable, tandis que peu sont ceux qui héritent d'un père très doué. L'influence de la mère est presque toujours plus forte, et il est peut-être aussi plus dur pour un fils de sortir de l'ombre d'un père exceptionnel. Quoi qu'il en soit, les textes les plus frappants des *Confessions* sont ceux où Augustin parle de sa mère. Il ne cessa jamais de la respecter, et resta toujours un fils affectueux et bon, mais ce n'est qu'après sa conversion qu'il apprécia Monique à sa vraie valeur. Sur le point de mourir, elle dit à son fils que jamais elle ne l'avait entendu prononcer à son égard une parole dure – ce qui se comprend facilement car, quels que soient les péchés qu'Augustin se sentait obligé de confesser, il ne manqua jamais de gentillesse envers quiconque.

Monique se retrouva presque dépourvue à la mort de son mari. Mais une amie riche de la famille proposa généreusement de contribuer à l'éducation de son fils. À l'âge de dix-sept ans, Augustin quitta donc son foyer de Thagaste et prit la route de Carthage, distante de quelque 240 kilomètres, où il était inscrit comme collégien. Il aperçut la mer pour la première fois, et il fut enchanté par la beauté de ses

[1] 1 Pierre 3:1-2

[2] *Confessiones* 9:9

reflets bleus sous le soleil. Se promenant dans les rues de la grande ville, capitale de l'Afrique, il se sentit enfin libre de toutes restrictions : le monde entier s'offrait à lui. En classe également, Augustin commença à révéler un potentiel jusque là non exploité. Mais à mesure que son esprit se fortifiait, sa vertu faiblissait. Il se lia avec une jeune femme que les conventions de l'époque ne lui permettaient pas d'épouser, puisqu'elle était d'un rang social inférieur. Ils restèrent ensemble douze ans et ils eurent un fils nommé Adéodat. Cette relation, agréable sous plusieurs aspects, le laissait pourtant insatisfait et se termina dans le chagrin. Plusieurs années après, dans les *Confessions*, dont le texte est une longue prière à son Créateur, il écrivit « J'avais dit : donne-moi la chasteté et la continence, mais ne le fais pas tout de suite ! »[1] ; c'était le cri d'un homme qui aspirait à un idéal hors de sa portée, tout en s'agrippant à un vice qu'il détestait.

Augustin connut une grande tourmente spirituelle pendant ses années carthaginoises. Au fil de ses études il découvrit les œuvres de Cicéron. Le philosophe séduisit l'esprit du jeune étudiant par sa quête de la sagesse ; il fit naître en lui un désir intense de rechercher la vérité. Considérées comme œuvre littéraire, les Écritures du christianisme ne se mesuraient pas à la prose subtile de Cicéron, et à cette époque Augustin jugeait la Bible bonne seulement pour les simples d'esprit. Il acceptait sans l'examiner l'opinion selon laquelle la Bible était pleine de contradictions et illogique : son arrogance l'empêchait de la lire pour lui-même et avec un esprit ouvert.

Mais au fil des semaines, sa quête de la sagesse se révéla plus décevante qu'il n'avait prévu. Elle lui apportait plus de doutes que de certitudes ; par exemple, Augustin ne pouvait s'expliquer la présence du mal dans un monde créé par un Dieu bienveillant. Il ne comprenait pas non plus que le créateur d'un monde physique visible puisse être lui-même un esprit, donc invisible. Après un certain temps il fit la connaissance d'un groupe religieux, les *manichéens*, dont la doctrine proposait une explication de la présence du mal qui satisfaisait le jeune Augustin, et qui simultanément lui permettait d'esquiver la responsabilité de ses fautes.

Le manichéisme avait connu un progrès rapide parmi les païens des 3e et 4e siècles ; il avait même réussi à s'attirer des adeptes dans la périphérie de la communauté chrétienne. Son fondateur Manès, né en Babylonie du sud en 216 ap. J-C, mena une vie religieuse d'ascète, et mourut flagellé à Gandishapur, en Perse, en l'an 276. Manès se donnait les titres de *paraclet*, de « sceau des prophètes », et d'« apôtre de la dernière génération. »[2]

Comme les zoroastriens de la Perse antique, Manès enseignait que la vie est une lutte perpétuelle entre la lumière et les ténèbres, entre Dieu et Satan, le bien et le mal, l'esprit et la chair. Le monde et tout l'univers matériel sont sombres et mauvais ; le bien et la lumière cherchent donc constamment à s'en échapper. Les manichéens, qui voyaient le corps comme la prison de l'âme, considéraient comme un crime de mettre des enfants au monde : à leurs yeux les rapports sexuels étaient un mal à condamner. Par ailleurs, la rédemption de l'homme ne s'accomplissait pas par le sacrifice de réconciliation que Christ avait offert, mais par une ascèse personnelle continuelle, dans laquelle Jésus était en quelque sorte un

---

[1] *Confessiones* 7:7

[2] Manès n'était pas le dernier à se réserver des appellations semblables ! Il reste qu'une lecture soigneuse des versets de Jean 16:7-15 indique que le *paraclet* qui nous est promis, et dont le nom signifie « le conseiller » ou « le consolateur », loin d'être un homme, est le Saint-Esprit de Dieu, qui descendit sur les disciples à la Pentecôte.

« guide qui mène à la lumière. » À Carthage et à Hippone il existait des communautés de manichéens, dont certaines étaient composées de moines qui avaient décidé de suivre la règle austère du célibat qui menait à « la perfection », et d'autres de personnes qui se consacraient à l'étude des écrits obligatoires, mais ne désiraient pas encore s'imposer les rigueurs de « la perfection. » Ces derniers pourvoyaient aux nécessités des premiers, auxquels il était interdit de porter atteinte à la vie, tant animale que végétale. En plusieurs endroits les manichéens se heurtaient à une hostilité tenace. Ils étaient persécutés encore plus sévèrement que les chrétiens.

Voyant son fils de plus en plus impliqué dans les pratiques bizarres de la secte, et en même temps séduit par les attractions charnelles, Monique décida de demander l'avis d'un Dirigeant très âgé, lui-même ancien manichéen, donc qualifié pour démontrer l'erreur de la secte et pour expliquer la voie du salut à l'une de ses victimes. Homme avisé, ce Dirigeant comprit fort bien le cas d'Augustin, et il dit à la mère tourmentée que dans l'état actuel du jeune il ne servait à rien de lui parler. Cela ne ferait que le pousser à justifier sa position et à durcir sa détermination. Le vieil homme conseilla de le laisser tranquille pour le moment et de prier Dieu de le ramener au bon sens. Mais Monique n'était pas satisfaite de ce plan judicieux. En pleurs elle le suppliait sans arrêt de parler à son fils pour le convaincre de changer de vie. Il lui répondit enfin : « Laisse-moi maintenant ; aussi vrai que tu vis, il est impossible que le fils de ces larmes périsse ! »[1] Selon le récit, Monique prit ces paroles comme un message du Ciel et chérit l'espérance qu'elles lui apportaient.

Ses études à Carthage terminées, Augustin retourna à Thagaste en 375 ap. J-C où il s'installa comme professeur de rhétorique, enseignant la littérature latine, la grammaire et l'art de discourir. Peu après son retour il fit une expérience très marquante qui le força à réfléchir : il avait renoué avec l'un de ses amis d'enfance et malgré les années, il s'avéra que les deux hommes avaient beaucoup de choses en commun. Ils se mirent à passer leurs loisirs ensemble. Plusieurs années après il écrivit à propos de cet ami : « Dans son adolescence il n'avait pas d'attachement sincère et profond pour la vraie foi, et je l'en avais même éloigné pour l'attirer vers les fictions funestes de la superstition, les mêmes qui faisaient pleurer ma mère sur moi. » Puis le compagnon d'Augustin tomba gravement malade. La fièvre l'ayant rendu inconscient, il était aux portes de la mort lorsque les responsables de l'église vinrent le baptiser. À la grande surprise et au bonheur d'Augustin il se rétablit ; dès qu'il put de nouveau parler, Augustin commença à plaisanter avec lui au sujet du baptême administré à son insu. « Mais lui me regarda horrifié, comme un ennemi, et il m'avertit que, si je voulais rester son ami, il fallait que je cesse de lui parler ainsi. » Quelques jours plus tard, la fièvre revint et au grand désarroi d'Augustin, il mourut. « Cette douleur enténébra mon cœur, et partout je ne voyais que la mort. »[2] Son chagrin le mit pour la première fois face à la réalité de la mort, et fit naître en lui doutes et questions.

Peu après Augustin repartit pour Carthage, où il occupa un autre poste d'enseignant. Il y resta presque dix ans avec les manichéens, accomplissant les devoirs qu'on attendait d'un jeune adepte de cette secte. Déjà cependant il était en proie à des doutes ; et sa découverte d'une hypocrisie affichée au sein du mouvement les renforça. Il en parla avec ses amis manichéens, mais ils ne purent lui venir en aide, et lui

[1] *Confessiones* 3:12

[2] *Confessiones* 4:4

conseillèrent d'aller voir un de leurs anciens, un certain Faustus. Son entretien avec Faustus, qui eut lieu en 383, le déçut au plus haut degré. Il n'obtint aucune réponse à ses questions. Aussi décida-t-il de rester manichéen mais seulement de nom, et d'attendre l'avènement de quelque chose de meilleur.

Mais pour Augustin, la vie n'était pas faite que de choses sérieuses. Toujours sociable, il s'entourait d'amis dont il partageait les goûts et les enthousiasmes. Il se réjouissait de l'esprit vif des jeunes avec lesquels il passait ses heures de loisirs, et prenait grand plaisir au chassé-croisé de leurs discussions animées. Il évoque ainsi ces moments agréables : « Causer et rire ensemble, échanger de bons offices, lire ensemble des livres bien écrits, plaisanter et être sérieux ensemble, être parfois en désaccord sans animosité, comme on l'est avec soi-même, et utiliser ce très rare désaccord pour assaisonner l'accord habituel... »[1] Augustin affinait son potentiel intellectuel tout en se distrayant.

Pourtant il finit par trouver insupportable le manque de discipline de ses étudiants à Carthage et il partit pour Rome, fuyant de nuit, tout à fait contre la volonté de sa mère. Après un certain temps passé à enseigner dans cette ville, et à récupérer avec grande peine les honoraires qui lui étaient dus, il reçut la proposition de se rendre dans la ville de Milan, en Italie du nord. Il se trouve que Symmachus, le préfet de Rome, champion célèbre du paganisme, avait été auparavant proconsul à Carthage, où il avait connu Augustin et remarqué le potentiel du jeune professeur. Il lui proposa un poste de maître de rhétorique à la cour impériale, alors installée à Milan. Sachant qu'Augustin connaissait les enseignements du christianisme et qu'il y était opposé, le puissant mécène espérait peut-être le soutien de son génial protégé dans le combat qu'il menait contre Ambroise, le Dirigeant de l'église à Milan. Soudain les portes s'ouvrirent devant Augustin, pour lui accorder une place parmi les puissants de l'Empire, sous le patronage de l'intellectuel païen le plus important de son époque.

* * *

Sa mère le rejoignit à Milan, ainsi que quelques-uns de ses anciens élèves nord-africains. L'esprit curieux d'Augustin, abandonnant le credo manichéiste, s'ouvrit à de nouvelles influences. Il s'adonna à la lecture des œuvres philosophiques des Grecs néoplatoniciens, dans la traduction latine d'un des plus célèbres professeurs de cette école, le Nord-Africain Victorinus que nous évoquerons plus loin. Ces ouvrages aidèrent Augustin à comprendre que Dieu est de nature spirituelle, et qu'il est possible que le mal soit simplement la conséquence d'un mauvais emploi par les hommes de leur libre arbitre. Ce fut pour Augustin un moment déterminant : il se rendit compte que les deux principes qu'il venait d'admettre étaient effectivement à la base non seulement du néoplatonisme, mais aussi du christianisme.

Monique convainquit son fils de fréquenter l'église du célèbre Ambroise, connu pour l'éloquence et la puissance de ses sermons, et pour la beauté des hymnes qu'il composait. Augustin y assista régulièrement, prétendant être motivé purement par son intérêt professionnel pour les procédés rhétoriques du grand prédicateur. Mais tandis qu'il écoutait le discours d'Ambroise, il se trouvait aussi captivé par le contenu : il était en présence d'un homme qui proposait des raisons solides et logiques de croire en Christ. Ambroise s'attaquait exactement aux questions qui travaillaient le cœur d'Augustin – et

---

[1] *Confessiones* 4:8

d'autres de sa génération – et réussissait à montrer qu'on pouvait être à la fois intellectuel et chrétien. Monique supplia son fils de parler personnellement avec Ambroise, mais il hésitait à déranger un homme éminent qui, en plus de ses multiples responsabilités comme Dirigeant de l'église, était assailli par un flot continu de visiteurs.

Cependant, comme au fil des semaines il écoutait Ambroise, Augustin se rendit compte qu'il avait mal compris la position chrétienne. Ce à quoi il s'était attaqué, loin d'être le christianisme, n'en était que sa propre version faussée. « Je reprochais aux chrétiens » dit-il, « des opinions qu'ils n'avaient jamais exprimées…J'avais aboyé pendant tant d'années, non pas contre la foi chrétienne, mais contre les fictions de mon propre esprit. En même temps j'avais honte d'avoir censuré en maître ce que je devais étudier en disciple. »[1] Finalement Augustin alla rencontrer Ambroise qui, nous dit-il, le reçut comme un père. Il l'encouragea à ouvrir les lettres du grand penseur Paul pour y voir ce qui était dit sur les desseins de Dieu.

* * *

Ambroise était un homme remarquable, au caractère diamétralement opposé par certains côtés à celui d'Augustin. Là où Augustin reculait devant une situation gênante, Ambroise la prenait d'assaut ; Augustin tenait plutôt à faire l'analyse de l'état intérieur d'un homme, tandis qu'Ambroise le jugeait en fonction de ses actes ; Augustin recherchait le compromis et la réconciliation, mais Ambroise campait obstinément sur la position qu'il pensait être juste. Un certain jour désormais célèbre, Ambroise résista à l'empereur Théodose. Celui-ci avait fait massacrer sept mille habitants de la ville de Thessalonique en représailles pour la mort d'un officier impérial dans une émeute. Lorsque Théodose arriva à l'église pour participer à l'assemblée divine, Ambroise refusa de célébrer le Repas du Seigneur tant que l'empereur ne s'était pas humilié pour demander le pardon de Dieu et faire acte de pénitence. En s'attachant fermement aux deux principes disant que les exigences divines sont valables pour tous sans distinction, et que l'autorité de Christ est supérieure à celle du chef d'État, Ambroise gagna l'admiration du jeune Augustin.

Dans la grande ville évoluée européenne de Milan Augustin se montrait moins sûr de lui que dans sa patrie. Il n'était que trop conscient de son accent africain provincial. Un autre événement vint secouer sa suffisance : la conversion du célèbre néoplatonicien Victorinus, le traducteur et l'auteur de plusieurs livres philosophiques qui avaient marqué le jeune Augustin. Il nous apprend que Victorinus avait été le précepteur de plusieurs membres célèbres du sénat romain, et qu'on lui avait même érigé une statue sur le Forum à Rome, en honneur de son talent d'enseignant. Or voilà que, dans sa vieillesse, il confessa publiquement sa foi en Christ. Victorinus avait toujours adoré les idoles à la mode parmi les aristocrates de Rome et d'Afrique : « Pendant tant d'années, avec des accents terrifiants, il n'avait cessé de les défendre. » Mais il avait aussi été amené dans le cadre de ses études à lire l'Ancien et le Nouveau Testaments ainsi que d'autres écrits chrétiens.

Augustin nous raconte son histoire : « Il dit à [son ami chrétien] Simplicianus, non pas en public, mais entre eux : 'Sache que je suis déjà chrétien.' L'autre répliqua : 'Je n'y croirai et je ne te compterai parmi les chrétiens que lorsque je t'aurai vu, dans l'église du Christ.' Et lui de plaisanter en disant : 'Alors ce

[1] *Confessiones* 6:3

sont les murs qui font les chrétiens ?' Et souvent il répétait qu'il était déjà chrétien ; Simplicianus lui faisait la même réponse, et alors Victorinus lui répétait la plaisanterie des murs. » Augustin nous apprend que Victorinus « craignait de heurter ses amis, orgueilleux adeptes du démon. » Mais il poursuivit sa lecture des Écritures, et le jour vint où « il craignit d'être renié par le Christ devant les anges saints, si lui-même craignait de le confesser devant les hommes. Il se vit passible d'une grave accusation, s'il rougissait [de confesser sa foi]. » Soudain, il dit à Simplicianus : « 'Allons à l'église ; je veux me faire chrétien.' » Les responsables de l'église, voulant épargner au célèbre philosophe un événement embarrassant en public, lui offrirent exceptionnellement de confesser sa foi à huis clos, en récitant la formule de circonstance. « Mais lui préféra faire la profession de son salut en présence de la sainte assemblée » et il refusa de prononcer une formule composée pour lui par un autre. « Aussi, quand il monta en chaire pour faire sa profession, tous ceux qui le connaissaient chuchotèrent son nom, tout excités... S'ils avaient manifesté leur joie promptement en le voyant, ils s'arrêtèrent tout aussi promptement dans le désir de l'entendre. Il proclama la foi véritable avec une splendide assurance. »[1] L'assemblée lui fit un accueil enthousiaste. Augustin fut profondément impressionné.

* * *

Pendant ce temps Monique convainquit son fils de se séparer de celle qu'il ne nommait jamais autrement que « la mère d'Adéodat. » Elle arrangea en effet un mariage avec une riche héritière dont la dot allait lui permettre d'avancer dans sa carrière, mais qui était encore à deux ans de l'âge requis pour se marier. Augustin ne pouvait résister aux souhaits de sa mère, mais c'est bien à contrecœur qu'il renvoya en Afrique du Nord celle qui avait été sa fidèle compagne pendant de nombreuses années. Ceci dit, il se sentait incapable d'embrasser le mariage, avec ses responsabilités familiales, et encore moins de supporter deux ans d'abstinence. Aussi pendant cette période d'attente eut-il une autre liaison. Mais il était loin d'être heureux : « Je menais ma vie ordinaire », écrivit-il dans les *Confessions*, « mais je vivais dans une anxiété toujours croissante et je soupirais sans cesse après Toi. »

Augustin partageait un logement à Milan avec un jeune du nom d'Alypius. Un jour ils reçurent la visite de Ponticianus, un ami nord-africain, membre de l'entourage de l'empereur à Milan. Par hasard, leur hôte aperçut un livre qu'Augustin avait laissé sur une table. « Il le prit, l'ouvrit, découvrit l'apôtre Paul », dit Augustin. « Il ne s'y attendait certes pas, il croyait que c'était un des livres qui servaient à mon enseignement si épuisant. Souriant alors, il me regarda et me dit sa joie et sa surprise de trouver cet ouvrage, et lui seul, devant mes yeux. C'est qu'il était lui-même chrétien et te servait fidèlement, ô notre Dieu... Je lui appris que j'apportais le plus grand soin à l'étude de ces écrits de Paul. Il nous parla alors d'Antoine, ce moine égyptien dont le nom brillait d'un éclat prestigieux auprès de tes serviteurs, mais dont, jusqu'alors, nous [Augustin et Alypius] ignorions tout. » Augustin décrit la réaction des deux hommes tandis que leur ami racontait l'histoire d'Antoine : « Nous étions tous les trois étonnés, Alypius et moi-même parce que c'était une histoire si extraordinaire, et lui parce que nous n'en avions pas entendu parler. »

[1] *Confessiones* 8:2, 3-6

Ponticianus leur raconta l'effet que cette histoire avait eu sur un autre ami à la cour impériale. Celui-ci, découvrant par hasard une édition du livre sur Antoine, l'avait lu, puis, « furieux contre lui-même et plein de remords, il s'était tourné vers son ami et lui avait dit : 'Avec toute la peine que nous nous donnons, où avons-nous l'ambition de parvenir ? Que cherchons-nous ? À quoi tend notre service ? Pourrons-nous espérer un plus grand privilège au palais, que d'être amis de l'empereur ? Et là encore, tout n'est-il pas fragile et plein de périls ? Et que de périls à traverser pour arriver à un plus gros péril ! Et quand y sera-t-on ? Tandis que si je veux devenir ami de Dieu, voici qu'à l'instant c'est fait.' » Il continua sa lecture, et enfin s'exclama : « Pour moi, maintenant, j'ai rompu avec toutes mes ambitions passées ; j'ai résolu d'être au service de Dieu, et cela, dès cette heure, en ce lieu. Si tu ne veux pas en faire autant, du moins, n'entrave pas ma route. » Comme Antoine, tous deux décidèrent à l'instant même de renoncer à une carrière, au mariage et à la société, pour servir Dieu là où il lui semblerait bon.[1]

Tandis que Ponticianus leur racontait l'histoire de ces hommes partis fonder une communauté chrétienne pour célibataires dans le désert égyptien, Augustin s'étonna que des hommes illettrés puissent maîtriser leurs passions à ce point. Il pensait avec amertume à sa propre faiblesse, et il avait honte : « Mon être intérieur était comme une maison divisée contre elle-même. Dans le feu du grand combat que j'avais engagé dans mon âme... j'interpellai Alypius. Mon visage reflétait mon tumulte intérieur, je m'écriai : 'Mais qu'est-ce que nous faisons ? Que veut dire cette histoire ? Ces gens incultes se lèvent et prennent le Ciel d'assaut, et nous, avec toute notre science, voilà que nous nous vautrons dans ce monde de chair et sang !…' Je ne me souviens pas de mes paroles précises. Je lui tins ce genre de propos, puis, emporté par l'émotion, je m'interrompis et me détournai, tandis que lui se taisait, effaré. » Augustin avait besoin de se retrouver seul. « Il y avait un petit jardin chez nous ; il était à notre disposition comme toute la maison... Sous le coup de mes émotions, je m'y réfugiai, car là nul n'arrêterait le brûlant conflit engagé avec moi-même, jusqu'à son terme. »

Alypius le suivit. « Il avait compris mon état, oui, sans doute j'avais dit je ne sais quoi d'une voix émue aux larmes... Je me jetai à terre, je ne sais comment, sous un figuier, et je laissai libre cours à mes larmes, qui jaillirent sans retenue ... Car je me sentais encore prisonnier de mes iniquités. Je poussai des cris pitoyables : 'Dans combien de temps ? Dans combien de temps ? Demain, toujours demain ! Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas, sur l'heure, en finir avec mes turpitudes ?' Je m'interrogeais ainsi, et je pleurais dans la profonde amertume de mon cœur brisé. Et voici que j'entendis la voix chantante d'un enfant, venant d'une maison voisine ; voix d'un garçon ou d'une fille, je ne le sais, mais elle répétait ce refrain : 'Prends et lis ! Prends et lis !' Je levai la tête et essayai de me souvenir si les enfants utilisaient d'habitude une ritournelle semblable dans tel ou tel jeu ; non, aucun souvenir ne me revenait d'avoir entendu cela quelque part. Je refoulai l'assaut de mes larmes et me levai, ne voyant plus là qu'un ordre divin qui m'enjoignait d'ouvrir le livre, et de lire ce que je trouverais au premier chapitre venu... Aussi, en toute hâte, je revins à l'endroit où Alypius était assis ; oui, c'était là que j'avais posé le livre de l'apôtre tout à l'heure, en me levant. Je le saisis, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre sur lequel mes yeux tombèrent : 'Non, pas de ripailles et de soûleries ; non, pas de coucheries et d'impudicités ; non, pas de disputes et de jalousies ; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et ne

[1] *Confessiones* 8:6

vous faites pas les pourvoyeurs de la chair dans ses convoitises.'[1] Je ne voulus pas en lire plus, ce n'était pas nécessaire. À l'instant même, en effet, lorsque j'arrivai à la fin de cette phrase, ce fut comme une lumière de certitude déversée dans mon cœur, et toutes les ténèbres du doute se dissipèrent. »

Rempli d'une sensation inconnue de paix, Augustin raconta à son ami ce qui s'était passé ; Alypius demanda à voir le texte qu'il venait de lire. À mesure qu'ils lisaient ensemble ces paroles et celles qui suivaient, Alypius fut bouleversé par la certitude que lui aussi était accueilli par Christ, lui qui, devant les spectacles lamentables et sanglants des arènes, avait ressenti tour à tour exaltation et dégoût, lui que sa conscience sensible accusait constamment. « Alors, nous allâmes voir ma mère, qui fut transportée de joie. »[2]

Le grand combat d'Augustin prenait fin. Il ne se doutait pas de la férocité des combats encore à venir. Mais Augustin n'était pas le dernier à expérimenter combien la vie chrétienne, si elle s'avérait dure, ne l'était jamais autant que la vie sans Christ. Il écrivit : « Tu nous as créés pour toi, Seigneur, et notre cœur ne trouve pas de paix tant qu'il ne repose pas en toi. »[3]

---

[1] Romains 13:13-14

[2] *Confessiones* 8:12

[3] *Confessiones* 1:1

22. Le savant serviteur

En 386 Augustin, âgé de 32 ans, prit la décision de devenir chrétien. Il savait que la conséquence d'une telle action était la consécration totale de sa vie au service de Dieu, que cela impliquait l'abandon de sa carrière professionnelle, et de son projet de mariage. Cela impliquait aussi qu'il fasse confiance à Christ pour le délivrer de la tyrannie du désir physique, et pour lui donner la force pour vivre une vie de célibat. Tel l'apôtre Paul trois siècles et demi avant lui, il se préparait à consacrer à l'œuvre de Dieu sa vie entière, libre de toute entrave humaine.

À l'époque d'Augustin, la société païenne était tellement obsédée et pervertie par le plaisir sexuel que beaucoup de ses contemporains voyaient le célibat comme le plus haut signe de consécration chrétienne. Certains allaient jusqu'à jeter l'opprobre sur le mariage et à critiquer ceux qui le choisissaient. Augustin, lui, ne partageait pas cette opinion : il parlait du mariage chrétien avec respect, et affirmait avec insistance qu'il était institué par Dieu pour bénir l'humanité. Comme c'est le cas aujourd'hui, de nombreux chrétiens remarquables jouissaient de la compagnie d'une épouse et d'enfants, et manifestaient dans leur foyer l'idéal et la réalité du mariage chrétien. Ç'avait été notamment, quelques années auparavant, le cas de Tertullien. Cependant, Augustin choisit un chemin tout aussi exigeant, mais certainement plus austère. Il désirait se libérer des relations terrestres pour être d'autant plus attaché aux célestes.

Pendant encore deux ans il donna ses cours de rhétorique à Milan. Mais la décision prenait forme dans son esprit de laisser ce travail à d'autres personnes capables de l'assurer, pour pouvoir se consacrer à une tâche que peut-être lui seul pouvait accomplir : chercher des réponses aux questions profondes qui travaillaient sa génération. Fréquentant le cercle raffiné de la cour impériale, il se sentait appelé par Dieu pour démontrer à l'élite de l'Empire la véracité de la foi chrétienne. En attendant, il se consacra avec Adéodat son fils et Alypius son ami, à l'étude des enseignements de base de l'Évangile, et suivit l'instruction donnée par l'église à Milan aux candidats au baptême. Au terme de cet enseignement tous trois furent baptisés avec beaucoup de joie par le Dirigeant Ambroise ; peu après, avec Monique, ils reprirent la route de l'Afrique du Nord.

Fatigués par les cahots de la longue route, Augustin et sa mère passèrent seuls un moment de répit dans le port d'Ostie où ils attendirent un navire pour la traversée vers l'Afrique du Nord. Contemplant par la fenêtre le jardin de la maison où ils logeaient, Augustin et sa mère se mirent à discuter du bonheur d'être en communion avec Dieu, de le connaître, d'être sûrs qu'un jour ils seraient auprès de lui au Ciel, libérés de toute limitation et de tout péché terrestres. Ils éprouvaient fortement la réalité de sa présence, et les choses d'ici-bas s'éclipsaient. Des années plus tard, Augustin mit par écrit la conversation de ce jour-là : « En ce bref instant, l'esprit de ma mère et le mien s'étaient élevés pour atteindre l'éternelle sagesse qui demeure au-dessus de tout. » Cela ressemblait à un avant-goût du Ciel : « Et si cet état se prolongeait, si la vision de toutes les autres bassesses s'estompait, de sorte que cette vision seule ravisse et captive le contemplateur et l'enveloppe de joie intérieure, … n'est-ce pas ce que signifieraient les paroles 'Entre dans la joie de ton Seigneur ?'[1] Ce jour-là, pendant cette conversation, ce monde, comparé à la vie dont

[1] Matthieu 25:21

nous nous entretenions et malgré tous ses plaisirs, perdait pour nous tout intérêt. Ma mère dit alors : 'Mon fils, en ce qui me concerne, plus rien n'a de charme pour moi dans cette vie. Que pourrais-je encore faire ici-bas ? Pourquoi y rester ? Je ne sais ; je n'ai plus rien à espérer de ce siècle. Une seule chose me faisait désirer rester encore ici-bas : te voir devenir un vrai chrétien avant ma mort. Je suis plus que comblée par mon Dieu. Te voici maintenant son serviteur, méprisant les félicités de la terre. Que me reste-t-il à faire ici ?' »[1]

Quelques cinq jours plus tard, Monique fut atteinte d'une fièvre. Comme la maladie s'aggravait, elle s'adressa aux jeunes réunis autour de son lit. Sachant qu'elle souhaitait être enterrée auprès de son mari en Afrique, ils lui demandèrent si elle ne se sentait pas triste de mourir loin de sa patrie ? Elle répondit : « Rien n'est loin pour Dieu, et il n'y a pas à craindre qu'il ne sache point où me retrouver quand il viendra me ressusciter à la fin du monde. » Le neuvième jour de sa maladie, elle mourut, âgée de cinquante-six ans. Son œuvre était achevée ; celle de son fils ne faisait que commencer.

* * *

À l'automne 388, Augustin était de retour à Carthage. Il y avait tout juste cinq ans qu'il l'avait quittée, en quête d'étudiants moins bruyants et de renommée académique. Son cœur était africain – il était presque certainement de souche amazighe – et il était heureux de se retrouver parmi son peuple.[2] Dans cette ville qui leur était familière, Augustin et Alypius furent hébergés chez un chrétien du nom d'Innocent. Il les émerveilla en leur racontant sa guérison miraculeuse d'une maladie douloureuse, les hémorroïdes. Plusieurs médecins l'avaient soigné en vain ; mais il avait été guéri simplement par les prières des responsables de son église venus prier pour lui dans sa maison. Mais les compagnons ne restèrent que quelques jours à Carthage. La ville rappelait peut-être à Augustin ses turbulentes années estudiantines, sa maîtresse et sa décision de partir pour Rome contre le souhait de sa mère. Ces souvenirs étaient plus

---

[1] *Confessiones* 9:10

[2] De nombreux auteurs parlent d'Augustin comme étant « berbère » ; ils ont sans doute raison, car il fut presque certainement au moins moitié Amazigh. Camps (p.168) affirme : « Il n'est pas sans signification que le plus grand penseur de l'Occident latin, l'auteur de *Cité de Dieu*, et des *Confessions*, fut un Berbère chrétien. »

Les origines du père d'Augustin sont inconnues, mais tout indique que sa mère Monique fut Amazighe : « Chez Augustin l'héritage berbère se révèle en de multiples petits détails : par exemple le nom de sa mère, Monique, nom berbère, sans doute dérivé du nom d'une divinité libyque *Mon*, adorée dans la ville voisine de Thibilis ; l'habitude aussi qu'avait Augustin de suivre la coutume berbère en attribuant à un frère des liens de parenté plus proches qu'à un fils. Le nom un peu bizarre qu'il donna à son propre fils, Adéodat, ne s'explique que par la pratique berbère d'attribuer à l'enfant un nom se rattachant au culte de Baal (Frend p.230). Le nom latin *Adeodatus* était l'équivalent du nom punique *Iatanbaal* qu'affectionnaient les Imazighen à cette époque.

Chadwick aussi (p. 6) considère *Monique* comme un nom berbère. Brown (p. 63) remarque qu'*Adeodatus* était un nom apprécié des chrétiens de Carthage, car signifiant « don de Dieu. » Frend note que Thagaste, lieu de naissance d'Augustin, était un important centre de culture amazighe traditionnelle : « Il n'existe pas d'autre lieu en Afrique du Nord où l'on trouve autant de cimetières libyques, que l'on reconnaît aux inscriptions funéraires libyques et bilingues romano-libyques » (*The Donatist Church* p.230).

Cependant Augustin ne donne aucune preuve qu'il parlait ou comprenait le tamazight : avec sa mère il parlait le latin. On peut expliquer ce phénomène en supposant que, le père ne connaissant que le latin, celui-ci interdisait l'usage du tamazight au foyer. Une telle situation est courante aujourd'hui en Afrique du Nord, et entraîne la perte de ce qui était la langue maternelle au sens propre.

douloureux qu'agréables, et Augustin était impatient de retourner chez lui, à Thagaste.

À la lecture des Actes des Apôtres, il avait été frappé par le fait que les chrétiens de Jérusalem se dépouillaient de leur fortune et partageaient leurs biens. D'autre part il était influencé par les groupes monastiques qu'il avait vus en Italie, et par ceux d'Égypte dont il avait entendu parler. Aussi décida-t-il de vendre la propriété familiale de Thagaste. Il s'installa alors avec Alypius, Adéodat et plusieurs autres jeunes qui voulaient se consacrer au célibat et au service chrétien. Ils passaient beaucoup de temps dans l'étude des Écritures, et dans les discussions philosophiques. Cette vie communautaire dura deux ans et demi, et ressemblait plus à celle d'un Institut biblique que d'un monastère. C'est là qu'arriva un événement tragique : le jeune Adéodat mourut, âgé de dix-sept ans seulement. Il promettait d'être l'égal de son père sur le plan intellectuel, espoir qui ne devait jamais se réaliser.

Une fois installé, Augustin se mit à travailler à quatre articles philosophiques dans lesquels il cherchait à démontrer qu'il n'était pas fondamentalement impossible de connaître la vérité. À partir de ce moment il ne cessa plus d'écrire. Sa première œuvre importante, dans laquelle il cherchait à prouver l'immortalité de l'âme, s'intitula *De la grandeur de l'âme*. Par ailleurs il écrivit beaucoup contre la secte manichéenne, défendant la vérité des Écritures et démontrant que l'Ancien et le Nouveau Testaments ne se contredisent pas.

Responsable de cet institut de philosophie chrétienne, et auteur de livres maintenant bien connus, Augustin était souvent sollicité pour donner son avis sur un grand éventail de questions. À chacune il prêtait le meilleur de son attention : il tentait de l'étudier à la lumière de la révélation divine, sans préjugé ni présupposé humain. Il désirait se consacrer tout entier à l'étude et à l'enseignement de questions qui avaient laissé d'autres penseurs chrétiens perplexes ; il se destinait à une carrière de théologien et d'enseignant en théologie. Même s'il savait que beaucoup d'églises manquaient de façon aiguë d'un conducteur capable de diriger et d'enseigner l'assemblée, il reculait devant la perspective d'une telle responsabilité. Il évitait délibérément les églises dans cette situation, de peur qu'elles ne le persuadent d'abandonner ses travaux intellectuels en faveur d'un ministère de pasteur.

Cependant en 391, un ami l'invita à visiter la ville côtière de Hippo Regius, à présent Annaba en Algérie. Hippone, deuxième port d'Afrique dont les origines remontaient à plus de mille ans, possédait un remarquable patrimoine : de beaux bâtiments et une place publique jalonnée de magnifiques statues. Son hôte était un membre de la police secrète qui avait montré un intérêt pour la foi chrétienne. À son arrivée, Augustin constata que la curiosité de son ami avait quelque peu diminué, mais leurs discussions occupèrent quand même plusieurs journées. Le dimanche, Augustin se rendit à l'église à Hippone, sans se douter que le Dirigeant Valérius, déjà âgé, espérait depuis longtemps se procurer l'assistance d'un homme plus jeune qui le déchargerait de certaines obligations. Valérius était Grec, et le travail d'enseigner l'église en latin lui pesait énormément. Aussi, ce jour-là il parla de ce besoin d'un assistant. L'assemblée, qui connaissait la réputation d'Augustin, supplia celui-ci de venir les aider, et malgré ses protestations le portèrent vers le devant de la salle où il fut nommé sur-le-champ ancien de l'église à Hippone. C'est de cette manière qu'il arriva en ce lieu que depuis lors on associe à son nom. Comme il le raconta plus tard, il n'avait d'autres bagages que les vêtements qu'il portait ce jour-là.

L'ancien fraîchement nommé fut confronté à deux problèmes : d'abord, celui de se réserver du temps pour l'étude afin de mieux pouvoir enseigner les candidats au baptême dans l'église. Valérius lui accorda

donc un congé jusqu'à ce qu'il se sente prêt à prendre ses nouvelles responsabilités. L'autre problème était de savoir comment trouver le moyen de vivre son idéal d'une communauté d'hommes célibataires partageant leurs biens. On fit construire à cet effet une maison dans le jardin de la propriété de Valérius. Alypius et les autres bons amis de Thagaste vinrent l'y rejoindre, ainsi que de nouvelles recrues. Augustin exigea que pour habiter avec lui, chacun donne tous ses biens à l'église ou à sa famille, et qu'il participe à une vie commune simple consacrée au service de Dieu et des hommes.

Trois ans plus tard, Alypius les quitta pour devenir Dirigeant de l'église à Thagaste. Pendant ce temps à Hippone, le vieil homme Valérius se réjouissait des effets bénéfiques de l'enseignement d'Augustin qui conduisait l'église à plus de sainteté et de discipline. Finalement, près du terme de sa vie, il demanda à Augustin de devenir son co-Dirigeant. Il s'éteignit quelques mois après et Augustin, âgé de quarante-deux ans, devint le Dirigeant de l'église à Hippone, un nom qui signifie « l'abri. » C'était l'an 396 ; il remplit cette fonction pendant trente-quatre ans.

* * *

Dès sa nomination, Augustin se donna comme première responsabilité le bien-être spirituel des chrétiens d'Hippone. À partir de ce moment-là, ce n'est que lors de son temps libre qu'il put se consacrer aux écrits qui constituent son legs à l'humanité, et sur lesquels repose sa renommée, des traités rédigés à l'occasion des rares loisirs que lui laissait sa responsabilité principale. L'église se réunissait quotidiennement – c'est donc à Augustin que revenait la tâche d'assurer la célébration du Repas du Seigneur, du baptême, ainsi que les prédications et l'enseignement. Il prêchait non seulement à Hippone mais aussi dans d'autres villes nord-africaines, notamment à Carthage où il était fréquemment invité. De plus il s'engagea de tout son cœur et pour la durée de sa vie dans la formation des jeunes qui habitaient avec lui, dans l'optique de les équiper totalement pour qu'un jour ils puissent assumer la fonction de responsable dans une autre église. Les jeunes formaient comme un groupe de disciples avides d'apprendre tout ce qu'ils pouvaient de leur maître doué, avant d'être appelés à le quitter.

Par ailleurs son temps était occupé à surveiller la gestion et les finances de l'église, en particulier l'assistance aux veuves, aux orphelins, et à d'autres personnes en difficulté. Il était le tuteur légal de plusieurs orphelins : il devait leur procurer du travail et les marier. Ce dernier devoir ne l'enthousiasmait guère, car il déclarait : « Si les deux époux viennent à se brouiller, ils maudiront celui qui les a fait se marier ! »[1] Ses journées étaient sans cesse interrompues par ceux qui réclamaient son intervention dans des disputes. Il se trouvait engagé dans des affaires judiciaires pour le compte de chrétiens qui désiraient trouver un accord à l'amiable selon les principes des Écritures, pour éviter ainsi le tribunal, avec son infamie et ses frais.[2] C'était une lourde charge pour le Dirigeant déjà occupé. Il devait intervenir de temps en temps auprès des autorités municipales dans l'intérêt de l'église ou de l'un de ses membres. Ces affaires lui demandaient un grand effort de réflexion : par exemple, il adressait parfois d'assez longues lettres aux fonctionnaires. D'autre part il consacrait du temps à visiter les membres de l'église. Cependant

[1] *Vita* 27 (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.279)

[2] 1 Corinthiens 6:1-6

il ne se rendait que chez les nécessiteux, notamment les veuves et les orphelins dans la détresse.[1] C'était sans doute une règle qu'il s'imposait à lui-même, pour éviter d'être accusé de courtiser les riches et les puissants dans un but intéressé. Il refusait les invitations aux banquets, mais par contre ne tardait jamais à venir prier avec un malade lorsqu'on le lui demandait. Et ce n'était pas tout : il devait être constamment disponible pour accueillir des hôtes. Au regard de tant d'activités pressantes, il est difficile de s'imaginer comment il trouvait le temps de produire une œuvre littéraire aussi abondante. Son ami Possidius raconte qu'il le faisait en travaillant beaucoup le jour et jusque tard dans la nuit. Au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge, ses responsabilités et sa charge de travail, loin de s'alléger, continuèrent même d'augmenter. Pareille vie fatiguerait un homme robuste ; c'était d'autant plus remarquable qu'Augustin n'avait pas une santé excellente. Il souffrait de maladies fréquentes, notamment de bronchite.

Il avait peu de besoins, car il vivait simplement. Les repas de sa communauté masculine étaient généralement constitués de légumes, même si les invités et les malades pouvaient prendre de la viande. On servait toujours le vin coupé avec de l'eau, en quantité strictement limitée : « L'ivrognerie est loin de moi »,[2] déclarait Augustin en toute sincérité, tout en admettant qu'il était parfois tenté par le plaisir de la bonne chère. Il ne tolérait de grossièretés dans la bouche d'aucun invité, sans exception, et il leur interdisait de prononcer le nom de Dieu à la légère. Par ailleurs la médisance était strictement bannie. Une pancarte dressée sur sa table déclarait : « Quiconque se plaît à déchirer la vie des absents, qu'il le sache, cette table ne lui convient pas ! »[3]

Il s'habillait modestement et sans ostentation, sans pour autant faire délibérément étalage de sa pauvreté. Il portait une simple robe noire par-dessus sa tunique blanche, ainsi que le faisaient tous les hommes de sa communauté, et des sandales ordinaires en cuir.[4] Il protestait lorsque des bonnes volontés lui offraient des habits de qualité supérieure : « Un tel cadeau convient sans doute à un Dirigeant », disait-il, « mais pas à Augustin, un pauvre, né de parents pauvres. » Une autre fois, il s'exclama : « Un vêtement luxueux me couvre de honte et ne convient ni à ma fonction, ni à mon vieux corps, ni à mes cheveux blancs. »[5] Mais par délicatesse et tact, il sut faire une exception lorsqu'une chrétienne nommée Sapida lui envoya une tunique qu'elle avait fabriquée pour son frère Timothée, un diacre de l'église à Carthage, qui était mort avant de recevoir ce cadeau de la part de sa sœur. Sapida avoua qu'elle serait consolée si Augustin acceptait de porter la tunique. Refuser un tel cadeau aurait été manquer de cœur. Aussi dans la lettre qu'il lui adressa pour la remercier, il lui apprit d'abord qu'il portait la tunique, et puis il lui suggéra avec délicatesse de chercher une consolation plus profonde dans la pensée que son frère, pour qui elle avait déjà fabriqué une robe terrestre, était maintenant vêtu de la robe impérissable de l'immortalité.[6]

Les rapports d'Augustin avec les femmes étaient empreints de la plus grande discrétion. Ce n'était qu'en cas de nécessité majeure qu'il se permettait de rendre visite à une maison communautaire occupée par des femmes ; et il ne permettait pas qu'une femme loge dans la maison qu'il habitait avec les

[1] Jacques 1:27

[2] *Confessiones* 10:31

[3] *Vita* 22 ; Hamman p.279

[4] Brown pp.193, 198

[5] Hamman p.266

[6] *Épître* 263:1

hommes. Il ne recevait la visite d'une femme venue lui demander aide ou conseil qu'en présence d'autres responsables d'église. Il ne voulait sous aucun prétexte donner prise à la médisance et au malentendu. Il s'efforçait de donner un exemple qui, si tous l'avait suivi, aurait pu gagner le respect des chrétiens comme des païens, et protéger les faibles des pièges dont était parsemé le chemin de la nature humaine.

* * *

L'art de l'époque, ainsi que les lettres du temps d'Augustin qui ont survécu, permettent de dresser le portrait des personnages qu'il côtoyait, et de peindre les traits, ne serait-ce que vaguement, des membres de son église. Les plus anciens portraits d'Augustin lui-même le montrent sans barbe et coiffé court – ce qui correspondait à la mode d'alors. En effet depuis l'époque de Cyprien, on ne portait généralement plus la barbe ; par contre l'habillement et la mode masculines et féminines n'avaient guère changé. Au moins dans les villes, hommes et garçons portaient une tunique blanche de soie ou de lin, décorée de motifs d'animaux, voire de scènes bibliques. Par temps froid ils portaient un manteau ou une cape de laine attachée grâce à une fibule en métal. En hiver, les riches s'habillaient de fourrures, alors que les pauvres se contentaient de cuirs tannés, qui résistaient mieux aux rigueurs du travail manuel. Les vêtements pour le dehors comportaient peut-être une capuche, mais les hommes marchaient normalement la tête nue, sauf les pêcheurs, qui portaient un grand chapeau de paille, semblable à celui qu'on voit de nos jours en Afrique du Nord. Le pantalon, arrivé de la Gaule à la fin du 4e siècle, était une nouveauté pour les chasseurs et les paysans nord-africains, qui jusqu'alors se protégeaient les jambes par des guêtres fixées au-dessous du genou. La condition sociale d'un homme à cette époque (comme aujourd'hui) se devinait, du moins en partie, à sa manière de se chausser : la majorité portaient des sandales lacées ou de simples mules sans aucune décoration. Les riches s'équipaient de mules plus élégantes et colorées ou de bottes courtes à bouts ouverts, et décorées d'ivoire. Les pauvres par contre allaient pieds nus.

Les femmes portaient les cheveux longs, mais se couvraient la tête d'une écharpe dans les assemblées d'église. Elles étaient vêtues d'une robe longue et ample, tombant à partir des épaules, et pour le dehors, d'une tunique faite d'étoffe plus épaisse voire d'un manteau de laine ou une cape attachée par une fibule ornée de bijoux. Une femme issue d'une famille aisée s'offrait des étoffes de soie fine importées d'Orient, et s'ornait de boucles d'oreille, de colliers, de bracelets et d'épingles à cheveux. On trouvait à un certain prix une grande gamme de parfums, ainsi que des crèmes et des produits épilatoires. Autrefois, Cyprien n'avait-il pas reproché à plus d'une dame de la bonne société l'utilisation du *khôl* (l'antimoine) pour mettre en valeur ses yeux ? Dans les assemblées d'église, les femmes devaient s'habiller et se comporter avec modestie, disait Augustin, se faisant l'écho de ses prédécesseurs.

Les contemporains d'Augustin se lavaient à l'aide d'huiles parfumées et d'une *strigile* (sorte d'étrille) pour se frotter la peau. Ils fabriquaient une espèce de pâte dentifrice à partir de plantes. La plupart des habitants de la ville et ceux des hameaux du littoral se lavaient quotidiennement au bain public. Les Nord-Africains avaient généralement des habitudes de propreté et de tenue correcte, ce qui n'empêcha que, plus d'une fois, Augustin constata d'après l'odeur d'humanité plus forte qui lui parvenait même au devant de

la salle, que son sermon avait dépassé la durée normale ![1]

Les fouilles archéologiques réalisées notamment à Carthage et à Hippone ont mis au jour les constructions et les biens appartenant aux chrétiens de l'époque d'Augustin. On a soigneusement fouillé les restes de salles d'assemblée ou de *basiliques* donatistes aussi bien que catholiques. L'espace principal, normalement en forme de rectangle, comportait sur les côtés des arches et des portiques, et pouvait mesurer jusqu'à 80 ou 100 m. de long sur 45 m. de large, le tout surmonté d'un haut plafond. D'autres pièces servaient pour de petites réunions ou encore abritaient une bibliothèque, voire un bassin en pierres pour les baptêmes. Le plancher, les murs et parfois le plafond de bâtiments plus récents étaient décorés de mosaïques, ou de blocs incrustés de marbre et de verre.

À Hippone on a retrouvé les restes de deux grandes églises, l'une catholique, l'autre donatiste. La première mesure quelques 50m de long et 20m de large ; elle abrite une citerne en pierre de taille servant de baptistère, ainsi qu'un grand fauteuil de pierre, probablement celui du Dirigeant. On peut supposer (sans en être sûr) qu'il s'agit ici du bâtiment où Augustin accomplissait si fidèlement sa tâche.

Au-dessus de la porte de leur demeure, à côté des noms du propriétaire et des occupants, les chrétiens avaient l'habitude d'inscrire un verset des Écritures ou les paroles d'une prière : « Mon secours et ma sécurité, c'est toi » ; « Le Seigneur préservera ta vie, il te gardera de tout mal. »[2] À Carthage l'inscription préférée était : « Si Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ? »[3]

Les lampes nord-africaines du 4e siècle étaient ornées de motifs bibliques, par exemple le sacrifice d'Isaac ; Abraham et ses trois hôtes ; les deux messagers au retour de Jéricho, chargés d'une magnifique grappe de raisins ; Jonas assis sous une plante grimpante, ou sortant du ventre d'un gros poisson ; les trois jeunes gens dans la fournaise ; ou encore Daniel dans la fosse aux lions. D'autres ustensiles ménagers portaient l'image du bon berger, du Christ en gloire, ou le symbole de la croix (dont l'extrémité était parfois courbée, comme la houlette d'un berger), ou le monogramme *chi-rho* (constitué des lettres grecques *X* et *P* entrelacées, souvent fermées d'un cercle)[4], ou enfin les lettres grecques *alpha* et *oméga* représentant Christ, le premier et le dernier.

Pour la cuisine on se servait beaucoup de poteries décorées de motifs bibliques : par exemple, le sacrifice d'Isaac, encore une fois ; Adam et Ève dans le jardin d'Eden ; Pierre et Jean à la pêche ; les cinq mille hommes rassasiés ; la pêche miraculeuse ; le dernier repas de Jésus ; ou encore deux poissons disposés en forme de croix sur des galets, symbole du repas que Jésus avait préparé sur les berges du lac. L'art chrétien primitif d'Afrique du Nord est parfois tout à fait remarquable, tel le bloc de pierre portant les symboles de la vie éternelle conservé aujourd'hui au musée de Cherchell ou encore la plaque de marbre représentant le Bon Berger, tiré des catacombes de Sousse, en Tunisie.

Les musées d'Algérie et de Tunisie regorgent de vestiges semblables. Ils rendent témoignage d'une foi ardente qui raffolait des histoires de la Bible et des promesses de Dieu. Ils redonnent vie à ceux qui les ont fabriqués et utilisés. Ces personnes-là écoutaient sans aucun doute avec enthousiasme le message et

---

[1] Pour des renseignements sur l'habillement, la nourriture et l'architecture au temps d'Augustin voir Hamman ch. 3

[2] Ps. 40:18 ; Ps. 121:7 (Hamman p.65)

[3] Romains 8:31

[4] le *chi* et le *rho* forment les deux premières lettres en grec du mot « Christ. » C'était un symbole très fréquent chez les premiers chrétiens.

l'enseignement d'un homme comme Augustin.

23. Pasteur et prédicateur

Dans sa charge de Dirigeant à Hippone, Augustin ne cherchait ni à dominer les membres de son assemblée, ni à les forcer à agir contre leur volonté. Le secret de son autorité résidait dans une sage modération. Lorsqu'il trouvait opportun d'agir d'une certaine façon, il s'efforçait de persuader les autres sans les forcer à prendre une décision à contre cœur ou à la hâte. Il les traitait au contraire comme des êtres intelligents, capables autant que lui de saisir la situation, et d'adhérer avec enthousiasme à l'action qu'il proposait. De plus, Augustin avait le don de gagner la sympathie et la confiance d'autrui. Cela venait en partie de ce qu'il était prêt à avouer ses propres défauts qui, en l'occurrence, semblaient bien plus insignifiants à ses auditeurs que leurs propres fautes. Mais son humilité était parfaitement sincère. En effet, le sentiment de honte que lui procurèrent ses péchés intimes, invisibles à tous sauf à lui et à son Sauveur, ne le quitta jamais.

Homme très émotif, Augustin pleurait facilement, et exultait de joie dans la louange. Il soutenait qu'il n'y avait aucun mal pour le chrétien à manifester ses sentiments. Au contraire, le disciple de Jésus était loin d'être cynique comme les philosophes stoïciens au cœur glacial, qui refoulaient toute émotion humaine, même la compassion. Il fallait que le chrétien, cependant, sache maîtriser ses émotions quand il le devait, de peur que celles-ci ne le poussent à des jugements précipités ou à des actions qu'il regretterait. « Bref », disait Augustin, « dans notre doctrine on ne demande pas à l'âme pieuse si elle se met en colère, mais pourquoi ; ni si elle est triste, mais d'où procède sa tristesse, ni si elle a peur, mais quel est l'objet de sa crainte. Du reste, s'irriter contre un pécheur pour le corriger, s'attrister avec un affligé pour le consoler, s'effrayer à la vue d'un homme en péril pour l'empêcher de périr, je ne vois pas, à le considérer sainement, qu'on trouve là matière à critiquer. »[1]

Il compatissait aux erreurs de ses frères, car il savait que personne ne connaissait la véritable portée des tentations que subissait un autre, et que par conséquent, le chrétien devait hésiter avant d'accuser. Suivant le métier qu'ils exerçaient, certains étaient plus tentés que d'autres. Et le Dirigeant de l'église, quant à lui, courait des risques bien plus importants que ceux encourus dans d'autres vocations. Ce n'est que lorsque Augustin se trouva à la barre du vaisseau qu'il mesura la difficulté de la tâche. « Il a plu à Dieu de me discipliner, car j'avais pris la liberté de reprendre de nombreux marins pour leurs défauts, comme si j'étais meilleur et plus sage qu'eux, avant que l'expérience ne m'eut appris la nature de leur travail. Donc, le jour où je fus envoyé parmi eux, je pris conscience de la prétention de mes critiques. »[2] Il parlait souvent dans ses sermons avec franchise et transparence de son absence de mérite et de sa faiblesse, et demandait aux siens de prier pour lui. Il était le serviteur disait-il, plutôt que le père de la famille. Pauvre en lui-même, il tirait sa richesse du trésor de Dieu ; faible quant à lui, il trouvait sa force auprès du Sauveur ; dépourvu de paroles, dans ses sermons il s'appuyait sur la vérité de la révélation de Dieu. « Dieu sait », disait-il « combien je tremble devant lui, lorsque je vous parle en son nom. »[3]

[1] *De civitate dei* 9:5

[2] *Épître* 21 (Bonner p.113)

[3] cité dans Clark p.177

Augustin destinait ses œuvres théologiques à des gens de son niveau intellectuel, mais à l'église d'Hippone il désirait se faire comprendre de tous. Ce qui frappe dans ses sermons, c'est la simplicité du style et aussi ses enseignements pratiques. Il faisait en sorte que même les moins instruits puissent saisir sa pensée. Délaissant la cadence du latin littéraire des philosophes, il employait la langue quotidienne du peuple. « Je préfère », disait-il « que les grammairiens me trouvent en infraction plutôt que le peuple ne me comprenne pas. »[1] Il parlait comme un homme parle à ses amis, leur proposant des conseils et leur indiquant les voies de Dieu afin qu'eux aussi puissent l'adorer et le suivre. Pour illustrer son enseignement, il se tournait vers les réalités quotidiennes. Il citait des proverbes bien connus de ses auditeurs. Il pensait que même ces dictons forgés par les hommes d'après leur expérience du monde et de la nature humaine pouvaient mener à la vérité divine, et conduire une âme à Christ.

Il n'hésitait pas à se répéter, car c'était ainsi que tous seraient sûrs de retenir ce qu'il avait dit. Plus souvent qu'il n'énonçait une théorie, il brossait un tableau, inventait des personnages, un dialogue, et les mettait en scène. Il posait une question puis y répondait. Il retraçait les événements, il s'interrogeait sur les motivations. Il savait très bien que les choses concrètes étaient beaucoup mieux saisies que les abstraites. Il faisait constamment participer ses auditeurs au déroulement du récit. Il les invitait à réagir à une question, à contribuer à une illustration, à se mettre d'accord avec une suggestion. Il jouait avec leurs émotions. Il lisait les pensées sur leurs visages, puis enfin il martelait son argument avec une logique irréfutable. Son discours était spontané ; du reste le temps lui manquait pour le préparer. Lui-même décrivait ainsi sa méthode : « Tout ce que Dieu donne ! » Les membres de son église notaient ses sermons au fil du discours, en une sorte de sténographie, et les recopiaient ensuite pour les distribuer. Une fois à Césarée (Cherchell) ses paroles furent suivies de tant d'effet que ses auditeurs, émus jusqu'aux larmes, se laissèrent persuader d'abandonner une querelle violente qui durait depuis des générations, et avait fait bien des victimes chaque année au cours d'émeutes de plusieurs jours, dans les rues de la ville.[2]

En l'an 393 il composa une sorte de chant ou de cantique, pour aider son assemblée composée de dockers et d'ouvriers agricoles, à saisir les faits et principes sur lesquels s'appuyaient les catholiques dans leur dispute avec les donatistes. Les vers de ce chant commençaient chacun par une lettre différente, dans l'ordre alphabétique, comme dans les Lamentations de Jérémie ou certains psaumes, et le tout se terminait par une exhortation à l'unité. En fait, la majorité des chrétiens était encore illettrée ; elle était incapable de juger des actes ou des discours par référence aux Écritures saintes. Même Hippone, bien qu'elle soit la deuxième ville d'Afrique, n'avait pas d'école publique. Les enfants des riches étaient instruits par des précepteurs, mais ils formaient une minorité. « Je suis votre document », disait Augustin, « je suis votre livre. »[3] Lourde en effet était la responsabilité de l'homme qui se trouvait dans une telle situation : il devait rendre compte de toute parole qu'il avait prononcée, et il serait jugé avec une plus grande sévérité.[4]

Grâce à ce que nous connaissons de son caractère et de son arrière-plan, nous pouvons aisément imaginer les sujets préférés des sermons d'Augustin : l'horreur du péché, la fragilité et l'incertitude de la

---

[1] cité dans Clark p.177

[2] *De doctrina christiana* 4:24

[3] *Ennarrationes in Psalmos* (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.203). Augustin nous apprend qu'il ne pouvait trouver aucun exemplaire des œuvres de Cicéron dans les marchés d'Hippone.

[4] Jacques 3:1-6 ; Matthieu 12:36-37

vie humaine, la signification profonde de la mort, l'amour merveilleux de Christ, l'efficacité de sa mort pour nous racheter, l'exemple qu'il avait donné et que nous devons suivre, le don, la présence et la puissance du Saint-Esprit et enfin la nature et la gloire de l'Église. Il prenait un grand plaisir à se nourrir dans de tels pâturages, et y menait avec amour son troupeau. « Il n'existe qu'une chose en ce monde qui soit totalement certaine », disait-il, « c'est la mort. Et cependant en ce qui la concerne il y a quelque chose d'incertain, à savoir le jour de sa venue. Nous ignorons où nous nous trouverons quand le maître de la maison nous donnera l'ordre : 'Pars d'ici !' » Mais était-ce bien de faire le deuil des morts ? « Une personne que vous aimez a cessé de vivre ; vous n'entendez plus sa voix ; elle ne partage plus les joies des vivants et vous, vous pleurez ! Dites-moi, est-ce que vous pleurez ainsi la semence que vous avez jetée dans la terre ? Admettons qu'un homme, ignorant de tout ce qui se produit lorsqu'on jette la graine en terre, se mette à pleurer la perte de ses graines, s'il faisait son deuil en songeant au blé enterré, et s'il contemplait les yeux pleins de larmes les sillons qui le recouvrent, ne plaindriez-vous pas son ignorance, vous qui êtes plus instruits que lui ? Vous lui diriez sûrement, 'Ne vous inquiétez pas ! Ce que vous avez enterré n'est plus dans le grenier, ni dans la main, mais patientez quelques jours et ce champ que vous trouvez tellement stérile sera couvert d'une moisson abondante, et vous serez plein de joie en le voyant.' De même, nous qui savons ce qui se passera après la mort, nous nous réjouissons en ce grand espoir qui est le nôtre. »[1]

* * *

Augustin compte parmi les auteurs les plus prolifiques de tous les temps et de toutes les langues. À la fin de sa vie, son œuvre se composait de 93 ouvrages littéraires et de 232 livres, sans compter ses sermons et ses lettres, dont il existe encore des centaines. Seuls dix de ses principaux ouvrages ont été perdus. Ces écrits représentent un vaste recueil de savoir : le fruit mûri d'une réflexion aussi immense dans son étendue que dans sa profondeur sur tous les sujets importants, et sur tous les débats de son époque. Il portait un intérêt à toute l'expérience humaine, et il puisait toujours des illustrations dans le monde qui l'entourait : le mode de vie de la campagne nord-africaine et le rythme frénétique des villes. Il maîtrisait le style classique littéraire aussi bien que les discours. Et en dépit de son immense érudition, son travail littéraire conserve la chaleureuse force de persuasion qui caractérisait ses interventions régulières à l'église à Hippone. Ses écrits comme sa prédication portent les marques du rhétoricien. Il mobilisait ses lecteurs avec lui : « En conséquence, que mon lecteur, s'il communie pleinement à ma certitude, fasse route avec moi ; s'il partage mes doutes, poursuivons notre quête ensemble. C'est ainsi que nous avancerons ensemble sur le chemin de la charité, vers [Dieu]. »[2]

Le christianisme d'Augustin n'était pas destiné à être caché au désert ou dans un monastère, mais à être offert au monde entier. Il s'était engagé à proclamer la bonne nouvelle à tous. Le chrétien, disait Augustin, aime Dieu de tout son cœur, et son voisin comme lui-même – et ne peut jamais se complaire au sein d'un monde de misère. « Quand donc... on prescrit d'aimer son prochain comme lui-même, que lui

[1] cité dans Clark p.181

[2] *De Trinitate* I, 3:5

commande-t-on sinon d'exhorter son prochain de toutes ses forces à aimer Dieu ? »[1] Qu'il « demeure parmi les hommes pour leur bien. »[2] Augustin donnait lui-même un bon exemple, par ses conversations personnelles, par sa prédication à l'église et par ses traités et écrits qui se répandaient très loin.

Augustin n'avait pas de plan préconçu pour ses écrits. Il prenait tout simplement sa plume dès qu'il tombait sur un livre, ou entendait parler d'une idée qu'il estimait faux. Par conséquent, ses écrits étaient souvent clairement polémiques : c'était en démolissant le raisonnement de ses adversaires qu'il construisait le sien. Arrivé au soir de sa vie, il avait écrit sur toutes les grandes questions controversées de son époque. Mais c'était un recueil théologique rassemblé au coup par coup, ce qui rendait difficile la création d'un système ou d'une synthèse de sa pensée. Sa lutte contre le donatisme avait duré vingt ans, pendant lesquels il avait développé un système complet de la doctrine de l'Église. Pour répondre aux questions que posait la chute de Rome, il en vint à composer un traité grandiose sur la relation entre l'Église et l'État, dans le livre qu'il appela *Cité de Dieu*. Sa réponse à Pélage, on le verra, débouchait sur la grande théologie du salut qu'on a nommé « augustinienne. »

Augustin était bien qualifié non seulement pour expliquer l'Évangile, et pour corriger ceux qui en donnaient de fausses interprétations, mais aussi pour réfuter les objections lancées par les autres religions et philosophies en vogue à son époque. Peu après sa conversion, il écrivit plusieurs articles pour réfuter les enseignements manichéens qui avaient embrouillé sa propre jeunesse. Puis il consacra de nombreuses pages, dont une bonne moitié de *Cité de Dieu*, à démontrer l'insuffisance du paganisme et du culte des idoles. Il essaya de son mieux de gagner les Juifs. En fait, dans les premiers temps, lorsque les chrétiens s'efforçaient de donner la vraie interprétation de l'Ancien Testament, les contacts entre l'église et la synagogue étaient fréquents. Cependant, au fil des ans, Juifs et chrétiens s'éloignèrent les uns des autres. De fait la plupart des Juifs avaient peu de sympathie pour une Église qui était composée de plus en plus de non-Juifs. Ils voyaient d'un mauvais œil ceux qui semblaient s'être emparés de leur livre saint pour le déformer à leur propres fins. Déjà à l'époque d'Augustin les Juifs refusaient de reconnaître la version de la Septante utilisée par les chrétiens, citant au contraire le texte original en hébreu. Les Juifs d'Afrique du Nord, une minorité en diminution constante, harcelés, persécutés, se sentaient de plus en plus assiégés. Mais Augustin aspirait à leur démontrer comment le Messie en qui ils espéraient était déjà venu, et qu'il était déjà prêt à les accueillir.

* * *

Augustin était au courant des découvertes et des hypothèses scientifiques contemporaines et les prenait au sérieux, notamment dans le domaine des mathématiques, de l'astronomie, et de la médecine. Il suivait parfois l'exemple d'Ambroise et se réfugiait dans une interprétation allégorique des textes bibliques qui semblaient contredire les données scientifiques. Souvent, cependant, il suspendait son jugement. Il conseillait aux chrétiens de ne pas se précipiter pour accepter ou pour rejeter telle ou telle opinion dans un domaine où ils avaient peu de connaissances. Il était gêné que certains croyants rejettent la science en

[1] *De civitate dei* 10:4

[2] *Épître* 95:2

bloc : « Il arrive souvent qu'un homme non chrétien ait des connaissances sur la terre, le ciel, les éléments de ce monde, sur le mouvement et la révolution des astres ou encore sur leur grandeur et leur distance, sur les éclipses du soleil et de la lune, sur la nature des animaux, des plantes, des pierres ou d'autres choses semblables », leur rappelait-il, « connaissances incontestablement fondées sur la raison et l'expérience. Or il est extrêmement choquant et dommageable – et c'est une attitude dont il faut se garder à tout prix – qu'il entende un chrétien, prétendant s'appuyer sur les Écritures, tenir sur de tels sujets des propos délirants. »[1] En revanche, une simple hypothèse scientifique sans aucune preuve ne pouvait l'emporter sur une déclaration provenant des Écritures. Augustin croyait que la Bible était exacte dans tous ses détails : « Nous devons montrer que ce que les savants peuvent *démontrer* sur la nature des choses à l'aide de preuves certaines, n'est pas contraire à nos Écritures. Mais pour ce qu'ils *postulent* dans un livre donné et qui est contraire à nos Écritures, nous devons soit proposer une solution, soit croire sans la moindre hésitation que c'est une erreur. »[2] Mais la fonction des saintes Écritures n'est pas de nous renseigner sur ce que nous pouvons facilement trouver tout seuls. Au contraire, elles existent pour nous annoncer ce que nous ne pourrions découvrir par nous-mêmes. « Notre confiance, nous la mettons dans ces Écritures investies de la plus haute autorité, qui nous révèlent tout ce qu'il nous est utile de savoir et que nous sommes incapables de connaître par nous-mêmes. »[3]

Il condamnait vertement certains philosophes qui persistaient à dire que nous ne pouvons rien connaître, que tout est par nature incertain, et que l'homme est constamment destiné à douter. Mais il mettait aussi en garde contre le danger opposé, celui d'une confiance excessive en notre capacité à comprendre. Il n'y a rien de surprenant, disait-il, à ce que nous butions sur des mystères que nous ne pouvons expliquer : il faut reconnaître que certaines choses sont obscures, même dans le domaine de la théologie. Il se peut que nous trouvions dans les Écritures des affirmations qui nous laissent perplexes et qui soulèvent en nous des doutes. Cela est tout à fait normal, et ne démontre pas l'imperfection des Écritures, mais au contraire les limites de l'esprit humain. Nous ne pouvons espérer comprendre toutes les énigmes de l'univers ni appréhender la plénitude de Dieu lui-même. L'apôtre Paul lui-même disait que tant qu'il ne serait pas au Ciel, sa connaissance serait limitée : « À présent, ce que nous voyons est semblable à une image obscure reflétée par un miroir ; alors, nous verrons face à face. À présent, je ne connais qu'incomplètement ; alors, je connaîtrai complètement, comme Dieu me connaît. »[4]

Si certaines choses nous paraissent obscures, d'autres sont évidentes. Ce sont des faits confirmés par l'expérience de nos sens, la logique de notre esprit, et la révélation infaillible de la parole de Dieu. Notre foi, disait Augustin, repose sur ce qui s'est clairement révélé. « Si notre foi reste certaine et inviolable, on ne peut pas légitimement nous reprocher de douter de certaines choses qui ne nous sont connues ni par les sens ni par la raison, au sujet desquelles l'Écriture canonique n'apporte aucune lumière et concernant lesquelles nous n'avons aucun témoignage digne de foi. »[5] Le chrétien, disait Augustin, croit en ce qui est clair. Pour ce qui ne l'est pas, il attend d'être éclairé. Il est sûr de ce qui est démontré comme vrai, mais il

[1] *De Genesi ad Litteram* I, 19:39

[2] *De Genesi ad Litteram* I, 21:41

[3] *De civitate dei* 11:3

[4] 1 Corinthiens 13:12 (F.C. 1971)

[5] *De civitate dei* 19:18

est libre de spéculer et de former sa propre conviction sur ce qui n'est pas encore prouvé. Notre savoir, bien que limité, n'en est pas moins vrai, et le chrétien peut en tirer du réconfort.

Augustin insistait souvent sur le fait que l'homme ne peut jamais sonder les profondeurs de la parole de Dieu, ni espérer comprendre tout ce qui s'y trouve. Nous devons examiner les Saintes Écritures avec l'humilité et le respect qui leur sont dus, en priant que la lumière nous soit accordée. Sans l'illumination de Dieu, nous ne comprendrons que peu de choses : « Si un homme me dit : 'Je veux connaître pour croire', je répondrai, 'Crois plutôt pour connaître'. »[1] La connaissance viendra récompenser la foi, la confiance sera récompensée par une plus grande assurance. Celui qui, avant de croire, veut absolument tout comprendre, se condamne à une attente infructueuse et sans fin. Ce n'est qu'en pénétrant dans une chambre que l'on peut voir et mesurer son contenu. « Par dessus tout, rappelez-vous ceci », disait-il, « ne soyez pas perturbés par les paroles que vous ne comprenez pas et ne vous gonflez pas d'orgueil à cause de celles que vous comprenez ; mais pour celles que vous ne comprenez pas, patientez humblement, et pour celles que vous comprenez, tenez-y fermement dans l'amour. »[2]

Son autorité constante était la Bible. Il faisait souvent allusion aux « témoignages inspirés » de l'Écriture, et aux « saintes Lettres. »[3] Lorsqu'il citait un verset il le présentait avec les mots : « les saintes lettres, absolument véridiques, nous disent », ou encore « cette affirmation, les Écritures la prouvent. »[4] Néanmoins il tentait de trouver un juste équilibre entre prendre la Bible au pied de la lettre, en tant que déclaration explicite des faits, et l'interpréter en termes allégoriques qui renvoyaient à des vérités mystiques. Et cela dépendait beaucoup du texte commenté, si celui-ci était destiné par l'auteur à être un hymne de louange poétique, ou une narration sobre. Le plus banal des événements pouvait offrir plusieurs sens profonds, mais cela n'impliquait pas que cet événement ne se soit pas produit. « Pour moi, ceux qui pensent que les récits d'événements dans les Écritures ne sont rien d'autre que des reportages historiques, se trompent gravement... Mais il est tout aussi téméraire de prétendre que ces textes n'ont que des significations allégoriques. »[5] On ne devrait ni présenter, ni prouver un dogme à partir d'un texte figuratif ou allégorique, bien qu'on puisse à juste titre utiliser de tels passages pour illustrer des enseignements affirmés plus explicitement ailleurs dans la Bible. Il soutenait que chaque fois que nous étions tentés de donner à un texte un sens qui ne cadrait pas avec le témoignage consensuel de la parole de Dieu, nous étions sûrs de nous tromper. Il affirmait aussi le principe général qu'une interprétation qui ne poussait pas le lecteur à aimer Dieu et son prochain ne pouvait être vraie. C'était là une approche des Écritures particulièrement saine et équilibrée, que nous ferions bien d'appliquer aujourd'hui. Il est regrettable, comme nous le verrons, qu'il n'ait pas lui-même toujours suivi les principes d'interprétation qu'il recommandait.[6]

---

[1] cité par Clark p.168 ; également *Tractatus in evangelium Iohannis* 40:9

[2] *Sermon* 51:35

[3] *De civitate dei* 11:9

[4] *De civitate dei* 11:6 ; 14:7

[5] *De civitate dei* 17:4

[6] La méthode d'Augustin fut fortement influencée par Origène, bien que son niveau élémentaire en grec l'obligeât à lire le célèbre Alexandrin en version latine. En fait, pour l'étudiant moderne de la Bible, quelques-unes de ses prédications semblent assez fantaisistes, notamment ses longs exposés sur les Psaumes, tant ils sont remplis d'interprétations allégoriques. Chaque « nuage » symbolise un prophète, chaque « montagne » un apôtre, chaque « serpent » un vice ; la « lune » est l'Église, les

Augustin se méfiait des nouvelles traductions de la Bible, telles que la *Vulgate* de Jérôme en latin. Les personnes habituées aux versions plus anciennes se perdaient dans les nouvelles, disait-il. Lui-même travaillait principalement à partir des premières traductions latines, et de la *Septante* (traduction grecque de l'Ancien Testament). Celles-ci contenaient des erreurs qui malheureusement contribuèrent à certaines confusions d'idées parfois évidentes dans ses écrits. En cela il n'était pas seul : d'autres parmi les premiers théologiens se laissèrent parfois égarer par l'inexactitude des traductions qu'ils utilisaient.

Il écrivit des commentaires de diverses parties de la Bible, où il insistait sur les références dans l'Ancien Testament à la venue de Christ. Il indiquait les prophéties qui prédisaient sans ambiguïté le Sauveur, mais il trouvait aussi de nombreuses références symboliques à Christ, cachées dans des textes qui, au premier abord, semblaient traiter d'autres thèmes. Il prenait plaisir à montrer combien les miracles que citaient les Écritures surpassaient ceux qui étaient attribués à de célèbres sorciers païens. Il tirait de la Bible des réponses aux grandes questions sur la création du monde, l'origine du mal, le jugement dernier, et les deux éternités : le paradis, et l'enfer. En même temps qu'il retraçait au fil des pages la sagesse, la prescience, et la providence du Tout-puissant, il s'émerveillait de la grâce de Dieu envers sa création, révoltée contre lui. Augustin était un grand intellectuel ; il aurait pu devenir un philosophe exceptionnel, mais il n'oublia jamais que la pensée humaine devait prendre la seconde place après celle de Dieu. Pour lui, les Écritures inspirées étaient toujours l'autorité finale.

* * *

Le rayonnement d'Augustin augmenta tout au long de sa vie. Au moment où il fut nommé Dirigeant à Hippone, la controverse donatiste déchirait les églises d'Afrique, alors qu'un éventail de plus en plus large d'hérésies préoccupait celles d'Europe et d'Asie mineure. Le christianisme à travers le monde était alors en grave danger d'éclater dans la ferveur de son propre succès populaire. La victoire d'Augustin sur les donatistes avait effectivement unifié les églises d'Afrique. Sa réfutation de Pélage et d'autres enseignants controversés établit la foi chrétienne sur un fondement biblique plus solide. Enfin c'est presque seul qu'il rassembla une Église catholique sur le point de se désintégrer. Jérôme a écrit pour lui ce compliment, repris depuis par beaucoup d'autres : « Les catholiques te vénèrent en tant que deuxième fondateur de leur foi ancienne. »

Cependant la vie d'Augustin n'était pas destinée à finir en apothéose. Il quitta ce monde dans des circonstances qui semblaient annoncer la ruine du travail de toute sa vie, et l'échec de tous ses espoirs. L'Empire romain dont il attendait tant, et auquel il vouait une profonde admiration – Empire qui avait apporté la civilisation, la paix, la liberté religieuse presque au monde entier tel qu'il était connu à son époque – se trouvait subitement sur le point de s'effondrer. La ville de Rome fut assiégée, prise de force, et mise à sac par les Goths en 410 ap. J-C. Ce n'était pas tout à fait la fin, car l'Empire chancela encore

---

« arbres » sont les nations, « l'huile » est la grâce de Dieu, « les bêtes sauvages » les non-Juifs, les « oiseaux volants » les croyants.

Son contemporain Jean Chrisostome (environ 345-407) est en fait un commentateur plus fidèle, se limitant au sens naturel et historique du texte sacré, et en tirant les enseignements pratiques envisagés par ses auteurs.

pendant soixante-six ans.[1] Mais déjà en 428 ap. J-C les Vandales, tribu apparentée aux Goths, envahissaient l'Afrique du Nord, apportant l'arianisme, une déformation de la foi chrétienne qui niait la divinité de Christ. Les Vandales écrasèrent tout sur leur passage, s'approprièrent les biens et les bâtiments des chrétiens africains, et chassèrent leurs Dirigeants. Alors que leurs armées s'approchaient d'Hippone, certains amis encouragèrent Augustin à prendre la fuite. Il refusa de laisser le troupeau qui lui avait été confié, mais continua jusqu'à la dernière heure à prêcher et à enseigner. L'heure du danger, disait-il, était le moment où de nombreuses personnes recherchaient le salut. Il devait être là pour les aider à le trouver. Il pria soit que Dieu sauve la ville d'Hippone de l'envahisseur, soit qu'il le reprenne lui-même avant sa chute.

Comme les troupes vandales donnaient l'assaut aux portes de la ville, le grand théologien se mit au lit et consacra ses derniers jours à la prière. Il ne rédigea pas de testament, ayant depuis longtemps abandonné tous ses biens à Dieu. Il mourut le 28 août 430, dans sa soixante-seizième année, fortifié par la présence et les prières de ses nombreux amis. Sa supplique avait été entendue : l'angoisse d'assister à la ruine de sa cité terrestre lui avait été épargnée. Son vieux corps usé fut transporté en Italie, ses livres disséminés de par le monde – mais l'homme lui-même reposait enfin dans l'espérance de la venue de son Sauveur et du jour de la grande résurrection, prêt à s'éveiller au son de la trompette à l'orée d'un jour nouveau, prêt à franchir enfin les portes éternelles de la glorieuse Cité de Dieu.

[1] La moitié ouest (latinophone) de l'Empire se désintégra finalement en 476 ap. J-C. La moitié est (parlant le grec) souffrit de nombreux revers de fortune, mais survécut jusqu'en 1453, gouvernée depuis Constantinople.

24. La Cité de Dieu

Augustin avait grandi dans un empire qui, c'était clair, vivait son déclin. L'effritement des bâtiments jadis impeccables était symbolique d'une décadence intérieure. De toute évidence la discipline et l'esprit d'initiative qui avaient dominé la société romaine cédaient la place partout à l'égoïsme et à la corruption. Les projets audacieux de militaires et d'ingénieurs se voyaient supplantés par le conservatisme circonspect d'hommes qui avaient plus à perdre qu'à gagner. Par ailleurs, la frontière nord de l'Empire était régulièrement menacée par des tribus d'au-delà du Danube. Jusqu'alors, les mercenaires germaniques avaient endigué ces voisins agités. Engagés à la solde de l'Empire, ces soldats goths et vandales constataient que, à mesure que leurs maîtres romains s'affaiblissaient, leur puissance au contraire augmentait.

Le pillage de Rome par les Goths sous les ordres d'Alaric en 410 ap. J-C ne fut pas une totale surprise. Déjà par deux fois les armées germaniques avaient encerclé la ville, et n'avaient été écartées qu'au prix d'une rançon élevée. La mise à sac ne dura que trois jours, et ses effets furent moins destructeurs que l'on aurait pu craindre. Cependant la chute de Rome constitua la fin symbolique d'une ère, car elle portait un coup écrasant à l'Empire tout entier, et à la civilisation que représentait sa capitale historique. Deux années après l'événement, Jérôme était encore si ému par la destruction de Rome qu'il était incapable de se concentrer suffisamment pour dicter son commentaire sur le livre d'Ézéchiel. Tous avaient du mal à accepter que la ville qui avait exercé un pouvoir irrésistible sur le monde pendant mille ans ait été violée, pillée et livrée à la volonté des barbares farouches qui parcouraient ses rues. Quels que soient les menaces et les dangers au loin, tant que la ville de Rome était demeurée intacte, rien n'avait pu rompre l'illusion que l'Empire était éternel et invincible. Même si elle était chancelante, on avait continué à espérer que quelque héros viendrait miraculeusement protéger le berceau de la civilisation de la force insolente de ses voisins sauvages. Même si le gouvernement avait récemment déplacé son siège à Constantinople, Rome demeurait dans l'âme et la conscience du peuple la capitale symbolique de l'Empire : cette ville ancienne et légendaire recélait tant d'histoire, et elle concentrait tant de richesses entre les mains de l'aristocratie, dont les villas luxueuses encerclaient comme un chapelet les faubourgs de la métropole ! Un bon nombre de ces nobles s'enfuirent en Afrique où ils racontèrent les histoires des atrocités et humiliations infligées par les Goths à une population honorable et sans défense.

Les païens et les chrétiens s'accordaient pour voir dans la chute de l'illustre ville un châtiment divin, mais leurs avis différaient sensiblement quant à la raison qui avait attiré sur elle un tel sort. Les païens mettaient la catastrophe sur le compte de la perte de foi en leurs propres dieux : en effet, trente ans auparavant les empereurs coadjuteurs Gratien et Théodose avaient supprimé le culte de ces dieux. Les païens criaient haut et fort que les dieux, source de la grandeur de Rome, l'avaient quittée car désormais elle leur avait tourné le dos. Ils pointaient du doigt les vingt décrets contre le paganisme promulgués durant les vingt dernières années du 4e siècle. Ils affirmaient qu'une malédiction frappait la ville qui avait accueilli une religion étrangère et s'était inclinée devant elle. Quelques temples païens, tel le célèbre Panthéon, avaient même été transformés en lieux de réunion chrétiens. Cette plainte cependant n'était pas

nouvelle. Au 2e siècle déjà on avait entendu des griefs semblables contre les chrétiens : Tertullien, Cyprien, Arnobe, avaient chacun donné leur réponse. Mais l'émotion extrême suscitée par la débâcle actuelle prêtait à l'accusation une nouvelle importance, et une ferveur considérablement plus forte.

De nombreux chrétiens par contre avaient annoncé la catastrophe depuis longtemps. Ils voyaient l'humiliation infligée à Rome comme l'accomplissement des prophéties prononcées par Christ dans le livre de l'Apocalypse. De tous les tableaux allégoriques de ce livre, il en était un qui paraissait très clair aux chrétiens de l'époque : celui qui dépeint Rome sous les traits de la Babylone d'antan : « la grande ville qui domine les rois de la terre. » La prophétie fait même allusion aux sept collines sur lesquelles était fondée Rome.[1] Babylone et Rome étaient aussi puissantes et corrompues l'une que l'autre : si l'une avait subi la destruction, ce serait aussi le sort de l'autre. Se remémorant le passé lointain, les chrétiens discernaient tout au long de l'histoire la main du Tout-Puissant, du Juge de la terre entière, étendue pour abaisser les injustes et les impies. Le jugement divin ne manquerait pas de s'abattre sur un Empire dépravé et libertin, comme il l'avait fait au temps de Noé sur un monde corrompu. Les chrétiens suppliaient leurs voisins de fuir ces vices caractéristiques qui non seulement les souillaient, mais encore les plaçaient dans un danger extrême : la cupidité flagrante, la malice, l'immoralité, tous ces phénomènes qui, atteignant chaque ville et chaque village, semblaient infecter le monde entier. Ils suppliaient les coupables de rebrousser chemin avant qu'il ne soit trop tard, de rechercher la miséricorde et le pardon de Dieu. Nombreux étaient ceux, notamment chez les donatistes, qui encourageaient les chrétiens à se démarquer plus nettement de l'Empire romain si manifestement mûr pour le jugement : « Acceptez le salut en vous séparant de ces gens perdus ! » s'écriaient-ils... « Vous devez les quitter et vous séparer d'eux. »[2]

En effet, pour de nombreux Africains la mise à sac de Rome était exactement ce que méritait une ville arrogante, sa fin normale plutôt qu'un malheur néfaste. Si Rome était vouée à la destruction, ce n'était pas leur affaire. Ils éprouvaient du chagrin pour les chrétiens enfermés dans ses murailles chancelantes, mais leur royaume n'était pas de ce monde et ils étaient heureux de recevoir un royaume inébranlable. Pour le peuple de Dieu, la conquête d'une puissance militaire par une autre ne les touchait guère : « Ils désiraient une patrie meilleure, c'est-à-dire la patrie céleste. »[3]

* * *

C'est bien d'Augustin de ne pas avoir vu l'affaire sous un jour si simple ! Déjà avant la chute de Rome, il avait consacré une réflexion approfondie à la relation entre l'Église et l'Empire. À présent Marcellin, le proconsul chrétien qui avait présidé à la conférence avec les donatistes, lui demanda de rédiger une réponse raisonnable à l'accusation selon laquelle ce désastre résultait d'un délaissement du panthéon païen. Ainsi un désir de répondre à la demande – donner un sens à la chute de Rome et passer en revue les raisons de la catastrophe – poussa Augustin à écrire son chef-d'œuvre, *Cité de Dieu*. Mais à mesure qu'avançait son travail, l'horizon du sujet semblait s'élargir, pour finalement embrasser non seulement le

[1] Apocalypse 17:18, 9

[2] Actes 2:40 (F.C. 1971) ; 2 Corinthiens 6:17

[3] Jean 18:36 ; Hébreux 12:28, 11:16

passé mais aussi l'avenir de l'Église, et non seulement de l'Église, mais aussi de l'Empire. Cette œuvre commencée en 413 ap. J-C, allait finalement se composer de vingt-deux livres publiés en série pendant les treize années suivantes. L'auteur commença sa tâche à l'âge de cinquante-neuf ans et l'acheva à soixante-douze ans.

Ce livre se compose de deux parties, dont la première est une réfutation complète du polythéisme avec un plaidoyer complet pour la foi en un seul dieu véritable. Augustin fait remarquer d'abord que le sort qui frappe Rome a souvent affligé les villes qui, elles, adoraient les dieux païens. Les idoles de cette espèce ont toujours été incapables de se protéger elles-mêmes et de garantir leurs adorateurs contre la défaite et la captivité : la chute de Rome ne peut certainement pas être attribuée à un quelconque mécontentement de leur part. Ensuite Augustin s'évertue à démontrer l'absurdité de l'idolâtrie. S'il est vrai que cette démonstration ressuscite un débat désuet, elle le fait toutefois avec adresse : « Le réquisitoire détaillé que prépare Augustin contre le paganisme déjà agonisant éveille peut-être moins notre sympathie que les invectives courageuses que Tertullien avait lancées contre le paganisme à son apogée. Néanmoins son exposé très développé fait le tour de la question : il ne reste rien à dire. »[1]

Se tournant ensuite vers la chute de la ville proprement dite, Augustin fait remarquer que les Goths, qui ont bénéficié d'un certain enseignement du christianisme, ont fait preuve dans leur traitement des citoyens vaincus d'une clémence et d'une retenue tout à fait exceptionnelles en temps de guerre. Ils ont respecté les locaux des assemblées chrétiennes, refusant de faire du mal aux personnes qui s'y réfugiaient. Ainsi les chrétiens ont été protégés de bien des angoisses souffertes par les païens, et ils devraient discerner en cela l'influence clémente de la providence. Les victimes sont pour la plupart ceux qui essayaient vainement de sauver leurs biens du pillage. Augustin affirme que s'ils aimaient tant leur argent, ils méritaient de souffrir en le défendant ; par ailleurs ils devraient se réjouir car en permettant qu'ils le perdent, Dieu les a libérés d'un piège. « Eux qui souffraient de si grands tourments pour leur or, auraient dû être avertis qu'il faut en souffrir de plus grands encore pour Christ. Au lieu d'aimer l'or et l'argent, ils auraient ainsi appris à l'aimer, lui qui enrichit d'une félicité éternelle ceux qui souffrent pour lui. Car c'est une chose lamentable de souffrir pour ses richesses. »[2] Les vrais croyants, dit-il, ont perdu très peu lors du sac de leur ville, car ils y portaient peu d'intérêt : leur trésor se trouvait au Ciel, en toute sécurité. « Ils usent des biens terrestres comme des étrangers, sans y arrêter leur cœur. »[3]

« Mais beaucoup de chrétiens ont été emmenés en captivité ! » lui dit-on. « Assurément, c'est un très grand malheur », réplique Augustin, doucement ironique, « si là où ils ont pu être emmenés, ils n'ont pas trouvé Dieu. »[4] Puis il démontre d'après les Écritures de quelle façon Dieu bénit souvent son peuple, et lui prodigue du réconfort lorsqu'il est en captivité. Quel bonheur d'être chrétien, déclare-t-il, et cela même lorsque je souffre, car « en compensation de mes maux temporels, pieusement supportés, il me réserve une récompense éternelle. »[5] L'héritage du peuple de Dieu est un bien céleste, et non terrestre. Si Rome s'effondre, le Royaume de Dieu est inébranlable. La cité terrestre s'écroule-t-elle ? La Cité céleste, elle,

---

[1] Lloyd p.233

[2] *De civitate dei* 1:10

[3] *De civitate dei* 1:29

[4] *De civitate dei* 1:14

[5] *De civitate dei* 1:29

dure à jamais.

* * *

La Cité de Dieu est à la fois le titre et le thème principal de l'ouvrage. Et ce n'est pas un concept qu'Augustin ait inventé. Le donatiste Tyconius avait en effet écrit un traité sur ce thème quelques années auparavant. Mais Augustin, quant à lui, développe longuement le sujet. Il définit le sens qu'il donne à ce terme, et là-dessus il élabore une théologie. La Cité de Dieu, dit-il, est la société universelle des serviteurs fidèles de Dieu de tous les âges : passé, présent, et avenir. Il nous apprend que c'est un psaume qui avait suggéré ce titre : « Ô Cité de Dieu, ce qu'il est dit de toi est tout chargé de gloire »[1]. Par ailleurs, il cite des passages du Nouveau Testament où il est question du chrétien comme citoyen du Ciel, membre de la maison, voire de la famille de Dieu. L'apôtre Paul ne dit-il pas : « Nous sommes citoyens des cieux », et encore : « Vous êtes maintenant concitoyens des membres du peuple de Dieu et vous appartenez à la famille de Dieu. Vous êtes, vous aussi, la construction qui s'élève sur les fondations posées par les apôtres et les prophètes ; la pierre d'angle en est Jésus-Christ lui-même. »[2] Mais la Cité de Dieu n'est pas la même chose que le Ciel. S'il est vrai qu'ils prendront un jour leur place au Ciel, nombreux sont ses citoyens qui demeurent aujourd'hui sur terre. Pour Augustin : « Ce terme de cité signifie simplement une association unie par des liens mutuels »,[3] notamment ceux d'une foi partagée en Christ et d'un salut commun. Ailleurs, il parle de la Cité de Dieu comme d'une « maison », ou d'un « temple », ou encore d'une « famille » ; c'est « la terre désirée », « le pays heureux », « la demeure lumineuse. » Font partie de la Cité de Dieu ceux qui aiment Dieu et le servent. La cité terrestre par contre est peuplée de personnes qui vivent selon les attentes terrestres. C'est la société de ceux qui n'obéissent pas à Dieu : « Il existe deux cités différentes et opposées, car les uns vivent selon la chair, les autres selon l'esprit ; ou encore, les uns vivent selon l'homme, les autres selon Dieu. »[4]

Les deux cités sont spirituelles, voire mystiques : en effet, chacune d'elles était peuplée à l'origine par les anges ou les esprits. Satan et les anges rebelles, qui se sont installés dans la cité corrompue avant la création de l'homme, y ont été rejoints par Caïn, l'assassin de son frère Abel. Par contre, les saints anges étaient dans la Cité de Dieu depuis le début, et c'est là que Seth et ses descendants les ont rejoints, avec tous ceux qui suivent le chemin de Dieu. Tous les hommes naissent dans la cité terrestre, déclare Augustin, mais ils sont capables, s'ils y sont prédestinés, de devenir membres de la Cité céleste. Lorsqu'un homme est né de nouveau par la foi au sacrifice expiatoire de Christ, il entre immédiatement dans la Cité de Dieu. Augustin croyait qu'un nombre restreint de ceux qui n'étaient ni chrétiens, ni même Juifs, pourraient trouver place dans la Cité céleste : par exemple la païenne Sybille de l'antiquité, qui s'était opposée au culte des faux dieux, qui avait parlé du jugement dernier, et dont les prophéties avaient apparemment pressenti la venue de Christ.[5]

---

[1] Psaume 87:3

[2] Philippiens 3:20 ; Éphésiens 2:19-20 (F.C. 1971)

[3] O'Meara, introduction à *City of God*, p.xxx

[4] *De civitate dei* 14:4, 2

[5] *De civitate dei* 18:23

* * *

Les membres des deux cités se côtoient dans le monde. Ils partagent le pain, le toit, et toutes les nécessités de la vie. Ensemble ils prennent part au commerce, sont employés, et se mêlent jusque dans les assemblées de l'église, même si seuls les membres de la Cité de Dieu obtiendront le salut à la fin des temps. En attendant ce moment, les deux cités sont entremêlées, mais elles sont fondées sur deux bases totalement différentes : « Deux amours ont donc donné naissance aux deux cités : la cité terrestre née de l'amour de soi au mépris de Dieu ; la Cité céleste née de l'amour de Dieu au mépris de soi. L'une glorifie l'homme, et l'autre glorifie le Seigneur. »[1]

Si l'on ne doit pas assimiler le Ciel à la Cité de Dieu, déclare Augustin, on doit également éviter l'équivalence entre la Cité de Dieu et l'Église. D'une part, la Cité de Dieu existait avant la fondation de l'Église sur terre : elle comprend en effet parmi ses membres de nombreux Hébreux, adorateurs fidèles de Dieu au temps de l'Ancien Testament. D'autre part, Augustin souligne que, parmi ceux qui prennent part aux activités et à la louange des églises, certains s'avéreront plus tard ne pas appartenir à la Cité de Dieu. Certains, même baptisés et prenant part au Repas du Seigneur, ne seront pas sauvés au jugement dernier : « [L'Église] compte dans son sein des hommes participant aux sacrements qui ne partageront pas avec elle la destinée éternelle des saints. Les uns restent cachés, les autres sont connus. Ils n'hésitent pas à murmurer contre Dieu... même en compagnie de ses ennemis déclarés. Tantôt avec eux, ils remplissent les théâtres, tantôt avec nous, ils remplissent les églises. »[2]

Par contre, il existe des êtres qui pour l'instant ne font pas partie de la communauté chrétienne, et qui s'opposent publiquement à l'Évangile, mais qui se trouveront plus tard dans la Cité de Dieu. « [L'Église] doit se souvenir que, même parmi ses ennemis, se cachent plusieurs de ses futurs citoyens. Qu'elle se garde donc de penser qu'il est vain, lorsqu'elle doit les affronter, de supporter leur hostilité, car un jour elle les accueillera comme croyants. »[3] Ces personnes en dehors de l'Église ne se sont pas encore tournées vers Christ, mais Dieu prévoit qu'elles le feront un jour. Dieu seul connaît ceux qui sont prédestinés au salut ; lui seul sait qui est appelé à demeurer éternellement dans la Cité de Dieu. « En fait les deux cités sont mêlées l'une à l'autre dans ce siècle, jusqu'au jour où le jugement dernier les séparera. »[4]

En attendant, la question se pose pour le chrétien : comment faire face au mal dans le monde et dans l'Église, et comment se comporter avec ceux qui préfèrent le mal au bien ? « Il faut que l'homme qui ne vit pas selon le monde mais selon Dieu, aime le bien ; alors il haïra le mal. » Il ne doit ni « haïr l'homme à cause du vice, ni aimer le vice à cause de l'homme ; il doit seulement haïr le vice et aimer l'homme. Le vice guéri, tout ce qu'il doit aimer restera, et il ne restera rien de ce qu'il doit haïr. »[5]

* * *

---

[1] *De civitate dei* 14:28

[2] *De civitate dei* 1:35

[3] *De civitate dei* 1:35

[4] *De civitate dei* 1:35

[5] *De civitate dei* 14:6

Augustin retrace le périple des deux communautés, la terrestre et la céleste, au fil de l'histoire biblique. Partant de Caïn l'assassin et d'Abel le juste, les deux pistes traversent en parallèle les générations. Il établit un contraste par exemple entre d'une part Noé le juste, installé en sécurité dans l'arche avec les sept membres de sa famille, et d'autre part la foule des méchants en train de périr dans le déluge. De même, l'humble foi d'Abraham le distingue des prétentieux bâtisseurs de Babel. Puis Augustin retrace la destinée des justes et des injustes au cours de l'histoire des Empires grec, puis romain. Il se détourne de temps en temps du cours de l'histoire pour s'occuper d'autres questions pertinentes, et ne passe jamais à côté d'un nœud dans l'écheveau sans faire quelque tentative de le démêler.

Il avait établi le cadre de l'ouvrage, et y proposait des solutions chrétiennes aux problèmes religieux, philosophiques, et politiques du monde et pour la façon de le gouverner. Il faisait ainsi la synthèse des courants de pensée qui traversaient les églises de son époque, et ceux des générations précédentes. La *Cité de Dieu* connut un rayonnement bien plus important du vivant d'Augustin que les *Confessions*, livre qui est davantage lu par nos contemporains. Manifeste chrétien pour l'avenir de l'humanité, il affirmait avec un optimisme solide, même par un temps de crise pareil, la possibilité d'une charte chrétienne, non seulement pour la prospérité de Rome, mais aussi pour le monde entier.

D'ailleurs le fait que Rome, la cité ancienne soit humiliée n'entraînait pas la fin de l'Empire, car la majeure partie de celui-ci restait intact, gouverné comme avant depuis Constantinople. Augustin persistait à voir l'Empire comme l'instrument choisi par Dieu pour répandre l'Évangile à travers le monde, instrument destiné à durer encore longtemps sinon pour toujours. Même si sa structure politique se brisait, une fédération de royaumes ou d'états chrétiens de moindre taille ne garantirait-elle pas tout aussi bien le développement paisible de la civilisation latine et grecque ? Loin de prévoir un déclin et une fin imminente, il annonçait, confiant, l'aube d'une grande ère chrétienne. Augustin soutenait que l'État et le christianisme pouvaient tous deux tirer profit du bien qui résidait en chacun, et de toute bonne chose, quelle que soit sa source. L'Église pouvait tout accepter de Rome à l'exception d'une seule chose : sa religion polythéiste – mais de toute façon, le temps des dieux antiques était passé.

Le problème d'ordre pratique auquel Augustin s'attelait était le rôle d'une Église spirituelle dans un Empire séculier. Quelles pouvaient être les relations entre la Cité céleste et la cité terrestre ? Il refusait d'opposer l'une à l'autre – d'ailleurs il les imaginait en étroite collaboration. Augustin s'attendait à voir une « christianisation » progressive de la civilisation romaine. Le monde tirerait profit de la présence de l'Église en tant que sel et lumière, tandis que l'Église tirerait profit des connaissances et de l'expérience du monde. Pour lui, les chrétiens devaient bénéficier des découvertes du monde : qu'il s'agisse de la philosophie, des principes de la mécanique, de l'histoire, de la géographie, des préceptes de la sagesse humaine ou de la psychologie ; de même, le monde devait bénéficier des enseignements, des sacrements, et de l'éthique de l'Église. Celle-ci devait obéir à l'empereur dans tout ce qui touchait à la loi temporelle ; et l'empereur (qui serait toujours chrétien) à son tour devait se soumettre à la discipline et aux conseils de l'Église sur les questions morales et spirituelles. Les deux étaient partenaires dans un nouvel ordre mondial.

Il est évident qu'Augustin se situait d'un point de vue tout à fait « romain. » Il avait été élevé par un père fonctionnaire, dans une famille qui avait un grand respect pour l'Empire. Latinisant, instruit dans le

système romain, il avait ensuite choisi une carrière dans la rhétorique, occupation typiquement romaine, et le moyen garanti pour accéder aux plus hauts échelons de la fonction publique de l'Empire. Dans tous ces domaines il avait une mentalité romaine : « Même si la philosophie oriente ses pas vers la Grèce, et la théologie vers les Hébreux, son objet reste le même : voir l'idéal romain servi par l'une par l'autre. »[1]

Cependant, au soir de sa vie, Augustin donna des signes d'une désillusion croissante au sujet de l'Empire. Cet organisme gigantesque était tombé sous le joug d'une poignée d'hommes violents, mesquins, voire vénaux. « Il est paradoxal de constater qu'[Augustin] perdit son enthousiasme pour l'alliance entre l'Empire romain et l'Église catholique au moment même où celle-ci se soudait... S'il est vrai que des Dirigeants dans d'autres provinces montraient trop d'enthousiasme à l'annonce de la conversion subite des empereurs, Augustin se fit un devoir de dire à l'un d'eux que cela ne signifiait en aucun cas qu'on ait 'proclamé l'Évangile jusqu'aux confins de la terre'... D'autre part, les assemblées chrétiennes n'avaient tiré qu'un maigre profit de leur alliance avec l'État. Loin d'être un bienfait, cette alliance était plutôt une source de 'dangers et de tentations accentués'. »[2] Optimiste, il attendait l'émergence d'une multitude de petites nations chrétiennes, resurgissant s'il le fallait des cendres d'un Empire effondré. Mais en fait, son espérance se fondait de plus en plus sur Dieu plutôt que sur les hommes.

* * *

En fait, l'analyse que donnait Augustin des forces politiques n'avait jamais été la seule en lice. D'autres auteurs étaient moins convaincus que les Romains pourraient leur offrir quelque bienfait. S'ils étaient admiratifs devant le savoir-faire des ingénieurs et la compétence des administrateurs qui transformaient des plans ambitieux en réalités fort utiles, amenant par exemple des routes jusqu'à leur ville, voire les alimentant en eau, bien des chrétiens étaient également révoltés par l'immoralité et la cruauté flagrantes de la société romaine. Ils ne désiraient pas s'y impliquer plus que le strict nécessaire pour gagner leur vie. Ils ne cherchaient pas à voir naître un chimérique Empire « chrétien. » Ils ne croyaient pas que le monde entier deviendrait « chrétien », car la parole de Dieu ne faisait aucune promesse à cet égard. Les empereurs avaient beau édicter des lois chrétiennes, ils ne pouvaient fabriquer des chrétiens. La plupart des gens étaient encore incroyants, perdus, vivant « dans le monde sans espérance et sans Dieu. »[3] Augustin lui-même, parlant des habitants de la cité effondrée de Rome, affirmait que « leurs cœurs ont brûlé de passions plus pernicieuses que les flammes qui ont dévoré les maisons de leur cité. »[4] Les Écritures apprenaient aux chrétiens du premier siècle quels rapports entretenir avec la société dont ils faisaient partie : « N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui appartient au monde... Tout ce qui appartient au monde – les mauvais désirs de la nature humaine, le désir de posséder ce que l'on voit, et l'orgueil

---

[1] O'Meara, introduction à *City of God*, p.xxiii

[2] Brown pp.337-338. Augustin avait été profondément choqué par l'exécution de Marcellin, victime apparemment innocente d'une machination politique, trois ans seulement après la conférence à laquelle il avait présidé en 411, et ce malgré les interventions ardentes de l'Église catholique pour son cas.

[3] Éphésiens 2:12

[4] *De civitate dei* 2:2

suscité par des biens terrestres – tout cela vient non pas du Père, mais du monde. Le monde est en train de passer, ainsi que tout ce que les hommes trouvent à y désirer ; mais celui qui fait ce que Dieu veut vit pour toujours. »[1]

Les donatistes citaient fréquemment de tels textes des Écritures. Ils n'imaginaient aucun pacte possible entre la communauté chrétienne et des hommes qui ne connaissaient ni ne respectaient Dieu. « N'allez pas vous placer sous le même joug que les incroyants », disait la parole de Dieu : « Comment, en effet, ce qui est juste pourrait-il s'associer à ce qui est mauvais ? Comment la lumière pourrait-elle s'unir à l'obscurité ? Comment le Christ pourrait-il s'entendre avec le diable ?... qu'est-ce qu'un croyant peut avoir en commun avec un incroyant ? Quel accord peut-il y avoir entre le temple de Dieu et les idoles païennes ? »[2] Même si la pratique publique du culte païen était en déclin, son héritage moral restait intact dans une société bâtie sur des fondements corrompus. « Ces gens appartiennent au monde. Ils parlent donc à la manière du monde et le monde les écoute. Mais nous, nous appartenons à Dieu. Celui qui connaît Dieu nous écoute… C'est ainsi que nous pouvons savoir où est l'Esprit de la vérité et où est l'esprit de l'erreur »[3]. L'Empire romain n'était pas un sac de farine, que l'Église tamiserait pour séparer le bon du mauvais : c'était un sac de poussière. Du reste, le meunier qui l'avait préparé était le diable en personne. « Nous savons que nous appartenons à Dieu et que le monde entier est au pouvoir du Mauvais. »[4] Augustin avait ses détracteurs, à son époque comme aujourd'hui.

Cependant, pas un ne possédait son talent d'écrivain. La *Cité de Dieu* était la lecture préférée de Charlemagne, grand empereur européen de la fin du 8e siècle. Il y trouvait un appui pour l'idée de « la chrétienté », idéologie qui finit par dominer la conception du monde au Moyen Âge. La chrétienté représentait la part du globe où les valeurs dites « chrétiennes » étaient défendues par le souverain : en somme une « Cité de Dieu » sur terre. Les monarques chrétiens médiévaux se considéraient les héritiers non seulement de la tradition biblique, mais aussi de la culture gréco-latine. Augustin avait tenté de conjuguer le meilleur des deux pour en faire un système global de civilisation chrétienne. Certains soutenaient que les deux courants ne pouvaient pas se mélanger. Mais c'étaient des voix criant dans le désert. Avec le temps ces voix se turent, jusqu'à l'irruption de la Réforme sur la scène européenne, quelque mille ans plus tard. Celle-ci brisa pour toujours la chimère odieuse d'une « chrétienté » catholique, avec ses armées grotesques combattant sous l'étendard de la croix, et aussi ses interminables inquisitions et croisades contre les « infidèles », les « turcs », et les « hérétiques ». Augustin n'était nullement responsable des abus qui découleraient de son idée, mais l'idée, malgré tout, restait la sienne.

La *Cité de Dieu* est peut-être le plus célèbre de tous les traités chrétiens : il résume le passé et esquisse l'avenir, à une époque qui s'avérait être le théâtre de changements épiques. « Il fait partie de ces rares ouvrages qui constituent à eux seuls un événement historique. »[5] Avec lui prenait fin la série des grands ouvrages « apologétiques » latins, livres écrits pour défendre et mettre en valeur la foi chrétienne face à un paganisme militant. Il introduisait des thèmes théologiques voués à dominer le Moyen Âge, et les

---

[1] 1 Jean 2:15-17 (F.C. 1971)

[2] 2 Corinthiens 6: 14-16

[3] 1 Jean 4:5-6

[4] 1 Jean 5:19

[5] Lloyd p.233

arguments qui s’y trouvaient stimulent aujourd’hui encore des débats passionnés dans les milieux théologiques.

* * *

Les autres œuvres d’Augustin, même si l’avenir leur réserva un rayonnement moins important, avaient sans doute un attrait plus personnel. Dans le traité intitulé *Du Bonheur*, Augustin nous offre une parabole du salut. Il brosse le tableau charmant d’un port dans « le pays désiré », sur la rive lointaine d’un vaste océan. Il existe deux moyens d’accoster en cet endroit agréable. L’un est la voie de la philosophie ou de la raison, qui mène certains vers le refuge du port. Ils s’en approchent à mesure qu’ils échangent des propos avec les savants et les sages ou qu’ils lisent leurs œuvres. Cependant cette voie n’est ouverte qu’à une minorité intellectuelle. Mais il existe un deuxième moyen d’arriver au port. C’est celui de la providence qui, se servant des tempêtes de nos épreuves, nous propulse vers le salut, alors même que par nos forces propres et dans notre folle ignorance nous cherchons à fuir dans l’autre sens. En fait, ceux qui semblent réussir le mieux dans la vie doivent affronter des tempêtes plus sévères pour les pousser hors de la voie qu’ils ont choisie et les placer sur celle que Dieu leur a préparée. Quelques voyageurs accostent au port par la raison, d’autres grâce aux épreuves qu’envoie la providence, et d’autres encore y arrivent en ayant profité des deux.

Cependant un grand danger menace tous les voyageurs à l’approche du port. En face de l’entrée, surgit de l’océan une île très étrange. Elle est tellement belle que non seulement elle charme ceux qui se dirigent vers le port, mais elle attire aussi certains qui y ont déjà trouvé refuge. Les habitants orgueilleux de l’île se vantent que leur sanctuaire marin est meilleur encore que le port ; ceci en dépit du fait que l’île est totalement encerclée de rochers taillés en dents de scie. Lorsqu’un navire passe devant l’île, ses habitants indiquent le chemin du port, mais dédaignent d’y entrer – jusqu’au jour où, trop tard, ils découvrent qu’ils ont été coupés du « pays désiré » et ne peuvent plus y aller même s’ils le voulaient. Qu’en est-il de ceux qui, en contournant l’île, réussissent à accoster au port ? Certains trouvent le repos en y entrant, mais d’autres ne réussissent pas à s’y installer définitivement.

L’image est claire : elle représente un voyage vers le salut éternel. Les habitants de l’île sont les philosophes néoplatoniciens orgueilleux qui avaient initié Augustin et beaucoup de ses contemporains à la recherche de la vérité, mais n’y étaient pas entrés eux mêmes. Le port est difficile à trouver, et tous n’y parviennent pas. Parmi eux, certains reviendront même sur leurs pas. De même, nombreux sont ceux qui ne gagneront pas le salut, et certains, qui semblaient être chrétiens, s’avéreront perdus à la fin.

Il n’est pas difficile de voir qu’Augustin puisait l’inspiration de son allégorie dans son propre voyage vers le port tel qu’il le décrivait dans les *Confessions*. Rappelons que la littérature biographique était jusqu’alors motivée par le désir d’immortaliser les exploits et les paroles de grands hommes, notamment de philosophes et de soldats célèbres. En dehors des pages de l’Écriture sainte, l’autobiographie d’Augustin est la première dans l’histoire du monde à accorder plus d’importance au parcours d’une âme qu’à la conquête d’une province ou à l’exposé d’une philosophie. Mais tout en faisant le diagnostic de sa condition, Augustin approfondissait des questions qui touchaient l’ensemble du genre humain. Il ne cherchait ni à se faire une renommée, ni à gagner des admirateurs : bien au contraire, son premier objet

était de montrer sa condition désespérée, et la grâce de Dieu qui le cherchait pour l'en délivrer. Il n'hésitait pas à révéler ses défauts ; d'ailleurs il se montrait rarement sous un aspect favorable. Mais en faisant une description de son état lamentable, c'est la condition humaine qu'il mettait au grand jour ; en brossant le tableau de son propre voyage vers le salut, il encourageait ses lecteurs à entreprendre la même odyssée.

L'image d'un voyage réapparaît dans une autre de ses œuvres, intitulée *Contre les Académiques*. C'est une fable racontant l'histoire de deux voyageurs qui se dirigent vers une même destination. Ils représentent deux extrêmes, l'un trop crédule et l'autre trop méfiant. Au carrefour, ils rencontrent un simple berger. Le premier accepte les instructions de celui-ci, sans les remettre en question. Il prend la route indiquée, tandis que l'autre se moque de la naïveté du premier, et reste sur place en attendant des indications plus sûres, se disant avec satisfaction qu'il n'est pas homme à se laisser duper si facilement. L'attente devient pénible, quand enfin arrive un gentilhomme monté à cheval. Même si les instructions de cet homme contredisent celles du berger, en dépit des réserves de notre ami sur leur exactitude il décide de prendre le chemin indiqué par l'homme courtois. Bientôt il est complètement perdu dans la forêt, et se rend compte qu'il erre sur une montagne sans aucun chemin : le noble guide était évidemment un imposteur. Pendant ce temps son compagnon, arrivé à destination, se repose tranquillement. La fable veut montrer que même les philosophes qui prétendent douter de tout sont forcés finalement de suivre quelqu'un ou quelque chose. L'ayant fait, ils risquent de s'égarer bien plus que l'homme qui dès le départ accepte les instructions claires de la providence. Si Dieu nous envoie un berger au moment même où nous recherchons des instructions, quelle folie de le dédaigner par une orgueilleuse insistance à attendre quelqu'un de plus impressionnant. Le berger, évidemment, n'est autre que le Christ.

25. Cérémonies et célébrations

Le dimanche était un jour particulier depuis que Constantin, par l'ordonnance de 321 ap. J-C, en avait fait un jour férié, un jour de repos. Seuls les paysans, loin des villes, continuaient leur travail aux champs. Comme le soleil se levait, les chrétiens d'Hippone se dirigeaient vers la basilique, autrement dit la salle de réunion. Ils prenaient place, debout, les hommes à droite, les femmes à gauche, et attendaient la suite dans un bourdonnement de voix.

La salle toute simple était située discrètement dans une petite rue. Le toit était soutenu par deux rangées de colonnes. Pour l'ornement, des rideaux et quelques lampes à huile : il n'y avait ni tableaux, ni statues. Elle était remplie de monde. La réunion principale de la semaine se tenait le dimanche : tous étaient conviés, païens, Juifs, tous ceux qui désiraient entendre l'Évangile. Le Dirigeant se tenait dans une pièce annexe, disponible pour réconforter ou donner des conseils aux personnes qui en avaient besoin avant le commencement de la réunion. Puis il pénétrait dans la salle principale et s'asseyait sur le siège en pierre qui lui était réservé à l'avant, face à l'assemblée. La réunion commençait, et le silence s'installait. Les retardataires se glissaient vers une place au fond. Les enfants se tortillaient aux pieds de leurs parents. Tous les regards étaient fixés sur la silhouette à l'avant. Ceux qui ne pouvaient voir se dressaient sur la pointe des pieds ou allaient s'installer à une meilleure place…

Le Dirigeant se levait et souhaitait la bienvenue. Ensuite il demandait à l'un des lecteurs ou des diacres de lire le texte du jour, tiré de l'Ancien Testament. Ceci fait, il annonçait un psaume. Le chanteur choisi pour la tâche l'entonnait, sur un ton nasillard, un verset à la fois, puis l'assemblée reprenait le refrain. Le son « a » final de l'*alléluia* se prolongeait parfois pour devenir un chant de joie sans paroles, une louange au mystère de Dieu qui surpassait toute langue. Puis, l'un des diacres lisait un texte des épîtres, suivi par le chant d'un autre psaume. Enfin, avant qu'Augustin ne leur parle, on lisait quelques versets tirés d'un Évangile, normalement celui de Matthieu.

Son homélie durait entre trente minutes et une heure ; exceptionnellement pendant les fêtes, elle était écourtée pour ne durer que dix minutes. Rarement, lorsque le sujet s'y prêtait et que l'assemblée était réceptive, il poursuivait pendant deux heures. Comme prédicateur, Augustin n'avait pas son égal. Sa voix modulée enjôlait, convainquait, questionnait, insistait. Il assénait les vérités de Dieu pour ensuite marquer une pause, dans un silence au cours duquel Dieu lui-même pouvait parler aux cœurs assoiffés ou inquiets. L'assemblée, qui ne comprenait pas tout ce qu'il disait, ne manquait jamais de saisir la force des mystères impressionnants qu'il dévoilait à leurs oreilles. Ils sentaient parfois qu'il les avait conduits au sommet de la montagne sainte, jusqu'en présence de Dieu lui-même. Comme Pierre sur le mont de la transfiguration, ils sentaient : « Maître, il est bon que nous soyons ici. »[1]

À la fin de l'homélie la foule quittait la salle, et seuls restaient les croyants baptisés. Ceux-ci formaient un cercle autour d'une table placée sur le côté, recouverte d'une nappe blanche. Après des prières, les offrandes du peuple y étaient déposées : le pain et le vin, rarement de l'argent, toutefois les raisins, l'huile et le blé y étaient acceptés. Le Dirigeant priait encore, puis le pain, et le vin coupé d'eau, étaient

[1] Marc 9:5

distribués par les diacres aux membres, qui les mangaient en mémoire de leur Sauveur. Les offrandes de nourriture seraient apportées aux pauvres. C'était la grande fête de la communauté chrétienne, appelée le *Repas du Seigneur*, le temps fort de chaque semaine, le point culminant de sa vie et de son adoration.

* * *

Une fois par an on observait la majestueuse fête de Pâques : la célébration s'étalait sur plusieurs semaines. Pâques était le moment choisi pour les baptêmes, c'était aussi la saison pendant laquelle les repentis, coupables d'un péché grave, venaient demander le pardon et la restauration au sein de l'église. Pendant les quarante jours précédant Pâques, ils passaient leurs journées dans le jeûne et la prière, et dans l'étude des doctrines de la foi. Pendant cette période, Augustin prêchait plusieurs fois par semaine. Il parlait personnellement à chaque aspirant au baptême, pour écarter ceux dont la motivation lui inspirait un doute. Il les encourageait tous à s'abstenir des mœurs païennes, des pratiques malhonnêtes et des immondices du théâtre ou de l'arène. Pendant ces semaines ils apprenaient le *credo* (la déclaration de foi) par cœur, et s'engageaient à s'y conformer fidèlement. Pendant la dernière semaine, le Dirigeant leur faisait étudier la prière du Seigneur phrase par phrase, insistant sur la requête : « Pardonne-nous nos torts, comme nous pardonnons nous aussi à ceux qui nous ont fait du tort. »[1] À l'approche du dimanche de Pâques, l'ambiance s'échauffait. Le jeûne prenait fin le jeudi, et les candidats au baptême allaient au bain public s'apprêter pour leur grand jour. Le vendredi et le samedi, l'église toute entière jeûnait et priait avec eux.

Le samedi touchait à sa fin et, au coucher du soleil, le dimanche de Pâques débutait. On commençait les cérémonies. En tenue de fête, les chrétiens envahissaient la basilique éclairée d'innombrables lampes. Alors commençaient les récits de la Bible : d'abord la création, ensuite Adam et Ève au jardin d'Eden, la traversée de la Mer Rouge, le cantique de Miriam, l'histoire de Jonas, et ainsi de suite jusqu'à la mort du Sauveur et sa résurrection. De temps à autre, on marquait une pause pendant laquelle toute l'assemblée entonnait un psaume ou un hymne. Puis Augustin prononçait l'homélie : il dirigeait leurs pensées des temps bibliques à la réalité présente. Enfin, il se tournait vers les futurs baptisés. Chacun à son tour confessait solennellement sa foi en Christ, et renonçait au diable et à toutes ses œuvres. Tous se dirigeaient en file vers le baptistère, qui, à Hippone, se trouvait dans un bâtiment annexe. On passait les moments d'attente à chanter le Psaume 42 : « Comme une biche soupire après l'eau du ruisseau, moi aussi, je soupire après toi, ô Dieu. »

Le baptistère était un bassin octogonal en pierre, recouvert de mosaïques et creusé dans le sol ; quelques marches descendaient vers l'eau tiède. Le premier à être baptisé se glissait dans le bassin. Le Dirigeant, la mine grave, l'y accueillait ; il faisait silence avant de lui demander : « Crois-tu au Père ? » et celui-ci répondait, « Oui, j'y crois ! » Le Dirigeant lui versait de l'eau sur la tête, en disant : « Je te baptise au nom du Père ! » Puis : « Crois-tu au Fils ? » « Oui, j'y crois ! » et un deuxième flot d'eau descendait sur la tête : « Je te baptise au nom du Fils ! » « Crois-tu au Saint-Esprit ? » « J'y crois. » Une dernière fois, de l'eau était versée sur lui : « Je te baptise au nom du Saint-Esprit ! » Dès que le baptisé

[1] Matthieu 6:12

sortait de l'eau, un autre prenait sa place.

Les nouveaux baptisés recevaient une robe de lin blanc. Se tenant en file, ils recevaient chacun le signe de la croix, que le Dirigeant traçait sur leurs fronts avec l'eau du baptistère. Il leur imposait les mains pour qu'ils reçoivent le Saint-Esprit.[1] Ensuite, ils formaient une procession pour rentrer dans la basilique. On leur offrait du lait et du miel, en symbole de leur accueil dans la « terre promise. » Alors, pour la première fois, ils participaient au Repas du Seigneur. Les cérémonies prenaient fin alors que l'aube se levait sur la ville. Les baptisés reprenaient le chemin de leur maison, las mais satisfaits, comblés d'amour pour leur Seigneur et leurs frères et sœurs chrétiens.

Plus tard ce matin, les nouveaux baptisés se réunissaient à la basilique. Augustin les encourageait à passer le restant de leur vie dans la sainteté obtenue par le baptême : il leur recommandait de rester fidèle à Christ et à son Église. Suivait alors une semaine de fête, pendant laquelle chaque jour les nouveaux chrétiens, habillés de blanc, se rencontraient à la basilique, où ils recevaient l'instruction du Dirigeant concernant les privilèges et les exigences de la vie chrétienne.[2]

** *

Le baptême d'eau était depuis l'origine le symbole de l'initiation à la foi chrétienne. Cependant beaucoup d'idées curieuses s'étaient développées au sujet de cette cérémonie. Concernant cette question, peut-être plus que toute autre, les églises avaient orné et embelli l'enseignement et la pratique des apôtres. Déjà à l'époque d'Augustin, il existait une croyance largement répandue selon laquelle le baptême lavait de tous les péchés passés ; certains chrétiens prudents remettaient donc souvent le baptême à un moment où ils étaient passablement sûrs d'avoir commis toutes leurs fautes. C'était pour cette raison en effet que l'empereur Constantin avait été baptisé sur son lit de mort.

Comme la majorité de ses contemporains, Augustin croyait que le baptême était essentiel au salut : le chrétien qui mourait sans être baptisé n'avait pas sa place au Ciel.[3] Par temps de crise, d'épidémie, de révolte, d'invasion barbare, la foule se pressait par centaines autour des baptistères. À Sitifis (Sétif) la terre trembla, et alors une procession interminable se dirigea vers le baptistère, deux mille personnes au total. Comment faisait-on pour faire cadrer ces usages avec l'enseignement biblique selon lequel l'homme est sauvé par la foi seule, et non par le baptême ? [4] Que faire du larron repenti, à qui le paradis avait été accordé au moment même de sa crucifixion, s'il était vrai que le baptême était une condition indispensable à la vie éternelle ? !

Il n'en demeurait pas moins que le risque d'une mort soudaine et sans préparation était suffisamment grave pour que certains, loin de remettre le baptême à la dernière heure, se précipitent pour l'effectuer le plus tôt possible, baptisant même des bébés. Ceux-ci ne pouvaient ni comprendre le sens de la cérémonie,

---

[1] Rappelons la discussion au chapitre 15 au sujet de la nouvelle idée selon laquelle on était censé recevoir le Saint-Esprit par l'imposition des mains d'un Dirigeant.

[2] Hamman décrit les cérémonies de baptême à Hippone *(La Vie Quotidienne* pp.245-264).

[3] Il est évident que cette croyance faisait monter les enchères dans des polémiques comme celle entre Cyprien et Novatien : chaque camp croyait fermement que son propre baptême était le seul baptême valable et efficace au regard de Dieu.

[4] Éphésiens 2:8

ni connaître la repentance et la foi personnelle qui accompagnaient toujours le baptême dans le Nouveau Testament. Selon la croyance générale, l'enfant mort sans être baptisé périssait : n'ayant eu aucune part à l'Église, il n'avait pas de part au Ciel.[1]

Chacune de ces erreurs – trop de hâte ou une attente inutile – trouvait son origine dans une fausse conception selon laquelle le baptême était un « sacrement » qui opérait une transformation spirituelle chez le baptisé, soit en lui assurant le salut, soit en garantissant la purification de ses péchés. Suite à cela, beaucoup de personnes, baptisées à la hâte au moment de leur naissance, pendant une période de crise, ou à l'occasion d'une maladie grave, s'imaginaient être de vrais chrétiens, alors qu'elles ne comprenaient pas grand-chose à l'Évangile, et le pratiquaient encore moins.

Augustin, nous l'avons vu, n'avait pas été baptisé dans son enfance, même si sa mère était une croyante. Bien qu'il ait demandé à être baptisé en tant que jeune garçon gravement malade, il avait dû attendre en fait l'âge adulte pour subir cette cérémonie. Le baptême d'Augustin, comme ceux dont il est question dans les Écritures, était le signe d'une foi toute personnelle, et d'une décision de suivre Christ.

* * *

Le mariage dans la communauté chrétienne surpassait de loin son équivalent païen. En effet, le mariage chrétien était une relation bien plus profonde et plus chaleureuse. Longtemps avant, Tertullien avait insisté sur le consentement des intéressés. Il désapprouvait que l'on marie un fils ou une fils contre son gré : au contraire, les préférences de ces derniers devaient peser de tout leur poids dans les projets de fiançailles formés par les parents. Cependant, dès que les fiancés avaient donné leur libre consentement, ils devaient être époux à vie : il était hors de question de divorcer entre chrétiens.

---

[1] Foakes-Jackson p.509 ; Schaff, vol. II, pp.258-262. On affirme parfois qu'Irénée (env. 130-200) fut le premier à témoigner directement de la pratique du baptême des bébés (*Adversus Haereses* II, 22:4 - voir Schaff p.259). Mais le passage cité est obscur, et par ailleurs ne cite qu'un seul baptême, celui de Christ (en tant qu'adulte) reçu de Jean. Tertullien s'opposait au baptême des bébés pour des raisons déjà exposées au chapitre 6 (*De Baptismo* 18). Cyprien, par contre, soutenait cette pratique (*Épître* 58). Comme Augustin, il croyait que tout nouveau-né, ayant hérité du péché originel (c'est-à-dire la nature humaine déchue et entachée) entre au monde condamné déjà, et passible du châtiment éternel. Dès lors, la seule chance pour l'enfant d'être sauvé serait un baptême qui efface la tache du péché originel. Le bébé qui n'a pas été baptisé, affirmait Augustin, ira en enfer. (Chadwick p.111)

Pélage n'avait aucune difficulté à réfuter l'idée qu'un bébé naît déjà condamné, car dans sa doctrine l'humanité n'est pas déchue à cause du péché d'Adam. Les chrétiens évangéliques voient là une des erreurs de Pélage. Toutefois le pélagien Julien d'Éclane, adversaire résolu d'Augustin, renvoyait à la doctrine de Tertullien pour souligner la justice de Dieu, qui est incapable de punir un bébé innocent pour des fautes qu'il n'a jamais commises. (Brown pp.391-397).

De nombreux chrétiens aujourd'hui n'accepteraient pas une doctrine qui enseigne que les bébés non baptisés périssent. Les bébés, et avec eux le foetus mort avant sa naissance, sont évidemment incapables de connaître la volonté de Dieu, ou de comprendre l'Évangile du salut. Le nourrisson lui-même ne peut ni aller contre la voix de la conscience, ni enfreindre la loi révélée par Dieu, ni refuser le Sauveur. Un enfant ne sait pas faire la différence entre le bien et le mal avant d'atteindre un certain âge (Ésaïe 7:16). Alors seulement, son penchant héréditaire pour le péché le pousse effectivement à pécher, et seul le péché commis le sépare de Dieu. En effet, l'Écriture déclare que les jeunes enfants sont d'une certaine manière plus proches du Royaume de Dieu que leurs parents : « Laissez les enfants venir à moi ! Ne les en empêchez pas, car le Royaume de Dieu appartient à ceux qui sont comme eux. Je vous le déclare, c'est la vérité : celui qui ne reçoit pas le Royaume de Dieu comme un enfant ne pourra jamais y entrer. » (Luc 18:16-17)

La cérémonie des noces comprenait l'échange des promesses, puis l'engagement solennel de fidélité. Les futurs époux étaient présentés chacun par ses parents. Comme acte symbolique, une femme mariée plaçait la main droite de la mariée dans celle de son futur mari, puis le couple posait ses mains jointes sur le Nouveau Testament. Le Dirigeant prononçait sur eux une bénédiction et priait pour eux. Ensuite venait la lecture du contrat de mariage. Augustin faisait des reproches à ceux que l'appât d'une dot ou d'une rente motivait. Mieux valait se contenter, disait-il, de « la dot immortelle du Christ. »[1] La noce était le prélude à sept jours de fête, jours de communion joyeuse entre les chrétiens, tout à l'opposé de la débauche flagrante que pratiquaient les païens.

Dans la communauté chrétienne l'épouse était respectée autant que l'époux, et chacun était tenu de respecter les vœux qu'il avait librement prononcés. Les païens ignoraient pareille égalité, car on attendait de la femme chasteté et soumission, alors que l'homme pouvait faire ce qu'il voulait. Le droit romain permettait à l'homme de divorcer de sa femme pour cause de stérilité ou d'adultère ; elle, cependant, n'avait pas de tel recours. Augustin s'adressait ainsi aux maris chrétiens : « Il ne vous est pas permis d'avoir des concubines, il ne vous est pas permis d'épouser des femmes déjà mariées dont le premier mari est encore en vie. La loi du forum n'est pas la loi du Christ ! »[2]

On recommandait aux chrétiens de se marier pendant qu'ils étaient encore jeunes. Les responsabilités familiales les aideraient à s'assagir, tout en adoucissant les aspérités de caractère avant que les mauvaises habitudes ne s'enracinent. Les jeunes filles étaient parfois mariées dès l'age de quinze ans, mais cette pratique n'était pas courante. Monique s'était mariée à vingt-deux ans ; cependant Augustin reprochait à ses parents de s'être mariés si tard. Mais s'il était bon de se marier jeune, il était mauvais de se précipiter dans une union sans réflexion préalable. En effet, une fois le nœud attaché, il ne pouvait être défait. « Mes jeunes amis, réfléchissez bien », disait-il, « c'est une chaîne de fer que vous allez vous mettre aux pieds. Ne vous y engagez pas trop vite. Loin de la desserrer, je me vois obligé d'y donner un autre tour de vis. »[3]

Des considérations sociales poussaient parfois les parents à conclure une union avec un païen. C'était le cas de Monique, qui en avait beaucoup souffert. Deux siècles auparavant, Tertullien rejetait avec le même mépris les mariages mixtes et l'adultère : des maux que le chrétien devait à tout prix éviter. Bien qu'il s'exprime toujours avec un peu plus de diplomatie, Cyprien, lui aussi, soutenait pourtant que les mariages mixtes étaient une grave erreur. Le chrétien ou la chrétienne qui épousait une incroyante ou un incroyant allait continuellement subir tentations et pressions : les rites ignobles du mariage païen, l'immoralité et l'ivrognerie flagrantes, sans parler des exigences inlassables de l'idolâtrie et de la superstition animiste. Son foyer serait souillé par les images de dieux, ses aliments aspergés du vin sacrificiel, la conversation à table gâchée par les plaisanteries grossières, les injures et la vantardise irréfléchie des païens vulgaires. On ne pouvait attendre ni patience ni bonté d'un époux païen qui remplissait la maison d'amis suffisants et de parents égoïstes. En particulier, par temps de persécution, une épouse chrétienne pouvait s'estimer heureuse si son mari incroyant lui permettait d'assister aux réunions de l'église ou d'enseigner les doctrines chrétiennes à ses enfants.[4]

---

[1] Cité dans Hamman, *La Vie Quotidienne* p.92

[2] *Sermon* 392:2 (Hamman p.95)

[3] *Ennarrationes in Psalmos* 149:15 (Hamman p.93)

[4] Schaff, vol. II, p.366. La situation de l'homme ou de la femme déjà marié(e) à un conjoint incroyant au moment de sa

Augustin refusa une fois de donner une jeune pupille de l'église à un païen qui l'avait demandée en mariage. L'Apôtre n'avait-il pas dit : « N'allez pas vous placer sous le même joug que des incroyants » ?[1] Païens et chrétiens ne s'entendraient jamais sur le partage des responsabilités entre un mari et sa femme, sur l'utilisation des finances ou comment élever les enfants. Monique l'avait appris pour son plus grand malheur : on ne pouvait pas attendre d'un païen qu'il respecte les principes chrétiens.

* * *

La population païenne posait un regard interrogateur sur l'Église. Ses membres étaient-ils vraiment le peuple choisi de Dieu ? D'où tenaient-ils leur certitude d'être les seuls à détenir la vérité ? L'un de ses détracteurs demanda un jour à Augustin pourquoi, si les miracles étaient aussi fréquents dans les églises au temps du Nouveau Testament, ils ne se produisaient plus aujourd'hui. Augustin répliqua : « Ils étaient nécessaires avant que le monde crût, pour l'amener à croire. »[2] Mais à présent, dit-il, il était facile de croire, puisque chacun pouvait écouter et se laisser convaincre par l'explication de l'Évangile. Il ajouta que ceux qui réclamaient des miracles aujourd'hui le faisaient seulement pour jeter le doute sur ceux du passé.

Puis il déclara qu'en réalité, les miracles n'avaient pas cessé ! « Même aujourd'hui il se fait des miracles au nom du Christ. » Ils n'étaient pas universellement connus, car ils n'étaient ni enregistrés ni annoncés. Il n'empêche qu'ils avaient des témoins, « des fidèles s'adressant à des fidèles. » Quant aux miracles que racontaient les Écritures, ils étaient célèbres et tous pouvaient en lire la description. Par contre, les miracles contemporains n'étaient connus que de l'assemblée, voire de la famille où ils se produisaient.

« Un miracle a eu lieu à Milan durant notre séjour, la guérison d'un aveugle », raconte Augustin, « …l'événement a eu pour témoin un peuple immense accouru pour voir les corps des martyrs Protais et Gervais. » Plus près de chez lui, à Carthage, vivait Innocentus, qui souffrait d'hémorroïdes douloureuses, désespérait des médecins, et était aux portes de la mort. Il avait été guéri pendant la prière des anciens : Augustin ajoute, « Nous étions présents, et nous l'avons vu de nos yeux. »

Dans la même ville une femme du nom d'Innocentia fut guérie d'un cancer du sein incurable, après un rêve où elle avait été avertie de demander à l'une des femmes sortant de l'eau du baptême, de tracer le signe de la croix sur l'endroit atteint. Elle le fit, et fut guérie sur-le-champ. Son histoire se termine plutôt bien, car le médecin qui l'examina par la suite lui demanda d'expliquer cette guérison subite et totale, alors que lui-même avait déclaré son cas désespéré. Quand elle le lui raconta, il prit un air blasé, et elle craignit qu'il ne fasse une remarque désobligeante au sujet de Christ : « Je croyais que tu allais me dire quelque chose de merveilleux ! » lui dit-il. Mais voyant que la pauvre femme commençait à s'affliger, il

---

conversion était évidemment tout autre. Tertullien fit remarquer que lorsqu'une épouse païenne se convertit à Christ, son mari païen verra rapidement une amélioration. Mais lorsqu'une jeune fille chrétienne épouse un païen, il remarquera bientôt le contraire. C'est une chose noble que de chercher d'atteindre les étoiles en partant du bourbier ; mais de descendre volontairement dans les marécages serait une folie blâmable. (*Ad Uxorem* 2:4-6)

[1] 2 Corinthiens 6:14

[2] *De civitate dei* 22:8,1

ajouta très vite : « Est-ce donc un si grand miracle que le Christ ait guéri un cancer, lui qui ressuscita un mort après quatre jours ? » La femme hésitait à raconter sa guérison à d'autres, mais Augustin l'encouragea à le faire. Il ajouta que de nombreuses personnes avaient glorifié Dieu à son sujet.

Augustin parle également d'un médecin de Carthage qui souffrait terriblement de la goutte, dont il était atteint aux pieds. Il en fut guéri à l'heure même de son baptême, et le mal ne l'affligea plus jamais. Une jeune femme d'Hippone possédée par des démons fut délivrée quand elle s'oignit d'une huile mélangée aux larmes versées par l'ancien qui priait pour sa guérison. Dans la ville de Curubis, un ancien comédien fut guéri de paralysie et d'une hernie, également au moment de son baptême. Une quantité d'autres personnes furent guéries de plusieurs maladies à Hippone et dans les villes environnantes, notamment au sanctuaire dédié à Étienne, le premier martyr chrétien. Augustin note soigneusement tous ces événements. Il écrit : « Chez nous encore, le fils d'Irénée, collecteur d'impôts, est mort de maladie. Son corps gisait inanimé et l'on préparait les obsèques dans les gémissements et les larmes. L'un des amis du père, tandis que s'échangeaient les paroles de consolation, lui a suggéré d'oindre le corps avec de l'huile de Saint Étienne. » On le fit tandis que les anciens priaient pour lui et, dit Augustin, « le défunt reprit vie. »

Avec maints détails, Augustin raconte l'histoire de sept frères et de leurs trois sœurs dont la mère, habitant la Cappadoce, en Asie Mineure, était restée sans ressources après la mort de leur père, homme estimé de sa ville. Déçue, maltraitée par ses enfants, elle les maudit. Ils se retrouvèrent tous affligés de tremblements continus dans leurs membres. Incapables d'affronter leurs amis et leurs connaissances, ils quittèrent leur patrie et se mirent à vagabonder. Deux d'entre eux, frère et sœur, se trouvèrent à Hippone quinze jours avant Pâques. Chaque jour ils participaient aux assemblées de l'église : ils priaient Dieu de leur pardonner et de leur rendre la santé. Partout où ils se promenaient, les habitants de la ville les dévisageaient, et ceux qui connaissaient leur histoire la répandaient. La fête de Pâques arriva : le dimanche matin, le jeune se tenait debout, s'agrippant à la balustrade du sanctuaire qui renfermait les reliques du martyr Étienne. « Subitement il s'effondra », raconte Augustin, « et demeura par terre comme endormi, sans trembler toutefois ; or [ces jeunes] tremblaient d'habitude même pendant leur sommeil. Les assistants étaient dans la stupeur, les uns pris d'épouvante, les autres de pitié » ; ils étaient sur le point de le relever, lorsque « voici qu'il se releva, il ne tremblait plus, car il était guéri ; et debout, plein de santé, il regarda ceux qui le dévisageaient. Qui donc pourrait se retenir de louer Dieu ? De toutes parts, l'église se remplit de cris d'allégresse…On accourut à l'endroit où je me trouvais assis. » Le jeune approcha, se montra à Augustin, et tandis que l'assemblée reprenait son cours, la salle résonna de cris de joie : « Grâces à Dieu ! Louange à Dieu ! »

Trois jours après, l'église à nouveau réunie écoutait une lecture publique du récit de ce jeune, alors que lui et sa sœur se tenaient au devant de la salle. « Tout le peuple, hommes et femmes, les regardait, l'un bien droit sans le tremblement qui l'avait défiguré, l'autre tremblante de tous ses membres. Ceux qui n'avaient pas vu le frère malade pouvaient comprendre, en voyant sa sœur, ce qu'avait opéré en lui la divine miséricorde. » La lecture achevée, Augustin demanda à tous les deux de quitter l'estrade pour qu'il puisse s'adresser à l'assemblée. « Au milieu de mon discours, de nouveaux cris s'élevèrent, cris de reconnaissance venant de la chapelle du martyr. » La jeune fille s'y était rendue pour prier. « À peine avait-elle touché la balustrade qu'elle tomba par terre comme en sommeil, de la même manière que son

frère, et elle se releva guérie. Tandis que nous cherchions à savoir ce qui se passait et d'où provenait ce joyeux tumulte, les fidèles rentrèrent avec elle dans la basilique…en bonne santé ! Alors, hommes et femmes poussèrent de si puissantes clameurs d'admiration, que les cris ininterrompus mêlés de larmes semblaient ne pas devoir cesser…On éclatait en louanges à Dieu, poussant des sons inarticulés, avec une telle force que nos oreilles pouvaient à peine le supporter. »

De nombreux autres miracles de guérison, signe de l'intervention providentielle de Dieu, sont minutieusement décrits par Augustin. Ses récits dépouillés, presque pédants, ne racontent que les faits dont il a été le témoin. Augustin, homme instruit et intelligent, croyait à l'authenticité de ces miracles, et il les attribuait à la puissance bienfaisante de Dieu. Plus encore, il désirait les faire connaître au monde, car, expliqua-t-il, « je tiens à ce que de tels récits soient publiés, puisque j'ai remarqué que même de notre temps, il y a beaucoup de manifestations de la puissance divine en tout semblables à celles des anciens temps et elles ne doivent pas tomber dans l'oubli et échapper à la connaissance des gens. »

26. L'écrivain créatif

Dans ses premiers écrits, le but principal d'Augustin était de gagner à la foi les manichéens, les néoplatoniciens, et d'autres. Toutefois par la suite, la plupart de sa production littéraire fut consacrée à corriger certaines idées et doctrines provenant du sein de l'Église plutôt que de l'extérieur. Il s'investit dans des débats à travers tout l'Empire sans se limiter aux questions concernant l'Afrique.

Les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne furent le théâtre de copieuses discussions et de spéculations extravagantes, notamment autour de la Sainte Trinité. Les responsables d'église se lancèrent dans un débat sans fin sur la question : comment peut-il exister un Dieu en trois « personnes » ? Par moments, la tentative de donner une définition globale de la nature divine atteignait l'absurdité. Nul, sinon le théologien le plus savant ne pouvait même tenter de comprendre les formules abstruses. Dès lors comment pouvaient-elles profiter au chrétien moyen occupé dans son atelier ou aux champs ?

Cependant de grandes tendances se manifestèrent. Dans les diverses provinces de l'Empire, l'influence d'enseignants locaux ou de traditions théologiques suscitait des accents distincts. En Orient, (l'Asie Mineure, la Syrie, et Alexandrie), on insistait sur les distinctions au sein de la Trinité, au risque de considérer les trois « personnes » comme trois dieux. En Occident, (l'Europe et l'Afrique) on accentuait l'unité de Dieu, aux dépens d'une différentiation entre les « personnes. » Plusieurs *credo* (confessions de foi) furent rédigés, dans le souci de résumer et de codifier les doctrines fondamentales du christianisme, et l'on exigea des Dirigeants d'y apposer leur signature afin d'attester leur orthodoxie. Plus tard, à certains endroits, les églises se mirent à apprendre le credo par cœur, pour le réciter dans leurs assemblées.[1]

Le clivage le plus profond fut provoqué par l'enseignement d'un certain Arius. Celui-ci, ancien de l'église à Alexandrie dans les premières années du 4e siècle, niait l'existence éternelle de la Parole de Dieu, et ce faisant rejetait la divinité de Christ. Arius maintenait que le Fils de Dieu, bien qu'étant sans péché, était une créature, puisqu'il avait été créé par Dieu : en lui-même, il n'était pas Dieu incarné. À cause de cela, le Dirigeant de son propre église, Alexandre, s'opposa à lui ainsi que son successeur Athanase, qui, lui, soutenait énergiquement l'existence éternelle de Christ comme Parole de Dieu, la deuxième « personne » de l'être divin de toute éternité. Une conférence de Dirigeants tenue en 325 ap. J-C, que l'on nomma le Concile de Nicée, prit position contre Arius, et par ailleurs produisit un document appelé « le Symbole de Nicée », un texte qui définissait l'essence de la foi chrétienne notamment au sujet de la nature divine de Christ. Les églises de la moitié occidentale de l'Empire, dont celle d'Afrique du Nord, acceptèrent cette confession de foi. Celles de la moitié orientale, notamment celle d'Asie Mineure, la refusèrent. Pendant un certain temps les églises ariennes furent plus nombreuses que les orthodoxes dans l'Empire romain. Les chefs vandales étaient de conviction arienne ; suite à leur occupation des provinces africaines en 429 ap. J-C, cette hérésie devint momentanément la religion officielle de l'Afrique du Nord. D'autres hérésies, qui concernaient principalement la divinité de Christ, furent rejetées après débat lors de six autres conférences postérieures à celle de Nicée.

Les ariens avaient fait de Christ un être inférieur à Dieu. Par contre les groupes dits « monophysites »,

[1] Voir dans l'annexe 2 le texte de trois credo parmi les plus anciens.

parmi lesquels on comptait les Coptes d'Égypte et les églises éthiopiennes, acceptaient qu'il soit divin, mais niaient effectivement qu'il ait jamais été homme. De leur côté les nestoriens, dont la doctrine prédominait en Syrie et dans plusieurs autres endroits d'Asie, soutenaient qu'il était mi-homme et mi-Dieu, grâce aux deux natures distinctes subsistant en lui. Leur pensée divisait le Christ en deux. Selon eux, la vierge Marie était la mère de sa nature humaine, mais non de sa nature divine. Ils distinguaient dans le Nouveau Testament certains textes où Jésus agissait en tant que Dieu, de ceux où il agissait en tant qu'homme. Augustin refusait chacune de ces hérésies : il se rangea sans ambages avec ceux qui insistaient à la fois sur la divinité de Christ et sur son humanité, unies en une personne sans défaut.[1] Il approuvait entièrement les déclarations des conférences catholiques européennes et asiatiques qui soutenaient que Christ avait toujours existé, qu'il avait toujours été pleinement Dieu, et qu'il était devenu pleinement homme. En ceci Augustin acceptait l'enseignement des apôtres avec toutes ses conséquences : « Celui qui est la Parole est devenu un homme », appelé à juste titre « l'homme Jésus-Christ », mais c'est lui qui constitue l'unique manifestation visible de Dieu lui-même, « car tout ce qui est en Dieu a pris corps dans le Christ »[2].

Le livre d'Augustin sur la Trinité est l'un de ses plus épais (environ la moitié de *Cité de Dieu*). En l'écrivant, Augustin ne visait aucun adversaire en particulier mais il y ajouta des matériaux au fil de sa vie quotidienne. Il nous apprend qu'il l'avait commencé alors qu'il était jeune, et qu'il le finit dans sa vieillesse. Augustin avait commencé à discuter et à correspondre avec les ariens bien avant leur arrivée sur le sol africain ; il continua après, et ne cessa qu'avec sa mort, survenue alors que leurs troupes étaient aux portes d'Hippone.

* * *

Mais c'est sa polémique avec Pélage que l'on associera toujours à son nom. D'essence typiquement africaine, leur débat prit naissance dans des considérations morales, donc pratiques, et non dans une spéculation compliquée sur la nature de Christ comme celles qui fascinaient tant l'Orient.

Britannique de naissance, Pélage avait passé de longues années à Rome. Les mœurs relâchées de la grande métropole, qui se retrouvaient même chez les chrétiens, le choquèrent et le troublèrent. Il sentait que ces chrétiens faisaient peu de cas de leur devoir d'obéissance à la parole de Dieu. Il fut notamment peiné en écoutant un Dirigeant prononcer la prière d'Augustin tirée des *Confessions* : « Donne-moi la grâce de faire ce que tu commandes, et commande-moi de faire ce que tu veux ! »[3] attitude qui, selon Pélage, faisait de nous de simples pantins entre les mains de Dieu. Il ne convenait pas de demander à Dieu de faire à notre place ce qu'il nous avait dit d'accomplir par nous-mêmes.

Pélage constatait dans les églises une tendance, renforcée par la diffusion de l'autobiographie d'Augustin, à considérer Dieu responsable de tout et à user de ce prétexte pour faire soi-même peu d'effort, voire aucun effort du tout. Il reprochait aux églises contemporaines de considérer les exigences

[1] Les donatistes aussi, comme leurs prédécesseurs les montanistes et les novatianistes, étaient rigoureusement orthodoxes en ce qui concerne la divinité de Christ.

[2] Jean 1:14 ; 1 Timothée 2:5 ; Colossiens 2:9

[3] *Confessiones* 10:29

de Dieu comme inaccessibles. « Nos cœurs indolents et méprisants récrient et disent à la face de Dieu : 'C'est dur, c'est difficile, nous ne pouvons pas y arriver. Nous ne sommes que des hommes, nous sommes enveloppés d'une chair fragile.' O folie aveugle ! O irréflexion impie ! Nous accusons le Dieu omniscient d'être doublement ignorant, en ce sens qu'il nous paraît ne pas savoir ce qu'il a créé et ne pas savoir ce qu'il a ordonné : comme si, oubliant la fragilité humaine, dont il est pourtant lui-même l'auteur, il imposait à l'homme des prescriptions que l'homme ne pourrait assumer. »[1]

Pélage affirmait que la création de Dieu est parfaite. L'homme ne naît pas mauvais et méritant la condamnation ; au contraire, il naît innocent, et il lui faut être encouragé. Le péché d'Adam n'a aucunement marqué ses descendants : nous naissons tous pourvus des mêmes pouvoirs, de la même capacité de faire le bien, que possédait Adam au jardin d'Eden. Le dessein de Dieu est toujours de bénir le monde, et non de le condamner : en effet, il désire que nous progressions chacun avec lui, pour devenir parfaits dans l'amour et dans la sainteté. Il est évident que nous sommes capables d'accomplir sa volonté si nous le désirons, car s'il a donné son commandement à tous ; donc tous peuvent y obéir. « Personne ne connaît la mesure de nos forces mieux que celui qui nous a précisément donné ces forces... et il n'a pas voulu commander quelque chose d'impossible, lui qui est juste ; et il n'a pas eu pour dessein de damner l'homme pour ce qu'il ne pouvait pas faire, lui qui est bon »[2].

Pélage s'intéressait certes à la nature de l'homme, mais davantage à celle de Dieu. Il insistait sur l'amour du Père divin. Il lui était impossible d'accepter une doctrine semblant attribuer de l'injustice à Dieu, qui aurait créé l'homme désespérément pécheur pour ensuite le punir de son péché. Il contestait l'idée que l'homme soit voué par nature à désobéir à la loi de Dieu, qu'il soit condamné sans appel à subir sa colère. Il demandait où était la justice dans cet état de choses. Il affirmait qu'au contraire Dieu avait donné à l'homme la liberté de croire ou de refuser de croire, d'obéir ou de désobéir. Son jugement dépendait du choix personnel de l'homme.

Pélage et ses disciples étaient des idéalistes qui écrivaient leurs traités de doctrine pour « ceux qui désirent améliorer leur mode de vie »[3] En effet, ils visaient à réformer la communauté chrétienne entière. L'idéal de la perfection qui avait poussé certains de leurs contemporains au monastère, et d'autres jusqu'au désert, inspirait à ces hommes et à ces femmes un désir ardent de voir l'Église se renouveler. Ils croyaient, par des exhortations pressantes, pouvoir influencer directement les comportements de leur société. Tendres et compatissants, ils étaient soucieux de leurs voisins. Ils rendaient témoignage de beaucoup de personnes qui avaient trouvé le salut, la joie et une sainteté tout à fait pratique par leur consécration personnelle et sans réserves à Christ. Leur motivation était admirable, mais leurs idées étaient-elles en accord avec les Écritures ?

Augustin pensait que non. Viser la perfection dans cette vie était une chimère hors de portée pour le croyant ordinaire. Il rappelait que l'homme est par nature un être déchu, un pécheur, un rebelle qui mérite la condamnation divine. La transgression d'Adam a profondément changé la relation entre Dieu et l'humanité, jusqu'à transformer le monde naturel entier. Les multiples effets de la chute : la mort, la maladie, le péché, accablent encore la descendance d'Adam. En effet, c'est en vain que l'humanité

[1] *Ep. ad Demetriadem* 16 ad fin

[2] *Ep. ad Demetriadem* 16 ad fin

[3] Brown pp.410-418

s'efforce de faire le bien. Il lui est impossible d'obéir à Dieu, impossible de comprendre la vérité, et par elle-même elle ne peut trouver la voie du salut. Mais Dieu dans sa bonté regarde certains individus avec faveur, il plante dans leur cœur une semence de foi et leur fait le don de la vie éternelle.

Les écrits de Pélage furent condamnés par plusieurs conférences, en Afrique et ailleurs, mais approuvés en Palestine. Un certain nombre de Dirigeants furent chassés de leur église parce qu'ils soutenaient Pélage. Celui-ci rendit une seule visite à Hippone, s'y réfugiant quand Rome était menacée par les Goths. Malheureusement Augustin était alors absent ; les deux hommes ne se rencontrèrent jamais pour débattre de leur différend.[1] Du reste, Pélage n'avait aucun désir de fonder sa propre secte ou église : il s'agissait, disait-il, de questions profondes, à propos desquelles des hommes de bonne volonté pouvaient décider de rester en désaccord. Augustin, ainsi que ses successeurs, portèrent généralement un regard moins tolérant sur leurs adversaires. Il faut souligner cependant le mérite d'Augustin, qui ne manqua jamais de courtoisie et de générosité envers ceux avec lesquels il était en désaccord.

* * *

Augustin n'en voyait pas moins comme une hérésie fort dangereuse la doctrine qui laissait à l'homme le choix d'accepter ou de rejeter la volonté du Tout-Puissant. Il insistait sur la souveraineté de Dieu, un Dieu qui contrôle tout, et à l'autorité duquel on ne peut résister. Avec une logique sévère et intraitable, il construisit sur ce fondement sa théologie du salut. Dieu sait ce qui arrivera, et rien n'arrivera contrairement à sa volonté : par conséquent c'est lui qui décide du cours des événements. Dieu connaît ceux qui seront sauvés, et il est impossible qu'ils le soient sauf par sa grâce : donc la décision lui appartient plutôt qu'à eux. La prescience de Dieu est infinie et sa providence irrésistible ; il a assigné les uns au paradis et les autres à l'enfer, avant même leur naissance. Tel ne peut être condamné si Dieu l'a prédestiné à être sauvé ; il ne peut être sauvé si Dieu l'a prédestiné à être condamné. Dieu a déjà décidé du nombre exact des sauvés ; il y a un « nombre d'élus prédéfini. »[2] Le reste ne pourra jamais trouver le salut : ils sont condamnés à la punition éternelle, car Dieu, « par ses dispositions impénétrables, mais justes, a destiné quelques-uns d'entre eux à la peine ultime. »[3]

Cela revient à dire que si l'homme pense avoir un choix, en réalité il n'en a pas. Augustin nous assure que cela est pour son bien, car laissé à lui-même, l'homme choisirait immanquablement le mal plutôt que le bien. C'est pour notre bien que le salut ne dépend pas de notre décision. « Le libre arbitre... ne peut conduire [l'homme] qu'au péché... si la voie de la vérité lui est cachée. »[4] Par contre, Dieu, dans sa grâce, montre à certains la voie de la vérité : il leur inspire le désir de la connaître et de la suivre. « La grâce de Dieu devance toujours les volontés de l'homme… C'est Dieu qui incline les hommes à vouloir ce que

[1] Brown p.408

[2] *Contra Epistolam Parmeniani* III, 4:25 (Brown p.262). Brown résume ainsi la pensée d'Augustin : « Le premier mouvement de la volonté des hommes était 'préparé' par Dieu, et... Dieu, dans sa sagesse éternelle, avait décidé de ne 'préparer' la volonté que d'un petit nombre. » (Brown p.477). Augustin présente son propre argument dans *De Dono Perseverante* 35.

[3] *Épître* 204:2

[4] *De Spiritu et Littera* chapitre III [5]

d'abord ils ne voulaient pas. »[1]

Aussi, Dieu nous dirige de telle façon que nous ne pouvons lui résister. Ce que donne la grâce divine, l'homme ne peut le refuser. « Le Seigneur a donc pourvu à la faiblesse de la volonté humaine en lui prodiguant la grâce divine à l'aide de laquelle cette même volonté devient persévérante et invincible. » Par ce moyen, « aux saints qui étaient si faibles, il donna la grâce de vouloir invinciblement ce qui est bien, et de refuser invinciblement de quitter ce bien. »[2]

Il en résulte que la destinée éternelle de l'individu dépend, non pas de son choix d'accepter ou de refuser Christ, mais de la décision de Dieu de le racheter ou non. Entendu que l'homme est sauvé par la foi, dit Augustin : mais la foi est un don de Dieu, accordée aux uns, refusée aux autres. Loin de choisir Dieu, le croyant est choisi par Dieu. Une personne n'aura en effet aucun désir de connaître Dieu, si Dieu ne place en elle ce désir. Tous sont perdus, mais Dieu donne à certains la grâce, afin qu'ils soient sauvés. On les appelle « les élus », c'est à dire les êtres choisis. « La foi, aussi bien dans ses balbutiements que dans sa plénitude, est donc nécessairement un don de Dieu, don accordé aux uns et refusé aux autres, comme il est impossible d'en douter. »[3]

Augustin n'attendait pas de ses ouailles qu'elles soient libres du péché ; du reste, sa prédication ne leur laissait rien espérer de la sorte. Il les enjoignait certes d'éviter les maux les plus grossiers d'une société païenne souillée, mais elles devaient s'attendre chaque jour à faillir aux exigences de Dieu. Comment, à partir d'un tel enseignement, construire une vision de la sainteté au fil des jours, à l'imitation de Christ ? Car Augustin mettait l'accent sur la faiblesse humaine plutôt que sur la puissance de l'Esprit Saint en nous : il en résultait que l'Église selon Augustin était peuplée de serviteurs indignes, de pécheurs sans force mais sauvés par la grâce. Selon lui, le chrétien était celui qui passait ses jours à « se considérer comme une honte, tout en donnant la gloire à Dieu. »[4]

Mais ce qui dérange peut-être le plus dans le schéma d'Augustin, c'est qu'il instaurait l'inquiétude, voire la peur, au cœur du croyant. « Augustin concède, plutôt insiste, que les élus ne peuvent jamais être sûrs s'ils sont ou non élus. »[5] Ce n'est qu'à notre dernier souffle que sera révélé si nous sommes de ceux

---

[1] *Épître* 217

[2] *De Correptione et Gratia* 34-38

[3] *De Praedestina Sanctorum* 16

[4] *Ep. Pel.* III, 5:14 (Brown p.435). Brown remarque : « Augustin enseignait inlassablement... que le chrétien baptisé lui-même restait nécessairement dans un état d'infirmité, comme le blessé laissé pour mort au bord du chemin dans la parabole du Bon Samaritain... il devrait se contenter de supporter, pendant le reste de ses jours, une longue et précaire convalescence dans 'l'auberge' de l'Église. »

Les pélagiens, par contre, ne pouvaient pas accepter une telle idée. Ils considéraient comme décourageante à l'extrême la doctrine augustinienne qui soulignait dans la vie du croyant la tension perpétuelle entre « la chair » et « l'Esprit ». Ce n'était rien d'autre, disaient-ils, que la vieille lutte manichéenne entre « le bien » et « le mal » dans un habillage chrétien. Les pélagiens préféraient voir l'homme chrétien comme « un être intégré », « parfait en Christ », et « un fils de Dieu ». « Ils trouveraient impossible d'admettre des idées qui paraissaient encourager les convertis du paganisme qui avaient enfin pris la décision capitale de devenir pleinement chrétiens, à se replier dans la torpeur morale d'un infirme chronique » (Brown p.440).

[5] Chadwick p.116. Augustin affirme : « Il peut sembler clair aux hommes que tous ceux qui sont visiblement des chrétiens bons et fidèles méritent de recevoir la persévérance jusqu'au bout. Mais Dieu a préféré mêler au nombre déterminé de ses saints quelques-uns qui ne vont pas persévérer » (*De Dono Persev.* 8:19). Il se peut donc qu'un bon périsse, et qu'un mauvais soit sauvé : « 'Un homme vit dans le vice', avait dit Augustin 'et qui sait si dans la prédestination de Dieu il est lumière ; un autre vit

qui ont persévéré jusqu'au bout dans la foi : Dieu seul connaît ceux à qui il a donné une telle persévérance. Le croyant doit donc passer ses jours dans l'inquiétude, à se demander si Dieu l'a destiné au paradis ou à l'enfer. S'il s'avère que Dieu ne l'a pas choisi pour être sauvé, il n'y peut strictement rien. Il ne manquera pas de souffrir sa destinée puisqu'elle est arrêtée d'avance, et s'il est envoyé en enfer, il ne pourra se plaindre d'une injustice – puisque tous méritent ce châtiment à juste titre.

Cette doctrine austère, proposée qui plus est par un chrétien avenant et généreux, fut accueillie non seulement en Afrique du Nord, « le pays du christianisme sans compromis »,[1] mais dans tout l'Occident. Calvin entre autres la reprit à son compte à l'ère de la Réforme, et elle fut adoptée par un grand nombre de gens pieux, des protestants comme des catholiques. Mais à chaque époque certains rejetèrent cette doctrine, peut-être davantage parce qu'elle leur paraissait trop rigide et trop arbitraire, plutôt qu'à cause de la logique de son argumentation.

* * *

Pélage lui-même était d'un âge avancé et ne prenait manifestement pas plaisir aux rigueurs du combat intellectuel. Il se retira du champ de bataille, pour céder la place à des jeunes qui soutenaient son opinion. Parmi eux Jean Cassian, en Gaule, cherchait à rester fidèle à la fois aux propositions claires de la Bible et à la vision d'ensemble des Écritures. Il tenta de purger la théologie pélagienne de certains de ses aspects les plus équivoques.

Contrairement à Pélage, Cassian convenait que tous les hommes, après Adam, étaient marqués par la chute, et qu'ils méritaient la condamnation. Il affirmait, comme Augustin, que nul d'entre nous ne peut se rendre agréable à Dieu sans assistance divine. Mais il refusait de croire que Dieu veuille prédestiner un homme à être condamné sans appel. Pour lui, la condamnation était le sort prédestiné de tous ceux qui tournaient expressément le dos à Dieu. L'appel de Dieu, disait-il, parvient à ceux qui sont prêts à le recevoir : il donnait les exemples de Zachée et du larron pénitent sauvé sur la croix, indignes tous deux du salut, mais désireux de l'obtenir. Selon Cassian, l'homme disposait du libre arbitre : il était capable d'obéir, de désobéir, d'accepter ou non le salut. Cependant, le libre arbitre seul ne suffisait pas ; il fallait à l'homme la grâce de Dieu et son aide continuelle, d'abord pour trouver la voie qui mène à la vie, et ensuite pour persévérer dans cette voie sans défaillir. Il soulignait d'ailleurs qu'une telle aide est proposée à tous ceux qui le désirent sincèrement. En fait, le système de pensée de Cassian était un compromis entre celui de Pélage et celui d'Augustin. On lui a prêté le nom de *semi-pélagien*, mais il serait tout aussi juste de l'appeler *semi-augustinien* car il associe des éléments des deux systèmes.[2]

La polémique se résumait donc ainsi : pour Augustin, la grâce de Dieu résidait dans le salut *décrété* pour certains ; pour Pélage, dans le salut *offert* à tous ; pour Cassian, dans le salut *effectué* pour ceux qui désiraient être sauvés.

* * *

bien, et qui sait s'il est noir comme la nuit ?' » (*Guelf* 18:1, cité dans Brown pp.477-8)

[1] Foakes-Jackson p.509

[2] Voir dans l'annexe 3 une alternative semi-pélagienne à la position d'Augustin sur le libre arbitre et la prédestination.

Quelle que soit notre opinion sur cette question, nous sommes redevables à Augustin d'avoir souligné combien l'homme dépend de Dieu, et d'avoir rappelé les conséquences universelles de la chute.[1] En effet, Pélage lui-même et certains autres outrepassaient l'enseignement des Écritures, et prêtaient à l'homme des qualités morales et spirituelles qu'il ne possède pas. Mais Augustin insiste sur la prédestination avec une rigueur telle qu'il vire plutôt à l'extrême opposé. Il est désolant de le voir édifier son système sur des versets bibliques maladroitement isolés de leur contexte. Par exemple, il cite le choix par Christ des douze disciples pour l'œuvre missionnaire apostolique : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis »,[2] pour en faire la preuve que Dieu a choisi ceux qui seront sauvés. Dans la même démarche, il prend le verset : « Dieu ne reprend pas ce qu'il a donné et ne change pas d'idée à l'égard de ceux qu'il a appelés »[3] et l'applique non pas à l'avenir de la nation juive – ce qui est effectivement son contexte – mais au salut de la personne. Les textes bibliques qui par malchance n'étayent pas sa thèse sont laissés de côté, ou déviés de leur sens. Il réinterprète par exemple l'enseignement des apôtres que « Dieu notre Sauveur... veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à connaître la vérité »[4] pour en déduire que parmi les élus se trouveront des représentants de toutes les races et de toutes les conditions.[5] Quant au texte « Car Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour le pardon de nos péchés, et non seulement des nôtres, mais aussi de ceux du monde entier » (1 Jn 2:2), il l'écarte en affirmant que « le monde entier signifie, bien sûr, l'Église ».

La sévère doctrine augustinienne sur la prédestination était en fait une nouveauté dans l'histoire de l'Église. La position appelée par la suite *semi-pélagianisme* était apparemment acceptée assez universellement durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne en des lieux aussi différents qu'Alexandrie, Antioche, Athènes, Carthage, Jérusalem, et Rome. Nous la retrouvons sous la plume de tous les grands théologiens : Justin, Irénée, Clément, Origène, Novatien, Jérôme, Jean Chrysostome, aussi bien que chez les Nord-Africains.

Tertullien, par exemple, affirmait que, puisque l'homme est créé à l'image de Dieu, il dispose comme lui du libre arbitre. Ce même libre arbitre, selon Tertullien, est un don gracieux de Dieu à l'homme ; et il montrait par des textes bibliques que Dieu interpelle souvent les hommes pour les forcer à choisir entre le bien et le mal, entre l'obéissance et la désobéissance aux lois. « Tout le projet divin de discipliner l'homme par des préceptes – avec les appels, des avertissements et des exhortations de Dieu – présuppose que l'homme est libre de choisir l'obéissance ou la rébellion. »[6]

Arnobe aussi s'en prenait énergiquement à ceux qui dégageaient l'homme de sa responsabilité pour ses actes et ses décisions : « Mon adversaire dit : 'Si Dieu est effectivement un sauveur tout-puissant et plein de miséricorde, qu'il change nos esprits et nous fasse croire, malgré nous, à ses promesses.' Mais ceci serait de la violence…car quoi de plus injuste que de contraindre les hommes qui sont peu disposés

[1] Voir Romains 5:12-21 ; 1 Corinthiens 15:21-22

[2] Jean 15:16

[3] Romains 11:29

[4] 1 Timothée 2:3-4 (F.C. 1971) ; voir également 2 Pierre 3:9

[5] *Enchiridion* 103

[6] *Adversus Marcionem* 2:5 Voir au chapitre 8 un aperçu de la position de Tertullien sur le libre arbitre.

et indignes, de changer leurs inclinations ; d'imposer à leurs esprits par la force ce qu'ils sont réticents à recevoir et ce devant quoi ils se dérobent ? » Arnobe affirmait au contraire que le Tout-Puissant « donne aux plus élevés comme aux plus humbles... le pouvoir de venir à lui. La fontaine de la vie est ouverte à tous, et personne n'est privé ou écarté du droit de s'y abreuver. »[1]

Il n'en reste pas moins que les idées d'Augustin sur la prédestination séduisirent l'Église catholique à son époque : elles devinrent rapidement la position catholique officielle.[2] D'un côté, cela ne doit pas nous surprendre : ceux qui insistent sur l'autorité de l'Église sont attirés par les doctrines qui font valoir l'autorité de Dieu. En effet, une doctrine de salut décrété correspondra facilement à une imposition magistrale des croyances et des pratiques personnelles. Dès lors qu'on admet que Dieu pousse les hommes vers le salut éternel en dépit d'eux-mêmes, et cela même contre leur désir, n'est-il pas légitime de les contraindre par la force à quitter l'hérésie et à se soumettre à l'Église considérée comme véritable et orthodoxe ? Sans doute les partisans d'une telle politique peuvent-ils démontrer comment l'exercice de l'autorité constitue généralement une garantie de l'orthodoxie religieuse, tandis que le libre arbitre et l'hérésie marchent souvent ensemble. Doit-on voir dans le fait qu'Augustin ait approuvé l'utilisation de la force pour réprimer les donatistes, le reflet de son opinion sur le rôle de la contrainte dans le dessein de Dieu ? Avait-il oublié peut-être combien la liberté est chère à l'homme, oublié aussi qu'elle est un bienfait qui ne s'achète qu'au prix de la diversité, et parfois de l'errance ? Se pourrait-il que Dieu ait cru bon d'accorder à l'homme une plus grande liberté que ne désirait lui permettre Augustin ?[3]

* * *

C'est vrai que d'un autre côté, les ressemblances sont nombreuses entre Augustin et son adversaire original. Parlant de Pélage, Augustin témoignait volontiers de sa vie sans tache, et de son zèle pour la sainteté. Il rendait un bel hommage aux exhortations de l'autre : elles étaient, selon lui, « bien tournées et pertinentes. » Les deux hommes se ressemblaient par leur insistance sur la nécessité d'obéir à Dieu ; chacun était également arrivé au même point dans sa foi personnelle en Christ. Sans doute, leur grande différence se situait dans les chemins entièrement différents qu'ils avaient parcourus pour y arriver. Nous avons déjà décrit la vie d'Augustin : la jeunesse orageuse, les années de péché, la conversion profonde et émotionnelle. Pélage par contre vivait tranquillement, comme font ces hommes qui ne sont pas naturellement portés aux fortes émotions. Il était coupé du monde, dans une communauté monastique où il passait la plupart de son temps dans le calme, occupé à l'étude et à la prière. Doux et flegmatique de nature, il voyait la bonté comme une qualité qu'on doit cultiver en usant constamment de discipline et

---

[1] *Adversus Nationes* II, 64, 65

[2] L'Empire décréta des lois qui menaçaient tout Dirigeant d'être déchu de sa fonction et exilé si on prouvait qu'il avait adopté une position pélagienne (Brown p.475).

[3] Brown remarque : « Aux yeux d'un donatiste, l'attitude d'Augustin en faveur de la coercition s'opposait de façon criante à l'enseignement chrétien traditionnel selon lequel Dieu avait créé l'homme libre de choisir entre le bien et le mal ; une politique visant à la contrainte pour ce choix était tout simplement contraire à la religion du Christ. Les auteurs donatistes citaient les mêmes passages de la Bible en faveur du libre arbitre que Pélage citerait plus tard » (Brown p.279). Et il poursuit : « Il semblait [à Augustin] qu'en se prétendant ainsi capable de réaliser une Église 'sans taches ni rides' les pélagiens ne faisaient que développer l'affirmation des donatistes qu'eux seuls appartenaient à une telle Église » (Brown p.413).

d'obéissance : jamais il n'avait éprouvé le sentiment d'être perdu ou sans ressources spirituelles. Il avait mis sa confiance en Christ comme son Sauveur simplement parce que l'Écriture lui apprenait que c'était la voie du salut : s'il était sauvé, c'était qu'il avait cru et agi comme Dieu le lui demandait. Augustin par contre s'était senti incapable de faire ce que Dieu demandait. Il avait lutté contre ses faiblesses humaines, désespéré de ne jamais pouvoir remporter la victoire sur la tentation, et avait finalement compris qu'il n'y avait d'espoir pour lui que si Dieu le sauvait et le gardait dans sa main. Il était sauvé entièrement par la grâce de Dieu. Son salut lui semblait un étonnant miracle de la miséricorde divine envers lui, car il savait que rien de ce qu'il ferait par lui-même ne pouvait le sauver. Le vécu préalable des deux hommes nous donne une clef de la polémique qui avait éclaté entre eux et nous aide peut-être aussi à expliquer les tristes malentendus qui opposent encore aujourd'hui des croyants sincères.

Il nous sera impossible de donner ici une évaluation intégrale de l'une ou de l'autre facette de la controverse dite pélagienne. D'ailleurs il est sage de ne pas accepter ni rejeter trop vite une position dite « augustinienne », concernant cette doctrine ou une autre. Rappelons qu'Augustin a changé d'opinion quant à l'utilisation de la force pour obtenir une uniformité de croyance et de pratique. Au fil des années, il modifia son opinion dans d'autres domaines aussi. Il dit de lui qu'il était quelqu'un qui « écrit à mesure qu'il avance, et avance à mesure qu'il écrit »[1] Certains savants ont consacré une vie entière à tenter de construire un système théologique à partir d'extraits de l'œuvre augustinienne vaste et variée. Ils sont confrontés à un fait incontournable : Augustin change parfois d'avis, et il se contredit souvent. L'opinion qu'il développe ici avec une logique irrésistible, il l'écartera brusquement ailleurs. Par exemple, il semble vite oublier son refus préalable de l'idée du libre arbitre, lorsque dans *Cité de Dieu* il parle de « la saine doctrine chrétienne » selon laquelle « l'âme [est] capable de déchoir par sa volonté. »[2] De même, sur le miracle de la guérison, jadis conspué comme relevant du « premier âge tendre »[3] de l'Église, son opinion se mue en une approbation chaleureuse devant la succession de miracles dont il est témoin, dans sa propre église à Hippone et ailleurs.

* * *

Cependant Augustin n'était pas hanté par les grands débats théologiques au point de perdre de vue les questions pratiques d'un simple membre d'église. Il remarquait qu'il arrivait aux chrétiens, en réponse à la prière, de recevoir des bienfaits et de prospérer. Mais ceci pouvait tout aussi bien ne pas arriver : leur prière semblait alors rester sans réponse. Comment expliquer cela ? « Pour les faveurs temporelles, si Dieu ne les accordait pas avec la plus évidente des largesses à certains de ceux qui le lui demandent, nous dirions qu'elles ne sont pas de son ressort. De même, s'il les accordait à tous ceux qui les lui demandent, nous penserions qu'il faut uniquement le servir en vue de telles récompenses ; et un service ainsi compris,

---

[1] *Épître* 143:2 (Chadwick p.1)

[2] *De civitate dei* 11:22

[3] *De Peccatorum Meritis* 2:52. Voir Chadwick pp.73-74. Brown observe : « Pélage ira jusqu'à citer le livre d'Augustin *Sur le libre arbitre* [*De libero arbitrio*] pour étayer ses propres thèses. Il est paradoxal que le plus grand opposant du vieil Augustin puisse s'inspirer des thèses du jeune philosophe, thèses où Augustin avait défendu le libre arbitre contre le fatalisme des manichéens. »

loin de nous rendre pieux, nous rendrait intéressés et cupides. »[1]

Dieu connaît nos besoins avant que nous les lui adressions, mais il désire quand même entendre notre requête ; mieux, il retarde sa bénédiction pour nous attendre. « Dieu a voulu... que vous le priiez, pour accorder à vos désirs ce dont vous avez besoin, et éloigner de vous le mépris de ses dons. »[2] Toutefois si la requête demeure sans réponse, s'il nous semble frapper en vain à la porte du Ciel, « frappez encore... car il est tout disposé à vous donner, et s'il diffère quelque temps, c'est pour augmenter la vivacité de vos désirs. »[3] Ainsi notre prière nous apprend à être plus dignes, patients, et reconnaissants.

Comme maints autres penseurs avant et après lui, Augustin se pencha sur la question suivante : pourquoi Dieu dans sa Providence laisse-t-il souffrir les justes avec les mauvais ? Il conclut que la souffrance est un terrain d'épreuve divin, qui met en évidence la vraie nature d'un homme ou d'une femme : « Même si bons et méchants sont pareillement éprouvés... il reste une différence entre ceux qui souffrent, malgré la ressemblance de leurs souffrances. La vertu et le vice ont beau être soumis au même tourment, ils ne sont pas identiques. Sous l'action du même feu, l'or brille et la paille fume. Sous les coups du même fléau, le chaume est broyé et le froment détaché. Sous l'écrasement du même pressoir, l'huile en coulant ne se mêle pas au marc. De même, la violence qui fond sur les bons, les met à l'épreuve, les purifie, les clarifie, et quand elle fond sur les méchants, elle les condamne, les ruine, les anéantit. Voilà pourquoi, dans la même affliction, les méchants maudissent et blasphèment Dieu et les bons le prient et le louent. Tant il est vrai que l'important n'est pas la nature de ce qu'on souffre, mais l'esprit avec lequel on souffre. Ainsi, agités d'un même mouvement, la fange émet une odeur fétide, et le nard répand un parfum suave. »[4]

Il invitait l'Église à ne pas se laisser effaroucher ni décourager par le pouvoir de l'opposition, car la cause de Dieu sera finalement victorieuse. Malgré la faiblesse du messager, le message ne manquera pas de se répandre triomphalement. Christ lui-même n'avait-il pas choisi pour apôtres « des hommes d'humble naissance, sans considération, avec peu d'éducation, en sorte que tout ce qu'ils seraient ou feraient de grand, c'est [Christ] qui, en eux, le serait et le ferait. »[5] Les apôtres étaient des hommes rendus courageux par l'énergie divine : « [Christ] leur avait dit : 'Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme'... Aussi, pour se garder du froid de la crainte, ils brûlaient du feu de la charité. Enfin, [ces apôtres] qui l'avaient vu et entendu avant sa passion et après sa résurrection, puis après leur mort, leurs successeurs, prêchèrent l'Évangile par toute la terre, à travers d'horribles persécutions, et maints supplices et morts du martyre. »[6]

Dieu travaille en tout pour le bien de ceux qui l'aiment, affirmait Augustin, et même les ennemis les plus cruels de l'Église rendent un service à ses membres car « s'ils ont le pouvoir de l'affliger corporellement, ils exercent sa patience ; s'ils se contentent de la combattre par leurs fausses opinions, ils exercent sa sagesse ; et pour lui permettre d'aimer même ses ennemis, ils exercent ou sa bienveillance ou

[1] *De civitate dei*, 1:8

[2] *Sermon* 56:3

[3] *Sermon* 105:3

[4] *De civitate dei* 1:8

[5] *De civitate dei* 18:49

[6] *De civitate dei* 18:50

même sa bienfaisance. » La Providence fait en sorte qu'il y ait un équilibre pour l'Église dans la prospérité et l'adversité. « Sans nul doute, la Providence divine lui accorde, par la prospérité, une consolation qui l'empêche de succomber à l'adversité, et par l'adversité, une épreuve qui l'empêche de se laisser corrompre par la prospérité. »[1]

Augustin conseillait vivement au chrétien de ne jamais se plaindre des dispositions de Dieu envers lui mais de se fier à la sagesse du Créateur : « La divine Providence nous avertit par là de ne pas nous plaindre sans intelligence de l'état des choses, mais d'en rechercher soigneusement l'objectif utile. Et lorsque la réponse nous échappe, par manque de discernement ou de persévérance, elle nous avertit de croire que l'objectif nous en est caché… Si Dieu permet qu'il soit caché, c'est pour exercer notre humilité ou pour abaisser notre orgueil. »[2] Après tout, un chrétien doit se rappeler qu'il ne peut, ni par le souci, ni par le stratagème, ajouter une seule coudée à sa taille ou un seul jour à sa vie. Nos vies sont entre les mains de Dieu et, jusqu'à ce que le Maître nous appelle auprès de lui, nous resterons dans ce monde. « L'homme est immortel », dit Augustin, « jusqu'à ce que son travail soit achevé. »

Le chrétien n'a aucune raison de craindre la persécution. Augustin remarquait avec humour, que si le persécuteur aiguise son rasoir, il ne peut que nous raser les poils superflus. « …ainsi considère comme étant également superflu tout ce que peut contre toi la colère d'un homme puissant. » Qu'il prenne vos biens, vos troupeaux, vos terres ! « Qu'ils aillent même jusqu'à vous faire mourir. Quand on a la pensée d'une autre vie, la vie présente ne doit-elle pas être considérée elle-même comme quelque chose de superflu ? … Que t'a enlevé l'homme puissant dans sa haine ? Que t'a-t-il enlevé d'important ? Ce qu'enlèvent un larron, un brigand et tout au plus un bandit. Enlève-t-il plus qu'un bandit s'il a le pouvoir d'ôter même la vie corporelle ? Et n'est-ce pas trop encore de parler ici de bandit ? Quel qu'il soit, un bandit est un homme. Et la vie peut être ôtée par la fièvre, par un scorpion, par un champignon mauvais. Ainsi toute la puissance des persécuteurs se réduit à la puissance d'un champignon ! »[3]

* * *

La renommée d'Augustin comme écrivain polémiste est bien établie. Néanmoins, les passages qui suscitent peut-être la réaction la plus chaleureuse chez le lecteur moderne, à part le récit de sa grande quête de vérité dans les *Confessions*, sont ceux où il répand son cœur en louanges pour son Créateur. Si ses œuvres polémiques révèlent un esprit discipliné et incisif, il est aussi vrai que ses livres de piété révèlent un cœur affectueux et plein d'amour. L'art du verbe chez Augustin n'est certainement pas restreint à la démonstration de points de doctrine ; il déploie tout son art lorsqu'il exprime l'amour de son Maître, son bonheur d'avoir reçu le haut privilège d'être enfant de Dieu. Il ne s'agit pas d'une froide démonstration de doctrine, mais du débordement d'un cœur ravi par l'œuvre merveilleuse que Dieu a accomplie pour l'homme : et surtout ravi par ce qu'il a fait pour lui, qui le méritait moins que tous.

[1] *De civitate dei* 18:51

[2] *De civitate dei* 11:22

[3] *Sermon* 62:14

« Qu’est-ce donc que mon Dieu ?
Qui est Dieu, hormis Dieu ?
O très grand, très bon,
Très puissant, tout-puissant,
Très miséricordieux, et très juste,
Très retiré et très présent,
Très beau et très fort... . .

Stable et insaisissable,
Ne pouvant changer et changeant tout,
Jamais neuf, jamais vieux,
Mettant tout à neuf,
Toujours en action, toujours en repos... .

Tu te repens et ne souffres pas,
Tu t’irrites et restes calme.
Tu changes d’œuvre sans changer de dessein ;
Tu reprends ce que tu trouves et n’as jamais perdu...

Et qu’avons-nous dit, mon Dieu ?
Ma vie, ma sainte douceur ?
Ou que dit-on quand on dit quelque chose sur toi ?
Et malheur à ceux qui se taisent sur toi
Puisque, bavards, ils sont muets. »

Augustin [1]

[1] *Confessiones* 1:4

27. Conseils pratiques

Augustin, nous l'avons vu, s'attendait à trouver quelques mauvaises herbes parmi les blés de l'Église ; néanmoins il se désolait à la vue d'une telle profusion. Elles avaient en effet poussé bien haut et compromettaient le témoignage de l'Église dans le monde, tout en en faisant un endroit périlleux pour les véritables disciples de Christ. Il notait tristement que « les chrétiens mauvais et tièdes constituent un obstacle pour les chrétiens sincères et ardents … cette foule freine ceux qui font des progrès. »[1]

Les gens de l'extérieur curieux d'en savoir plus au sujet de Christ étaient parfois surpris, voire choqués, en observant ceux qui portaient son nom : « Nous désirons que le restant des païens soit moissonné », disait Augustin, « mais vous êtes les rochers qui leur barrent la route : ils ont envie de venir, mais ils trébuchent et rebroussent chemin. »[2] Et Augustin faisait des reproches aux membres de son église « qui, par leurs mauvaises mœurs, torturent le cœur de ceux qui vivent saintement ; à cause d'eux, en effet, le nom de 'chrétien' et 'catholique' est blasphémé ; et plus ce nom est cher à ceux qui veulent mener une vie sainte dans le Christ, plus ils déplorent que la présence des mauvais empêche ce nom d'être aimé autant que le désirent les cœurs pieux. »[3]

Augustin quant à lui prenait très au sérieux son devoir de berger du troupeau qui lui était confié par Dieu.[4] Ses homélies avaient un caractère tout à fait pratique. Il désirait ardemment voir la communauté chrétienne empreinte d'un esprit d'amour et de sainteté. Dès lors se posait la question : comment transformer des gens ordinaires et égoïstes en saints ? Il fallait commencer en créant dans le cœur de chacun un profond désir de devenir quelqu'un de meilleur, de plus doux. « Tu achètes le blé avec tes sous, une terre avec ton argent, une pierre précieuse avec ton or », disait Augustin, « et la charité ? La charité, tu la paies de ta personne. Si tu veux acheter un domaine, une perle, une bête de somme, tu cherches de quoi les payer sur tes terres, tu cherches chez toi. Pour acheter la charité, c'est toi-même qu'il faut chercher, c'est toi qu'il faut trouver. »[5]

Augustin ne connaissait que trop le pouvoir d'une mauvaise habitude pour affaiblir, voire corrompre, celui qui y cède ; par exemple les jurons qui ponctuaient toute conversation : « Autour de toi, constate combien sont nombreux ceux qui ne veulent pas jurer, mais parce que leur langue s'est pliée à l'habitude, ils ne peuvent maîtriser les paroles qui s'échappent de leur bouche... Si tu veux comprendre ce que je veux dire, essaye seulement de ne plus jurer, et tu verras à quel point la force de l'habitude t'entraîne. » Le chrétien devrait être un homme de parole, sachant prononcer un « oui » ou un « non » tout simple. L'intégrité et la réputation de l'interlocuteur suffisent à donner du poids à sa simple déclaration de vérité. En tout cas il est exclu de prononcer le nom de Dieu à la légère, de peur qu'on « ne se laisse entraîner au parjure par l'habitude de jurer. »[6]

---

[1] *Sermon* 88

[2] *Sermon* 67:9

[3] *De civitate dei* 18:51, 2

[4] 1 Pierre 5:2

[5] *Ennarrationes in Psalmos* 38:13 (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.47)

[6] *De sermone domini in monte* 1:51

Que dire encore des défis quotidiens que présentaient le travail, l'artisanat et le commerce grâce auxquels les chrétiens gagnaient leur pain ? Augustin affirmait la valeur de toute occupation, qu'elle soit bien rémunérée ou non, quel que soit son prestige aux yeux du monde. Un métier devient ce qu'on en fait : « Ne t'en prends pas à ta profession, à ton métier, mais à toi-même, à ton cœur qui est âpre au gain et qui ne craint pas Dieu. »[1] Augustin écartait les activités manifestement immorales ou malhonnêtes, mais il aurait affirmé, selon le proverbe : « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de mauvais travailleurs. » Le véritable chrétien faisait l'effort d'être serviable et juste envers tout un chacun, quel que soit son rang. Augustin citait le cas d'un de ses amis, médecin de son état, qui servait Christ en soignant gratuitement et avec un soin particulier des gens dont les moyens ne suffisaient pas pour le payer.[2] Augustin exhortait son peuple à travailler de toutes leurs forces, car ils étaient les serviteurs de Celui qui voit et connaît toutes choses, et qui récompense la fidélité. Ils devaient travailler en pensant évidemment à leurs maîtres terrestres, « non seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais comme des serviteurs de Christ, qui font de toute leur âme la volonté de Dieu. »[3] Le Maître n'avait-il pas dit : « Celui qui est fidèle dans les petites choses est aussi fidèle dans les grandes » ?[4] Une telle attitude ne resterait pas sans récompense. Dieu serait généreux envers le serviteur qui avait été fidèle dans les petites choses, si ce n'est dans ce monde, alors dans le monde à venir.

Augustin s'opposait énergiquement à la pratique de l'usure qui était courante à l'époque : elle ruinait les uns et enrichissait les autres. Mieux valait, disait-il, s'en remettre à Dieu qui pourvoit à notre besoin au moment même où il se présente.[5] Mieux valait aussi n'acheter que ce qui était à la portée de sa bourse, et éviter absolument les jeux de hasard. Le chrétien devait prêter librement, sans s'attendre à recevoir quelque chose en retour. Mais il devait éviter l'emprunt. La dette, comme la médaille, avait deux facettes : la parole nous exhortait à prêter mais disait « n'ayez de dette envers personne »,[6] et le prêt qui ne devait pas être remboursé devenait tout naturellement un don offert au nom de Christ et pour le compte de son Royaume.

* * *

En Afrique du Nord, la vie était périlleuse pour le voyageur, qu'il s'occupe des affaires commerciales ou spirituelles. Augustin se déplaçait à cheval pour prêcher en divers endroits ; d'autres responsables d'église parcouraient de grandes distances pour venir participer aux conférences à Carthage. Suivant la coutume, Augustin prenait avec lui un guide pour tout parcours inconnu. Les bandits et les animaux sauvages étaient nombreux dans les ravins et les forêts entourant les sentiers montagneux, notamment en Numidie et vers l'arrière-pays. Seules les routes principales étaient revêtues de pavés romains rudes et cahoteux. Les chemins vicinaux et les pistes étaient souvent coupés par des glissements de terrain en hiver, ou par

---

1 *Ennarrationes in Psalmos* 70:17 (Hamman p.48)

2 *Épître* 159:3 (Hamman p.51)

3 Éphésiens 6:6 (Segond 1997)

4 Luc 16:10

5 Philippiens 4:19

6 Luc 6:34-36 ; Romains 13:8 ; voir aussi Proverbes 22:7

des torrents qui dévalaient furieusement la pente depuis quelque sommet enneigé. En été on était confronté à la soif, à la chaleur brûlante, et aux violentes tempêtes de sable. Mais le chrétien discernait la Providence dans les moindres détails de son voyage : trouver des provisions, une auberge propre, un compagnon de voyage honnête, un âne solide à un bon prix... signes de la bénédiction de Dieu. Les voyageurs chantaient pour se donner du courage : si le païen s'époumonait en chansons grivoises, le chrétien, lui, chantait des psaumes et des hymnes au Seigneur.

Après tout, la vie du chrétien n'était-elle pas un voyage ? « Chante en esprit le chant nouveau. Chante-le sur la route sûre, comme chantent les voyageurs. Ils chantent surtout la nuit, quand autour d'eux tout éveille la peur : le moindre bruit et même le silence accablant parce qu'il provoque la frayeur. Même ceux qui ont peur des brigands s'unissent pour chanter. » Mais le chant du chrétien jaillissait d'un cœur débordant de joie, car il savait que Christ marchait devant lui pour préparer le chemin. Et Augustin de rappeler que le chrétien ne chantait pas les airs de ce siècle : « Nouveau est le voyageur, nouveau le chemin, nouveau le chant ! »[1]

Le voyageur s'arrêtait parfois pour se reposer. « Nous refaisons nos forces aux haltes des auberges et nous repartons. Belle image de notre vie », remarquait Augustin. « Tu es entré parce que tu voyages. Tu es venu pour en sortir non pour y rester. Tu es en voyage, cette vie est une hôtellerie. »[2] Les auberges étaient souvent malfamées, aussi le voyageur était heureux de pouvoir profiter de l'hospitalité d'autres chrétiens. Abriter un frère chrétien c'était abriter Christ en personne – les deux disciples sur la route d'Emmaüs n'en avaient-ils pas fait l'expérience ?[3] Les grandes églises disposaient parfois d'une maison d'accueil – c'était le cas à Carthage – et dans certaines autres, on laissait les voyageurs dormir dans la salle de l'église. Monique, partant visiter son fils en Italie, avait passé la nuit à Carthage dans une chapelle près du port.

* * *

Les pauvres, et de façon générale la misère, trouvaient place dans les homélies d'Augustin, tout comme dans les rues d'Hippone, où marchands et mendiants se côtoyaient tous les jours. De grands propriétaires aisés étaient présents à l'église, attirés par les sermons joliment tournés de prédicateurs renommés comme Augustin. Si ces aristocrates avaient fait fortune en exportant de la marchandise à Rome, leur ville n'en demeurait pas moins un fin tamis qui retenait de nombreux infortunés, des personnes chassées de leur village natal par des mains injustes, ou à cause de leurs propres méfaits. Ils se réfugiaient dans les taudis et les cabanes des alentours de Carthage ou d'Hippone. Beaucoup devaient leur misère à la fraude ou à la corruption : entreprise ruinée par des marchés malhonnêtes, terres confisquées par la force, veuve dépossédée de son bien, titres de propriété altérés ou volés, misère imposée par des voisins avares ou des notaires vénaux. Ambroise de Milan avait cité l'histoire du vignoble de Nabot qu'Achab, un roi vénal, lui avait volé, en commentant : « Cette histoire se répète tous les jours sous nos yeux ».[4] Il en était de même

[1] *Ennarrationes in Psalmos* 66:6 ; 137:10 (Hamman p.86)

[2] *Tractatus in evangelium Iohannis* 40:10 (Hamman p.86)

[3] Matthieu 25:37-40 ; Luc 24:13-35

[4] Hamman pp.144-145 ; allusion à 1 Rois 21:1-19

en Afrique du Nord.

De nombreuses familles étaient broyées dans cet engrenage, car la misère sévissait partout. On voyait des créditeurs se disputer les biens d'un débiteur autour de sa tombe, sous les yeux de ses enfants en sanglots ; ou d'honnêtes gens, poussés par le désespoir, avoir recours au vol et à la prostitution. Certains parents, pour nourrir un de leurs enfants affamés, en vendaient un autre au marché des esclaves. Des enfants se retrouvaient sans ressources à cause de la mort subite ou de la désertion de leur père ; des nourrissons étaient abandonnés dans la rue par des filles mères. Augustin faisait souvent allusion à ces horreurs. Gare au membre de son église qui osait opprimer les faibles ! « Quand un gros poisson a dévoré un plus petit, il se fait dévorer à son tour, par un plus grand », disait-il.[1]

Augustin désapprouvait énergiquement la pratique courante de l'avortement, et celle d'abandonner les enfants non voulus. Des femmes chrétiennes, notamment dans les communautés monastiques, prenaient souvent en charge ces enfants rejetés – comme des débris charriés par une mer agitée – et sans foyer au monde. Ils trouvaient au sein de la communauté chrétienne un domicile et de l'espérance. « Voilà l'hiver. Pensez aux pauvres », disait Augustin. « Habillez le Christ nu. Chacun de vous s'apprête à l'accueillir dans la gloire. Attention, le voici couché sous le portique. Attention, le voici mourant de faim. Attention, le voici dans le dénuement. Attention, le voici émigré. Faites comme vous avez l'habitude de faire, mais surpassez-vous ! Votre savoir religieux doit développer en vous votre action. Vous louez le semeur, récoltez donc la moisson ! »[2]

Nombreux étaient les tristes récits de personnes racontant comment elles avaient perdu leur domicile, leur santé, et leurs ressources. Les hommes et les femmes bien-portants étaient capables de trouver du travail saisonnier. Mais combien étaient-ils, sans force, ni santé, ni aucun moyen de survie si ce n'est la bonne volonté des autres ? Certains venaient frapper à la porte des chrétiens. « Tu donnes à ce mendiant quand il te le demande. Heureux qui n'attend pas d'être sollicité pour donner. Invite-le, nourris-le. Réjouis-toi, quand il est rassasié, car il se rassasie de ton pain, et toi, de la justice de Dieu. »[3] À une autre occasion, il invita ses auditeurs à s'examiner lorsqu'ils faisaient l'aumône : « Tu accueilles un pauvre chez toi, mais tu hésites, n'est-ce pas ? C'est peut-être un imposteur, un hypocrite. Donne-lui tout de même. S'il est méchant, ton geste risque de le rendre bon ! »[4] Une fois, il se montra encore plus incisif : « Regarde le pauvre près de toi. Toi qui es riche, tu n'es que le mendiant à la porte de Dieu ! »[5] Augustin voyait le pauvre comme une parabole vivante, qui révélait le véritable état de chacun d'entre nous au regard de Dieu.

Augustin était non seulement l'avocat plaidant en faveur des pauvres, mais aussi leur consolateur : son soutien ne leur faisait jamais défaut. Néanmoins, il jugeait parfois bon de les avertir eux aussi. Il leur rappelait par exemple que les riches n'étaient pas les seuls à céder à l'avarice : les pauvres pouvaient être tout aussi cupides. La cupidité, peut-être le plus universel de tous les péchés, était condamnée aussi bien

[1] *Ennarrationes in Psalmos*, 64:9 (Hamman p.208)

[2] *Sermon* 25:8 (Hamman p.351)

[3] *Ennarrationes in Psalmos* 103:3, 10 (Hamman p.141)

[4] *Sermon* 41:7 (Hamman p.141)

[5] *Sermon* 123:5 (Hamman p.141)

par la loi de Moïse que par Christ.[1] « Ce riche que tu vois à tes côtés, a de la fortune, et n'est peut-être pas cupide ; quant à toi, tu ne possèdes rien, mais la soif des richesses te dévore. »[2]

Il félicitait ceux qui, en dépit de leurs malheurs, cultivaient la bonne humeur et rendaient grâce à Dieu de ce qu'ils possédaient. Mais Augustin n'était pas dupe, et il savait que de nombreuses personnes s'étaient condamnées elles-mêmes à la pauvreté, notamment celles qui espéraient noyer leurs chagrins ou trouver leur plaisir dans le vin corsé d'Afrique du Nord : il en connaissait certains qui avaient commencé leur vie dans la fortune et le privilège mais que ce désir amer avait réduits à se vêtir de haillons. Il conseillait cependant d'avoir pitié d'eux – celui qui désirait la bonté de Dieu devait faire preuve lui-même de bonté. L'église faisait déjà beaucoup pour les pauvres – du pain pour les veuves et les orphelins, des vêtements usagés pour les nécessiteux – mais ce n'était pas une raison pour ne pas faire davantage encore : « Faire l'aumône, c'est donner à ton messager », dit Augustin, « . . il entrepose pour toi au Ciel ce que tu lui confies. »[3]

L'amour fait de son mieux pour venir en aide aux autres, et supporter leurs faiblesses, disait Augustin ; c'est pourquoi nous réintégrons dans l'église ceux qui l'avaient quittée, ainsi que ceux qui étaient coupables de péchés. Mais l'amour demande parfois de placer la personne aimée devant des exigences plus hautes. En père sage, Dieu nous corrige pour notre plus grand bien. Il est loin de vouloir nous priver de bienfaits ou de bonheur, mais il désire extirper de notre cœur la faute qui est la cause de notre chagrin. « L'amour frappe, la méchanceté flatte. »[4] Dieu use envers nous de moyens qui ne nous mettent pas toujours à l'aise, mais nous sont tous bénéfiques. De même que Dieu agit fidèlement envers nous, nous aussi nous devons montrer aux autres de la douceur et de la fermeté, les reprenant à l'occasion, et cela d'autant plus si nous sommes responsables de leur bien-être.

Les apparences sont trompeuses, disait Augustin. Un homme peut faire le bien pour un motif tout à fait égoïste. Par contre, il peut agir de façon apparemment cruelle pour des motifs honorables. « Bien des choses apparemment bonnes se font sans la charité... » mais certaines actions qui semblent dures ou injustes sont accomplies en réalité par amour du prochain. Dans l'Église, la discipline est de cet ordre : elle est exercée pour le bien de celui qui l'endure. Mais dès lors, comment savoir si nos actions sont bonnes ou mauvaises ? Dans les activités quotidiennes et dans le cadre de l'église Augustin conseillait, pour connaître la bonne voie, d'interroger son cœur pour voir s'il s'y trouvait de l'amour, puis de faire ce que l'amour dictait. Et de conclure avec sa célèbre phrase : « Aime et fais ce que tu veux. »[5] Car celui qui aime voudra toujours faire le bien.

* * *

Ceux qui se donnaient le nom de chrétien étaient plus nombreux que les païens dans les villes du 4e siècle. Il n'existait guère de maisonnée sans au moins un chrétien, et les païens n'étaient que rarement

[1] Exode 20:17 ; Luc 12:15

[2] *Ennarrationes in Psalmos* 51:8

[3] *Sermon* 60:8 (Hamman p.140)

[4] *Tractatus in Joannis Evangelium* 7:8 (Hamman p.304)

[5] *Tractatus in Joannis Evangelium* 7:8 (Hamman p.304)

majoritaires. Cependant la vie des rues et des marchés ne s'en trouvait pas grandement changée. En effet, l'église subissait la concurrence des spectacles grisants du stade ou du théâtre. Excitée, surchauffée, à la sortie de l'amphithéâtre d'Hippone, la foule se mêlait dans la rue aux chrétiens sortant de leur basilique. « Les pauvres ! » murmuraient-ils. « Ils ne savent pas ce qu'ils perdent ! »[1] Les doux délices d'un psaume ou d'une prière ou les envolées rhétoriques d'un sermon ne pouvaient l'emporter. Il est vrai que la beauté de la louange chrétienne était proposée à ce même public, mais elle touchait les sensibilités dans un autre registre. Le but des assemblées chrétiennes n'était pas de fournir des divertissements : le participant qui s'attendait à cela était déçu. Souvent, lors de ses homélies, Augustin regrettait l'absence des chrétiens partis au théâtre. Ceux-là mêmes à qui profiteraient le plus les paroles qu'il avait préparées n'étaient pas là pour les écouter.

Il n'empêche que de nombreux membres de l'église lui procuraient de la joie. Ils lisaient la Bible chez eux et s'efforçaient au maximum de mettre en pratique ce qu'ils y trouvaient. Ils se réunissaient pour la prière quotidienne, et une fois par semaine pour recevoir un enseignement approfondi. Ils supportaient avec patience les défauts et les faiblesses d'autrui, et leurs vies démontraient l'amour de Christ. Augustin les comparait à des fourmis : « Considère donc cette fourmi de Dieu. Chaque jour elle est tôt levée ; elle court à l'église, elle prie, elle écoute la lecture, elle participe au chant des hymnes, puis s'en va et rumine ce qu'elle a entendu. Comme les fourmis, ces gens-là font sans cesse le même trajet, afin d'amasser des réserves pour l'hiver. »[2]

Néanmoins la communauté chrétienne continuait d'être affectée par l'idolâtrie païenne et son proche voisin, l'animisme. Aux époques où de nombreux païens se convertissaient à la foi, ceux-ci apportaient une foule d'habitudes païennes dans les églises. Les responsables déjà très sollicités ne pouvaient guère dispenser à tous un enseignement adéquat ; d'ailleurs il leur manquait souvent une formation apte à distinguer ce qui était permis au chrétien de ce qui était à rejeter, en matière de foi et de pratique. Certaines coutumes courantes au sein des églises du 4e siècle semblaient venir d'une source animiste plutôt que biblique, prouvant que l'épaisse couche de superstition n'était recouverte que d'un mince revêtement chrétien : par exemple, l'action de tracer en l'air le signe de croix, comme une protection contre le diable. Nous pouvons probablement attribuer à ce patrimoine animiste la dévotion enthousiaste aux esprits des morts, la conservation de reliques des martyrs, ou les pèlerinages à quelque site sacré comme la tombe d'un saint.

Les croyances antiques exerçaient un tel attrait sur les esprits des hommes et des femmes, et ce depuis tant de générations, que de nombreuses personnes jouaient sur les deux tableaux pour tenter de mettre toutes les chances de leur côté. Ils ajoutaient simplement de nouvelles recettes aux anciennes qui avaient fait leurs preuves : à la basilique, ils louaient Dieu, tandis qu'au théâtre et dans l'arène ils s'extasiaient devant les dieux de la fertilité et de la guerre. Ils continuaient à porter des amulettes, mais y glissaient de temps en temps un verset de la Bible. Tout en cherchant conseil auprès du Dirigeant, ils ne négligeaient pas le voyant et l'astrologue. Ils redoutaient les mauvais présages et s'accrochaient aux bons. Ils s'armaient de préventions superstitieuses, récitaient des formules magiques, tentaient d'apaiser les esprits

[1] *Ennarrationes in Psalmos* 147:8 (Hamman p.168)

[2] *Ennarrationes in Psalmos* 66:3 (Hamman p.215)

mauvais qui rôdaient autour des sources et des fermes. « Ils s'imaginent » dit Augustin, « tenir leurs richesses des démons qu'ils vénèrent, et se persuadent eux-mêmes que Dieu est nécessaire pour la vie éternelle, mais que pour les biens de cette vie, il vaut mieux s'adresser aux puissances démoniaques. Les insensés ! » Il poursuivit, « Ce sont de bons chrétiens quand tout va bien : mais qu'il survienne quelque chose de fâcheux, ils courent chez la tireuse de cartes. Quels naïfs ! »[1]

Plusieurs personnes qui, autrefois, avaient attribué la responsabilité de leurs mauvaises actions à une conjonction des étoiles, conservaient un certain fatalisme superstitieux, encore bien courant de nos jours. Ils substituaient simplement Dieu aux étoiles ou au destin, pour ensuite mieux le blâmer. Le prétexte était commode : « Si Dieu ne l'avait pas voulu, je ne l'aurais pas fait ! Que voulez-vous ? C'était mon destin ! » Jadis on s'écriait : « Ce n'est pas notre passion, mais Vénus qui a commis l'adultère ! Ce n'est pas moi qui ai tué l'homme, c'est Mercure ! »[2] Qu'est-ce qui avait changé ? C'est qu'à présent ils disaient : « Ce n'était pas moi, c'était Dieu ! »[3]

D'autres tentaient d'adorer Dieu et en même temps de faire discrètement des offrandes aux divinités romaines, telles que Célestis, Neptune, ou Junon. Pour eux tout malheur, qu'il soit d'origine naturelle ou humaine, les accablait et ruinait même le peu de foi dont ils disposaient. Lorsque Rome tomba, ils tombèrent avec elle, s'agrippant désespérément aux pans de la robe des dieux qui battaient en retraite, dans un vain effort de les forcer à revenir dans l'Empire qu'ils avaient déjà abandonné.

* * *

Comment en effet persuader les gens de rompre complètement avec le passé ? Voici la question qui préoccupait les responsables d'église au 4e siècle. À cette époque fut prise la décision de transférer la célébration de la naissance de Jésus du 6 janvier au 25 décembre, date du solstice d'hiver et jour anniversaire du dieu-soleil. Ce changement visait à créer une compensation attrayante, en ce jour où les convertis avaient tendance à rejoindre leurs voisins païens dans la débauche idolâtre.

Or il se trouve que la fête chrétienne de Pâques – période où l'on se souvient de la mort et de la résurrection de Christ – se situait au printemps, à l'époque même où les païens célébraient leurs rites de mort et de résurrection. Puisque ces deux fêtes se passaient au même moment, le chrétien se voyait obligé d'en choisir une. Mais il restait le danger de voir la célébration chrétienne ressembler de trop près à la païenne qu'elle voulait supplanter, et ainsi de confirmer dans l'esprit des participants, non pas la vérité chrétienne, mais l'erreur du paganisme.

Hélas, on trouvait dans les églises non seulement les superstitions et les croyances païennes, mais souvent aussi les comportements païens. Puisque les catholiques accueillaient tout un chacun, leurs assemblées se remplissaient de personnes qui n'avaient de chrétien que le nom, et d'autres qui ne prétendaient même pas porter ce nom. Si les foules se réjouissaient d'un rassemblement convivial, voire de l'éloquence d'un prédicateur, elles n'avaient par contre aucune intention de cesser de battre leur femme, de fréquenter une maîtresse, ou de tricher avec les clients. Dans les églises du 4e siècle le « clou

---

[1] *Ennarrationes in Psalmos* 91:7 (Hamman pp.183-184)

[2] *Ennarrationes in Psalmos* 140:9 (Hamman p.191)

[3] *Ennarrationes in Psalmos* 61:23 (Hamman p.192)

du spectacle » était un beau discours éloquent rythmé par les acclamations et les applaudissements de l'assistance. Mais Augustin n'y prenait aucun plaisir : il disait à son troupeau qu'il préférait les voir obéir à ses exhortations plutôt qu'applaudir ses illustrations. Il faisait référence à quelques personnes qui refusaient de recevoir le baptême, car cela les obligerait à être fidèles à leur épouse. Ces gens auraient préféré qu'il n'aborde pas des sujets aussi personnels. Il répliquait : « Que vous soyez contents ou non, je parlerai. »[1] Il exposait au grand jour le péché sordide de son troupeau, et il les enjoignait de réformer leur conduite. Si le tableau qu'il brossait était peut-être plus sombre que la réalité, c'est qu'il tenait plutôt à guérir les malades qu'à féliciter les bien-portants. Le but de ce portrait était de les choquer, pour qu'ils se remettent en cause, cependant les faits qu'il citait étaient indéniables.

Parfois la seule solution résidait dans la discipline, et il se voyait obligé d'exclure tel ou telle personne du Repas du Seigneur. Alors parfois le repenti endurait une pénitence longue et sévère composée de jeûnes et de prières. Mais que d'embûches pour discipliner une foule si diverse ! « Il faut considérer ce que chacun peut porter, pour ne pas arrêter les uns et faire tomber les autres. Quel tourment pour moi ! Souvent il m'arrive que si je punis quelqu'un, il tombe ; si je ne le punis pas, c'est un autre qui tombe. »[2]

Mais pourquoi ces gens n'étaient-ils pas de meilleurs chrétiens ? Peut-être, diront certains, que c'étaient en fait des non chrétiens, bien indignes du baptême qu'ils refusaient. Car au 4e siècle, l'église était devenue un lieu de convivialité dans les grandes villes nord-africaines. Au lieu des temples païens et des salles des corporations, c'est dans les locaux de l'église que les gens se retrouvaient pour le commérage. De plus, cette génération comportait de nombreuses personnes nées dans des familles chrétiennes : elles avaient connu les assemblées de l'église depuis leur jeunesse, sans avoir jamais répondu personnellement à l'appel de Christ. Certains se disaient chrétiens mais n'en montraient guère les signes ; on les accueillait quand même dans l'espoir qu'ils entendraient certaines paroles qui les feraient progresser. Ils étaient membres de l'Église catholique, mais hélas, pas disciples de Christ. Pouvait-on s'attendre à autre chose ? Comment pouvaient-ils vivre de la puissance de Dieu, s'ils n'avaient jamais reçu le pardon de Dieu ? Comment espérer de lui des bénédictions s'ils lui refusaient l'obéissance ? Augustin faisait de son mieux pour transformer ces mauvaises herbes en blé ; mais la tâche dépassait même un prédicateur aussi doué que lui. Il multipliait les avertissements et les exhortations. Il martelait les mêmes vérités – mais les années passaient et son troupeau restait faible et ignorant. L'Église catholique avait cessé d'être une assemblée de chrétiens sincères, et la plupart du temps, ses exhortations ardentes tombaient dans l'oreille d'un sourd.

[1] *Serm. Denis* 20:6 ; *Sermon* 82:11 (Hamman p.97-98)

[2] *Épître* 95:3 (Hamman p.211)

28. Coutumes corrompues

Plus on s'éloignait de l'ère apostolique, plus l'Église s'encombrait de traditions, et plus les chrétiens affichaient une lamentable faiblesse. Ils abandonnaient peu à peu les nombreux principes du Nouveau Testament qui auraient pu les guider et les protéger, et ils adoptaient des coutumes calquées sur celles du monde, empruntant aux manichéens l'ascèse et le célibat, aux philosophes grecs l'art du discours public, aux idolâtres païens les rites superstitieux, et à l'Empire romain ses structures administratives.

Disparue, l'époque où le chrétien risquait la prison ou la mort à cause de sa foi. À mesure que s'effaçait le souvenir des persécutions, on faisait bâtir des salles de réunion de grande taille, et la foule accourait. La communauté chrétienne était désormais bien installée et connue de tous, et ses responsables étaient des personnalités publiques. Déjà au début du 5e siècle, c'était se donner une bonne réputation que d'être vu parmi les fidèles à la basilique. Nombreux étaient ceux qui fréquentaient les églises pour des motifs peu honorables : pour s'assurer une promotion, pour plaire à son employeur chrétien, pour épouser une femme chrétienne ou pour s'attirer une clientèle chrétienne... Ils éprouvaient sérieusement la patience d'Augustin : « Quelles joies nous apportent des foules pareilles ? Combien parmi vous vont m'écouter ? Si peu ! Je sais que vous êtes nombreux à m'entendre mais bien peu à m'écouter. »[1] Il ajoutait, « D'où proviennent tous ces scandales qui désolent l'Église ? N'est-ce pas de l'impossibilité de refuser l'entrée à l'immense multitude qui, faisant pratiquement fi de toute discipline, s'introduit malgré une conduite si entièrement opposée à ce que doit être le cheminement des saints ? »[2]

Disparu, le temps où une majorité de chrétiens connaissaient le contenu et les fondements de leur foi. En effet ils n'étaient plus issus d'une communauté ayant fréquenté depuis l'enfance une école chrétienne ou une synagogue, et ayant appris par cœur de longs passages des Écritures. Leur ignorance était épouvantable, et peu en étaient même conscients. « Nous sommes sans inquiétude, parce que nous suivons notre Dirigeant ! » disaient-ils. « Mauvais raisonnement », leur répondait Augustin, « car il existe des Dirigeants même parmi les hérétiques. »[3] Mais les chrétiens avaient pris l'habitude de s'appuyer sur des hommes de talent, plutôt que sur Dieu. À l'église, ils étaient spectateurs et non participants, figurants et non disciples. « Les fidèles d'Hippone dont Dieu m'a fait serviteur », disait Augustin, « sont presque tous si vulnérables que les moindres tribulations suffisent à les abattre. »[4] Quand Augustin était en déplacement ailleurs, ce qu'il faisait environ un tiers de son temps, ils étaient complètement perdus. Ils lui écrivaient à Carthage, le suppliant de revenir aussitôt : l'ancien qui tentait de combler l'absence n'était pas à la hauteur !

Disparu, le temps où des frères et sœurs animés d'un même esprit se réunissaient en vue de s'encourager mutuellement. Terminées, ces réunions spontanées où tous pouvaient apporter un enseignement, une prière, une lecture de la parole de Dieu, chacun selon l'action du Saint-Esprit en lui. Disparue aussi, la communion fraternelle et chaleureuse d'une famille liée par sa foi commune en Jésus.

---

[1] *Sermon* 111:1 (Brown p.480)

[2] *Tractatus in Joannis Evangelium* 122

[3] *Sermon* 46:21 (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.204)

[4] *Épître* 124:1 (Hamman p.204)

Disparu enfin l'enthousiasme pour faire connaître l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. L'appel n'était plus : « Allez ! » mais par contre : « Venez ! » – « Venez à la basilique écouter notre Dirigeant ! » et non « Allez jeter partout la semence de l'Évangile ! » Dorénavant il s'agissait de rassembler une nombreuse assistance autour d'un enseignant de talent ; on voulait faire croître une grande église centrale, et non implanter des groupes de chrétiens partout dans le pays.[1] Dès le début du 5e siècle, les grandes assemblées du centre ville étaient sous la coupe d'un orateur brillant qui était là pour les séduire et les divertir : un fossé toujours plus grand se creusait entre *le clergé* et *les laïcs*, entre les Dirigeants et les croyants ordinaires. Le clergé, c'est à dire les Dirigeants, les anciens, les diacres, les sous-diacres et les lecteurs, assuraient la direction des réunions d'église, lisaient les textes des Écritures, choisissaient les cantiques et les psaumes à chanter. Aux laïcs d'assister aux assemblées, de montrer un semblant de conformisme, et de remplir le tronc. En théorie comme en pratique le clergé avait un rôle actif, les laïcs un rôle passif.[2]

La majorité du jeune clergé se préparait à devenir Dirigeant. On attendait d'eux qu'ils suivent un code de comportement moral bien plus strict que les autres membres de l'église. Ils aspiraient au jour où leur serait confiée une assemblée dans quelque endroit reculé. Les églises rurales, plus petites, disposaient

---

[1] Il devenait une chose normale pour les non convertis d'assister à la louange et d'écouter l'Évangile dans le bâtiment d'église. Il va de soi qu'on visait ainsi leur conversion ; cependant ce plan présentait de gros inconvénients. En particulier il était en opposition marquée avec la pratique néo-testamentaire des églises, qui se réunissaient dans des demeures familiales pour la louange, la prière, l'enseignement, et la communion fraternelle (Actes 1:13-14 ; 2:1, 46-47 ; 4:23-24 ; 12:12 ; 20:7-8 ; 21:8), tandis que le travail d'évangélisation se faisait sur les places publiques. Par exemple, l'Évangile était proclamé :
- dans les rues de Jérusalem (Actes 2:14 suiv. ; 6:9 suiv.)
- dans les cours du Temple, et au tribunal de cette ville (3:11 suiv. ; 4:5 suiv. ; 5:27 suiv. ; 6:12 suiv. ; 23:1 suiv.)
- dans toute la région de Judée et de Samarie (8:1, 4-8)
- dans de nombreux villages (8:25)
- sur une route dans le désert (8:26 suiv.)
- dans toutes les villes (8:40)
- dans les synagogues de Damas, de Chypre, d'Antioche de Pisidie, d'Iconium, de Thessalonique, de Bérée, de Corinthe, et d'Éphèse. (Actes 9:20-23 ; 13:5, 14 suiv. ; 14:1 ; 17:1-4, 10 suiv. ; 18:4-5, 19 ; 19:8)
- dans la maison d'un riche romain (10:34 suiv.)
- en présence du gouverneur de Paphos (13:7)
- aux portes de la ville de Lystre (14:8 suiv.)
- au bord du fleuve à Philippes (16:13 suiv.)
- dans les rues et la prison municipale de cette ville (16:16 suiv. ; 25 suiv.)
- sur la place publique parmi les idoles d'Athènes (17:16 suiv.)
- dans l'école de Tyrannus à Éphèse (19:9)
- sur les marches de la caserne militaire de Jérusalem (21:37 suiv.)
- devant le gouverneur et puis le roi Agrippa à Césarée (24:10 suiv. ; 26:1 suiv.)
- dans un navire en mer Méditerranée (27:21 suiv.)
- au domicile d'un fonctionnaire maltais (28:7)
- et enfin, selon le souhait de Paul, en présence de César à Rome.

[2] « Les communautés chrétiennes avaient de plus en plus tendance à adopter un degré dangereux de 'spécialisation morale' : il y avait un genre de vie pour les 'parfaits' et un autre pour les chrétiens moyens. Et c'est justement cette distance sans cesse croissante entre une élite d'ascètes et la masse passive du reste du troupeau qui allait arrêter les progrès de la christianisation du monde romain. » (Brown p.294)

d'un choix : nommer un Dirigeant parmi les leurs ou accepter celui qui s'était formé dans une grande assemblée urbaine. C'est cette dernière solution qu'ils préféraient si possible car ce serait un homme instruit, un orateur accompli, parlant bien le latin, qui s'occuperait de tout à leur place. En général le Dirigeant doué dispensait un bon enseignement, mais cela incitait souvent ses ouailles à se contenter d'être des « brebis » sans jamais aspirer à devenir des « bergers. »

Les Dirigeants des églises se rassemblaient de temps en temps en conférence, à Carthage ou ailleurs. Ils prenaient l'habitude d'employer les liturgies latines et les formules théologiques approuvées et composées par ces conférences. Cette démarche visait à établir un enseignement uniforme et à écarter l'erreur doctrinale, mais contribuait à étouffer l'esprit d'initiative chez les chrétiens locaux. L'usage de cette langue liturgique peu comprise creusait un peu plus le fossé entre les laïcs et le clergé. Elle renforçait chez les ouvriers agricoles et les commerçants leur sentiment d'infériorité et de dépendance vis-à-vis du Dirigeant instruit qu'on leur avait envoyé pour s'occuper d'eux. Ensuite elle éteignait forcément l'Esprit Saint, qui pourtant était prêt (si seulement les chrétiens amazighs l'avaient su) à leur parler dans leur propre langue, à s'adresser à eux par le moyen de leur propre mari ou frère. La responsabilité spirituelle devenait la prérogative d'une élite professionnelle, cette caste sacerdotale que Cyprien avait préconisée et mise en place.

De toutes les nouveautés, celle qui surprend le plus était l'attente – pour ne pas dire l'exigence – du vœu de célibat chez le clergé. Le résultat pratique était que dorénavant aucun chrétien marié ne pouvait prendre de responsabilité dans son église. En effet, l'époux qui était nommé ancien devait se séparer de sa femme, qui était dès lors destinée au couvent (communauté de femmes célibataires) ou à la recherche d'une occupation pour le restant de ses jours. Lorsqu'un jeune qui avait occupé le poste de lecteur dans son église atteignait la puberté, il devait choisir entre renoncer au mariage ou abandonner à jamais l'ambition de devenir responsable dans l'église.[1]

Cette pratique bizarre ne tenait compte ni de l'enseignement de la parole de Dieu, ni de la pratique des églises nord-africaines primitives. « Que le mariage soit respecté par tous »,[2] peut-on lire ; par ailleurs, l'apôtre Paul condamnait avec énergie ceux qui « enseignent qu'on ne doit pas se marier. »[3] Pierre et Jacques étaient mariés, ainsi que d'autres apôtres et les héros de l'Ancien Testament. En effet, disait Paul, « il vaut mieux que chaque homme ait sa propre femme. » Ailleurs nous lisons à propos du Dirigeant ou du diacre : « il faut qu'il soit le mari d'une seule femme. » Cette phrase ne rendait pas le mariage obligatoire pour le responsable d'église, mais elle indiquait (tout au moins) que c'était la règle normale des choses.[4] Il est à noter dans le Nouveau Testament que les chrétiens se rassemblaient en tant qu'église dans la maison d'un couple, celui de Priscille et Aquilas, à Éphèse, et plus tard à Rome. Une église se réunissait aussi dans la demeure familiale de Philémon et d'Appia à Colosses.[5]

---

[1] L'Église catholique de Rome interdit officiellement en 385 ap. J-C le mariage des responsables chrétiens. Cette interdiction a été maintenue depuis, en dépit d'une contestation continue, même au sein de cette même Église (Schaff, vol. II, p.412 ; Bainton p.206).

[2] Hébreux 13:4a

[3] 1 Timothée 4:3

[4] 1 Corinthiens 7:1-11 ; voir aussi 9:5 ; 1 Timothée 3:2 (F.C. 1971), 11 ; 4:1-3

[5] Romains 16:3-5 ; 1 Corinthiens 16:19 (le verset 8 indique que nous sommes à Éphèse) ; Philémon 1-2

Pour être étrange, cette insistance sur le célibat était aussi nouvelle. Était-il possible qu'elle provienne de l'influence néfaste des manichéens, qui avaient réussi à conjuguer une prêtrise orgueilleuse et des laïcs paresseux et pleins de suffisance ? L'Église de Christ devait-elle mollement suivre le chemin tracé par eux ? Il semblait que oui.

Par ailleurs, une des conséquences du célibat était que les responsables d'église ignoraient presque tout des soucis et des bienfaits de la vie conjugale et familiale. Concernant ces sujets à portée universelle et d'un intérêt vital, ils ne pouvaient guère donner de conseil pratique efficace. Une autre conséquence découlait d'un tel système : peu d'enfants avaient l'expérience d'un foyer où la parole de Dieu était bien enseignée et systématiquement mise en pratique. En effet, rares étaient les enfants dont les parents connaissaient bien les Écritures et étaient capables de les « élever en leur donnant une éducation et une discipline inspirées par le Seigneur. »[1] Seule une petite minorité de jeunes pouvaient attendre de leurs parents des conseils marqués par la sagesse et l'instruction chrétiennes. L'habitude de prier et lire la parole de Dieu en famille se perdait. On ne considérait plus la demeure familiale comme le lieu privilégié de soutien et d'apprentissage spirituels, mais plutôt l'église.

Fâcheuse faiblesse ! Ceci dit, tout n'était pas perdu, dans la mesure où il restait la possibilité pour les enfants de recevoir « une éducation et une discipline » lors des réunions de l'église. Mais si les églises venaient à être fermées et les Dirigeants exilés, rares étaient les parents qui disposaient de la capacité et de l'assurance nécessaires pour enseigner les vérités chrétiennes à leurs petits. La flamme qui ne pouvait être repassée à la génération suivante était condamnée à vaciller, puis à s'éteindre.

* * *

Mais ce n'étaient pas les seuls défauts d'une Église qui, de l'extérieur, jouissait de la popularité, de la prospérité, et du succès. L'assurance affichée masquait trop souvent une incertitude intérieure. En effet, le moral des chrétiens nord-africains à cette époque n'était pas bon. De nombreux Dirigeants se trouvaient par l'effet de décrets impériaux placés à la tête de communautés chrétiennes qui étaient au fond donatistes. La succession de débats et de conférences tant prônés par les catholiques n'avait jamais réussi à réfuter ni à discréditer les appels des donatistes à la pureté et à l'indépendance des églises africaines. Une multitude de croyants avait été contrainte d'entrer à contrecœur dans le bercail catholique ; bien d'autres y étaient entrés de leur propre gré, non par amour de l'Église impériale officielle, mais par lassitude des disputes et de la violence. Ceux-là ne faisaient sûrement pas d'ardents catholiques.

Seule une petite minorité de chrétiens à l'époque d'Augustin avait lu la Bible, ou même une partie de celle-ci. Ils écoutaient avec plaisir le sermon de leur Dirigeant mais ils étaient rares à savoir ou même à vouloir eux-mêmes lire les Écritures. Les historiens affirment avec raison qu'on n'a jamais vu d'Église succomber à l'invasion d'une religion ou d'une idéologie tant qu'elle dispose de la parole de Dieu dans sa langue maternelle. Mais à aucun moment de sa longue histoire, la patrie de Tertullien, de Cyprien, et d'Augustin n'a joui du libre accès à la parole de Dieu, et cela en aucune langue. Certes ces grands hommes ont accompli beaucoup, chacun à sa manière, mais ils ont peu fait pour faciliter la diffusion de la

[1] Éphésiens 6:4

parole de Dieu en latin ou en grec, et apparemment n'ont rien fait pour la traduire en tamazight. Erreur fatale ! À l'Est, déjà à cette époque, des moines d'Égypte avaient traduit les Écritures dans la langue copte ; les chrétiens syriens avaient fait de même pour leur peuple ; les Arméniens et les Éthiopiens n'étaient pas loin derrière. On trouve chez eux des traces d'églises primitives qui parlaient la langue locale : ces églises ont survécu jusqu'à nos jours.[1]

En favorisant le latin aussi bien pour l'enseignement que pour la louange, et en ne lisant que les versions latine et grecque des Écritures, Augustin et sa génération ont provoqué la chute des églises avec celle de Rome. En fait, ils ont probablement cru que l'Empire durerait à jamais, et que le latin serait la langue commune au monde entier pour toujours. Pourtant l'histoire nous apprend que les empires ne s'élèvent que pour s'effondrer. Elle leur aurait enseigné la même leçon, à eux aussi, s'ils avaient médité sur le sort des Empires assyrien, babylonien, grec, ou phénicien. Une église, où qu'elle se trouve, ne devrait jamais se limiter à une langue en particulier, pour la simple raison que c'est celle du pouvoir en place. La langue qu'un peuple emploie dans ses foyers est toujours la mieux comprise : c'est elle qui survivra à toute autre langue.[2]

En Afrique du Nord même les Écritures en latin étaient difficiles à trouver, car elles devaient être recopiées à la main. Les livres ainsi fabriqués dans les monastères revenaient très cher, et peu de gens possédaient ne serait-ce qu'un court extrait de la Bible. D'ailleurs la grande majorité des chrétiens était illettrée, et ne connaissait généralement que les versets régulièrement récités à l'église. Ils dépendaient des Dirigeants pour leur expliquer les Écritures, et n'avaient aucun moyen de vérifier ces enseignements par l'autorité de la parole de Dieu. Ils accordaient au Dirigeant confiance et respect, mais même le Dirigeant le plus zélé au monde n'était pas infaillible. Des idées bizarres se glissaient dans les églises nord-africaines pour la simple raison que le peuple de Dieu n'avait pas d'accès personnel à sa parole.

* * *

La Bible nous apprend que le Royaume de Dieu ressemble à un trésor ;[3] or tous les trésors que l'homme possède n'appartiennent pas au Royaume de Dieu. À l'époque d'Augustin les églises avaient accumulé des richesses terrestres tout autant que célestes, ce qui ne manquait pas d'influencer leur attitude envers les personnes et les biens. Le rang et la bourse comptaient, hélas, souvent autant que les connaissances

---

[1] Latourette, vol. I, pp.256-257

[2] L'utilisation du dialecte pour la louange et l'enseignement chrétien favorise l'émergence spontanée de responsables locaux. Cette démarche peut parfois aussi engendrer des hérésies locales. Les églises qui font usage de leur dialecte ont le double devoir d'éviter de se couper des communautés chrétiennes d'autres régions, et de ne pas accepter trop vite les doctrines rejetées par la majorité des chrétiens d'ailleurs. Si l'on reste admiratif devant la persévérance infaillible des anciennes églises copte et syriaque, il reste vrai aussi qu'elles s'égarèrent, l'une vers l'hérésie monophysite, l'autre vers le nestorianisme. Pour leur part, les Éthiopiens ont maintenu de nombreuses traditions juives qui n'appartiennent pas au simple Évangile de Jésus-Christ.

Il existe deux grands enjeux : l'exactitude de la traduction, et l'humilité de ses utilisateurs. Ceci dit, une bonne traduction de la Bible entre les mains de responsables sages et soumis au Saint-Esprit sera d'un grand effet pour assurer la survie d'une église dans les pires épreuves. Il faut doubler le travail de traduction d'un effort pour enseigner aux croyants comment lire la parole de Dieu, les aider à la mémoriser autant que possible, et les encourager à la partager autour d'eux.

[3] Matthieu 13:44

spirituelles et la foi. Au 5e siècle les églises recrutaient avec trop de hâte comme responsables l'élite des classes fortunées, cultivées, et puissantes. Il suffisait qu'un riche se convertisse pour que les églises du voisinage se bousculent pour gagner son adhésion, et le nommer ancien sur-le-champ. Spectacle comique, s'il n'était pas tellement désolant !

À l'époque du Nouveau Testament, on n'avait pas choisi les apôtres et les enseignants pour leur niveau d'instruction, leur rang, ou leur fortune. Pierre et Jean étaient de simples pêcheurs. Même Paul, le grand savant, avait renoncé à tout, regardant ces choses comme de la boue : et leur Maître à tous n'avait pas eu où reposer sa tête. Ce que les églises néo-testamentaires recherchaient surtout chez leurs responsables était un caractère mûr, plein de sagesse spirituelle. À son époque Tertullien l'exprimait ainsi : « Ce sont des vieillards éprouvés qui président ; ils obtiennent cet honneur, non pas à prix d'argent, mais par le témoignage de leur vertu. »[1]

Deux siècles plus tard, Augustin constatait que des sénateurs et des propriétaires terriens étaient rapidement promus à des responsabilités d'ordre spirituel qui ne leur convenaient pas. Le motif était, hélas, évident : non seulement un notable augmentait le prestige de l'église qu'il intégrait, mais aussi ses dons de terres ou d'argent allaient enrichir le patrimoine de cette assemblée. L'aristocrate n'était-il pas né pour gouverner ? Qu'il devienne donc responsable, se disait-on ! Après tout, un riche consentirait-il à prendre place sur un simple banc aux côtés des pauvres et des exclus de la société ? Certes Jésus l'avait fait mais, à ce qu'il paraissait, dorénavant le serviteur était plus grand que son maître.[2] On nommait des Dirigeants qui s'intéressaient ni peu ni prou à la religion. Parmi eux, Synésius, Dirigeant de l'église à Cyrène au 4e siècle, se flattait d'être le seul homme cultivé de Libye. Or ses lettres sont la preuve de son ignorance avouée de la théologie. Elles sont truffées de références aux auteurs païens, aux divinités vengeresses et au destin, mais ne contiennent presque aucune référence aux Saintes Écritures chrétiennes, ni à la volonté de Dieu.[3] Augustin avait tenté de s'opposer à cette tendance, mais il ne pouvait l'endiguer. Il plaidait pour un retour aux exigences du Nouveau Testament, comme si les païens à demi convertis qui peuplaient les églises étaient capables de les approuver et de s'y conformer. Peut-on s'étonner que les donatistes, et avant eux les montanistes et les novatianistes, aient vu l'Église catholique comme irrévocablement compromise, au-delà de tout espoir de rétablissement ?

En effet l'Église catholique était devenue un grand propriétaire terrien et elle embauchait des milliers d'ouvriers. Il arrivait qu'à sa mort, un commerçant ou un propriétaire laisse son patrimoine à une église, qui se voyait ainsi chargée de grands domaines agricoles, chacun avec ses centaines d'employés, ses frais d'exploitation et sa production. Les bénéfices réalisés servaient pour le soutien du clergé et la construction de bâtiments impressionnants. Le reste était distribué aux pauvres. Sans doute ces domaines étaient-ils gérés de façon juste et généreuse : mais les membres d'une telle église pouvaient-ils se sentir des exilés et des pèlerins attendant leur récompense dans l'au-delà ?

Cependant, même cette église-là n'acceptait pas tout ce qu'on lui offrait. Augustin refusa le legs d'une flottille de navires marchands qui faisaient la navette entre l'Afrique et l'Italie. Puisque ce type de commerce était forcément entaché de pratiques douteuses, Augustin ne voulut rien avoir à faire avec lui.

---

[1] *Apologeticus* 39:5

[2] Allusion à Jean 13:16

[3] Mango p.36 ; Fitzgerald p.49 et suiv ; *Épître* 66

« Qu'avons-nous à faire de l'argent, des cargaisons, et des profits ? » demandait-il. « L'Église n'est pas une société commerciale ! » Ce dont on conviendra sans difficulté. Mais était-ce mieux d'être une entreprise agricole ? De tels projets ne pouvaient que la distraire de sa vocation spirituelle, en immobilisant ses meilleurs éléments dans les écritures comptables, le versement de salaires, la résolution de conflits sur les contrats et les limites de terrains. « Croyez-vous que cela m'amuse de posséder toutes ces fermes ? » demandait Augustin. « Dieu me connaît, il sait ce que j'en pense, il sait que c'est une corvée pour moi. » Et de répéter, ailleurs : « Je prends Dieu à témoin que toute cette administration de biens m'est un poids. C'est une servitude que je supporte par crainte du Seigneur et par charité pour mes frères. »[1]

C'était certainement une servitude, mais Dieu la lui avait-il si clairement imposée qu'il semble le penser ? La Bible enseigne que l'Église est une communion dans l'Esprit, et que son travail est spirituel. Son objet est d'annoncer l'Évangile à ceux qui sont perdus, et d'enseigner la sainteté aux rachetés. Elle n'est pas appelée à gérer des fermes et des commerces, ni à fournir des emplois, ou réaliser des bénéfices. En lisant le livre des Actes on constate que les apôtres, loin de les accumuler, vendaient leurs biens terrestres. Ils entreposaient leurs trésors au Ciel et non sur la terre.[2] L'écrasant fardeau administratif pesant sur les responsables et le peuple chrétiens ne leur venait certainement pas de Dieu, mais de l'ambition sociale et politique de la structure catholique. Ce fardeau fut d'ailleurs la source d'innombrables scandales et chagrins durant les siècles à venir.

Sans doute l'Église catholique officielle, avec sa structure développée et hiérarchique, plaisait au tempérament discipliné des romains, car elle était avant tout calquée sur le système administratif impérial. Cependant, elle présentait un contraste bizarre avec la simplicité des assemblées chrétiennes qui étaient apparues dans chaque ville à l'ère du Nouveau Testament.[3] Pareil système ecclésiastique était également en rupture avec la personnalité nord-africaine. Sa structure lui était étrangère : ni biblique, ni amazighe, elle entrait en conflit avec l'amour inné chez le Nord-Africain pour la liberté personnelle, et pour ses petites collectivités locales et informelles. Se soumettre ainsi à une autorité distante de plusieurs centaines de kilomètres était une nouveauté pour lui : cela tranchait avec les allégeances familiales et les alliances fluctuantes typiques de l'histoire de son peuple. Il est possible que l'esprit indépendant des Imazighen soit à l'origine de leur préférence renouvelée au cours des siècles pour des groupes anticonformistes, des mouvements en rupture avec l'Église catholique officielle, et plus tard avec l'Islam officiel arabe. Ainsi, c'est parmi les peuples les plus éloignés du littoral qu'on trouvait les « inconditionnels » du donatisme, et à l'ère musulmane, du *Chiisme* et du *Kharidjisme*. Aujourd'hui encore c'est dans les montagnes que l'animisme offre la résistance la plus acharnée à la religion orthodoxe.

Cet instinct d'indépendance avait plus d'une fois froissé l'amitié non seulement entre des factions nord-africaines, mais aussi entre celles-ci et leurs pairs sur l'autre rive de la Méditerranée. Les relations entre l'Église catholique nord-africaine et sa sœur à Rome continuaient d'être empreintes à la fois de cordialité et de méfiance. Rome ne cachait pas qu'elle s'attendait à ce que les autres églises s'inclinent devant ses jugements et ses déclarations bien qu'on n'en soit pas encore à une obéissance

---

[1] Hamman p.291

[2] Actes 4:32-35 ; Luc 12:33-34 ; Jacques 5:3 ; Matthieu 6:19-21

[3] Actes 2:42, 46-7 ; 12:12 ; 1 Corinthiens 12:1-31 ; 14:1-40

inconditionnelle. Au fil des années les Dirigeants successifs de l'église à Rome prétendaient avec une insistance croissante avoir hérité de l'autorité apostolique de Pierre et de Paul, supposés être les premiers Dirigeants de cette église. Que Pierre ait été Dirigeant de l'église primitive à Rome demeure discutable. En fait, Pierre n'y fut ainsi nommé de manière définitive qu'après la rédaction (à Rome !) du document dit *Le Catalogue Libérien* en l'an 354 ap. J-C environ. Par ailleurs, il est à douter que les Dirigeants ultérieurs aient joui de la même autorité que Pierre. On n'était pas très loin du jour où le Dirigeant à Rome s'attribuerait le nom de *Pape*, ce qui signifie « Père », titre qui dans les Écritures ne s'applique jamais à Pierre, mais seulement à Dieu. Au siècle précédent, certaines personnes avaient commencé à appeler Cyprien *Papa*, titre qu'on employait aussi pour le Dirigeant à Alexandrie. Cyprien ne les avait pas encouragés, conscient sans doute que c'était une contradiction totale avec le commandement de Christ : « N'appelez personne sur la terre votre 'Père', car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est au Ciel. »[1] Quelque temps plus tard, on donna pour la première fois cette appellation au Dirigeant à Rome ; et ce n'est pas avant le 11e siècle qu'elle fut exclusivement réservée au Dirigeant de l'église de cette ville.[2]

Même si Augustin respectait les Dirigeants successifs à Rome, et même s'il leur demandait parfois un conseil ou un soutien, par exemple dans son débat avec les donatistes, il ne les visita jamais. Certainement il ne leur accordait aucune autorité directe sur les églises. En 418 ap. J-C une conférence se tint à Carthage qui interdit de faire appel à Rome pour contrer les décisions prises par les responsables d'église nord-africains. Même les inconditionnels africains de l'unité catholique émettaient des réserves sur l'ambition de l'église à Rome, et lui résistaient parfois.

Cette résistance à l'ingérence de l'Église romaine atteignit un seuil critique au début du 5e siècle. Un certain ancien de Carthage, du nom d'Apiarius, fut déchu de ses fonctions suite à des écarts de comportement répétés. Il se mit en route tout de suite pour Rome, où il convainquit le Dirigeant de son innocence. De retour en Afrique du Nord, son comportement empira encore. En l'an 426 le Dirigeant à Rome envoya à Carthage par un messager particulièrement hautain, fonctionnaire impérial de son état, l'ordre adressé au Dirigeant catholique Aurélius d'annuler sa décision précédente, et de réinstaller Apiarius qu'il présentait sous les traits d'un homme innocent, victime d'une injustice. Le Dirigeant Aurélius convoqua une conférence à Carthage qui discuta de la question pendant trois jours sans arriver à une conclusion. Soudain l'accusé se présenta devant eux, confessa ses méfaits, et implora le pardon. L'affaire en resta là, car la culpabilité d'Apiarius fut confirmée, tandis que le chemin de la réconciliation avec les églises nord-africaines lui était ouvert, sans aucune consultation avec Rome. Le fonctionnaire rentra en Italie plutôt confus, porteur d'une lettre de l'église à Carthage qui disait : « Laissons de côté ces procédés arrogants comme ceux du monde ; ils ne sauraient convenir à l'Église de Christ, où tout doit se passer avec simplicité et humilité, en présence de Dieu. »[3]

Si les responsables d'église se méfiaient d'une ingérence extérieure, les membres par contre en étaient plus ou moins inconscients. Les activités de Dirigeants et de conférences dans les provinces lointaines d'outre-mer ne les concernaient pas : ils n'avaient jamais quitté l'Afrique et n'en éprouvaient pas l'envie.

---

[1] Matthieu 23:9

[2] Ce n'était qu'au 19e siècle que l'Église catholique romaine alla jusqu'à revendiquer l'infaillibilité des déclarations officielles du Pape actuel et de tous ses prédécesseurs. (Schaff, vol. II, p.168)

[3] Hamman p.32 ; Foakes-Jackson pp.526-27 ; *Synode de Carthage 424 ap. J-C*, *Mansi*, 3:839 et suiv.

Pouvait-il vraiment exister ailleurs des églises supérieures aux églises africaines, édifiées sur la terre bénie où avait coulé le sang des saints martyrs ? Leur glorieux héritage chrétien ne devait rien à Rome. C'est en vain qu'Augustin tentait de leur ouvrir l'horizon, de renforcer leurs relations avec les églises d'autres pays. Si les foules accouraient pour honorer la mémoire de Perpétue ou de Cyprien, il notait avec désapprobation combien peu pensaient à se souvenir des martyrs européens, ou même de Pierre et de Paul, qui n'avaient pas eu le bonheur de naître Africains.

* * *

Le culte des martyrs prit de l'ampleur au 4e et au début du 5e siècles. Il y avait peu de nouveaux martyrs, mais l'épopée des anciens grossissait à mesure qu'on la répétait. Leurs ossements et les lambeaux de leurs vêtements devenaient, pour les chrétiens portés à la superstition et peu instruits, l'objet d'une extraordinaire vénération. Les mêmes « confesseurs » qui de leur vivant, avaient intercédé en leur faveur, étaient toujours supposés le faire après leur mort : ainsi prenait forme le culte des « saints ». On priait les martyrs défunts, les apôtres, et Marie la mère de Jésus, persuadé qu'ils écoutaient ces requêtes et les soumettaient au Tout-Puissant, avec plus de force qu'une prière adressée directement à lui. On ne se souciait aucunement d'exiger ou de proposer une quelconque justification biblique à cette pratique.

La mort et la perspective glorieuse de la vie éternelle étaient des sujets qui continuaient à séduire et inspirer les croyants nord-africains. Les proches d'un défunt avaient depuis longtemps la coutume de célébrer le Repas du Seigneur auprès du tombeau du mort sept jours après le décès. Ensuite la famille et l'église se réunissaient régulièrement à cet endroit pour prier et chanter des cantiques. Pour celui qui souffrait d'un deuil, cette coutume apportait un réconfort et l'aidait à conserver le souvenir et l'exemple de l'être cher, et à attendre avec plus de ferveur leurs retrouvailles au Ciel.

Au temps d'Augustin, malheureusement, des superstitions flagrantes s'incrustèrent autour de cette pratique : de nombreuses personnes croyaient que le croyant défunt participait de façon magique au Repas du Seigneur avec ceux qui se réunissaient autour de sa tombe. La croyance s'installa selon laquelle ses amis pouvaient prier pour lui pour obtenir son bien-être dans l'au-delà ; et non seulement cela, mais aussi *le* prier pour *leur propre* bien-être ici-bas. Cette assemblée du souvenir autour du tombeau se transformait en une cérémonie ressemblant fortement aux « sacrifices pour les défunts » du paganisme. Il ne s'agissait pas encore de ces fastueuses « messes pour les défunts » caractéristiques du Moyen Âge, fondées sur la supposition que les cérémonies et les prières des vivants pouvaient alléger le fardeau des morts ; mais nous percevons, au 5e siècle, le germe d'une illusion grave et funeste.

C'est aussi à cette époque que l'on se mit à donner à certains héros chrétiens du passé le titre honorifique de *Saint*. Les apôtres par exemple, prirent le titre de « Saint Pierre », « Saint Jean », etc... L'Église catholique revendiquait le droit de décider qui méritait et qui ne méritait pas cet honneur. Cyprien fut déclaré saint, et après lui Augustin. Tertullien par contre ne reçut pas cette accolade : de toute façon il en aurait sans doute renié l'honneur, tout en affirmant que tous ceux qui aimaient Christ étaient déjà « des saints ».[1]

[1] Dans le Nouveau Testament, tout croyant est un « saint », une personne sanctifiée et séparée du monde pour servir Dieu : Actes

* * *

Les églises nord-africaines venaient de loin. Pendant plus de deux longs siècles et demi, les chrétiens avaient subi une intense persécution. Toujours traités comme des inférieurs, méprisés et opprimés par une succession d'administrateurs romains hautains, ils avaient survécu courageusement malgré tout obstacle et contre toute probabilité. Une foi aussi rude avait fortement impressionné et attiré les Imazighen qui, eux aussi, étaient considérés comme des inférieurs dans la société romaine autocratique. Mais l'avènement de Constantin marqua un tournant. À partir du moment où l'Église fut adoptée comme un bras du pouvoir impérial, la population porta sur elle un regard différent. Le mouvement populaire vers le christianisme commença à ralentir, et enfin se tarit complètement. Dès que la communauté persécutée devint respectable, elle perdit à jamais sa vigueur.

La liberté religieuse remplit les églises d'un nouveau type de « chrétiens », caractérisé par une indifférence lamentable : indifférence à l'appel de Dieu, aux principes moraux de Christ, et aux besoins spirituels du monde. Les églises gagnèrent rapidement en taille, mais guère en force. En fait elles s'étaient mieux distinguées à travers le feu de l'épreuve qu'en se prélassant dans le privilège impérial. De même Jonas avait eu un comportement plus noble dans le ventre du poisson que lorsqu'il s'était installé confortablement à l'ombre de la plante grimpante.[1] Après la défaite des donatistes, l'Église catholique était en apparence prospère et promise au succès, mais à mesure que ses traditions se figaient, son attachement à la parole de Dieu faiblissait. Une grande partie de ses membres ne connaissait pas ce Christ dont elle portait le nom.

Une telle Église ne peut pas survivre longtemps à une opposition aussi puissante qu'acharnée. Sa santé spirituelle allait bientôt être mise à l'épreuve : infatigables, les Vandales cognèrent bientôt à sa porte, et d'autres après eux, puis d'autres encore. C'était, il semble bien, le commencement de la fin du christianisme en Afrique du Nord.

9:41, 26:10 ; Romains 1:7 ; 15:25, 26, 31 ; 2 Corinthiens 1:1 ; 13:12 (Segond 1997). L'apôtre Paul adresse sa lettre « aux saints … qui sont à Éphèse » – désignant par là l'église de cette ville dans sa totalité – et il désigne pareillement ceux qui sont à Philippes et à Colosses : Éphésiens 1:1 ; Phil 1:1 ; Col 1:2 (Segond). Il fait référence aux églises du monde entier par la phrase : « toutes les assemblées des saints » (1 Corinthiens 14:34, la Bible Darby 1885). Cependant les catholiques, dont les assemblées comprenaient de nombreuses personnes loin d'êtres sanctifiées, ne pouvaient pas les appeler des « saints » ; par conséquent, ils se mirent à employer le terme dans un autre sens, comme un titre honorifique accordé à un nombre restreint. L'idée selon laquelle certains chrétiens exceptionnels sont des « saints » tandis que d'autres ne le sont pas, est une tradition humaine, non pas un principe de la parole de Dieu.

[1] Jonas 2:1-2 ; 4:7-11

Cinquième Partie :

DERNIERE RECOLTE ?

(5ème siècle et les suivants)

29. Vandales et Byzantins

Sous quelque angle qu'on l'analyse, l'ère des Vandales en Afrique du Nord signifia un complet désastre du début jusqu'à la fin. Leur nom, lié à leur réputation, se retrouve dans les langues du monde entier avec partout le même sens : celui d'un malotru ignorant qui s'adonne à une destruction insensée. Sans chercher à défendre les Vandales, il faut souligner la manière dont ces comptes-rendus nous sont parvenus : ils sont ou l'œuvre passionnée de victimes, ou bien les accusations aigries de leurs ennemis jurés, car les Vandales écrivaient très peu. Mais rien ne prouve qu'ils auraient eux-mêmes vu leur aventure nord-africaine sous un jour plus noble.

Les Vandales étaient un peuple germanique qui avaient depuis longtemps quitté leur patrie baltique. Chassés d'une région à l'autre, ils livraient constamment une lutte sanglante aux habitants des terres qu'ils convoitaient. Ce n'est qu'au terme de siècles d'errance à travers l'Europe, déracinés et luttant toujours pour vaincre et conserver des terres, qu'ils s'étaient trouvés, au début du 5e siècle, maîtres pour un temps d'une grande partie de la péninsule espagnole. Ils avaient entre-temps adopté une forme dégénérée du christianisme, *l'arianisme*, qui hélas, les avait bien peu éclairés sur la vérité divine et moins encore sur l'amour chrétien. Un projet ambitieux de conquête de l'Afrique du Nord fut confié en 429 ap. J-C à leur meilleur commandant, Genséric : malgré sa taille peu impressionnante et une jambe boiteuse il réussit une invasion par le détroit de Gibraltar avec seulement 15 000 soldats. Il est vrai que sa tâche fut facilitée par l'administrateur romain Boniface, perfide et égoïste, qui lui livra, semble-t-il, les provinces nord-africaines pour se venger de l'empereur. Il rencontra peu d'opposition armée, car les populations n'avaient ni le désir ni les capacités pour résister à l'envahisseur ; c'est ainsi que les Vandales pillèrent et brûlèrent à volonté.

De cette façon prirent fin environ six cents ans d'hégémonie romaine en Afrique ; aucune autre région de l'Empire n'avait échappé aussi longtemps aux invasions, mais aucune ne connut finalement pareille dévastation. Le pays jadis fécond et prospère n'offrait plus que le spectacle de villes ruinées, de villages incendiés, leurs populations décimées par les armes, mutilées par la barbarie d'un peuple qui, sans civilisation qui lui soit propre, s'était accoutumé à réduire à néant celle des autres.[1] Apparemment, les sept ou huit millions d'Imazighen, surtout ce qui restait des donatistes, avaient accueilli les Vandales dans l'espoir que le changement de gouvernement leur donnerait un meilleur avenir. Cette espoir fut cruellement déçu.[2]

Quelques trente-quatre ans plus tôt, en 395 ap. J-C, l'Empire romain avait été divisé officiellement en deux parties : l'Empire occidental gouverné de Rome, et l'Empire oriental gouverné à partir de la métropole de Constantinople, appelée aussi Byzance. La partie occidentale était tombée sous la coupe des barbares germaniques avant la fin du 4e siècle ; puis, en 435 ap. J-C, l'Empire oriental, dit byzantin, reconnut officiellement les Vandales, à présent installés en Afrique du Nord, comme ses alliés. Quatre ans plus tard, Genséric occupa Carthage, et de ce fait devint le maître de l'Afrique méditerranéenne. Son

---

[1] voir Clark p.190

[2] voir Frend, *The Donatist Church* pp.297-299

royaume s'étendait, à l'Ouest, un peu plus loin que Caesarée (Cherchell), et au Sud jusqu'à la limite effective de l'influence de ses armes. Le contrôle de l'intérieur et du restant des terres à l'Ouest oscillait entre différents chefs qui se battaient jusqu'à ce que l'un d'eux s'empare du pouvoir.

Malgré le pacte avec Constantinople, l'invasion vandale coupa en fait toute relation avec le monde extérieur. Car les routes maritimes de la Méditerranée, comme de l'Atlantique, étaient sans cesse soumises aux violences des pirates vandales. Par conséquent l'activité commerciale s'arrêta, et l'économie nord-africaine, essentiellement agricole, se trouva au bord de la ruine. Les fermiers furent chassés de leurs terres par des chefs agressifs dont les connaissances en agriculture étaient élémentaires, mais dont l'ambition n'avait pas de limite. Les artisans et commerçants amazighs dont les produits s'étaient écoulés jusque-là sur les marchés de tout l'Empire les regardaient à présent s'accumuler inutilement ; en effet les lots de graines et la laine destinés à l'Europe ne pouvaient se vendre en Afrique. Le pays gémissait sous le poids d'une tyrannie capricieuse et incontrôlable, aggravée par les attaques de bandits armés descendus de la montagne et qui fondaient de temps en temps sur les villes riches et vulnérables de la plaine. En 455 ap. J-C Genséric franchit le détroit qui le séparait de Rome, et une seconde fois la capitale sans défense fut mise à sac. Le chef des Vandales montrait bien plus de talent pour brûler une ville que pour la gouverner.

* * *

Dans les villes nord-africaines les Vandales s'approprièrent et détruisirent tous les bâtiments des églises avec leur mobilier et leurs trésors. Ils rassemblèrent la majorité des responsables d'église sur de vieux navires marchands et les expédièrent d'emblée à Rome. Ils craignaient davantage la possible résistance politique que ces hommes pouvaient susciter, que le danger de leur doctrine. Des Dirigeants nommés par les Vandales prirent leur place, un dialecte germanique devint la langue des églises, et l'arianisme en devint la foi. Jusque-là l'hérésie arienne n'avait guère touché les églises nord-africaines. La conférence (dite concile) de Nicée en 325 ap. J-C avait dénoncé sans équivoque Arius et ceux qui avec lui niaient la divinité de Christ. Mais Nicée était très loin de l'Afrique, et de toute façon la conférence datait de bien longtemps. Augustin avait écrit une réfutation complète et convaincante des thèses ariennes ; mais qui, cent ans plus tard en Afrique, pouvait encore lire Augustin ? Ses œuvres étaient perdues, son latin généralement oublié, du moins hors de l'enceinte chaotique des administrations.

Genséric lui-même n'opprima pas trop violemment les catholiques. En 476 ap. J-C, en contrepartie d'une reconnaissance romaine du droit des Vandales sur les territoires qu'ils avaient conquis, il donna le droit aux catholiques d'ouvrir de nouveau certaines églises et d'y utiliser la langue latine. Mais Hunéric, l'héritier de Genséric, n'avait pas la même délicatesse. En 484 ap. J-C il convoqua à une conférence un groupe de 466 Dirigeants catholiques – un nombre surprenant vu la situation. Son objectif apparent était de discuter avec les ariens de questions controversées : mais en réalité il voulait éliminer les catholiques. Il leur infligea des décrets sévères et des peines accablantes. Pendant les deux années suivantes, quatre-vingt dix Dirigeants catholiques furent mis à mort, après des souffrances insupportables qui dépassaient de loin celles des persécutions païennes du passé. Les catholiques, qui avaient justifié l'emploi de la force lorsqu'ils étaient en mesure de l'exercer, subissaient à présent un retournement accablant de la situation.

De nombreux croyants furent bannis des villes, et exilés en guise de châtiment parmi les peuples de l'intérieur. D'autres furent vendus comme esclaves. On raconte que quatre croyants catholiques téméraires, que Genséric avait vendus au chef de la tribu des *Caprapiti*, se mirent à convertir la tribu entière à la foi.[1] Il est possible que la légende des origines chrétiennes de certains peuples nord-africains comme les *Sanhadja* dans le Rif marocain, ou les *Régraga* près d'Essaouira, provienne de l'influence de ces courageux captifs et réfugiés.[2]

Hildéric, un roi plus doux, (523-530) accorda quelque répit aux catholiques. Ils en profitèrent pour organiser une conférence et unir leurs efforts à ceux des commerçants carthaginois, mécontents car le commerce avait été totalement ruiné par les Vandales. Ils adressèrent une requête collective à l'empereur byzantin à Constantinople, dans laquelle ils le suppliaient de venir à leur secours. Les peuplades de l'intérieur qui, au début, avaient accueilli les envahisseurs, étaient à présent désabusées et elles aussi pressées de les voir partir. L'empereur Justinien constata avec une satisfaction sardonique que le pouvoir maritime et militaire des Vandales diminuait, et que le luxe et l'excès de jouissance les avaient affaiblis. En 533 ap. J-C les troupes byzantines abordèrent près de Carthage avec de multiples précautions, sous les ordres du très prudent général Bélisaire. Après quelques jours passés en préparatifs diplomatiques avec les chefs amazighs, ils battirent les forces vandales à plate couture. Les Dirigeants d'église ariens prirent la fuite, les soldats vandales intégrèrent les armées impériales, d'autres reprirent le chemin de l'Espagne : ainsi commença ce que l'on appelle la période byzantine en Afrique du Nord.

* * *

On construisit des forts tout au long du littoral, depuis Leptis (à l'est de la Tripoli moderne) jusqu'à Tanger. Les gouverneurs byzantins conclurent des accords avec plusieurs chefs amazighs : comme la paix régnait sur les villes du littoral sud de la Méditerranée, une stabilité relative s'installa. Les terres furent rendues, dans la mesure du possible, aux descendants de leurs propriétaires originels : des Dirigeants catholiques furent placés à la tête des églises urbaines. La grande majorité des chrétiens accueillit chaleureusement la nouvelle administration, mais les quelques donatistes survivants et les païens y voyaient peu de motifs de soulagement. Quant à ceux qui avaient adopté l'arianisme vandale tant détesté, ils n'avaient aucune raison de se réjouir. Les chefs locaux, dont bon nombre se prétendaient chrétiens, briguaient des postes de gouverneurs dans les montagnes et les plaines occidentales du Maroc actuel.

La ville impériale de Constantinople se proclama triomphalement la capitale du monde, fastueuse et suffisante, le porte-étendard de la civilisation. L'Afrique du Nord fut donc accueillie de nouveau dans le giron impérial. Mais le double spectre de la désintégration politique et de l'effondrement économique n'était jamais loin. Les impôts écrasants demandés par une administration provinciale en faillite finirent bientôt par miner le peu de soutien populaire dont avaient pu profiter les byzantins.

En fait, l'emprise byzantine sur l'Afrique du Nord fut vouée à l'échec dès le début. Il est même surprenant que sa structure fragile ait pu tenir aussi longtemps – presque cent cinquante ans. Elle dura

[1] Victor de Vita, *Historia Persecutionis* 1:35-37 (Hamman, *La Vie Quotidienne* p.34)

[2] Coon pp.16, 25

jusqu'au milieu du 7e siècle, en dépit de l'absence de soutien suffisant de la part de Constantinople, malgré aussi les voies maritimes coupées et les marchés perdus. Elle subsista face aux raids de tribus montagnardes insoumises, et aux incursions de guerriers nomades qui arrivaient à l'improviste du Sahara sur leurs chameaux nouvellement domestiqués. Elle résista d'ailleurs courageusement aux premiers essais d'invasion des Arabes, qui rassemblaient leurs forces en Égypte. Mais sur tout cela planait un air d'irréalité inquiétante.

Trois générations avaient passé pendant lesquelles la communauté chrétienne avait souffert d'un manque aigu de nourriture spirituelle. Elle n'avait tiré aucun profit, ni de la langue vandale ni de l'hérésie arienne. Le latin – pour être un peu moins obscur – n'avait été ni bien maîtrisé ni apprécié par les Dirigeants vandales orgueilleux dont les enseignements trompeurs sur Christ n'avaient servi qu'à embrouiller le peuple nord-africain. Les chrétiens du 6e siècle souffraient d'une ignorance de la parole de Dieu aussi pitoyable que tragique ; ils semblaient étrangers à Dieu lui-même. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis l'époque d'Augustin ; sa génération, ainsi que la suivante, avait disparu. Les années de famine avaient effacé presque toutes les traces de son influence, si bien qu'il ne restait qu'un vague souvenir du christianisme florissant qu'avaient connu les gens de cette époque. La communauté chrétienne, si tant est qu'on puisse en parler ainsi, était désorientée, découragée et coupée de l'héritage de la sagesse spirituelle et de l'enseignement biblique qui aurait assuré sa survie.

Mais les croyants n'abandonnaient pas tout espoir, et ils tentèrent une opération de sauvetage. La langue grecque, que préféraient leurs maîtres byzantins, leur était inconnue ; ils se tournèrent donc vers l'église à Rome pour trouver un appui spirituel. Ceux qui comprenaient encore le latin s'imprégnèrent de la prédication et des liturgies introduites par les Dirigeants que Rome envoyait. Dans les années 565 à 578, on vit même de nouveau des évangélistes partir dans les tribus amazighes jusqu'à Fezzan au Sud, dans le désert de Libye.[1] L'espoir d'une aube nouvelle pointa. Sans doute n'était-ce qu'une lueur, peut-être celle de la dernière chance pour les églises nord-africaines. Mais il n'était pas encore trop tard, à condition qu'elles reviennent à la foi au Sauveur vivant – foi que leurs pères avaient eue – à condition aussi qu'elles se mettent à enseigner la parole de Dieu dans une langue comprise du peuple. Cependant ce rêve ne devait pas se réaliser.

Car au lieu de cela commença une époque de projets de construction extravagants : on bâtit des basiliques dont la riche ornementation était inspirée non pas de la Bible mais des fastes orientaux d'un Empire qui vénérait le génie de l'homme plutôt que la grâce divine. Les édifices coûteux qui s'élancèrent vers le ciel ne firent qu'intimider une communauté chrétienne déjà découragée. Les ruines de ces magnifiques bâtiments se voient encore aujourd'hui : par exemple à Leptis, Sabratha, Tébessa et Cherchell. Mais des chrétiens qui s'y réunissaient il ne reste rien. Les mosaïques éblouissantes et les piliers majestueux ne leur étaient d'aucun réconfort ; sans doute suggéraient-ils la grandeur de Dieu, mais ils ne donnaient guère d'indication de son amour. Symboles du génie des étrangers et de leur pouvoir, ils

[1] Cooley p.54. Certains mots du vocabulaire religieux, d'origine latine, avec des noms tirés de l'Ancien Testament, semblent avoir pénétré le parler des Touaregs du Sahara à cette époque. L'historien byzantin Procopius (environ 558 ap. J-C) nous apprend que les habitants d'Aoujila (Libye orientale) et de Ghadamès (Libye occidentale) se convertirent au christianisme sous le règne de l'empereur Justinien (527-565 ap. J-C), et qu'en 569 ap. J-C les tribus des Garamantes (Libye continentale) aussi adoptèrent cette foi. (H. T. Norris, *The Tuaregs : their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sahel*, Aris & Phillips, 1975)

dépassaient et même occultaient entièrement les véritables besoins des chrétiens. Ces fastes convenaient mal aux ruines de l'Église nord-africaine brisée et démoralisée. Quel contraste frappant entre les deux peuples ! Les Byzantins démontraient dans leurs projets grandioses leur confiance en la majesté de Dieu ; les Imazighen restaient mal à l'aise, sans certitude sur la nature de Dieu, ce qu'il avait fait et ce qu'il pouvait encore faire pour eux.

Si les édifices augmentaient en splendeur, les cérémonies de l'Église catholique faisaient de même. Le clergé désigné dirigeait l'assemblée dans une récitation de paroles latines qui exprimaient certes la louange à Dieu, mais qui en réalité empêchaient le peuple de lui parler à cœur ouvert. Ils ne comprenaient plus la langue latine. La majorité assistait, non pour rendre grâce à leur Créateur, ni pour mieux apprendre à servir Christ : ils venaient plutôt pour admirer l'architecture imposante ou la musique des chœurs, et pour recevoir les sacrements qui, croyaient-ils, garantissaient leur salut. Une croyance se répandit selon laquelle le pain et le vin consommés au Repas du Seigneur étaient miraculeusement transformés entre les mains du Dirigeant pour devenir le corps même et le sang de Christ, même s'ils gardaient l'aspect, le goût et l'odeur familiers du pain et du vin.

L'Église byzantine anticipait par bien des aspects les aberrations particulières du catholicisme romain médiéval : la prière pour les défunts, les pénitences, et le pardon échangé contre une somme d'argent, la fabrication de statues représentant Jésus, Marie ou les « saints. » De nouvelles doctrines apparaissaient, telles que l'existence du *purgatoire*, un lieu où, après sa mort, le croyant endurait une punition pour le purifier de ses péchés ; aussi, la doctrine que Marie la mère de Jésus était perpétuellement vierge et parfaite, et que les prières qui lui étaient adressées étaient efficaces. Peu étaient désireux, voire capables, de lire la Bible pour y vérifier ou pour contester de telles croyances.

Rien n'entravait à présent la propagation de la foi, ni d'ailleurs celle de l'erreur. Depuis les premiers jours de l'Église, des doctrines fort étranges, voire des hérésies, avaient surgi ici et là. Mais maintenant on assistait à une véritable floraison de celles-ci. Les empereurs à Constantinople avaient tendance à s'impliquer naïvement dans ces controverses, et à énoncer des décrets les concernant. Mais la plupart d'entre eux étaient complètement ignorants dans ces domaines, et se retrouvaient parfois à défendre des positions hautement excentriques. Ils ne faisaient qu'accroître la totale confusion de la communauté chrétienne.[1]

Mais que pensaient l'homme ou la femme de la rue des conflits entre catholiques, donatistes, ariens et byzantins, qui se disaient tous chrétiens, et se persécutaient mutuellement à travers tout le pays ? Qui savait discerner lesquels avaient raison, ou même si aucun d'eux n'avait raison ? La majorité ne voyait plus en Afrique du Nord le christianisme, mais plutôt des confessions rivales. Ils étaient déconcertés par les disputes sans fin, désenchantés par les doctrines qu'ils comprenaient mal. Ils n'étaient conscients d'aucun lien de fraternité avec les prêtres hautains vêtus de robes resplendissantes, qui entonnaient des phrases en latin du haut de leur « chaire épiscopale. »

On a souvent affirmé que les églises nord-africaines avaient surtout été affaiblies par les polémiques qui les avaient déchirées. C'est vrai jusqu'à un certain point, mais on peut à juste titre se demander si ces

---

[1] Les disputes théologiques aboutirent enfin à un schisme en 1054 ap. J-C entre l'Église occidentale (de langue latine), dite « catholique romaine », gouvernée à partir de Rome, et l'orientale (de langue grecque), dite « l'Église orthodoxe », dont le centre était à Constantinople.

polémiques ont été plus aiguës ou plus difficiles qu'en d'autres régions du monde où les églises en sont finalement sorties plus ou moins indemnes. Si dans les autres pays, les disputes tournaient autour de questions théologiques précises, en particulier la divinité de Christ, en Afrique elles touchaient à des problèmes plus simples et se centraient autour de personnalités populaires. C'est sans doute la raison pour laquelle elles ont provoqué de plus fortes passions et laissé des cicatrices plus profondes.

Il fallait absolument résoudre ces conflits – du catholicisme, du montanisme, du donatisme et de l'arianisme – mais leur arbitrage embrouillait tant les esprits des chrétiens, et troublait tant leurs émotions, qu'ils furent nombreux à perdre patience avec les intellectuels qu'on avait nommés à leur tête. Où étaient, se demandaient-ils, la foi simple et le sens joyeux de la présence de Dieu qui avaient marqué les églises primitives ? Leurs cœurs avaient faim de connaître le Dieu vivant. Ils demandaient du pain et recevaient une pierre, un œuf et on leur donnait un scorpion.[1]

La foi sincère qui avait habité le cœur des hommes et des femmes du temps de Tertullien n'était plus. Six cents ans l'avaient tant et si bien altérée avec les ambitions humaines, les superstitions du monde, et la violence du bras armé, qu'elle était méconnaissable. On n'entendait plus en Afrique les enseignements simples et directs de Christ. Les premiers disciples, Pierre, Jacques et Jean, avec leur langage terre à terre, leurs habits de pêcheurs, auraient été abasourdis devant les fastueuses basiliques byzantines et les offices liturgiques en latin des 6e et 7e siècles. Ce n'était pas ce qu'ils avaient appris de leur Maître. Ce n'était pas cette foi qu'ils devaient prêcher.

L'Afrique du Nord à cette heure avait grand besoin d'entendre de nouveau l'Évangile véritable, ce simple message de l'amour du Dieu, qui seul peut rendre l'espoir au cœur de l'homme. Cette semence sainte jetée pendant des années en terre fertile avait donné de merveilleuses récoltes. Mais l'ancienne récolte, négligée, abattue, piétinée, desséchée par le soleil, avait finalement péri. À présent le champ était vide, il attendait les pluies, la charrue, et la semence. Mais une telle semence spirituelle n'existait plus dans le pays. Le moment propice avait passé, et une autre semence était en route, venue d'ailleurs et portée par d'autres semeurs. Une récolte étrangère allait bientôt recouvrir les champs nord-africains.

[1] Allusion à Matthieu 7:9 et Luc 11:12

30. Conquérants et colons

À peine vingt-six ans après la première campagne médinoise de Muhammad, ses compagnons arabes, qui avaient dépouillé l'Arabie et l'Égypte de tout ce qu'ils pouvaient, mirent le cap sur l'Ouest, à la recherche d'autres gloires et d'un butin plus riche. Leurs cibles étaient les villes, prospères mais somnolentes, de l'Afrique du Nord. En l'an 647, dix mille cavaliers bédouins, accompagnés d'autant de fantassins progressèrent jusqu'en Tunisie. En quête de la récompense et des bénédictions d'Allah, ils s'étaient fort éloignés de leur patrie, les déserts d'Arabie. Ils n'avaient pas voyagé aussi loin que les Vandales deux siècles auparavant, mais ils avaient franchi les terres beaucoup plus rapidement. Ils fendirent en deux le monde méditerranéen affaibli, qui s'affaissa comme une volaille trop cuite.

Une armée byzantine les attendait à Sufetula (Sbeïtla) mais elle ne leur opposa qu'une faible résistance : ils en vinrent rapidement à bout. Les deux ennemis firent un traité et les Arabes se retirèrent, moyennant une grosse somme d'argent. Ils retournèrent en Égypte chargés du butin de guerre et plus que jamais persuadés d'un avenir prometteur en terre nord-africaine. Treize années passèrent pendant lesquelles ils profitèrent de ces gains de guerre, puis en 660 ap. J-C ils décidèrent d'y retourner pour renflouer leurs coffres. Ils épuisèrent ce deuxième butin en dix ans seulement. Les fruits de l'Afrique du Nord étaient apparemment plus alléchants que ceux de l'Égypte, car en 670 ap. J-C ils se déplacèrent de nouveau vers l'Ouest, sous les ordres d'un chef fort doué, Oqba. Cette fois ils allaient s'installer pour de bon.

Les Arabes étaient animés d'un plus grand zèle que tous les envahisseurs précédents. Ils se battaient en effet pour l'extension d'une religion qui les avait déjà richement récompensés dans ce monde. Ils s'étaient lancés sur une piste déjà fructueuse et qui promettait de l'être encore plus. En outre, ils avaient largué les amarres, coupé les ponts avec leur patrie, et ils poursuivaient maintenant la gloire et la fortune. Ils avaient tout à gagner et rien à perdre. Les Arabes se trouvaient aux portes d'une terre que les aristocrates et les savants avaient délaissée pour l'exil ; une terre dont les propriétaires venaient d'accéder à des rangs qu'ils n'avaient jamais connus, et dont le commerce était entravé ; une terre enfin dont l'armée n'était constitué que de quelques mercenaires germaniques mal rémunérés. Il y avait longtemps que les hommes capables de lever une armée africaine, ou de réfuter une théologie importée d'Arabie, s'étaient réfugiés sur l'autre rive de la Méditerranée, emportant le plus de choses de valeur possible : des livres, des trésors, et les reliques des martyrs chrétiens.

En 698 ap. J-C les Arabes s'emparèrent de la capitale historique d'Afrique du Nord, le grand port de Carthage, mais sans y élire domicile. Au contraire, leur base – qui n'était au début guère mieux qu'un camp armé – était à Kairouan, sur la plaine à environ cent kilomètres de la côte. Ce choix était symbolique d'une rupture avec le passé. Dorénavant, l'Afrique du Nord ne dirigerait pas son regard vers l'extérieur et la civilisation occidentale, mais vers les grands espaces du continent africain. Le port méditerranéen de Carthage, orienté vers le large, n'en serait plus le point central. Les chefs arabes avaient définitivement fermé cette porte, car c'étaient des hommes du désert, peu épris de l'océan : et s'ils poussèrent leurs conquêtes à l'Ouest jusqu'à la côte atlantique du Maroc, ils ne franchirent jamais la mer

qui les séparait des îles Canaries.

Le soif de pouvoir et de butin les aiguillonnait, et l'idée que ces bienfaits temporels constituaient la juste récompense de leur Dieu pour ses guerriers les motivait. À Fès, en l'an 809 ap. J-C, ils fondèrent un deuxième centre, lui aussi dans les terres intérieures. Ils ne rencontrèrent aucune résistance de la part des Byzantins, pour qui l'Afrique ne représentait plus qu'un fardeau lointain et coûteux. Les Imazighen furent pris au dépourvu. Les tribus montagnardes avaient l'habitude d'opérer des raids contre les villes romaines, vandales, ou byzantines, et elles pratiquaient ces expéditions depuis deux siècles. Mais elles s'étaient contentés de quitter leurs repaires haut perchés pour quelques rapides sorties sur la plaine côtière. Or la situation avait changé, car le nouvel envahisseur ne se satisfaisait pas d'un mince couloir sur le littoral. Les Arabes revendiquaient l'arrière pays, qui avait depuis toujours appartenu aux Imazighen.

Les nouveaux arrivants élaborèrent une tactique simple et efficace. Ils attaquaient les tribus une par une, en bataille rangée avec des charges rapides de cavalerie et des coups de sabre dévastateurs, puis leur proposaient deux solutions : la conversion ou l'imposition de taxes, solutions calculées toutes deux pour assurer la soumission des vaincus.[1]

Pour la première fois, les Imazighen se retrouvèrent sur la défensive, combattant non pour acquérir de nouvelles terres et davantage de butin, mais pour préserver leurs biens ancestraux. De nombreuses tribus parmi la myriade des clans amazighs étaient chrétiennes, du moins de nom. Cela faisait des générations qu'ils n'avaient plus combattu ; ils ne se souvenaient certainement plus de s'être unis face à un ennemi

---

[1] En-Noweiri, l'historien arabe (14e siècle), nous raconte le déroulement de cette campagne : « De Tanger, Oqba se dirigea du côté du midi, vers le Sous el Adna, jusqu'à ce qu'il atteignît une ville nommée Taroudannt. Là, il rencontra les premières troupes berbères et les mit en déroute après un combat sanglant. Sa cavalerie se mit à la poursuite des fuyards et pénétra dans le Sous el Adna. Les Berbères se réunirent alors en nombre si grand qu'Allah seul pouvait les compter ; mais Oqba les attaqua avec un acharnement inouï. Il en fit un massacre prodigieux et s'empara de quelques-unes de leurs femmes, qui étaient d'une beauté sans égale. On rapporte qu'une seule de leurs jeunes filles fut vendue, en Orient, pour mille pièces d'or.

« Ayant continué sa marche, il vint jusqu'à l'océan Atlantique, sans avoir trouvé de résistance, et il entra dans la mer jusqu'à ce que l'eau atteignît le poitrail de son cheval. Levant alors la main vers le ciel, il s'écria : 'Seigneur ! Si cette mer ne m'en empêchait, j'irais jusque dans les contrées éloignées et dans le royaume de Dou-'l-Carnein (celui qui a deux cornes), en combattant pour ta religion, et en tuant ceux qui ne croient pas à ton existence ou qui adorent d'autres dieux que toi' » (En-Noweiri, *Nihayet-el-'Arab*, chap. 6, trad. de Slane, p.333).

Peu de temps après, les Arabes s'emparèrent de trente-cinq mille esclaves amazighs et les emmenèrent en Égypte. Sur ce nombre, deux cents parmi les plus beaux, « tant filles que garçons » furent offerts en cadeau au gouverneur de l'Égypte (*Nihayet-el-'Arab*, chap. 11).

Un historien arabe plus ancien, Ibn Abd el Hakam, écrivant au 11e s., raconte dans le détail les méthodes d'Oqba : « Arrivé à Oueddan, il le soumit et coupa l'oreille au roi du pays. 'Pourquoi me traiter ainsi', lui dit le prince, 'toi qui as déjà fait la paix avec moi ?' – 'C'est un avertissement que je te donne', lui dit Oqba, 'et toutes les fois que tu porteras la main vers ton oreille, tu te le rappelleras, et tu ne songeras point à faire la guerre aux Arabes.' Il exigea trois cent soixante personnes de la population pour les emmener en esclavage. » Sur ce, Oqba fit route vers la ville suivante. À une dizaine de kilomètres de la porte il arrêta son cheval et « fit inviter les habitants à embrasser l'islamisme. » Naturellement, ils obtempèrent en toute hâte. Mais leur docilité ne les protégea pas du sort qui leur était réservé. Trois cent soixante des leurs furent emportés en esclavage. On s'en prit avec violence au roi, on l'insulta, et l'emporta comme prisonnier en Orient. Oqba reprit la course, avec ses hommes, prenant de force tous les villages fortifiés devant eux, jusqu'au dernier de la région. Là encore, il fit venir le roi de la place et lui coupa le doigt. Emmenant les trois cent soixante esclaves de rigueur, il fit demi tour vers l'Orient, s'emparant au passage de plusieurs forts (de Slane pp.309-311). Il arriva enfin dans une vallée où il décida de fonder une colonie permanente. Il l'appela Kairouan, « une ville qui servirait de camp militaire et d'appui à l'islamisme jusqu'à la fin des temps » (En-Noweiri 3:3, 187 ; de Slane p.327).

commun. De toute façon il avait toujours été difficile d'obtenir des sabres et des lances chez les marchands de la côte, avertis de ne pas fournir d'armes aux ennemis potentiels. À présent ils étaient mal équipés, incapables d'offrir plus qu'une résistance factice à ces cavaliers arabes féroces et sûrs d'eux. Dès lors, bien des Imazighen, conscients qu'ils ne pouvaient vaincre l'envahisseur, décidèrent de le rejoindre et profitèrent de l'occasion pour régler leurs comptes avec les tribus voisines.

Ils étaient rassurés par les conditions apparemment faciles qu'imposaient les Arabes, qui exigeaient qu'ils prononcent simplement une courte phrase dans une langue étrangère – sans doute un serment de fidélité envers leurs chefs et leur religion. Les musulmans croyaient en un Dieu suprême : qu'y avait-il là de nouveau ? Les chrétiens et les Juifs en faisaient autant. Même les traditions plus anciennes de l'animisme dirigeaient les regards depuis des générations vers un Être suprême. L'autre option consistait à remplir à perpétuité les coffres des vainqueurs de lourds impôts, ce qui n'enthousiasmait guère ces gens que les Byzantins avaient déjà assujettis à pareil traitement. Un tel impôt remuerait sans cesse le couteau dans la plaie de leur servitude, perspective désagréable pour une race qui s'était toujours enorgueillie de sa liberté. Comme les vainqueurs se contentaient d'entendre réciter quelques paroles, ce choix-là était de loin préférable. Les Imazighen ne se renseignèrent pas sur les nuances théologiques, puisque de toute façon ils ne voyaient pas de grandes différences entre l'Islam et l'arianisme. De plus l'Islam était une religion facile à adopter, ses rites étaient simples et faciles à démontrer. On pouvait apprendre rapidement ses rituels et les pratiquer publiquement. Quant aux aspects plus difficiles puisque privés, comme la probité, la pureté, la douceur, l'altruisme, qui étaient les clefs du christianisme, ils n'étaient guère abordés dans la nouvelle religion. Il suffisait de prononcer la *chahada* pour se dégager de l'obligation d'impôts, et peut-être s'ouvrir l'accès à un commerce fructueux et à des privilèges, et tout cela sans les complications de la repentance et de la foi, qui préoccupaient tellement les chrétiens. Il était en tout cas plus aisé d'obtenir l'assurance de l'approbation des hommes que celle de Dieu, et en plus les hommes dont il s'agissait étaient manifestement armés ! Les peuples de l'arrière-pays nord-africain choisirent donc une voie qui leur permettait de sauver la face, et d'éviter des frais, mais ils le firent sans grande conviction. Les Imazighen se convertirent promptement mais sans enthousiasme, comme le prouverait la suite des événements. Quant à leur liberté de conscience, à laquelle ils renoncèrent si facilement, ils payent le prix de son abandon jusqu'à présent.

* * *

Tous n'étaient pas prêts à plier l'échine, loin s'en faut. Le célèbre historien Ibn Khaldoun, lui-même probablement de descendance amazighe, nous raconte que « la tribu des *Auréba* détenait alors le droit de commander le peuple berbère et Koceila exerçait ce droit. »[1] Ce gouverneur, ainsi que les autres chefs de sa tribu, avait fait profession de foi chrétienne. Il avait beaucoup souffert aux mains des musulmans. Fait prisonnier par Oqba, il fut mis aux fers, et livré en spectacle dans toute l'Afrique du Nord. Mais en 683 ap. J-C il réussit à s'évader et se vengea de ses bourreaux à l'aide d'une vaste force armée amazighe et byzantine. Il prit les Arabes par surprise. Depuis le début ceux-ci ressemblaient davantage à une masse de

[1] Ibn Khaldoun, *L'Histoire des Berbères*, trad. de Slane p.211

guerriers qu'à une armée disciplinée : c'était la première fois que la faiblesse de leur organisation était sérieusement mise à l'épreuve. Oqba fut vaincu et tué. Koceila s'empara même de Kairouan et pendant une période il sembla être, tout au moins de nom, le seigneur de toute l'Afrique du Nord. Mais ce répit fut de courte durée. Cinq ans après, Koceila fut tué au champ de bataille par de nouvelles forces arabes commandées par un général musulman de Damas. Peu après, celui-ci trouva la mort à son tour, dans une embuscade préparée par des pirates byzantins. La confusion régna pendant un temps, mais les *Auréba*, reconnaissant la précarité de leur situation, capitulèrent enfin devant l'armée arabe nouvellement réorganisée et renforcée.

Après la mort de Koceila, le flambeau de la résistance passa à une tribu du nom de *Jeraoua*, originaire des monts de l'Aurès. On peut être surpris d'apprendre que celle-ci avait adopté la foi juive. En effet, de nombreux Juifs s'étaient réfugiés chez les Imazighen, tout particulièrement au cours des 4e et 5e siècles. Apportant leurs techniques d'orfèvrerie et d'autres compétences artisanales, ils s'étaient bien intégrés parmi les tribus, qui appréciaient leurs marchandises et admiraient leur probité et leur foi sincère en Dieu. Les mariages et les conversions avaient donné naissance à d'importants groupes de « Berbères juifs ».

Kahéna était la reine des *Jeraoua*. Son nom indique qu'elle était prêtresse, peut-être même sorcière. Elle était connue pour avoir des connaissances surnaturelles obtenues de ses esprits familiers, héritage de l'animisme plutôt que du Judaïsme. Elle refoula successivement trois offensives arabes, avec une énergie furieuse : pendant plus de trois ans elle ne connut aucune défaite, mais à sa mort en 693 ap. J-C, il ne restait aucune personne capable de rallier les tribus, et la résistance armée et organisée des Imazighen touchait à sa fin. Néanmoins, une série de soulèvements régionaux et de massacres entachèrent encore le siècle suivant. En une seule bataille, cent quatre-vingt mille Imazighen furent tués. Plus encore subirent l'esclavage, furent mutilés ou réduits à la misère.[1]

* * *

L'incursion arabe des 7e et 8 e siècles se limita aux camps armés et aux villes. Les premiers envahisseurs venaient de familles nobles et cultivées. Ils étaient bien instruits dans les principes de leur religion, et parlaient un arabe classique et élégant, semblable au langage du Coran. C'étaient plutôt des aventuriers et des guerriers que des colons : et un grand nombre d'entre eux était indiscutablement motivé par la ferveur religieuse. Sensibles de caractère et sachant bien s'adapter, ils s'emparèrent habilement des structures administratives byzantines et profitèrent des techniques d'agriculture traditionnelles qu'ils ignoraient jusque-là. Ils s'entourèrent de conseillers juifs et chrétiens, chez qui ils acquirent rapidement les compétences nécessaires pour réussir leur métamorphose d'émirs nomades en gouverneurs sédentaires. S'il n'est pas exact de dire que le patrimoine scientifique de la Grèce fut introduit en Afrique du Nord par les Arabes, ceux-ci par contre le recueillirent bien de leurs enseignants byzantins, et le conservèrent pour le monde pendant les siècles où l'Europe se préoccupait de ses propres bouleversements socio-politiques.

Comme la plupart d'entre eux voyageaient sans femmes, ils n'hésitèrent pas à choisir des épouses parmi les Imazighen. Leur progéniture était donc de sang mêlé, amazigh et arabe, même s'ils étaient

[1] Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, p.218

éduqués dans la langue arabe et la religion islamique. Après plusieurs générations, le sang arabe fut mélangé maintes fois, et une aristocratie urbaine apparut, typiquement nord-africaine, de culture arabe, mais issue de l'ethnie amazighe.

Les seigneurs arabes adoptaient souvent les fils des chefs des Imazighen, pour les élever chez eux ou les garder comme otages, ce qui, à cette époque, revenait au même. Les tribus qui habitaient la frange des colonies de l'intérieur cherchaient la faveur et la protection de leurs nouveaux maîtres : ainsi naquit la coutume pour un Arabe d'un certain rang d'« adopter » une tribu amazighe. Dorénavant l'ensemble de la tribu avait le droit de porter son nom. Un tel système procurait à la tribu concernée du prestige et des ouvertures commerciales très prisées, en même temps qu'il contribuait forcément à « l'arabisation » du peuple amazigh. Si de nombreux habitants des villes et des plaines se dépêchèrent d'obtenir cette faveur des Arabes, d'autres se servirent de l'armée pour acquérir gloire et richesses. C'est un fait bien connu que les hordes musulmanes qui, au début du 8e siècle, envahirent l'Espagne, étaient presque entièrement composées d'Imazighen dirigés par une coterie de commandants arabes autoritaires.

* * *

Mais quatre cents ans passèrent avant le grand afflux des peuples arabes. C'est au 11e siècle en effet que les tribus bédouines *hilaliennes* traversèrent le continent avec leurs troupeaux et commencèrent à occuper les plaines de l'arrière-pays. Ces colons, des *Banu-Hilal*, *Banu-Sulaym* et autres, avaient été chassés d'Arabie par la famine, la sécheresse et les conflits avec les Khalifes de Baghdad.[1] D'immenses troupeaux de chèvres les accompagnaient, qui détruisirent la végétation nord-africaine maigre et fragile. Ils évitaient les montagnes qui convenaient peu à leur mode de vie de pasteurs nomades, et occupaient les plaines, où ils piétinaient les terres cultivées par les Imazighen sédentaires. Ils avaient l'appui de la tribu *Zénata*, habituée depuis des siècles à de tels ravages. Des tempêtes de sable décapant la terre dénudée et desséchée sur leur passage, achevèrent rapidement le travail qu'avaient commencé les chèvres. De vastes surfaces de terres arides et semi-désertiques remplacèrent les anciens champs de blé et légumes. Ibn Khaldoun les dépeint comme une « nuée de sauterelles abîmant et détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage » ; [2] on reconnaissait l'avancée inexorable des envahisseurs aux cicatrices que portait la terre. C'était peut-être un nouvel exemple d'un phénomène connu, le conflit entre le désert et les cultures, entre le nomade et le paysan. L'homme du désert convoite les terres plus riches et plus tendres : il les voit entre les mains d'un autre, les vole, puis les ruine ![3]

Les *Banu-Hilal*, moins instruits dans les principes de l'Islam que leurs prédécesseurs urbains, étaient

[1] Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, p.29

[2] Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, p.34

[3] À la fin du 14e siècle Ibn Khaldoun de Tunis écrivit : « On remarquera que la civilisation s'est toujours effondrée avec la poussée de la conquête arabe : les établissements se sont dépeuplés et la terre devint tout autre que la terre. Le Yémen où vivent les Arabes est en ruine, à part quelques villes. La civilisation persane en Irak est complètement ruinée. Il en est de même, aujourd'hui, en Syrie. Quand les Hilaliens et les Banu Sulaym ont poussé jusqu'au Maroc... les plaines en ont été dévastées. Autrefois, toute la région entre la Méditerranée et le Soudan était peuplée comme le montrent les vestiges de civilisation, tels que les monuments, sculptures monumentales, ruines de villages et d'agglomérations » (*Al Muqaddima*, vol. I, 25:15 trad. Monteil, pp.297-298).

néanmoins conscients des avantages de l'adhésion à cette religion. Ils parlaient un arabe plus simple qui, au cours de quelques générations, absorba tellement de mots et d'expressions du tamazight voisin qu'il finit par donner naissance au dialecte particulier de l'arabe nord-africain – un parler essentiellement utilitaire qui, tout en héritant des points forts de ses deux parents distingués, se passait des menus détails qui les encombraient.[1]

L'invasion arabe du 11e siècle comptait à peine cent mille personnes, femmes et enfants inclus.[2] Ils se fondirent parmi plusieurs millions d'Imazighen, mais leur influence dépassa de loin leur importance numérique. Leur soutien était sollicité par une tribu pour s'opposer à une autre, et par les nomades pour s'opposer aux agriculteurs. Ils ne faisaient que déplacer ici et là l'équilibre des conflits qui préoccupaient ces tribus depuis des générations, tout en tirant leur part de la redistribution des terres et des biens. Après plusieurs batailles rangées, maintes villes dévastées, de nombreux arbres et puits détruits, des saccages interminables avec leur cortège de larcins, et la perte d'innombrables vies, les *Banu-Hilal* se taillèrent fermement leur part.[3]

Après des tensions initiales et même des combats meurtriers, les gouverneurs arabes des villes se réconcilièrent enfin avec leurs cousins provinciaux peu cultivés. Dès lors, ils se rangèrent de leur côté dans chaque différend et ils imposèrent à tous leurs adversaires le châtiment qui leur convenait. Il est évident qu'à partir de ce moment-là les incursions arabes furent impossibles à repousser ; à chaque occasion tous cherchaient assidûment à gagner la faveur des Arabes. Il y avait aussi une puissante motivation pour apprendre le langage du juge et du médiateur. Après quelques générations, de nombreux collaborateurs, ainsi que d'anciens rivaux et opposants des Arabes, allèrent un pas plus loin et prétendirent avoir du sang arabe dans les veines. Certains avaient certes conclu des mariages avec les Arabes, et au moins dans leur cas, la revendication était un peu justifiée. Ceux qui refusaient de se soumettre aux vainqueurs musulmans se réfugiaient dans les montagnes, où ils sont demeurés jusqu'à nos jours.

Les Arabes réussirent à conquérir un vaste territoire et à soumettre un peuple dont le nombre les dépassait de loin. Leur empreinte demeure encore aujourd'hui en Afrique du Nord. En fait leur nombre ne dépassait guère celui des Vandales qui, eux, n'ont laissé aucune trace linguistique, culturelle, ou religieuse. Aucun nord-africain d'ailleurs ne voudrait revendiquer des racines vandales.[4] La réussite des Arabes s'explique par d'autres raisons que leur nombre.

[1] L'arabe nord-africain est un dialecte relativement simple, permettant aux Imazighen de communiquer avec des envahisseurs qui ne pouvaient ni apprendre les principes du tamazight indigène, ni instruire les millions de conquis dans les complexités de l'arabe de la Mecque.

[2] Camps pp.137, 187

[3] Ibn Khaldoun écrit que à cette époque « toute la province de l'Ifrîquiya (l'Afrique) fut pillée et saccagée. » Une force arabe « s'empara de Tunis et réduisit les habitants en esclavage. » Même la colonie musulmane de Kairouan ne fut pas épargnée. Les Arabes « y pénétrèrent aussitôt après, et commencèrent l'œuvre de dévastation, pillant les boutiques, abattant les édifices publics, et saccageant les maisons ; de sorte qu'ils détruisirent toute la beauté, tout l'éclat des monuments de Kairouan. » Trois cent trente mille résistants périrent en un jour (Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, pp.35-37).

[4] Quelques 80 000 Vandales firent la traversée d'Espagne en Afrique avec Genséric en 429 ap. J-C et leurs effectifs furent sans doute augmentés par la suite grâce à de nouveaux arrivants (Moorhead p.3 ; Bonner p.152).

* * *

On pense souvent que les Arabes ont été les premiers à apporter la civilisation sur le littoral sud de la Méditerranée. Mais la vérité est tout autre. Les nouveaux arrivants ne firent que dresser des campements de fortune en dehors des grandes villes bien développées et techniquement perfectionnées, qui depuis douze siècles assistaient au flux et au reflux de civilisations avancées telles que la carthaginoise, la romaine et la byzantine. Depuis le début de l'histoire, les Imazighen appartenaient pleinement au monde méditerranéen, partageant la culture raffinée de la Grèce et la technologie avancée de Rome. Ainsi les Arabes récoltèrent le fruit d'arbres plantés par d'autres, et emmenèrent leurs troupeaux orientaux paître sur des pâturages occupés depuis des millénaires par les troupeaux africains. Ils conclurent des marchés avec des commerçants qui, avec leurs chameaux, avaient sillonné les pistes du Sahara, apportant de l'or et de l'ivoire du Sud, presque depuis l'aube des temps.

L'héritage de cette ancienne civilisation méditerranéenne a subsisté jusqu'à ce jour en Afrique du Nord. Les grands ouvrages d'irrigation furent introduits par les romains : les ruines de canaux et d'aqueducs sont le témoignage silencieux des gigantesques projets de ces antiques ingénieurs. D'ailleurs la civilisation agraire qui prospérait mille ans avant la conquête musulmane se prolonge sans rupture jusqu'à nos jours. Les Imazighen et les Arabes suivent encore tous deux le calendrier romain,[1] et le vocabulaire fermier est très riche en mots d'origine latine, car les Arabes apportèrent peu d'innovations dans le domaines des cultures, du bétail, ou dans celui des outils agricoles.

Les romains étaient célèbres à juste titre pour leurs routes ; mais la forme moderne de la villa ou de la ferme nord-africaine doit également plus à l'architecture romaine qu'à sa sœur arabe. Un mur extérieur percé d'une porte unique donne sur un vestibule qui mène à une cour centrale. Cette cour à ciel ouvert est entourée de pièces sur quatre côtés. Dans son centre on trouve un petit jardin, peut-être une fontaine, voire même une piscine chez les plus riches. Les murs en pierres grossières sont assemblés par du ciment : merveille de robustesse que l'Empire a donnée au monde. On retrouve encore dans certaines régions les toitures en tuiles rouges bien romaines. Par ailleurs, les sols aux carrelages multicolores rappellent encore aujourd'hui les mosaïques plus élaborées d'inspiration romaine. Une villa romaine était équipée de citernes et de caniveaux dont la performance n'avait rien à envier aux canalisations en métal, et aux égouts modernes en béton. De nos jours les bains publics, introduits par les Romains, jouent encore un rôle important dans la vie urbaine d'Afrique du Nord. Les Romains y ont construit quelques 600 villes et 19 000 kilomètres de routes. On a identifié 30 grands amphithéâtres en pierre ; la seule ville de Timgad possédait 13 bains publics et plusieurs fontaines municipales. On retrouve des bassins partout dans les fouilles romaines d'Afrique du Nord.

Dans les massifs montagneux les Imazighen construisent aujourd'hui encore leurs habitations et leurs modestes greniers typiques avec les matériaux du bord, comme la boue ou la paille. Ces matériaux leur ont rendu service depuis l'ère préhistorique, et les habitations ne doivent pas plus à Rome qu'aux Arabes ; elles sont d'origine purement amazighe.

La seule véritable nouveauté apportée par les Arabes fut une religion : l'Islam. Leurs ancêtres en

[1] Amahan p.85 et suiv.

Arabie et en Syrie connaissaient déjà le christianisme depuis trente générations : d'ailleurs on trouvait parmi eux de nombreux chrétiens.[1] Mais la majorité de ceux qui unirent leur destinée à celle de Muhammad étaient comme lui d'origine païenne. Comme lui, ils ignoraient plus ou moins en quoi consistait la foi des chrétiens. Ils croyaient que la femme de Noé, ainsi qu'un de ses fils, avaient péri dans le déluge ; que Haman était le grand vizir du Pharaon ; ils croyaient qu'Ismaël était le fils qu'Abraham avait pris pour le sacrifier sur la montagne. Ils confondaient Marie, la mère de Jésus, avec Marie, la sœur de Moïse et d'Aaron ; ils croyaient que l'épouse du Pharaon, plutôt que sa fille, avait retrouvé le bébé Moïse. Ils étaient persuadés que les chrétiens adoraient trois dieux : le Père, le Fils, et Marie. Ils ignoraient jusqu'au nom de Christ, les événements de sa vie, et les écrits de ses disciples.[2]

Durant les six siècles précédant la conquête musulmane, les enseignements de Jésus avaient été connus et bien respectés en Afrique du Nord. Pendant encore six siècles il resta des chrétiens amazighs capables d'enseigner le chemin de Christ aux nouveaux habitants. Mais les musulmans étaient moins intéressés d'apprendre des Imazighen, qu'à les soumettre. Les Arabes parlaient parfois d'un personnage qui figurait dans leur livre encore tout nouveau – un personnage nommé *Aïssa* fils de Marie – qui ressemblait un peu au Seigneur Jésus-Christ, mais qui par d'autres aspects lui était entièrement étranger. Aïssa, disaient-ils, était un être créé comme Adam, fait de poussière. Il était prophète, mais un prophète envoyé uniquement aux Juifs, qui prédisait la venue de Muhammad. Ils affirmaient qu'Aïssa reviendrait un jour, se marierait, aurait des enfants, et reconnaîtrait ouvertement Muhammad comme un être supérieur à lui sous tous les aspects. Enfin il mourrait et serait enterré en Arabie. Mais selon eux Aïssa n'était pas l'incarnation de Dieu, il n'était pas descendu du Ciel, n'était pas mort sur une croix, ni ressuscité des morts. Il n'avait pas porté le péché des hommes, et en somme n'avait rien d'un Sauveur. S'agissait-il vraiment du Seigneur Jésus, ou de quelque autre personnage ? Par ignorance ou de façon délibérée, son nom et sa nature avaient subi un changement discret. Quelles qu'en soient les raisons, ce changement ne laissait rien présager de bon.[3]

* * *

Déjà au milieu du 8e siècle, la majorité des Imazighen s'était convertie à l'Islam, du moins en apparence. Il reste que selon Ibn Khaldoun « depuis Tripoli jusqu'à Tanger, les populations berbères apostasièrent douze fois. »[4] Il serait faux de laisser croire au lecteur que la conquête arabe ait été immédiate et décisive. Pendant cinq siècles une résistance vigoureuse se souleva maintes fois contre l'occupation dans diverses régions, et de vastes territoires échappaient toujours à la tutelle de l'Islam orthodoxe. Durant tout le Moyen Âge les Imazighen adhérèrent facilement, et même avec enthousiasme, à tout mouvement de

[1] Voir plusieurs références dans Trimingham.

[2] C'est à cause d'une ignorance similaire que les païens supposaient que les chrétiens primitifs adoraient le soleil puisqu'ils se réunissaient le dimanche (en latin, *dies solis* - le jour du soleil), et rendaient un culte à une idole en forme de tête d'âne parce qu'une fois leur Maître monta sur un âne (Tertullien, *Apologeticus* 16 ; *Ad Nationes* 1:11, 13). Les païens se trompaient également en pensant que le titre donné à Jésus était *Chrestos* « le bon », plutôt que *Christos* « l'oint » (Tertullien, *Ad Nationes* 1:3 ; Tacite, *Annales* XV:44, cité dans Bettenson, *DOTCC*, p.1).

[3] Voir l'annexe 4 : *Le nom de Jésus*

[4] Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, p.215

réforme qui s'opposait au pouvoir arabe. Ces soulèvements trouvèrent leur appui avant tout dans les populations rurales et parmi les pauvres.

En 740 ap. J-C, la tribu des *Berghaouata*, qui habitait dans la plaine marocaine occidentale entre Salé et Essaouira, alla même jusqu'à fonder une religion autonome pourvue d'un livre sacré en tamazight et elle subsista comme une nation indépendante jusqu'en 1062 ap. J-C. Par ailleurs, pendant la plus grande partie du 10e siècle, les musulmans chiites de la tribu *Ketama* gouvernèrent pour la dynastie *Fatimide* un vaste territoire en Algérie. C'est également au 10e siècle que, dans le Sud algérien, les *Kharédjites* fondèrent un royaume *ibadite* indépendant, dont les successeurs à Djerba, Ouargla, Djebel Nfousa, et au Mzab, conservent encore aujourd'hui une identité à part. Un autre royaume *kharédjite* fut fondé à Sijilmassa. En plus, de nombreux chefs amazighs habitant les montagnes et les plaines de l'Ouest demeurèrent hors de l'emprise arabe musulmane, jusqu'aux campagnes *almohades* des 12e et 13e siècles. Les nomades du Sahara ne furent définitivement islamisés qu'au 15e siècle ; les *Guanches* des Îles Canaries ne le furent jamais.

De même que l'Islam tardait à s'enraciner, le christianisme refusait obstinément de périr. Il existait encore des églises actives en Afrique du Nord, cinq siècles après l'invasion arabe. Même si la communauté chrétienne n'était déjà plus ce qu'elle avait été, au regard des traumatismes subis, et du manque d'encouragement et d'enseignement, sa survie tenait du miracle. L'Église byzantine nord-africaine comptait jadis plusieurs centaines de Dirigeants : au 8e siècle, ils n'étaient plus que quarante, mais ces quarante avaient persévéré. Ils avaient refusé de renier la vérité et payé les impôts qu'on leur demandait : ils considéraient leur foi et leur liberté de conscience comme étant sans prix. Eux au moins n'avaient pas tourné le dos à Christ. C'étaient des hommes et des femmes remarquables : nous pouvons être certains qu'une récompense les attend au Ciel.

De nombreux points de vue contradictoires se font entendre parmi les musulmans eux-mêmes sur la question du statut à donner aux adeptes d'une autre religion vivant dans un état islamique. Par exemple, on répète souvent qu'une parfaite liberté de religion règne dans un pays musulman, puisque le chrétien peut devenir musulman à tout moment. Cela revient à dire que la loi de la pesanteur donne à une pomme la même liberté de tomber ou de s'élever ! Or, le cas du musulman qui se convertit à Christ est bien plus périlleux. En principe, les chrétiens et les Juifs avaient droit à la tolérance s'ils acceptaient le statut de *dhimmi* (« les protégés »), tout en payant l'impôt exigé. En Égypte et en Syrie, d'importantes communautés chrétiennes acceptèrent de payer l'impôt : mais en Afrique du Nord, peu d'entre elles firent ce choix. On les appelle les *Roumi* ou « Romains », nom qui aujourd'hui encore désigne les Européens en Afrique du Nord. Si la loi leur permettait de réparer les bâtiments d'église, ils ne pouvaient pas faire de travaux pour les agrandir, et il leur était interdit d'en construire de nouveaux. Un décret publié au Maroc environ quatre siècles après la mort de Muhammad déclarait : « Il est interdit aux chrétiens de rehausser leurs églises ou d'en changer la composition si l'église est faite de briques séchées et qu'ils désirent la reconstruire en pierre. Si l'extérieur n'est pas achevé, il leur sera refusé dans tous les cas le droit de le finir. » Mais si le bâtiment existait déjà, on pouvait l'aménager et l'utiliser pour les cultes. « Ni les chrétiens, ni les Juifs, ne se verront refuser le droit de faire les finitions à toute structure déjà bâtie, d'ajuster une porte au niveau d'un sol surélevé, ni de faire le nécessaire pour accueillir des fidèles dans le

bâtiment. »[1]

Nous savons qu'au 9e siècle il existait toujours une présence chrétienne, même si elle n'était plus aussi importante, dans chaque grande ville nord-africaine, y compris dans les nouveaux centres fondés par les Arabes : Fès, Tlemcen, Tiaret, Bejaia, Tunis, Kairouan, et Mahdiya. Malheureusement, nous savons peu de choses sur ces farouches survivants. Ils devaient avoir une foi inébranlable pour avoir su résister aussi longtemps à l'oppression. Une telle endurance nous semble indiquer qu'ils connaissaient véritablement Dieu, sa protection et son soutien. Pourtant ils étaient mal équipés pour survivre. Ils n'avaient pas accès à la parole de Dieu à moins que chaque génération apprenne le latin et recopie les Écritures à la main. Ils n'avaient plus aucun souvenir d'une Église joyeuse et en plein essor, comme celle de l'époque de Tertullien. Il leur manquait aussi l'expérience d'une vie engagée au service actif de Christ, car dans les églises byzantines ils s'étaient habitués à un rôle passif. Ils avaient hérité d'une masse de superstitions et d'erreurs des donatistes, des catholiques, et des ariens. Pourtant, malgré tout, la foi en Jésus suffisait à les sauver, et ils pouvaient connaître jour après jour l'amour constant de Dieu leur Père céleste. Peut-être que ce reste courageux nous montre une Église de Christ plus authentique que celle présente sous les voûtes et parmi les colonnades des grandioses édifices byzantins.

Cependant, les communautés chrétiennes succombèrent inéluctablement l'une après l'autre aux pressions de l'impôt, de la discrimination, et de la propagande. Si les parents s'attachaient à la foi, leurs enfants la reniaient ; si un fermier tenait bon, ses ouvriers cédaient. Il n'y avait personne pour les faire revenir à la vérité de Dieu, personne pour ranimer leur foi meurtrie et leur moral qui chutait. Les premières églises à disparaître semblent avoir été celles d'Orient : d'abord Alexandrie, puis Carthage, Hippone, Sitifis – par ironie les endroits mêmes où la communauté chrétienne avait été la plus forte, mais aussi les localités où elle avait subi le plus longtemps la carotte et le bâton de l'Islam.

Paradoxalement, les chrétiens survécurent le mieux là où ils avaient été les plus faibles, c'est à dire au Maroc. La foi était-elle ici plus pure, plus personnelle ? Pure spéculation… Une communauté chrétienne existait à Volubilis depuis l'époque romaine. Les Vandales et les Byzantins y avaient laissé peu de traces, leur influence ne s'étendant guère au-delà de Tanger et de Ceuta. Au 7e siècle, il semble que Volubilis et sa région étaient gouvernés par un conseil constitué de chrétiens qui portaient des noms latins. Fuyant l'avancée musulmane, d'autres chrétiens venant de l'Est et de l'Ouest s'y installèrent, pour trouver refuge dans cette forteresse chrétienne. Parmi eux se trouvait le restant de la tribu *Auréba* de Koceila. Des inscriptions ont été retrouvées dans cette ville où figurent des noms propres et des noms de métier en latin, datant de 655 ap. J-C, soit huit ans après la marche d'Oqba vers l'océan Atlantique.

Un manuscrit du 8e siècle parle d'un Dirigeant chrétien à Tanger : par ailleurs, en 833 ap. J-C, l'église de Ceuta avait toujours un Dirigeant. En 986, le géographe andalou al-Bekri trouva une communauté chrétienne qui disposait d'une salle d'assemblée à Tlemcen, en Algérie. On retrouve de courtes inscriptions latines de la fin du 10e siècle à En-Ngila en Libye, et à Kairouan datant même du milieu du 11e. Des lettres existent, adressées en latin à des responsables chrétiens nord-africains dans la deuxième moitié du 11e siècle, preuve de l'usage continue de cette langue. On apprend qu'un Dirigeant vivait à Gummi (Mahdiya) en Tunisie en 1053 ap. J-C, et qu'une assez importante communauté se réunissait à

[1] cité par Cooley p.62

Ouargla du 10e jusqu'au 13e siècle.

Néanmoins les traces du christianisme se firent plus rares avec le temps. Au milieu du 11e siècle, on ne comptait plus que cinq Dirigeants pour l'Afrique du Nord ; et vingt ans plus tard, il n'y en avait plus que deux. Lorsqu'un nouveau Dirigeant fut choisi à Hippone en 1074 ap. J-C, le gouverneur musulman l'envoya à Rome pour sa nomination officielle : en effet, on ne pouvait pas réunir en Afrique du Nord les trois Dirigeants requis pour cette cérémonie. On pourrait se demander pourquoi le gouverneur se donnait tant de peine. En fait, les gouverneurs arabes retiraient des sommes importantes des impôts versés par les chrétiens, et n'exigeaient donc pas toujours leur conversion à l'Islam, car cela les privait de revenus. À cette époque les églises comptaient parmi leurs membres des prisonniers de guerre et des esclaves chrétiens d'origine européenne. On sait qu'il y avait un Dirigeant vivant à Bejaia (Bougie, Algérie) en 1114 ap. J-C ; et c'est dans cette ville en 1212 ap. J-C que les malheureux membres de la « croisade des enfants » furent vendus comme esclaves. C'était encore dans cette ville, qu'un siècle plus tard, Ramon Lull, mystique et missionnaire catalan, souffrit le martyre.[1]

La baisse du nombre de Dirigeants est flagrante, mais ce qu'elle laisse apparaître n'est pas facile à interpréter. Sans aucun doute certaines églises furent dissoutes, certains bâtiments vidés, et de nombreux Dirigeants cessèrent de porter ce titre officiel. Mais la communauté chrétienne ne déclina pas proportionnellement à ces statistiques ; sinon, n'aurait-elle pas disparu bien plus vite ? Il est possible aussi que le nombre restreint de Dirigeants ne fasse que refléter le choix des chrétiens : en se réunissant dans leurs foyers, ils abandonnaient un système de gouvernement ecclésiastique qui avait toujours posé de sérieux problèmes, et qui était désormais inadapté aux contraintes de leur époque.

En fait, certaines communautés chrétiennes survécurent jusqu'à la période des *Almohades* au 12e siècle. Un prisonnier chrétien de l'époque, capturé en Espagne et languissant de longues années en prison à Fès (Maroc), recopia à la main les Évangiles en arabe, et data cette copie. L'église à Carthage réussit à survivre jusqu'à la prise de Tunis par le réformateur Abd-el-Moumène en 1159 ap. J-C. L'assemblée fut dispersée et son Dirigeant envoyé en exil. Ce champion de l'Islam proposait aux chrétiens un choix simple : la conversion ou la mort. Certains s'enfuirent en Europe, mais la plupart n'avaient pas les moyens de le faire. D'une façon ou de l'autre, l'épée à double tranchant d'Abd-el-Moumène porta le coup mortel à l'Église en tant que structure officielle des chrétiens d'Afrique du Nord.

Mais même après ce coup fatal, le christianisme refusa de rendre l'âme. On retrouve la trace d'un reste de croyants dispersés, et même de musulmans qui acceptèrent l'Évangile. En 1228 ap. J-C, un prince almohade donna son consentement au baptême de quelques musulmans convertis.[2] On retrouve des preuves de la présence d'un ultime Dirigeant au Maroc en 1246 ap. J-C, ainsi que de celle, constante, de chrétiens isolés en Afrique du Nord jusqu'au 14e siècle. Mais après cette date il s'agit, pour la majorité, de marins européens capturés par des pirates dans la Méditerranée ou dans l'Atlantique et enfermés dans les prisons de Fès, de Salé, ou d'Alger.[3]

On est tenté de se demander s'il y a eu des familles, voire même des villages chrétiens, cachés dans les montagnes d'Afrique du Nord, pour veiller sur la flamme de la vérité durant les longs siècles qui ont

[1] Cooley p.76 ; Walker, *The Growing Storm* p.229

[2] Latourette, vol. II, p.325

[3] Cooley pp.64-79

suivi : des personnes qui, comme les Juifs, ont transmis leur foi d'une génération à l'autre jusqu'à nos jours, sans connaître d'autre croyant à mille kilomètres à la ronde ? C'est une spéculation liée purement à l'imagination, car il n'existe aucune preuve d'une telle survivance ; celle-ci exigerait une détermination exceptionnelle dans des circonstances totalement défavorables. Mais de tels miracles ne sont évidemment pas exclus.

31. Les desseins de Dieu

Voici l'histoire du christianisme nord-africain : une histoire de grandes joies, parfois de malheurs, de prises de parole courageuses, de foi inébranlable, de vie ardente, et enfin de triste déchéance et de mort. Elle nous a présenté une Église grande et glorieuse, affligée, hélas, de défauts fatals, qui l'ont faite trébucher ; sa chute était certaine. Nous avons regardé le passé pour essayer de comprendre, et nous avons certainement été tour à tour émerveillés et attendris devant le remarquable succès du christianisme en Afrique du Nord, et les causes tout aussi spectaculaires de sa faillite.

Il ne faut jamais oublier que l'Église appartient à Dieu. À force de se pencher sur les paroles et les actions de l'homme, on oublie trop facilement que les affaires humaines sont entre les mains du Créateur. Les Écritures nous assurent qu'il connaît notre départ et notre arrivée. Il sait quels projets il forme pour nous : des projets non de malheur, mais de bonheur. Il fait concourir toutes choses pour le bien de ceux qui l'aiment, de ceux qu'il a appelés selon son plan.[1] Aussi importe-t-il de poser la question essentielle : que pensait l'Éternel de l'évolution de ces chrétiens nord-africains tellement humains ? Où discerner l'œuvre de sa main dans tout ce qui leur est arrivé ?

S'il est facile de voir la providence divine dans le début de cet extraordinaire essor de l'Église, il devient plus difficile de discerner ses projets dans la corruption ultérieure qui la mena jusqu'à l'effondrement. Les premières communautés chrétiennes connurent une réussite extraordinaire : des milliers de personnes se convertirent à Christ quand l'Évangile fut proclamé. Elles triomphèrent des persécutions les plus féroces, et de conditions sociales, religieuses, et géographiques extrêmement défavorables. Les seuls facteurs humains ne suffisent pas à expliquer leur succès étonnant ; celui-ci était attribuable à la puissance divine si manifestement présente en elles. Si les chrétiens prospérèrent, ce n'est pas qu'ils aient été plus intelligents ou plus sages que leurs successeurs, mais parce qu'ils étaient remplis de l'Esprit de Christ. S'ils se multiplièrent, ce n'était pas grâce au talent des prédicateurs, mais parce que leur message était vrai. Leur réussite ne s'explique pas par une maîtrise théologique de la nature de Dieu, mais par leur communion avec Dieu lui-même. Aussi longtemps qu'ils connaissaient Celui qui dirige toutes choses, qu'ils lui faisaient confiance et lui obéissaient, ils firent l'expérience de sa bénédiction abondante et joyeuse.

* * *

Ô ironie profonde, le déclin du christianisme nord-africain ne survint pas lors d'une période d'opposition et de conflit, mais au moment même de la victoire et de l'approbation impériale. Ce ne sont pas l'affliction et la misère qui provoquèrent son effondrement, mais plutôt les richesses et le confort. Le mouvement d'expansion du christianisme échoua non pas à cause de l'oppression, mais alors que des opportunités inégalées s'ouvraient devant lui. À l'époque d'Augustin, les églises avaient déjà survécu à deux siècles et demi de persécutions ardues : elles étaient peut-être au seuil d'un âge d'or. En effet, avec

[1] Allusion au Psaume 139:3 ; Jérémie 29:11 ; Romains 8:28

la disparition des dieux païens, un gigantesque vide spirituel caractérisait tout l'Empire romain. Le monde entier n'attendait que de recevoir le message de Christ. Grâce à la paix, à la prospérité et à la faveur impériale, les chrétiens disposaient d'une liberté et de ressources qui leur permettaient de diffuser l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. La porte n'avait jamais été aussi grande ouverte devant eux.

L'Église aurait dû avancer courageusement. Mais elle hésita, elle trébucha et, frileuse, resta clouée sur place. Elle parut dépassée par l'ampleur de la tâche. Pourquoi ? Quels sont les défauts à l'origine d'un si triste échec ? Quelles furent les erreurs commises ? Enfin, comment Dieu les a-t-il permises ? Voilà les questions que nous devons nous poser.

En fait, ces faiblesses n'étaient pas nouvelles. Elles existaient depuis des années, et nombreux étaient les chrétiens qui avaient appelé à un changement de direction, et avaient annoncé l'imminence du désastre. La faillite peut être attribuée à trois erreurs fondamentales : la compromission avec le monde, l'absence d'échanges entre frères, et le manque de vision missionnaire. Ces trois erreurs engendrèrent naissance à trois problèmes auxquels ils ne trouvèrent pas de solution : une implication trop importante dans les affaires sociales et politiques, une stricte séparation entre le clergé et les laïcs, et une ignorance générale des Saintes Écritures.

En premier lieu, comme nous l'avons vu, les églises s'étaient laissées prendre dans des systèmes qui n'avaient rien de chrétien. Les catholiques s'étaient compromis par un pacte politique avec l'État romain, les donatistes s'étaient tout autant enlisés dans leur implication catastrophique avec les circoncellions. La lutte tragique entre ces deux Églises n'avait aucun rapport avec l'Évangile de Christ, et elle préoccupait et démoralisait les communautés chrétiennes. Mais derrière ces actes extérieurs qui montraient si clairement l'esprit du monde, se cachait un malaise intérieur qui, aux regards avisés, paraissait tout aussi évident : un grand nombre de personnes portaient le nom de chrétien mais ne donnaient aucune preuve de l'être en réalité. Les superstitions païennes, l'égoïsme, et la corruption des mœurs les empêchaient de suivre l'appel de Christ. Les exhortations et les réprimandes ne servaient à rien dans l'Église catholique composée davantage de mauvaises herbes que de blé, et pour leur part les responsables donatistes n'arrivaient absolument pas à discipliner leurs adeptes les plus violents. L'amour et la pureté ne caractérisaient plus le chrétien : les adeptes de Jésus n'étaient plus perçus comme ils auraient dû l'être, sel et lumière au sein d'un monde païen sceptique.

En deuxième lieu, le grand immobilisme spirituel peut s'expliquer par l'absence de vraie communion entre les membres de l'église. Beaucoup trop de choses dépendaient du Dirigeant, qui était un célibataire cultivé nommé à la fois pour gérer, pour enseigner, et pour représenter l'assemblée. Les chrétiens et les chrétiennes étaient devenus les membres passifs d'une structure qui les dispensait de penser et d'agir pour eux-mêmes. Ils avaient perdu presque toute notion de dévotion personnelle, de service, et de responsabilité envers Dieu. Un dirigisme provenant à la fois de plus haut et de plus loin écrasait les initiatives locales. L'Esprit Saint était totalement étouffé.

Enfin, il semble que les églises avaient quasiment oublié leur raison d'être. À force de se contempler elles-mêmes, préoccupées de leurs problèmes, elles avaient perdu de vue leur vocation suprême de porter l'amour de Dieu à un monde ignorant. Les responsables chrétiens négligeaient de rendre la parole de Dieu accessible dans une langue comprise des populations nord-africaines ; même les textes en latin étaient rares. Par conséquent les chrétiens ne pouvaient ni vérifier la justesse de l'enseignement qu'ils recevaient,

ni apporter valablement le message de l'Évangile aux tribus de l'intérieur du pays, où le latin était inconnu.

Peut-on affirmer avec certitude que Dieu abandonne son peuple à cause de ce genre de défauts ? Certes les églises expérimentèrent sa bénédiction jusqu'à la fin : elles éprouvèrent sa présence dans la louange, sa force dans le danger, ses miracles en réponse à la prière. Nous savons que Dieu ne reprend pas l'amour qu'il porte à ses enfants à cause de leur folie, et qu'il ne cesse de compatir devant leur faiblesse. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver non les parfaits, mais les perdus. Le divin médecin soigne non les bien portants, mais les malades.[1] Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ aime ses enfants errants avec une bonté et une patience qui surpassent leurs offenses et leur folie. Il lui suffit, pour venir à leur secours, de voir en eux un amour sincère envers lui, et une foi résolue en celui qu'il a envoyé mourir à leur place.

Cette véritable foi existait chez Augustin, chez Cyprien, et bien sûr Tertullien ; chacun d'eux bénéficia de la faveur de Dieu. Dieu déversa ses bienfaits, de génération en génération, sur ceux qui le connaissaient, l'honoraient et le servaient. Mais hélas, au fil des siècles, les hommes et les femmes de cette trempe étaient devenus de moins en moins nombreux dans les villes et villages nord-africains. Les églises de l'époque d'Augustin avaient bien peu en commun avec celles fondées par les Apôtres quatre siècles auparavant. Certains sondaient encore les Écritures et priaient en toute sincérité pour connaître la volonté divine et l'accomplir ; mais d'autres s'empressaient d'agir comme bon leur semblait, ou comme il semblait bon à leurs amis éminents.

Alors que l'Église « épiscopale » prenait place sur le trône impérial, ses membres avaient de plus en plus de difficulté à suivre le Bon Berger. Nul ne peut servir deux maîtres. La grandiose silhouette de l'Église catholique s'élevait au-dessus de tout, dominant l'horizon si bien qu'enfin le Sauveur lui-même était presque invisible. Les années passaient, la douceur de l'humble Christ devenait méconnaissable dans les fastes du pouvoir impérial, et la franchise de ses paroles était étouffée par les usages et les déclarations d'hommes ambitieux. Ayant écrasé toute contestation, l'Église catholique était devenue l'obstacle majeur à la croissance spirituelle de ses propres membres. Elle cachait complètement le chemin étroit qui pouvait mener un vrai disciple à la vie. Certes le chemin existait encore, mais la carte spirituelle avait été si bien redessinée qu'elle n'en indiquait plus la direction. Finalement, rares étaient ceux qui savaient encore marcher dans ce chemin.

On peut dire qu'à l'époque d'Augustin, la gloire, si elle n'avait pas encore disparu, se dirigeait déjà vers la porte.[2] Des hommes et des femmes étaient encore remplis de l'Esprit de Jésus, mais ils étaient comme des balises brillantes ballottées sur une mer opaque. Ils formaient une étrange assemblée, une Église dont la lampe allait bientôt être enlevée et la lueur éteinte.[3] On hésite à dire que cette chute était la conséquence du jugement de Dieu sur une Église qui s'était détournée de lui ; mais il reste vrai que l'Église errante, compromise, défaillante, succomba enfin à des forces que Dieu lui-même n'avait pas retenues. Les églises nord-africaines étaient allées si loin sur une fausse route qu'il était désormais trop tard pour les faire revenir en arrière.

---

[1] Allusion à Luc 19:10 ; 5:31

[2] 1 Samuel 4:21

[3] Apocalypse 2:5

Mais Dieu n'aurait-il pas pu intervenir pour ranimer son peuple et restaurer sa vie spirituelle en suscitant par exemple un leader ou un courant réformateur ? Bien sûr que si ! Et certains discernent justement son action dans les courants montaniste, novatianiste, voire donatiste. Mais ces efforts échouèrent l'un après l'autre pour les raisons que nous avons vues. Dès l'époque byzantine, il ne restait que l'Église catholique ; mais dans un tel milieu, un renouveau aurait reçu un accueil bien froid. En effet, les réveils entraînent généralement du désordre, et introduisent une grande spontanéité qui fait fi de toute contrainte humaine. Or la contrainte humaine était le mortier qui soudait les briques de l'Église catholique. Dieu ne force ses pas enfants à recevoir son amour et sa bénédiction.

* * *

Pendant six cents ans, l'Église africaine fut prodigieusement féconde. Mais le fruit céda la place au feuillage, et dès le 7e siècle ce dernier était trop abondant. Un sécateur dans la main d'un jardinier n'est pas une preuve de trahison ou d'indifférence, mais au contraire de sollicitude. Il prouve qu'il prépare l'avenir : « Mon père est le vigneron », disait Jésus, « ... il enlève tout rameau qui, uni à moi, ne porte pas de fruit, mais il taille… chaque rameau qui porte des fruits pour qu'il en porte encore plus. »[1] La destruction de l'Église en Afrique du Nord, si elle était un jugement, était sûrement destinée à ouvrir la voie à une nouvelle croissance : la réapparition du Royaume de Dieu sur cette terre.

La Bible nous apprend que Dieu permet souvent que son peuple subisse des échecs, et ceux-ci peuvent être graves. Il lui envoie des avertissements, des prophètes, il lui révèle son péché ; mais son peuple n'y prête toujours pas attention. Alors survient le désastre, et Dieu ne l'arrête pas. Souvent cependant, en lisant de plus près, on trouve au milieu du désastre un grain d'espoir – parfois un énorme espoir en fait – offert par le Seigneur pour ceux qui reviennent vers lui tout à nouveau. Il y a toujours une promesse pour l'avenir.[2]

Il est vrai qu'à maintes occasions une défaite fait place nette pour un nouveau départ, et enfin la victoire. Si Dieu permet qu'une maison s'effondre, il ne la laisse pas en ruines. Les pierres vont peut-être dormir pendant des dizaines, voire des centaines, d'années, mais il ne les oubliera pas.[3] Après les années de captivité et d'exil, il ramène son peuple dans leur patrie. Après le péché vient le pardon ; après la chute, la promesse d'un Sauveur ; après le reniement de Pierre, Jésus le charge d'être pasteur ; après la fuite de Jonas, Dieu lui offre une deuxième chance. Le Seigneur s'attarde pendant quatre jours, et Lazare meurt. Il demande : « Crois-tu ? » – et Lazare revient à la vie.[4] Partout dans la Bible nous voyons réapparaître le même schéma : après la mort vient la résurrection ; après la souffrance, la gloire ; après la croix, la couronne. L'échec n'est-il pas l'antichambre de la réussite ?

* * *

[1] Jean 15:1-2

[2] Voir en particulier les chapitres 27-32 d'Ésaïe.

[3] Ésaïe 49:15-21

[4] Jean 11:26, 43-44

Il est plus facile d'abattre un arbre que d'en arracher la souche. Car même si toutes les branches sont brûlées, la souche vit encore. Quand vient la pluie, elle produit des rejets. Parlant du peuple de Dieu et de sa trahison, Ésaïe dit que la déchéance et la destruction s'abattront sur eux et sur leur pays : « Ils seront à leur tour anéantis. Mais, comme le térébinthe et le chêne conservent leur tronc quand ils sont abattus, une sainte postérité renaîtra de ce peuple. »[1] Ne méprisons pas trop vite la souche brisée. Elle porte encore la vie car elle contient une graine, une sainte postérité. À partir de la souche, l'arbre est capable de donner des rejets, puis de pousser des branches, de devenir aussi haut et de s'étendre aussi loin que dans sa jeunesse.

Et qu'en est-il de nous ? Si nous voulons bien soigner ces pousses précieuses, cette sainte postérité, il nous faudra de la sagesse divine. Nous devrons retirer le plus possible de l'enseignement de nos prédécesseurs. En marchant dans leurs traces, nous noterons les obstacles qui les ont fait trébucher et nous les éviterons. L'Apôtre Paul nous encourage à le suivre dans la mesure où lui-même suit le Maître : « Imitez-moi comme j'imite le Christ. »[2] Nous de même, en contemplant le passé, nous serons inspirés par la foi des martyrs, réveillés par les défis de Tertullien, émus par la compassion de Cyprien, stimulés par les exhortations d'Augustin. Nous remercions Dieu pour chacun d'eux, en nous souvenant toutefois qu'ils étaient humains comme nous, et comme nous sujets à la faiblesse. De plus, les églises qu'ils ont fondées et qu'ils ont servies n'ont pas survécu. Nous pouvons les suivre dans la mesure où ils ont suivi Christ, mais pas au-delà. La leçon la plus importante à tirer de l'histoire chrétienne est simple : quand elles suivent les principes bibliques les églises prospèrent, mais quand elles les abandonnent, elles se mettent à décliner.

Pareille réflexion nous renvoie, au-delà des hommes d'Afrique du Nord, vers la parole de Dieu. Nous ne posons pas la question : « Qu'a dit Tertullien à ce sujet ? » mais : « Dieu, qu'en a-t-il dit ? » De même nous ne demandons pas : « Qu'a fait Augustin ? » mais : « Qu'ont fait Christ et ses disciples ? » Enfin, au lieu de demander : « Comment Cyprien a-t-il dirigé son église ? » nous posons la question : « Comment les chrétiens du Nouveau Testament ont-ils dirigé leurs églises ? »

En ce qui concerne l'évangélisation et la croissance des églises, le Nouveau Testament est notre guide accrédité, car il est empreint d'autorité divine. Dans ses pages, nous trouvons la description précise des moyens par lesquels l'Esprit de Dieu a dirigé les apôtres de Christ. Tout ce qu'il contient a été écrit sous l'inspiration divine pour nous instruire et nous encourager. Nous devons nous garder de le laisser de côté pour prôner une meilleure méthode, d'autant plus que la stratégie simple des Apôtres a si glorieusement réussi. Il ne serait pas très sage de préférer des méthodes plus récentes, proposées par ceux dont les églises ont disparu depuis. D'ailleurs, ce serait faire un grossier contresens que d'essayer d'extraire de l'histoire de l'Église des traditions purement humaines pour les imposer aux églises contemporaines. En étudiant le passé, nous devons séparer le blé de la paille. Le vent qui doit souffler sur tous deux sera la parole de Dieu. Alors la paille s'envolera et laissera la graine pure.

* * *

[1] Ésaïe 6:13 (Segond 1910)

[2] 1 Corinthiens 11:1 (F.C. 1971)

En examinant le passé, il est possible que nous trouvions des fautes chez nos pères. Mais qu'aurions-nous fait à leur place ? Comment aurions-nous guidé les églises dans leur essor lorsque, de groupuscules persécutés, elles devinrent des assemblées importantes et populaires ? Aurions-nous su faire autrement ?

L'existence de réunions structurées appelées *services religieux* ou *cultes* était en partie une indication du succès remarquable de l'Évangile dans le milieu urbain. Des foules nombreuses crurent au message. Ce fut comme une marée envahissant les églises, ce qui rendait difficile, voire impossible, pour le Dirigeant unique de connaître chaque personne, et de la conseiller selon ses besoins et ses capacités. Il ne fait pas de doute que la foule des nouveaux arrivants avait besoin d'être instruite dans les bases de la foi : mais on peut effectivement se demander quelle aurait été la meilleure manière de l'instruire ? Un sermon dans les règles de l'art déclamé d'une chaire, était-ce vraiment la méthode idéale ? Certes, Jésus a enseigné aux foules les préceptes de Dieu, et les Apôtres ont fait de même. Mais le Maître s'est assuré que ceux qui répondaient de tout leur cœur avaient la possibilité de poser des questions, puis de discuter de la vie nouvelle individuellement ou dans un petit groupe.

De tels échanges fraternels ont manifestement manqué dans les églises nord-africaines, du moins parmi les catholiques. De toutes les causes de leur faiblesse, c'est, semble-t-il, la principale. L'expérience nous montre que dans tout groupe de croyants apparaîtront immanquablement des leaders spirituels, s'ils trouvent la liberté de le faire. Ce ne seront peut-être pas les personnes les plus instruites ni les plus fortunées, mais celles dont le cœur est attiré par les voies de Dieu, et qui désirent ardemment aider les autres. Des hommes et des femmes de cette trempe auraient pu garantir l'avenir des églises nord-africaines, si seulement l'appareil ecclésiastique n'avait pas étouffé leurs dons et leur initiative.

Supposons que chaque assemblée ait profité des dons variés et des efforts d'une dizaine de responsables compétents. Supposons aussi que ces responsables – des anciens et des diacres – se soient chargés de connaître personnellement les membres de l'église, et de leur suggérer des voies pratiques pour servir Christ, en les encourageant à poser des questions sur la foi, et à partager ce qu'ils découvraient ; qu'ensuite, les membres instruits aient appris l'alphabet à chaque nouveau membre, et l'aient aidé à recopier des textes des Saintes Écritures pour son propre usage ; que chacun ait communiqué ses connaissances à d'autres, tout en approfondissant les siennes ; n'auraient-ils pas tous progressé bien plus vite ? Et n'auraient-ils pas réfléchi plus assidûment à leur foi ? « Donnez aux autres, et Dieu vous donnera », disait Jésus, «…il utilisera pour vous la mesure que vous employez pour les autres. »[1] Sans doute, dans les moments difficiles, le croyant reçoit un secours plus opportun d'un frère sympathique que du prédicateur, voire du théologien. C. S. Lewis[2] a dit : « Lorsqu'on a de la peine, un peu de courage est préférable à beaucoup de science, un peu d'humanité à beaucoup de courage, et la moindre coloration de l'amour de Dieu vaut plus que tout le reste. » Enfin celui qui secourt reçoit souvent autant de bienfaits en échange de ses efforts, que celui qui reçoit l'aide.

Dans une telle église, il est possible que les âmes indignes se retirent, découragées par la rigueur qu'on attend d'elles et par les efforts à fournir. Les assemblées seraient plus petites et plus pauvres pendant un

[1] Luc 6:38 ; Matt 7:2 (F.C. 1971)

[2] apologiste britannique mort en 1963, auteur des *Tactiques du Diable* ; dans *The Problem of Pain*, Introduction

certain temps, car les gens malhonnêtes et immoraux ne s'y trouveraient pas très à l'aise. Par contre, si chaque membre était un « pêcheur d'hommes »[1] elles ne manqueraient pas de prospérer, et de devenir à la fois plus saines, plus joyeuses, et peut-être aussi plus nombreuses.

Une église qui désire grandir doit annoncer l'Évangile. Si elle ne réussit pas à gagner les gens de l'extérieur au Royaume de Dieu, elle mourra à coup sûr. Les églises catholiques du temps d'Augustin ont été freinées par l'usage du latin, et par leur dépendance envers les Dirigeants cultivés et érudits. Il leur était trop difficile de progresser dans l'intérieur du pays, là où les tribus vivaient plus simplement et parlaient le tamazight. Quatre cents ans auparavant, Christ avait envoyé ses disciples deux par deux tels des moutons au milieu de loups dans les villages et les villes palestiniens. Il leur avait dit : « La moisson à faire est grande, mais il y a peu d'ouvriers... »[2] Ces hommes avaient passé à peine deux ans avec lui. Il leur avait enseigné ce qu'il fallait faire et dire, puis à leur retour, il leur avait parlé de leurs expériences. C'étaient à la fois des disciples et des enseignants : tout en enseignant ils apprenaient, et en apprenant ils enseignaient.[3]

Supposons que les Nord-Africains aient suivi la méthode de Christ, que serait-il arrivé ? Ils auraient envoyé les membres zélés et doués de leurs églises par monts et par vaux pour instruire leur propre peuple dans leur propre langue. Les chrétiens auraient encouragé leurs frères et leurs fils à se lancer, sous l'impulsion du Saint-Esprit, pour aller proclamer l'Évangile dans des régions inconnues. Ces hommes ignorant le latin mais connaissant Dieu, auraient voyagé vers l'intérieur soutenus spirituellement (et financièrement s'il le fallait) par les églises urbaines. Ils auraient pu devenir des missionnaires efficaces, fondant des communautés chrétiennes dans les villages et les hameaux d'Afrique du Nord partout dans la montagne, dans la plaine, et jusqu'au Sahara. Quels résultats étonnants n'aurait-on pas vus, si le zèle des chrétiens s'était investi dans l'évangélisation plutôt que dans le martyre et dans la vie monastique ![4]

Nous avons connaissance de l'existence de plusieurs tribus « chrétiennes » hors des limites de l'Empire romain. Elles n'agirent pas toujours comme on aurait pu l'attendre de la part de chrétiens. On peut regretter qu'elles n'aient pas été plus nombreuses, et mieux instruites. Ces tribus étaient gravement entravées par le manque d'Écritures Saintes. Cependant, un évangéliste qui pouvait lire leur langue n'aurait pas eu trop de peine à leur expliquer le chemin de Christ dans le détail. Si chaque tribu avait touché ses voisins avec la bonne nouvelle de l'amour de Dieu par la parole et les actes, les conflits qui les divisaient auraient rapidement pu cesser. S'ils avaient adopté le Sermon sur la Montagne comme leur façon de vivre, les principes qu'il enseigne auraient pu prendre place dans le fameux « droit coutumier » des Imazighen partout en Afrique du Nord.[5]

Ce sont les groupes qui avaient quitté l'Église catholique qui auraient pu tenter cette grande œuvre. Si seulement les catholiques avaient épousé la vision, ou si les donatistes ne l'avaient pas compromise,

---

[1] Allusion à Matthieu 4:19

[2] Luc 10:2

[3] 2 Timothée 2:2

[4] Matthieu 28:18-20 ; Actes 1:8.

[5] Camps pp.334-341 ; Guernier pp.359-366. On lira un exemple de ce droit coutumier en dialecte du Sud marocain, dans Laoust, *Cours de Berbère Marocain : dialectes du Sous, du Haut, et de l'Anti-Atlas*, Paris 1936 (pp.277-282). Voir également Monteil, *Le Coutumier des Ait-Khebbash* (Études et documents berbères 6, pp.30-41).

l'histoire du christianisme en Afrique du Nord aurait probablement été très différente : moins ordonnée mais plus vigoureuse, moins stable mais plus durable.

L'étude de l'histoire de l'Église serait une discipline futile si elle nous faisait simplement sombrer dans la nostalgie et les regrets morbides. Mais lorsque notre regard sur le passé nous permet d'éclairer une perspective d'avenir, alors cette étude peut être d'un grand secours. Elle nous renvoie aux « anciens sentiers »[1] – au-delà d'un Augustin, d'un Cyprien ou d'un Tertullien – vers la parole de Dieu elle-même. Alors celle-ci nous oriente vers le futur.

[1] Jérémie 6:16 (Segond 1910)

32. Renouveau et résurrection

Nous avons franchi presque deux mille ans d'histoire du christianisme dans notre pays, et elle n'est pas terminée. L'avenir s'ouvre devant nous, et il est bien possible que nos propres œuvres deviennent à leur tour le thème de quelque historien.

Les premiers croyants n'auraient même pas osé rêver qu'au début du troisième millénaire, le continent africain à lui seul renfermerait 250 millions de chrétiens, ni que 15 millions d'Arabes de par le monde se déclareraient disciples de Christ. Néanmoins leur confiance totale en la victoire ultime leur inspirait la sérénité dans la souffrance, et la patience envers ceux qui les entouraient, sûrs qu'ils étaient que les projets de Dieu ne pouvaient échouer, et qu'il désirait réaliser sa volonté par le témoignage qu'ils rendaient à la vérité à travers leur paix.

Les chrétiens ne ressentent pas le besoin d'imposer ou de défendre leur religion au moyen d'armes humaines comme la violence, la loi ou les menaces. Ceci explique la totale liberté religieuse proposée, dans les nations d'identité chrétienne, aux adeptes d'autres religions. Et dans les pays où le chrétien est en minorité, il ne se découragera pas pour autant. Il sera un citoyen loyal, un bon voisin, respectueux, honnête et gentil. Il exposera volontiers sa foi à tous les intéressés, mais laissera chaque individu libre de rechercher la vérité auprès de Dieu par lui-même.

Au Moyen Âge, les tentatives d'hommes trop attachés aux affaires de ce monde, de transformer l'Église en une armée de croisés, échouèrent d'une manière spectaculaire. C'était une déformation trop flagrante du principe d'amour universel enseigné par Christ ; aussi, dès que l'accès à la Bible fut possible pour les chrétiens dans la propre langue de chacun, de tels efforts furent abandonnés. Alors, pour les églises du monde entier, commença un retour à leur source sainte et pure ; tant il est vrai que « ceux qui créent la paix autour d'eux sèment dans la paix et la récolte qu'ils obtiennent, c'est une vie juste. »[1]

Le but des premiers chrétiens était très clair : remplir le monde de l'amour de Dieu, et proclamer le chemin de Christ à toute la création. Ils se mirent donc à apporter la guérison aux âmes malades, l'espérance aux désespérés, la paix et le pardon à ceux qui se sentaient coupables et loin de Dieu. Les chrétiens étaient les médecins et les infirmiers non du corps, mais de l'âme : leur remède était l'amour de Dieu, révélé en Christ. « J'ai tenu à annoncer la Bonne Nouvelle », disait l'apôtre Paul, « uniquement dans les endroits où l'on n'avait pas entendu parler du Christ, afin de ne pas bâtir sur les fondations posées par quelqu'un d'autre... Ainsi, nous annonçons le Christ à tout être humain. Nous avertissons et instruisons chacun, avec toute la sagesse possible, afin de rendre chacun spirituellement adulte dans l'union avec le Christ. »[2] Ces disciples étaient décidés à exécuter la dernière consigne de leur Sauveur : « Allez donc auprès des gens de toutes les nations... et enseignez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. »[3] Ils étaient la lumière du monde, et leur cœur désirait que cette lumière éclaire tout lieu.[4]

Ils s'encourageaient mutuellement à poursuivre cette grande entreprise en se réunissant pour lire la

---

[1] Jacques 3:18

[2] Romains 15:20 ; Colossiens 1:28

[3] Matthieu 28:19-20

[4] Matthieu 5:14

parole de Dieu, et lui demandaient, dans leur prière, de bénir leurs efforts. Ils puisaient leur force surtout dans la communion fraternelle. Lorsqu'ils voyageaient, ils étaient fortifiés par le chaleureux soutien et les prières de leurs frères et sœurs restés chez eux. À leur retour, ils étaient certains de trouver bon accueil. Ils avaient confiance dans le message qu'il leur avait été donné d'annoncer : « Je n'ai point honte de l'Évangile », disait Paul, « car il est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit. »[1]

Pour ces croyants nord-africains, la parole de Dieu donnait un sens à la vie et traitait de la vraie nature de l'homme. Elle leur permettait de comprendre le comportement de leur prochain, et ses inquiétudes, en même temps qu'elle leur proposait l'espérance sûre d'un meilleur avenir. L'Apôtre résumait ainsi le but de l'enseignement chrétien qui satisfait à la fois le cœur et l'intelligence : « Je désire que leur cœur soit rempli de courage, qu'ils soient unis dans l'amour et enrichis de toute la certitude que donne une vraie intelligence. Ils pourront connaître ainsi le secret de Dieu, c'est-à-dire le Christ lui-même : en lui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance… »[2] Les chrétiens étaient les pionniers d'une nouvelle manière de vivre qui consistait à aimer son prochain, à pardonner à ceux qui vous faisaient du mal, et à pratiquer le bien envers tous. Les réunions resserraient leurs liens avec le Seigneur ainsi qu'entre eux, et ils y puisaient la force d'accomplir la tâche qui leur était confiée. C'est là qu'ils offraient des louanges, fruit de cœurs purs et saints.

Remplir le monde de l'amour de Dieu était leur plus grande joie : c'était l'œuvre à laquelle ils consacraient leur vie, la raison d'être de l'Église. C'était là le secret de leur réussite.

* * *

Les romains aussi, avaient fait travailler des gens ensemble, mais autour de projets bien différents. Ils étaient maîtres dans le génie civil à grande échelle, comme les ouvrages d'irrigation, les aqueducs, et les routes. Dans les fermes et les grandes domaines, ils avaient montré comment préparer et organiser des projets, et comment prendre une décision collective. Ils avaient introduit en Afrique du Nord une nouvelle méthode de travail : une collaboration sereine pour le bien de la communauté. C'était un effort concerté de personnes issues de familles, de clans, et de races différentes, qui mettaient de côté leurs intérêts et leurs désirs personnels afin de réaliser un plan méthodique pour le progrès et la prospérité de toute une société. Pourtant les ouvriers occupés à transporter des pierres et à creuser des fossés, n'avaient sans doute guère le sentiment de contribuer à un bel idéal. Par leurs labeurs ils réalisaient un plan dressé par d'autres, et la responsabilité ne leur en appartenait pas. Si quelques-uns étaient esclaves, ils percevaient, pour la plupart, un salaire : leur engagement n'était pas plus profond que cela. Mais ils s'habituèrent néanmoins à l'idée du travail en commun. Quant aux Imazighen, de culture résolument païenne, ils ne joignirent jamais leurs efforts que dans un seul but, le combat armé : des alliances fragiles et de courte durée entre les clans et les familles aux moments de crise, des réactions soudaines et passionnelles dans l'urgence, ou un appel subit à prendre les armes pour attaquer ou se défendre…

Mais le christianisme apporta un type d'union radicalement différent, qui n'était bâti ni sur l'ambition,

[1] Romains 1:16 (la Bible Darby 1885)

[2] Colossiens 2:2-3

ni sur la peur, mais sur l'amour fraternel et la compassion. Son but n'était ni de construire des bâtiments, ni de gérer des entreprises commerciales, et encore moins de se battre. Les vrais chrétiens ne s'associent pas dans l'optique d'attaquer qui que ce soit, ou de se défendre contre des ennemis réels ou imaginaires. Nous ne nous réunissons ni pour réaliser un profit, ni pour gagner des alliances utiles, ni encore pour acquérir des bienfaits matériels. Au contraire, la raison d'être de notre union est de nous entraider, de nous servir mutuellement, et de faire du bien à ceux qui sont en dehors de notre cercle. Nos réunions offrent l'occasion d'encourager et de soutenir nos frères et sœurs, aussi bien que de nous équiper pour nous rendre utiles au monde qui nous entoure. C'est ce que les chrétiens appellent la « communion fraternelle. » Elle offre un contraste radical avec les anciennes coutumes païennes de l'histoire amazighe et récuse la croyance bien ancrée, que les hommes sont toujours motivés par l'égoïsme.

Si les chrétiens conjuguent leurs efforts, ce n'est pas parce qu'ils sont des esclaves ou des ouvriers payés pour réaliser un projet imposé par d'autres. L'Église de Christ se compose d'hommes et de femmes libres. Elle appartient à chaque membre et chacun est responsable de sa santé et de sa croissance. Chacun participe selon ses capacités pour le bien de tous. Augustin ne choisit pas de devenir chrétien par intérêt, pour progresser dans sa carrière ou pour faire un bon mariage ; sa démarche a eu exactement l'effet inverse. Perpétue, Flavianus, et Salsa n'ont pas suivi le Christ pour ce qu'ils pouvaient en retirer dans ce monde. En fait, ils ont perdu tout ce qu'ils avaient, et jusqu'à leur vie. La foi de Maximilien et de Marcellus ne leur a pas valu d'être promus en grade ; au contraire, elle a scellé leur mort. Ces personnes ont suivi le chemin de Christ pour une seule et unique raison : ils croyaient qu'il était le chemin véritable. Et leur désir ardent n'était pas d'obtenir quelque avantage de Dieu ou des hommes, mais plutôt de se donner jusqu'à la limite de leurs capacités et de leurs forces, se donner afin que d'autres, voyant leur joie, puissent participer à la même foi. Leur récompense était au Ciel : ils n'en attendaient pas d'autre ici-bas.

Jésus dit : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »[1] C'est le principe qu'il enseigna, et celui dont il vécut. Il reçut très peu, mais il donna tout ce qu'il avait : « Il avait toujours aimé les siens qui étaient dans le monde, et il les aima jusqu'à la fin. »[2] Un amour pareil touche les cœurs, s'ils ne sont pas de pierre. Et cet amour nous pousse à faire comme lui. « Voici comment nous savons ce qu'est l'amour : Jésus-Christ a donné sa vie pour nous. Donc, nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. »[3] Tout chrétien est une semence : tant qu'elle n'a pas été semée, elle reste seule, mais jetée en terre elle donne une grande récolte.[4] Celui qui se dévoue pour le bien des autres reçoit plus qu'il ne donne. « Quant à moi, je serai heureux de dépenser tout ce que j'ai, et de me dépenser moi-même pour vous », dit l'Apôtre, et ce n'était pas difficile pour lui, car les amis auxquels il écrivait étaient, selon son propre aveu, ses « bien-aimés. »[5]

Voici donc le manifeste chrétien. Le but de l'Église est non pas de recevoir, mais de donner : il n'est pas de conserver pour nous les bienfaits de Dieu, mais de les apporter à nos amis chrétiens et à nos voisins, quels qu'ils soient. « Que personne ne recherche son propre intérêt, mais que chacun de vous

---

[1] Actes 20:35

[2] Jean 13:1

[3] 1 Jean 3:16 (F.C. 1971)

[4] Jean 12:24-26

[5] 2 Corinthiens 12:15 ; 7:1 (Segond 1997)

pense à celui des autres. »[1]

Et c'est ce que nous allons faire avec le secours de Dieu. Nous prendrons soin de la veuve et de l'orphelin. Nous apprendrons à nos enfants à distinguer entre le bien du mal, la vérité de l'erreur ; nous nous réunirons pour lire la parole de Dieu et prier les uns pour les autres ; nous nous rassemblerons pour célébrer le Repas du Seigneur ; et nous rendrons visite aux nouveaux croyants et leur ferons bon accueil. Ensemble nous écrirons des cantiques, ensemble nous les chanterons. Nous aiderons nos jeunes à trouver des époux chrétiens. Nous nous soutiendrons mutuellement dans les moments de difficulté. Et surtout, nous nous unirons dans l'amour que Dieu donne abondamment, et nous laisserons de côté toute tracasserie qui pourrait nous diviser. Enfin, lorsque nous nous réunirons, chacun pensera d'abord à son frère, priant qu'il puisse trouver le moyen de l'aider et de le fortifier en Christ.

Notre société actuelle est façonnée par les habitudes du passé. Depuis des millénaires en effet, les peuples d'Afrique du Nord ne se rassemblent que lorsque des conflits les menacent, ou pour se battre. On trouve encore des personnes pour se méfier de tout groupe qui se réunit régulièrement. Pour quelle raison ? Soupçonnent-elles que les hommes et les femmes ne se réunissent jamais qu'à des fins égoïstes ou belliqueuses : pour semer le trouble, faire une réclamation ou encore pour lutter pour des droits, réels ou imaginaires ? Un désir de rassemblement paisible, pour le bien d'autrui, dépasse l'expérience de nombreuses personnes, y compris celle des autorités.

Et si ces personnes nous questionnent, nous pouvons leur montrer le sens de l'amour chrétien. Nous ne nous rassemblons ni pour critiquer, ni pour nous opposer, ni pour semer le trouble, ni à des fins politiques. Nous nous rassemblons pour inculquer les principes d'honnêteté, de fidélité, pour apprendre la compassion à la suite du Christ, pour prier les uns pour les autres et pour tous les hommes, en particulier pour ceux qui détiennent l'autorité. Si nous voulons nous réunir, c'est encore pour faire revivre dans nos cœurs l'amour de Dieu, pour que cet amour embrase le monde entier. C'est là notre but, c'est là le défi lancé aux églises d'aujourd'hui.

* * *

Le défi de l'amour chrétien s'adresse à chaque nouvelle génération. Nos pères l'ont relevé de façon merveilleuse. La voie de Christ était déjà connue et embrassée en Afrique du Nord bien avant que son enseignement n'atteigne l'Europe du Nord, et les pays lointains d'Amérique et d'Extrême Orient. Le christianisme est né ici, sur le littoral de la Méditerranée. Il a été proclamé dans les villages palestiniens, puis dans les villes portuaires qui encerclent cette mer magnifique. Ses rivages ont été le creuset de l'Évangile : un Évangile qui n'a procuré pour ses adeptes ni avantages matériels, ni profits. Le plus souvent il a entraîné la perte totale des biens, de la liberté, et même de la vie.

Donc, sur le littoral sud de la Méditerranée, le christianisme était une religion indigène, davantage africaine que romaine. Il s'est propagé vers l'intérieur, loin des régions sous contrôle impérial. C'est sous la forme d'un mouvement rebelle, le donatisme, qu'il s'est imposé le plus largement et avec le plus de vigueur. Et ceci, loin d'être une création du pouvoir romain, a plutôt été son fléau. Ils étaient africains, les

[1] Philippiens 2:4

martyrs que fêtait cette religion, africains ses dirigeants, africaines encore les conférences réunies pendant les longues années où c'était toujours une religion interdite. Certains Imazighen doués et hardis ont annoncé le chemin de Christ deux siècles avant qu'un croyant ne monte sur le trône impérial. Les écrits combatifs d'un Nord-africain, Tertullien, étaient la lecture des gouverneurs païens de Rome déjà un siècle avant que Constantin n'accueille les anciens de l'Église dans son palais. Lorsque le christianisme devint finalement la religion officielle de l'Empire, cette vaste structure politique amorçait déjà son déclin.

Les chrétiens nord-africains de notre époque n'introduisent pas dans notre pays quelque chose de nouveau ou d'étranger. Nous revenons à nos racines culturelles. Nous avons un glorieux héritage chrétien qu'acclame le monde entier. Tertullien, Cyprien, Augustin sont de grands noms, et leurs écrits ont touché tous les continents ; ils ont été traduits en d'innombrables langues, et leurs paroles sont citées par chaque nouvelle génération. Nous, les chrétiens, sommes chez nous en Afrique du Nord, car c'est dans cette terre magnifique que nos pères ont marché avec Christ. Nous marchons à leur suite, c'est à dire que nous ne bâtissons pas pour la première fois, mais nous rebâtissons, spirituellement parlant, la muraille de la cité de Dieu. Cette muraille est restée debout pendant onze siècles et elle va de nouveau se dresser jusqu'au retour de Christ. Voici notre ferme espérance.

Nous nous remémorons les héros du passé pour admirer leur foi, leur génie, leur compassion. Il serait facile de les considérer comme des personnalités à part, élevées au-dessus de notre quotidien. Or en ce qui concerne leurs origines, ces hommes et ces femmes ne sortent pas du lot. Le jeune Tertullien a vécu trente-cinq ans dans un paganisme débridé. Cyprien, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, était un avocat conventionnel comme tant d'autres. Avant l'âge de trente-deux ans, Augustin travaillait comme un obscur professeur de rhétorique, parmi des collègues bien plus célèbres. Ces trois hommes ne se distinguaient guère de leurs contemporains, et chacun aurait pu sans bruit sombrer dans l'oubli, s'il n'y avait un trait particulier commun aux trois : ils ont découvert la réalité du Dieu vivant. Chaque homme a été transformé par sa foi en Christ et a vécu une deuxième naissance lui offrant une vie nouvelle et des capacités dont il n'avait jamais rêvé.

Il y a quelque chose dans le message chrétien – et la puissance du Saint-Esprit agissant dans leurs cœurs – qui réveilla en chacun d'eux des aptitudes qui sommeillaient, les poussant à accomplir des exploits dont il auraient été incapables. « Qui t'a rendu supérieur aux autres ? » demandait l'Apôtre Paul. « Dieu ne t'a-t-il pas donné tout ce que tu as ? »[1] Les dons latents sont venus de Dieu : de même la puissance qui les a fait s'épanouir. Nombreux sont les hommes et les femmes tout à fait ordinaires qui, inspirés par le message de l'Évangile, et remplis du dynamisme d'en haut, ont réalisé des exploits prodigieux. Nous sommes comme eux, des personnes ordinaires. Pourtant dans ces simples vases d'argile repose un trésor éclatant : l'Esprit du Dieu vivant.[2] Quelle raison nous empêchera de grimper comme eux aux sommets, de faire à notre époque ce qu'ils ont réalisé pendant la leur ?

La chaude terre d'Afrique a absorbé le sang des martyrs et a recouvert avec tendresse leurs corps meurtris. Ce sang était une sainte semence : il a en effet porté un fruit merveilleux. Ils ont été fidèles et fermes pour proclamer le Christ à l'heure de l'épreuve et pour quitter cette vie avec, sur leurs lèvres, un

[1] 1 Corinthiens 4:7 (F.C. 1971)

[2] 2 Corinthiens 4:7

joyeux témoignage à son nom. Tout ceci a manifesté au monde leur foi sincère et convaincante, et démontré la ferme espérance qu'elle inspirait. L'ancien accusateur, le diable, a été jeté à bas : ils ont remporté la victoire sur lui, grâce à la mort rédemptrice du Christ, et à la vérité qu'ils ont proclamée, car ils ont accepté de donner leur vie jusqu'à en mourir.[1]

« L'Afrique n'est-elle pas remplie des corps des saints martyrs ? » proclamait Augustin, « et ne rendent-ils pas témoignage à la vérité ? »[2] Leur espoir n'a pas été déçu, car ils sont auprès du Seigneur. Et lorsqu'il reviendra sur terre dans la gloire, ils l'accompagneront. Et en ce Jour des milliers de milliers de leurs frères et sœurs surgiront des champs et des plaines, des vallées de l'Aurès et de l'Atlas, de Tunis, d'Annaba, de Tanger et de Fès. Alors avec une joie indicible nous monterons, monterons pour rencontrer le Seigneur. Nos pères chrétiens, et vous et moi, nous nous tiendrons avec eux – avec Perpétue et Saturus, Tertullien, Cyprien, et Augustin – et nous verrons la gloire de Dieu. Nous converserons avec ceux dont les noms nous sont connus, et dont nous sommes les fils. Nous serons réunis avec nos pères chrétiens, et désormais rien ne nous séparera jamais.

« Nous croyons que Jésus est mort et qu'il est revenu à la vie ; de même, nous croyons aussi que Dieu ramènera à la vie, avec Jésus, ceux qui seront morts en croyant en lui. Voici en effet ce que nous déclarons d'après un enseignement du Seigneur : nous qui serons encore vivants quand le Seigneur viendra, nous ne précéderons pas ceux qui seront morts... ceux qui seront morts en croyant au Christ reviendront à la vie en premier lieu ; ensuite, nous qui serons encore vivants à ce moment-là, nous serons enlevés avec eux dans les nuages pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Et ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur. Réconfortez-vous donc les uns les autres par ces paroles. »[3]

---

[1] Apocalypse 12:10-11

[2] *Épître* 78 ; *Sermon* 128:3

[3] 1 Thessaloniciens 4:14-18 (F.C. 1971)

LA VIE NOUVELLE

« Tourne maintenant ton regard
Sur les exemples même de la puissance divine :
C'est la ronde des hivers et des étés, des printemps et des automnes,
Avec leurs pouvoirs, leurs usages, et leurs fruits.
Pour la terre aussi, en vérité, la règle vient du Ciel :
Vêtir les arbres après les avoir dépouillés,
Rendre aux fleurs leurs couleurs,
Faire à nouveau pousser les herbes,
Produire des graines identiques
À celles qui avaient péri.

Organisation étonnante !
Après avoir dépouillé, elle se fait salvatrice ;
Pour rendre, elle emporte ;
Pour conserver, elle perd ;
Elle détruit pour faire revivre ;
Pour restituer l'intégrité, elle corrompt.
Pour faire grandir, elle amoindrit d'abord,
Puisqu'elle rétablit avec plus d'abondance et de recherche
Ce qu'elle avait supprimé :
La destruction étant vraiment un placement fructueux,
Le dommage subi, un intérêt,
La perte, un gain !

En bref, je pourrais dire :
Toute la création se renouvelle.
Tout ce que l'on peut trouver a existé ;
Tout ce qu'on a perdu sera ;
Il n'est rien qui ne se répète,
Toute chose revient à son état après s'en être allée ;
Tout recommence après avoir cessé.
Ainsi toute chose a-t-elle une fin, afin d'être produite ;
Rien ne périt que pour être sauvé.

Tout cet ordre cyclique des choses porte donc témoignage de
LA RÉSURRECTION DES MORTS. »

Tertullien [1]

« Mon peuple, tes morts reprendront vie –
alors les cadavres des miens ressusciteront !
Ceux qui sont couchés en terre se réveilleront et crieront de joie ! » [2]

[1] *De Resurrectione Carnis* 12

[2] Esaïe 26:19

Annexes

i. Origines de la culture nord-africaine

Un grand nombre de peuples ont fait de l'Afrique du Nord leur patrie d'adoption. Les uns s'y sont installés il y a longtemps, d'autres plus récemment. Les Phéniciens, les Romains, les Juifs, et après eux les Vandales, les Byzantins, les Arabes, et les Français ont successivement bâti des habitations et élevé des enfants sur cette terre, si bien que leur sang coule encore dans les veines des populations d'aujourd'hui. Mais le peuple qui a précédé tout autre, celui qui depuis toujours forme la majorité, a été les Imazighen, appelés souvent les Berbères.[1] Ce sont les véritables Nord-Africains ; d'ailleurs l'histoire de la foi chrétienne dans ce pays est intimement liée à celle de ses habitants originels.

L'origine des Imazighen se perd dans la nuit des temps, ce qui n'a pas empêché l'apparition de nombreuses théories plus ou moins sérieuses sur leur lignée. Certains auteurs suggèrent que ce sont les descendants des Cananéens de l'antiquité, chassés de la Palestine par les Hébreux. D'autres les voient plutôt issus de groupes aventureux de Mèdes et Perses, ou Indiens. Les légendes qui situent leurs origines à Troie, ou en Grèce, retiennent encore l'attention d'autres. Un courant affirme qu'ils viennent du Yémen, ce qui en fait les parents ou les rivaux des premiers Arabes. En fonction de caractéristiques anthropologiques, certains portent le regard sur la Gaule, l'Europe du nord, la Sicile, voire l'Espagne. D'autres les voient comme des survivants de l'Atlantide, ce pays perdu sous la mer. Certains pensent qu'ils viennent du Proche-Orient, peut-être de Babel, lors du grand exode de peuples quittant cette région plus de 2000 ans av. J-C

Les recherches des archéologues ont déterré de nombreux squelettes d'hommes ressemblant anatomiquement à bien des Imazighen modernes, qui vivaient à l'ère néolithique, ou peut-être même avant elle. Les plus anciens sont d'aspect typiquement européen (caucasien), et les archéologues leur attribuent la date approximative de 10 000 ans av. J-C, soit juste avant la fin de l'ère pléistocène. Ces peuples sont probablement venus d'Espagne.[2] Mais on discerne un deuxième groupe racial, plus petit, dont les os sont plus fins, correspondant à un type plus méditerranéen, et qui semblerait être arrivé du Proche-Orient en Afrique du Nord environ 8000 av. J-C.[3] Les anthropologues supposent que les descendants du premier groupe étaient des sédentaires, ceux du deuxième des nomades ; les premiers seraient donc les ancêtres des peuplades agricoles des collines, et les seconds, les ancêtres d'éleveurs comme la tribu *Zénata* ou les *Touaregs* du grand Sud.[4] En tout cas, les deux types se sont mêlés dans une zone étendue puisque tous deux sont présents partout aujourd'hui sur le territoire nord-africain. Quel que soit le lieu supposé de leur origine, il reste que depuis l'âge de pierre, les Imazighen sont les habitants

[1] Selon les régions, les « Imazighen » ont plusieurs noms : dans le Sud marocain, *Ichelhayn* ; dans le Maroc du Nord, *Irifiyen ;* en Algérie, *Iqbilen* ou *Kabyles ;* au Sahara, les *Touaregs*. Les dialectes régionaux de leur langue ont aussi de différentes appellations : *tachelhiyt*, ou *tassoussit* dans le Sud marocain ; *tarifit* dans le Maroc du Nord ; *taqbilt* ou *kabyle* en Algérie ; *tamachek* au Sahara. Un homme des Imazighen est un *Amazigh ;* une femme est une *Tamazight*. On peut aussi parler d'une coutume ou d'un art, voire d'un roi, *amazigh* : on utilise alors le mot comme adjectif.

[2] Hart p.342 ; Camps p.37

[3] Camps pp.41-42

[4] Coon p.409

indigènes de l'Afrique du Nord. Les rivages sud de la Méditerranée, ce grand théâtre de la civilisation depuis les temps les plus reculés, leur appartiennent.

* * *

Le nom *Imazighen* serait composé d'un radical signifiant « hommes libres » ou « maîtres. »[1] En effet le Nord-Africain est mal à l'aise sous toute forme de contrainte, mais se révèle au contraire l'ami loyal de celui qui a gagné son amour et son respect, quelle que soit son idéologie ou sa culture. De cœur chaleureux, il rit facilement, et il apprécie un genre de sagesse truculente qui tire de la nature des paraboles faciles et pertinentes et qui expose avec humour les points faibles et les manies de la nature humaine. Depuis toujours, les vieux excellent dans l'art du conte. Ces histoires – souvent peuplées de hérissons, de brebis et de loups – ont un double objet : distraire d'abord, mais aussi apprendre la vie aux jeunes générations. Doués pour la poésie, les Imazighen sont profondément sensibles et émotifs. Spontanément, ils tirent du monde naturel des analogies : l'abeille travailleuse qui se pose où elle veut, la liberté glorieuse de la chèvre des montagnes qui gambade d'un rocher à l'autre hors de portée du chasseur, le talent aisé de la buse pour planer sans effort dans le ciel vide. La musique des Imazighen est remarquable, reposant sur la gamme pentatonique, des phrases et réponses antiphoniques, et des structures rythmiques complexes qui évoluent progressivement. Le banjo et la guitare modernes n'ont remplacé qu'en partie les instruments à corde traditionnels.

Encore aujourd'hui, la danse a le pouvoir d'unir un village dans la convivialité. C'est d'ailleurs typique des Imazighen que leurs rassemblements soient toujours à petite échelle. L'histoire et la géographie ont conspiré sans cesse pour fragmenter ce peuple, séparant les tribus, les clans, les familles, et jusqu'aux voisins. Les Imazighen n'ont jamais réussi à s'unir pour constituer une nation. Les pics glacés de l'Atlas séparent une vallée d'une autre ; les grands espaces chauds et arides du Sahara éloignent un oasis d'un autre ; l'Atlantique houleux isole les Îles Canaries luxuriantes du continent de l'Afrique distant de 80 kilomètres seulement. Depuis l'aube des temps, l'Amazigh s'est montré satisfait de la vallée, de l'oasis, du village où il est né. Il lui suffisait d'un groupement local pour construire des terrassements, des canaux d'irrigation, ou pour régler de petits contentieux. Une grande confédération ne présentait aucun attrait pour un peuple qui ne désirait ni lancer des guerres ambitieuses, ni saccager de grandes villes, ni conquérir des nations.

Si les Imazighen n'ont pas su créer durablement leur propre nation, ils se sont par contre toujours et inévitablement sentis mal à l'aise dans une nation gouvernée par les autres. Des empires successifs ont empiété sur leurs terres, venant de l'Est, du Nord, de l'Ouest, et plus tard du Sud arabisé. Pourtant aucune des armées en marche n'a rencontré de résistance unifiée et coordonnée. Aucun de ces envahisseurs n'était plus nombreux, plus intelligent, ou même plus violent que le peuple qu'il déplaçait. Mais ils étaient dans tous les cas mieux organisés et mieux équipés en armes de guerre.

Les Imazighen peuvent se vanter d'avoir eu quelques rois célèbres qui contrôlaient des territoires assez importants : Massinissa (env. 240-149 av. J-C), Jugurtha (env. 118-105 av. J-C), et Juba II (env. 50

---

[1] Camps (éd.), *Encyclopédie Berbère*, pp.526 suiv.

av. J-C – 23 ap. J-C). Ces souverains ont généralement vu l'avantage de la coopération avec leurs voisins de la Méditerranée. Avec leur peuple ils ont bénéficié du commerce et des innovations agricoles et d'ingénierie apportés par leurs alliés plus instruits. Les romains, qui n'avaient pas de visées sur leurs territoires de l'intérieur, montraient du respect aux rois et aux chefs locaux des Imazighen. Mais ces chefs régionaux ne réussirent à contrôler qu'une petite superficie, les terres qu'ils pouvaient visiter et influencer par leur charisme et leur autorité personnels. Nous constatons ainsi que l'Afrique du Nord ressemble à un *patchwork* politique aussi bien que géologique. Sans doute le terrain accidenté et disloqué explique cette autre fragmentation, preuve muette de l'ascendant de la géographie sur l'histoire.

Les premiers envahisseurs – Phéniciens, Romains et Vandales – se sont installés sur le littoral méditerranéen : ils ont laissé les Imazighen et leurs chefs gouverner les terres intérieures comme ils l'avaient toujours fait. Par contre, les Arabes étaient des colonisateurs à grande échelle. Ils se sont enfoncés à l'intérieur et, à force de se ranger du côté tantôt d'une tribu, tantôt d'une autre, ils se sont peu à peu approprié les terres des vaincus. Les plaines nord-africaines sont devenues une mer arabe parsemée d'îlots amazighs. Il ne faut pas penser que tous les habitants de cette mer étaient des Arabes : un grand nombre étaient des Imazighen qui avaient renoncé à leur ancienne identité pour en adopter une nouvelle, plus prometteuse. Mais ceux qui avaient été dépouillés de leurs terres par les colons avaient fui dans la montagne, donnant lieu à une situation complexe de chaos et d'amertume. Finalement, la fragmentation fut concrétisée et codifiée par l'élite musulmane. On traça des frontières administratives, on définit des circonscriptions d'impôt, et on nomma des fonctionnaires. La terre des Imazighen, appelée par certains *Amur*[1] et par d'autres *Berbérie*, fut découpée et partagée entre les nations modernes de Mauritanie, Maroc, Algérie, Tunisie et Libye. Les Imazighen étaient devenus des Arabes honoraires, assujettis à celui de ces gouvernements musulmans qui était maître de leurs terres.

Ibn Khaldoun nous apprend que les Imazighen se convertirent à l'Islam à contre-cœur. En effet, ils « apostasièrent douze fois »[2] avant de se soumettre. Ils s'emparaient de tout enseignement non orthodoxe et se ralliaient résolument à tout chef hérétique qui s'élevait parmi eux. Les *Berghaouata* du Maroc occidental se vantaient de leur « prophète » Saleh, appliquant du coup jusqu'au bout la croyance islamique qu'un prophète particulier est envoyé à chaque peuple. Muhammad, disaient-ils, a été envoyé aux Arabes, et de même Saleh aux Imazighen. El-Bekri écrit que les *Berghaouata* se mirent à donner à Dieu un nom tamazight, *Yakouch*[3] au lieu du nom arabe *Allah*. Ils reportèrent le jeûne annuel du mois de *Ramadan* à celui de *Rajab* ; ils proclamèrent dix prières par jour au lieu de cinq, et changèrent la date de l'*Aïd ul-Adha* (la fête du mouton) ; enfin ils permirent d'épouser autant de femmes qu'on le désirait. Des rites hérités des croyances animistes s'ajoutèrent aux coutumes apprises chez les Arabes. Mais l'affront le plus grave de Saleh aux yeux des Arabes fut d'écrire un Coran dans sa propre langue, en se servant de l'alphabet arabe. Le livre comprenait quatre-vingt chapitres au lieu des cent quatorze sourates du Coran

[1] La revue *Amud* dans son N° 3 / 4 (1991) donne à l'Afrique du Nord entière le nom *Amur meqquren* (*Amud* B. p.1293, Rabat Centre). *Amur* ('la nation') s'emploie dans un sens restreint signifiant « le Maroc » dans la brochure intitulée *Traduction berbère de la déclaration universelle des droits de l'homme* (Association nouvelle de la Culture et des Arts Populaires, Dar Ech-Chabab, Av. Nur Yaakoub El-Mansour, Rabat).

[2] Ibn Khaldoun, *Hist. Berb.* trad. de Slane, p.15 ; Monteil, vol. I, p.322 ; *Al-Muqaddima* 3:9

[3] Camps pp.257-8. On trouvera une discussion portant sur des variantes du nom *Yakouch* au Chapitre 3.

orthodoxe.[1]

Mais les *Berghaouata* n'étaient pas les seuls à se détourner d'un Islam arabe pour préférer une alternative amazighe. Au 10e siècle les *Ibadites*, enseignants hétérodoxes, publièrent plusieurs pages de doctrine religieuse en tamazight, usant de caractères arabes, et même en *tifinagh*, l'écriture berbère ancienne. Les *Touaregs* du Sahara, au 19e siècle, parlaient de Dieu sous les noms d'*Amanay*, ou bien *Amanay maqqaren*, et parfois *Mesi*.[2]

* * *

En Afrique du Nord, il semble que les conquérants finissent par être dominés par ceux-là même qu'ils pensent avoir vaincus. Le génie des Imazighen consiste en leur pouvoir d'absorber, de changer, enfin de « berbériser », tout envahisseur qui s'empare du pouvoir. Les Phéniciens l'ont découvert en premier : ils ont épousé des femmes locales, et leur religion a également épousé les croyances anciennes des Imazighen. Leurs enfants ont oublié et les coutumes et la langue punique. Ce phénomène s'est répété avec les Romains, qui se sont nourris du blé et des olives des Imazighen, qui ont élu au poste d'empereur un Amazigh, mais n'ont finalement pas réussi à imposer leur langue et leur discipline sur les collines et dans les plaines d'Afrique. Les Vandales à leur tour ont conquis le pays, et pendant un bref moment, gouverné son peuple. Ils n'ont rien laissé de neuf, et en tout cas rien de durable. Les Arabes ont introduit leur langue et leur religion en Afrique du Nord, pour découvrir ensuite que les Imazighen avaient tant déformé la langue et la religion, que leur dialecte ne pouvait plus être nommé arabe, ni leur amalgame de superstitions l'Islam.[3] Finalement, plus près de nous, il y a les Français, qui eux aussi ont introduit de nombreuses merveilles modernes d'Europe dans la technologie, le génie civil et la médecine, sans que leur présence soit plus appréciée pour autant.

Cependant, ce ne sont pas les seuls étrangers à s'être enracinés en Afrique du Nord. Après la conquête arabe, l'esclavage est devenu un commerce important. Des milliers d'Africains noirs étaient capturés dans leurs pays en pleine forêt sub-saharienne. Après d'horribles souffrances, ils étaient vendus par des marchands d'esclaves musulmans à Zanzibar, et même en Afrique du Nord. Beaucoup de ces esclaves ont donné une progéniture à leurs maîtres arabes ; d'autres se sont finalement alliés aux Imazighen par le mariage, et leurs descendants sont encore au milieu de nous.

Quant aux Juifs, ils sont là, en Afrique du Nord, depuis bien plus longtemps. On oublie parfois qu'ils sont arrivés mille ans avant les Arabes. Ils étaient différents de toutes les autres races connues des Imazighen. D'abord, c'étaient des réfugiés, sans ambition de conquête, sans projet d'imposer leur langue et leur religion. C'était la nécessité plutôt qu'un appétit d'aventures, de commerce, voire de pouvoir, qui les avait poussés là. Car leur patrie, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, avait été conquise par une succession d'armées étrangères ; ils l'avaient abandonnée dans l'espoir de gagner leur vie ailleurs. Leur

---

[1] Norris pp.6, 95, 101-3, citant l'historien arabe du 11e siècle El-Bekri.

[2] Norris p.228

[3] Les Arabes instruits nomment l'arabe parlé d'Afrique du Nord *ed-dârija*, ce qui signifie « courant » ou « populaire. » Le terme *el-ɛarabiya* (l'arabe) est réservé à la langue classique. Les musulmans orthodoxes rejettent les pratiques animistes et les superstitions.

arrivée s'étala sur plusieurs siècles : des individus et des familles s'installèrent dans les hameaux et dans les villes, et dans les grands espaces ruraux, jusqu'au littoral atlantique et même dans le grand Sud saharien.

Les premiers Juifs arrivèrent en Afrique du Nord en 320 av. J-C environ, lorsque les Grecs bannirent quelque cent mille d'entre eux et les transportèrent hors de Palestine. Ils furent débarqués à Carthage, d'où ils progressèrent vers l'Ouest, laissant des traces notamment à Volubilis (dans les environs de Fès au Maroc). Un second groupe arriva au Maroc autour de 150 av. J-C, fuyant la persécution en Cyrénaïque (la Libye actuelle). Ils s'installèrent dans les montagnes du Rif et de l'Atlas. Une autre vague quitta la Palestine après la répression qui suivit la grande révolte juive sous Simon Bar Kochba en 135 ap. J-C. Elle se répandit à travers toute l'Afrique du Nord. D'autres arrivèrent par la suite : d'Espagne et de diverses régions européennes d'où ils avaient été expulsés par des décrets impériaux tyranniques, et, aux 4e ou 5e siècles, par les ravages violents des Goths et des Vandales entre autres.

Les Juifs d'Afrique du Nord n'avaient guère de raisons d'aimer les Romains, dont les légionnaires avaient occupé leur patrie, y imposant leur tyrannie païenne et blasphématoire. Ils avaient violé le sanctuaire du Temple à Jérusalem, et enfin détruit les lieux saints en 70 ap. J-C. Sans doute les Imazighen trouvaient-ils dans les Juifs des voisins sympathiques qui confortaient leur propre méfiance vis-à-vis du pouvoir impérial. Par ailleurs, les Juifs apportaient le savoir-faire d'une civilisation avancée et possédaient des techniques artisanales de pointe, notamment en orfèvrerie. Certains étaient aussi très doués en affaires : ils disposaient de relations commerciales méditerranéennes héritées de jours meilleurs. Se faisant connaître comme des familles exilées et pauvres, qui se contentaient d'une petite situation, ils gagnaient le respect de leurs voisins par un attachement à leurs propres lois de probité et d'intégrité strictes. Par ailleurs, la foi solide qu'ils professaient en un seul Dieu, créateur de tout, trouvait un écho dans le cœur de ceux parmi les Imazighen qui sentaient, eux aussi, l'existence d'un tel Dieu.

Certaines tribus et villages sont allés jusqu'à adopter la religion des Juifs, et quelques-uns ont appris à écrire le tamazight en caractères hébreux. Les relations entre eux sont restées amicales au fil des siècles, et ce jusqu'au moment où les Arabes ont importé une nouvelle forme de préjugé raciste, produit de leurs propres disputes en Orient.

* * *

De nombreuses influences très variées ont impregné l'Afrique du Nord, chacune marquant le caractère des habitants, la langue et les coutumes. Depuis l'aube de l'histoire, les Imazighen ont été experts dans le maniement des langues étrangères. Plusieurs d'entre eux étaient complètement bilingues, parfois trilingues, et un bon nombre le sont toujours aujourd'hui. Ils ont appris le punique chez les Phéniciens, le latin chez les Romains. Plus tard, les Arabes ont introduit leur langue, et plus tard, les Français.

Les langues étrangères ont toujours ouvert des portes aux nouvelles idées et expériences. Les documents les plus anciens nous montrent que les Nord-Africains ont toujours été connus comme de grands voyageurs, rapportant au pays des connaissances et des nouvelles de tout ce qui se passait ailleurs. Ils faisaient partie de la grande civilisation méditerranéenne et y participaient pleinement. Ils savaient lire la littérature du monde et certains d'entre eux (comme Manilus, Florus, et Apulée) y ont même contribué

grâce à leurs propres œuvres. Ils ont profité de l'éducation offerte par les écoles phéniciennes et romaines, de la même manière que leurs descendants recherchent aujourd'hui une éducation littéraire arabe ou française. Ces écoles leur ont offert de grandes possibilités. Cependant les Phéniciens et les Romains n'ont jamais entrepris de supprimer l'usage du tamazight ni d'imposer à ceux qui le parlaient une langue différente. Leur but était d'éduquer, non d'éradiquer. Ils ont préféré ajouter une dimension nouvelle plutôt qu'enlever une ancienne.

Les langues étrangères vont et viennent, mais le tamazight qui les précédait, leur a aussi survécu. Trois millénaires d'occupation et d'éducation étrangère n'ont pas suffi à anéantir la langue nord-africaine originelle. On la parle encore dans une douzaine de pays, de la Méditerranée au Sahara, de l'Atlantique au Nil. Elle englobe actuellement une multitude de dialectes régionaux et de variantes locales, séparés par des étendues où le tamazight est inconnu. Partout en Afrique du Nord existent des lieux portant des noms d'origine amazighe, cela même dans les régions où les habitants ne parlent plus la langue. Les restes morcelés témoignent d'un monde qui a éclaté sous les pressions externes, mais également d'un monde qui était jadis uni.

Les dialectes du tamazight moderne révèlent des traits chamitiques aussi bien que sémitiques. Il y a des ressemblances avec d'autres langues africaines, le copte d'Égypte, le somali, le haousa, en plus des similitudes avec des langues sémitiques comme l'arabe et l'hébreu.[1] Certains savants suggèrent que les aspects sémitiques ne font qu'indiquer l'influence punique à l'ère carthaginoise, ce qui reste sans preuves. Au moins un auteur pense que le tamazight est plus proche d'une langue européenne – le grec – que des langues sémitiques ou chamitiques.[2]

Pendant des millénaires, la population nord-africaine a parlé un tamazight bien plus pure que ses formes actuelles. Tout article domestique, toute émotion humaine, tous les aspects de l'existence se sont exprimés dans cette langue, et les noms personnels que portaient les gens étaient des noms purement amazighs. Aucune langue cependant n'est statique ; ainsi, des locutions originales et des mots nouveaux se créent sans cesse. Du reste, les inscriptions antiques prouvent que la langue populaire a connu des variantes locales dès ses débuts. Des routes commerciales anciennes ont sillonné une vaste région allant de l'Afrique sub-Saharienne jusqu'à la Méditerranée et en Europe. L'échange constant de marchandises et de techniques exotiques a entraîné un échange d'idées nouvelles et de mots pour les exprimer. Déjà dans l'antiquité on avait des relations avec des étrangers installés sur le littoral qui parlaient d'autres langues méditerranéennes, et avec des tribus voisines au Sud qui parlaient des langues africaines. C'est de ces sources variées que proviennent certains mots du vocabulaire amazigh, notamment celui des articles commerciaux – le poulet, la lampe à huile, le seau – ainsi que des mots se rapportant aux innovations, par exemple les lois écrites, les rites religieux, et les nouvelles formes architecturales telles que la tour et la coupole.

Mais en fait, le tamazight subit son véritable morcellement avec l'arrivée des Arabes *hilaliens* au 11e siècle, car ceux-ci ne se cantonnèrent pas au ruban du littoral. Non contents d'être seulement des voisins que l'on salue de loin ou des partenaires commerciaux que l'on croise les jours de marché, ils pénétrèrent

[1] Voir Diakonoff ; aussi l'article *apparentement (de la langue berbère)* dans Camps, *Encyclopédie Berbère* pp.812 suiv.

[2] Hanouz p.26

dans la plaine jusqu'aux contreforts des montagnes et aux sables du désert, tant ils étaient décidés à occuper la maison entière ; c'est ainsi que commença « l'arabisation » des Imazighen. Dorénavant les dialectes du tamazight, coupés l'un de l'autre dans les hautes vallées et dans les oasis du Sahara, évoluaient isolément. Aujourd'hui un Amazigh de Tombouctou ne comprend guère celui de Tanger ; toutefois, il reconnaît la langue comme étant la sienne.

* * *

Le tamazight est généralement considéré comme une langue non écrite. Un Nord-Africain qui désire lire ou écrire emploie normalement l'arabe ou le français. Mais le tamazight peut se targuer de posséder un alphabet à lui bien plus ancien que les alphabets arabe ou français. Les Imazighen, à l'instar des Égyptiens et des Phéniciens d'antan, rédigeaient déjà de courtes inscriptions et dédicaces, quelques centaines d'années avant l'introduction de l'écriture ailleurs dans le monde. Le tamazight, d'ailleurs, demeure la seule langue africaine moderne, à part l'éthiopien, qui a son propre alphabet. De par tout le continent, les autres langues n'ont fait qu'adapter un alphabet étranger, arabe ou européen.

L'alphabet tifinagh est composé de cercles, de triangles, et d'autres formes géométriques, avec des combinaisons de points pour représenter les voyelles. Il s'écrit de gauche à droite, à l'instar des langues européennes.[1] Le développement de cet alphabet est difficile à cerner. Sa forme primitive est connue des savants comme « le libyque », alphabet qui (comme le grec) serait né de l'alphabet punique ou phénicien. Les similitudes évidentes entre l'alphabet tifinagh, et l'écriture ancienne dite « sud-arabique », (qui date d'environ 300 av. J-C), indiqueraient que cet alphabet aurait été introduit par les immigrés *Sanhadja* ou *Ketama*, venant du Yémen. Cette thèse est renforcée par l'existence, bien au-delà de la région influencée directement par les Phéniciens, d'inscriptions en tifinagh. L'alphabet libyque n'a pris sa forme définitive qu'au 2e siècle av. J-C, mais bien avant cela existaient des caractères ressemblant de près au tifinagh moderne. On les voit mêlés aux premiers hiéroglyphes égyptiens que nous connaissions, ceux de Gizah, datant d'environ 3 000 av. J-C, conservés au musée du Caire. On trouve des caractères de ce type parmi les hiéroglyphes de la « Pierre de Rosette » au British Museum de Londres, qui datent de 196 av. J-C. Certains savants postulent que les caractères primitifs du punique ont évolué à partir des hiéroglyphes eux-mêmes, ce qui en ferait les plus antiques caractères au monde qui soient encore utilisés. En effet l'écriture chinoise ne fit son apparition qu'en 1400 av. J-C environ, et les ancêtres des autres écritures moyen-orientales, l'hébreu et l'arabe, plus tard encore.

L'Afrique du Nord est abondamment parsemée d'inscriptions en caractères libyques : en Tunisie, dans la région nord-est d'Algérie, et dans la plaine du Maroc occidental et aussi dans les environs de Tanger et dans le Sahara oriental de Mauritanie. La plus grande difficulté est de dater ces restes. La première datation confirmée est celle du temple de Dougga (Tunisie) dédié au roi amazigh Massinissa par son fils en 138 av. J-C. Il est vrai que grâce à la méthode du « Carbone 14 » une date plus ancienne, 250 av. J-C, a été attribuée à l'urne trouvée à Tiddis (Algérie). Celle-ci contenait des ossements et une inscription en

[1] Il est évident que l'écriture tifinaghe relève plutôt de la famille du punique et du grec, que de celle de l'arabe ou de l'éthiopique. Toutefois, comme l'art d'écrire ne fut adopté par les Imazighen qu'après des millénaires d'existence en Afrique du Nord, il reste que l'usage d'une écriture de type européen ne permet pas d'éclaircir le mystère des origines du peuple amazigh.

libyque ancien y est tracée à la peinture. On a estimé qu'une autre inscription libyque, sur une urne de l'île de Rachgoun (Algérie) remonte encore plus haut, au sixième siècle avant Jésus-Christ. La gravure à Yagour, dans le haut Atlas marocain, est sans doute encore plus ancienne. Des caractères tifinaghs, ressemblant de près à leur forme moderne, sont gravés sur de la poterie trouvée au Sahara à Fezzan ; elle date peut-être du 1e siècle av. J-C. Enfin l'on trouve à Tin Hinan, dans le Hoggar (Algérie), des inscriptions plus récentes, datant de peu avant le 5e siècle ap. J-C.[1]

Dans les premières décennies du 20e siècle, les femmes du Sud marocain utilisaient encore ces caractères pour le tatouage ; et des lettres ont été écrites en tifinagh par les Touaregs du Niger.[2] Depuis lors, l'emploi de cette ancienne écriture a gravement périclité. Aujourd'hui l'usage de l'alphabet tifinagh se limite aux Touaregs du Sahara, et même chez eux il est très restreint : il sert pour l'identification de biens personnels, pour le tatouage et les inscriptions sur la poterie, les rochers et les tombes au désert.

Il est difficile de connaître le taux d'alphabétisation à l'époque de l'ancienne écriture tifinagh. On peut supposer qu'il n'y a jamais eu qu'une faible minorité de la population sachant la lire et l'écrire couramment, et que même celle-ci soit rarement allée jusqu'à rédiger des documents ou manuscrits. La survie d'une telle écriture aurait de quoi étonner, surtout quand on pense qu'elle n'a jamais servi à véhiculer une littérature influente et n'a jamais appartenu à un puissant peuple de conquérants. Malgré cela le tamazight a survécu au punique et au latin : il existe en tant que langue vivante et écrite depuis plus longtemps que le français ou l'anglais. Même l'arabe ne s'écrit plus comme il est parlé.

Parmi les grands mythes de notre époque figure l'idée que l'écriture, l'éducation, et la civilisation sont arrivées en Afrique du Nord avec les musulmans. L'enfant amazigh acquiert aujourd'hui une connaissance détaillée de l'histoire arabe, tout en restant ignorant de la sienne. De nombreux Imazighen ignorent que leurs ancêtres ont bâti une société urbaine d'avant garde en Afrique du Nord et que celle-ci a connu une grande prospérité bien avant l'arrivée des émirs nomades des déserts d'Arabie. Les Nord-Africains célèbres comme Tertullien, Cyprien, et Augustin, sans parler de l'empereur Sévère et des rois comme Juba II, ont surpassé de loin les nomades arabes par leur culture, leur éducation, les prouesses intellectuelles et littéraires, les capacités en génie civil et en techniques agricoles, et enfin par la connaissance et l'appréciation des religions du monde.

Il est pourtant évident qu'aujourd'hui, ignorant leur héritage et leur ascendance méditerranéens, de nombreux Imazighen préfèrent revendiquer une lignée plus récente, à partir de colonisateurs étrangers. Phénomène étrange, vu les données historiques qui nous disent qu'à peine 200 000 ou 300 000 Arabes se sont installés en Afrique du Nord, parmi 7 à 8 millions d'Imazighen.[3] La raison en est peut-être que le terme « arabe » indique une culture plutôt qu'une ethnie, qu'il est symbolique plutôt que réel, et enfin qu'il décrit un statut social et religieux plutôt qu'une origine de race.

Mais malgré tous les traumatismes de leur histoire, malgré le morcellement de leur peuple, le poids du mépris envers leurs origines et leur langue, les Imazighen restent une race différente, unique, possédant une histoire longue et magnifique. Encore aujourd'hui, dans l'épreuve, ils font preuve d'une force de caractère qui les a caractérisés dès les premiers temps.

---

[1] Camps pp.275-279

[2] Campbell pp.17, 99

[3] Camps pp.14, 137, 187 ; Guernier p.142 ; Meakin pp.32-33

Les Imazighen ont engendré une foule de fils et de filles célèbres ; ils ont laissé leur trace dans l'histoire, et ont influencé le cours des évènements non seulement en Afrique du Nord, mais dans toute la région méditerranéenne, en Europe, et dans le monde entier. Sans aucun doute, les plus grands d'entre eux ont été ces chrétiens merveilleux qui ont su prendre la parole courageusement quand il le fallait et ont gagné des milliers de personnes au chemin de la Vie. Leurs écrits mémorables ont impressionné chaque génération dès lors. Ils se tiennent au premier rang, connus et honorés partout.

Mais c'est sans doute leur sens de la loyauté qui inspire la sympathie du lecteur moderne – loyauté si typique de leurs descendants, loyauté des uns envers les autres, et de tous envers leur Sauveur, un amour dévoué qui les a unis et remplis d'espérance. Ils ne connaissaient ni la peur ni la honte. Ils refusaient d'être enchaînés aux hommes, aux biens et au confort. Ils faisaient preuve d'un vrai détachement, prenant plaisir aux choses lorsqu'ils en disposaient, et les abandonnant sans regret s'il le fallait. Ils ne s'agrippaient pas plus à leur vie qu'à leurs foyers ou à leurs vergers, et ils n'hésitaient pas à semer une graine terrestre afin de récolter une moisson céleste.

ii. Croyances chrétiennes

« LA REGLE DE LA FOI » SELON TERTULLIEN [1]

(environ 230 ap. J-C)

Nous croyons en un Dieu unique…, qui a aussi un Fils, qui est son Verbe et qui procède de Lui, par qui tout a été fait et sans qui rien ne s'est fait. Il a été envoyé d'auprès du Père dans le sein d'une vierge, il est né de celle-ci homme et Dieu, Fils de l'homme et Fils de Dieu, et avait pour nom Jésus-Christ. Il a souffert, est mort, a été enseveli conformément aux Écritures. Il a été ressuscité par le Père, est remonté au Ciel pour être assis à la droite du Père et viendra juger les vivants et les morts. C'est lui qui, ensuite, conformément à sa promesse, a envoyé du Ciel d'auprès du Père le Saint-Esprit, le Paraclet, le sanctificateur de la foi, en ceux qui croient au Père, au Fils, et au Saint-Esprit.

LE SYMBOLE DE NICEE [2]

(élaboré par le Concile de Nicée, 325 ap. J-C)

Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles ; et nous croyons en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré du Père, c'est à dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le Ciel et ce qui est sur la terre, qui, pour nous les hommes et pour notre salut, est descendu, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté au cieux et viendra juger les vivants et les morts ; et nous croyons en l'Esprit Saint.

LE SYMBOLE DES APOTRES [3]

(environ 750 ap. J-C, bien que des credo similaires datent d'environ 340 ap. J-C)

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant
créateur du ciel et de la terre.
Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur,

---

[1] *Adversus Praxean* 2 ; Tertullien affirme que « ce symbole nous a été transmis dès le commencement de l'Évangile. »

[2] *Histoire des conciles œcuméniques - Nicée et Constantinople* I. Ortiz de Urbina, Paris 1963.

[3] *Les Textes des Symboles de Foi*

qui a été conçu du Saint-Esprit, et qui est né de la Vierge Marie ;
il a souffert sous Ponce Pilate ;
il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli, il est descendu au séjour des morts ;
le troisième jour, il est ressuscité des morts ;
il est monté au Ciel ;
il s'est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant ;
et il viendra de là pour juger les vivants et les morts.

Je crois en l'Esprit Saint ;
la sainte Église universelle,
la communion des saints,
la rémission des péchés,
la résurrection de la chair,
et la vie éternelle. Amen.

iii. La grâce divine

À l'époque actuelle, la majorité des chrétiens évangéliques adhèrent en toute probabilité à la position « semi-pélagienne » sous une forme ou une autre. Ils croient en effet que la grâce de Dieu, ainsi que l'expiation offerte par Christ sont d'une valeur et d'une portée infinies, et sont loin d'être réservées à une minorité choisie. À la question : « Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas sauvés ? », leur réponse sera la suivante : la route du salut universel est barrée, non du côté de Dieu, mais de celui de l'homme ; non du côté du Dieu d'amour qui désire que tout homme soit sauvé, mais du côté des personnes obstinées qui n'ont aucun désir d'être sauvées.

Ils proposent une alternative au système augustinien dans les termes suivants :

1. DIEU DÉSIRE SAUVER TOUS LES HOMMES ET A POURVU AU SALUT DE TOUS.

Être infini, Dieu a par conséquent un amour et une grâce infinis : il désire que tous, en tout lieu, aient la vie éternelle. L'Écriture nous apprend qu'il ne veut pas qu'aucun périsse. Il a envoyé son fils prendre chair pour le salut de tous.[1]

L'expiation offerte en Christ est illimitée. La mort du fils de Dieu, infiniment parfait et saint, a suffi pour essuyer à jamais tous les péchés de toute l'humanité.[2]

2. DIEU SE RÉVÈLE GRACIEUSEMENT À TOUS

Dans sa grâce infinie, Dieu tend la main par amour vers chaque être humain,[3] afin que tous soient encouragés à le chercher, que tous aient l'occasion de le trouver.[4] Dieu s'est notamment révélé de trois manières :

- le monde naturel est un témoignage de la puissance et de la sagesse du Créateur ;[5]
- la conscience de l'homme lui révèle sa pureté et sa sainteté ;[6]
- le Saint-Esprit convainc de péché et conduit dans la vérité.[7]

La grandeur de la grâce divine est manifestée en ce qu'il accorde ses bienfaits à des hommes et femmes qui ne les méritent nullement, des rebelles et des pécheurs qui, laissés à eux-mêmes, ne pourraient jamais

[1] 2 Pierre 3:9 ; 1 Timothée 2:4 ; Ézéchiel 33:11 ; Jean 3:16

[2] 1 Timothée 2:6 ; Hébreux 2:9 ; 7:27 ; 1 Jean 2:2

[3] Tite 2:11-12 ; Jean 1:9

[4] Actes 17:24-28

[5] Romains 1:19-20 ; Actes 14:16-17

[6] Romains 2:15.

[7] Jean 16:8-13. Cette révélation universelle est complétée en bien des circonstances par une révélation particulière. Dieu s'est révélé au cours de l'histoire à des nations et à des individus particuliers par le ministère de ses prophètes, par le Christ incarné et ses apôtres, et par les générations de témoins fidèles qui ont fait parvenir l'Évangile à toutes les régions de la terre. De toutes les révélations divines, bien entendu, la plus certaine se trouve dans les Écritures inspirées (2 Tim 3:16). Cette révélation verbale détaillée trouvera tout naturellement bon accueil chez ceux qui ont déjà répondu à la révélation divine universelle (Rom 10:9-20). Lorsque l'Évangile, comme on le lit dans la Bible, est présenté, ces personnes « préparées d'avance » le recevront avec joie comme le firent Corneille et ses amis non-juifs à Césarée (Actes 10).

discerner ni l'existence ni la nature de Dieu. Seuls, ils ne pourraient pas non plus comprendre la voie du salut, encore moins arriver à une foi ferme en Christ comme Sauveur. En fait, livrés à eux-mêmes, ils n'auraient pas le moindre désir de le faire.[1]

3. DIEU ACCORDE À L'HOMME LA LIBERTÉ D'ACCEPTER OU DE REJETER LE SALUT.

L'homme, créé à l'image de Dieu, est doué d'une capacité de libre choix. Il lui est donc notamment accordé la liberté d'accueillir ou de rejeter la grâce de Dieu.[2] Une résistance continue à la grâce divine doit finalement mener à la damnation éternelle : ce sera la juste conséquence du choix qui a été fait en toute liberté.[3] Si tous ne bénéficieront pas de l'expiation sans limite que Christ a obtenu, c'est pour la simple raison que tous ne le désireront pas.[4]

Une réponse positive continue à la grâce divine mènera à la foi en Christ et au salut. Tous ceux qui désirent être sauvés peuvent l'être.[5] De plus ils peuvent avoir une pleine assurance d'être sauvés.[6]

* * *

La majorité de ceux qui adhèrent à ce schéma théologique reconnaissent que, Dieu étant omniscient, sa connaissance doit obligatoirement aller jusqu'à connaître quels individus seront sauvés. Cependant cette connaissance n'implique en aucune manière la *prédestination* au salut ou à la damnation.

En effet, lorsqu'on examine dans le contexte les textes bibliques qui se rapportent à la prédestination divine, il parait évident qu'ils ne peuvent s'appliquer au destin éternel irrévocable d'individus précis. Bien au contraire, ils se rapportent au dessein de Dieu pour l'Église *entière*,[7] ou à son choix d'individus pour accomplir un ministère précis *dans ce monde*,[8] ou encore au rôle prédéterminé d'une nation particulière telle qu'Israël, Edom, ou l'Égypte, dans le dessein divin pour *le monde présent*.[9]

Il est certain que Dieu prescrit d'avance qu'une collectivité croira et sera sauvée, mais il laisse chaque individu choisir s'il en fera partie ou non. Dieu sait qui ira au Ciel et qui en enfer, mais il ne décrète ni le salut individuel, ni la condamnation individuelle de quiconque. La décision appartient à chacun.[10]

---

[1] 1 Corinthiens 2:14 ; Éphésiens 2:1-5

[2] Matthieu 23:37 ; Luc 7:30 ; Galates 5:4 ; Hébreux 12:15

[3] Matthieu 25:41-46 ; Jude 14-15 ; Romains 2:2, 5-11 ; Hébreux 12:15

[4] Romains 1:18-32 ; Jean 3:18-21, 5:39-40 ; 2 Pierre 2:1

[5] Matthieu 11:28 ; Jean 7:37 ; 10:27-28 ; Apocalypse 22:17

[6] 1 Jean 5:10-13 ; Jean 5:24

[7] Romains 8:28-30 ; Éphésiens 1:3-14 ; 1 Pierre 1:1-2

[8] Jérémie 1:5 ; Galates 1:15-16 ; Néhémie 9:7 ; Psaumes 78:70-71, 106:23 ; Luc 6:13 ; Jean 6:70

[9] Romains 9:10-33 ; 11:2-6 ; 1 Chroniques 28:4

[10] Dans les Écritures, le mot grec *eklektos*, traduit « choisi » ou « élu » signifie « mis à part pour un rôle particulier » plutôt que « sélectionné parmi plusieurs candidats. » Nous constatons par exemple que Christ est lui-même « choisi » (Matthieu 12:18 ; Luc 9:35 ; 1 Pierre 2:4-6), de même que le sont les saints anges (1Tim 5:21, Segond 1997). Donc, lorsque les écrivains du Nouveau Testament font réference aux croyants qui sont « choisis » ou « élus », cela signifie tout simplement « mis à part pour Dieu ». Comme les « choisis » sont toujours une collectivité, lorsqu'on emploie ce mot ou ses synonymes, l'accent est mis non pas sur la sélection de certains individus pour le salut, mais sur la situation collective privilégiée des croyants comme peuple particulier, mis à part pour Dieu (Colossiens 3:12 ; 1 Thessaloniciens 1:4 ; 1 Pierre 2:9, etc.).

Comment donc la foi prend-elle racine dans le cœur de l'homme pécheur ? Bien que nous soyons totalement indignes de l'amour de Dieu, et que nous n'ayons aucun droit d'exiger de lui le pardon, Dieu, dans sa grâce infinie, révèle la vérité à chacun de nous. Plus nous accueillons la vérité qu'il nous révèle, plus il nous la dévoile. Ainsi sa révélation progressive et notre accueil toujours plus large se conjuguent pour enraciner en nous la foi, jusqu'au moment où nous aurons placé toute notre foi en Christ comme Sauveur et Seigneur. Il nous revient seulement d'accueillir ce que Dieu donne.

La foi est un don à la portée de tous. Elle est le fruit de la grâce universelle de Dieu, et de l'accueil que fait l'individu à cette grâce.

La vie éternelle, le pardon des péchés et un caractère transformé par l'Esprit de Christ, sont des bénédictions divines que nous ne pourrions jamais mériter ni fabriquer par quelque qualité morale ou spirituelle en nous, résultant soit de nos propres efforts, soit de nos bonnes actions, soit de notre intelligence. Nous ne pouvons qu'accepter avec gratitude et humilité les dons de Dieu. Le mendiant ne peut pas se féliciter du pain qu'il reçoit à la porte du roi. Cependant il lui faut s'approcher de la porte en se servant de la force donnée par Dieu et tendre la main pour recevoir le bien offert, et faire confiance au roi qu'il donnera ce qu'il a promis.

« Car c'est par la grâce de Dieu que vous avez été sauvés, au moyen de la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il n'est pas le résultat de vos efforts, et ainsi personne ne peut se vanter. » « Loué soit Dieu pour son don incomparable ! »[1]

NOTE : Il doit être évident qu'il nous est impossible de traiter ici comme il le faudrait un sujet profond et controversé. Les hommes de bonne volonté respecteront à juste titre les avis contraires au leur.

---

[1] Éphésiens 2:8-9 ; 2 Corinthiens 9:15

iv. Le nom de Jésus

« Jésus » est un nom qui porte un sens. *Yechouɛ* est une forme contractée en araméen du mot en hébreu classique *Yehochouɛ*, signifiant « Jéhovah sauve ».

Les Écritures nous apprennent que le nom de notre Seigneur est supérieur à celui des anges.[1] Il est « au dessus de tout nom. »[2] Envoyé pour proclamer la venue du saint enfant, l'ange Gabriel annonça à Marie et à Joseph le nom du Messie, donné par Dieu ; il en précisa sa signification particulière : « Tu lui donnera le nom de Jésus, *car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »*[3] Puisque cet enfant était la *Parole* de Dieu, il était tout à fait juste qu'il porte un nom parlant si clairement de la mission divine qui lui était confiée.

Il paraît évident que Gabriel parla avec Marie et Joseph en araméen. C'est dans cette langue que le nom du Christ fut proclamé d'abord en Palestine, au premier siècle. Nous verrons que l'usage d'araméen par les premiers chrétiens a de l'importance, car elle est voisine de l'arabe.

Cependant, les Apôtres prirent rapidement conscience que la langue grecque et, plus tard, le latin, étaient compris plus largement : c'est, en effet, inspirés par le Saint-Esprit qu'ils écrirent le Nouveau Testament en grec. C'est donc par le moyen de ces langues classiques que l'Évangile fut entendu pour la première fois par la majorité des peuples méditerranéens, dont les Imazighen de l'Afrique du Nord.

Les Nord-Africains et les Européens avaient tous les deux de la difficulté à prononcer la forme araméenne du nom de notre Sauveur, *Yechouɛ*.[4] Puisque le son *ch* manquait au grec et au latin, ces langues employaient à la place le *s*. Bien sûr il leur manquait aussi la lettre de l'alphabet correspondant à la consonne sémitique *ɛayn* placée en fin de mot. De plus, dans ces langues, les noms masculins se terminent généralement en *os* en grec, et en *-us* en latin.[5]

Ceci explique pourquoi les Apôtres, parlant le grec, se référaient au Christ comme *Yisous*, prononcé *Yissousse*.[6] Les latinophones le prononçaient de façon semblable mais l'écrivaient *Jesus*.[7] En effet, c'était la meilleure approximation possible dans les deux langues de la forme araméenne originelle du nom, avec l'addition du suffixe exigé par la structure grammaticale de chaque langue.[8]

---

[1] Hébreux 1:4

[2] Philippiens 2:9 (Segond 1997)

[3] Matthieu 1:21 (Segond) ; Luc 1:31.

[4] On écrit le signe *ɛ* pour représenter une consonne, le *ɛayn*, qui n'existe pas en français. Il ressemble à un son ââ prolongé (fricative pharyngale vocalisée).

[5] Nous avons ainsi des noms bibliques en grec, tels que Paulos, Petros, Stéphanos, et des noms en latin comme Marcus, Augustus, et Julius.

[6] selon certains savants, *Yassousse* ou encore *Yaissousse*.

[7] Au premier siècle le caractère latin *J* se prononçait comme un *Y*. Au cours des siècles, en certains endroits, la prononciation changea peu à peu en *J*. Le fait de voir en latin le nom *Jesus* dans les premières traductions bibliques européennes a influencé ses lecteurs à le prononcer comme nous le faisons aujourd'hui. D'autres mots d'origine latine, (Jérusalem, Jean, Jacques, Juba, Jugurtha, janvier, juin, juste) débutaient à l'origine avec le son *Y*.

[8] Ceux qui parlaient le grec allaient jusqu'à allonger la dernière voyelle de *Yissousse* dans un désir de rendre plus précisément le son du nom.

Il est donc évident que *Jesus*, prononcé *Yissousse*, était l'appellation que Tertullien, Cyprien, Augustin et les autres premiers chrétiens nord-africains connaissaient pour leur Seigneur. Les donatistes et d'autres qui se servaient de la langue indigène, le tamazight, dans l'évangélisation et pour le culte, le prononçaient presque sûrement de la même façon : l'Évangile était arrivé jusqu'à eux grâce au latin, et de plus les dialectes originaux du tamazight ne disposaient pas du caractère araméen ou arabe *ɛayn*.

Le nom *ɛisa* (Aïssa) est une importation des colons musulmans en Afrique du Nord, à partir du 7e siècle. On ne trouve nulle part dans le monde de traces de ce nom avant Muhammad, et il n'existe aucune indication sûre de son origine, ni de sa signification. Il semblerait qu'il l'ait inventé lui-même. Certains ont suggéré que *ɛisa* n'est qu'une corruption involontaire de *Yechouɛ*, mais il n'existe pas de preuve que d'autres personnes, à part Muhammad, aient jamais proposé une telle altération. À première vue, le nom *ɛisa* paraît semblable au nom originel de notre Seigneur. Écrit, il emploie plus ou moins les mêmes lettres. Mais elles sont dans le désordre, presque en sens inverse, et elles forment un radical complètement différent en Arabe. Selon les règles de la langue arabe, les deux mots *ɛisa* et *Yechouɛ* n'ont aucune parenté morphologique.

La raison pour laquelle Muhammad faisait usage de ce nom curieux n'est pas claire, notamment devant le fait que la Syrie et l'Arabie, qu'il avait connues dans sa jeunesse, comptaient de nombreux chrétiens parlant la langue araméenne. En effet l'Évangile était arrivé relativement tôt dans la péninsule arabe. Des pèlerins d'Arabie avaient entendu le message de Pierre, le jour de Pentecôte à Jérusalem et étaient sans doute parmi les trois mille qui avaient cru ce jour-là.[1] Dès lors, les Arabes chrétiens continuèrent à entretenir des liens étroits avec leurs frères à Antioche, à Damas, ou en Alexandrie. Lorsque Saul de Tarse, fraîchement converti, chercha une retraite pour méditer, il se rendit en Arabie, toute proche.[2] Autour des années 250 ap. J-C, Origène se déplaça plus d'une fois de Césarée sur la côte palestinienne, vers l'Arabie du Nord, pour aider les responsables arabes chrétiens à résoudre quelques polémiques entre eux. Des Dirigeants arabes étaient présents aux conférences (Conciles) de Nicée en 325 ap. J-C, et de Jérusalem en 335 ap. J-C.[3]

Pendant toute cette époque, l'araméen était la langue commerciale de toute la Palestine et de l'Arabie, et continua de l'être longtemps après l'époque de Muhammad. Des communautés de chrétiens arabes étaient largement répandues et bien établies en son temps : des documents attestent bien leur répartition.[4] Certes, Muhammad fut élevé dans un milieu païen, mais on sait que plus tard il eut affaire à des chrétiens éthiopiens, et qu'une de ses concubines fut une chrétienne copte. Les chrétiens autour de lui auraient certainement pu lui apprendre le vrai nom de Christ, car il était utilisé de façon courante dans tout le Proche-Orient.[5]

---

[1] Actes 2:11

[2] Galates 1:17

[3] Eusèbe, *Historia Ecclesia* VI, 33 et 37 ; *Vita Constantini* 7 et 43.

[4] Trimingham (nombreuses références) ; ed. Brockelmann pp.10-11 ; 14

[5] La Bible nous apprend que, par le nom de *Yechouɛ (Jésus)* les péchés sont pardonnés, des démons chassés, les malades guéris et les perdus sauvés. L'on a suggéré qu'un « prophète » désirant nier la divinité de Christ, se garderait bien d'employer ce nom, si manifestement plus puissant et plus significatif que le sien. D'autres ont pensé que Muhammad fit une simple confusion entre notre Seigneur et Esaü (*ɛisu*) dont le nom signifie « velu » et qui vendit son droit d'aînesse pour un bol de soupe.

Aujourd'hui dans bien des pays, des églises arabes florissantes conservent toujours la foi des Apôtres et le véritable nom de Christ. En effet, pendant les six siècles précédant Muhammad, les Arabes chrétiens avaient appelé leur Sauveur *Yechouε*, ou *Yesuε*.[1] Pendant les quatorze siècles suivants, ils ont continué à le faire.

Cependant, sachant que la prononciation du nom araméen de Jésus est difficile pour certains, la plupart des chrétiens ont suivi l'exemple des Apôtres en utilisant la forme grecque ou latine (*Yissousse* ou *Jésus*). C'est dans la même optique que de nombreuses traductions modernes du Nouveau Testament, en bien d'autres langues, font usage du suffixe *-ous* présent dans le texte en grec, tandis que d'autres préfèrent revenir au *εayn* de l'araméen parlé à l'époque de Christ. Cela dépend en général de l'existence ou non d'un signe pour le *εayn* dans la langue en question. Le français *Jésus*, comme l'arabe *Yesuε*, sont deux versions valables du nom de Christ. La première suit le nom de notre Seigneur tel que les Apôtres l'ont écrit ; la deuxième, tel que l'ange et ses premiers disciples l'ont prononcé.

Le fait d'adopter un nom nouveau, au sens inconnu, et formulé par un « prophète » non-chrétien, serait une toute autre affaire. D'ailleurs jusqu'à notre époque, cet étrange nom n'est employé que par ceux qui ont accepté les enseignements islamiques sur *εisa*.

Le poids donné au nom de Christ dans les Écritures se voit en examinant des versets tels que : Matthieu 18 :20 ; Jean 3 :18 (Segond 1997) ; Actes 4 :12 (Segond) ; Colossiens 3 :17 ; 1 Pierre 4 :14 (Segond) ; 1 Jean 3 :23 ; Apocalypse 2 :13 ; 3 :8 (Segond).

[1] Partout au Proche-Orient il a toujours existé de légères variantes régionales de prononciation. Par exemple, nous voyons en Juges 12:6 que le mot *Chibboleth* se prononçait en quelques endroits *Sibboleth*, puisque les fils d'Éphraïm ne pouvaient pas formuler le son *ch.* Il en est ainsi du nom de Jésus : tandis que les uns l'appelaient *Yechouε*, d'autres disaient *Yesuε*.

Questions

Première Partie

Pensez-vous que Perpétue avait raison de sacrifier sa vie malgré les supplications de son père et les besoins de son enfant ? (Matthieu 10:37-39 ; Actes 4:18-20)

Quel enseignement donneriez-vous à un chrétien qui vit dans la crainte des démons, du mauvais œil, ou des sorts qu'on pourrait lui jeter ? (Marc 1:25-27 ; Actes 16:18 ; 1 Corinthiens 3:16-17 ; 1 Jean 4:4,18)

Quel enseignement donneriez-vous à une personne qui se dit chrétienne mais porte des amulettes, suit des superstitions anciennes, ou s'adonne au péché sexuel ou à l'ivrognerie ? (Actes 19:18-20 ; 1 Corinthiens 10:18-22 ; 2 Corinthiens 6:16-17:1 ; Romains 1:18-32 ; Éphésiens 5:3-20)

Deuxième Partie

Quels emplois ne conviendraient pas à un chrétien aujourd'hui ? (Galates 6:7-8 ; 1 Timothée 5:24-25 ; 6:6-12 ; 1 Pierre 3:10-16 ; 2 Pierre 3:17-18)

Les chrétiens devraient-ils être concernés par les inégalités sociales ? Devraient-ils s'engager dans la politique ? (Jean 18:36 ; 1 Corinthiens 7:20-24)

Pensez-vous que les chrétiens devraient s'enrôler dans l'armée ou d'autres formations militaires ? Comment justifiez-vous votre réponse ? (Jean 18:36 ; Matthieu 5:39-44 ; voir le chapitre 5)

Pensez-vous que Tertullien avait raison de se joindre aux montanistes ? Pensez-vous qu'il avait raison de les quitter ? Pour quels motifs pourriez-vous envisager de vous séparer d'un groupe soi-disant chrétien ? (Matthieu 24:4-5 ; 1 Timothée 4:1-5 ; 3 Jean 9-11 ; voir le chapitre 7)

Votre église est-elle 'apostolique' ? Si oui, pourquoi ? Que pouvez-vous faire pour assurer qu'elle reste 'apostolique' ? (2 Timothée 1:11-14 ; 3:10 – 4:5 ; voir le chapitre 8)

Comment devrions-nous réagir face aux autorités qui exigent que nous reniions le Christ ? (1 Pierre 3:13-18 ; 4:12-19 ; Actes 4:18-21 ; 5:40-42 ; Romains 12:17-21 ; 1 Timothée 2:1-7 ; 1 Pierre 2:13-25)

Comment pourrions-nous encourager des chrétiens qui souffrent la persécution à cause de leur foi ? (Romains 8:28-39 ; Philippiens 1:12-30 ; 1 Thessaloniciens 2:1-20 ; 2 Timothée 2:8-13)

Troisième Partie

Quelles personnes nécessiteuses se trouvent autour de nous ? Pouvez-vous imaginer des moyens d'aider des gens dans le besoin ? (Jacques 1:27 ; 2:14-17)

Comment pouvons-nous répandre l'Évangile partout dans notre patrie ? Comment pouvons-nous aider les gens à croire en Christ ? (2 Corinthiens 4:1-6 ; Romains 1:11-17 ; 10:13-17 ; 15:20 ; Actes 13:1-3 ; 1 Corinthiens 9:19-23)

Comment devrions-nous désigner des responsables dans nos églises ? À quel genre de personnes faut-il confier la responsabilité spirituelle ? (Actes 6:3 ; 1 Timothée 3:1-13)

Comment les leaders chrétiens devraient-ils aborder leurs responsabilités ? Quelle attitude faut-il avoir envers les anciens de sa propre église ? (Hébreux 13:7,17 ; 1 Pierre 5:1-5)

Comment pouvons-nous encourager chaque croyant à participer à la communion fraternelle et au culte de l'église ? Y a-t-il une possibilité pour que chacun contribue ? (Romains 12:3-8 ; 15:13-14 ; 1 Thessaloniciens 4:9-10 ; Hébreux 3:12-13 ; 10:24-25)

Comment les gens bien éduqués et les analphabètes, les riches et les pauvres, peuvent-ils fraterniser dans l'église ? (Romains 12:1-3, 9-10,16 ; Jacques 2:1-10)

Comment pouvons-nous intégrer des convertis bien éduqués et connus (comme Arnobe) dans l'église, tant qu'ils n'ont que peu de connaissances chrétiennes ? (Actes 9: 26-28)

Quatrième Partie

Comment pouvons-nous exercer la discipline dans l'église ? Que faut-il faire si un chrétien bien connu tombe dans un péché grave ? (Jacques 5:19-20 ; Galates 6:1 ; 1 Corinthiens 5:9-13)

Que devrions-nous faire si quelqu'un introduit une nouvelle doctrine dans l'église ? (Romains 14:1-23 ; 2 Timothée 2:14-19 ;23-26 ; 1 Jean 4:1-6)

Que faut-il faire si quelqu'un insiste pour enseigner des fausses doctrines ? (Romains 16:17-20 ; 2 Jean 7-11 ; Galates 1:6-10 ; 2 Corinthiens 11:13-15 ; 1 Timothée 1:3-7 ; Tite 3:9-11)

Comment les Écritures que nous avons mémorisées peuvent-elles nous aider en temps de difficulté ? Comment pouvons-nous nous aider mutuellement à mémoriser la parole de Dieu ? (Jean 14:26 ; 2 Timothée 3:16-17 ; Romains 15:4 ; Colossiens 3:16)

Pourquoi avait-on l'habitude de conseiller fortement aux chrétiens de ne pas se marier avec des non-

croyants ? Ces raisons sont-elles valables aujourd'hui ? (2 Corinthiens 6:14-18 ; voir le chapitre 25)

Cinquième Partie

Avez-vous dans votre église des traditions – des pratiques et des coutumes – qui ne se trouvent pas dans la Bible ? Toutes les traditions sont-elles mauvaises ? Est-il possible de distinguer entre une bonne tradition et une mauvaise ? Si oui, comment ? (Marc 7:9-13 ; Colossiens 2:8 ; 1 Corinthiens 11:1-2 ; 2 Thessaloniciens 2:15 ; 3:6-7)

Quelle langue la plupart des membres de l'église comprennent-ils le mieux ? De quelle langue vous servez-vous dans les réunions : pour la prière, le culte, la discussion, l'enseignement ? Serait-il utile d'avoir des réunions en d'autres langues ? (1 Corinthiens 14:7-12)

La veille de la conquête arabe, plusieurs responsables et intellectuels chrétiens s'enfuirent, laissant les églises dans un grand état de faiblesse ! Connaissez-vous des chrétiens qui souhaitent s'enfuir pour s'établir dans un lieu plus sûr ? Ont-ils raison, à votre avis ? À quoi devraient-ils réfléchir ? (Marc 14:50 ; Luc 9:23-27 ; Philippiens 1:21 ; Néhémie 6:11 ; voir aussi Actes 13:13 ; 15:37-38)

Comment un chrétien devrait-il considérer un envahisseur qui est résolu à imposer une nouvelle religion par la force ? Comment les chrétiens amazighs auraient-ils dû recevoir les arabes ? Fallait-il se soumettre, se battre, résister passivement ? Auraient-ils dû payer les impôts et tenir ferme ? Est-ce qu'il fallait accepter l'islam en apparence tout en continuant à croire l'Évangile en secret ? Que feriez-vous en de semblables circonstances ? (Marc 12:14-17 ; Jean 18:36 ; Romains 1:16)

Sous quel nom devrions-nous parler de notre Sauveur ? Pourquoi ? Comment faut-il l'appeler en parlant à ceux qui le nomment différemment ? (Matthieu 1:21 ; Luc 2:21 ; Philippiens 2:9 ; Matthieu 18:20 ; Jean 3:18 ; Colossiens 3:17 ; 1 Pierre 4:14 ; 1 Jean 3:23 ; Apocalypse 2:13 ; 3:8 ; voir l'annexe 4)

Quel est le but de votre église locale ? Que faites-vous pour contribuer à la réalisation de ce but ? (Matthieu 22:37-39 ; 28:19-21 ; Actes 9:31 ; 1 Corinthiens 15:58 ; 2 Corinthiens 2:14-17 ; Romains 15:17-21)

Bibliographie

L'Afrique du Nord

AHERDAN, Mahjoubi, *Aguns' N Tillas « Au Cœur des Ténèbres »* (Rabat, 1985)

AKHMISSE, Mustapha, *Médecine*, *Magie et Sorcellerie au Maroc* (Casablanca, 1985)

AMAHAN, Ali, *Abadou de Ghoujdama*, *Haut Atlas Marocain* (GLECS, Paris, 1983)

AYACHE, Albert, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord* (Éditions Sociales, Paris, 1964)

de BEER, Sir Gavin, *Hannibal: The Struggle for Power in the Mediterranean* (Book Club Associates, London, 1969)

ed. BROCKELMANN, Carl, *History of the Islamic Peoples* (Routledge, London, 1948)

CAMPBELL, Dugald, *With the Bible in North Africa* (John Ritchie, Kilmarnock, 1944)

CAMPS, Gabriel, *Berbères aux Marges de l'Histoire* (Éditions des Hespérides, 1980)

ed. CAMPS, Gabriel, *Encyclopédie Berbère* (Édisud, La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France, 1984)

COOLEY, John K., *Baal*, *Christ and Mohammed: Religion & Revolution in North Africa* (John Murray,UK, 1965 ; Holt Rinehart & Winston, USA, 1965)

COON, Carleton S., *Tribes of the Rif* (Harvard African Studies, 1931) (Kraus Reprint, New York, 1970)

DIAKONOFF, I. M., *Semito-Hamitic Languages* (Nauka Publishing House, Moscow, 1965)

EN-NOWEIRI, *Kitab Nihayet el-Arab fi Fnun el-Adab*, ed. Mustapha Abu Dif Ahmed (Casablanca, 1985)

______________, dans IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane

GABUS, Jean, *Au Sahara*, *Arts et Symboles* (Neuchatel, 1958)

GALAND, Lionel, *Langue et Littérature Berbères* (CNRS, 15 Quai Anatole-France, 75700 PARIS, 1979)

GELLNER, Ernest, *Muslim Society* (CUP, 1981)

GUERNIER, Eugène, *La Berbérie*, *l'Islam et la France*, Vol. I (Paris, 1950)

HANOUZ, S., *Connaissance et Syntaxe du Langage des Berbères* (Klincksieck, Paris, 1968)

HARDEN, Donald, *The Phoenicians* (Penguin Books, Harmondsworth, 1971)

HART, David M., *The Aith-Warayaghar of the Moroccan Rif* (University of Arizona Press, 1976)

IBN ABD EL HAKEM, dans IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane

IBN KHALDOUN, *Discours sur l'Histoire universelle (Al Muqaddima)* trad. Monteil (Sindbad, 1+3 rue Feutrier, Paris 18, 1978)

______________, *Histoire des Berbères*, trad. le Baron de Slane / Paul Casanova (Librairie Paul Geuthner, 12 rue Vavin, Paris 6, 1982)

______________, *Tarikh el-Aalama*, Vols. 1 et 6 (Dar el-Kitab el-Lubnani, Beirut, 1959)

JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord*, vols. I et II, 2ème édition (ed. Courtois / Tourneau, Payot, Paris, 1986)

LAOUST, Émile, *Mots et Choses Berbères* (Société Marocain d'Édition, 1918 ; réimprîmé Rabat, 1983)

MANTRAN, Robert, *L'Expansion Musulmane (VII-XI siècles)* (Presses Universitaires de France, 1969)

MEAKIN, Budgett, *The Moorish Empire* (Swan Sonnenschein, 1899)

MACKENDRICK, Paul, *The North African Stones Speak* (Croom Helm, London / Univ. of North Carolina, 1980)

MOSCATI, Sabatino, *The World of the Phoenicians* (Sphere Books, London, 1973)

NEWMAN, James L., *The Peopling of Africa* (Yale, 1995)

NORRIS, H. T., *The Berbers in Arabic Literature* (Longman, 1982)

OUAHMI, Ould-Brahim, *Sur Une Chronique Arabo-Berbère des Ibadites Mediévaux* (Études et Documents Berbères No. 4, 1988)

PARKINSON, C. Northcote, *East and West* (John Murray, London, 1963)

RACHIK, Hassan, *Sacré et Sacrifice dans le Haut Atlas Marocain* (Afrique-Orient, Casablanca, 1989)

RAVEN, Susan, *Rome in Africa* (Routledge, 1993)

SERVIER, Jean, *Tradition et Civilisation Berbères* (Édition du Rocher, Monaco, 1985)

L'Histoire de l'Église

ALLEN, Roland, *Missionary Methods: St Paul's or Ours ?* (Eerdmans, 1912, 1962)

_____________, *The Spontaneous Expansion of the Church* (Eerdmans, 1927, 1962)

AUGUSTINE, SAINT, *Confessions* (trans. PINE-COFFIN, Penguin, 1961)

_____________, *City of God* (trans. BETTENSON, Penguin, 1972)

BAINTON, Roland, *The Penguin History of Christianity*, Vol. 1 (Penguin, 1967)

BARNES, T. D., *Tertullian: A Historical and Literary Study* (Oxford University Press, 1971/1985)

BAVINCK, Herman, *The Doctrine of God*, trans. Hendricksen (Eerdmans/Banner of Truth, 1951/1977)

ed. BETTENSON, H., *Documents of the Christian Church* (OUP, 1943)

_____________, *The Early Christian Fathers* (OUP, 1956)

_____________, *The Later Christian Fathers* (OUP,1970)

BONNER, G., *St. Augustine of Hippo: Life & Controversies* (SCM, 1963)

BROWN Peter, *La vie de Saint Augustin* (Seuil, 2001) ; *Augustine of Hippo* (Faber, 1967)

BRUCE, F. F., *The Spreading Flame* (Paternoster, 1958)

CHADWICK, Henry, *Augustine* (OUP, 1986)

CLARK, W. R., *Saint Augustine* (SPCK, sans date)

COOKSEY, J. J., *The Land of the Vanished Church* (World Dominion Press, sans date)

CUOQ, Joseph, *L'Église d'Afrique du Nord du II au XIII Siècle* (Le Centurion, 1984)

CUSTANCE, Arthur C., *Belief in One God or Many Gods: Which Came First ?* (Doorway Paper No. 34) (Box 291, Brockville, Ontario, Canada, 1968)

_____________, *How Noah's Three Sons Influenced History* (Doorway Paper No. 28)

DEFERRARI, Roy J., *Early Christian Biographies*, Vol. 15 dans le série "The Fathers of the Church" (Catholic University of America Press, 1952)

DELAPORTE, Louis, *Atlas Historique*, Vol. I – *L'Antiquité* (Paris, 1955)

ed. DUDLEY/LANG, *The Penguin Companion to Literature* Vol. IV*: Classical and Byzantine*, *Oriental and African* (Harmondsworth, 1969)

EDWARDS, Mark, *Optatus*, *Against the Donatists* (Liverpool University Press, 1997)

ELLUL, Jacques, *La Subversion du Christianisme* (Seuil, 1995)

FÉVRIER, Paul-Albert, *Approches du Maghreb Romain*, Vol. I*: Pouvoirs*, *Différences et Conflits* (Aix-en-Provence, 1989)

FITZGERALD, Augustine, *The Letters of Synesius of Cyrene* (OUP, 1926)

FOAKES-JACKSON, F. J., *History of the Christian Church to AD 461* (5e édition, J. Hall & Son, Cambridge, 1909)

FORSTER, Roger & MARSTON, Paul, *God's Strategy in Human History* (STL, 1973)

FREND, W. H. C., *The Donatist Church* (Clarendon Press, Oxford, 1952)

_____________, *Martyrdom and Persecution in the Early Church* (Blackwell, Oxford, 1965)

GREEN, Michael, *Evangelism in the Early Church* (Hodder & Stoughton, London, 1970)

HAMMAN, Adalbert G., (traducteur), *Les premiers martyrs de l'Église* (Desclée de Brouwer, 1979)

_____________, *La Vie Quotidienne en Afrique du Nord au Temps de Saint Augustin* (Hachette, Paris, 1979)

HARNACK, Adolf, *The Mission and Expansion of Christianity in the First Three Centuries* Vols. I & II (trans. Moffat, London, 1908)

HARDY, Edward Roche, *Faithful Witnesses – records of Early Christian Martyrs* (Lutterworth, London, 1960)

HAY, Alex Rattray, *The New Testament Order for Church and Missionary* (Temperley, Argentina, New Testament Missionary Union, 1947) ; réimpression de la 4e édn.(NTMU, nd., distribué par Searching Together, 366 Bench St., Box 377, Taylors Falls, MN 55084, USA)

LATOURETTE, K. S., *A History of the Expansion of Christianity,* Vol. I: *The First Five Centuries* (Eyre & Spottiswood, 1945)

_____________, Vol. II *The Thousand Years of Uncertainty* (Eyre & Spottiswood, 1945)

LECLERCQ, H., *L'Afrique Chrétienne*,Vols. I et II (Paris, 1904)

ed. LEINENWEBER, John, *Letters of Saint Augustine* (Triumph Books, New York, 1992)

LLOYD, Julius, *The North African Church* (SPCK, 1880)

MANGO, Cyril, *Byzantium: The Empire of the New Rome* (Weidenfield, 1980)

MESLIN, M., *Le Christianisme dans l'Empire romain* (coll. SUP, PUF 1970)

MESLIN-PALANQUE, J.R., *Le Christianisme antique* (A. Colin, 1970)

MONCEAUX, Paul, *Histoire Littéraire de l'Afrique Chrétienne*, Vols. I-VII (Paris, 1901)

MOORHEAD, John, *Victor of Vita*, *History of the Vandal Persecution* (Liverpool University Press, 1992)

MORRISS, David, *A Chronology of Christian Outreach in the Arab World 37 AD to 1941* (NAM, 1981)

MUSURILLO, Herbert, *The Acts of the Christian Martyrs* (Clarendon, Oxford, 1972)

NEILL, Stephen, *The Pelican History of the Church,* Vol. VI*: A History of Christian Missions* (Penguin, 1964)

NORBIE, Donald L., *New Testament Church Organization* (Walterick Publishers, PO Box 2216, Kansas City, Kansas 66110, 1977)

_____________, *The Early Church* (Christian Missions Press Inc. PO Box 4848, Homosassa Springs, Florida 32647, 1983)

O'MEARA, John, Introduction à AUGUSTINE, *The City of God* (Penguin, 1972)

PLUMMER, A., *The Church of the Early Fathers* (Longmans Green & Co, 1891)

PORTALIE, E., *A Guide to the Thought of St. Augustine* (1960)

ed. PRZYWARA, E., *An Augustine Synthesis* (Harper & Bros., New York, 1958)

RICHARDSON, Don, *Eternity in Their Hearts* (Regal Books, California, 1981, 1984)

eds. ROBERTS, A. & DONALDSON, J., *Ante-Nicene Fathers: The Writings of the Fathers down to AD325*, Vols. I-X (Eerdmans, Grand Rapids / T&T Clark, Edinburgh, 1885, réimpression 1989/90)

ROBERTSON, J-C, *Sketches of Church History* (SPCK, sans date)

SAXER, Victor (traducteur), *Saints anciens d'Afrique du Nord* (Tipografia Poliglotta Vaticana, Cité du Vatican, 1979)

SCHAFF, Phillip, *History of the Christian Church*, Vols. I-III (Eerdmans, Grand Rapids, 5e édn.1889, réimpression 1989)

ed. SCHAFF, Phillip, *The Nicene & Post-Nicene Fathers,* Series 1*, Augustine*, Vols. I-XIII (Eerdmans, Grand Rapids / T&T Clark, Edinburgh, 1887, réimpression 1991)

eds. SCHAFF, Phillip & WACE, Henry, *The Nicene & Post-Nicene Fathers,* Series 2*,* Vol. I*: Eusebius* (Eerdmans, Grand Rapids / T&T Clark, Edinburgh, 1890, réimpression 1991)

SHENK, Calvin E., *The Demise of the Church in North Africa and Nubia* (Missiology Vol. 21 No. 2, 1993)

eds. STANIFORTH, Maxwell & LOUTH, Andrew, *Early Christian Writings* (Penguin, 1968/1987)

ed. STEVENSON, J., *A New Eusebius: Documents Illustrating the History of the Church to AD 337* (SPCK, 1957/1987)

STRAUCH, Alexander, *Biblical Eldership* (Lewis & Roth, Littleton, Colorado 80125-9761, 1986)

ed. TEISSIER, Henri, *Histoire des Chrétiens d'Afrique du Nord* (Desclée, Paris, 1991)

TILLEY, Maureen, *Donatist Martyr Stories* (Liverpool University Press, 1996)

TRIMINGHAM, J. S., *Christianity Among the Arabs in Pre-Islamic Times* (Longman, 1979)

WALKER, G. S. M., *The Growing Storm* (Paternoster, 1961)

_____________, *The Churchmanship of St. Cyprian* (Lutterworth, 1968)

WRIGHT, David F., *Montanism: A Movement of Spiritual Renewal ?* (Theological Renewal No. 22, Grove Books, Nottingham, Nov. 1982)

YEOR, Bat, *The Dhimmi – Jews and Christians Under Islam* (Associated University Presses, 1985)

Traductions des documents originaux des pères de l'Église gratuitement lisibles et téléchargeables:
http://www.jesusmarie.com/telechargement. html